

MAURICE GIRODIAS

UNE JOURNÉE SUR LA TERRE

III

LES JARDINS D'ÉROS



ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE



UNE JOURNÉE SUR LA TERRE

II

LES JARDINS D'ÉROS

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Une Journée sur la Terre

1. *L'Arrivée.*

© E.L.A. La Différence, 103 rue La Fayette, 75010 Paris, 1990.
Droits pour la langue anglaise réservés à l'auteur.

MAURICE GIRODIAS
UNE JOURNÉE SUR LA TERRE

II

LES JARDINS D'ÉROS



ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

СОВЕТСКОЕ ПРАВО
И СОВЕТСКАЯ ЭКОНОМИКА

23

РОДА И СПОСОБЫ ВЛИ

Juin 1944. Une fenêtre s'ouvre dans la chambre du malade, une grande vague d'air frais balaye les miasmes accumulés au cours de la longue nuit d'agonie. La lumière revient, avec l'espoir si longtemps abandonné : finalement le moribond a survécu, il va revivre. Bien ou mal ? Il est trop tôt pour le dire, pour l'instant on en est à la phase de la surprise divine, on ne se pose pas de questions sur l'avenir, on se borne à savourer le goût du miracle.

Le peu qu'on sait, c'est par la radio qu'on l'apprend, la fidèle B.B.C. des Français Parlent aux Français. Le mythe du débarquement triomphant nous parvient par bribes, et il ne prend toute son ampleur qu'au niveau de la rue. Epiciers et concierges propagent des nouvelles qui prennent tout naturellement des proportions épiques. « Mon cousin de Normandie qui travaille là-bas à la Préfecture, il nous a téléphoné hier soir, il a tout vu, il nous a raconté, ce n'est pas croyable, une flotte immense bouche toute la mer, c'est comme un pont en fer depuis l'Angleterre... »

« Oui, oui, et puis toute une armée qui descend du ciel avec ses parachutes ! Pensez donc, des parachutes géants pour descendre des tanks du ciel, non, je vous jure, ce n'est pas croyable... »

« Ah, ces Américains ! »

Le rêve américain qui depuis si longtemps couvait sous la

cendre flambe dans toutes les têtes. Combien de Français avaient traversé l'Atlantique avant la guerre ? Un sur dix mille, sur cent mille peut-être. C'était encore une terre de légende, dont la représentation la plus concrète nous venait d'Hollywood. Les films à grand spectacle de Cecil B. de Mille, les premières comédies musicales en couleurs, et les grands comiques, les vamps vampiriques, les surhommes de tout poil, une société mégalomane, un esprit d'entreprise que rien n'arrêtait... Pour le Français moyen, quel bain de Jouvence, quel déphasage, c'en était presque insupportable ! On avait cultivé le rêve américain pendant l'Occupation en mastiquant du chewing gum, ou en fumant des Lucky Strike et des Chesterfields achetées à prix d'or. La France avait perdu tous ses héros au profit de Roosevelt, de Gary Cooper, de Humphrey Bogart. La puissance écrasante de Wall Street ou de Detroit, les aventures fabuleuses d'Henry Ford ou de Charles Lindberg dépassaient les épopees homériques.

On oubliait les pettesses de la France, la médiocrité de sa vie politique, l'humiliation de 40, les compromissions des quatre années de l'Occupation, le repli de la gloriole et des drapeaux. Bien sûr, il y avait de Gaulle, Leclerc, mais que savait-on au juste de ces gens-là ? De l'Angleterre elle-même, vieille rivale devenue alliée pour la circonstance, on s'en méfiait. Mers El-Kébir avait laissé un souvenir indélébile dans la mémoire de tous. Les Américains, c'était autre chose, l'imagination débor-dante et sensuelle qu'ils déversaient sur le monde — à travers Superman, King Kong, Scarface —, la magie du jazz, de la musique noire, la merveilleuse silhouette d'Esther Williams valsant sous l'eau... La libération, les armées qui progressaient puissamment depuis les plages de la Normandie vers Paris, c'était le plus grand événement cinématographique de tous les temps.

Cela n'empêche pas les Parisiens qui le peuvent de quitter la ville en grand nombre. Sans doute les Allemands livreront-ils une dernière bataille pour Paris, autant prendre le vert en attendant que la crise se passe. Les familles font leurs baluchons, les queues s'allongent devant les guichets des gares. On est frappé par cette symétrie inversée — avant/après —, l'exode pacifique et joyeux du départ en vacances de l'été 44

faisant curieusement écho à la fuite tragique et désordonnée du peuple parisien pendant l'été 40.

Autre exode qui s'amorce et s'amplifie : celui des Allemands qui ont déjà retiré une bonne partie de leur garnison, et qui commencent à évacuer les bureaux. Dans le quartier de l'Opéra, en particulier, où la concentration est la plus forte, les secrétaires en uniforme, celles qu'on appelle les souris grises, semblent surgir de partout, portant des piles de colis et de dossiers vers les lourds camions en partance vers l'Est. Jamais on ne les avait vues en si grand nombre, et cela donne l'occasion aux blagueurs de s'extasier devant leur mocheté quasiment réglementaire. Que reste-t-il de la femme, telle qu'on la connaît et qu'on l'apprécie dans le pays de Rabelais, chez ces haridelles asexuées, mal fagotées dans leurs uniformes grotesques ? Certains esprits forts qui tiennent conseil au zinc des bistrots vont jusqu'à défendre avec le plus grand sérieux une théorie selon laquelle Hitler aurait fait sélectionner exprès cette variété particulière de fausses femelles pour détruire insidieusement la sexualité du mâle français. Il est vrai qu'il en serait capable, sa malfaissance ne connaissant pas de limites...

Pour les collabos, les journalistes pro-nazis et les trafiquants notoires, l'heure est grave. Les uns se cachent, changent de quartier ou d'apparence, se rasent la barbe ou se teignent les cheveux, d'autres restent dignement chez eux, en espérant que la justice de la Résistance sera plus clémence et plus modérée que celle de l'Occupation.

La guerre n'est pas finie et déjà l'épuration commence, dont les principes ont été arrêtés à Alger. Les communistes s'installent partout au cœur du système répressif, tant en province qu'à Paris, et Louis Aragon, flanqué de son Elsa, se dispose à jouer pour de bon les Vychinski : Georges Bataille l'avait bien prédit... Comme si le Parti Communiste Français n'avait pas été le premier à proposer ses services au pouvoir nazi lors du pacte Hitler-Staline...

Dans l'appartement de Neuilly, ma mère est rivée à sa radio, dans un état d'expectative quasi mystique. Ma sœur Sylvie est partie depuis quinze jours sur la Côte d'Azur chez son amie Claude, tandis qu'Eric, le petit frère devenu grand, joue toujours les valets de ferme dans la région de Rozoy. Leur

absence n'inquiète guère ma mère, qui s'en est remise depuis longtemps à la sagesse des puissances supérieures... Et il lui reste Nicole, mon autre sœur. Quant à moi, j'ai sorti mon vieux vélo et je parcours Paris en toutes directions, dans un état second, en m'imprégnant de ce que je sens et de ce que je vois, les signes avant-coureurs de l'événement magique qui se prépare.

La rumeur voulait que les troupes américaines soient très proches de Paris, alors que de ténébreuses négociations se poursuivaient dont allait dépendre le sort de la capitale. On disait que si Hitler avait vidé Paris de la majeure partie de ses troupes, c'est qu'il se proposait, avant de l'abandonner, de faire sauter la ville plutôt que de la perdre, et que les sous-sols étaient bourrés d'explosifs. Les nuits étaient remplies de ce cauchemar, beaucoup de Parisiens craignaient que le maniaque n'appuie à distance sur le bouton — et adieu ponts de la Seine, adieu Notre-Dame et ses cloches, adieu le Louvre et les quarante rois qui ont fait la France... Les Catacombes à ciel ouvert, la Tour Eiffel devenue un tas de ferraille, la tête en bas... cette Tour devant laquelle le même Hitler avait dansé une gigue triomphale, quatre ans plus tôt, aux applaudissements de ses généraux !...

Mais le jour se lève, et le cauchemar se dissipe avec les brumes matinales. Le temps est ensoleillé, splendide, sur tous les visages se lit l'espoir et l'attente d'une vie nouvelle, d'un avenir enchanté... On y lit aussi la tension annonciatrice du bonheur qui se prépare dans l'ombre, tel le cheminement secret de la sève à la rencontre de la lumière...

La présence allemande est réduite désormais pour l'essentiel à une division blindée dont les chars sont parqués dans les jardins du Luxembourg. Le Quartier Latin, point de départ traditionnel des grandes insurrections, est ainsi tenu sous la menace des blindés, mais cela n'empêche pas les barricades de s'élever dans toutes les rues qui débouchent sur l'axe nord-sud formé par le boulevard Saint-Michel. La ville redessinée par Haussmann interdisant l'érection de barricades sur les grands axes qui peuvent être facilement balayés par la mitraille, Saint-Michel, Saint-Germain en particulier, on doit se contenter de petites barricades locales qui poussent dans les rues

latérales comme les champignons sous la pluie. Elles permettent de se débarrasser des vieilles commodes démantibulées et des fauteuils effondrés qui encombrent les logements des uns et des autres, et de les empiler de façon artistique pour en faire des structures surréalistes ambitieuses. Certes, leur valeur stratégique est nulle, ou à peu près, mais elles donnent lieu à une émulation joyeuse entre voisins. On envoie des espions inspecter les barricades voisines pour tenter de faire mieux, comme s'il s'agissait de construire le plus beau château de sable sur une plage de vacances.

Depuis le début du mois d'août on avait vu apparaître sur les murs de Paris de grandes affiches, appels aux armes et proclamations diverses, qui émanaient de mouvements et de fédérations aux noms inconnus et surprenants, car elles émergeaient pour la première fois en cette occasion de la clandestinité. Il était facile de comprendre qu'elles dérivaient des deux courants rivaux de la résistance, les F.T.P. pour les communistes et les F.F.I. pour ceux qui ne l'étaient pas. Les troupes respectives des deux tendances étaient arrivées par petits groupe de la grande banlieue et avaient créé des postes dans les immeubles qui bordaient les deux grands boulevards, Saint-Michel et Saint-Germain, positions d'où il leur serait facile de canarder les attaquants le moment venu. Les appartements bourgeois avaient été sélectionnés non seulement en raison de leur situation stratégique mais de leur confort, voire de leur luxe, et des réserves de nourriture et de boissons qu'on pouvait y trouver. Les jeunes guerriers s'y étaient installés avec leurs compagnes et leur attirail, et ils y menaient la bonne vie : à tel point qu'on ne pouvait plus les amener à faire acte de présence dans la rue. Les chefs s'arrachaient les cheveux.

Comment donner l'allure d'une insurrection populaire massive et spontanée à ces rues vides, à ces quelques barricades miteuses, et d'ailleurs prudemment construites, en général, dans des recoins d'où on ne les voyait pas ? La population du Quartier Latin était partie en vacances, d'abord les étudiants et ensuite leurs parents, et on était encore très loin de l'image que l'on voulait projeter du peuple de Paris libérant héroïquement sa ville avant même l'arrivée des Alliés...

C'était grave ! Fort heureusement, quelqu'un a proposé qu'on fasse appel aux clochards qui, selon leur habitude, prenaient le soleil sur les berges de la rivière et dans les coins tranquilles du quartier. Cela représentait plusieurs centaines de figurants déjà sur place, mais, vu leur passivité proverbiale, encore fallait-il trouver un moyen de les motiver. Le même stratège génial suggéra une solution digne de Clausewitz : occuper la Halle aux Vins, quelques centaines de mètres plus bas, et réquisitionner ses réserves pour les besoins de la guerre. On les distribuerait ensuite au petit peuple des va-nu-pieds — à condition, bien entendu, qu'ils participent à l'opération.

La prise de la Halle aux Vins, endroit éminemment poétique, fut une partie de plaisir dans tous les sens du terme, et les barricades doublèrent rapidement en nombre et en ferveur. En bas de la rue Saint-Jacques, ou de la rue du Petit-Pont, plus exactement, on réussit à en bâtir une de grandes proportions, bloquant efficacement cette voie d'accès en direction de la préfecture de police.

Les combattants de la liberté entassent les pavés, les vieux fourneaux défoncés, et l'esprit de compétition s'empare de tous. A mesure que la structure s'élève, elle forme un piédestal de plus en plus impressionnant, au faîte duquel il est bon de faire la pause en bombant le torse, l'arme au poing, dès que s'approchent les photographes, qu'ils soient amateurs ou professionnels. Pour ceux qui n'ont pas d'arme, un simple cocktail Molotov suffit, l'arme populaire par excellence, l'arme de circonstance que l'on fabrique non loin de là dans les armureries du quartier en remplissant d'essence des bouteilles vides, et en les enduisant d'un produit détonnant qui cause une conflagration plus ou moins violente dès qu'elle se brise. C'est simple et efficace.

Ce périmètre que je connais si bien, c'est un peu mon village, à moi aussi, et j'abandonne mon vélo dans une cour pour le parcourir à pied. En fait, je ne cesse de tourner en rond autour de cet endroit pour moi sacré, l'ashram de Vivian qui plane là-haut, dans cette maison d'angle qui surplombe Cluny et son palais de pierre ouvragée, et le feuillage mouvant des grands arbres bruissants d'oiseaux et de soleil. C'est là qu'elle se trouve actuellement, je le sais, car en ce moment dramatique, son

réflexe le plus certain aura été de venir apporter aide et confort à ceux dont elle s'est apparemment détachée, mais qui constituent encore sa vraie famille. Vivian n'a cessé de se tromper sur tout, finalement, et les collusions équivoques de Kryia pendant l'Occupation doivent rendre la situation angoissante. Pendant quatre ans il n'a pas quitté son divan de fakir, et je l'imagine tel qu'en lui-même, impérieux et suprême, siégeant majestueusement dans ses pyjamas indiens de lin blanc et sa vaste robe rouge aux plis harmonieusement disposés. Rien n'a marché comme il l'avait prédit, comme il l'avait voulu. César, dont il avait annoncé la réincarnation, ne s'est pas manifesté. La Synarchie née de sa cervelle a, certes, pris un essor impressionnant, pour retomber aussitôt au sol comme un gros oiseau malade. Tout en marchant fiévreusement le long des rues voisines, je me pose des questions terribles, je me demande ce qui arriverait si des F.F.I. et des F.T.P. surexcités montaient dans l'immeuble, forçaient la porte, et se retrouvaient devant le mage au regard gris et lumineux, devant le fou flanqué de son état-major féminin... C'est cette perspective, après tout conforme aux possibilités, qui me donne l'intuition, la certitude, qu'elle est là, près de lui, prête à tout pour lui, encore et toujours, et cela malgré ses erreurs, ses mensonges, sa démence avérée. Et c'est pour cette raison que je me trouve moi-même en bas, dans la rue, incapable de m'arracher à ce voisinage.

Le pouvoir populaire s'est spontanément instauré et il se manifeste par l'arrestation de suspects et les jugements sommaires. La chasse aux espions a commencé, et quiconque n'a pas l'accent parisien devient suspect, les Jaunes en particulier qu'on accuse volontiers d'être des agents du Japon. Les vengeances de voisinage s'exercent contre des malheureuses qu'on fait juger par des tribunaux populaires improvisés, au coin des rues ou sous les préaux des écoles, pour le crime de collaboration horizontale. On leur arrache leurs vêtements, on les met à poil, et puis on les tond, on les marque au fer rouge, on les bat comme plâtre. Le spectacle est effroyable, ahurissant, et je ne puis m'empêcher d'imaginer ce qui arriverait si ces purs révolutionnaires mettaient la main sur Vivian et son entourage féminin.

A ce moment-là, notre destin à nous, gens de la rue, était en train de se régler en haut lieu de façon remarquablement incohérente.

La rivalité entre Pétain et Laval avait pris un tour extrême au cours des dernières semaines. Dans un ultime effort pour se faire plébisciter comme le président « de tout le peuple français » avant que l'avance des armées alliées ne l'en empêche, le maréchal avait quitté sa capitale provisoire de Vichy, 28 291 habitants, pour venir se faire acclamer à Paris même. Il s'était trouvé quelques milliers d'anciens Croix de Feu et de vieilles dames qui formaient sa clientèle habituelle pour applaudir cette figure de légende — dont la gloire s'appuyait avant tout, ne l'oublions pas, sur le massacre des troupes françaises qui, en 1917, avaient refusé de continuer à se battre. Ce fait d'armes, que l'histoire s'était efforcée d'enrober dans le flou d'une légende héroïque, donnait encore à ses partisans l'espoir diffus que le maréchal serait capable d'accomplir, malgré son grand âge, quelque miracle vengeur autant que spectaculaire.

Le succès de foule, pourtant médiocre, du maréchal emplit Laval de rage, et il partit à son tour pour Paris. Pas question pour lui de tenter de se faire acclamer, on l'aurait plutôt écharpé. Son approche fut toute différente : il rappela Edouard Herriot du lieu d'internement où celui-ci se morfondait depuis le début de l'Occupation, et proposa à la vieille gloire de la Troisième République l'honneur de former avec lui un gouvernement de transition, suffisamment large et représentatif pour permettre d'engager des négociations avec les Alliés. Le président Herriot écouta la proposition d'un air narquois et, pour toute réponse, demanda à être ramené derechef dans sa prison dorée, une petite ville d'eaux où, expliquait-il, la nourriture était plutôt bonne.

Le maréchal gardait l'avantage. Ses relations anciennes et amicales avec de Gaulle, qui pendant longtemps avait agi envers lui en disciple attentif et respectueux, et gourmand des secrets du vieux — de cela il existait de nombreuses traces écrites —, constituaient un capital précieux. Le général de Gaulle était presque inconnu en France, il n'était encore qu'une voix lointaine, une personnalité raide et difficile, un homme de

principes qui aurait du mal à se faire accepter par ce qui n'était plus un peuple, mais une population ; ce qui restait de crédit au vieux maréchal pourrait donc lui être fort utile. Il y avait entre eux, sur le plan des archétypes, un projet d'association qui ne s'était jamais matérialisé parce que les circonstances ne l'avaient pas permis : ce vieux projet latent ne devenait-il pas non seulement possible, mais nécessaire, urgent ?... Le premier problème que de Gaulle allait rencontrer était évidemment ces sacrés communistes qui avaient si bien su retourner leur veste, et faire oublier leur trahison initiale en sacrifiant massivement leurs troupes pendant quatre ans pour la Résistance. Ou bien le général rechercherait leur alliance, ou bien il tenterait de prendre le pouvoir contre eux — et dans ce cas l'appui du maréchal pourrait lui apporter la clientèle de droite, qu'il ne possédait pas, et que lui, Philippe Pétain, tenait toujours sous sa coupe, ainsi qu'il venait de le prouver.

Ce raisonnement n'était pas bête, l'opinion publique en France étant totalement malléable, et les besoins de la réconciliation nationale pouvant facilement servir de prétexte à une solution ingénieuse qui rendrait à Pétain son rôle de père de la patrie, tout en accordant au bouillant de Gaulle la direction des affaires de l'Etat... On ferait de Laval le traître de service, la victime expiatoire, et on mobiliserait la majorité conservatrice des Français contre les communistes, montant en épingle leur brève alliance avec Hitler... Tout cela était fort joli mais ne tenait pas compte d'Hitler lui-même, lequel s'empressa de démontrer à tout un chacun qu'il était encore le maître. Sur les conseils de l'ambassadeur Otto Abetz, il fit saisir et expédier les deux rivaux, Laval et Pétain, dans la petite ville médiévale de Sigmaringen, au cœur même de l'Allemagne, « pour assurer leur protection » — et, avec eux, leurs plus proches fidèles, les grands de la collaboration : Doriot, Déat, Darnand, chef de la milice, et aussi, hélas, notre sombre étoile, l'illustre Louis-Ferdinand Céline, flanqué de sa femme et de son copain Le Vigan. On retrouvait bien là la marque inimitable d'Hitler, son génie exceptionnel de la malfaissance : ramasser deux ou trois cents personnages qui n'avaient cessé de se combattre sauvagement entre eux pendant quatre ans, et les flanquer ensemble dans un lit trop étroit...

Quelle belle logique ! Il est vrai que Hitler était lui-même pris au piège, il se savait perdu, mais il ne voulait pas mourir seul, tous les rats du navire devraient crever avec lui... Il scellait, en particulier, le destin du vieux Pétain, en souvenir de la poignée de main de Montoire. Pour de Gaulle, ce coup perfide monté par Hitler tenait du miracle, car il le débarrassait de tout risque de chantage de la part de l'increvable vieillard.

Par ailleurs, son image s'en trouvait confortée. Il devenait « le grand Charles », ce qui était une façon familière de ramener ses dimensions excessives, physiques et morales, au niveau du commun des mortels par le biais de la dérision amicale. Il lui fallait, en quelques semaines, en quelques jours, restaurer la légitimité d'un Etat français qui n'existant plus et, pour cela, l'incarner dans son propre personnage.

Pendant les quatre années d'Occupation la continuité de l'Etat avait été irrévocablement brisée, et tout espoir de restauration de la France en tant qu'entité nationale autonome se heurtait à la mauvaise volonté constante de Churchill, et surtout de Roosevelt. Les Américains avaient déjà fait imprimer des masses de dollars français pour remplacer le franc périmé, et une administration américaine avait été constituée pour prendre en charge le pays. Le projet de colonisation de la France qu'Hitler avait si bien engagé, l'Angleterre et les Etats-Unis se préparaient à le réaliser — et l'on voyait clairement avec quelle hargne ils se disputaient l'illustre dépouille. Pour Churchill comme pour Roosevelt, de Gaulle n'était qu'un Quisling insupportable et indiscipliné dont ils avaient hâte de se débarrasser, et le prestige moral de la Résistance française était bien peu de chose, à leurs yeux, par rapport à l'attitude générale des Français, attentistes ou collaborateurs, pendant la guerre.

Pour de Gaulle, l'enjeu était tout autant le sien propre que celui de la nation : il fallait prendre les soi-disant Alliés de vitesse en se faisant reconnaître par une majorité de Français comme le sauveur de la France, et donc comme son chef naturel. La seule façon d'y parvenir était de faire une entrée solennelle dans la capitale libérée, tel autrefois Henri IV sur son cheval blanc. De Gaulle tramait un véritable coup d'Etat sous les dehors d'un événement national glorieux et spectacu-

laire, une dramatisation symbolique dont l'itinéraire devait nécessairement comporter la messe à Notre-Dame et la descente en majesté des Champs-Elysées par le géant de la France, planant à la tête d'une cohorte de politiciens et de notables de courte taille... De belles photos sur fond d'Arc de Triomphe — de quoi illustrer les livres d'histoire pour les siècles des siècles... Que pourraient contre cette évidence Staline, Churchill et Roosevelt ? Le destin de la France, vaincue par l'Allemagne, était de gagner la guerre, finalement, contre ses propres alliés... L'élève de Pétain avait assimilé à merveille les leçons de ruse et de patience de son maître, en créant ses appuis intérieurs grâce à la Résistance, et ses appuis extérieurs grâce à la reconquête laborieuse de l'empire. Tout allait se jouer désormais sur la qualité d'une image historique : la descente solennelle sur les Champs-Elysées.

Le scénario était parfait, mais les acteurs étaient-ils prêts ?

Non, loin de là. D'abord le contrôle sur les forces de la Résistance, dont le général ne connaissait que de nom certains chefs, et dont les éléments F.T.P. pro-communistes seraient particulièrement difficiles à neutraliser, était insuffisant. Et puis il fallait compter sur les soldats de l'armée allemande encore en place, et qui semblaient décidés à se battre jusqu'au bout : des colonnes de chars et de half-tracks chargés de troupes opéraient des expéditions éclair le long des grandes artères, mitraillant tout ce qui bougeait sur leur passage. En outre, des unités blindées cernaient la capitale qui auraient facilement permis au général von Choltitz d'exécuter les instructions d'Hitler s'il l'avait voulu. Le danger était très réel, bien plus qu'on ne le pensait, car le Führer ne lâchait pas son idée fixe, et le gouverneur militaire de Paris en recevait l'ordre sans cesse répété de mettre la ville à feu et à sang.

Le fameux télégramme ordonnant personnellement au général de mourir sous les ruines fumantes de la cité a peut-être sauvé Paris, car, si von Choltitz était un bon soldat, il n'était quand même pas complètement idiot — pas plus qu'il n'était un inconditionnel du dictateur. Son ami Raoul Nordling, consul de Norvège à Paris, lui avait prodigué des conseils de modération, et le général en était arrivé à espérer une évolution rapide de la

situation qui l'acculerait à une reddition pure et simple, dans des conditions aussi honorables que possible.

Mais les troupes de la Résistance présentes à Paris étaient placées sous un commandement unifié, celui du colonel Rol Tangy, un stalinien bon teint qui n'était pas du tout disposé à accepter une issue pacifique, dont le général eût été le premier à bénéficier. Son objectif, qui rejoignait celui d'Hitler, était au contraire de déclencher une tragédie sanglante dans le style de celle de Varsovie, qui aurait permis au Parti de jouer le rôle clé. Il lui fallait à tout prix tenir de Gaulle hors de la ville afin de rester lui-même le seul chef.

Il semble pourtant que le 20 août une trêve de fait se soit instaurée, car des voitures parcouraient la ville, avec à leur bord des officiers allemands et français qui faisaient de fréquentes haltes pour proclamer un cessez-le-feu. Le colonel Rol mit fin à leur tentative, et aussitôt après la bataille commença pour de bon.

Comme il fallait à tout prix accréditer la thèse du soulèvement populaire, les cheminots s'étaient mis en grève dès le 10 à l'initiative du Parti Communiste, et ils renforçaient les forces des F.T.P. Aussitôt les gaullistes avaient déclenché une grève parallèle des services de police, avec occupation de la Préfecture, position stratégique d'une importance évidente.

Pendant ce temps, de Gaulle s'évertuait à obtenir du commandement allié que Paris soit libérée par des troupes françaises. Eisenhower se moquait de la libération de Paris, son objectif étant de poursuivre les armées allemandes dans leur retraite désordonnée vers l'Est, et il n'était pas question de soustraire à son commandement la deuxième division blindée de Leclerc pour permettre à de Gaulle de réaliser son opération plébiscitaire. D'ailleurs Leclerc lui-même n'avait qu'une idée en tête : atteindre Sigmarigen au plus vite — car son fils se trouvait parmi les collabos enfermés dans cette prison dorée, et il avait grande hâte de le retrouver afin de soustraire à la curiosité publique une telle infamie.

Charles de Gaulle finit pourtant par l'emporter, et toutes les dispositions furent prises pour que ce soit la fameuse Deuxième D.B. qui libère la capitale.

Ma petite sœur Sylvie passait sur la Riviera des vacances idylliques en compagnie de son amie Claude. L'eau était douce, le sable de la plage chaud à souhait, le ciel pur et sans l'ombre d'un nuage. Guère de garçons à l'horizon, mais les deux amies s'accommodaient assez bien de cette lacune, se contentant de la belle maison au milieu d'un jardin odoriférant, dans un paysage qui respirait la paix et la joie de vivre au soleil.

Paix trompeuse, bien entendu, car cette indolence estivale cachait mal l'attente d'un superbe cataclysme. Le Canadel se trouvait dans une zone stratégique, et quand la radio annonça l'imminence du débarquement, il était déjà trop tard pour fuir : leurs vacances n'étant qu'un prétexte à l'usage des familles, pour rien au monde les deux gamines n'auraient accepté de rater le drame à grand spectacle qui se préparait.

La paix fut rompue dans la journée du 12 août, alors qu'elles faisaient la planche dans une mer scintillante de lumière, par le vrombissement d'avions de combat venus du large, descendant en piqué sur le littoral et mitraillant tout ce qui bougeait. Sylvie et Claude eurent juste le temps de gagner la rive et de se mettre à l'abri pour assister à l'arrivée d'une deuxième vague. Les batteries côtières des Allemands ne répliquaient que faiblement aux assauts répétés à intervalles réguliers, qui se poursuivirent pendant deux jours.

Au cours de la seconde nuit la bataille entra dans sa deuxième phase. Assises devant la grande baie vitrée du deuxième étage, les deux filles étaient comme au spectacle. D'abord une présence lointaine, fantomatique, l'horizon se surchargeant d'une ligne brisée un peu plus sombre, à peine perceptible sous un ciel dont les étoiles commençaient à pâlir... C'est juste avant l'aube qu'éclate un échange de salves d'une grande violence, les éclairs meurtriers ponctuent la voix profonde des canons tandis que les fusées s'élèvent gracieusement dans le firmament, éclairant le carnage métallique, et que des touffes de flammes trouent l'ombre bleue de l'aurore. Dans le grand salon des parents de Claude le vacarme est assourdissant, mais pour rien au monde les deux amies n'auraient pu se priver d'un tel spectacle. La plage était nettement visible au-delà d'un petit bois de pins, et bientôt elles assistèrent au débarquement des premiers groupes de soldats, tirant après eux

leurs canots pneumatiques. Certains s'agenouillaient pour embrasser le sol.

Des douzaines, puis des centaines d'hommes pénètrent sous l'abri précaire des pins parasols, et on devine leur progression vers les hauteurs du village. Le centre des opérations se rapproche, et Sylvie rappelle à Claude la promesse qu'elles ont faite aux parents d'un jeune garçon blessé par l'écroulement d'une toiture de lui rendre visite au début de la matinée. C'est encore une fausse excuse qu'elles se donnent pour satisfaire leur curiosité, mais, dans un moment pareil, comment ne pas prendre un tel risque ?

Les rues sont vides, les habitants guettent derrière leurs volets. Alors qu'elles passent devant un tunnel désaffecté, les deux amies se trouvent soudain en présence d'un soldat allemand débraillé qui les menace de sa mitrailleuse.

« La guerre est finie ! », lui crie Sylvie.

L'homme pousse un cri rauque, jette son arme, hurle des choses incompréhensibles vers le tunnel. Un à un, des soldats sortent de l'ombre, hagards, clignant des yeux, jacassant avec animation dans une langue qui ne ressemble pas à de l'allemand. Ils sont plutôt petits, très bruns de peau, et l'un deux, qui parle un peu le français, explique à Claude et à Sylvie qu'ils appartiennent à la Légion Arménienne. Recrutés de force, explique-t-il, lors de la pénétration de l'Armée allemande en Arménie Soviétique... Il n'empêche que cette petite troupe, près d'une trentaine d'hommes, sera considérée comme ennemie par la force de débarquement. Claude et Sylvie représentent pour eux le seul espoir d'en réchapper : ils les supplient de les faire prisonniers. Les deux filles sont en shorts blancs, rien de très militaire, que peuvent-elles faire de ces bonshommes ? Elles décident de les réunir dans le jardin de la villa, de rassembler en un grand tas leurs armements divers, puis d'aller à la rencontre des soldats qui viennent de débarquer, et de négocier la reddition de leurs prisonniers.

Par chance, il se trouve que le premier militaire allié rencontré est un beau sergent breton, et que ses hommes sont tous des Français. Stupéfaction réciproque, ces foudres de guerre s'attendaient à tout, sauf à tomber sur des donzelles en short voulant leur livrer des prisonniers allemands.

« Non, Arméniens ! », rectifie Sylvie. « Ce sont des pauvres types, engagés de force, ne souhaitant pas se battre... »

« Ouais, on verra ça », grommelle le sergent. « Où elle est, votre maison ? »

Les Arméniens assis sur la pelouse se lèvent en voyant arriver la troupe, on les met en rangs, et à leurs visages livides, ravagés par la peur, il est clair qu'ils connaissent le sort qui les attend. En passant devant Sylvie, l'un d'eux lui crache à la figure.

C'est un moment affreux, mais guère plus qu'une tache noire dans la vaste perspective du drame de ce débarquement. Les blessés sont nombreux, beaucoup de brûlés surtout, et l'hôpital de campagne installé à l'entrée du village se révèle insuffisant. Claude et Sylvie offrent leurs services en tant qu'infirmières bénévoles, et on les met immédiatement à l'œuvre dans le bloc opératoire. Elles n'ont aucune expérience d'un tel travail, et Claude y renonce bientôt, ce bain de sang, c'est trop pour elle. Sylvie se cramponne, apprend les gestes, le rôle des instruments, tant et si bien qu'on l'adopte, et qu'elle est incorporée de la façon la plus irrégulière qui soit dans cet hôpital mobile qui porte le nom de son fondateur, le général Spears. Elle apprend à conduire des camions, des ambulances, on lui donne un permis à la sauvette, et aussi un uniforme de récupération, des rations réglementaires. Elle fera partie de l'avant-garde de l'armée du débarquement dans sa campagne éclair vers Lyon et Paris, avec ensuite un crochet vers Nantes et Royan où les Allemands se défendent encore...

Quant à notre cadet, le jeune Eric, sa carrière de valet de ferme ne lui offrant guère de distractions, il s'est joint à un petit groupe local de paysans résistants qui rêvaient d'en découdre. Leur armement ne consistait qu'en deux vieux fusils de chasse presque hors d'usage, et il fut décidé de l'envoyer en ambassadeur au commandement américain, sous prétexte qu'il parlait un peu l'anglais, et ce afin d'obtenir du matériel militaire. Mission impossible — mission absurde !

Eric se rend bientôt compte qu'on ne peut trouver aucun général à qui parler, aucun état-major, aucun officier susceptible de s'intéresser à la mission qui lui a été confiée, et qu'en outre, soldats ou gradés, tous ces militaires sont pris de boisson.

Curieuse armée, en vérité, aussi peu militaire que possible, dont les buts de guerre semblent se résumer en un seul mot clé : « sex ». Un mot facile à traduire. Pour calmer une telle obsession il n'y a guère que l'alcool et le jeu, et comme Eric se trouve être assez habile aux dés, ses talents lui assurent une place de choix dans les parties qui se déroulent au bord de la route. Au début il a du mal à comprendre ce qui se dit autour de lui, car le langage primitif que parlent ces militaires venus de tous les coins des Etats-Unis n'a guère qu'un lointain rapport avec la langue britannique aux intonations classiques dont mon jeune frère avait appris les rudiments. Mais il comprend vite que ce langage pâteux, quasi bestial, composé de grognements et de jurons, est néanmoins chargé de sens. Rien d'abstrait, certes, car ces créatures éminemment terrestres ne sont pas très subtiles, sauf, curieusement, dans le domaine du jeu. Plus que l'intelligence humaine, c'est une sorte d'instinct animal, ou de ruse primitive, qui guide leurs tactiques aux cartes ou au dés.

Ronflant bruyamment, un troufion git au fond d'un fossé. L'endroit est isolé, discret, propice à une substitution de vêtements : le dormeur est transformé en paysan tandis qu'Eric, vêtu du vieil uniforme emprunté, s'insère sans que personne ne s'en aperçoive dans les rangs de l'avant-garde américaine. Le général Patton ignore certes que parmi ses boys se trouve un héros de contrebande, un petit Français déguisé, qui aura très peur dans les bois près d'Aix-la-Chapelle, mais qui n'en fera pas moins partie de la pointe avancée de l'armée victorieuse dans sa traversée de l'Allemagne. Pour un gosse de son âge, c'est une formidable partie de rigolade. Hélas, une fois arrivé au but, la supercherie est démasquée, et on l'expulse ignominieusement des rangs.

Tandis que mon petit frère et ma petite sœur entraient ainsi en plein dans la guerre par la petite porte, je poursuivais mon exploration fiévreuse du Quartier Latin. Les incursions des colonnes blindées lancées par les Allemands étaient parfois meurtrières. Sur une barricade dénommée Fortin de la Huchette, un groupe aviné entonnait une Marseillaise formidablement discordante, « le jour de gloire est arrivé », quand le mitrailleur d'un tank ennemi balaya d'une rafale trois de ses

défenseurs, un écrivain et deux clochards : « Morts pour la Patrie ». Mais ce genre d'incident était rare, car, l'arrivée des colonnes ennemis s'entendant de loin, la foule disparaissait des rues, la kermesse se dissolvait comme par miracle, et les combattants se mettaient en position. On apercevait alors le canon des armes luisant dans l'angle des fenêtres, et sur les toits des ombres qui se dissimulaient dans le profil des cheminées. Un lourd silence pesait sur le boulevard Saint-Germain. Puis, soudain, surgissait la machine de guerre nazie déchaînée dans son vacarme meurtrier, elle-même devenue la cible de grenades et cocktails Molotov qui paraissaient tomber du ciel. Ces scènes d'une violence formidable ne duraient chaque fois que quelques minutes, et, aussitôt les blindés disparus, la rue retrouvait ses badauds.

Un petit bougre à la mine rubiconde et à la tête carrée, d'âge incertain, me tendit la bouteille qu'il avait à la main alors que je passais à sa portée. Une politesse qu'il eût été maladroit de repousser : je portai donc le goulot à mes lèvres, et j'absorbai une ou deux gorgées d'un vin qui me parut exquis. Je le remerciai sur un ton interrogatif. Il me dit son nom : Louison. Il était du quartier et fort bien renseigné sur tout ce qui s'y passait. La bouteille voyageait maintenant entre nous, de l'un à l'autre : une amitié était en train de naître, et sa qualité devait beaucoup à celle de l'excellent cru que nous dégustions. J'avais toujours préféré ignorer la présence de l'ivrogne que je portais au tréfonds de moi : ce voile de pudique refus était en train de se lever sous l'influence émolliente de mon mentor. C'était bien le démon de l'ivresse qui me rendait ce Louison si sympathique, irrésistible même, avec sa petite grimace appliquée, tirant délicatement, précautionneusement, sur le bouchon d'une bouteille de Clos-Vougeot 1937... Un vin fabuleux, une découverte sans pareille... J'étais sous le charme.

« Rien qu'une petite lampée pour commencer, rien qu'un tout petit gorgeon ! », me recommandait le Docteur Louison sur un ton modeste et sentencieux. « Tu le roules autour de la langue, une fois, deux, trois, et puis, doucement, tu te le laisses couler dans la tuyauterie. Mais, hein, il ne faut pas avaler ça d'un coup, bêtement, comme une boisson quelconque, comme

les gens qui ne savent pas ! Ce que tu bois là ce n'est pas une boisson, hein, *c'est du vin*, tu comprends ? »

« Maître, je suis à vos pieds », dis-je. « Mais après ce gorgéon, quelle est la suite logique ? »

« Eh bien, après », répondit Louison sur un ton plus doctoral, « après, c'est bien simple, ce gorgéon de rien du tout, il te dégouline dans le système jusqu'à ce qu'il touche le fond. Et de là des vapeurs, l'élixir en somme, se dégage, remonte, et percute le centre du vin dans ton cerveau. »

« Et le centre du vin, Maître, c'est quoi exactement ?, questionnai-je.

« Très simple », expliqua le conférencier. « Nous avons un centre du goût et un centre de l'odorat, le centre du vin est entre les deux, pas loin du centre du toucher... C'est ce qui fait que nous sommes supérieurs aux animaux supérieurs, humains en somme. Le chien le plus savant n'entrave que pouic au Clos-Vougeot. »

« Ah bon », commentai-je sottement. « Et après le premier gorgéon, Docteur, et le centre du vin, comme vous dites, qu'est-ce que je fais ? »

« Eh bien alors », me répondit-il sur le ton de l'évidence, « un deuxième, un troisième, c'est facile à comprendre... Mais attention ! Un petit gorgéon chaque fois, juste de quoi mouiller la langue. Tu ne commences à goûter *vraiment*, en profondeur, qu'avec le troisième, et là, alors, alors, là, — tu comprends ! Ça ne s'explique pas, ces choses-là, c'est comme les femmes, il faut comprendre... Le vin, bien sûr, c'est mieux que les femmes ! »

« Et si on devient saoul », dis-je en titubant légèrement, « avec tous ces gorgéons, alors, Docteur, qu'est-ce qu'on fait ? »

« Je reconnaissais », avoua-t-il, « que l'éventualité n'est pas à exclure. Eh oui, ça peut arriver. Bien sûr, tout le monde peut se mettre à trembler avec des histoires de cirrhose, de goutte, de béquilles, ah la la, qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? Pour vivre et mourir heureux, il suffit de savoir repérer le vin qui nous convient. »

« Ouais, ouais », l'interpellai-je impétueusement. « Mais boire comme ça au goulot, ça fait partie des bonnes manières, peut-être ? »

« Ah, ça, je regrette », dit Louison tristement. « Oui, les verres nous manquent pour faire honneur à ce vin superbe. Dans cette sombre bouteille on ne lui voit pas sa robe, le velours, la soie, sa couleur, sa douceur... Pendant que j'y pense, tu devrais porter ça, c'est pour ta protection. »

Et il m'enfila un brassard F.F.I. tricolore sur le bras, et l'épingla à la manche de ma chemise.

« Comme ça, si les Frisés t'attrapent », m'expliqua-t-il, « ils ne te mettront peut-être pas une balle dans le citron du premier coup, c'est comme un uniforme, ce brassard, tu vois, les lois de la guerre, et tout ça. »

« Est-ce que ça veut dire que tu m'enrôles dans ton équipe ? Je deviens militaire ? »

« Eh ben, pourquoi pas ? Ça fait des heures que je te vois tourner comme ça, le nez en l'air. Arrête donc de perdre ton temps, deviens un combattant de la liberté, et je te promets de t'apprendre tout ce que tu dois savoir sur le vin. »

J'étais interloqué par la tournure que prenait cet échange, mais le marché que me proposait Louison me parut fort acceptable... Oui, la France, le Bourgogne... Je n'essayai pas d'expliquer à Louison mes particularités, mon passé pacifiste, théosophique, végétarien, et même, aïe, chaste par serment... Mon premier gourou n'était certes pas un homme qui s'intéressait aux grands crus... Et le fait qu'il se trouvait, à ce moment précis, physiquement si proche de nous, Vivian, dans sa belle robe rouge, assis en fakir, là-haut, au-dessus des marronniers — l'idée seule me faisait tourner la tête tout autant que le Bourgogne. Comment aurais-je bien pu expliquer tout cela à Louison ?... Il m'aurait aussitôt retiré la bouteille des mains.

Me voici incorporé dans l'unité de Louison, qui occupait un poste stratégique de choix, à savoir le grand salon d'un pharmacien, au troisième étage de l'immeuble situé à l'angle sud-est du carrefour Saint-Jacques/Saint-Germain, commandant ainsi quatre voies d'intervention possibles par les blindés ennemis. C'était un salon bourgeois du type réglementaire, un peu de porcelaine dans des vitrines, quelques éventails andalous piqués aux murs, artistement disposés entre des croûtes de style espagnol, des fauteuils Louis XVI, les

lampadaires... Le malheureux pharmacien avait été évacué de son appartement manu militari, dans sa robe de chambre, et il attendait en se rongeant les sangs chez une voisine, en compagnie de sa petite famille. De temps à autre il poussait la porte d'entrée pour évaluer les dégâts, gémissait de détresse devant le spectacle de plus en plus affreux que présentait son intérieur. « La guerre, c'est la guerre », lui disait-on pour le consoler. Mais il arrivait que Louison, bon prince, lui tendit un verre de vin pour lui faire oublier ses malheurs. « C'est du Beaujolais, du bon, pas de la piquette, allez, ça vous fera du bien, brave homme. »

Je fis la connaissance de mes collègues. Ahmed, tout d'abord, le seul vrai militaire de la bande, un tirailleur algérien récemment évadé d'un hôpital militaire, à qui manquait la mâchoire inférieure... Gaston, le joyeux concierge moustachu qui accessoirement, dans le civil, fabriquait des fourrures de peau de lapin avec des peaux de chats... Monsieur William, personnage énigmatique et courtois, employé de bureau unijambiste, dont le membre artificiel émettait parfois des grincements à vous déchirer l'âme... Bébert, un petit mécanicien musclé et combatif, plutôt brave type... Et nous avions un chef, un jeune homme barbu en culottes de cheval, qui arriva parmi nous le soir même de mon incorporation pour prendre le commandement de notre petite troupe. Il venait d'Auvergne, nous expliqua-t-il, où il avait participé à une bataille furieuse contre les Allemands. Mais il avait trop sommeil pour en dire davantage et, s'étant allongé dans un coin sur des tapis enroulés, il s'endormit d'un sommeil de plomb. Pendant les jours qui suivirent il ne se réveilla que deux ou trois fois, brièvement, pour réclamer à boire. Cela faisait l'affaire de tout le monde, car personne dans ce blockhaus ne voyait clairement l'utilité d'un chef.

L'histoire pittoresque de Louison me fut contée au cours de la garde de nuit, ponctuée par la douce détonation des bouteilles immolées l'une après l'autre sur l'autel du dieu guerrier. A vrai dire, le salon du pharmacien était jonché de bouteilles, celles qui contenait du vin, celles qui n'en contenait que le souvenir, et des cocktails Molotov, qui risquaient de tout faire sauter, à commencer par nous-mêmes,

si l'un des combattants en écrasait une sous son croquenot. Sans doute faut-il ajouter foi au dicton populaire qui assure qu'il y a un dieu pour les ivrognes, car l'accident, si prévisible, ne se produisit point.

Louison, donc, fils d'un vigneron de la région de Nuits, avait fait ses classes dans la confrérie des sommeliers, et ses dons naturels incomparables lui avaient assuré une carrière prestigieuse. Les plus grandes maisons, les plus grands restaurants l'avaient successivement engagé. Mais il arrivait toujours que le déficit des trésors liquides qu'il avait à sa charge devenait un peu trop criant, et invariablement son employeur se voyait obligé de le congédier — discrètement, par égard pour sa prestigieuse réputation. Pendant un certain nombre d'années il avait pu promener sa trogne enluminée de cave en cave, sans trop souffrir des rigueurs du destin, mais il avait abusé de sa bonne étoile. Il s'était laissé surprendre étalé dans sa cave, ronflant comme un bienheureux, diverses bouteilles de haute volée débouchées autour de lui, telles des courtisanes attendant le caprice du sultan.

« Tu comprends », commentait-il sur le ton de la sombre passion, « quand je goûte un vin, moi, c'est pas comme les autres qui recrachent aussitôt, non, moi, je ne peux pas m'en empêcher, si ça me plaît, j'avale, et puis je m'en reverse une pleine tasse, et je me l'envoie, gentiment. C'est pas de ma faute, il faut comprendre. »

Il avait glissé peu à peu dans la clochardise, tout en restant un clochard de classe, respecté par ses anciens collègues qui le consultaient assez souvent. On lui faisait encore volontiers l'hommage d'une bonne bouteille, pour services rendus, car il était le mieux renseigné de toute la corporation sur les caves à vendre, les coups à faire. Et, bien sûr, il lui arrivait de chaparder les bouteilles qu'on ne lui offrait pas...

Je découvris que l'armement dont nous disposions, en dehors des cocktails Molotov, se réduisait au fusil mitrailleur d'Ahmed, qui n'était pas toujours disponible, car le préposé l'emmenait avec lui dans des expéditions personnelles dont il ne nous livrait jamais le secret, plus un vieux revolver à barillet dont le calibre ne correspondait pas à celui des balles dont nous disposions.

Je ne savais plus très bien pourquoi j'étais là, pas plus que les autres, d'ailleurs, maintenus dans un état second autant par le manque quasi total de sommeil que par les libations forcenées. Hormis notre chef, personne ne dormait jamais vraiment : l'attente insoutenable, énervante, d'un dénouement imprévisible, d'un drame affreux et soudain, d'une attaque surprise, tout s'accordait pour chasser le sommeil. Le silence relatif de la nuit n'apaisait en rien cette angoisse ; au contraire, en la diluant, il la rendait plus pénétrante, plus paralysante. Une pluie fine s'était mise à tomber, striant la pénombre. J'étais à la fenêtre d'angle avec Ahmed. Immobile comme toujours, son profil incomplet découpé sur fond de nuit ressemblait à celui d'un rapace en éveil, hiéroglyphe du divin charognard. Menace, attente, menace. Mes paupières se baissaient malgré moi sur mes prunelles écarquillées, luttant désespérément pour identifier ce que je croyais voir là-bas... Une lueur, un mouvement, des ombres bondissantes, légères... Je luttais de toutes mes forces contre l'engourdissement, pour discerner la nature de cette étrange activité, essayant de retrouver par tranches, par étapes, l'écran réuniifié de la réalité. Et je pris enfin conscience de ce que je contemplais dans mon état de demi-sommeil : comment Ahmed ne l'avait-il pas vu ? Il est vrai que cette zone de vague luminosité était presque insaisissable, mais il devenait évident qu'elle correspondait à l'entrée de la station de métro Cluny, de l'autre côté du carrefour, juste en face de nous, et que ces silhouettes bondissantes n'étaient pas des fantômes, bien sûr, et ne pouvaient être que l'avant-garde silencieuse d'une troupe ennemie. Nous savions que les couloirs du métro formaient un réseau de communications souterraines, et que les troupes d'élite des Nazis pouvaient fort bien l'utiliser de nuit pour monter une attaque surprise au cœur même de notre dispositif... C'était tellement évident qu'on ne comprenait pas comment nos chefs géniaux n'avaient pas prévu cette éventualité !

Je touchai le bras d'Ahmed et, sans rien dire, je lui désignai le rectangle lumineux. Sans doute vit-il ce que je voyais, car il alla aussitôt chercher Gaston, qui dodelinait de la tête dans un fauteuil. Gaston fixa ses yeux de batracien apoplectique dans la même direction, et il nous saisit chacun par une main.

« Les Frisés », souffla-t-il. « Ah, les vaches, ils nous ont eus ! »

Pour ma part j'en étais maintenant moins sûr, car la fréquence des bonds me paraissait trop grande, trop régulière... Comment expliquer ?... C'était sûrement une illusion d'optique due au crachin opiniâtre, à la nuit glauque. Je susurrai une proposition à l'oreille de mes deux compagnons :

« Les gars, je vais aller voir ce qui se passe. Toi, Ahmed, tu me couvres, hein, pas de blagues, tu ne me tires pas dessus, compris ? »

« Je viens aussi », dit Gaston d'un air résolu. « Pas de raison, ces choses-là, ça se fait à deux. »

Nous avions reçu une caisse de grenades allemandes dans l'après-midi pour compléter notre arsenal. J'en prends deux, enfilant les longs manches de bois dans ma ceinture, Gaston attrape le revolver de l'escouade, et nous descendons les trois étages à pas de loups. Pas rassurés du tout. Ce carrefour que je connais à merveille, j'ai du mal à le reconnaître dans cette purée de pois. Et ces vingt mètres à franchir, en marchant sur la pointe des pieds comme des Indiens dans un film, ça paraît prendre des heures. Arrivés à l'entrée du métro, aucun signe de présence humaine. L'escalier est jonché des débris les plus divers, la porte d'accès en bas est ouverte, la grille à demi arrachée, je crois percevoir une vague lueur venant des tréfonds de la terre. Réflexion ? Eclairage camouflé ? Impossible de savoir. Nous décidons dans un échange chuchoté d'aller y voir de plus près, étant tous deux pris au piège de notre acte de bravoure. Je m'aperçois que Gaston est secoué par des hoquets sauvages, sûrement un effet secondaire de la trouille. Si pour moi les choses ne se présentent guère mieux, au moins je ne réagis pas de façon aérophagique... En tout cas, notre descente aux enfers est tout sauf silencieuse, avec en prime des gravats qui roulent sous nos pieds. Nous pénétrons enfin à l'intérieur de la station. L'odeur est lourde, huileuse, éccurante. Gaston promène le faisceau de sa lampe électrique autour de nous : du sein de la terre semble monter une étrange rumeur, et rien n'explique la lueur lointaine qui semble, elle aussi, monter d'en bas... Il faut aller jusqu'au bout de notre calvaire, nous commençons notre descente vers les entrailles de la terre.

Gaston a éteint sa lampe pour que nous ne servions pas de cible, et à chaque marche l'angoisse augmente. Cela fait près de deux semaines que le métro ne marche plus, et en ce court laps de temps il s'est transformé en catacombe, en antichambre de l'enfer : notre descente hésitante, accidentée, a quelque chose de dantesque. Les tessons de bouteille roulent sous nos pieds, les éructations incontrôlables de Gaston me donnent des sueurs froides : si on nous attend en bas, comme j'en suis persuadé, ce sera notre fête. Sans doute évitent-ils de tirer pour qu'on n'entende pas la fusillade de l'extérieur... Je sens déjà sur mon cou le froid du poignard dont la lame me guette dans le noir. Nous poursuivons notre descente aveugle : le hoquet de Gaston est de plus en plus déchaîné, c'est comme le braiment d'un âne entrecoupé de rôts tonitruants qui lui montent des tripes... Puis, tout d'un coup, nous entendons — sentons plutôt — cette chose qui nous arrive dessus, comme une avalanche à l'envers, une force inconnue, indicible... Gaston tire sur la gachette du revolver qui ne part pas, je dévisse mes grenades.

« Hah ! », hurle Gaston. « *La bonne blague !* C'était une bande de rats ! Ah, quelle trouille, quelle rigolade, enfin, quoi... »

« Bien sûr », dis-je sentencieusement. « Et ça veut dire qu'il n'y a personne en bas, tu vois bien... »

Tout en maugréant, Gaston récupère la lampe qu'il avait laissé tomber dans sa frayeur et, la braquant sur moi, pousse un cri affreux :

« Eh, couillon ! *Jette ces grenades — vite !* »

Je tiens toujours le manche des grenades, les cordons sont tirés, on devrait déjà être morts tous les deux. C'est stupide, et c'est curieux.

« Eh, fous-moi la paix », dis-je, vexé. « Si elles n'ont pas pétré, à présent c'est trop tard. La pluie les a mouillées. »

« Tu parles ! », répondit Gaston. « La pluie, et puis quoi encore ? Moi, je te parie que c'est des grenades d'exercice. Même pas des vraies ! Les salauds, ils nous auront eus jusqu'au bout. »

De qui parlait-il ? De quoi ? Peu importe. Mission remplie,

mon capitaine. Il ne nous restait plus qu'à prier Allah qu'Ahmed, son serviteur, ne nous tire pas dessus à la sortie.

En émergeant de la bouche du métro, je retrouvai peu à peu le sens de la vie. Mieux encore — était-ce une hallucination ? —, je croyais humer l'odeur bien française du pain chaud. Je me rappelai avec plaisir la présence de cette boulangerie, qui n'avait jamais cessé de fonctionner, juste au-dessus de la sortie du métro. Ce n'était pas le pain d'autrefois qu'on y faisait, mais c'était quand même du pain, et l'odeur... Soudain je remarquai la longue vitre en verre dépoli au ras du sol, d'où émanait une lueur diffuse. Derrière la paroi, le boulanger pétrissait pacifiquement sa pâte quotidienne, à la main, puisque, faute de courant, le pétrin ne marchait pas... La bougie dont il s'éclairait diffusait ses gestes en ombres portées... Telle était l'illusion d'optique qui nous avait fait croire à une offensive souterraine des Hitlériens.

Le soleil brillait de nouveau haut et clair le lendemain, asséchant les trottoirs et dissipant les folles terreurs de la nuit. J'avais réussi à dormir deux heures, les bras en croix parmi les bouteilles, et j'émergeai de ce court sommeil pour retrouver cette espèce de rêve éveillé qui nous servait de réalité. Le carrefour, tel que je le découvrais du balcon en vue plongeante, m'apportait la vision d'une foule bigarrée de rétrés, de sioux et de chasseurs de têtes. L'armement et la vêture de l'armée clandestine, ainsi révélés au grand jour, avaient quelque chose de gothique qui la démarquait fortement des armées ordinaires. N'étions-nous pas retournés sans le savoir au Moyen Age ? L'absence de courant électrique avait paralysé toutes les machines de la vie moderne, et la lumière éclatante du jour reprenait tout son sens après les nuits brèves mais profondes, faites de douce tiédeur et de noir absolu.

L'attente reprend, dans la tension et le désœuvrement. Les rumeurs circulent, toujours contradictoires, quant à l'imminence de la libération de Paris, soit par les Américains, soit par les Français. Ou bien ce sera le dénouement tragique, auquel beaucoup se préparent, que pourrait déclencher le reflux au cœur de la capitale de toutes les unités blindées des Allemands

vaincus, convergeant de Normandie, du Sud-Ouest, de partout... Et alors...

Dans la chaleur de l'après-midi, un silence se fait soudain, qui permet de percevoir un bourdonnement lointain. L'alerte est donnée, les rues, les boulevards se vident comme par enchantement, chacun, une fois de plus, regagne son poste. Notre crainte, ce n'est pas simplement les colonnes de chars qui traversent le quartier à toute allure en arrosant le paysage urbain de leur mitraille, c'est la perspective d'une incursion plus lente et plus méthodique, les blindés étant alors suivis de fantassins armés de lance-flammes qui entreraient dans les immeubles et y mettraient le feu... Ce n'est pas encore pour cette fois-ci : le bourdonnement qu'on avait pris pour celui d'une puissante unité se réduit en se rapprochant à celui d'un seul moteur, et l'on voit avec stupéfaction arriver à vive allure un side-car monté par un soldat, sans doute égaré, qui remonte le boulevard Saint-Germain dans notre direction. Il ralentit brusquement à l'approche du carrefour, et pendant quelques secondes nous le voyons clairement de nos postes d'observation. Ni casque ni arme visible, un beau gaillard blond, parfait spécimen de la race aryenne chère au Führer, qui semble surpris de se retrouver seul dans la ville abandonnée et silencieuse. Il avise sur le pas d'une porte un vieux concierge podagre qu'on a abandonné sur sa chaise au moment de l'alerte, lui crie une question en l'accompagnant d'un geste interrogatif. Le bonhomme tend sa canne en direction de la rue du Petit-Pont, où est installée la plus puissante barricade du quartier, mais de l'endroit où il s'est arrêté, le soldat ne peut l'apercevoir. Il salue joyeusement le vieux d'un geste de la main et redémarre pleins gaz, se penchant à fond vers la gauche pour amorcer son virage. Dans le même mouvement l'on voit son corps, frappé par un feu croisé d'une extrême violence, s'élever dans les airs au-dessus de son véhicule ; il semble danser un instant dans l'apesanteur son adieu à la vie, puis s'écrase sur l'asphalte dans une gerbe sanglante tandis que sa machine vient emboutir, rugissante, le bric-à-brac de la barricade. Le vieux concierge rigole comme un maniaque en brandissant sa canne. Il l'a eu, son Frisé ! C'est sûr qu'il l'aura, sa médaille.

Plus tard dans l'après-midi, de nouveau l'alerte : cette fois-ci,

cela vient de l'autre extrémité du boulevard Saint-Germain. Surprise, ce ne sont pas des tanks, seulement des half-tracks bourrés de soldats qui tirent au jugé sur les façades. Comme le dernier véhicule s'engage dans le croisement avec le boulevard Saint-Michel, on aperçoit un objet lancé d'un toit décrire une gracieuse parabole : c'est un cocktail Molotov, et il atterrit par miracle en plein milieu de la plate-forme, enveloppant aussitôt les mitrailleurs dans une énorme vague de flammes. On voit des hommes sauter à terre en hurlant dans un halo de feu, c'est horrible, insupportable, et cela d'autant plus que le spectacle est ponctué par les cris de victoire et les applaudissements des témoins.

La troisième alerte de la journée se solde par un résultat nettement plus bénéfique. Trois camions de livraison s'avancent vers notre garnison, transportant à notre intention de l'approvisionnement liquide saisi dans les chais de la Halle aux Vins. Le convoi est encadré par deux Citroën noires pleines d'hommes en armes (on n'est jamais trop prudent) : pareils à des figures mythologiques, deux guerriers prennent la pose, le fusil à la main, installés chacun sur l'une des ailes avant. Ce spectacle majestueux et réconfortant arrache une clameur enthousiaste à l'assistance, les applaudissements crépitent. La révolution avance à grands pas, les tonneaux, les bonbonnes, les caisses de bouteilles passent de mains en mains, portés par l'ardeur patriotique. La fierté éclate sur tous les visages en ce moment de liesse et de communion.

L'atmosphère était fort détendue à l'intérieur de notre petit fortin. Bébert s'était procuré un accordéon sur lequel il jouait savoureusement airs et romances populaires. Nous nous amusions ce même soir du spectacle que nous offrait le gros Gaston, dansant entre les bouteilles sur un air de valse avec des mines de poupée en porcelaine, quand la porte d'entrée s'ouvrit soudain, laissant apparaître un personnage inattendu. Une jolie brune, bien en chair, ma foi, qui nous interpella collectivement :

« Vous n'avez pas vu Paulo par hasard ? Vous savez, Paulo, un grand blond avec un maillot rose. »

Ayant posé sa question, elle sembla l'oublier et s'affala dans un grand fauteuil, l'air absent.

« Tiens, ma gosse ! », dit Louison. « Bois ça, ça t'f'ra du bien. Corton Charlemagne 1934, ma p'tite, tu trouverais pas un cru de cette classe chez Maxim's, tu sais, cette bouteille, elle coûte une fortune. »

La fille ne se fit pas prier mais, au grand désarroi de notre échanson, elle buvait mécaniquement, l'œil fixe, sans les émois et les glouglous qu'il se considérait en droit d'attendre de tout récipiendaire d'un tel honneur. Elle en laissait même couler un peu, la petite, du coin de la bouche. Elle avait dû subir un choc, n'était pas dans son état normal, c'était évident, mais le genre paumé lui allait bien. Nous trouvions tous qu'elle avait de la branche, un charme certain. Ce que Louison résuma d'une phrase : « C'est peut-être pas Einstein, la petite, mais elle a autre chose, hé hé. »

Des courbes, elle en avait — et son air à la fois buté et bovin, l'état second dans lequel elle était plongée, tout cela nous paraissait plutôt irrésistible. La tension montait autour de la table. Elle n'avait toujours rien dit quand Bébert arriva avec les nouilles, et elle se mit en devoir de les manger, machinalement, au même rythme que nous, les yeux vagues, levant le coude de temps à autre, tel un automate, pour absorber des grandes lampées de Romanée-Conti... La fine fleur de notre plus grand vignoble, comme disait Louison... Nous ne connaissions toujours pas son nom, elle n'entendait même pas nos questions. Ayant fini son assiette de nouilles, elle se leva et se dirigea d'un pas de somnambule vers la fenêtre. La nuit tombait, et elle tira les rideaux derrière elle en montant sur le balcon, nous laissant interloqués, assis sur nos chaises.

« Cette fille n'est pas Einstein, c'est entendu », répéta Louison, « mais enfin, elle a quelque chose d'autre, c'est sûr. Je vais y aller voir... »

Sans rien dire, Bébert l'avait précédé en roulant les mécaniques, disparaissant derrière la tenture comme on passe dans un autre monde. Nous tendions l'oreille, mais rien de probant ne nous parvenait, et l'attente se prolongea d'une façon qui nous semblait démesurée. Vingt minutes, vingt-cinq, puis nous vîmes réapparaître un Bébert pâle et hagard, le regard trouble. Il ne fit aucun commentaire, se dirigea vers un coin

pour s'étendre et se figea dans une immobilité instantanée, parfait numéro de rigor mortis.

« Ça alors ! », protesta Louison. « Bébert, c'est quand même pas une mauviette ! Il faut que j'aille voir ça de plus près. »

Et il se dirigea à son tour vers la fenêtre mystérieuse. Quand il réapparut, il était livide, comme vidé de son sang, respirant difficilement, et il alla à son tour s'écrouler parmi les bouteilles, sans dire un mot.

« C'est incroyable ! », rugit Gaston. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Il faut tirer ça au clair ; allez, vas-y », ordonna-t-il en se tournant vers moi. « C'est de ton âge, moi je suis un homme marié, faut pas oublier. »

« Oh, moi, j'ai le temps », dis-je bravement. « Pourquoi pas William, hein ? »

« Comment voulez-vous ? », rétorqua ce dernier. « Avec ma patte folle, je voudrais bien vous y voir, vous autres ! Ahmed, ça aurait plutôt l'air de l'intéresser, pas vrai, Ahmed ? »

Quand vint mon tour, il faut bien l'avouer, j'étais vert de peur. Rien ne me faisait moins envie, ce rideau maléfique dissimulait une menace inconnue, quelque chose d'effrayant, et qui n'avait certes rien à voir avec la gracieuse jeune fille qui nous avait si bien émoustillés, deux heures plus tôt. Une chose risible, mon honneur de mâle, m'obligeait cependant à marcher au sacrifice — et cela en présence des corps prostrés de mes compagnons, dans la lumière grandguignolesque des bougies vacillantes... A la guerre comme à la guerre...

Derrière le rideau, la nuit profonde m'accueillit, et un halètement de bête, une vision de chair nue, d'un corps épanoui, blanc laiteux, arc-bouté contre la pierre du balcon, aux seins raidis, tendus, exacerbés, dont le sexe s'ouvrait, luisant dans l'ombre comme la bouche du diable, encadré par une énorme barbe tressée de boucles noires et drues qui dégageait cette puanteur enivrante de saint et de rut... qui, que... Une dernière pensée s'envola vers la pure jeune fille qui veillait auprès de Vivian, le gourou félon, si proche de moi à vol d'oiseau — celle dont j'étais séparé, justement, par l'énigme du sexe... Coïncidence spatiale incroyable... Brève pensée, il est vrai, et qui ne fit que me traverser la tête tandis que les doigts de chair dure me fouillaient, me possédaient, me guidaient vers

l'autre infernale, le brasier, la forge haletante où l'on forgeait les glaives puissants de la victoire... La victoire des vaincus, d'ailleurs, car je fus comme les autres vidé de ma substance par cette démonie, cette goule magnifique... vidé et revidé, asséché de toute vie, réduit à l'état de pantin de chair, écosssé et désarticulé, puis rejeté d'une seule poussée de l'autre côté du rideau, dans le monde des vrais mâles, mes frères...

Le lendemain à l'aube je me réveillai dans mon lit de bouteilles, ahuri, et en ouvrant les yeux je me retrouvai face à face avec mon compère Louison, au moment où, lui aussi, laborieusement, reprenait conscience.

« Tu te rends compte... », murmura-t-il.

La fille avait disparu, ni vue ni connue.

« Ça vaut mieux comme ça », grommela Louison. « Mais, bon Dieu, quel châssis, quel numéro, ah, la salope. Tiens, passe-moi ce joli flacon, là, à côté de toi, et le tire-bouchon, s'il te plaît. »

Un jour bien long, ce nouveau jour. Pour moi le quatrième, mais il me semblait avoir déjà vécu une vie entière dans cette attente, en cette compagnie. Les rumeurs des jours précédents semblaient se confirmer : les divisions blindées des Allemands, vaincues, se repliaient sur Paris. Cent volontaires étaient demandés pour une opération suicide le lendemain matin, à la porte d'Orléans, pour tenter d'empêcher les tanks d'entrer dans la ville par le sud. Louison s'était inscrit, et je fis de même... Je me disais que c'était mieux ainsi : à celle que je n'avais pu conquérir, je laisserais le souvenir d'une mort héroïque, d'un corps à corps sanglant avec les chars nazis... En d'autres temps la chose m'eût semblé dérisoire, mais l'esprit est malléable et, curieusement, l'expérience charnelle de la nuit avait réveillé avec encore plus de force le regret, la nostalgie, la passion triste et funèbre pour celle que je ne reverrai sans doute jamais.

Il y eut plusieurs alertes durant la journée, une seule, vraiment sérieuse, à la fin de l'après-midi. En cas d'attaque massive, il était convenu que nous devions abandonner nos postes et nous réfugier sur les toits. Je vis mes compagnons en prendre le chemin, mais, malgré leur insistance, je refusai de les suivre. Je tirai une caisse de cocktails Molotov près de la fenêtre

d'angle, celle-là même où s'était déroulée l'orgie nocturne quelques heures plus tôt, et me préparai à affronter l'ennemi.

Le grondement qui faisait vibrer le boulevard s'amplifiait sourdement, comme à l'approche d'un tremblement de terre, et déjà je parvenais à dénombrer douze masses grises qui rampaient vers moi à vive allure dans un vacarme d'apocalypse, leurs canons et leurs mitrailleuses crachant le feu dans toutes les directions, cauchemars solidifiés par la haine de l'homme — de l'homme pour lui-même.

Je n'en revenais pas du grand honneur qui m'était ainsi accordé ! Moi, un pauvre petit être de chair, d'os et de peau, seul David contre douze Goliath de la pire espèce. La puissance symbolique de ce moment fou me prenait à la gorge, me faisait presque hurler de joie. Dressé devant ma fenêtre, un cocktail Molotov dans chaque main, je contemplais leur approche foudroyante dans un hymne de violence, un fracas d'enfer ponctué de pétares et d'explosions, et je me préparais à vivre le dernier moment de ma courte vie de cette manière bizarrement imprévue... La tourelle du char de tête se braqua soudain vers moi, et j'eus à peine le temps de voir le trou noir, le canon d'une mitrailleuse lourde qui m'ajustait, moi l'insolent, moi le seul vivant dans ce décor abandonné par tous ses défenseurs. Mon corps, ou mon instinct vital, ou je ne sais quoi encore, quelque force inconnue d'autodéfense, me plaqua au sol à cet instant précis, alors même que la salve balayait la façade, faisant sauter en éclats le lustre du pharmacien et ses vitrines pleines de bricoles — mais ratant ma tête de quelques millimètres, et se bornant à laisser sur ma nuque une sensation de vent chaud, un léger picotement sablonneux... J'avais dû perdre conscience, sous le choc ou la terreur, qui sait : quand je relevai la tête, le cliquetement du dernier char s'éloignait, et mes mains qui seraient convulsivement le col des deux bouteilles incendiaires commencèrent à se dénouer... J'avais perdu la bataille, j'étais déshonoré... et vivant !

Soulagé autant que dégoûté, je remis soigneusement les deux cocktails Molotov dans la caisse avec leurs frères, puis je montai jusqu'à l'échelle qui donnait accès au toit. Ils étaient là, mes braves compagnons, sauf Ahmed qui avait disparu depuis le matin avec sa machine de mort. Gaston, Bébert, Monsieur

William, Louison, tous m'accueillirent comme l'enfant prodigue. Ils étaient assis en rang d'oignons à une prudente distance du bord de la toiture. Gaston finissait une fois de plus d'haranguer la petite troupe, car c'était un homme de discours.

« ...Enfin, quoi, moi je vous dis ce que j'en pense, tous ces discours, eh bien, ça me donne une petite soif. Pas vous ? Si on descendait à notre quartier général ? C'est l'heure de l'apéro. »

Le bruit d'un moteur se fit entendre au-dessus de nos têtes et nous vîmes arriver un petit avion à deux places, aux ailes décorées de cocardes tricolores, qui dansait légèrement au-dessus de la crête des toits, et qui soudain piqua droit sur nous. Je pouvais voir distinctement deux types assis à l'intérieur, tout comme dans les vieux films, et ils gesticulaient dans notre direction, hurlant des choses que nous ne pouvions pas entendre. Gaston extirpa le revolver de l'escouade de sa ceinture, le pointa sur l'avion et, tout en criant « Pan Pan », tira sur la gachette. A la surprise générale, le coup partit, sans doute à cause de l'encouragement verbal, mais la balle retomba non loin de nous.

« Vous voyez, bande d'idiots, il marche, mon revolver ! », cria Gaston.

« C'est toi l'idiot ! », hurla Bébert. « Tu ne vois pas que c'est un avion français ? *Des gens à nous* ? Et tu les canardes avec ton flingue à la noix ! Non mais, t'es pas fou ? »

« Comment ça, mon flingue à la noix ! », clama Gaston, furieux. « Retire ce que tu viens de dire, petit salaud, ou je t'étripe. Tu viens de le voir, il marche, ce revolver ! J'en ai assez, enfin, de vos médisances. »

« Ce qu'il voulait dire, Gaston », expliqua Monsieur William, « c'est que tu as tiré sur un avion Français... »

« Bon, bon, ça va », dit Gaston d'un ton bougon et vaguement contrit. « C'est possible, mais il vole encore, votre avion français, là, alors foutez-moi un peu la paix, non ? »

La paix, en effet, fut restaurée dès que j'eus rappelé à mes amis l'existence de la bouteille de Chambolle-Musigny que Gaston avait débouchée peu avant l'arrivée de l'ennemi, et qui n'attendait plus désormais que la bonne volonté des amateurs.

« Ah oui », dit Gaston. « C'était prometteur, il faut y aller. »

La querelle oubliée, tous le suivirent, sauf Bébert qui restait

assis, contemplant le spectacle. Je fis de même. Dans le soleil couchant, le spectacle valait tous les grands Bourgognes de l'univers.

Un ciel révolutionnaire, embrasé de toutes parts, qui me rappelait étrangement celui qui avait présidé à l'entrée des Allemands dans Paris, quatre ans plus tôt. Hitler joue et perd sous un même ciel en fusion, ciel de miracle. Et les cloches se mettent à sonner follement à tous les clochers de la ville, églises, chapelles et couvents, gros bourdons et clochettes aigrelettes, pour annoncer une libération d'ailleurs encore douteuse. Car Paris n'est pas débarrassée des Allemands, et la grande bataille annoncée pour le lendemain matin demeure probable.

Qu'importe ! La splendeur sanglante du ciel nous fait oublier un instant tout le reste. Aux quatre coins de l'horizon, des colonnes de fumée, monumentales, montent lentement vers le firmament, marquant les foyers d'incendie qui dévorent, dans la lumière du crépuscule, usines, magasins et dépôts de munitions. Les déflagrations en chaîne fournissent un fond sonore en contrepoint des carillons à ce spectacle magnifique, terrible et gigantesque. L'histoire part en fumée, Hitler a raté sa conquête du monde.

Sans attendre, voici que les héritiers de son règne nous menacent déjà. Libérateurs, grands et petits, dictateurs en herbe ou en branche, généraux, maréchaux et présidents, tous se pressent autour du berceau de l'enfant malade, c'est-à-dire de nous autres, pauvres humains.

A quatre heures, le lendemain matin, la colonne des cent volontaires pour la porte d'Orléans se forme dans la fièvre et la confusion. En rang par deux, comme à l'école, chaque paire portant sa caisse de cocktails Molotov. Ce détachement bizarre de l'armée de l'ombre commence sa progression de scolopendre en pleine nuit, et nos gueules de bois nous donnent cet air hébété que les commères sur le pas de leurs portes prennent peut-être pour de la détermination virile. Par accident je me suis appareillé avec un inconnu, un butor sans aucun humour : privé du babil guilleret de mon cher compagnon et mentor, Louison, le ridicule achevé de ma situation m'apparaît enfin. Ce serait vraiment incroyable d'en arriver à crever dans de

telles conditions ! Qui de mes amis pourrait trouver une épitaphe assez cinglante à graver sur ma tombe ? « Ci-gît un traître lamentable, le faux Girodias, mort d'avoir renié la seule cause qui compte au monde, celle de la paix. »

Oui, beau travail. Cependant je ne puis ni lâcher ma caisse explosive, ni me sauver : je continue donc à tenir mon rôle d'imbécile, avec mes 99 compagnons. Nous croisons la queue des ménagères à la porte des boulangeries, et nous devons faire illusion, car personne ne rigole. A chaque coin de rue l'avant-garde stoppe pour inspecter les environs, et le scolopendre se contracte ; puis on redémarre, et il s'effiloche.

Arrivés enfin dans les environs de la place d'Alésia, on nous répartit par petits paquets dans les hauteurs des rues voisines, et non pas autour de la place elle-même. Je me retrouve avec une dizaine d'autres types dans un appartement démantibulé, avec interdiction de sortir. Nous constituons, semble-t-il, la seconde ligne de défense, et n'entrerons en action que si les chars nazis parviennent à percer la première ligne, dont la mission est de bloquer la porte d'Orléans proprement dite... Tout ça avec des bouteilles d'essence pour tout armement... En attendant nous n'avons plus rien à boire qu'un mauvais Côtes-du-Rhône, et je ne sais foutre pas où a pu passer mon Louison, l'amateur éclairé des choses de la vie.

Nous nous installons dans une attente interminable, fastidieuse, aucune conversation ne semblant possible avec des compagnons si inintéressants. Allongé sur la moquette, je me mets à penser à mes affaires, à ce que nous allons pouvoir entreprendre après la libération, aux livres en cours de fabrication... Il me semble soudain que nous sommes moins nombreux dans la pièce, et je vois deux types partir en disant : « On va voir ce qui se passe. Tenez bon, les gars. »

Ce qui signifie qu'ils n'ont nullement l'intention de revenir. Deux autres agissent de même un peu plus tard, et je me retrouve seul avec un quidam. Je lui fais un geste de la tête vers la sortie et il acquiesce aussitôt. Nous débarquons dans une rue pleine de gens, à notre grande surprise. Une foule grossissante qui semble me porter vers la place d'Alésia, et qui devient marée humaine aux alentours de l'avenue d'Orléans. Des gens surexcités portent des bouteilles, des fleurs, des pâtés, des

saucissons. Et voilà, je n'en crois pas mes yeux, les chars annoncés, qui se frayent difficilement un chemin au milieu de la foule en délire. Car ce sont des chars non pas allemands, ni britanniques, ni américains, mais *français*, que diable ! Juché sur la tourelle du char de tête, hilare et bonasse dans son fringant uniforme de fusilier marin et son bonnet à ponpon, Jean Gabin envoie des baisers à la foule, chatouille les fillettes, soupèse les poupons. Dans le char suivant, Claude Dauphin joue le premier rôle. Qu'est la France sinon un spectacle ? De Gaulle, le premier, l'a fort bien compris. La libération de Paris lui procure en quelques heures, après des journées de suspense admirablement mises en scène, ce que dix ou vingt ans de grenouillage politique ne lui auraient jamais apporté.

Je jette mon brassard F.F.I. dans un caniveau et me hâte vers le Quartier Latin pour y retrouver ma bicyclette, et reprendre la vie du jeune éditeur à qui tout sourit. Sauf l'amour, bien sûr.

Revenons aux affaires. La croissance rapide des Editions du Chêne m'avait amené à louer des locaux plus vastes et bien plus glorieux au 4 rue de la Paix. J'avais néanmoins décidé de conserver ceux du 16 place Vendôme pour y ouvrir une galerie de tableaux fort moderne, dont mon ami Giovanni Védrès avait assuré la décoration ; l'endroit semblait promis au succès. Sur la recommandation d'André Lejard, j'avais engagé comme directeur un brave Ukrainien à la large face, prénommé Georges et qu'on appelait déjà « Georges-Galerie-Vendôme » (ce sobriquet devant être obligatoirement prononcé avec un fort accent russe). La galerie était prête, nous n'avions attendu que la libération pour le premier vernissage.

Dix jours plus tard, donc, ouverture de la Galerie Vendôme, la première manifestation de cet ordre dans la ville en fête. Beaucoup de monde. La belle vache rose de Bonnard fait vis-à-vis à la charmante vache rose de Dubuffet (que nous a prêtée René Drouin, notre aimable collègue de l'autre côté de la place), et cet arrangement à lui seul assure le succès de cette première exposition, vouée autant à la fantaisie qu'à la promotion de l'Ecole de Paris. Un œillet à la boutonnière, taille pivoine, mon associé le banquier Thollot fait des ronds de jambe et des baise-mains acrobatiques, il est aux anges. Tous les critiques d'art sont là, et tous les marchands du quartier, Drouant, Drouin, Péridès, Nacenta, nous sommes désormais

admis dans la confrérie, et j'en arrive même, sans l'avoir voulu, à vendre deux Picasso à un naïf.

Le buffet est aussi bien garni que faire se peut, surtout en champagne. Le souvenir des cocktails Molotov ne m'a nullement découragé de la fréquentation des bouteilles : au milieu de la foule joyeuse, et à la surprise générale, d'un seul coup je bascule et tombe de tout mon long sur mes belles dalles de marbre. *Requiescat in pace*. C'est dans cet état d'innocence retrouvée qu'on me transporte jusqu'à un fiacre, et que je rentre chez moi.

La découverte progressive de Soutine me ravissait particulièrement. Cet échorché vif peignant des écorchés morts, bœufs écartelés, paysages charcutés ou personnages dépecés, et allant jusqu'à faire saigner le bleu du ciel, jusqu'à tirer des cyprès des silhouettes de suppliciés, ce primitif à la fois fou et savant me réconfortait par sa parfaite amertume. Sa vie trébuchante de Juif errant, résidu de pogrome, rejeté, pourchassé et méprisé, son calvaire et son suicide, toute sa misère décorait glorieusement des toiles qui, une à une, sortaient de mystérieuses cachettes. Nul n'aurait osé accrocher un Soutine à son mur pendant l'Occupation tant chacune de ses peintures apparaissait alors comme une déclaration de guerre à la race aryenne. Les prix, de ce fait, étaient tombés au plus bas, et l'on ne savait pas, à vrai dire, qui pouvait bien avoir acheté et conservé ses toiles.

Seul le baron Molé semblait connaître les filières, les caches. Il faut dire que ce faux baron tenait son titre de Guillaume Apollinaire dont il avait été le compagnon de débauche, et malgré son monocle, son melon verdi et sa mine rubiconde, il subsistait en lui quelque chose de l'enfant de chœur pervers et roublard qu'il avait dû être dans sa lointaine jeunesse. Toujours est-il que souvent le baron apparaissait, l'air mystérieux, un paquet sous le bras, en m'annonçant une surprise qui allait requérir toute mon attention. Et hop : encore un Soutine, plus fort que la mort !

Grâce à lui, j'étais devenu un vrai marchand de tableaux, c'est-à-dire que je contribuais à la gloire de mon grand peintre disparu par la simple tactique qui consiste à faire monter les prix. Je m'étonnais moi-même de pouvoir vendre le lendemain la toile d'achetée la veille deux ou trois fois le prix que je l'avais

payée, tout cela ne me prenait guère que quelques minutes par jour, une demi-heure de délassement, tout au plus. « Georges-Galerie-Vendôme », le directeur ukrainien de la galerie, était désormais secondé par un adjoint fort aristocratique et indéfectiblement courtois, un personnage quelque peu irréel qui s'appelait de Fé (et que, par un réflexe si naturel qu'il mérite le pardon, nous appelions le Conte de Fé), et par une très juvénile et sympathique secrétaire qui s'appelait Ghislaine, ou Odile... Huguette, ou Marie-Pierre... Quelque sortilège m'empêchait absolument de me rappeler son nom au moment voulu, sans doute parce que j'étais retombé dans les amours multiples. Et c'était bien dommage, car elle me décochait au passage des sourires complices qui en disaient long, et je me promettais chaque fois que je recevais une de ces flèches parfumées de l'inviter à dîner : n'arrivant pas à retrouver son nom sur-le-champ, l'instant propice passait, et j'achetais un autre Soutine... Tout allait si vite, il y avait tant à faire, que je n'avais guère le temps de penser à tout, ni même à toutes. Qui trop embrasse mal étreint, me disais-je à moi-même, avec un sourire indulgent.

La galerie était vraiment un bel endroit, chaque mur recevant l'éclairage le plus favorable, le sol de marbre rouge sang de bœuf et gris perle donnant à l'ensemble une assise discrètement opulente. Les bureaux patinés par le temps que m'avait légués mon père avaient ainsi été métamorphosés en deux salles dignes des musées les plus modernes, à la fois intimes et luxueuses. Le vaste réduit sans fenêtre où j'emballais autrefois des *Daffodil* et des *My Life and Loves* avait été transformé en bureau ultra-moderne, et la grande chambre forte qui avait servi de placard à manuscrits était bourrée de tableaux.

L'œuvre de l'architecte était aussi distinguée et spectaculaire que l'architecte lui-même, le beau Giovanni Védrès, qui semblait avoir aussi dessiné de sa propre main, et avec autant de soin, le remarquable profil qu'il présentait à l'appréciation des dames. Giovanni n'était pourtant pas un fat, mais au contraire un homme charmant et d'une grande gentillesse, à qui une légère surdité donnait l'air rêveur et lointain qui troubrait si fort ses admiratrices. Leonor Fini, à qui nous nous préparions à consacrer une grande exposition individuelle, rêvait d'en faire

le personnage central de l'une de ses grandes mises en scène picturales.

L'arrière de l'immeuble donnait sur la place du Marché Saint-Honoré, et c'est dans un petit restaurant bleu, dans la rue du même nom, que nous allions le plus souvent déjeuner. Chez Stanis était tenu par un ménage de Polonais astucieux, et on y goûtait une cuisine simple, honnête, préparée avec des produits de marché noir de bonne qualité. C'est dans cet endroit que, dans les jours suivant la libération de Paris, je vis arriver une bande de fanfarons bardés de mitraillettes qui s'installèrent bruyamment en réclamant à manger et à boire. Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître parmi cette troupe aussi héroïque que dépenaillée Raymond Marcellin, frère de mon copain Jean, lequel avait été, comme Jean et moi-même, interne au collège Georges Courteline, à Meaux, l'établissement où j'avais usé mes premiers fonds de culottes... Plus tard, au Lycée Pasteur, j'avais été surpris de retrouver Raymond Marcellin, devenu pion... Le voici qui, une fois de plus, resurgit devant moi, et dans le rôle d'un farouche combattant de la liberté !

« Maintenant », dit Raymond en caressant pensivement sa mitraillette, « c'est fini tout ça, on va mettre nos flingues au placard. L'action, ça sera de la politique. Mes amis et moi, il est temps que nous prenions nos responsabilités. »

Au Collège de Meaux, Raymond, qui avait deux ans de plus que son frère et que moi, était un gros garçon brutal qui terrorisait volontiers les petits ; il dépensait son surplus d'énergie dans des bagarres où sa hargne lui donnait toujours le dessus. Un jour, un plus costaud que lui décida qu'il était temps de lui infliger une correction, et comme Raymond ne pouvait admettre la défaite, la confrontation se conclut par un knock out en règle. Quand on le vit, évanoui, être transporté par deux grands vers l'infirmerie, il y eut beaucoup d'enfants dans la cour qui auraient bien voulu applaudir, mais personne ne l'osa car, même tombé dans les pommes, Raymond continuait de semer la terreur... En écoutant ses propos péremptoires, je me dis qu'en quinze ans au fond rien n'avait changé, alors que les enjeux étaient devenus autrement sérieux : Raymond évoluant dans le monde de la politique, cela faisait froid dans le dos.

C'est aussi chez Stanis que je déjeunai en tête à tête avec Ari, libéré depuis peu de son stalag par l'avance des troupes américaines en Allemagne. J'avais moi-même proposé cette rencontre quand il m'avait téléphoné au bureau : la façon dont il m'avait parlé de la mort de Marina, survenue trois semaines avant son retour, m'avait serré le cœur. Il était parfaitement au courant de ce qui s'était passé, pendant son absence, entre sa fiancée et moi, mais sa voix était claire et amicale, et son ton montrait bien qu'il n'était pas question de régler des comptes entre nous...

Nous nous retrouvâmes face à face, moi et le jeune homme au regard pensif dont l'image m'avait si souvent troublé chez Marina. Dès la première parole il me tutoya, et quand je tentai d'exprimer tant bien que mal ma sympathie pour le calvaire qu'il avait dû connaître en Allemagne, il s'empressa de me rassurer.

« Cela a été une dure épreuve, oui. Mais pour moi elle a été positive. Je n'aurais jamais pu comprendre certaines choses sur moi-même, et sur la vie en général, sans ces quatre ans de camp... d'enfermement... Le dernier film que j'ai vu avec Marina, en 39, elle adorait le cinéma, ce fut *La Grande Illusion*. Je crois que le souvenir de ce film ne m'a guère quitté pendant ces quatre années, le souvenir, cette parodie de ce que je vivais au jour le jour dans le monde réel, ou soi-disant tel... Il y avait même un officier genre Prussien, à la von Stroheim, qui claquait les talons pour un oui ou pour un non... C'est curieux comme l'on est parfois obsédé par des caricatures de la réalité... Il faut dire que la réalité elle-même s'est trouvée totalement modifiée : la vie a changé de sens pendant ces quatre ans ! Si je ne souhaite cette expérience à personne, pour ma part, je ne m'en plains pas... Enfin, ce que je voudrais savoir... Parle-moi de Marina. »

J'étais interdit, et soulagé aussi, car cela me donnait l'occasion de lui dire que Marina n'avait jamais cessé de l'aimer. Mais je ne m'en tirerais pas aussi facilement, il tenait à ce que que je parle avec la même franchise que lui. Je lui fis donc le récit de l'épopée du Mont-Saint-Michel, tout étonné de le voir sourire tendrement, sans colère ni tristesse... Plus tard dans l'après-midi, au moment de nous séparer, je lui demandai

ce qu'il comptait faire, et il me parla d'un long voyage en Grèce. Il ne me donna pas d'adresse quand je lui en demandai une, et je me rendis clairement compte que je ne le reverrais plus jamais. Le passé étant exorcisé, il lui fallait désormais l'oublier.

Cette rencontre avait eu sur moi l'effet paradoxal de me replonger dans ma propre obsession. En me montrant le vrai visage de son amour pour Marina, Ari m'avait appris la valeur profonde du mien pour Laurette, et je ne pouvais plus penser à autre chose : j'étais retombé dans l'ornière. Ma colère avait disparu depuis longtemps... Cette colère avait été un peu exagérée, d'ailleurs, car la grande scène de rupture que j'avais provoquée ne l'avait pas été par simple jalouse, mais aussi avec le secret espoir de pouvoir forcer le destin. En mettant Laurette en face d'un choix sans compromis, j'avais joué le tout pour le tout.

Mes pensées machiavéliques m'amènèrent à concevoir un hypothèse stupéfiante : si la soi-disant passion de Laurette pour un inconnu, ce René que je ne connaissais pas, n'était qu'une ruse de sa part, dont le but serait de m'obliger à l'épouser ?... Etais-ce si absurde ? N'étions-nous pas deux timides, finalement, l'un et l'autre, incapables de franchir le pas qui nous séparait, alors que nous savions fort bien, en réalité, que notre amour réciproque ne faisait pas le moindre doute ? A force de se refuser, elle m'avait habitué à ne plus oser passer outre à son refus. Si elle s'était affranchie de sa passion fuligineuse et sans issue pour Vivian, ce n'était pas pour passer le reste de sa vie vierge et pure, sans amour. Bien sûr, ce n'était là qu'une hypothèse, la vérité étant sans doute plus complexe, plus nuancée... Comment sortir de cette impasse, de cette incertitude aussi absurde qu'angoissante ?

Ayant posé la question, la réponse me parvint aussitôt avec une netteté éblouissante : j'allais moi-même la contraindre à un retournement en la rendant jalouse. Puisqu'elle avait monté en épingle ce René, j'inventerai de toutes pièces une créature si exquise, si séduisante que, si elle tenait vraiment à moi — et de cela j'étais convaincu —, elle serait forcée de se dévoiler, et de lutter pour me garder. C'était une opération complexe, mais ce

genre d'esbrouffe n'avait plus de secrets pour moi. Les méthodes qui m'avaient si bien réussi en affaires, pourquoi ne me réussiraient-elles pas en amour ?

François, en uniforme, m'avait traîné un soir, après dîner, au Cercle Militaire de la rue Marbeuf pour étancher notre soif commune. C'était un drôle d'endroit pour mener à bien une entreprise pareille, mais une fois lancé, je ne pouvais plus m'arrêter. Nous étions assis au bar, côté à côté, et je croyais deviner à son attitude qu'il avait mordu à l'hameçon. Mon calcul était simple : lui laisser entendre que je n'aimais plus sa belle-sœur chérie, que j'étais épris d'une autre... Je lui laissais la voie libre... Il se sentirait obligé d'annoncer la nouvelle à Laurette elle-même. Venant de lui, la révélation serait encore plus percutante... Oui ! Je touchais au but.

Je m'efforçai donc de faire surgir à l'intention de François, l'image d'une créature suffisamment spectaculaire et enivrante pour expliquer mon revirement... Ce n'était guère facile, il ne fallait surtout pas exagérer... Les détails intimes, il fallait les soigner, et François m'en réclamait, des détails ! S'il me voyait en train, littéralement, d'étouffer, ce n'était pas de passion, mais d'angoisse. Cette merveille, demandait-il, a-t-elle des yeux gris, pervenche, ou quoi ? Nous avions tellement bu que je ne me souvenais plus de ce que j'avais dit, une heure plus tôt. En vérité, ce qui me terrifiait était l'idée que François allait me rire au nez tout d'un coup. Serait-il capable d'une telle cruauté après m'avoir mené en bateau pendant une heure entière ?

Son regard émerveillé allait et venait de mon visage au verre vide, posé devant lui, et il m'était difficile d'interpréter son sourire. Rictus, sans doute, plutôt que sourire. Pourquoi donc ne disait-il rien ? A quoi pouvait-il bien penser ? Je lui avais brossé un tableau complet de ma princesse de rêve, une belle Italienne, un peu Autrichienne aussi... La gondole dans la lagune... Songe d'une nuit d'automne... Passion insatiable, à la vie et à la mort... Arrivé à ce point, je m'arrêtai, incapable de trouver un mot de plus à dire : si ça ne marchait pas, tant pis.

Excédé par l'attente, je suçote mon verre vide de whisky, j'en grignote nerveusement le bord. Crac, le verre cède. François me regarde fixement : je dois avoir l'air idiot, en train de brouter mon verre. Allez, me dis-je, au point où nous en

sommes... François me contemple, horrifié, tandis que je continue de broyer consciencieusement mon verre, miette après miette, puis d'avaler chaque bouchée avec une mine gourmande. Le barman découvre à son tour ce spectacle horifique et le suit, la bouche ouverte, sans piper mot.

Jamais une idée aussi biscornue ne me serait venue à l'esprit : croquer un verre ! Non seulement je ne m'étais pas douté que j'en étais capable, mais j'ignorais même que la chose fût possible. C'est un truc à mourir sur le coup, non ?... Et pourtant je suis toujours vivant, assis bien convenablement sur mon tabouret, au milieu d'un cercle d'officiers en uniforme et de femmes en robes du soir. En train d'écraser délicatement entre mes molaires quelques échardes meurtrières... François a disparu...

« C'est de la folie, il faut l'empêcher ! », glapit une dame.

« Laissez donc, Brigitte, vous voyez bien que c'est un somnambule. Enfin, un funambule. »

Parvenu au tesson, j'abandonne la partie, dépose sur le bar mon trognon de verre, j'y ajoute un gros pourboire, puis je sors en faisant semblant de marcher droit, laissant derrière moi une assistance médusée.

« Tu peux te vanter de l'avoir échappé belle », dit Odilon en rentrant dans sa salle de bains. « Quand j'ai vu un type s'introduire par la fenêtre à deux heures du matin, j'ai bien failli lui tirer dessus. »

« Regarde-moi ça ! », s'exclame Marie-Paule. « Regarde cet imbécile ! Il a passé la nuit dans la baignoire à moitié pleine d'eau froide avec son pardessus sur le dos. Aide-moi à le sortir, Odilon ! Arrête de rigoler ! Enfin, pourquoi as-tu fait ça, Maurice ? »

Que répondre à toutes ces questions, je ne me souviens plus très bien... Aïe, ma tête... Je ne m'étais pas noyé, c'est déjà ça de gagné. Peu à peu le souvenir de mon exploit de la veille me revient à l'esprit. J'avais marché longtemps... J'avais dû déambuler depuis la rue Marbeuf jusque chez mes amis, au fond de Neuilly — le ventre garni de verre pilé. Eh oui, pardi, du verre pilé !... J'essayai de leur raconter mon histoire le plus clairement possible alors qu'ils tentaient de m'extirper de leur

satanée baignoire, sans d'ailleurs y parvenir, car le fou-rire les en empêchait.

Une sonnerie retentit dans le hall, interrompant l'opération de sauvetage.

« C'est le docteur Brincourt, il arrive à temps », dit Odilon.
« Tu pourras lui raconter ton histoire, j'espère qu'il aura le temps. »

Je connaissais Brincourt, qui était aussi le médecin attitré de ma famille.

« Bonjour, mon ami. Alors, qu'est-ce que j'apprends ? Vous avez passé la nuit tout habillé dans l'eau froide ?»

« Si ce n'était que ça, docteur, il faut que je vous explique... »

Mon Dieu, quel idiot ! Je m'en voulais amèrement de ne pas avoir eu le bon sens de passer sous silence cette histoire de verre croqué. Comment leur expliquer ce qui m'avait amené là ?
« Pourquoi as-tu fait ça ? », me demandaient-ils sans cesse. Et que pouvais-je bien leur répondre ?

Le docteur Brincourt haussa les épaules, me dit d'ouvrir la bouche, inspecta l'intérieur, m'ordonna de respirer, m'ausulta, et finalement alla se laver les mains, l'air perplexe.

« Eh bien, il a quelques coupures mineures dans la bouche. Donc, il n'a peut-être pas rêvé. Et je ne peux quand même pas le passer aux rayons X. Franchement, je n'ai rien à vous suggérer. S'il ne meurt pas d'une perforation interne, il mourra peut-être d'une pneumonie. Ou bien il tombera sur la tête dans la rue. »

Le bon docteur, la mine pincée, prit congé de nous, refermant vertueusement la porte derrière lui.

« R'voir docteur », soupirai-je. « Dites, les amis, est-ce que je vais mourir ? »

...Ou bien trouver le bonheur ?... Au point où nous en sommes, les chances ont l'air d'être à égalité, me disais-je sombrement. Si *Elle* me voyait dans mon état présent, au sommet de ma folie, peut-être cela lui ferait-il quelque chose ? Peut-être consentirait-elle enfin à m'accorder par simple pitié ce qu'elle me refusait au nom de Dieu sait quels principes ?...

Trois jours plus tard, François m'appelle à mon bureau.

« Ecoute, Maurice, il faut que je te parle d'urgence, c'est dans ton propre intérêt. Mais pas dans ton palais des Mille et Une Nuits. Peux-tu passer chez moi cet après-midi ? »

J'acceptai sans poser de questions. Son ton était indéchiffrable, plutôt grincheux, et je me demandais de quoi il voulait me parler « dans mon intérêt ». Me dire que je devrais cesser de boire, hein, quelque chose dans ce goût-là ?...

Quand je sonnai à sa porte il avait l'air préoccupé.

« Je sors une minute. Je n'ai plus de cigarettes. Installe-toi dans le salon, verse-toi un verre, je reviens. »

Le salon où je pénètre est inattendu, vaste et bourgeois, avec un certain désordre poussiéreux, des tons clairs, gris et argent, et un grand piano recouvert de satin lamé. Des roses pourpres. Entre les deux portes-fenêtres qui donnent sur une terrasse, un fauteuil qui, bizarrement, me tourne le dos. Dans ce fauteuil je devine soudain quelqu'un qui m'attend. Le haut d'une chevelure brune...

C'est elle. Son visage se retourne vers moi, très pâle, bouleversé, porteur du message que j'attends depuis si longtemps.

Tout était donc vrai, enfin vrai. Pourtant je me sentais plus que jamais en plein rêve, ou plutôt de l'autre côté du rêve. Par terre, les roses éparses et le vase de cristal brisé témoignaient de la rapidité de l'action. Dans le silence de l'après-midi on entendait la voix d'une petite fille qui chantonnait dans la cour.

Mais ma victoire finale, je la devais à un mensonge, à une tricherie de maquignon, et cela, je ne pouvais me l'enlever de ma cervelle. Je ne pouvais pas non plus lui en parler ouvertement, ne sachant pas au juste ce que François lui avait dit. Il fut convenu que nous nous marierions dès que possible : c'était une façon de régler le problème, par défaut pour ainsi dire. Ma mère, ma famille et tous mes amis avaient l'air ravi, et je ne pouvais cependant pas m'empêcher de m'interroger sur le degré de sincérité des uns et des autres.

Au bureau, Gervaise me couvait d'attentions presque maternelles : à elle, au moins, je pouvais faire confiance. Le

long des mois et des années, notre amitié n'avait cessé de s'approfondir, notre solidarité avait pris un caractère quasiment organique. Je l'avais vu traverser la crise interminable qui avait débuté par la libération de son mari d'un camp de prisonniers de guerre, suivie, quelques semaines plus tard, par son arrestation pour faits de résistance... Les visites inutiles à Fresnes, la longue, l'interminable attente... Nul ne savait dans quel camp on l'avait envoyé, il était évidemment au secret, effacé de la surface de la planète. En 1943 le bruit se mit à courir qu'il n'était jamais arrivé jusqu'en Allemagne, qu'il avait été tué au cours d'une tentative d'évasion lors d'un transfert. Le fait était impossible à vérifier, mais tout laissait supposer que l'hypothèse était probable, conforme en tout cas au comportement de Jean-Denis. Gervaise prit la décision de ne plus rester dans une situation d'attente, d'agir comme si elle était d'ores et déjà certaine de sa mort.

Si jusque-là elle nous avait aidés de temps à autre aux Editions du Chêne, elle devint désormais une dirigeante à part entière de la maison. Les choses prirent une autre allure, une réelle cohérence : le Chêne cessa d'être une petite entreprise anarchique, improvisée par une bande de copains, et commença à ressembler à une vraie maison d'édition.

Gervaise avait supplié à toutes mes déficiences, et cela sans me dénier aucune de mes prérogatives de jeune chef génial. Bien au contraire, elle s'efforçait de conforter mon personnage, et de développer cette réputation de chance, d'intuition et d'infailibilité qui s'était attachée à moi. Mes imprudences étaient rectifiées sans que je le sache. Mes fautes de goût étaient gommées, transcendées, sans que je m'en rende compte. Ce que j'avais pu réaliser par caprice jusque-là, moi le joyeux somnambule, sans rien étudier à l'avance ni calculer — tout était désormais soumis à une loi, à un système qui en garantissaient l'efficacité, et dont le secret se trouvait dans l'ordonnancement supérieur de son cerveau... Outre sa merveilleuse intelligence pratique, capable de programmer et de répartir les tâches dans le temps et dans l'espace, il y avait aussi son charme irrésistible : l'imprimeur le plus grognon, le fournisseur le plus chafouin, l'auteur le plus imbu de lui-même, le chef de fabrication le plus égocentrique, fondaient en sa

présence, et lui accordaient sans murmurer, avec un sourire étonné et ravi, ce qu'elle leur demandait.

Tous et toutes s'inclinaient devant cette femme puissante et totalement féminine, dont le rayonnement naturel ne s'expliquait pas : s'imposait d'emblée — et dans n'importe quelle situation. Elle était servie par son allure, sa parfaite élégance, un corps magnifique, et par l'ardeur qu'exprimaient ses traits, trop aigus pour une beauté classique, qui l'auraient rendue laide sans la flamme, la vitalité qui émanaient de toute sa personne.

Son amitié profonde avec Guiton Chabance devint la clé de voûte de notre réussite. En revanche, André Lejard, qui avait été jusque-là, en tant que directeur artistique, mon second dans la hiérarchie plutôt anarchique qui s'était instaurée dès les premiers jours, se voyait insensiblement rétrogradé jusqu'à un rôle de banal exécutant. Je ne m'étais pas rendu compte, au moins au début, de cette évolution : j'avais toujours considéré André comme un ami proche, et c'est incontestablement sur notre alliance personnelle qu'avait reposé la réussite initiale de la maison. Ce n'est qu'après l'arrivée de Gervaise que je fus peu à peu amené à prendre conscience d'une certaine inconsistance mondaine en lui, de son côté aimablement flagorneur et courtisan, et à comprendre que c'avait été essentiellement grâce à Guiton, qui assurait la mise en page avec autant de goût que de perspicacité, que tout s'était si bien passé. Mon admiration pour le travail de Guiton, pour la sûreté de son jugement, ne m'avait donné qu'une notion imparfaite du rôle fondamental qu'elle avait joué, et cela en raison de sa modestie extrême. Avec l'arrivée de Gervaise, les choses avaient changé, d'abord insensiblement, puis de façon de plus en plus claire. J'en avais le cœur serré pour le pauvre André, mais lui-même semblait accepter sa disgrâce progressive comme si elle était méritée : malgré mes efforts pour combattre ce qui me semblait excessif et injuste dans l'attitude de Gervaise à son égard, il devint évident que je ne pouvais enrayer sa chute, dans la mesure où elle paraissait de plus en plus comme étant librement consentie par lui-même. Je ne pouvais que le plaindre...

Cette situation cruelle, déconcertante, avait provoqué quel-

ques passes d'armes assez serrées entre Gervaise et moi. Son attitude, alors, m'avait surpris. Elle ne répondait pas vraiment à mes questions, à mes reproches, et elle demeurait d'un calme parfait. Souriante, même, avec sans doute une pointe d'ironie. Petit à petit, mon indignation s'essoufflait, et je me rendais obscurément compte que je venais de recevoir une leçon. Leçon multiple, d'ailleurs, et combien subtile ! Il me fallut bien longtemps pour acquérir une certaine idée de ce que signifiaient ses silences et le fait demeure que, ne pouvant la comprendre et encore moins la dominer, il me semblait plus facile de la laisser libre de faire mon succès, ma fortune. Car elle ne cessait d'y travailler, avec force et méthode, et sans ambition personnelle. De cela, au moins, j'en étais sûr : son fanatisme bien tempéré ne pouvait fonctionner qu'au service d'une cause autre que la sienne.

C'est grâce à elle que nous étions finalement parvenus à sortir le fameux *Delphes*, lors de son arrivée aux Editions du Chêne, en 1943, et la nouvelle dynamique qu'elle nous avait apportée avait aussi permis la réalisation d'autres projets hors du commun, malgré les difficultés du moment, notamment d'un très beau livre consacré aux sculptures de Picasso, photographiées par Brassai, qui constituait, l'un étant notoirement pro-communiste et l'autre un Juif hongrois, un double défi à la censure nazie. Après le programme ambitieux mais prudent du début, la production du Chêne était devenue de plus en plus novatrice. Le succès de *Delphes* nous avait amenés à décider d'en étendre la formule à tous les grands sites archéologiques du monde. Georges de Miré rêvait à Karnak, à Angkor, aux grands ensembles précolombiens d'Amérique... Pour commencer, nous avions dû nous contenter de ce qui était immédiatement accessible, à savoir les églises romanes de France. Deux ans de travail avaient ainsi été consacrés à Vézelay, Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Trophyme d'Arles, Conques, Saint-Nectaire, travaux réalisés par divers photographes sous la direction de Georges de Miré. Cela s'appellerait, tout simplement, *L'Inventaire Monumental*, et nous ferions de cet immense projet à vocation mondiale la réalisation majeure du Chêne après la guerre.

Je parlais parfois de tout cela avec mon nouvel ami de chez Hachette, Henri Filipacchi. Ayant lui-même joué un rôle important dans l'implantation de la Pléiade chez Gallimard, avant la guerre, il croyait à la nécessité de projets d'édition, ambitieux, et mon aventure le stimulait beaucoup.

Sur le plan personnel, nos relations se resserraient d'ailleurs de plus en plus. Il m'incita, au lendemain de l'Occupation, à créer une filiale qui aurait pour seule fonction de produire massivement des romans populaires à bas prix, qu'il me ferait acheter en bloc par les Services de Librairie qu'il dirigeait, rue des Cévennes. C'était pour moi une affaire en or, une ressource inespérée, et je fus presque soulagé lorsqu'il me demanda, en retour, de lui céder en sous-location une partie de l'entresol dans mes nouveaux locaux de la rue de la Paix. Il voulait y installer une affaire à lui, Film-Office, qui n'avait rien à voir avec Hachette. Comme j'avais plus de place qu'il ne m'en fallait dans mon palais, je m'empressai de sous-louer à Film-Office deux ou trois bureaux pour un loyer symbolique.

Je savais fort bien que cet échange de services ne faisait que présager des développements futurs fort brillants...

Gervaise n'en était pas si sûre.

Mariage avec Laurette, donc. Peu avant le jour dit, je tombais malade, un anthrax dans la gorge, une fièvre de cheval, et le Docteur Brincourt vint jeter sur le corps éprouvé du mangeur de verre un regard circonspect : la cérémonie fut remise au samedi de la semaine suivante.

Or j'ignorais que le samedi on mariait gratis, et que nous serions pris, à la Mairie du Sixième, dans une foule épaisse de convoleurs en justes noces. C'était effrayant. Juste devant nous, un aveugle se préparait à unir son destin à celui d'une dame de petite vertu, qui était de surcroît effroyablement enceinte. Tous les autres couples me semblaient pareillement bizarres, c'était un défilé peint par Jérôme Bosch que ce mariage à la chaîne du samedi matin... Je me demandais si ma future ressentait les choses comme moi. Je ne tenais pas en place, j'aurais voulu fuir, un grand malaise s'emparait de ma personne... Notre tour arriva, marqué par un petit discours de l'homme à l'écharpe tricolore. Il n'en avait fait aucun aux

autres, et ce privilège, nous le devions sans doute au fait d'être mieux habillés... Agacé par l'alliance, je la fis glisser de mon doigt et l'enfilai sur l'anneau de mon trousseau de clés dès la fin de la cérémonie.

J'étais tombé sous le charme de cette jolie jeune fille, brune et lumineuse, dix ans auparavant. Comment cet amour d'enfance avait-il persisté si longtemps, jusqu'à l'âge adulte, à travers tant de malentendus, d'épreuves et de refus ? Et comment, et pourquoi, avait-elle décidé de se donner à moi — mais dans le cadre d'un mariage bourgeois ?... « Rien avant la nuit de noces », laquelle n'intervient qu'après la légalisation formelle de la chose... Si je comprenais ses craintes, ses réserves, jusqu'à un certain point, je ne pouvais la croire responsable du choix de la mécanique juridique du mariage... Seule sa mère, la vieille artiste au grand cœur, avait pu lui insuffler pareille règle de conduite, empruntée aux stratégies bourgeoises les plus écoeurantes !

Hélas ! Je n'avais rêvé, pendant ces dix années de passion, aussi monolithique qu'insatisfaite, que d'amour fou, de fusion éperdue, de triomphe charnel, alors qu'elle ne me parlait, avec son tendre sourire, que d'amitié, même si dans ce mot pudique elle savait faire briller un peu d'espoir. Et pendant ces dix années je l'avais vu perdre peu à peu sa foi mystique en Vivian, mon incomparable rival... Quelle victoire était-ce là pour moi ? Sans doute la dévotion religieuse qu'elle avait manifestée pour lui était sa seule façon à elle d'aimer... Comme pour les nonnes, les éternelles fiancées du Christ, l'amour n'était tolérable à ses yeux que dépouillé de la chair.

L'amour diaphane qu'elle avait éprouvé pour Vivian n'avait manqué ni de force passionnelle, ni d'abnégation, ni de folle grandeur. Mais il n'en reste pas moins que les nonnes se vouent à un fiancé invisible, mort depuis longtemps, et réputé fils de Dieu, tandis que ma jeune et belle épouse avait choisi le gourou le plus pervers, le séducteur le plus luciférien, pour en faire l'objet de son adoration. Combien d'années lui avait-il fallu pour le percer à jour, ce tricheur hors pair, et pour se rendre, insensiblement, à l'évidence ? Trop d'années, bien sûr, les meilleures années de sa jeunesse. Elle avait finalement réussi à cantonner, à réduire cette immense passion à vide, et elle ne se

donnait à moi que pour consommer légalement, de façon irréversible, cette rupture. Je le savais, je le sentais, et d'ailleurs elle n'en faisait pas mystère. Elle comptait sur mon amitié, disait-elle, pour la traiter avec ménagements et compréhension. Pour ce qui était de mon amour, elle ne me cachait pas ses appréhensions... Nous étions arrivés ensemble, chacun couvant ses craintes et ses incertitudes, à l'appartement familial de Neuilly où ma mère avait cru bon de réunir nos meilleurs amis pour une sorte de lunch.

Je ne m'attendais pas à une telle surprise, et encore moins à la mise en scène élaborée de ce repas de mariage. L'appartement rempli de fleurs était méconnaissable, une table drapée de soie avait été réservée aux cadeaux des amis, et le concierge, Monsieur Orgelet, revêtu d'un habit noir, faisait dignement le majordome, ce qui était d'ailleurs la deuxième profession de ce brave homme. Etourdi par les embrassades, les claques dans le dos, les cris de joie, les farces idiotes, entouré de gens hilares, je finis par apprécier l'initiative de ma mère. Les libations allaient se prolonger fort tard, et sans doute j'en serais arrivé à voir la vie en rose.

Gervaise et Guiton, que je retrouvai parées et habillées comme pour un vrai mariage, m'attirèrent dans le coin où elles complotaient, et m'embrassèrent toutes les deux tendrement. C'était pour moi un réconfort de retrouver mes deux muses éditoriales, ces créatures d'élite à qui je devais, plus qu'à quiconque, un succès aussi insolent que précoce. Le travail commun avait servi de base à une amitié solide entre nous, et j'étais soulagé de les entendre m'adresser toutes sortes de compliments, qui paraissaient sincères, au sujet de mon mariage : ayant appris à leur faire confiance en toutes circonstances, dans le cas présent leur appui moral m'était particulièrement nécessaire.

Quelle histoire ! Dix ans pour en arriver là, autour d'une table entourée de gens qui ne me voulaient que du bien ! Pourquoi ne me sentais-je pas le plus heureux des hommes ? Quelque chose en moi était en train de virer à une vitesse folle, comme une réaction chimique, une inquiétude, un voile sombre. Laurette m'appartenait, légalement, aux termes de la loi de ce pays, en tout cas... Mais — et le reste ? Seul le reste

comptait, le mariage même n'étant qu'une sorte comédie, et lui, ce fameux « reste », je le sentais m'échapper.

Pourtant tout continue, se déroule conformément au scénario banal dans lequel nous nous trouvons embarqués... Ne sommes-nous pas censés passer deux semaines à Nice ?... Les amis nous accompagnent à la Gare de Lyon, je ne peux qu'admirer leur endurance ; ils ont l'air d'y croire, eux, alors que pour ma part.. Derrière son air gai, mais pas vraiment heureux, que cache-t-elle au juste ?... Une dernière bonne nouvelle, juste avant le sifflet du départ : Gervaise nous propose de venir habiter chez elle à notre retour. Son appartement du boulevard Raspail est trop grand, et avant que nous n'en trouvions un à notre goût, ce qui prendra sans doute des mois, elle nous invite à le partager : cela nous paraît à tous deux un cadeau du ciel, Laurette, comme moi, étant sous son charme. On s'embrasse tous, on agite les mouchoirs, et le Train Bleu prend son départ...

Toute une journée passée à rouler à travers la France, pour commencer notre vie commune... Si nous sommes mariés, dans ce sens que nous avons signé le registre de la mairie, le plus dur reste à faire. Nous sommes déjà installés, à titre préventif, sans doute, dans un rapport réciproque d'amitié tendre — mais guère plus tendre qu'avant, me semble-t-il. Le soulagement, la libération, l'enthousiasme, l'espoir, le délire d'amour ne sont point au rendez-vous du Train Bleu. Je ne puis m'empêcher de revoir Marina mourante, d'entendre son injonction, dans un dernier souffle : « *Epouse-la !* »... Un ordre... ou un sortilège ? Je ne sais, je ne saurai jamais. Et je ne peux m'empêcher de me poser des questions : notre mariage n'est-il pas issu de la comédie que j'avais mise au point, de la folle passion que j'avais inventée de toutes pièces pour éprouver son amour ?

D'un mensonge, en somme, d'une chimère maladroite qu'elle aurait pu facilement percer à jour depuis que nous nous sommes revus. Mais elle n'en a rien fait, elle n'a même pas essayé, elle ne s'est pas étonnée que ce fantôme n'ait laissé aucune trace. Un tel manque de curiosité me laisse supposer qu'elle savait pertinemment qu'il s'agissait d'une blague indigne. Or, dans ce cas, elle n'aura saisi cette perche suspecte

que parce qu'elle avait envie, non pas de moi, mais d'en finir... D'en finir avec Vivian, d'abord, et aussi avec tout ce qu'il représentait, cette étrange mixture de spiritualité exaltée et de mensonge incarné... D'en finir avec l'incertitude de la vie, et de la manière la plus banale : ne m'avait-elle pas immédiatement déclaré, après la décision du mariage, qu'elle voulait avoir, le plus tôt possible... des enfants ?

Pour ma part, je n'y avais pas même pensé. Des enfants ! Pour quoi faire ? J'en suis un moi-même, je ne vais pas jouer à mettre au monde mes frères et sœurs ? Enfin, si seule la procréation pouvait la combler, nous fonderions une famille... Et il y avait aussi, et surtout, sa mère, qui comptait tant pour elle... Plus comme une charge morale, sans doute, que comme une véritable mère : Mona s'était d'ailleurs aussitôt installée dans le rôle de la belle-mère douloureuse, avec beaucoup de conviction, et elle s'apprêtait à occuper une large place dans le paysage. Une place écrasante.

Mes pensées s'éparpillaient comme les fumées de la locomotive dans les paysages de la France profonde des terroirs, des monts, des forêts et des rivières, des causses ensoleillés qui nous mènent vers notre destin, la mer pure et bleue, la nuit de noces, l'avenir indéchiffrable. C'est la première fois de ma vie que l'avenir m'apparaît comme une chose fermée.

Notre hôtel sur le front de mer est le seul qui, épargné par la guerre, a déjà réussi à rouvrir ses portes. C'est un mini-palace confortable, et notre chambre se prolonge au-dehors par une vaste terrasse d'où l'on découvre la plage encombrée de blockhaus calcinés, de ferrailles tordues, de chevaux de frise renversés. Au premier plan, les palmiers de la Promenade des Anglais, où se presse une foule noire d'Américains — noire et kaki, plus exactement, car les marins sont mélangés aux troufions, ils boivent et cherchent des filles. La police militaire à brassards, casques blancs et matraques, n'intervient que très sélectivement, car elle ne peut pas arrêter tout le monde.

Qui a eu l'idée du voyage à Nice ? Je ne m'en souviens pas, mais c'était une idée diabolique. D'autant plus qu'il est littéralement impossible de quitter la ville, les voitures étant

rarissimes, l'essence introuvable et les transports publics inexistant.

Nous sommes prisonniers de notre plan inépte. Il s'avère que la Riviera sert de réserve et de zone de repos à toutes les troupes américaines en Europe Occidentale... Autrefois nous aurions ri de notre bavue, et nous aurions gaiement pris la route, sac au dos, vers les merveilles de la Haute-Provence. Le mariage a tout changé, il y a des valises, l'hôtel payé d'avance, les vêtements de parade si peu pratiques pour la marche dans la montagne ou le camping en plein air... L'époque de Fontainebleau et des joies de la nature est loin derrière nous, quoique chronologiquement encore proche. Nous n'avons plus vingt ans ! Pour ma part, j'en ai vingt-six, et un tiers de ma vie a été employé à adorer, à follement désirer cette jeune fille si spéciale, qui, en se donnant à moi, vient de faire en sorte que je la perde à tout jamais.

Quelques cinémas offraient des programmes d'avant le déluge, et nous allions chercher un moment de diversion presque tous les soirs dans les salles obscures : nous nous y sentions mieux, côté à côté dans le noir, que face à face dans la vie, en plein jour. Quel que soit le film ! C'était une sorte de retour en arrière, une bouffée de nostalgie qui nous ramenait au passé, au temps du désir fou, à l'avant-mariage...

Nos modestes sorties étaient compliquées par les difficultés du retour à l'hôtel à travers la cohue militaire déchaînée, survoltée, que la tombée de la nuit rendait encore plus instable et dangereuse. Les incidents étaient inévitables dès qu'un jupon paraissait à l'horizon, et le trajet semé d'embûches.

Un soir, quelques jours après notre arrivée, un grand Texan, sympathique d'ailleurs, s'attache à nos pas et tente d'offrir à Laurette quelques fleurs fanées. Il lui tend avec insistance des zinias pourris, et j'essaie de lui expliquer en anglais qu'elle est ma femme, et que je lui serais bien obligé de nous foutre la paix.

A la seule idée qu'il existe des Français qui savent parler sa langue, il devient de plus en plus enthousiaste et volubile.

« *You've got real good taste, fellow !* », m'annonce-t-il en me flanquant une claque dans le dos. Ma femme lui plaît, c'est son

type, il a toujours rêvé d'une brune comme elle. L'enchaînement est simple : il faut absolument qu'il fasse l'amour avec « *that girl* » car l'occasion ne se représentera jamais.

« *Don't be a pig !* », hurle-t-il, menaçant. Bon, voilà qu'il me traite de salaud parce que je lui refuse ma femme, c'est sa logique à lui : il la tire par un bras, la malheureuse, alors que je me cramponne à l'autre. Elle est écartelée, affolée, à bout de nerfs, son passé de vestale s'accorde assez mal d'une pareille situation... Je ne sais vraiment pas ce qui serait arrivé sans l'irruption providentielle d'une jeep bourrée de M.Ps qui procèdent au ramassage des ivrognes. Un coup de bidule bien ajusté sur la tête du Texan l'envoie au pays des rêves, et son corps est jeté sur un tas d'autres corps allongés, dans un half-track où l'on entasse les pochards.

Nous atteignons l'hôtel au pas de course, ma femme est à deux doigts de la crise de nerfs. Un peu plus tard, de la terrasse, j'assiste au dernier acte du mélodrame : on transvase les corps des ivrognes du half-track, comme des sacs de farine, pour les empiler dans une chaloupe qui fait la navette du bord de mer jusqu'aux masses sombres des bateaux de guerre, au large.

Cet incident nous servira de prétexte pour écouter notre lune de miel. Nous téléphonons à Gervaise pour lui annoncer notre décision, sans entrer dans les détails, et lui dire que nous voudrions être à Paris dès le lendemain si elle était prête à nous recevoir. Elle se montre ravie, et les valises sont vite bouclées.

Je fais de mon mieux pour ne pas penser à ce qui apparaît déjà comme un échec... Après dix ans d'attente... Un amour d'adolescents, mentalement précoces et physiquement innocents, cela peut-il vraiment finir par un mariage de grandes personnes ?

Heureusement, il y avait Gervaise, qui possédait une belle bibliothèque dans un bel appartement plein d'air et de soleil ; elle me donna à lire Kafka, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom... Une histoire de chien humain, et le garçon cloporte de *La Métamorphose*, tout cela convenait étrangement à mon humeur. J'aurais aimé pouvoir me transformer moi-même en autre chose, en bicyclette, en papillon, rouler au loin,

m'envoler au-dessus des arbres, des toits de Paris... Me transformer en nuage, en rêve, en poème d'amour... Toujours l'amour, mon pauvre ami, mais où est-il ? Qu'en as-tu fait ? *La Métamorphose*... Quel choc... La mise en condition était parfaite, en somme... Ce que j'avais bu la veille, tous ces mélanges m'avaient donné un sommeil entrecoupé, agité, et pour ne pas réveiller la douce créature qui semblait si bien dormir près de moi, l'éternelle inconnue, j'étais sorti de notre chambre à pas de loup, traversant comme dans un songe l'appartement où tout le monde poursuivait le fil de ses derniers rêves... Gervaise, ses enfants... La lueur de l'aube transformait le living-room de façon encore imperceptible. Sur le divan je trouvai un petit coussin rond et plat qui m'invita à m'asseoir dans la pose appropriée, l'asana de mon enfance, et à renouer avec ces milliers d'heures de méditation, cette recherche toujours approximative du silence, du point de pureté insaisissable, évanescents... Neti, neti...

Mais les conflits en moi étaient insurmontables, et quand j'ouvris les yeux ce fut pour découvrir à la portée de ma main la couverture du livre de Kafka, *La Métamorphose*. J'allumai une petite lampe de chevet voisine et discrète, et je me plongeai dans ce beau cauchemar, si parfait, si classique. Nul n'est maître de sa forme dans cet univers fluide, et la métamorphose des corps, des formes, en témoigne : voilà la vraie souffrance.

Celle de mon grand-père, par exemple, homme puissant s'il en fut, que j'avais vu pleurer des larmes atroces de vieillard à cause du corps amoindri, affaibli, mutilé dont il était affublé, à cause de son impuissance à maîtriser la vie, à la réinventer, à la transformer. Le maître de ballet qui ne peut plus esquisser le moindre pas de danse, et qui agonise dans son carcan d'arthrite... Mon grand-père était mort, désormais délivré de la fatalité de la métamorphose... ou peut-être, au contraire, préparait-il son retour dans quelque corps futur de jouvenceau, en plein xxvii^e siècle ? Voiré, ha ha, de jouvencelle ? Sans sa belle barbe blanche ?...

Ne plaisantons pas avec ces choses-là, elles sont trop graves. Le corps, ce délicieux tombeau... La forme, poème du désir, héritage de la douleur. Platon, Plotin, il faudrait que je relise

sérieusement ce que je n'avais fait que feuilleter... La forme, désir et esclavage, les deux rives de la vie, fleuve indifférent, cosmique et majestueux... L'aube se levait et j'éteignis la petite lampe de chevet pour laisser à ses doigts de rose le soin d'illuminer la page, de transcender l'angoisse du garçon cloporte enfermé dans une forme étrangère. Franz n'était-il pas lui-même un cloporte délivrant, l'ultime rebelle, celui qui a jeté l'anathème sur la vie formelle ? Ma lecture était entrée en moi fort étrangement, et je pensais à ses yeux tels qu'on les imagine d'après les mauvaises photographies qu'on a de lui. Je m'allongeai un moment sur le divan, je m'efforçai de me débarrasser du cloporte, peut-être de dormir. Impossible.

La seule alternative était de regagner silencieusement la chambre conjugale ; or, en passant devant celle de Gervaise, je vis dans un éclair, par sa porte entrouverte, le spectacle d'un corps nu, ample et fin, ivoire lumineux sur le blanc plus cru des draps, les couvertures rejetées gisant à terre. Cette vision instantanée de femme endormie, merveille de la nature dans son état le plus naturel, bas les armes, innocence du sommeil, intégrité et plénitude, perfection des pieds et des mains abandonnés, puissance renforcée des courbes relâchées vues en perspective, cette vision changea ma vie. Peut-être devait-il en être ainsi.

...Oui, heureusement, il y avait Gervaise : son accueil dissipa les effets immédiats de notre échec, sûrement explicable, sans doute provisoire. Les lunes de miel, quelle sinistre farce ! En revanche, la joie régnait à Paris, les effets de la Libération ne cessaient de se propager dans tous les quartiers, dans tous les milieux, en esprit de fête, en paroles et en chansons. Des inconnus s'interrogeaient librement, sans complexe, dans la rue, chose nouvelle dans la grande ville bourgeoise.

La politique n'était pas encore retombée sur le pays comme une chappe de plomb, et la fraternité populaire, surtout chez les anciens résistants, semblait avoir effacé la barrière droite-gauche une fois pour toutes. Etrange ! Le sentiment de soulagement, de délivrance, ne se dissimulait point, et Saint-Germain-des-Prés, en particulier, était comme un village en état de liesse perpétuelle. Des boîtes, des bars, des

restaurants, des cafés s'ouvraient partout et regorgeaient de gens ivres et heureux — sans compter les boîtes qui ressurgissaient au grand jour après avoir mené une vie clandestine pendant l'Occupation, tel le bar du Saint-Yves, que je connaissais bien. Il y avait désormais, outre les vieux classiques, *Lipp*, *Flore*, *Deux Magots* : *La Rose Rouge* du beau pâtre grec, *Nico*, *Le Village*, *La Malène*, rue Saint-Benoît, et en face, dans la même rue, au coin de la rue Guillaume Apollinaire, un vaste bar de style assez indéfini que venaient d'ouvrir quelques dilettantes, parmi lesquels Jean Chauvelot qui avait été élève au Lycée Pasteur à la même époque que moi. Cela s'appelait, plus ou moins, au début, *La Bibliothèque*. Ce bar devint mon principal point d'attache pendant ce début d'après-guerre.

Parmi les proches de Gervaise il y avait un fort contingent de gens de gauche. Pierre et Génia Courtade, en particulier, avec qui j'étais intime depuis longtemps, et dont j'aurai à reparler, comme j'aurai à reparler de Annie et Pierre Hervé. Et aussi Georges Székérès, le jeune et beau communiste hongrois. D'autres encore, plus périphériques : Claude Roy qui avait viré des camelots du roi au marxisme, Jean-Francis Roland qui allait faire le chemin inverse, Roger Vailland et Philippe Soupault venant du surréalisme, Merleau-Ponty, Robert Doisneau, troubadour des faubourgs et l'ami de tous, Giovanni Védrès et Nicole, sa femme, qui avait réalisé pour le Chêne un livre très rafraîchissant, les *Images du Cinéma Français*, en association avec Henri Langlois, jeune homme inspiré, récent créateur de la Cinémathèque Française. Il y avait surtout les Pontremoli, Olga, une très jolie Roumaine, et Enrico, dit Rico, issue d'une famille judéo-italo-égyptienne devenue parisienne.

Rico et Olga avaient fabriqué de façon quasi industrielle des faux papiers pour la Résistance. Je ne les connaissais pas, mais j'avais souvent croisé Rico dans la rue, alors qu'il menait une vie clandestine dans le quartier de l'Opéra ; j'avais été intrigué par son imperméable de conspirateur, par le feutre gris qui accentuait sa ressemblance avec Humphrey Bogart, tant il est vrai que le déguisement clandestin connaissait alors ses modes, ses styles, qui fort souvent le rendaient identifiable.

Rico était retourné à la peinture aussitôt après la Libération, et il partageait un atelier rue Danielle-Casanova avec plusieurs

autres jeunes peintres qui avaient été, comme Olga et lui-même, les élèves de Paul Colin avant la guerre, Savignac, Villemot, Bouissou, Lucha Truel. Les premiers s'étaient orientés vers l'affiche, à la suite de Paul Colin ; Rico s'était attaché à l'art pour l'art, et il continuait à chercher sa voie avec passion et acharnement. En lui j'avais trouvé un ami, plus encore, un frère, un être proche, complémentaire, dont j'appréciais autant l'humour acerbe que la tendresse encombrante qu'il s'efforçait pudiquement de réprimer. Les fêtes et diners organisés dans l'atelier de nos amis peintres, comme ceux dans l'appartement de Gervaise, étaient toujours réussis, car ils ne réunissaient que des gens qui s'étaient déjà réciproquement sélectionnés.

Le paysage limousin semble pris d'une frénésie soudaine. Le grondement du tonnerre se rapproche sous le ciel bas, précédé de bourrasques.

Nous sommes allongés côte à côte dans l'obscurité, sur le lit qui fait face à la fenêtre grande ouverte, et nous recevons avec bonheur les rafales de vent qui viennent fouetter nos corps coupables.

« Depuis quand saviez-vous que cela allait arriver ? », me demande-t-elle à voix basse, en me pressant la main. Sa question me rend soudain très malheureux, et elle a dû le sentir.

« Ecoutez-moi bien », dit-elle. « Si nous sommes ici en ce moment, c'est que vous l'avez voulu. Je ne vous ai pas forcé, et vous ne m'avez pas violée. Nos responsabilités sont identiques. Vous n'avez pas à vous faire de soucis pour moi. Mon mari est mort, il ne reviendra pas. Et s'il était ici, ce serait d'ailleurs la même chose. Je lui aurais expliqué : voilà, j'ai un flirt avec le petit Girodias, tâchez de trouver quelque chose à faire à Nouméa. Cela a toujours été très simple entre nous. »

Elle me gratte la tête.

« Que vous êtes bête, mon ami, que vous êtes naïf encore, pour un garçon de votre âge », poursuit-elle, se retournant à la recherche d'une cigarette. « Pardon », s'excuse-t-elle en posant son briquet en or, un objet raffiné de chez Cartier, sur le drap entre nous, « je devrais dire : pour *un grand éditeur* de votre âge. »

Je lui vole sa cigarette et tente de faire quelques ronds de fumée sans y parvenir, comme d'habitude. Quand même, mon incomptence n'est pas générale, et je viens de le lui prouver. Aucune raison d'accepter son ironie, ses propos amusés quant à mon jeune âge. Une légère indignation me parcourt, ces histoires d'âge m'énervent... Si je lui parlais du sien, combien d'années a-t-elle de plus que moi, douze, quatorze ? La garce... La tête inclinée sur l'oreiller, je vois en perspective ce corps incroyable de jeunesse, d'élégance...

« Vous ne dites plus rien ? », interroge-t-elle. « Vous avez perdu votre langue quelque part ? Vous chantiez pourtant une belle chanson il n'y a pas si longtemps, on a dû vous entendre au village. »

« Ecoutez-moi, Gervaise », je parle sur un ton ferme et résolu. « C'était charmant, en effet, mais cela doit rester un incident sans suite... Comprenez-moi, quand même ! Ça ne peut pas devenir une habitude. Il y a Laurette... »

« *Laurette, je l'adore !* », m'annonce-t-elle triomphalement. « Je l'aime beaucoup, votre femme, vous le savez bien, elle a un charme indéniable, vous avez de la chance, mon cher, il y en a beaucoup d'autres qui voudraient être à votre place. »

Elle s'assied sur le lit, s'étire voluptueusement. Certes, ma main droite me démange, furieuse, mais je lui interdis de caresser le dos au galbe séduisant.

« Un peu de musique me semble souhaitable, qu'en pensez-vous ? », s'inquiète-t-elle en choisissant un disque. Elle éteint de nouveau la lumière et s'allonge à côté de moi dans l'ombre, prenant ma main doucement, très doucement. « *La Passion selon saint Mathieu* », murmure-t-elle. « La vraie passion, vous allez voir. »

Comme pour lui obéir, l'orage reprend, et une grande vague d'air tiède, humide, vient nous envelopper dans la gloire de la musique céleste, ascendante, transfigurante. J'en ai la peau hérissée, je frémis, et je crois qu'involontairement je sanglote... De bonheur, de liberté, de la joie que je ressens de tenir entre mes bras cet être fou, cette femme qui m'a si bien conquise, ravagé, possédé, prostitué.

La vie suivit donc un nouveau cours, dont je ne songeais plus à me plaindre, une fois mes remords calmés. Jamais notre amitié triangulaire n'avait été aussi plaisante. Je ressentais un nouvel intérêt pour ma femme, elle-même subjuguée par le rayonnement de sa rivale, qui lui accordait, en retour, la tendresse un peu protectrice qu'une sœur aînée réserve à sa cadette.

Pour la plupart de nos amis la situation était claire, et l'on nous invitait fort naturellement tous les trois ensemble. Ou bien l'on venait contempler le spectacle édifiant de notre bonne entente à l'occasion des dîners toujours très joyeux que Gervaise aimait à offrir.

Au début de l'hiver il apparut que Laurette était enceinte, nouvelle que Gervaise annonça à tous sur un ton de profonde fierté, tandis que Laurette elle-même plongeait amoureusement dans les layettes, toute à la joie de ses premiers malaises. Notre ménage à trois était remarqué dans les restaurants pour la grâce si bien assortie des épouses, et aussi sans doute pour la jeunesse du futur pater familias — habillé par Bianchi, un collectionneur averti des Impressionnistes, qui maniait ses ciseaux agiles rue Richepanse, près de la Madeleine.

Pas question de se tromper de tailleur. Le père Bianchi, d'ailleurs, n'habillait que les gens qui lui plaisaient, il avait le coup d'œil, on pouvait compter sur lui pour vous modeler une silhouette cossue et artiste. En contemplant chez lui un jour un petit nu de Renoir, qui devait valoir une fortune, je me dis que mon père ne se serait jamais habillé chez un tailleur qui collectionnât autre chose que des Turner, voire des Gainsborough. Moi je n'avais pas peur d'un tailleur italien, il fallait vivre avec son temps.

Quand un quidam m'arrêtait dans la rue et, l'œil brillant, me demandait : « Alors, ça va les affaires ? », j'hésitais à répondre : « Quelles affaires ? » Mon succès était-il encore plus éclatant que je ne le pensais ?... Pourquoi me regardaient-ils de cet air intéressé, gourmand ?

Parfois j'étais effleuré par de vagues réponses à ces questions. J'avais eu, depuis la mort de mon père, il faut bien l'avouer, une chance assez rare. Dans ma situation, avoir

survécu à la guerre constituait déjà un miracle. Mais ma réussite ne me paraissait remarquable ni satisfaisante. Je n'arrivais même pas à apprécier le fait que de pauvre j'étais devenu riche, ou en tout cas sur le point de l'être... Parler d'argent me faisait toujours bâiller.

Aussi j'étais surpris par la courtoisie affable des conservateurs de musée chez qui je me rendais en compagnie d'André Lejard ou de Georges de Miré. Ces personnages chenus et considérables, gardés par des armées de vierges en granit et de masques en ébène chevelu, m'accueillaient sur le pas de leur porte comme un potentat. Sans doute pensaient-ils surtout à mon carnet de chèques, susceptible de fournir une modeste rallonge à leur traitement fort insuffisant, mais, de mon point de vue, cette déférence semblait excessive, et même franchement un peu folle... comme folle me sembla la démarche d'un grand jeune homme romantique, à l'œil pervenche et au sourire pâle, dont je reçus un jour la visite : Robert Laffont, un nom qui ne disait rien. Il édитait une revue de poésie à Marseille, et aussitôt monté à Paris, où il était venu tenter sa chance, il avait souhaité me rencontrer, comme si j'avais été un notable chenu. Je n'avais encore que vingt-six ans... Robert allait-il me prendre mon titre de « plus jeune éditeur de France » ? Un autre garçon du Midi était passé me voir, un rouquin au nom imprononçable, Adrien Maeght, qui avait gagné beaucoup d'argent dans les indéfrisables et qui l'avait investi astucieusement dans l'art... Et un autre encore, Harry Abrams, le premier Américain à s'être lancé dans l'édition d'art à New York. Il me montra un *Van Gogh* qu'il se préparait à publier, son premier livre, et je lui demandai si ses couleurs n'étaient pas un peu trop vives, pensant que l'imprimeur avait dû se tromper d'encre tant les Alyscamps vous sautaient à la figure. A ses explications je compris que non, qu'il fallait des couleurs vives pour vendre les livres d'art en Amérique.

Life Magazine honora les Editions du Chêne d'un de ses premiers articles sur l'art en France sous l'Occupation, et je voyais un grand nombre de journalistes américains et d'universitaires enthousiastes qui affluaient de toutes parts, et que leur premier contact avec Paris plongeait invariablement dans l'extase. Je commençais à m'apercevoir de la réputation

légendaire que Paris avait acquise pour eux, qui pourtant ne connaissaient cette ville que par ouï-dire. Hemingway, Miller, Gertrude Stein, c'était la génération de leurs parents... Ce qu'ils voyaient les enchantait, et ils dégustaient la réalité entre une tranche de rêve et une de souvenirs, sandwich sans égal... Les correspondants de guerre à vocation culturelle me tombaient dessus jour et nuit ; l'un d'eux, Joe Barry, m'invita gentiment à son mess où, en le voyant manger des choux-fleurs au gratin tout en sirotant une tasse de chocolat, je me dis qu'il était temps de redevenir philosophe. Un clou chassait l'autre : l'Amérique avait vaincu l'Allemagne par la masse, et non par le génie. L'Allemagne avait Beethoven, et l'Amérique avait ses buts de guerre. La défense de l'Occident, de la Démocratie... tout cela était très noble — mais, une fois Hitler vaincu, volatilisé, il se trouvait instantanément remplacé par l'allié de la veille, Joseph Staline, et une nouvelle guerre se profilait à l'horizon. Les vocalises sur la Démocratie avaient surtout pour objectif de maintenir les industries de l'armement en pleine activité. La peu chaste Suzy-Deux-Tunes, que Robert Doisneau nous avait fait rencontrer, Rico et moi, dans un bar où elle exerçait son antique profession, derrière l'Hôtel de Ville, ne voyait guère dans la récente victoire alliée qu'un changement de clientèle.

« Avec les Frisés, c'était le travail au bidet », constatait Suzy. « Avec les Ricains, il faut se rincer les crochets à chaque coup. Pour moi, vous savez... » Sur quoi elle se racla grassement la gorge et cracha à nos pieds. C'était sa façon d'exprimer son infinie lassitude devant tant de vulgarité.

Tout le monde n'était pas aussi regardant que Suzy, Dieu merci, et les jeunes Parisiennes se montraient assez déchaînées. Les familles étaient inquiètes, mais quelques dons en cigarettes suffisaient à prouver les intentions honnêtes du fiancé. Il était normal d'accorder de petits plaisirs à ces gens-là, arrivés de si loin avec tout leur équipement, et le fric qu'ils avaient, quand même, enfin...

Bref, les fiancailles se faisaient et se défaisaient derrière les camions de transports de troupes stationnés sous les marronniers de la capitale — et ma sœur Nicole, ses anglaises au vent, pédalait gaiement à la rencontre du bonheur. Ayant vite

compris que les colonels étaient des hommes d'âge mûr, depuis longtemps alcooliques et mariés, elle s'était déniché un jeune lieutenant dégingandé, au regard bleu, James, avec qui elle avait l'air de se plaire. Finalement ces deux-là décidèrent de se marier, bravo, tout le monde était content pour eux... Mon autre sœur, Sylvie, cadette de Nicole, avait longtemps hésité entre deux garçons qu'elle avait rencontrés dans son hôpital de campagne : David, Anglais, quaker et pétri de vertus, et Gustavo, un Argentin amusant et beau parleur, un taureau de la pampa, râblé, prêt à tout. Gustavo était une tête brûlée, un type inattendu, à la fois bagarreur et froussard, sympathique et bon vivant, et Sylvie ne tarda pas à céder aux séductions de son œil de velours. Ma mère voyait ses filles partir au loin, et elle se consolait un peu à l'idée que celle qui lui ressemblait le plus allait devenir femme sur la terre d'Argentine, et mettre au monde une progéniture sud-américaine dans un pays où elle-même avait tant d'attaches, tant de passé inassouvi.

Quant au jeune Eric, notre cadet, après son épopée en Allemagne, il avait fallu qu'il prenne sa revanche, et il s'était réintroduit par la petite porte dans l'armée américaine. Difficile de savoir ce qui l'attirait, mais sa passion était violente, elle l'amena dans les cuisines de l'état-major de la 9th Air Force, avant d'être promu interprète aux Civil Affairs.

Le tribunal militaire où il exerçait ses talents avait à connaître des différends entre la population locale et les troupes cantonnées à Chantilly, et cela permettait à Eric de se livrer à des études de sémantique comparée, *in vitro* pour ainsi dire, qui aiguisaient son goût pour les énigmes du langage. Il lui arrivait de transpirer sur une traduction délicate, par exemple l'interrogatoire d'une fille de joie qui avait porté plainte pour viol contre un militaire, exigeant une pension de veuve de guerre et une lettre d'excuses signée par le général. Comment traduire cela en yankee ? Ce n'était pas facile, et il tirait une légitime fierté de son habileté à rendre toutes les nuances d'un tel discours. Ses supérieurs étaient contents : grâce à lui, les filles de joie étaient tenues en échec, et tout allait pour le mieux. Au bout d'un an, ayant assez de la vie militaire, Eric décida enfin d'y renoncer, et s'installa à Neuilly, dans l'appartement familial de la rue Bertaux-Dumas déserté de tous, sauf du

pauvre Mowgli, rongé par les amibes indochinoises, qui parfois s'y affalait pour cuver son cognac. Mon ami Pierre Sarkissian, à la recherche d'une situation, y élirait aussi domicile, un peu plus tard.

Ma mère avait définitivement quitté la maison où elle avait si longtemps vécu et souffert. Ses quatre enfants ayant pris leur vol pour les quatre points cardinaux, elle pouvait sacrifier à ses parents ce qui lui restait de vie. Elle partit donc créer un nouveau foyer pour ses vieux, foyer qui était aussi destiné à servir de port d'attache au reste de la famille éparpillée. Elle s'installa à Thiergeville, près de Gisors dans l'Eure, paysage néo-normand cher à Pissarro. Aussitôt l'emménagement réalisé, son père, qu'elle avait toujours aimé, mourut, lui laissant sur les bras grand-mère, qui ne s'était guère améliorée en vieillissant, et une demeure devenue soudain beaucoup trop grande. Sans retard ni hésitation, elle s'était mise au travail et avait aménagé en quelques mois, de ses seules mains, une maison de trois étages prête à accueillir une ou deux douzaines de visiteurs de tous les âges. Aussi Thiergeville connut un grand succès et devint le théâtre de nombreuses festivités amicales fort réussies.

Le seul de mes amis qui semblait accepter mes positions extrêmes, mon militantisme anti-politique, était Enrico Pontremoli, mon cher ami Rico avec qui je passais des nuits entières à battre le pavé de Paris en reconstruisant le monde. Son attitude à lui était plutôt celle du neutralisme indifférent. Il estimait avoir fait plus que son devoir envers la France en donnant quatre ans de sa vie à la Résistance, et il n'avait plus qu'une idée en tête : se consacrer totalement à la peinture. Personne ne pourrait empêcher le pays de retomber dans sa fange traditionnelle, ce n'était plus son affaire, et mes positions libertaires lui paraissaient intéressantes sur le plan de la théorie et de la discussion de bistrot — et sans issue sur le plan de la réalité.

Si avec Roger Vailland les échanges allaient un peu plus loin, lui aussi pensait surtout à sa reconversion personnelle. Son passé de surréaliste le poussait vers une carrière d'écrivain, et la

Résistance lui semblait riche en thèmes qu'il était urgent de traiter par le langage du roman conventionnel. Il était devenu attaché de presse auprès de l'armée française d'Occupation en Allemagne et on le voyait, au cours de ses nombreuses permissions, courir les boîtes et les cafés de Saint-Germain-des-Prés dans un sémillant uniforme, le calot conquérant penché sur l'oreille, prompt à rire et le verbe haut.

De nos échanges naquit un projet inattendu, l'un des premiers dans lesquels je me lançai à la Libération. Le manque de papier faisait que la presse quotidienne se résumait aux quelques titres émanant de la Résistance, qui ne pouvaient fournir, sur une surface réduite, que les nouvelles en bref. Pas de presse hebdomadaire, pas de revues... L'importance des grands problèmes de l'heure aurait exigé une information beaucoup plus approfondie que ce qu'on pouvait trouver dans les quotidiens ! Pour combler ce vide, je lançai une collection appelée *Questions d'Aujourd'hui*, dont Roger Vailland devint l'animateur. Sur les thèmes de l'économie, de la reconstruction, de la politique internationale, nous sortions chaque semaine une étude aussi complète que possible, toujours rédigée par un spécialiste de bon niveau. Le succès de *Questions d'Aujourd'hui*, très encourageant, fut de brève durée : le retour de la presse hebdomadaire mit fin à l'expérience au bout de quelques mois. Un instant tenté de poursuivre et d'étendre cette modeste entreprise en l'adaptant aux exigences de la presse périodique, j'y renonçai vite, la chose me paraissant chimérique et dangereuse.

Les Editions du Chêne étaient, comme je l'ai déjà écrit, installées au 4 rue de la Paix, dans une demeure du XVIII^e siècle, l'Hôtel Mirabeau, qui autrefois avait donné sur la rue, comme en témoignaient les lampadaires qui ornaient encore sa façade, et qui avait été encastré par la suite dans le corps d'un immeuble plus moderne, construit sous Haussmann, ouvrant sur une cour intérieure. La maison avait originalement servi de siège à la Banque Jordaan, ce qui expliquait les lourdes grilles qui défendaient tous les accès. A l'intérieur, un escalier à double révolution amenait le visiteur intimidé jusqu'au vaste

palier du deuxième étage. On passait sous un portique composé de deux lourds piliers carrés, coiffés de chapiteaux corinthiens, pour accéder enfin à la porte géante derrière laquelle le Président était censé se livrer à ses mystérieuses occupations. Petites gens, s'abstenir ! Ceux qui étaient autorisés à la franchir pénétraient alors dans une pièce aux proportions fastueuses. Deux hautes fenêtres, le superbe bureau de chêne, un mobilier Louis XIII tendu de soies savamment assorties, le sol recouvert par maintes épaisseurs de moquettes et de tapis d'Orient, qui provoquaient les chutes et invitaient au sommeil...

« On n'y voit goutte », se plaignit Gervaise. « C'est encore pire qu'avant. On ne peut quand même pas faire l'amour toute la nuit. » Elle alluma les phares de la voiture deux ou trois fois, et leur lumière diffuse se perdit dans le cocon de brouillard où nous nous étions égarés, arrêtés au milieu du village que nous travisions, en pleine nuit. « Aïe », dit-elle encore. « Je me suis tordu les reins, vous avec vos acrobaties, vous devriez faire attention. »

Rien de plus inapproprié, en effet, que cette petite voiture à angles droits pour le sport d'amour. Mais il était impossible d'avancer, nous ne voyions pas à plus d'un mètre, et une fois la voiture stoppée, enclos dans la petite boîte capitonnée de douce pénombre, quoi de plus naturel, de plus délicieusement coupable que ce déshabillage fiévreux et réciproque, opéré en dépit de mille difficultés stratégiques ? « La seule chose qui nous manque », ajouta-t-elle, « c'est un bon gros gendarme à moustaches qui viendrait inspecter l'intérieur de cette voiture... Vous êtes parfaitement indécent, mon cher ami, le saviez-vous ?... Si votre femme vous voyait, ah, la pauvre enfant ! Enfin, laissons-la en paix. »

Elle y allait fort, Gervaise. Assise, les jambes croisées, un peu de biais derrière son volant, sa nudité pulpeuse avait la netteté, la grâce royale célébrée par la Renaissance dans les toiles du Primatice. J'aurais dû la gifler pour sa méchanceté totalement gratuite, mais je n'avais pas assez de recul, pour commencer, et en outre le contact de sa chair si près de mes doigts me causait un tourment intolérable. Il me fallait choisir,

et je ne le pouvais pas. Elle le savait, et elle savourait les fruits de son art perfide, mêlant l'humiliation et la séduction, et me plongeant constamment dans les flammes d'un enfer que je ne pouvais plus guère quitter...

On suffoquait dans la petite Renault, et la colère fut la plus forte. Je devais bien ce geste à ma femme, que diable ! J'ouvris la portière et sortis dans les vapeurs sulfureuses du monde externe.

« Que ton fiel t'étouffe », lui criai-je. « Et je t'interdis de me vouvoyer ! Jamais plus je ne... »

Et je claquaï la porte dans un mouvement d'une violence inouïe, sans me rendre compte que j'étais nu comme un ver sur la route, mes vêtements étant restés à l'intérieur de la voiture. Mais le contact était déjà mis et la Juva 4 bondissait droit devant elle dans la poix épaisse, les feux rouges aussitôt absorbés par les vapeurs cotonneuses comme une tache par le buvard. Au péril de sa vie ! Elle était folle. Le bruit du moteur s'éloignait tandis que je tâtais de l'orteil le silex du trottoir, les bras ballants, en me disant qu'heureusement il ne faisait pas trop froid... Car ce ronflement mécanique décroissant dans l'invisible était la seule chose qui me reliait encore au passé, au monde connu... et il allait s'éteindre... Soudain il se mit à enfiler de nouveau, terrifiant, oui, terrifiant, réverbéré par les façades invisibles... et la masse noire de la petite Renault jaillit comme un bolide dans le halo de ses phares, me manquant de justesse, pour aller se perdre dans la direction opposée...

Elle aurait pu me tuer, la garce ! Et au retour elle ne me raterait sûrement pas, dans sa rage démente elle voulait ma mort, ça s'achèverait dans le sang... Je me mis à courir, trébuchant sur le pavé huileux du trottoir, les mains en avant, sans défense, le grondement meurtrier derrière moi, j'allais finir dans un cri d'horreur, fracassé entre le fer et la pierre... Incapable de penser, de calculer, de chercher une autre issue que la fuite en avant... De nouveau le bolide me dépassa sans me toucher, et freina brutalement quelques mètres plus loin.

« Ah, je vous ai retrouvé ! », cria Gervaise par sa fenêtre. « Vous n'allez pas rentrer à Paris comme ça ? Même au pas de course ! Allez, montez donc, le brouillard a l'air de se lever...

Mon Dieu, vous êtes en nage ! Et les pieds en sang, voyons, c'est de la folie ! »

Nous étions à peine sortis du village qu'elle arrêtait la voiture d'un coup de frein si sec que je faillis passer à travers le pare-brise. Puis elle se tourna vers moi, et me sourit avec cet air de tendresse ironique qui précédait toujours les grands moments... Ah, je sombre, me disais-je, mon Dieu, je sombre...

La guerre de positions entre communistes et gens de droite, qui, dès la Libération, avaient viré en masse au gaullisme, se poursuivait, notamment, à l'intérieur des comités d'épuration. La surenchère entre patriotes des deux bords produisait des résultats parfois tragiques, le plus souvent lamentables, et une justice sommaire qui permettait soit d'assouvir de vieilles querelles, soit, pour certains collabos, de se refaire une virginité patriotique. Dès septembre, par exemple, le comité de l'édition s'était constitué avec d'une part des résistants tels Vercors ou Seghers, et d'autre part des hommes qui avaient largement profité de l'Occupation, Durand-Auzias, trésorier du Syndicat des Editeurs et paillasson aux ordres des Allemands, Jean Fayard, profiteur notoire, et surtout Robert Menier du Houssoy, grand patron de Hachette, qui avait repris la tête de sa maison en se donnant les allures d'un patriote pur sucre, tandis qu'Henri Filipacchi, qui avait fait la liaison entre Hachette et les Allemands pendant la guerre, rentrait dans l'ombre. Son beau-frère et ancien protecteur, Jean Luchaire, était à Sigmaringen, nommé Commissaire à l'Information par l'Etat-croupion en exil, où il avait fondé un journal qui s'appelait, tout bêtement, *La France*.

René Philippon était toujours le président du Syndicat des Editeurs — lui qui avait servi si obséquieusement la politique allemande dans le domaine de la réglementation du prix des livres et de la censure. Mieux encore, ce fut lui qui annonça la mise en vigueur d'une censure *nouvelle*, car les hostilités contre Hitler continuaient en Allemagne, et l'état de guerre appelait la censure d'Etat. La censure était en train de devenir une

composante intime de la vie française, on nous y habituait insensiblement.

Deux de mes amis d'avant-guerre, de l'équipe de *Volontés*, étaient détenus dans les prisons improvisées par les F.F.I. et les F.T.P. des comités d'épuration : Lucien Combelle et Georges Pelorson. Le premier, ancien secrétaire de Gide, grand braillard à la Falstaff, fort en gueule et haut en couleur, était resté pour moi un compagnon de beuveries et de discussions nocturnes, et cela même après qu'il eût pris la direction de *Révolution Nationale*, en 1942 ; quant à Georges Pelorson, j'avais été surpris et déçu de le voir chauffer les godillots du maréchal. Si ses anciennes fonctions de secrétaire général adjoint à la Jeunesse, délégué en zone occupée du ministre Lamirand, n'avaient pas été assez voyantes pour mériter la Haute Cour, réservée aux ministres, son cas était quand même trop complexe pour les cours de justice ordinaires, qui jugeaient les journalistes et les acteurs, le menu fretin. Or il était détenu non pas dans une prison d'Etat mais dans un hôtel réquisitionné par les F.F.I., et il risquait d'être jugé au plus bas niveau, par l'une des chambres civiques improvisées par les comités d'épuration. Nul ne savait ce qu'on pouvait attendre de cette justice populaire qui s'exerçait hors de tout contrôle, et je faisais de mon mieux pour rassurer Josée, avec qui Georges vivait depuis trois ans, et qui redoutait de se retrouver veuve de cet anti-héros.

Les condamnations à mort étaient fréquentes, et les règles suivies par les différentes juridictions pour les prononcer, capricieuses et imprévisibles. Paul Chack, ancien officier de marine devenu écrivain à succès, puis collaborateur très engagé, fut condamné à mort et exécuté. Georges Suarez, ex-directeur d'*Aujourd'hui*, ex-patron de Robert Desnos, de même. Le cas de Robert Brasillach, de *Je Suis Partout*, était semblable : on ne pouvait que lui reprocher le délit de collaboration par voie de presse, ce qui constituait plutôt un délit d'opinion, et une soixantaine de personnalités connues signèrent une pétition en faveur de ce jeune et brillant écrivain, qui siégerait sans doute aujourd'hui à l'Académie Française — s'il n'avait été à l'époque condamné et fusillé... Combelle, en

revanche, se débrouilla si bien qu'il s'en sortit avec quinze ans de prison.

Ces procès sanglants passionnaient le public, exacerbant la polémique permanente qui se poursuivait à travers *Combat* et *Le Figaro* entre Albert Camus, qui réclamait au nom de la Résistance une justice dure et sans pitié contre les traîtres, et François Mauriac qui prêchait (en règle générale) le pardon et la modération. Qu'aurais-je fait si j'avais été appelé à témoigner au procès de Brasillach ? Je ne pouvais oublier qu'en 1943 *Je Suis Partout* avait publié un article incendiaire dénonçant les Editions du Chêne pour avoir édité un album intitulé *Cinq Peintres d'Aujourd'hui* : ces cinq-là étaient Gischia, Borès, Pignon, Estève et Fougeron — parmi lesquels se trouvaient au moins deux membres connus du Parti communiste. L'article, virulent, était conçu comme une délation en règle, et si rien de grave n'en avait résulté, cela tenait vraiment du miracle. J'aurais donc pu tirer vengeance de Brasillach, mais je m'en abstins soigneusement. La guerre elle-même étant un crime collectif commis par tous les participants, seul le pardon peut l'exorciser et en atténuer les conséquences, directes ou lointaines. D'ailleurs, on doit noter que Camus, après avoir réclamé du sang et des têtes avec tant de ferveur pendant les premiers temps de la Libération (à l'exception de celle de Brasillach), s'était laissé gagner par le doute et regrettait ses excès.

Au début, l'épuration sauvage avait été aussi cruelle qu'imprévisible. Drieu La Rochelle, nommé directeur de la *Nouvelle Revue Française* par Gaston Gallimard pendant l'Occupation, en remplacement de Jean Paulhan dont la présence était mal vue par les Allemands, pour échapper à un double déshonneur, politique et professionnel, après deux tentatives ratées, réussit son suicide. Ayant enterré Drieu, Gaston Gallimard rendit son poste à Paulhan... Cette politique pragmatique d'équilibre, Gallimard l'avait clairement définie depuis longtemps : « J'édite Blum et Daudet, j'édite Daudet et Blum. »

Après plusieurs semaines d'attente, je me décidai à tenter une démarche en faveur de Georges Pelorson auprès de notre ami commun Raymond Queneau. J'allai lui rendre visite chez

Gallimard, précisément, où son prestige de grand résistant lui donnait une réelle influence. Autant à l'intérieur de cette maison, d'ailleurs, qu'au sein du Comité National des Ecrivains, le cénacle tout-puissant où se retrouvaient les anciens conjurés de la lutte clandestine.

Démarche difficile... Et pourtant Queneau avait été le professeur inspiré et drolatique de mon jeune frère Eric et de mes sœurs Nicole et Sylvie, au début de l'Occupation, à l'Ecole Bilingue de Neuilly que les Jolas, avant de s'exiler, avaient confiée à Georges Pelorson. Je lui devais de m'avoir projeté comme un dard vers mon destin, en me faisant rencontrer Lejard, Gervaise et Guilton Chabance, l'équipe grâce à laquelle les Editions du Chêne avaient pris leur envol. Et notre première rencontre à la revue *Volontés* avec ce même Georges Pelorson (bien plus tôt encore, je n'avais guère que 17 ans) avait créé un lien triangulaire entre Queneau, Pelorson et moi qui justifiait ma démarche... Je lui décrivis donc la situation, et insistai sur le fait que lui seul pouvait sauver Georges.

« Ce n'est pas possible », répondit Queneau, après une brève hésitation. « Il a choisi de collaborer, mes amis et moi avons trop souffert de gens comme lui. Le passé ne compte plus, la guerre a tout effacé. »

« Enfin, écoute », plaidai-je. « Il n'a pas travaillé pour les Allemands, seulement pour Vichy, et tu le connais bien, c'est un pur, un homme généreux, dans la situation inverse il n'aurait pas hésité à te sauver la vie à ses risques et périls... »

« Je n'en sais rien », dit Queneau, le visage fermé. « Merci de ta visite, je ne peux rien faire. »

En quittant le château Gallimard je me sentais seul, désemparé. Que dire à Josée, qui passait ses journées à ronger son frein dans la chambre d'hôtel où je l'avais logée depuis l'arrestation de Georges ? Seuls quelques rares amis lui rendaient visite, et eux aussi cherchaient par tous les moyens à tirer le malheureux de sa prison. Une prison qui n'était qu'un petit hôtel de Montparnasse réquisitionné pour remplir cette fonction, et qui n'était gardé que par deux ou trois types généralement pris de boisson.... Un projet d'évasion vit le jour : un plan de l'immeuble fut dressé, l'emplacement de sa cellule repéré, les habitudes des gardiens relevées, il ne restait

plus qu'à décider de la date... Ce fut au cours de l'ultime réunion préparatoire, dans la chambre de Josée, que Georges fit son entrée, sa petite valise à la main... Un bonhomme était venu l'interroger, plutôt bienveillant et pas trop bête, lequel lui avait annoncé que, plutôt que de risquer de voir se produire une erreur judiciaire de plus, il préférait lui donner un bulletin de sortie en bonne et due forme. Il lui avait vivement conseillé de changer de nom, et d'aller respirer l'air de la campagne pendant quelques mois... L'histoire était surprenante, et cependant véridique, puisque c'était Georges lui-même qui nous la racontait. « ... De toute façon, cette idée d'aller vivre à la campagne me plaît assez, mais il faudra que je trouve quelque chose à y faire. Peut-être aide de ferme ?... »

J'avais une autre idée. Pourquoi Georges ne traduirait-il pas les principaux livres d'Henry Miller en français pour les Editions du Chêne ? Je lui montrai la dernière lettre que je venais de recevoir de Miller, dont j'avais retrouvé la trace aux Etats-Unis et qui avait immédiatement répondu à mon télégramme par une missive très amicale. Il m'exprimait sa joie et sa stupéfaction d'apprendre que j'avais si lestement échappé à tous les dangers de l'époque, et que j'avais même réussi à fonder une maison d'édition. Mon nouveau nom, Girodias, lui plaisait, car sa consonance lui rappelait la Grèce...

Ce projet de traductions répondait à mon désir de développer le Chêne le plus largement possible en direction de la littérature... Pourquoi ne pas réimprimer aussi les livres de Miller en anglais ? Pourquoi ne pas ressusciter l'Obelisk Press de mon père, ne serait-ce que de façon limitée ?

J'écrivis à Henry en lui annonçant que je détenais toujours, intactes, ses malles en osier pleines de livres et de manuscrits, et que ses aquarelles et le tableau sur verre d'Abraham Rattner demeuraient à sa disposition. Avec sa lettre suivante Henry m'envoya quelques photos de Big Sur où il vivait, de lui-même à poil, ou à peu près, et de sa maison en planches, et il m'interrogea sur la remise en route d'Obelisk Press, l'Europe entière étant remplie de soldats américains, tous des clients assurés pour ses livres... L'idée de réimprimer les *Tropics* en

anglais dans le cadre des Editions du Chêne me paraissait de plus en plus tentante. De même pour les quatre volumes de *My Life and Loves* de Frank Harris, sans doute plus accessibles aux G.I.s. dont le niveau culturel semblait si bas qu'on pouvait se demander si la majorité d'entre eux savaient lire.

Obelisk Press n'était pas une société, mais une affaire en nom personnel qui, ayant appartenu à mon père, n'avait plus, depuis sa mort, d'existence réelle. Il me paraissait souhaitable de réactiver l'existence légale des vieux contrats qui méritaient d'être préservés, et aussi de protéger le nom même d'Obelisk Press en incorporant le tout à ma nouvelle maison. Les Editions du Chêne étaient une société à responsabilité limitée enregistrée dans les formes, capable d'exploiter cet actif selon les méthodes plus rigoureuses du droit des sociétés qui commençaient à prévaloir.

Une nouvelle édition des deux *Tropics* fut donc imprimée, et une autre des quatre volumes de *My Life and Loves*, pour être diffusées par les soins de la Librairie Etrangère Hachette, toujours dirigée par Michel Bogouslawsky. Cela me donna l'occasion de revoir fréquemment l'incomparable Bogous, qui n'avait jamais cessé de me prodiguer ses conseils et ses encouragements.

C'était lui qui m'avait fait connaître Henri Filipacchi, avec qui j'entretenais toujours des relations fort amicales, et c'était grâce à lui que j'avais passé avec Hachette un contrat exclusif de distribution qui m'avait débarrassé de tout souci financier, à tel point que j'avais remboursé l'argent emprunté au banquier Thollot lors de la création des Editions du Chêne. Or c'était Bogous qui maintenant me conseillait de me méfier de Filipacchi et de son goût des intrigues... Dès la Libération, la direction avait rogné les ailes d'Henri, lui retirant la responsabilité des services commerciaux de la rue des Cévennes pour lui confier celle des relations avec les éditeurs distribués par Hachette, ou liés à « la pieuvre verte » d'une manière quelconque. En réalité, Hachette avait trop souffert des humiliations subies pendant l'Occupation pour ne pas rêver de vengeance, et cette revanche allait s'exercer au détriment des maisons qui avaient été trop secouées par la guerre pour parvenir à s'en tirer par leurs propres moyens. Il s'agissait de les

absorber en douceur l'une après l'autre, créant un véritable monopole de l'édition... Pour ce faire, le choix d'Henri Filipacchi était pertinent. Par surcroît de précautions, on lui avait imposé un adjoint, Guy Schoeller, l'un des deux fils de René Schoeller, l'homme à poigne qui avait sauvé Hachette à deux reprises de la perdition, et qui venait de mourir.

Le rôle de Guy Schoeller était encore obscur. Ce jeune dandy mondain et cultivé soignait sa réputation de séducteur bien plus que son prestige d'homme d'affaires ; sans doute par contraste avec la personnalité extravertie de son chef de file, il préférait jouer les délicats, les indifférents. Ils formaient un curieux tandem, en tout cas, et comme Guy semblait trouver pittoresque mon aventure d'éditeur, des relations passablement amicales s'établirent entre nous.

L'itinéraire d'Henry Miller après son départ en catastrophe de la France, pendant l'été 1939, l'avait d'abord conduit en Crète et en Grèce où il avait découvert un monde pour lui entièrement nouveau, et totalement inattendu. Son amitié avec Lawrence Durrell s'était enrichie et son horizon s'était élargi et modifié : *Le Colosse de Maroussi*, qui passe pour être l'un de ses meilleurs livres, résume cette époque.

De retour aux Etats-Unis en 1940, il explore son pays en profondeur au cours d'un périple qui dure un an et qui aboutit à un récit particulièrement acide : *Le Cauchemar Climatisé*. En 1942 il part pour la Californie, une région qu'il avait brièvement visitée dans sa jeunesse et où il avait souvent rêvé de s'installer à demeure. Pour un natif de Brooklyn, le contraste pouvait difficilement être plus brutal, mais après son expérience de la Grèce, sans doute la dureté de la vie et du climat new-yorkais l'attiraient fort peu. Une dérive progressive l'amènera dans la région de Big Sur, un plateau rocheux et sauvage, presque inhabité, qui surplombe une côte dont la splendeur romantique fait écho à celle des îles grecques. Il épouse à cette époque une jeune fille d'origine polonaise, Janina Lepska, et s'installe avec elle dans une sorte de hutte sur Partington Ridge. Glorieuse misère ! La vie de ce clochard de la nature, de ce Rousseau américain, a pour cadre l'un des décors les plus grandioses du monde. Une fille et un garçon, Val et Tony, naissent au cours de ces années inspirées.

Mais le monde civilisé refuse de lâcher prise et Jake, le facteur local, apporte régulièrement dans son fourgon des masses de lettres et de messages en tous genres qui viennent le solliciter des divers coins du monde. Il faudrait au moins trois secrétaires pour endiguer ce flux constant de suppliques et d'interpellations. Dans l'espoir, d'ailleurs vain, de décourager les hordes d'épistoliers, Miller avait rédigé un pamphlet conçu comme une réponse collective. Il m'en avait envoyé un exemplaire avec l'une de ses premières lettres, et je ne peux résister au plaisir d'en traduire la fin :

« Quand j'ai découvert ce pays incomparable, j'ai immédiatement compris que c'était là que je connaîtrais enfin la paix. C'est là que je trouverais les ressources d'énergie dont j'avais besoin pour accomplir l'œuvre de ma vie.

Cette région côtière est coupée de son arrière-pays par une barrière rocheuse très escarpée, et au-delà se trouve tout un monde sauvage, inhabité et virtuellement inexploré. Une immense forêt primitive, une réserve de vie animale et végétale où personne n'a le droit de pénétrer. A la tombée de la nuit un grand silence s'installe, un silence qui prend sa source très loin derrière ce mur de hautes collines et qui déferle lentement de là sur tout le pays, propagé par la brume et par les étoiles, et par les brises tièdes qui montent de la vallée... Un silence dont le mystère semble émaner de la terre elle-même... Il y a quelque chose de magnétique dans l'atmosphère, on se sent envoûté comme par le fluide d'un guérisseur. Dans ce climat si spécial il faut se défier des gens qui viennent des villes, rongés par leurs manies et leurs névroses, car leur irruption crée un profond malaise. Ils nous apportent leur mal de vivre, leurs âmes aux plaies purulentes, tout comme les lépreux d'autan ; et pourtant, aussitôt installés, ils se conduisent en pays conquis, ils voudraient à leur tour interdire l'accès de ce Paradis à tous ceux qui se mettraient en tête de suivre leur exemple. Mais ce réflexe est bien compréhensible, cette découverte est si forte qu'on ne peut s'empêcher de souhaiter, de toute son âme, que cette terre promise soit réservée à tout jamais à l'usage des vrais élus, de cette poignée d'esprits ardents qui y trouvent leur pâture spirituelle.

Cela dit, je dois ajouter que l'on pourrait tout aussi bien

prendre une position diamétralement opposée à ce que je viens de dire ; et j'avoue que, ces derniers temps, je me suis laissé aller à le faire. Car lorsque je parcours ces collines, que ce soit à l'aurore ou au crépuscule, et que mon regard se perd dans l'abîme insondable des canyons, ou qu'il survole l'océan pour se noyer dans l'immensité de ce rêve, dans la perfection de cette beauté, je suis souvent assailli par une vision puissante, celle de la mutation que ce paysage est sans doute appelé à connaître un jour... C'est l'œil de l'esprit qui me montre cette métamorphose, les flancs des montagnes, aujourd'hui inviolées, m'apparaissent alors constellées d'habitations, et leurs pentes abruptes coupées de terrasses servant au jardinage et aux cultures. Je vois nos belles fleurs sauvages qui poussent partout dans une telle profusion mêlées à leurs sœurs plus délicates, nées de la main de l'homme, et faisant de ce lieu un jardin paradisiaque... Tel est le pouvoir de cet œil prophétique qu'il me fait voir dès maintenant ce que nos descendants ne découvriront que dans cent ans, cinq cents ans... Il distingue déjà, cet œil, l'étagement des villas construites audacieusement à flanc de côteau, et des escaliers de proportions cyclopéennes se déroulant majestueusement jusqu'au niveau de la mer. L'on aperçoit des barques de plaisance dansant paresseusement, tirant mollement sur leurs amarres au gré de la brise qui joue dans leurs voiles détendues, teintes de couleurs éclatantes. Des entablements coupés à vif dans le flanc des falaises portent chapelles et monastères, comme on en découvre aujourd'hui même en Grèce, suspendus entre ciel et mer...

Oui, l'œil voit, il discerne les dais colorés sous lesquels se donnent des festins dans l'or et la pourpre, comme au temps des Doges de Venise, l'Illustrissime. Le vin coule à flots, l'écho lointain des rires et des voix se mêlent dans une rumeur fluide, celle d'une fontaine de Jouvence qui danse et scintille au soleil.

Oui, l'œil prophétique embrasse cette multitude qui occupe déjà, en esprit, les grands espaces où l'on ne trouve aujourd'hui que quelques familles dispersées. Et pourquoi pas, ce n'est pas la place qui manque pour accueillir ces milliers de générations à venir, cette humanité à naître ! Mais il est vrai que notre héros national, Jake le facteur, qui est notre messager universel, n'apparaîtra plus alors que comme un souvenir des temps préhistoriques, et que les habitants de cette contrée ne dépendront

plus de ses trois tournées hebdomadaires pour recevoir le courrier et les provisions, car dans ces temps futurs dont je vous parle tous les problèmes de la vie matérielle auront été résolus depuis longtemps par des moyens que nous ne pouvons pas même imaginer. Et d'ailleurs, cet avenir si riche en miracles, il n'est peut-être pas aussi éloigné que nous pourrions le supposer. Après tout, il suffit de rêver les choses les plus extraordinaires pour qu'elles deviennent réalité : faisons confiance au rêve, ce que je viens de décrire est peut-être pour bientôt, pour notre prochain réveil.

En réalité, rien ne manque, dans ce pays où je vis, pour en faire dès demain l'Eden des temps futurs. A vrai dire, c'est déjà un paradis, en tout cas pour ceux qui y vivent ; cette terre qu'ils partagent et à laquelle ils font le don de leurs vies, n'est-ce pas déjà un jardin des délices, unique au monde ?

En vérité, où pourrait-on, à la surface de cette planète, trouver un pareil endroit, une telle paix, une pareille solitude ? Comment imaginer qu'on puisse découvrir tout cela ici même, en terre d'Amérique ? Jamais je n'oublierai ce que fut mon émerveillement lors de mon arrivée à Partington Ridge. Dès mon réveil j'allais à la porte de ma cabane pour y redécouvrir l'harmonie des collines ondoyantes, veloutées, et je sentais monter en moi un tel sentiment de plénitude, un tel élan de reconnaissance que, spontanément, ma main se levait dans le geste de la bénédiction. Oui, je vous bénis ! Vous tous qui êtes la vie, ma main tendue vous bénit. Vous les grands arbres, vous les oiseaux, vous les chats. Je bénissais comme un fou les simples fleurs, le fruit des grenadiers, le cactus avec ses épines, je bénissais les hommes et les femmes du monde entier, bons ou mauvais, qu'importe.

C'est ainsi qu'il me plaît de commencer à vivre chaque journée ; ces premiers moments sont précieux entre tous. Et c'est pourquoi je choisis de rester ici, accroché aux pentes du Mont Santa Lucia, car c'est ici que nous vient le plus naturellement ce désir de bénir le grand œuvre de la vie manifeste. Ailleurs, dans le monde des hommes, je ne sais que trop bien comment l'on existe, dans l'enfer et la malédiction, mais ici, oh non, tout cela nous est étranger, tout cela est inconcevable. Ici nous vivons dans le royaume de la paix divine, dans la sérénité de notre voisinage humain et naturel. Nous vivons en bons voisins avec les arbres

vénérables, avec le maquis éclatant de mille fleurs, avec le lilas sauvage et le charmant lupin, avec les coquelicots et les vautours, les aigles et les colibris, avec les écureuils et les serpents à sonnette, avec le ciel et l'océan qui s'étreignent à jamais dans l'infini. »

Voilà ce qu'écrivait le grand érotomane du monde occidental : cela, il fallait qu'on le sache. De quoi faire réfléchir un instant MM. les censeurs, il me semble ! A l'époque de notre reprise de contact, Henry devait plus de deux cents dollars à Jake, le bon facteur, qui était aussi le fournisseur universel des produits de première nécessité.

Fortement impressionné par la description lyrique de ce paradis, et aussi par la précarité des conditions matérielles dans lesquelles il vivait, j'avais cru bon de l'encourager en lui donnant une idée de ce que la réimpression des *Tropics* pourrait lui rapporter. J'avais dans ma tête une projection idéale de ce que représenteraient les droits d'auteur que je pourrais envoyer à Henry au bout de quelques tirages : j'arrivai ainsi au chiffre de quarante mille dollars, ce qui paraissait plutôt bien, sans me rendre compte de ce qu'une telle somme pourrait avoir d'outrancier à ses yeux. De ma plus belle plume je lui écrivis une longue lettre pour lui expliquer mes plans. Sa réaction immédiate, je la connais, puisqu'il l'a décrite minutieusement dans un récit intitulé *A Fortune in Francs*, publié dans un livre sur la période de Big Sur, *The Oranges of Hieronymus Bosch* :

« Par une matinée de brumes légères, une de ces belles matinées qui sentent si bon la chlorophylle, voici qu'on m'apporte une lettre de Maurice Girodias. Une lettre de Paris, chose rare et précieuse ! Je m'attardai à contempler l'enveloppe un bon moment avant de l'ouvrir.

Une très longue lettre — sur laquelle mon œil glissa à toute allure jusqu'à ce qu'il soit arrêté par ceci :

QUARANTE MILLE DOLLARS

Je jetai la lettre sur la table, pris par un énorme fou rire. J'ai lu bien trop vite, c'est sûr, me dis-je. Voyons cela de plus près.

J'allumai une cigarette, ramassai la lettre, lentement, avec

beaucoup d'égards, et je me mis à l'éplucher méthodiquement, mot par mot.

Eh bien, ce n'était pas une erreur de vision, etc. etc. »

Ce n'était pas une erreur de vision, sans doute, mais une erreur d'interprétation !... Cette projection optimiste de ventes futures, Miller l'avait prise pour de l'argent comptant, car telle était sa nature. La connaissant bien, car elle n'était pas après tout si différente de la mienne, je n'aurais jamais dû me livrer à une telle rêverie poético-financière en évoquant l'ampleur probable de ses gains futurs. Il n'était que trop facile de déclencher en lui un pareil réflexe. Quelle absurdité ! Si j'avais moi-même reçu une telle lettre d'un ami contenant un tel chiffre, « quarante mille dollars », je ne me serais pas préoccupé du contexte, j'aurais considéré cette somme comme de l'argent en banque. Hélas !

Ma projection était d'ailleurs doublement imprudente, parce que j'avais traduit en dollars, au cours de l'époque, une perspective de recettes étalée sur un an ou plus, à réaliser en francs. Or quinze jours plus tard le franc était brutalement dévalué à la moitié de sa valeur par rapport au dollar et, quelque temps après, une autre dévaluation le réduisait au tiers. Comment expliquer à Henry, le bon sauvage, que le rêve de fortune que je lui avais insufflé se trouvait soumis à de telles circonstances ?... Pour couronner le tout, lorsque j'essayai de lui envoyer par ma banque des francs dévalués, on m'aiguilla sur l'Office des Changes, et là, on me rit franchement au nez : « Transférer des dollars en Amérique ? Ha, ha, elle est bien bonne, celle-là ! Repassez nous voir dans deux ans, on en reparlera. »

Fort heureusement, les choses finirent peu à peu par s'arranger grâce à divers touristes américains à qui j'achetai des chèques en dollars en échange de mes petits francs riquiquis, et mon auteur reçut, miette par miette, tout l'argent qui lui était dû. Il put ainsi acheter la belle maison que venait de faire construire Jean Wharton, son intéressante voisine, et compléter, ô miracle, un voyage à Paris.

Pierre Prévost avait quitté clandestinement Paris vers la mi-1944 pour le Maroc d'où il était rentré en septembre 1945. Sa surprise devant la transformation de la ville depuis la Libération avait quelque chose de cocasse et de rafraîchissant : nous autres, Parisiens, nous affichions déjà des airs blasés, disait-il, comme si la liberté allait de soi. Il avait raison, toutes les habitudes avaient repris leur cours, à commencer par celles de la politique. Le géant de Gaulle, qui avait prétendu mettre au pas les politiciens, allait donner sa démission de la présidence du Conseil le 26 janvier 1946, vaincu par la résistance passive de la classe politique tout entière ; les nabots étant allergiques à la grandeur, il devait céder la charge de l'Etat à sa contre-image, à un vieux roublard méridional, socialiste S.F.I.O., Félix Gouin, un homme qui avait déjà su se faire attribuer la place d'honneur dans le Gouvernement Provisoire d'Alger et dans l'Assemblée Consultative à Paris même, un homme qui, comme on dit vulgairement, connaissait la manœuvre.

Rien n'avait changé, donc, dans l'âme des Français, et cela nous amenait tout naturellement, Prévost et moi, à nous remémorer les grandes batailles idéalistes de l'avant-guerre. Les Etats Généraux de la Jeunesse Européenne, l'Ordre Nouveau, le Collège de Sociologie (Sacrée) fondé par Bataille et ses amis... Pour ne pas parler du surréalisme, et du communisme romantique de ces années-là... De tout cela, que restait-il ? Le stalinisme pur et dur avait pris la place du marxisme de salon qui enflammait les duchesses et leurs poètes... Quant au surréalisme, ce n'était plus qu'un souvenir, un moment dans l'histoire de ce monde d'avant-guerre qui nous paraissait déjà si pâle dans son lointain bleuté...

Nous évoquâmes les projets de revues qui nous avaient tant agités autrefois. Si Sartre aux *Temps Modernes* et Mounier à *Esprit* démontraient l'utilité et l'influence de ces organes d'échange, de réflexion et de transformation que sont les revues, ils représentaient deux écoles de pensée distinctes autant que clairement délimitées, et l'on pouvait rêver à une formule plus ouverte, plus générale.

Peu de jours après notre premier entretien, Prévost parla à Maurice Blanchot des Editions du Chêne, et de mon désir

latent de me servir de ce tremplin pour lancer une revue. Blanchot trouva l'idée intéressante, et il décrivit à Prévost les efforts jusque-là infructueux de Georges Bataille qui cherchait les moyens nécessaires pour en lancer une. Aussitôt le dialogue interrompu entre Prévost et Bataille fut renoué, mais il fallut attendre la visite de Bataille à Paris, car à l'époque il habitait Vézelay, pour organiser une rencontre à trois. Elle eut lieu dans un restaurant de marché noir trois étoiles tout proche de mon bureau, et les bases d'une revue dont la fonction serait d'analyser toutes les œuvres nouvelles importantes publiées dans le monde civilisé y furent jetées. Il s'agirait d'une revue internationale de haut niveau qui embrasserait tous les domaines de la pensée — aussi bien les sciences et les techniques, à condition de les aborder sous l'angle de la philosophie, que la philosophie elle-même, l'art et la création littéraire authentique, en quelque langue que ce soit. Vaste programme ! Le titre proposé par Bataille était *Critica*, qui me faisait grincer les dents, et un compromis fut finalement trouvé avec *Critique*. Cela sonnait mieux à une oreille française, mais ce choix consacrait un premier recul par rapport à notre ambition première de lancer une revue universelle, vraiment internationale, *Critique* étant un mot français, anglais à la rigueur... L'impossibilité, dans les conditions de l'après-guerre, de connaître tout ce qui se publiait ailleurs qu'en France, et de trouver des commentateurs suffisamment compétents pour en juger, rendait notre prétention bien naïve, mais nous nous sentions portés par un enthousiasme lyrique qui ignorait les contingences.

Je pensais pouvoir compter sur un succès assuré en publiant Henry Miller en France même, et en français. A la veille de la guerre, Gallimard avait acquis les droits de *Black Spring* et Denoël ceux de *Tropic of Cancer*, mais j'avais la possibilité d'acheter à Miller les droits français de *Tropic of Capricorn* et de *Max and the White Phagocytes*, les deux autres titres publiés par mon père en 1938 et 1939. Henry s'en montra ravi, et cela me permit de dépanner mon protégé clandestin, Georges Pelorson, qui avait gagné le maquis de la grande banlieue avec sa compagne, enceinte. Je lui proposai un contrat pour

traduire, sous le pseudonyme de son choix, les deux livres. Il connaissait d'ailleurs personnellement Miller, et il avait été l'un de ses premiers lecteurs. Certes, son passé universitaire et joycien ne le qualifiait pas particulièrement pour cette tâche, mais il l'assuma avec un grand enthousiasme, et sa traduction affermit encore ma confiance dans la carrière française de *Capricorne*.

Je savais que Gallimard se préparait à sortir *Printemps Noir* à la fin de l'année 1945 et qu'une sorte d'accord secret avait été passé entre cette maison et Robert Denoël pour faire en sorte que *Tropique du Cancer* soit lancé simultanément. Je m'efforçai d'accélérer l'impression de *Tropique du Capricorne* afin qu'il paraîsse en même temps que les deux autres. Nous ne pouvions pas ignorer les bruits de coulisses concernant une possible levée de boucliers des cléricaux, ni l'existence de ce décret-loi du 29 juillet 1939. On n'avait pas encore osé le mettre en application, mais la rumeur circulait que cela n'allait plus tarder, même si l'idée d'une nouvelle forme de censure, « à la française », un an et demi seulement après la fin de l'Occupation — et donc de la censure allemande — paraissait extravagante. Les Français auraient-ils pris goût à la censure d'Hitler ? Robert Denoël, qui semblait fort bien renseigné sur ce qui se tramait, m'avait lui-même confirmé qu'il estimait le danger très réel, et il m'avait vivement encouragé à sortir *Capricorne* le plus tôt possible.

Cette dernière conversation au téléphone avait eu lieu à la fin novembre 1945, et peu après j'apprenais avec stupeur par les journaux que Robert Denoël avait été assassiné pendant la nuit, en pleine rue, dans des conditions totalement mystérieuses. On avait trouvé son corps à côté de sa voiture arrêtée, le crâne défoncé, un cric non loin... Aucune trace du ou des agresseurs, aucun indice, aucun motif apparent, aucun témoin... Or Robert Denoël était un grand gaillard qui n'aurait fait qu'une bouchée d'un agresseur ordinaire, et rien ne pouvait expliquer pourquoi il avait arrêté sa voiture, ni pour quelle raison il en était descendu... Néanmoins, quelques jours plus tard, l'édition française de *Tropique du Cancer* paraissait, car la maison de Robert Denoël n'avait pas cessé son activité.

Capricorne et *Printemps Noir* paraissant également, à

quelques jours d'intervalle, l'irruption soudaine d'Henry Miller dans la conscience culturelle de la France semblait avoir laissé les critiques en état de choc. Ils se surveillaient entre eux, guettant les premières réactions, intimidés par la nouveauté de la chose, et sans doute aussi, et surtout, par l'énormité de la provocation... *Tropique du Cancer*, en particulier, constituait un défi total aux règles de la bienséance littéraire, laissant loin derrière les mièvres audaces de Gide ou de Cocteau. Plus fort, bien plus fort que Céline, que l'on avait déjà eu tant de mal à digérer, quatorze ans plus tôt, dans les salons littéraires... Le lecteur ne pouvait échapper à une mise en question aussi féroce, aussi brutale de sa propre raison d'être : cette explosion de virilité obscène, cette agression intégrale faisait écho à la bombe atomique du père Truman. L'une et l'autre bousculaient, balayaient d'un coup toutes les conventions, celles de l'art aussi bien que celles de la guerre : après des siècles de vertu puritaine, le défi américain surgissait d'un coup comme le diable hors de sa boîte... un diable à deux têtes, un monstre effrayant, bien propre à terroriser le petit Français moyen ! Même les plus affranchis s'en étonnaient : « Monstrueuse immoralité », écrivait Maurice Nadeau dans *Combat*, à la fin mars, l'un des premiers à rompre un silence hébété ; et pourtant Nadeau proclamait le génie d'Henry Miller. Puis Max-Pol Fouchet lui emboîta courageusement le pas, et un à un tous les critiques y allèrent de leur hommage...

Par une coïncidence remarquable, le lancement de Miller en France eut lieu en même temps que celui de *Critique*. L'analyse de Georges Bataille, portant sur une lecture attentive des trois livres de Miller, parut en juin, en tête du premier numéro de la revue, sous le titre : « La morale de Miller ».

Admirauteur de Sade, et même de Gilles de Rais, Bataille était fait pour apprécier pleinement le génie iconoclaste de Miller dont il louait les grands moments foudroyants, les illuminations soudaines, tout en émettant des réserves sur ses « attitudes faciles » résultant trop souvent d'un « parti-pris de vulgarité ». La façon qu'a Miller d'interroger le cosmos tout entier, et de hurler dans le grand vide interplanétaire « les cris qui sont ceux du dernier homme », écrit Bataille, toute cette grandiose démesure s'accorde mal de certaines faiblesses

auxquelles il se laisse aller, de ses jugements superficiels et de ses choix de pacotille : « C'est maintenir au fond l'attitude fuyante de l'enfant », note Bataille, pour conclure : « Nous pouvons évoquer, furtivement, les perspectives de l'éclat. Or personne n'éclate : et nous continuons d'écrire, de publier, de lire... »

Il me semblait juste et utile que Bataille émette de telles réserves. L'œuvre de Miller avait les défauts de ses qualités, une certaine incapacité à contrôler les prouesses verbales et les grandes envolées vengeresses, sans doute parce qu'elle était née dans le désordre de l'enthousiasme, de l'exil et de la misère, et qu'elle n'avait été soumise à aucune critique extérieure, à aucun contrôle éditorial. Si je souligne ici ces réserves, et si je m'y rallie, c'est parce que Miller était pour moi « Henry », le Virgile de Big Sur, le héros de mon adolescence, un copain farceur, un ami, en somme, et que lorsqu'on a un tel ami, on le voudrait parfait, et on souffre bien plus de ses faiblesses que s'il n'était qu'un banal étranger.

Cependant, en ce qui concerne la dernière phrase, que je viens de citer, de la critique de Bataille, je pense qu'elle pose à moitié un problème qui mérite plus de prudence. Peut-on faire grief à Henry Miller d'avoir fait métier d'écrire, et donc de rechercher la publication, et les lecteurs ? Cette préoccupation est-elle indigne d'un écrivain prophétique ? Poser le problème suffit à en montrer l'absurdité. Jésus et Mahomet eux-mêmes avaient besoin de leur auditoire pour exister et œuvrer, et cela ne suffit pas à les discréditer.

J'avais tiré la première édition de *Tropique du Capricorne* à quinze mille exemplaires, un chiffre qui, compte tenu de mes visées ambitieuses, m'avait semblé prudent. Or les ventes au cours des premières semaines étaient quasiment nulles. Ma situation financière était devenue soudain très difficile en raison de toutes les entreprises nouvelles que j'avais lancées simultanément. *Critique* était lourdement déficitaire, et je n'avais guère d'espoir que cette superbe revue parvienne jamais à l'équilibre budgétaire. L'ouverture de la galerie Vendôme avait coûté une fortune, de même que l'installation des nouveaux bureaux, rue de la Paix. Je m'étais efforcé de combler les vides immenses que mes différentes entreprises ne parvenaient pas à

remplir en en créant de nouvelles, à commencer par une revue de tricot, qui s'appelait *Tout au Tricot*. Mais j'avais également fait aménager des laboratoires photographiques pour Georges de Miré et un atelier de mise en page, j'avais monté une affaire de romans populaires financée par les commandes de Hachette (que me garantissait Filipacchi), sous-loué une partie du rez-de-chaussée au joaillier américain Harry Winston. Bref, l'immense et luxueux caravansérail avait totalement modifié notre équilibre artisanal des origines, et il me fallait absolument réaliser un grand coup pour me tirer d'affaire... La torpeur de *Tropique du Capricorne* me donnait à penser que je ne m'en tirerais pas...

La chance qui m'avait si constamment souri depuis mes débuts professionnels, cinq ans plus tôt, ne m'avait pas encore abandonné : elle revint sous la forme d'un délicieux procès... Voici comment se présente l'affaire, selon le journal *Combat* du 26 juillet 1946 :

*DES POURSUITES
CONTRE LES ÉDITEURS FRANÇAIS
D'HENRY MILLER*

Un peu partout, et non seulement dans les milieux littéraires, on est furieusement en mal d'orthodoxie. Des critiques, des journalistes, des associations même ont cru bon (et politique) de s'attaquer à des écrivains dont la gloire les chatouillait, souvent pour d'autres raisons que littéraires.

*Et maintenant, retenez bien ce nom, le « Cartel d'Action Sociale et Morale », 28 place Saint-Georges, dépôse une plainte en justice contre les éditeurs de l'écrivain américain Henry Miller, auteur notamment de *Tropique du Cancer* et *Tropique du Capricorne*. Savoir : les Editions Denoël et les Editions du Chêne.*

Sur convocation, M. Girodias, des Editions du Chêne, se rend chez M. le procureur Bergognon. M. le procureur parcourt quelques phrases des passages incriminés comme attentatoires à la moralité publique par les plaignants, et assure M. Girodias qu'ils seront, en effet, traduits en correctionnelle : éditeurs,

auteur (mais il se trouve en Californie) et traducteurs, et « certainement condamnés » en vertu de la loi du 29 juillet 1939. Mais il prévoit, et promet, que ce sera long...

LA LOI ET SON PROPHÈTE

L'article 125 de ce décret « relatif à la famille et la natalité française » spécifie : « Lorsque l'infraction a été commise par la voie du livre, la poursuite ne pourra être exercée qu'après avis d'une commission spéciale dont la composition et le fonctionnement seront fixés par décret. »

Bon. Mais point de décret jusqu'en mars 1946, c'est-à-dire « après » la parution de la première traduction française d'un livre de Miller...

Nous aurons l'occasion de reparler de cette affaire.

... J'avais eu droit, une fois de plus, au miracle. Huit jours après que l'Affaire Miller ait éclaté dans la presse, mes quinze mille *Capricorne* étaient vendus, et nous avions immédiatement réparti entre deux imprimeurs une réimpression de cinquante mille exemplaires. J'annonçai la bonne nouvelle à Miller, en accompagnant ma lettre d'un paquet de coupures de presse, et je lui suggérai de rédiger une déclaration pour les journaux. La lettre qu'il m'envoya en retour, à l'intention de *Combat*, me parut bien molle, prudente, décevante ; il semblait déjà installé dans son nouveau statut d'écrivain célèbre qui doit ménager la chèvre et le chou. Qu'importe, je n'avais plus besoin de lui pour organiser le succès de son livre ! Ou, plus exactement, de ses livres, car *Cancer* avait sur *Capricorne* une bonne tête d'avance, comme on pouvait s'y attendre. Quant au troisième titre de cette belle fournée, *Printemps Noir*, s'il suivait le mouvement plus lentement, il avait été lui aussi l'objet de poursuites correctionnelles (ce que l'article de *Combat* avait omis de signaler.) La maison Gallimard se trouvait donc à nos côtés sur le banc d'infamie.

Pour la presse, l'Affaire Miller était une aubaine qu'elle ne manquait pas d'exploiter à fond. On lisait des titres tels que : « Retour à Vichy ? », « Le Procès Miller aura-t-il lieu ? », « La Bible tombe-t-elle sous le coup de la loi ? » ... Toutes les

variations étaient permises : le titre « 50 000 inculpés » était inspiré par une interprétation littérale de la loi, aux termes de laquelle les lecteurs aussi bien que les libraires étaient passibles de poursuites en tant que complices de l'éditeur et de l'auteur... Quant à la fameuse Commission Consultative de la Famille et de la Natalité Françaises — qui avait pour charge d'examiner l'ouvrage incriminé et de voter pour ou contre les poursuites —, elle était devenue un objet universel de dérision. Présidée par deux gloires vétustes du prétoire qui répondaient aux noms patriciens de Condevaux et de Lerebours-Pigeonnière, elle ne comportait que des représentants d'associations de dames d'œuvres et des magistrats antiques à la recherche d'émotions fortes, des associations de scoutisme et de jeunes filles au pair — plus *un* représentant, seul et unique, de la Société des Gens de Lettres. *Aucun* représentant des éditeurs, les premiers concernés... Dans de telles conditions, est-il nécessaire de préciser que ladite commission avait voté à l'unanimité en faveur des poursuites contre les éditeurs de Henry Miller ? Plus tard, le délégué de la Société des Gens de Lettres, Guy Chastel, avait prétendu qu'il n'avait pas compris que l'objet du vote était aussi grave ; il croyait (expliqua-t-il) que ce vote n'avait qu'une valeur morale, et il était choqué d'apprendre qu'il aurait d'aussi sérieuses conséquences judiciaires. En somme, on l'avait trompé !... Il était entré en dissidence, et la Société des Gens de Lettres s'efforçait de retirer son épingle du jeu... Dans le camp ennemi, il régnait une merveilleuse pagaille.

En septembre, la radio nationale avait organisé dans le cadre de sa Tribune Libre une confrontation entre les deux camps opposés : d'un côté Daniel Parker, ingénieur et père de famille, animateur du Cartel d'Action Sociale et Morale, et avec lui André Ullmann et Robert Kemp, deux critiques qui avaient vitupéré l'œuvre de Miller dans leurs journaux respectifs. Dans l'autre camp, moi, pas encore père de famille mais en passe de le devenir, assisté de trois critiques pro-millériens, Armand Hoog (qui se disait catholique pratiquant), Maurice Nadeau et Pierre Fauchery. Ce débat d'une heure fut marqué par la déflection des deux acolytes de Parker, qui, ayant enfin compris dans quelle sotte galère ils s'étaient embarqués, s'indignèrent qu'on puisse demander la prison pour un écrivain coupable de

ce qui n'était sans doute rien d'autre qu'un excès d'honnêteté artistique.

Il n'est pas exagéré de dire que je souffrais pour mon pauvre imbécile d'adversaire, dont la déroute me fit presque pitié : « Je n'y comprends plus rien ! », gémissait-il dans le micro, à l'adresse du peuple de France... Or nous en étions au quatrième tirage, nous avions déjà vendu cent mille exemplaires de *Capricorne*, et ce serait sans doute une consolation pour M. Parker de savoir que c'était à lui surtout que je devais cette bonne fortune. Je le lui annonçai au micro, et c'est sur cette note un peu vulgaire que se termina le débat, cruel sans doute, mais fructueux... Dès le lendemain nous dépassions les cent vingt-cinq mille exemplaires... *Cancer* frisait les cent soixante mille chez Denoël... La France entière lisait Henry Miller, et je m'efforçai de mon mieux de projeter sur l'écran de mon imaginaire la représentation statistique de ce phénomène de corruption nationale. Ce n'était pas facile.

Jamais l'édition ne m'était apparue sous ce jour sportif, compétitif... Les livres d'art, c'était plus stable, mais bien plus modeste... Le grand succès d'*Autant en emporte le vent*, avant et pendant la guerre, avait déjà sans doute contribué à installer dans la mentalité française la psychose du best-seller à l'américaine... Des phénomènes purement français avaient aussi atteint à la grâce des grands nombres, *La Garçonne*, *L'Atlantide*, *Voyage au bout de la Nuit*... L'unanimisme culturel qui façonne les modes littéraires n'est-il pas du même ordre que le mécanisme qui gouverne les grandes migrations des oiseaux, et les croisades, et la fécondation des plantes ? Comment accéder à cette intuition supérieure, à ce pouvoir divinatoire, pour devenir un grand éditeur littéraire moderne ? Mon père lui-même m'avait donné la recette en vouant toute sa vie, en fin de compte, à la découverte d'un seul auteur, Henry Miller... Savoir associer l'instinct à la persistance — là était le secret. De même pour Sylvia Beach, avant lui, avec Joyce... Le plus singulier était que, la découverte accomplie, dans chacun de ces deux cas, l'éditeur n'en avait pas personnellement profité : il avait aussitôt dépéri et disparu, laissant au monde son héritage, un œuf mystérieux abandonné sur la plage...

Critique connaissait des débuts difficiles : non seulement parce qu'il s'agissait là authentiquement d'une création, mais en raison aussi de l'ordonnancement assez spécial du vaste cerveau mouvant et polyvalent de Georges Bataille. Je sentais bien un malaise latent, mais je ne cherchais pas à intervenir — ni même à tout comprendre — puisque j'avais donné carte blanche tout d'abord à Pierre Prévost, puis à Bataille lui-même, qui avait de toute évidence les ressources nécessaires pour réussir cette entreprise, qui était avant tout la sienne.

Cela laissait Prévost, le rédacteur en chef, dans une situation précaire entre deux mondes étrangers, l'un étant le joyeux chaos de la maison d'édition, et l'autre l'intelligence bouillonnante de Bataille, fertile, certes, mais pleine de contradictions. Il y avait aussi quelques divergences structurelles entre Prévost et lui.

Je ne recevais que des échos très lointains, très assourdis de ces convulsions internes que Prévost me cachait dans le but louable de ne pas créer la panique, ou du moins la méfiance. Il y eut un accrochage au sujet d'un article sur René Guénon écrit par Prévost et jugé trop louangeur par Bataille... Il y eut des accrochages répétés au sujet du communisme, car pour Bataille, toujours secrètement terrifié à l'idée d'un triomphe possible, voire probable, du stalinisme en France aussi bien que dans toute l'Europe, il fallait par avance adopter des positions conformes non seulement à ce qu'était, mais même à ce que pourrait devenir la ligne du Parti...

Bataille n'avait jamais cessé de se sentir personnellement visé, espionné, contrôlé par toutes les fées Carabosse de la mythologie marxiste. Il pensait et se comportait tout comme si, après quatre ans d'occupation nazie, nous allions fatalement connaître les délices d'une occupation soviétique. Cette psychose était d'ailleurs largement répandue dans la ville, dans le pays, et les avant-gardes intellectuelles du communisme l'exploitaient à fond. Dans le cadre de *Critique*, cela se manifestait par une infiltration systématique de certains zélés sympathisants de la cause (tel Eric Weil), et la mise en quarantaine de ceux qui, étant plutôt contre (tels Albert Ollivier et surtout Prévost lui-même), ne voulaient pas s'opposer trop radicalement aux positions attentistes de Bataille

— lequel, se sentant un peu coupable de tant de superbe lâcheté, s'appuyait sur tous ceux qui souffraient de la même psychose, tel Maurice Blanchot, pour démontrer qu'il n'y avait pas d'autre voie. Lorsque parurent les livres de Koestler, *Le Zéro et l'Infini*, *Le Yogi et le Commissaire*, le problème devint singulièrement poignant du fait que Koestler était assurément un bel esprit, un écrivain qu'on ne pouvait se permettre d'ignorer : engager une polémique pour ou contre ses deux dénonciations magistrales du stalinisme, cela créait un dilemme tout simplement affreux.

Le microcosme turbulent de *Critique* était représentatif de toute l'intelligentzia politisée en France : Staline avait vaincu avant même de paraître — grâce, d'ailleurs, au précédent créé par Hitler. Et il est fort heureux qu'il se soit abstenu de paraître pour de bon, car en ces temps de terreur endémique, larvée, gratuite, tous les grands esprits, tous les hommes libres lui auraient embrassé les pieds, battant leur coupe et s'accusant de tous les péchés imaginaires. Arthur Koestler n'avait certes pas tort, mais celui qui avait vraiment raison était George Orwell, l'auteur clairvoyant de *1984*.

Malgré ce vilain chancré politique, l'édification de la revue se poursuivait activement sous la houlette de Georges, réunissant dans un effort partagé un bon nombre d'intellectuels parmi lesquels Maurice Blanchot, Alexandre Kojève, Raymond Aron, Eric Weil, Albert Ollivier, Joe Bousquet, Alexandre Koyré, Daniel Kahnweiler, Albert-Marie Schmidt... Mais les discussions, les exégèses et les dissensions entraînaient de très nombreux retards.

Pour ou contre de Gaulle, telle semblait être désormais la seule alternative de la vie politique, et l'image du Connétable hantait quotidiennement les rêves de tous les Français. Des amis m'avaient amené chez l'amiral Muselier, l'homme qui avait créé la marine de la France Libre à Londres pendant la guerre, et qui, s'étant vite brouillé avec le général, avait été aussitôt jeté dehors avec pertes et fracas... De sa mésaventure Muselier avait tiré un livre auquel il avait donné ce titre piquant : *De Gaulle contre le Gaullisme*.

« Le manuscrit est prêt », me disait l'amiral. « Il n'y a pas une virgule à changer, les élections approchent, cela vous intéresse-t-il ? »

Avec le manuscrit du vieux corsaire (c'est ainsi que Muselier aimait à parler de lui-même, tout en examinant avec complaisance son profil dans le miroir), nous nous éloignions de la littérature... Mais ce n'était pas sans intérêt, il s'agissait d'une pièce importante du puzzle de Gaulle. Le phénomène de Gaulle me passionnait, bien que négativement : j'aurais voulu comprendre quel grand vent gonflait ce personnage comme une voile tendue à craquer vers le large, vers l'aventure, ou, plus exactement, vers le pouvoir.

Le récit de Muselier, rédigé, hélas, dans un style héroïco-militaire assez indigeste, était un document implacable, de par sa naïveté même, sur une page d'histoire — ou plutôt de préhistoire : les vingt premiers mois de la France Libre à Londres retracent les débuts de l'apprenti dictateur, qu'on voyait se prendre inlassablement les pieds dans le tapis, et rebondir chaque fois en se raccrochant au lustre.

L'amiral, il faut en convenir, avait tout pour lui déplaire : son grade, supérieur au sien, ses brillants états de service, son expérience politique acquise dans différents ministères, et un sens de l'organisation et du commandement dont lui, de Gaulle, général de fraîche date, était totalement dépourvu. Première gaffe : l'amiral avait pris l'initiative de doter ses bateaux de l'insigne de la croix de Lorraine pour les distinguer de ceux de Vichy, et le général n'avait pu qu'entériner l'invention par un autre de ce qui allait devenir le symbole fameux de son mouvement. Deuxième gaffe : Muselier avait réussi à recruter trois fois plus de cadres et d'hommes pour sa marine que de Gaulle n'en avait aligné dans le même temps pour les autres armes. Mais le pire grief contre l'amiral, c'est qu'il voyait juste. Pour ne pas l'avoir écouté, de Gaulle subit l'échec sanglant de Dakar, cette bataille fratricide entre Français qu'il s'était pourtant engagé à éviter. Ensuite ce furent Saint-Pierre-et-Miquelon, la Syrie, le Liban, l'Indochine... Comme la présence de Muselier lui était insupportable, ses services secrets firent arrêter l'amiral par la police britannique sur la foi de faux grossiers. Ayant réussi à se sortir de ce mauvais pas, Muselier

finit néanmoins par être éliminé de la façon la plus rude : le fait du prince.

Voici, en ses propres termes, un condensé de son aventure.

« Dès qu'il eut obtenu de Churchill sa reconnaissance comme chef de tous les Français qui, où qu'ils soient, se rallieraient à lui pour défendre la cause alliée, de Gaulle évita soigneusement d'accepter le concours d'officiers généraux plus anciens et plus connus que lui. Seuls, le général Catroux, le général Legentilhomme et moi-même acceptâmes de nous grouper autour de lui, en renonçant à nos prérogatives de grade pour ne songer qu'à la restauration de la patrie. Mais la volonté de De Gaulle d'être le chef absolu de la force militaire française en formation contribua à écarter du parti de la résistance plusieurs grands chefs et les formations et les territoires sous leurs ordres. Malheureusement pour la France, de Gaulle, excellent commandant de groupe de chars, n'avait ni les connaissances générales, ni l'esprit politique nécessaires pour la tâche qu'il avait assumée. L'échec de ses négociations de l'été 1940 avec les généraux Noguès et Mittelhäuser a donné à la guerre une tournure qu'elle n'aurait pas eue si de Gaulle avait agi avec plus de diplomatie et moins d'orgueil dès le début. L'avenir fera toute la lumière souhaitable sur ces négociations qui firent perdre à la France la possibilité de jouer un rôle beaucoup plus vaste dans la conduite de la guerre que cela n'a été le cas. Sa vanité l'empêchait d'écouter les conseils de ses collaborateurs les plus avisés ; les fautes se multipliant, il devint difficile de masquer l'insuffisance du chef. Pendant près de vingt mois, nous passâmes une partie de notre temps à essayer de parer aux conséquences de ses erreurs. Souvent, par ignorance, il sacrifia les intérêts français ; souvent, pour les défendre, au contraire, il usa de méthodes maladroites qui nuisaient à notre cause en indisposant nos alliés. A l'intérieur même du mouvement, ses façons d'agir inadmissibles, et les moyens employés par son entourage pour assurer son hégémonie, arrivèrent à décourager la plupart de ses collaborateurs, après avoir écarté du mouvement un grand nombre d'hommes qui auraient volontiers rallié un chef plus humain. « Diviser pour régner » semblait être sa devise, et il n'hésitait pas à employer ou à laisser employer par ses hommes de confiance des méthodes de

corruption, morale ou financière, tout en se comparant à la plus pure de nos héroïnes nationales.

De Gaulle, souvent à court d'idées, semblait désirer étouffer les personnalités. Son but personnel était de se faire reconnaître comme l'incarnation de la France, exactement comme le maréchal Pétain, et de ce fait Pétain apparut bientôt comme son principal ennemi. Son intransigeance vis-à-vis de tous ceux qui, dès les premiers jours, ne s'étaient pas rangés sous ses ordres, écarta bien des ralliements, et ses appels enflammés contre les gens de Vichy risquèrent de précipiter davantage et plus vite les gouvernements successifs du maréchal dans les bras de l'Allemagne, et d'amener la guerre entre la France et l'Angleterre. Son éloquence, soit par la radio, soit dans les conversations politiques et privées, avec les ministres et les hautes personnalités britanniques, s'exerça constamment dans ce sens : il semblait oublier que nos ennemis n'étaient pas des Français, il s'obstinait à ne pas comprendre qu'il fallait, avant tout, réconcilier les Français entre eux, et gagner à notre cause les égarés que la défaite avait éloignés du parti de l'espoir et de la liberté.

De par son accord du 7 août 1940 avec Winston Churchill, de Gaulle était le chef d'une force militaire française. Il pouvait recruter le personnel civil nécessaire au fonctionnement des services de cette force ; mais il ne tarda pas à multiplier ce personnel civil et à transformer son mouvement purement militaire, au début, en un mouvement politique. Influencé d'abord par quelques jeunes gens ambitieux et extrémistes, il écarta progressivement ses collaborateurs républicains ; dès août 1940, il fit remplacer la devise : « Liberté, Égalité, Fraternité » par « Honneur et Patrie » aux émissions françaises à la B.B.C. Puis, comprenant, sur mes conseils d'ailleurs, que le peuple français ne voudrait pas entendre parler de l'instauration d'un pouvoir despote, ou d'un retour à la monarchie, il glissa apparemment vers la gauche, et se donna l'allure d'un général républicain.

Il parla de constituer, à Brazzaville, une assemblée de délégués français, à titre consultatif, mais y renonça rapidement et se borna à créer un Conseil de défense de l'empire, qu'il prit soin de ne jamais réunir. Puis, en septembre 1941, il créa le Comité national, composé en presque totalité d'hommes dont il disposait

entièrement et qu'il pouvait d'ailleurs renvoyer à son gré. Les membres du Comité national avaient les pouvoirs dévolus normalement aux ministres français, mais, pour qu'un décret fût valable, il suffisait qu'il fût revêtu de la signature du général et de celle d'un des commissaires nationaux, et non du commissaire national responsable. Aucun contrôle n'existeit, le Comité consultatif prévu dans l'ordonnance n° 16 du 24 septembre n'ayant pas été constitué avant la convocation, en 1943, de l'Assemblée consultative d'Alger.

C'est ainsi que le mouvement des Français combattants, qui prétendait représenter la France, fut dirigé par un apprenti dictateur incomptént, pourvu de pouvoirs plus étendus que ceux des monarques les plus absolutistes.

Une telle organisation ne pouvait pas obtenir l'accord du peuple français, resté foncièrement républicain, et risquait de le conduire à la guerre civile.

Le danger était d'autant plus grand que de Gaulle, par tous les moyens, a fait croire à nos alliés qu'il était plébiscité par le peuple puis, en fermant ce cercle vicieux, a cherché à persuader, par sa propagande et par ses agents, les Français de France que son organisation était parfaite et qu'elle recevait l'appui intégral des alliés, et que ces derniers la reconnaissaient comme un véritable gouvernement. Or, si de Gaulle, eut, au début du moins, l'appui personnel de Churchill, s'il profita ensuite du fait que le gouvernement britannique ayant largement misé sur lui, chercha, malgré toutes ses fautes, à le soutenir, quoique l'apprécient à sa juste valeur, il n'a jamais eu l'appui complet du gouvernement des Etats-Unis. En effet, la démocratie américaine ne pouvait, sans renier tous ses principes, l'appuyer ; le State Department n'oublia jamais l'occupation de Saint-Pierre-et-Miquelon décidée sans l'accord des alliés. A la fin de 1942, du fait de son caractère, de son ambition, de ses fautes accumulées, de Gaulle n'avait pas permis au mouvement de la France Libre de prendre l'essor qu'il aurait pris sans lui.

Cet état de fait avait amené le morcellement, le compartimentage de la France et de son empire en un certain nombre de portions rivales, soumises à des chefs qui s'enviaient, et qui, la plupart, ne songeaient qu'à leurs propres ambitions. Cet état de choses risquait d'amener la guerre civile ou, au moins, la perte de

certaines de nos colonies. Le peuple de France était alors en droit de se demander aux mains de quel dictateur il allait être livré. Il avait le choix entre la dictature Pétain-Laval, sous la coupe d'Hitler, la dictature de Gaulle, appuyée par l'Angleterre, et la dictature Darlan-Giraud soutenue par l'Amérique. Les vrais démocrates : le peuple qui souffrait, qui travaillait et qui résistait, désespérant de ses chefs, mettait tout son espoir dans le communisme, dont de Gaulle favorisait ainsi, bien involontairement, la croissance.

Lorsqu'en juin 1943, le State Department, qui voulait éviter une perte de prestige, se rendit compte qu'il ne pouvait compter sur le général Giraud et rapprocha sa ligne de conduite de celle du Foreign Office, le général de Gaulle sembla modifier son attitude. Ce renversement apparent de politique lui permit d'obtenir la reconnaissance du Comité national par les Américains.

Après avoir, par son goût du pouvoir personnel et ses fautes politiques nombreuses — dont le choix d'un entourage trop légitimement suspect aux républicains n'est pas la moindre — rejeté une partie du peuple français vers le parti communiste qui avait su prendre une part essentielle dans la résistance intérieure, et cela au prix de nombreuses victimes, le général de Gaulle appela au pouvoir les chefs de ce parti.

Depuis lors, nous avons assisté, aussi bien en politique intérieure qu'en politique extérieure, aux changements d'attitudes déconcertants du général de Gaulle.

Après avoir promis à plusieurs reprises la restauration des institutions républiques et s'être fait le défenseur des conseils généraux, il a refusé d'appliquer la loi Trévenec, qui permettait d'assurer le retour à la légalité républicaine. Il nous a dotés du régime du référendum ainsi que de la loi électorale actuelle d'où sont issus le tripartisme... et la confusion.

En politique extérieure, il a joué successivement l'une contre l'autre les cartes superbes qu'il avait en mains, opposant tantôt l'Amérique à l'Union soviétique, tantôt l'U.R.S.S. aux Anglo-Saxons. Après avoir signé à Moscou l'alliance franco-soviétique, il se fait actuellement le champion du bloc occidental.

Le résultat de ces revirements successifs est que, pas plus en

politique intérieure qu'en politique extérieure, personne ne peut faire fond sur lui.

Ses promesses inconsidérées aux Syriens, aux Libanais et aux Indochinois — promesses qu'il a tout fait pour rompre quand elles se sont révélées gênantes — font actuellement perdre à la France des positions stratégiques, économiques et culturelles pour lesquelles des générations de Français se sont sacrifiés, et cela sans la moindre compensation. Sa politique vis-à-vis des Français d'outre-mer a provoqué jusqu'en Afrique du Nord un bouillonnement dangereux.

Méprisant la leçon tant de fois répétée de l'Histoire — utilisant l'enthousiasme et la foi patriotique des Français, pour qui il fut pendant plusieurs années le symbole de la lutte et de la liberté, et qui ne comprennent pas que l'homme est bien loin de se confondre avec le symbole — il continue sa route vers un but bien défini : la prise du pouvoir personnel dans un régime présidentiel.

Ealing-Paris, novembre 1942, août 1946. »

Il faut que je m'explique.

En publiant le livre de l'amiral Muselier, naïf dans la forme, vrai dans le fond, je déclarais la guerre à la société.

Pas une guerre locale ou partielle : une guerre totale. Je n'étais pas *contre* un certain homme politique, *contre* un certain parti : j'étais *contre* toute politique, *contre* la politique en soi. Contre cette pétrification de l'intelligence et de la sensibilité qui résulte toujours du processus politique. Contre le discours électoral. Contre les finasseries à n'en plus finir, contre les mœurs politiciennes.

Même les vieux anarchistes d'autrefois faisaient de la politique. Et, ce qui était le plus grave dans leur cas, ils la faisaient mal, car ils avaient mauvaise conscience. Si je respectais la qualité de cœur qui faisait d'eux des anarchistes, je restais allergique à leurs projets médiocres et à leurs méthodes absurdes. L'histoire tragique de la Commune, l'invention du terrorisme par les nihilistes russes, la folie destructrice de la

bande à Bonnot, la conduite haineuse et absurde des anarchistes à Barcelone pendant la guerre civile : il y avait de quoi en pleurer — pendant des siècles ! Les anarchistes avaient tué l'anarchie.

De Gaulle s'était éliminé lui-même du pouvoir qu'il avait tant travaillé à conquérir, et il l'avait laissé entre les mains d'une coalition d'ennemis jurés (union contre nature que seule la terreur du grand Charles avait rendu possible) : le M.R.P. catholique, les communistes, les socialistes S.F.I.O. Ces derniers étaient les plus puissants, puisqu'ils occupaient la place centrale, entre la droite chrétienne et bourgeoise, d'une part, et le parti ouvrier fidèle à Staline, d'autre part.

Le repli tactique du général avait évidemment une autre cause que sa mauvaise humeur : il était persuadé que le régime des partis ne manquerait pas de s'épuiser dans ses dissensions habituelles, et que le moment viendrait où, de guerre lasse, le peuple de France tout entier le plébisciterait, lui, de Gaulle... Il n'empêche que la S.F.I.O., ne cessait de se renforcer... Tout comme il en avait été pour le Parti radical-socialiste d'avant la guerre : rien n'avait changé, sinon l'étiquette.

Ce retour navrant aux vieilles ornières de la politique des partis, aussitôt après l'humiliation de la défaite et de l'Occupation, laissait songeur. On en arrivait à comprendre l'impatience de de Gaulle. Il avait prétendu mettre fin au régime des partis aux seules fins de le remplacer à lui tout seul ; or s'il avait été forcé de s'éclipser, c'était bien parce que les Français ne pouvaient se passer de leur opium, les campagnes électorales, les palabres, les affiches, les meetings, les copinages et les coups tordus.

Le général tenait les Français pour des veaux, et il le leur disait. Mais les Français étaient au fond d'eux-mêmes assez contents d'être comparés aux douces bêtes aux fesses crottées qui rêvassent en regardant passer les trains... les trains interminables de la politique, accompagnés de la fumée des discours, et du panache glorieux des programmes électoraux qui s'éparpillent en flocons vaporeux dans les vallons de France.

Qu'on était loin de 1789 ! Qu'étaient devenus les grands

desseins révolutionnaires ? Le noble rêve d'une démocratie héroïque qui ferait de chaque citoyen un roi, un sage, un créateur — un homme ou une femme dans toute la force du terme ?

Oui, on en était loin... La défaite de 1940 avait été sinon voulue, du moins acceptée par une immense majorité avec soulagement, et même un certain plaisir secret. En revanche, la Libération avait réveillé bien des inquiétudes : il allait falloir choisir entre ce grand tranche-montagne de général et les trains qui passent dans la campagne...

Moi aussi je me posais des questions : n'y avait-il pas d'autre voie ?, ne pouvait-on retrouver une dynamique, une raison de vivre, autre que « la politique » ?

Il est temps de parler plus longuement de trois de mes amis qui voulaient bien écouter mes discours idéalistes... avec un petit sourire protecteur : ils étaient les trois mousquetaires de l'intelligentzia communiste, liés autant par l'amitié que par leur statut de jeunes espoirs du Parti.

Pierre Hervé dirigeait l'hebdomadaire crypto-communiste *Action*, Pierre Courtade tenait la rubrique de politique étrangère dans *l'Humanité*, redoutable privilège, et Georges Székérès était le correspondant à Paris de la presse hongroise. La Résistance les avait rapprochés accidentellement, mettant en valeur leurs affinités naturelles, à tel point qu'ils étaient devenus inséparables.

Georges vivait avec Jeannie, la sœur de Gervaise, et les deux Pierre avaient respectivement pour femmes Annie Hervé, une Bretonne au regard clair, et Génia Courtade, qui se trouvait être pour moi, en même temps qu'une amie et une confidente, ma secrétaire, tout simplement. Génia était la fille d'émigrés russes et juifs ; son père avait commis la faute de retourner en U.R.S.S. dans les années trente, et il avait été liquidé dans une des grandes purges de l'époque, laissant à Paris Mouche, sa femme, et deux enfants, Génia et son frère.

Comment concilier l'histoire tragique de cette famille avec le stalinisme rigoureux de Pierre, à qui son métier imposait la tâche la plus ingrate qui soit — celle de présenter quotidiennement les faits et gestes du grand frère soviétique sous la forme

imposée par l'appareil du Parti, tout en lui donnant une apparence bien française, une tournure intellectuelle à la parisienne, et le ton de l'authenticité la plus évidente ?

Il était difficile de discuter de tout cela lorsqu'on parlait politique avec lui, dans la mesure où je ne voulais surtout pas faire ou dire quoi que ce soit qui puisse atteindre Génia, ma charmante amie et collaboratrice, dont la situation ambiguë était parfois insupportable. Entre son père, sacrifié par Staline, et son mari qui vendait la gloire de Staline chaque jour aux Français, il y avait une cassure douloureuse qu'elle s'efforçait d'isoler et de colmater grâce aux ressources de gaîté et d'amitié dont elle était si riche. Elle aimait Pierre, le beau ténébreux, mais, pour supporter ce qu'un tel mariage impliquait, elle avait recours à toutes les diversions extérieures qu'elle pouvait se trouver pour oublier le fait central de sa vie.

Les relations privilégiées que j'avais avec sa femme intriguaient Pierre, et entretenaient en lui un certain foyer de jalousie. Car, tout en trompant sa femme, c'était un mari jaloux. Cela nous aurait brouillés — s'il n'était encore plus sensible au fait qu'on puisse admirer, apprécier Génia. En conséquence nous passions souvent ensemble de longues soirées, au cours desquelles, la boisson aidant, il arrivait que je me lance dans de vibrantes professions de foi anarchistes.

Le bar sans nom de la rue Saint-Benoît que nous appelions, Dieu sait pourquoi, La Bibliothèque, alors qu'on y rencontrait bien plus d'ivrognes que de livres, était notre point de rendez-vous le plus fréquent en début de soirée. Les soucoupes s'empilaient à mesure que les discours asséchaient les gosiers. J'étais en train de céder à l'habitude néfaste du Ricard, boisson politique s'il en est, et d'autant plus traître qu'elle a un côté hypocritement rafraîchissant.

La campagne contre la bombe atomique battait son plein, vaste machine de propagande téléguidée par le Parti. Sous les dehors d'une cause pacifiste de la plus haute moralité, les appels se succédaient dans le but de dresser l'opinion publique internationale contre les Américains... en attendant que l'Union Soviétique ait réussi à fabriquer sa propre bombe. C'était évident ! Mais je me rendis vite compte que ces trois

esprits forts, Georges et les deux Pierre, n'admettaient pas, même à titre d'hypothèse, que soit mise en doute la doctrine officielle du P.C... Nous pouvions boire et nous amuser ensemble, et nous ne nous en privions pas, mais à l'idée que je touche à un seul poil de la moustache du petit père Staline, ces hommes réputés libres perdaient aussitôt leur air jovial. Ils avaient beau être jeunes, intelligents, cultivés et frondeurs, ils n'en manifestaient pas moins un respect pointilleux pour les consignes les plus grossières du Comité central, ce qui me paraissait fort déroutant.

« Tu n'es qu'un anarchiste fumeux comme on n'en fait plus de nos jours », me disait Pierre Hervé en riant. « Tu devrais bien t'entendre avec le camarade Grégoire, le ci-devant Yves Farge, un authentique héros de la Résistance, lui au moins. Il ne jure que par Bakounine... Avec lui on se sent ramené un bon siècle en arrière, c'est une vraie cure de rajeunissement. »

Je dressai l'oreille. Farge était un tribun méridional dans la grande tradition, à ceci près qu'il n'avait pas l'accent du Midi, ce qui paraissait toujours surprenant. Rédacteur en chef du *Progrès de Lyon* avant la guerre, il avait pris le maquis dès l'arrivée des Allemands en zone sud, en 1942, et il était devenu l'un des grands organisateurs de la vie clandestine dans le Vercors et dans toute la région. Un foudre de guerre ! Nommé Commissaire de la République à Lyon et pour toute la zone Rhône-Alpes dès le débarquement, il avait accueilli, seul, dans la cour de la préfecture, le général de Gaulle lors de son arrivée à Lyon, en grand équipage.

« Monsieur le Commissaire de la République », s'inquiète le général en lui serrant la main, « je vous vois bien seul. Où sont donc les corps constitués ? »

« En prison, mon général », répond gaiement Farge avec son bon sourire.

« Ah ! La manière forte, hein ? », s'étonne le général, quand même un peu ennuyé de ne pas être reçu, comme partout ailleurs, par une foule de fonctionnaires vichysois hâtivement reconvertis.

« Il n'y a pas d'autre moyen, mon général. A Lyon ces gens ont fait trop de mal. »

Le général ayant pris bonne note de débarrasser au plus tôt

l'administration de cet homme à poigne, Yves Farge n'avait pas fait de vieux os à la préfecture de Lyon, et il avait retrouvé avec plaisir le journalisme. Son prestige lui avait valu d'être aussitôt bombardé grand reporter, et lors de la première explosion atomique de Bikini où deux bateaux entiers de journalistes américains étaient présents, il se trouvait être le seul représentant de la presse française.

Quelques mois auparavant, Félix Gouin, président du Conseil, l'avait pressé d'accepter le très dangereux portefeuille du Ravitaillement, dont personne, bien entendu, ne voulait. Farge s'était méfié de Gouin et des combines notoires de ce socialiste méridional qui avait été successivement premier président, dès 1943, du Gouvernement Provisoire de la République à Alger, puis premier président de l'Assemblée Nationale Consultative, puis de l'Assemblée Nationale elle-même, avant de devenir, à la fin de 1945, chef du gouvernement tripartite.

Après de Gaulle, Gouin était le véritable homme fort du régime, et il n'était pas difficile de deviner qu'il rêvait de prendre au général la première place.

A sa proposition, Farge avait donc répondu :

« Pour que je puisse assumer une pareille charge, il faudrait qu'on me donne les moyens de maîtriser le marché noir, qui est en train de détruire le pays. Et pour cela il faudrait faire passer une loi qui permette de condamner les gros trafiquants à la peine de mort. L'accepterais-tu ? »

Gouin, bien sûr, avait levé les bras au ciel, et la proposition était restée sans réponse. Il en avait toutefois immédiatement formulé une autre, à la grande surprise de Farge :

« Bon, n'en parlons plus. J'ai autre chose pour toi. Tu as vécu et travaillé au Maroc, tu connais le pays... Nous avons pensé à toi pour la Résidence Générale. Qu'en dirais-tu ? »

Farge comprit qu'on tentait de l'acheter, et que Gouin avait quelque chose à cacher. Il connaissait ses ambitions présidentielles, savait qu'il se croyait certain de l'emporter aux prochaines élections... A condition, bien sûr, que rien de fâcheux ne vienne entraver sa candidature... Farge déclina poliment la Résidence Générale.

Le gouvernement Gouin avait été remplacé par un gouverne-

ment Bidault, composé des mêmes personnes, et Farge se trouvait à bord du bateau américain face à l'atoll historique de Bikini lorsqu'il reçut, le 27 juin, un télégramme de Georges Bidault lui-même, l'invitant de nouveau à accepter le ministère du Ravitaillement — « à ses conditions ». Farge n'avait pas refusé.

De retour à Paris, ses collègues s'évertuèrent à le faire renoncer à cette peine de mort bien encombrante qu'on lui avait promise, et qui allait terroriser les électeurs. Le marché noir pouvait bien être illégal, immoral, scélérat, il n'en restait pas moins que tous les Français en profitaient, ne serait-ce que comme consommateurs... à commencer par les ministres.

Mais Farge avait déjà annoncé dans la presse : « *Plus de marché noir pour Noël — si on me donne les moyens nécessaires* », et il n'était pas homme à faire machine arrière. Dès le premier Conseil des ministres auquel il assista, il offrit sa démission, et on lui accorda ce qu'il demandait : l'internement administratif et la peine de mort. Des épouvantails sans valeur, certes, mais, sur le papier au moins, il avait gagné.

Jules Moch, qui avait troqué l'Intérieur contre les Travaux Publics dans ce nouveau cabinet, mit Farge en garde contre Malafosse, directeur du service des boissons au ministère du Ravitaillement, et qui à ce titre contrôlait tout ce qui touchait à l'importation et à la distribution du vin. Ayant vérifié la valeur de ce renseignement, et appris entre autres choses que la femme de Malafosse gérait un négoce de vins particulièrement prospère, Farge congédia son directeur des boissons et fit ouvrir une enquête qui révéla bientôt un bon nombre de malversations. Ce Malafosse avait été recommandé par le chef de cabinet du général de Gaulle lorsque celui-ci avait quitté le gouvernement, en 1945, au nouveau ministre du Ravitaillement dans le cabinet tripartite qui avait suivi, Christian Pineau... lequel Pineau était devenu ministre des Transports dans le nouveau gouvernement : cette valse lente des portefeuilles était bien dans le style de la Troisième République, et une pratique qui n'avait pas manqué de ressusciter dès la fin de l'Occupation. Cette permutation des ministres n'empêchait pas les chefs de service qui se trouvaient sous leurs ordres d'être quasiment inamovibles : leur fonction était presque comparable à celle des

fermiers généraux de l'ancien régime, plus solide et plus respectée que celle des ministres eux-mêmes.

Malafosse, fort de la recommandation du chef de cabinet du général, et aussi du soutien des hauts dignitaires de la S.F.I.O., ne comprenait pas qu'on pût le congédier de la sorte. Il était allé se plaindre au président Gouin lui-même, qui se fâcha et appela Farge au ministère du Ravitaillement :

« Cher ami, je vous le demande de la façon la plus urgente, recevez Malafosse et écoutez ce qu'il a à vous dire. »

Farge refusa tout net. Malafosse, piqué au vif, avait aussitôt déposé une plainte en diffamation contre lui, fondée sur les interviews données par Farge à la presse, dans lesquels il avait mis en cause « ses négligences ».

Il fallait à tout prix assainir la situation : Farge réclama la constitution d'une commission d'enquête à laquelle il remit un volumineux dossier. Mais les travaux de la commission prendraient des mois, ils exigeraient de nombreuses auditions en Algérie même, point de départ des principaux trafics. En butte à l'hostilité du gouvernement dont il faisait partie, Farge abandonna son portefeuille de ministre à la faveur d'un remaniement, six mois après son entrée en fonctions.

A l'automne de l'année suivante, la commission parlementaire rendit enfin un rapport circonstancié sur l'affaire des vins, recommandant sept inculpations au garde des Sceaux, André Marie, socialiste S.F.I.O. — recommandation qui ne fut suivie d'aucun effet, ce dont le vice-président de ladite commission, Antonin Gros, s'étonna publiquement. La raison d'une telle inaction devint bientôt évidente : tout l'entourage de Félix Gouin étant compromis dans cette affaire, il serait bien difficile d'éviter qu'il ne soit entraîné lui-même dans le scandale qui allait éclater. Et cela ne manquerait pas de causer un tort énorme à la S.F.I.O...

En septembre 1947, je rencontrais pour la première fois Yves Farge, le « ci-devant » dont se moquaient mes amis communistes, et son absolue sincérité m'enthousiasma. André Lejard, qui connaissait Farge de longue date, était aussi émoustillé que moi... Je décidai de demander à l'ancien ministre un témoignage écrit sur l'affaire, que je me proposais de lancer le plus tôt possible.

« Si nous n'avons pas pu obtenir encore les inculpations demandées », avait révélé Antonin Gros, « nous avons été par contre l'objet de certaines sollicitations. Le président Félix Gouin nous a priés de bien vouloir disjoindre son cas des autres personnes compromises, ou en tout cas de le mettre hors de cause. La commission n'a pas cru devoir déferer à cette demande. »

Farge nous remit un épais dossier de presse, plus des extraits de celui de la commission parlementaire, qui démontraient qu'il n'avait en rien exagéré dans sa présentation de cette histoire incroyable. Je lui conseillai de publier un condensé de l'affaire sous la forme d'un pamphlet de cent ou cent vingt pages, tout au plus, qu'un gros tirage permettrait de vendre à bas prix. Il suggéra de l'appeler *Le Pain de la Corruption*, titre qui me parut plutôt mélodramatique, et qui nous éloignait du sujet principal : le vin. Mais ce ton déclamatoire était en harmonie avec l'allure patriotique de notre entreprise. Va pour *Le Pain de la Corruption...*

Très ému par les déclarations de la commission d'enquête, autant que par l'annonce de la parution du pamphlet, Gouin s'agitait. Dans une interview accordée à *Combat* il avait protesté avec véhémence que toute cette affaire avait été frauduleusement gonflée, ce qui n'était pas la meilleure façon de se disculper. Le lendemain, au Conseil des ministres du 9 octobre, il avait tempêté, menacé et supplié ses collègues pour qu'ils lui délivrassent collectivement un certificat d'innocence. Sans doute disposait-il d'arguments secrets puissants, car le gouvernement, à l'issue de sa réunion, diffusa un communiqué par lequel les ministres affirmaient leur solidarité avec leur collègue.

Au lendemain de la parution du *Pain de la Corruption*, Rémy Roure écrivait dans *Le Monde* : « *Il est impossible que le petit livre que M. Yves Farge vient de publier sous ce titre [Le Pain de la Corruption] aux Editions du Chêne tombe dans le silence. Nous n'aimons pas remuer les scandales. Mais les scandales que dénonce l'ancien ministre du ravitaillement : lait, fruits et primeurs, ou vin, seraient singulièrement aggravés, leur résonance serait beaucoup plus profonde, le renom de notre pays en*

serait encore plus atteint, si les hommes qui sont accusés d'avoir favorisé ces tristes intrigues préféreraient rester muets aux postes éminents qu'ils occupent. Il leur faut nécessairement ou poursuivre leur accusateur en démontrant la calomnie, ou accepter de supporter la responsabilité de leurs actes... »

Le ton était donné, et toute la presse parisienne jubilait à l'idée du beau scandale qui allait jaillir de ce petit livre rouge et vert, bourré d'accusations terribles. Félix Gouin, c'était après tout le deuxième grand personnage du nouveau régime, celui-là même en qui tous les augures voyaient le prochain président de la République.

Le fameux tribun de la S.F.I.O., Félix l'Invincible, ne pouvait plus se soustraire à la nécessité de nous intenter un procès en diffamation, à Farge et à moi-même, son éditeur, pour tenter de sauver son honneur et sa carrière politique... Sans parler de celle de tous les copains, ministres ou pas, qui l avaient aidé jusque-là... Nous avions donc tout l'appareil de l'Etat contre nous, y compris le garde des Sceaux, André Marie, qui avait déjà fait preuve d'une partialité scandaleuse à l'encontre de Farge au cours du procès Malafosse. Nous avions aussi contre nous l'appareil du parti S.F.I.O., alors solidement implanté au pouvoir. Une belle fête en perspective ! Pierre Scize, dans *Le Figaro*, définissait ainsi les données de l'affaire, tout en décrivant l'atmosphère de la première audience :

« Le procès en diffamation qui va opposer durant plusieurs audiences M. Félix Gouin, ex-président du Conseil, ex-chef du Gouvernement provisoire, à M. Yves Farge, ex-ministre du Ravitaillement, est de ceux qu'on ne doit pas laisser dans l'ombre, de ceux aussi qu'on devrait traiter avec toute la gravité et la décence que comportent de tels débats, mettant en cause de telles personnalités. »

Il est à craindre qu'on abuse de ce que cette affaire offre de sensationnel, et la cohue qui se pressait, hier, à la dix-septième Chambre correctionnelle, ses réactions, sa tenue, font craindre qu'il n'en soit ainsi. On pouvait croire assister à un match de pancrace plutôt qu'à un débat où nos institutions mêmes dans la personne de deux personnages éminents sont en cause.

Félix Gouin a-t-il, comme l'affirme Yves Farge dans son livre,

Le Pain de la Corruption, protégé, favorisé, couvert les trafiquants qui, depuis la Libération, mirent en coupe réglée le marché du vin ? Les accusations de M. Farge sont précises, nombreuses, et la suite des événements ne leur a pas donné tort. Sur douze personnes qui pouvaient intenter à l'ex-ministre du Ravitaillement un procès en diffamation, onze s'en trouvent empêchés, faisant l'objet d'instructions, d'inculpations, d'enquêtes parlementaires, ou étant détenues à propos de délits relevés par Farge ou de délits connexes : trafics d'influence, trafics de devises, escroqueries diverses. Seul Félix Gouin est encore en état de traduire devant les juges celui qu'il appelle son diffamateur.

"JE FERAI LA PREUVE", AFFIRME YVES FARGE.

Une disposition relativement nouvelle de la loi réprimant la diffamation permet d'apporter devant le tribunal la preuve des faits articulés. M. Farge s'en réclame et promet de prouver ce qu'il avançait dans son pamphlet.

Mais cette preuve il ne peut la faire qu'au moyen de pièces tirées des dossiers d'affaires encore à l'instruction. Et le Parquet, par l'organe de M. le substitut Fiamma, défend qu'elles soient produites, une instruction devant demeurer secrète jusqu'au jour de l'audience.

M. Yves Farge, qu'assiste Me Blumel, reproche alors au Parquet ses lenteurs systématiques dans l'instruction de l'affaire Malafosse.

"Depuis dix-huit mois le Parquet freine ces instructions. Mais on n'étouffera pas cette affaire !", s'écrie M. Farge.

Et il résume en un éloquent exposé ses griefs contre le "clan Gouin". La loi qui défend qu'on rende compte d'un procès en diffamation ne permet pas d'entrer dans les détails. Mais les lecteurs du Pain de la Corruption connaissent ce qu'ils sont. A son passage au ministère du Ravitaillement, Yves Farge découvrit les agissements d'un véritable "gang" du vin. Ce ne sont que corruption, commissions qui se chiffrent par millions — soixante-dix millions pour une licence de bateau-citerne — trafics d'influences, où le chef du Gouvernement d'alors, les gens de son cabinet et de ses services sont étrangement compromis... »

Pour ma part, assis bien sagement à côté de mon auteur sur le banc des prévenus libres, je buvais du petit lait. Les deux tribuns s'interrogeaient par-dessus ma tête, allant jusqu'à mimer le début d'une bagarre : mon rôle était celui d'un fragile rempart, d'une frontière théorique entre deux pays en guerre. Mais comme l'organe claironnant du président Gouin, grâce à l'accent marseillais, parvenait à couvrir les hurlements patriotiques de mon champion, j'étais bien obligé de venir à son secours de temps à autre, aboyant quelques imprécations incohérentes en direction du grand Félix. Mes interventions le déstabilisaient, il me regardait avec des yeux ronds, car je n'étais qu'un éditeur, un n'importe quoi, je ne faisais pas partie de la confrérie, de la gent politique, de quel droit cette intervention, d'ailleurs totalement absurde, sans rapport aucun avec le débat ?... Je m'amusais beaucoup, comme, je pense, le président Durkheim, un homme intelligent et digne qui (une fois n'est pas coutume) me plaisait vraiment. Sa fonction dans un tribunal correctionnel l'aménageait généralement à juger des clients moins reluisants, souteneurs et mégères, carambouilleurs et voyeurs, exhibitionnistes du métro et insulteurs d'agents de la force publique. Il avait expédié ce menu peuple entre 13 h 30 et 15 heures, et à 15 heures « le grand procès » avait commencé. Notre public, chauffé à blanc par l'attente, était si dense qu'il fallait faire intervenir le service d'ordre pour nous permettre à nous, les grands rôles, de nous frayer un passage jusqu'à nos postes respectifs. Par un effet de symétrie tout à fait étrange, les avocats des deux parties, deux grands ténors du barreau, semblaient sortis du même moule ; Me Spanien, avocat de Gouin, avait été le défenseur de Léon Blum au procès de Riom, sous l'Occupation, tandis que Me Blumel, avocat de Farge, avait été le chef de cabinet de ce même Léon Blum, après la guerre. Belle façon d'illustrer le fait qu'il s'agissait d'une lutte entre frères politiques — et donc d'un combat jusqu'à la mort ou, ce qui est encore pis, jusqu'au déshonneur. Farge énonçait ses accusations, Gouin bondissait, rugissait, tempêtait, le public prenait fait et cause, c'était frénétique.

« Quand vous parlez ensemble, il est difficile de vous suivre », observait pacifiquement le président Durkheim.

La deuxième audience, une semaine plus tard, devait amener une foule bien plus nombreuse, qui débordait de notre salle pour emplir la vaste salle dite des Pas Perdus, et les couloirs, et même les autres salles : la foule des grands jours, en somme... Car le président de la République avait autorisé les ministres, membres du gouvernement, à comparaître en personne, en tant que témoins à charge contre Farge et son éditeur ! Fait rarissime ! Il fallait que la cause du président Gouin fût bien compromise pour que le président de la République Vincent Auriol (lui aussi socialiste), se décide à déclencher ainsi contre nous les foudres suprêmes de l'Etat, et pour que des ministres en personne viennent compromettre leur prestige devant un aussi modeste tribunal... aux seules fins de flanquer une frousse mortelle au bon président Durkheim, le forçant à prononcer l'acquittement.

« Un spectacle unique ! », titraient les journaux. « Une production exceptionnelle ! », « Du jamais vu ! », « Un régal ! », « Les dessous du scandale des vins apparaissent au grand jour ! »

Revêtus de leur toge pourpre et coiffés de la barrette, MM. Vassard, procureur de la République, et Rousselet, président du tribunal civil, suivis de leurs assesseurs, accueillent en grande pompe les ministres dans l'enceinte du palais de Justice. Des huissiers s'empressent d'installer un vaste fauteuil recouvert de velours cramoisi, car, selon le protocole, un ministre en exercice ne peut témoigner qu'assis sur un tel siège... On est en plein Moyen Age !

Le premier témoin appelé est le ministre de l'Intérieur, Jules Moch, dont le visage fermé, renfrogné, hargneux, me semble particulièrement déplaisant. Comme il était ministre des Transports à l'époque de « l'Affaire », on l'interroge sur certaines interventions de Gouin en vue d'obtenir l'aide de ses services pour faciliter l'acheminement de vins d'Algérie au profit de ses protégés.

« Jamais M. Gouin n'est intervenu auprès de nous », affirme-t-il.

« Voici pourtant une demande qui vous était personnellement adressée », rétorque Me Blumel en tendant un papier.

« Elle concerne la mise à disposition d'un navire, le Sud-Est. Vous souvenez-vous de ce nom-là ? »

Les traits de Moch se crispent. « Oui, le Sud-Est, en effet. Mais cette lettre n'est pas signée par Gouin », dit-il. « Seulement par son chef de cabinet. »

Le président Durkheim intervient à son tour : « Qui était ce chef de cabinet ? »

« Zerbini », lâche le ministre, sur un ton excédé.

« Monsieur le Ministre », reprend Blumel, « vous souvenez-vous avoir mis M. Farge en garde contre Malafosse, directeur du service des boissons, et contre sa coterie ? »

« Oui, sans doute », répond Moch, blanc de rage. « Ou, plutôt, *peut-être...* Il y avait bien quelque chose dans ce goût-là... Entre gens de bonne compagnie, on fait son profit d'avertissements de ce genre, on ne va pas crier ces choses-là sur la place publique. »

Farge bondit : « Que fallait-il faire ? M'incliner, fermer les yeux, le remettre en selle ? C'est vous qui avez déclenché le scandale le premier en attirant mon attention sur Malafosse, il est trop tard pour parler de bonnes manières ! »

La salle voudrait applaudir, mais le président a brandi la menace de l'évacuation à plusieurs reprises, et on sait que, malgré son air de ne pas y toucher, il ne plaisante pas, le petit père Durkheim.

Exit Moch, l'air mauvais. Il est remplacé par Christian Pineau, le menton fuyant, blond, l'air flou, apparemment bonnasse, ancien ministre du Ravitaillement dans le dernier cabinet de Gaulle, présentement ministre des Transports. C'est lui qui avait nommé Malafosse directeur des boissons dans son ministère avant de le recommander de façon pressante et personnelle à Farge, son successeur. Pourquoi, lui demande-t-on, avoir choisi ce Malafosse, lui-même négociant en vins, de préférence à de hauts fonctionnaires qualifiés, du ministère des Finances, par exemple ?

« Oh », répond le ministre, un peu hésitant. « C'est parce qu'il s'y connaissait, lui, en vins. Il était maire de Béziers, vous savez. »

La tactique de Pineau est simple, il fait l'idiot, il n'a rien vu, rien compris. Pourtant l'on sent bien qu'il y a un mystère

inexpliqué : ce Malafosse qu'il protège et que son excellent collègue et allié politique Jules Moch a essayé de scier en douce... Hélas, il n'y a rien à tirer de Pineau qui, sa prestation terminée, conclut de la sorte :

« Monsieur Farge n'est que le dernier d'une longue liste de ministres du Ravitaillement qui se sont tous heurtés aux mêmes problèmes, depuis la Libération. Lui, c'est le premier d'entre nous qui ait refusé de comprendre, par orgueil sans doute, que l'échec est inévitable tant que nous ne connaîtrons pas l'abondance... »

C'est ensuite le tour de Depreux, ancien ministre de l'Intérieur. On l'interroge sur le Conseil des ministres à l'issue duquel un communiqué de soutien à Félix Gouin a été publié. Peut-il évoquer le débat qui a précédé cette décision ?

Non, il ne le peut pas. Il estime que ces détails n'ont pas à être rendus publics, il se réclame, en somme, du secret d'Etat. La tête ronde, la lippe pendante, lui aussi, comme Pineau, a choisi la résistance passive : cet ancien chef de toutes les polices de France se donne l'air d'un idiot de village.

Puis arrive Lonchambon, encore un ancien ministre du Ravitaillement, qui d'emblée insiste sur le fait qu'il est un pur technicien, et que c'est seulement à ce titre qu'il a été appelé à siéger au ministère. Il semble particulièrement désireux d'être mis hors de cause nommément par Farge, le reste ne l'intéresse pas : on croirait que pour lui tout ce procès n'ait d'autre raison d'être.

Le public a discrètement commencé à s'esbigner, l'audience a duré sept heures et trente minutes...

A l'audience suivante on entend les Savy, père et fils, qui exploitent une affaire nommée la Sapvin. Le père, collabo de haute volée pendant la guerre, avait commandé, avec le grade de colonel, le service de sécurité du Palais Bourbon quand Gouin présidait l'Assemblée Nationale Consultative ; le fils avait été attaché à son cabinet et chargé de missions — avec le grade de sous-préfet, bien qu'il ne fit pas partie de l'administration préfectorale... Le père et le fils utilisaient les avions de la présidence pour leurs voyages d'affaires, et en faisaient également profiter leurs associés, divers margoulins des deux sexes. Mieux encore, Savy père assistait régulièrement aux

réunions des chefs de service du ministère du Ravitaillement, et il y avait une grande influence. Les témoignages se succèdent et forment un tableau de plus en plus vertigineux de l'état de décomposition d'une administration totalement corrompue, et d'un gouvernement qui ferme les yeux d'une manière sélective sur les actes de ces prédateurs bardés d'ordres de missions et de titres honorifiques.

On entend en particulier le fameux Zerbini qui, depuis qu'il a été écarté de son poste de chef de cabinet auprès de Gouin, a été nommé préfet honoraire et touche, à ce titre, sans rien faire, des émoluments fort confortables, avec en outre le droit de disposer d'un château qui appartient à l'Etat. C'est un grand rouquin habillé d'un costume bleu pétrole, haut en couleur et très sûr de lui. Il se défend avec un art consommé, c'est un malin qui sait admirablement jouer les innocents, la main sur le cœur. Hélas, sa langue fourche sur une belle déclaration indignée :

« Monsieur le président, je suis peut-être malhonnête, *mais je ne suis quand même pas un idiot !* »

C'est le contraire qu'il avait voulu dire, le pauvre Zerbini... Trop tard, le public se pâme. Le juge Durkheim, un moment interloqué, éclate de rire à son tour. La douloureuse surprise de Zerbini est réjouissante, jamais aucun psychodrame instantané n'a aussi clairement fait éclater la vérité.

Puis Me Spanien commence sa plaidoirie pour Gouin en lisant une autre lettre, du président Léon Blum cette fois, qui tient à témoigner son amitié et sa confiance envers l'admirable Félix Gouin dont il énumère les qualités : consciencieux, méthodique, scrupuleux. Puis Blum met violemment en cause l'attitude des journalistes, évoque la persécution dont Roger Salengro et Marx Dormoy ont été autrefois l'objet... Ces efforts démesurés pour sauver les meubles, venant d'un personnage aussi illustre, créent une gêne dans la salle. Léon Blum a le droit d'être gâtous, et le privilège de l'oubli, peut certes prétendre à des obsèques nationales, mais pas à la parole.

La plaidoirie disculpatoire de Spanien dure quatre heures, après quoi mon propre avocat, Jacques-Arnold Croquez, prend

brièvement la parole pour affirmer que je suis un bon garçon. Tout le monde se précipite vers la sortie.

Le lendemain Me Blumel plaide à son tour, et il présente remarquablement la défense offensive d'Yves Farge... Si bien qu'après l'audience, dans le vestiaire des avocats, Gouin surexcité se précipite sur lui en hurlant :

« Filou ! Canaille ! Salaud ! »

« Allons, Félix », dit Blumel, « nom de Dieu, souviens-toi que tu as été le chef de l'Etat, quand même ! »

On sépare les combattants, mais l'épisode fait la une des quotidiens.

Deux semaines plus tard, le verdict... auquel Félix Gouin n'assiste pas. Un verdict que le président Durkheim lit d'une voix posée, tranquille, implacable. Toutes les accusations d'Yves Farge « étaient justifiées par des présomptions suffisantes pour qu'il soit en droit d'en faire état ».

« Sa seule préoccupation a consisté à dire la vérité... Cette action doit être considérée comme inspirée par le seul souci de contribuer à l'assainissement des mœurs économiques. Sa légitimité trouve une première confirmation objective dans le nombre d'informations ouvertes par la justice, la plupart pour trafic d'influence, ainsi que dans le grand nombre d'arrestations survenues à la suite de la plainte et des renseignements fournis par Yves Farge... »

« Attendu que les accusations portées contre le cabinet du président Gouin reposent sur des présomptions sérieuses... il y a lieu de relaxer Yves Farge et Girodias, son éditeur, et de condamner Félix Gouin aux dépens. »

Le Pain de la Corruption me valut une avalanche de lettres de soutien et d'approbation. Le fait de n'avoir pratiquement pas eu à intervenir au cours du procès — sauf pour quelques prises de bec symboliques avec Félix Gouin — paraissait jouer en ma faveur : au moins je n'avais pas dit de bêtises. J'étais le jeune Don Quichotte silencieux devant qui s'inclinaient les moulin à vent, héros d'une cause non seulement noble, mais victorieuse... Je m'efforçais de ne pas prendre trop au sérieux ces missives parfumées, qui, cependant, chatouillaient agréablement mon superego. Surtout l'un de ces messages, un dessin,

torse et profil de jeune héros, signé d'une étoile et d'un prénom : Jean. Rien d'autre.

Deux jours plus tard le courrier m'apporte un deuxième dessin de ce même Jean, toujours sans commentaire, encore un gladiateur étoilé. Mince alors ! Au cours d'une réunion de travail, plus tard dans la journée, je montre mes dessins et demande l'avis des personnes présentes.

« Si Jean Cocteau a une touche pour toi », me dit André Lejard, « mon vieux, tu connais ton devoir. Tu es éditeur, que diable ! Tâche de lui tirer quelque chose en échange de ta vertu. »

J'appelai Cocteau en fin d'après-midi et le remerciai de l'idée si charmante, si généreuse, si...

« Ah, c'est vous ! Ah, comme je suis ravi de vous entendre », souffla-t-il sur le ton de la confidence.

Il m'était difficile de refuser le dialogue dans lequel je m'enlisais. Tout en écoutant ses exquis préliminaires, je me demandais ce qu'il pouvait bien savoir à mon sujet. Les comptes rendus d'audience dans... quel journal pouvait-il bien lire ?... *Le Monde* ?... *Le Figaro* ?... Plus quelques ragots épars, qui sait, Christian Bérard, Boris Kochno, peut-être même Maurice Sachs, avant la guerre... Ils avaient parfois daigné me tapoter la joue au passage... Le portrait que Cocteau s'était fait de moi ne pouvait être que tragiquement falsifié, je le sentais bien : ce qu'il voyait à l'autre bout du fil, avec les yeux rêveurs de la romance, c'était un motard de l'édition, archange de bande dessinée, bâti comme une bête de combat, la queue sulfureuse et le poitrail invincible. Ah ! Prunelles de feu, les yeux du poète percent les paupières du médiocre...

Ce ne fut pas sans appréhension que j'acceptai son invitation : quelques-uns de ses amis venaient déjeuner chez lui, rue de Beaujolais, le surlendemain, et ils seraient absolument extatiques à l'idée de me rencontrer... De mieux en mieux.

Aussi est-ce une cravate au dessin sévère que je choisis ce matin-là — et c'est avec l'air d'un jeune homme sage et un peu triste que je sonne à la porte de Cocteau. Une duègne ouvre, me prie d'entrer et s'empare avec une ferme autorité de mon

feutre noir de chez Gélot, héritier de celui, qui, en d'autres temps, avait fait la conquête d'un ministre. Je passe devant un tableau noir où le maître a griffonné quelques instructions domestiques à la craie, signées de son étoile, et je pénètre dans une assez grande pièce, fort plaisante et aux murs surchargés. Mon regard s'arrête sur une table ronde à demi dissimulée par une tenture, recouverte d'une nappe damassée, et dressée luxueusement pour deux convives. Les couverts sont disposés non pas face à face mais côté à côté : stratégie du genou et de la main captive.

Je suis pris au piège ! Nul autre invité n'est attendu, je me suis laissé abuser comme un collégien étourdi, et la nounou entremetteuse, avec une grimace de connivence, m'enferme dans le salon vide en m'assurant que M. Jean ne va pas tarder.

Les paumes un peu moites, je regarde les murs ornés de déchets illustres, j'admire le bouquet géant de fleurs des champs, les flambeaux en muscles d'argent ciselé, souvenirs d'enchantements passés. Je me sens épié par tous ces yeux épars, savamment dissimulés dans la tapisserie. *La Belle et la Bête*, sixième séquence. Puis, comme par magie, une porte s'ouvre silencieusement, révélant la présence du poète, vêtu du peignoir de tissu éponge blanc des *Enfants Terribles*, un chiffon de prix lui noue les peaux du cou, une pyramide de cheveux frisottés est posée sur sa tête en forme de poire. La peau retendue par artifice ne permet qu'un sourire triste, par moments presque navré.

Après une courte hésitation il vient vers moi, me salue d'une manière qui me paraît assez forcée, et m'installe sur un sofa. Puis, prenant place en face de moi, il me contemple d'un air franchement déçu. Pauvre Jean ! Son rêve vient de s'écrouler, de retomber comme un soufflé, et je me sens soudain affreusement coupable de l'avoir trompé de la sorte. Sa déception me fait encore plus mal qu'à lui, et je m'en veux de mon poitail sans relief, d'un physique qu'il semble trouver bien modeste. Pauvre, pauvre Jean. Il tend la main vers une bouteille de champagne qui repose dans un seau embué, se ravise et m'offre un verre de Sancerre.

« Vous verrez », susurre-t-il distraitemment, « comme apéritif, c'est très rafraîchissant. »

Nous passons à table pour déguster ce qui aurait dû être un délicieux repas d'amoureux. Jean me confie que, habitant au-dessus du Grand Véfour, il y prend pratiquement tous ses repas, et que quand il a de la visite, Raymond Oliver a la grande gentillesse de les lui faire monter chez lui... Il me laisse même entendre qu'on ne lui présente jamais la note, car sa présence pose l'établissement, elle sert son prestige... A cette pensée son humeur s'éclaircit, il se risque à sourire, et se tamponne le cul-de-poule d'un air ingénue. Le bon vin lui a mis du rose aux joues, et je recommence à craindre le pire. Je lui parle des Editions du Chêne avec une obstination nerveuse, de mes espoirs d'éditeur... Ah ! rentrer au bureau avec quelque grande machine inédite de Cocteau dans ma gibecière, ça épaterait mon conseil de rédaction !, me dis-je pour me donner du courage. Nous parlons de ses films, de son théâtre, ce qui me permet de lui dire mon admiration, qui n'est pas feinte, pour ses chevaliers de la Table Ronde et pour le beau Samson Fainsilber. A cette évocation je le sens m'échapper de nouveau, et je reviens précipitamment aux livres que préparent les Editions du Chêne.

« Il n'y a pas loin du livre aux lèvres », soupire-t-il, insinuant. Sa main s'avance langoureusement, hiératiquement vers la mienne, que je retire d'un geste un peu trop vif. Le cul-de-poule se comprime sur une moue peinée, offensée.

« Taquin », gronde-t-il doucement.

« Ecoutez, je suis désolé, mais il va falloir que je vous quitte », dis-je. « C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma petite fille... »

« Ah, vous êtes papa ? », s'inquiète-t-il, moqueur. « Allons ! Un garçon comme vous... »

« Je vous assure ! Et ma femme attend un autre enfant ! »

Là, il a compris. Il ne rit plus du tout, les bêtises c'est de la sale concurrence, ils détournent chaque année des milliers de charmants jeunes hommes des voies étroites de l'amitié supérieure... Je lui serre la main rapidement, j'arrache mon feutre à la hâte et descends les escaliers quatre à quatre pour retrouver la relative sécurité des arcades du Palais Royal.

Mes goûts me portaient irrésistiblement vers l'édition littéraire, les modes et les idées nouvelles, goûts qui avaient donné naissance à *Critique*, à la publication des livres de Muselier et de Farge et, bien sûr, à celle des traductions en français d'Henry Miller. Mais ces efforts étaient trop fragmentaires et désordonnés, il eût fallu un vrai directeur littéraire pour coordonner tout cela, jeune de préférence, et solide pour ce qui est des connaissances et du jugement. Ce fut alors que je retrouvai un garçon, à peine plus vieux que moi, rencontré à plusieurs reprises pendant la guerre, qui me parut répondre à l'image-robot que je m'étais construite : André Maugé. Nous avions resserré nos liens au cours de randonnées à cheval dans la Forêt de Fontainebleau, où j'avais admiré sa maîtrise de l'art équestre : il est vrai que l'armée française avait fait de lui un cavalier professionnel, tandis que moi-même j'éprouvais le plus grand mal à rester assis sur ma selle...

Nous sommes très vite parvenus à une entente quant à la création du département littéraire, grâce à l'analyse de la situation que Maugé me proposa : la littérature à la mode était celle qui nous venait d'Angleterre, et surtout d'Amérique, dans le sillage de l'Alliance Atlantique et du Plan Marshall. Les grands éditeurs, Gallimard en particulier, avaient déjà monopolisé les auteurs anglo-saxons de quelque intérêt, et ils avaient délaissé leur fonds russe, négligeant de réimprimer les classiques. Le pays de Staline n'étant pas à la mode, on annulait la tradition littéraire la plus importante au monde ! En conclusion : pourquoi ne pas nous engouffrer dans cette brèche, et faire du Chêne le spécialiste de la littérature russe, aussi bien contemporaine que classique ? On ne se limiterait pas à cela, évidemment, mais c'était une base solide sur laquelle on pourrait bâtir.

En partie grâce au rachat des droits de traductions épuisées, notre département littéraire prit consistance en très peu de temps, avec des œuvres tombées depuis des années dans le domaine public, et néanmoins immortelles : *L'Idiot*, *Le Journal d'un Fou*, *Enfance*, *Premier Amour*, *Un Héros de Notre Temps* — sans oublier Pouchkine et tous les autres : la quintessence de la grande époque du roman romantique, du roman romanesque

tel que les Russes l'avaient rêvé et vécu pour le plus grand profit de la littérature universelle.

Des traductions nouvelles étaient mises en chantier, avec des jeunes traducteurs recrutés parmi les nombreux amis qu'André s'était faits parmi les émigrés de la seconde génération, comme Daria Olivier et, surtout, le remarquable Rostislav Hofmann (dit Rostik), un jeune homme spontané et généreux, d'un grand sérieux et extraordinairement productif. André m'en parlait avec admiration, voire avec attendrissement, me dépeignant la vie aussi passionnée qu'ordonnée de ce Rostik qui vivait avec son vieux père dans un petit logement au bout de la rue de Sèvres, parmi des montagnes de livres et de disques... Modeste Hoffman, le père, était un personnage de légende, fou de littérature et de musique russes, dont il s'était fait l'historien. Russe jusqu'au tréfonds, jusqu'à la moelle — et à vrai dire jusqu'à une certaine forme de chauvinisme, effet secondaire pratiquement inévitable d'une passion si exclusive. Eternellement assis dans son fauteuil, blotti sous un vieux tapis rouge râpé, un gros chat ronronnant sur ses genoux, Modeste rendait ses oracles, *urbi et orbi*. Il allait même jusqu'à pratiquer la radiesthésie, encore un domaine dans lequel il semble avoir excellé... Stimulé par l'entreprise russifiante d'André Maugé aux Editions du Chêne, il nous composa une *Histoire de la Littérature Russe jusqu'à la Révolution*, rédigée presque sans notes, car sa mémoire était exceptionnelle. Un autre émigré, Gleb Struve, compléta cet ouvrage avec une *Histoire de la Littérature Soviétique*.

A cela s'ajouta bientôt l'*Histoire du Théâtre Russe* de Nicolas Evreïnoff, auteur et homme de théâtre accompli. Les relations qu'André Maugé noua avec Evreïnoff l'aménèrent à lui rendre visite à Auteuil, dans une enclave russe qui avait pour épicentre la rue Boileau. Dans le même immeuble il découvrit un autre personnage fantastique de la diaspora russe, un gnome bossu, quasi-aveugle derrière des énormes lunettes en tessons de bouteilles qui chevauchaient un gros nez camus : Alexei Remizov, l'écrivain du rêve et du mystère, l'explorateur de l'inconnu, dont le Chêne publia un très beau livre, *Sentiers vers l'Invisible*. Ce Remizov était d'une pauvreté exemplaire, pauvre parmi les pauvres, mais l'admiration et l'amitié que lui

vouaient ses compatriotes lui permettaient de survivre. C'était un dessinateur de très grand talent, et ses « albums de rêves » — *Les Rêves de Dostoïevski, de Pouchkine, de Tourgueniev* — étaient fameux parmi les membres de la diaspora. Il semble que Serge Lifar les lui ait achetés, et qu'on en ait par la suite perdu leur trace.

Le livre de Remizov nous avait été proposé par un Français familier de la rue Boileau, Jean Chuzeville, dit Chuze, personnage hors du commun. Il traduisait aussi bien de l'allemand et de l'italien que du russe, c'était un homme d'une grande prévenance, avec l'allure d'un honnête bourgeois du début du siècle, bon catholique de surcroit, rose et replet, d'une érudition étonnante. Les deux lourdes valises qu'il traînait de Rome à Paris, et vice-versa, étaient bourrées de bouquins, de paperasses, de textes mystiques en allemand et en italien, d'un Evangile dans le texte grec... et de la photographie d'un jeune et très bel officier italien. Tous aimaient Chuze pour son goût exquis, et il devint l'un des plus solides piliers de notre département littéraire — après avoir été celui du (vieux) Mercure de France.

Le milieu que formaient les exilés Russes à Paris était d'une richesse et d'une diversité étonnantes sur le plan artistique, littéraire, et aussi scientifique. Sans doute les premiers chefs de la révolution prolétarienne avaient-ils commis une faute grave en traitant l'intelligentsia en ennemie du peuple, au lieu de lui offrir d'emblée un statut spécial qui aurait permis d'éviter la fuite des cerveaux, dont la révolution communiste ne se relèverait jamais. Le pays s'était vidé de son cœur et de son esprit : parmi toutes les erreurs commises, celle-là fut la plus grave... Pour nous, petits éditeurs en mal de grande littérature, quelle aubaine !

Parmi nos autres recrues, il faut mentionner ici une femme charmante, Nina Berberova, auteur d'une biographie-portrait du grand poète russe Alexandre Blok que publia le Chêne. Ah ! Les yeux de Nina, la voix de Nina, incomparable lorsqu'elle récitait ses propres traductions de poèmes russes... Cependant, la Guerre Froide atteignant un moment de grande intensité, les exilés les plus anti-soviétiques avaient tendance à s'éloigner du danger... Tandis que d'autres faisaient le choix

inverse et retournaient vers la mère-patrie, Nina décida de pousser son émigration jusqu'aux Etats-Unis.

Notre plus grande découverte littéraire de l'année 1947 tint franchement du miracle. Quelqu'un déposa de façon anonyme, sans un mot d'explication, le manuscrit d'un roman traduit du grec et intitulé *Alexis Zorba* — et cela non pas au département littéraire, mais au service de fabrication. Le nom de l'auteur nous était rigoureusement inconnu : Nikos Kazantzaki, et cette façon d'abandonner un manuscrit comme on laisse un bébé à la porte d'une église, fruit honteux du péché, eût valu au dit manuscrit d'être souverainement ignoré par tout éditeur conscient de la dignité de son état. Heureusement, nous agissions à contre-courant, nous croyions encore à l'existence de manuscrits géniaux, emballés dans des boîtes de biscuits et découverts dans un grenier trois générations après la disparition de leur auteur... C'est pourquoi André Maugé, lorsqu'il partit passer quelques jours de repos chez des amis fermiers et apiculteurs, au cœur de la Sarthe, emporta avec lui le manuscrit. Ce fut dans un décor de jardins, de ruchers, de rivières et d'herbages qu'il aborda le rivage de Crète, avec son grand soleil, son ciel profond et sa mer étincelante. Etonnant contraste ! L'aventure homérique de Zorba venait de trouver — en même temps que son premier vrai lecteur — son premier éditeur.

Nous apprîmes avec stupéfaction que Kazantzaki, loin d'être un écrivain miséreux enfermé dans une mansarde, dirigeait le département de traductions des œuvres classiques à l'Unesco. Ce fut au siège provisoire de cette institution, avenue Kléber, qu'André rendit visite au grand écrivain qui, nous en étions déjà persuadés, allait changer notre destin. Un bureau de larges proportions, sur la table de travail un seul et modeste ouvrage : le catalogue de la fameuse collection Guillaume Budé. André me décrivit Kazantzaki comme étant grand et sec tel un sarment de vigne, le visage dissymétrique et profondément buriné, une de ses têtes qu'on s'attendrait à trouver plutôt au tréfonds du Maghreb que dans un élégant bureau de haut fonctionnaire. Une puissante personnalité, de toute évidence, à l'accueil simple et chaleureux.

Nous nous sommes longtemps demandé comment un homme occupant sa position n'avait pas choisi d'envoyer son roman en premier lieu à Gallimard, ou à quelque autre grand éditeur qui lui eût immédiatement offert un contrat bien plus avantageux que celui que nous étions en mesure de lui proposer. André pensait que Kazantzaki avait envoyé des copies de son manuscrit simultanément à une douzaine d'éditeurs et que, si nous avions eu le contrat, et les autres pas, c'était parce que nous avions immédiatement réagi — et avec un enthousiasme qui ne pouvait laisser aucun doute à l'auteur... Il est également possible que la publication du *Colosse de Maroussi* d'Henry Miller, contenant, entre autres choses, un portrait révélateur de la Crète, ait joué un rôle dans l'aventure. Simple hypothèse, pourtant, et le fait demeure que ni André, ni moi n'avons jamais osé poser la question de façon simple et directe à l'auteur. Le miracle, était-ce le livre — ou bien l'écrivain génial, sorti de nulle part, que nous n'étions pas sûrs de mériter ?...

Bref, l'enthousiasme était au zénith, quoi que le départ de Pierre Sarkessian, le fidèle second d'André Maugé, ait jeté une ombre sur le tableau. Pierre s'était toqué de journalisme, et il allait faire ses premières armes dans une agence américaine, tout en nous laissant en otage sa femme bien-aimée, la belle Pauline, directrice de notre service commercial...

Pour André, le lancement de *Zorba* allait représenter un surcroît de travail, mais nul mieux que lui n'aurait pu défendre les mérites de cette œuvre, à la fois très classique et tout à fait révolutionnaire. J'étais persuadé que *Zorba* nous apporterait, outre la consécration, un succès commercial encore plus grand que celui que nous avions obtenu avec le *Tropique du Capricorne* un an plus tôt : c'était l'événement qu'il nous fallait pour faire passer les Editions du Chêne de l'adolescence à l'âge adulte. Je mis au courant Henri Filipacchi de ce qui se préparait, et pour toute réponse il m'adressa un petit sourire énigmatique.

Les premiers exemplaires reçus de l'imprimerie furent immédiatement envoyés ou remis aux critiques les plus influents, et un exemplaire fut expédié par avion à Henry Miller, dont j'espérais une réaction enthousiaste par retour du courrier : quelques mots de lui suffiraient à créer une première

vague d'intérêt pour le livre, *Le Colosse de Maroussi* ayant beaucoup amélioré et grandi l'image que le public français se faisait de Miller, qui avait d'abord été trop hâtivement jugé en fonction de ses rodomontades sexuelles. Son opinion sur *Zorba* compterait beaucoup, et tout d'abord, bien sûr, en raison de la coïncidence de lieu et de décor entre ce livre et le sien : la Crète. Henry serait certainement le premier à apprécier cette remarquable convergence. Nous avions d'ailleurs ajouté au titre, *Alexis Zorba*, un sous-titre : « *Ou le Rivage de Crète* ».

Mobilisation générale, donc : chacun de nous participa d'une manière ou d'une autre à un intense effort de guerre auprès des journalistes, des critiques, des libraires... Deux semaines après la parution, la moisson se révélait pourtant fort maigre : les principaux feuilletons littéraires omettaient *Alexis Zorba*, ou ne le mentionnaient que pour la forme, comme par politesse.

Visiblement, aucun n'avait ouvert le livre, et les quelques mots magiques que nous espérions de Miller, et qui auraient pu faire toute la différence, ne vinrent jamais. André, qui ressentait l'échec, de plus en plus noire, comme une insulte personnelle, proférait de sombres jugements à l'égard de ces critiques bien français qui demeuraient, en plein xx^e siècle, si peu réceptifs, si totalement fermés à ce qui n'était pas issu du sacro-saint hexagone, à ce qui ne célébrait pas, encore et toujours, le génie français. Kazantzaki souffrait de porter un nom par trop exotique, lointain, dans lequel nos Tartarin littéraires ne se reconnaissaient point.

Cet échec affreux et injuste ne troubla guère l'auteur lui-même, il faut lui rendre cette justice : or il venait de démissionner de l'Unesco pour se consacrer entièrement à son œuvre personnelle, et tout autre que lui, dans de telles circonstances, se serait empressé d'accuser son éditeur de haute trahison. Pas lui !... Il n'en reste pas moins que pour le Chêne une telle défaite devait se révéler fort grave, au moment où nous avions tant besoin d'une victoire... Tout semblait s'effriter entre mes mains, et les difficultés financières résultant de cet état de choses m'acculeraient à la perte du contrôle de mon affaire au profit des principaux créanciers de la maison, c'est-à-dire les fournisseurs, qui avaient commencé à se concerter entre eux pour m'imposer « un plan de redresse-

ment », un terme qui, dans leur bouche, sonnait assez comme « maison de redressement ».

Les derniers livres de quelque importance publiés par le département littéraire traitaient, comme par hasard, de poésie : un très joli recueil conçu par une chartiste distinguée, Régine Pernoud, *La Poésie Médiévale Française*, dont la particularité consistait à présenter les morceaux à rebours de l'ordre chronologique, en partant du xv^e siècle pour aboutir au xi^e, avec les chansons de geste et les poésies d'amour courtois ; et les *Sonnets Chrétiens de Laurent Drelincourt*, choisis et annotés par un seizième réputé, Albert-Marie Schmidt — un livre dont le brocheur, indigné par nos retards de paiement, ne termina que quelques exemplaires.

Il n'est pas sûr que le subtil et scrupuleux commentateur de ces poèmes de la foi ait eu l'occasion de voir son œuvre sous la forme imprimée avant que de quitter ce monde. Albert-Marie Schmidt était un gentilhomme huguenot et humaniste, un calviniste épris de beauté qui ne méritait certes pas un traitement aussi indigne. *Mea maxima culpa*.

Ce fut une grande joie pour moi, à cette même époque, d'apprendre qu'Henry Miller était arrivé subrepticement à Paris. Je n'en revenais pas de le voir ainsi en chair et en os devant moi, et la surprise était sans doute réciproque. Je n'étais qu'un gamin, un freluquet, lors de notre dernière rencontre, et voilà que j'étais devenu une espèce de jeune homme, père de famille même, un éditeur s'il vous plaît, un vrai — et qui ne s'était pas si mal débrouillé, finalement, en lui publiant ses livres, en anglais et en français aussi... Avec sa voix inimitable, il me posait des questions au sujet de ma mère, de ma famille... Cela s'appelle un drawl en anglais, cette espèce de remugle sonore pour lequel il n'existe pas de terme en français, car les Français soit énoncent, soit mâchouillent leurs paroles, mais ne pratiquent pas cet effet cow-boy de l'onomatopée modulée remontant des tripes, grâce auquel les simples s'expriment dans le Nouveau Monde de façon bien plus efficace et subtile que nos beaux discours en français de cuisine ne nous le permettent, avec ces enfilades de mots approximatifs qui ne veulent rien

dire... Je ne me lasse pas d'entendre la phrase qui émailler son discours : « *Don't you know, Maurice...* »

Devant le catalogue des Editions du Chêne, Henry me regarda, les yeux ronds... Tous ces livres, il n'en revenait pas... Moi, dont tout le monde disait que je n'avais pas une tête pour les affaires, que j'étais un rêveur, un songe-creux... Il se montra particulièrement intéressé par le livre de Robert Briffault, *Les Troubadours et le sentiment romanesque*, car il le faisait penser aux cathares dont il se sentait proche. Cette idée lui était venue à Big Sur : il était la réincarnation d'un cathare.

Nous voilà embarqués sans crier gare dans une grande conversation sur la réincarnation. Il n'y a pas de doute, sa thèse est solide : sept siècles se sont écoulés depuis le bûcher de Montségur, c'est le délai réglementaire pour opérer la replongée sur Terre dans de bonnes conditions... Il croit vivre cet événement sur place, dans ce coin de Californie qui est destiné au retour des Cathares, et sans doute choisi par eux... Montségur avec l'océan en plus, Montségur-sur-Mer, belle pensée... Néanmoins cette notion de la réincarnation des sites me fait un peu tourner la tête, je dois l'avouer.

Le samedi suivant, dans le bureau de Jacques-Arnold Croquez, mon avocat, je découvre une autre facette du séjour d'Henry Miller, moins réjouissante.

« Votre ami Miller ne comprend pas ces choses, bien sûr », commence l'avocat. « Mais la loi est la loi. Il arrive à Paris le bec enfariné, il donne des interviews, le Parquet ne peut pas ignorer sa présence. Du coup, ils vont être obligés de l'inculper d'outrage aux mœurs par la voie du livre, tout comme ses éditeurs. Leur décision est prise. »

« Allons, voyons », dis-je. « C'est absurde ! Ils ont déjà l'air plutôt idiots dans cette affaire, si en plus ils inculpent Miller, cela va prendre des proportions colossales. »

« Plaignez-vous donc ! », s'exclame l'avocat. « Je ne vous demande pas d'être cynique, simplement un peu réaliste. Vous avez tout à y gagner. »

« Ecoutez, Jacques-Arnold », réponds-je, « là n'est pas la question. Miller n'est pas un type qu'on peut embarquer dans une histoire pareille, c'est un homme qui vit dans la nature, un bon sauvage, en somme. Non ! Ce n'est pas de la frime, je vous

assure. Si on lui fait un coup pareil, il va se jeter par la fenêtre, vous ne vous rendez pas compte !... En quoi ça consisterait, cette inculpation ? »

« Eh bien », m'explique Croquez, « tout comme dans votre cas. Un rendez-vous dans le cabinet du procureur Bergognon, qui n'est pas un homme désagréable et qui lui lira quelques papiers. Une petite signature, et le tour sera joué. Cela durera une demi-heure, à moins qu'il n'y ait un peu d'attente. Je vous assure, ce n'est rien du tout. Et pensez aux bons côtés de la chose ! La publicité que ça vous fera ! Finalement, pour la chancellerie, ce sera une raison de plus d'abandonner les poursuites. »

« Ou bien de les obliger à tenir bon, au contraire. »

J'étais très ennuyé par cette complication, dont mon avocat se refusait à percevoir le côté humain. Pour lui un pornographe n'était pas un homme : il avait le cœur à droite, et Henry Miller était un cas, une affaire, rien de plus. Par ailleurs, c'était un bon avocat...

Je me rendais compte que la situation était sans issue. Conseiller à Henry de quitter la France avant son inculpation, c'est-à-dire de prendre la fuite ?... Croquez pensait que cela risquait de faire tourner au drame ce qui n'était qu'une mauvaise comédie. « Pensez un peu, mon cher, à ce qui arriverait si la police des frontières s'avisa de l'arrêter, votre grand homme ? D'autre part, s'il s'envolait incognito, sa fuite vous retomberait sur le dos, car elle apparaîtrait pour le tribunal comme un aveu de culpabilité du principal intéressé... C'est en tout cas ainsi qu'ils l'exploiteraient, vous pouvez leur faire confiance. »

Après un temps de réflexion, il ajouta : « Je pense qu'il serait bon de lui donner un avocat avec qui il puisse lier un rapport personnel — qui soit *son* avocat, pas le vôtre. J'ai un collègue qui parle anglais et qui est un connaisseur de ce genre de littérature. Il me semble même qu'il a lu les livres de Miller. Que pensez-vous de mon idée ? »

Vignon, ou Villon, était en effet un gauchisant littéraire qui avait un peu lu Miller, et qui accepta avec empressement la charge de le représenter. Nous avions également convenu que les deux avocats s'adjoindraient chacun un stagiaire, de façon à

faire masse lors de la comparution devant le procureur... Il ne restait plus qu'à annoncer à la victime l'horrible nouvelle, et c'est à moi, bien sûr, qu'incombait cette peu enviable tâche.

Henry était tout à la joie de sa redécouverte de Paris, qui n'avait pas tellement changé, en quelque huit ans, pendant son absence : moins que lui-même, en tout cas ! Il respirait le parfum des boulangeries, des bistros, des rues, des restaurants, il retrouvait ses vieux copains, ou du moins certains d'entre eux, car il y avait beaucoup d'absents. Il se laissait volontiers photographier dans la pose de l'écrivain célèbre qui n'en est pas moins resté simple et modeste. Au fond de la Villa Seurat, par exemple, la tête penchée sur le côté, un doigt sur la joue, de l'air de quelqu'un qui se souvient, qui hume l'arôme de la mémoire... Il vivait, en somme, dans l'extase.

Comment les avocats auraient-ils pu comprendre un être comme lui ? Et comment auraient-ils pu imaginer qu'une des composantes de son caractère, que je connaissais bien, était la frousse ? Car Henry était un poltron, un peureux, un trouillard sans vergogne, un lièvre fuyant droit devant lui à la moindre alerte. Quand la guerre avait soudain menacé, lors de Munich, sa fuite de Paris avait été dans ce style : laissant tout sur place, il n'avait fait qu'un bond jusqu'au fond du gouffre de Padirac, puis, de là, un deuxième bond pour se réfugier aux pieds de la Sainte Vierge, à Lourdes, parmi les békullards. Le danger passé, il était revenu à Paris, nullement honteux de son comportement, d'ailleurs, car s'il était facilement héroïque et flamboyant en matière de conquêtes féminines, c'était son honneur d'éviter à tout prix la guerre, la violence, les mauvais coups... Aussi dès que la guerre s'était rapprochée, l'année suivante, quand l'affaire du couloir de Dantzig avait éclaté dans les journaux, de nouveau il avait pris ses jambes à son cou pour se retrouver en Crète, loin des légions hitlériennes... Un an plus tard, fuite définitive vers les Etats-Unis...

Il m'en fallait du courage pour l'affranchir au sujet de ce procureur Bergognon qui l'attendait dans sa tanière !

Le nom même de ce personnage le fit trembler d'effroi, Bergognon, trognons de rognons, tortures sans vergogne et sans nom, le son lui apparaissait chargé d'une sourde menace... Il ne s'attachait à de tels détails acoustiques que pour retarder la

prise de conscience du fait précis que je m'efforçais de lui annoncer : la convocation, la comparution... « Procureur », Maurice, qu'est-ce que ça veut dire ?... Est-ce que ça fait très mal ?... Un procureur, lui disais-je, c'est comme un district attorney, un fonctionnaire : cette révélation, loin de le calmer, l'avait mis au bord du malaise... J'étais donc devenu moi-même un tortionnaire d'antichambre, l'assistant du bourreau, chargé de mettre le futur supplicié en condition... Situation infernale !

Le jour dit, je vais le chercher à son hôtel où je le trouve tout pâle, mais prêt à subir le martyre comme un bon stoïque. Cette détermination est encourageante. Hélas, les abords du Palais de Justice ne sont pas très joyeux, et la vue des quatre avocats qui viennent à notre rencontre en jacassant provoque en lui un mouvement de recul crantif. Il ne s'attendait sans doute pas aux longues robes noires, les avocats américains ne se déguisant pas de cette façon sinistre, et quand notre groupe croise dans la cour un détenu au visage morne enchaîné à deux gendarmes, je devine son réflexe de fuite. Mais il est solidement encadré, il lui faudrait les ailes de Lucifer pour nous fausser compagnie.

L'attente se prolonge devant le cabinet de Bergognon. Toutes sortes de gens entrent et sortent par cette porte qu'Henry fixe comme si elle menait droit à l'échafaud. Nous sommes assis côté à côté sur un banc, et j'essaye de le distraire par des propos idiots tandis que les avocats debout pérorent entre eux, formant un demi-cercle protecteur autour de nous. Kafka, dans le *Procès*, n'avait pas fait mieux...

Nous voici en présence du magistrat. Le genre massif, bourru, un grand et gros bonhomme avec des sourcils comme des moustaches, qui nous désigne les chaises en face de son bureau, l'air sévère.

« Vous êtes bien Miller, Henry Valentin, enfin, je lis ici Valentine, curieux, né à Yorkville, Etat de New York, Etats-Unis d'Amérique le 26 décembre 1891... »

Je sens Henry se raidir sur sa chaise, le procureur lève un œil, j'envoie un léger coup de coude à mon auteur, qui réagit à sa façon en marmonnant un « Hmm » prolongé. Le procureur s'en contente et reprend sa lecture.

« Reconnaissez-vous être l'auteur des trois ouvrages qui font

l'objet de la présente procédure, intitulés *Tropique du Cancer*, *Tropique du Capricorne et Printemps Noir ?* »

« Hmmm. »

« En application de la loi du 29 juillet 1939, je vous inculpe d'outrage aux moeurs par la voie du livre... »

Henry se tourne vers moi et me chuchote :

« *What did he say ? Qu'est-ce qu'il dit ? La voix du livre ?* Ecoute, Maurice, j'ai terriblement envie de pisser, tu ne pourrais pas lui demander ? »

Mon auteur célèbre, en effet, me semble bien mal à l'aise, et son sourire navré, implorant, brise mon cœur d'éditeur. Que faire ? Je lui promets que ça ne sera pas long, il peut bien tenir le coup deux minutes ?...

Les avocats ayant toujours besoin de se faire valoir, même les stagiaires, nous nous égarons dans une discussion alambiquée au sujet du sexe des anges de la procédure. L'auteur célèbre se tortille sur sa chaise comme un écolier, et le procureur lui adresse de temps à autre des coups d'œil qui, d'ailleurs, me paraissent curieusement bienveillants... Je m'aperçois soudain que ce Bergognon, loin de nous être hostile, est tout émoustillé à l'idée de se trouver en présence d'un écrivain scandaleux, certes, mais célèbre, et *Américain* de surcroît, ce qui est le comble du chic... L'inculpation n'est qu'une façon de faire connaissance... Lors de ma propre inculpation les choses avaient été menées beaucoup plus rondement, et dans la méfiance...

Le sexe des anges dûment ausculté, retourné et tripatouillé à la satisfaction générale de nos experts, la cérémonie touche à sa fin et tout le monde se lève. Henry ne peut croire à une issue heureuse, et ses craintes se confirment quand il voit le terrifiant procureur se précipiter vers lui les mains tendues. Un rictus abominable soulève les sourcils-moustaches du monstre jusqu'au sommet du front, ce qui est censé exprimer la plus intense amabilité. Le pauvre Henry dont la stature modeste semble encore plus réduite face à cet ogre, ne peut faire autrement que de lui abandonner sa dextre, apparemment persuadé que son tortionnaire va la lui briser savamment, phalange par phalange, sans doute un truc pour l'empêcher de continuer à écrire : littéralement fasciné par la grosse bête, par le molosse

judiciaire, il s'abandonne mollement au destin. De sa voix caverneuse Bergognon débite des compliments absurdes et des vœux de toute sorte, que l'écrivain maudit prend pour des imprécations, prolongeant ainsi cette poignée de main historique pour le bénéfice de la postérité. Les quatre avocats contemplent ce spectacle édifiant avec des sourires professionnels.

La liberté avait du bon après une expérience pareille, tout à fait dans le style de Miller — style qu'on retrouve dans *Via Dieppe-Newhaven*, récit délicieux d'un voyage à Londres qui échoue à la suite d'un malentendu, tout aussi délirant, avec les douaniers de Sa Majesté... Moi, l'éditeur qui maîtrisait si mal la réalité, j'avais trouvé en mon auteur célèbre un maître incomparable...

Il faut dire que les autorités judiciaires menaient leur offensive de façon étrangement irréelle. L'inculpation de Miller avait donné le coup de grâce à la tentative de procès, comme Croquez me l'avait d'ailleurs prédit. Le procès était de toute façon bien mal parti, puisque entaché d'un vice de forme fondamental, la commission consultative de M. Condevaux n'ayant été mise en place qu'après l'inculpation... Au fil des mois l'Affaire Miller se perdit ainsi dans les sables du désert judiciaire, oubliée par ses propres instigateurs — à mon grand désespoir, car un beau procès, bien parisien, aurait doublé les ventes.

« N'en demandez pas trop », me conseillait Croquez. « Vous avez eu beaucoup de chance, et vous devriez vous méfier des gens qui ont monté cette affaire. André Marie, le Garde des Sceaux, est un homme dangereux, c'est certain, mais celui que vous devriez vraiment craindre, c'est Jules Moch, il a la répression dans le sang. Ces gens-là ne vous pardonneront pas *Le Pain de la Corruption*, et encore moins leur propre échec dans les poursuites contre Miller... En attendant, estimatez-vous heureux qu'on ne vous ait pas fait d'ennuis pour le livre de Muselier sur de Gaulle ! Vraiment, vous devriez vous consacrer davantage à vos livres d'art... »

Il avait bien raison, Maître Croquez, je n'étais pas raisonnable.

heureux qu'on ne vous ait pas fait d'ennuis pour le livre de Muselier sur de Gaulle ! Vraiment, vous devriez vous consacrer davantage à vos livres d'art... »

Il avait bien raison, Maître Croquez, je n'étais pas raisonnable.

A Pâques, une vaste expédition s'était organisée avec plusieurs amis. Elle avait pour objectif un petit village sur le Loing, proche de Fontainebleau, qui ne disposait que de deux modestes auberges : comme nous étions une bonne douzaine, le problème du logement paraissait insoluble.

Les quelques chambres disponibles furent distribuées aux couples, dont le premier soir je ne faisais par partie, car Laurette était restée à Paris et ne devait nous rejoindre que le lendemain. En revanche, Gervaise s'était vu attribuer une belle chambre pour elle toute seule. Quant à moi, j'étais obligé de partager une chambre chez des paysans avec mon ami arménien, Chavarche, et non seulement la chambre, mais le lit lui-même.

Le dîner fut très joyeux, très arrosé, servi dans un grand jardin sous des lampions de 14 juillet. Les femmes étaient jeunes et belles, les garçons sains et vigoureux, la nuit prometteuse. Assis à côté de Gervaise, je sentais le courant passer entre nous presque comme une force physique : les vagues de désir qui me traversaient déferlaient sur Gervaise, et en retour de véritables lames de fond émanaient d'elle qui m'engloutissaient, me noyant dans un océan de passion écumeuse qui grossissait de minute en minute. Ma main, proche de la sienne, était aussi brûlante que du plomb fondu, et le moindre contact aurait déclenché un drame, une tragédie

érotique... Ce suspens était, à sa façon, délicieux : nous étions devenus de grands experts dans l'art de jouer en public notre jeu secret. Que les autres crussent ou non à l'innocence de nos rapports, là n'était pas la question. Nous avions convenu une fois pour toutes d'éviter tout comportement amoureux en public, surtout en l'absence de Laurette, et je pense que nous tirions autant de plaisir pervers l'un que l'autre de cette comédie de l'indifférence nonchalante, alors que nos corps brûlaient de façon intolérable. La règle que nous nous étions spontanément imposée, sans jamais en parler, avait donné à notre sentiment de complicité coupable une qualité si farouche que nous retardions presque à plaisir le moment de la délivrance.

Au moment de nous séparer, Gervaise me glissa à l'oreille : « Vous avez bien repéré le chemin, je laisserai la porte ouverte. Je vous attends. »

Mais voilà... Une fois allongé dans le grand lit conjugal de nos paysans, côte à côte avec Chavarche que cette situation amusait beaucoup, je m'avisaï que la seule issue était coupée, car les paysans qui dormaient dans la pièce voisine en avaient fermé la porte à clé. Chavarche étant censé tout ignorer de la nature de mon problème, je ne pouvais pas le mettre dans la confidence — d'autant moins qu'il était un admirateur fervent de mon épouse. Comment aurais-je pu lui demander de participer à une telle trahison ? Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu faire pour moi ? Mais l'idée de ma folle partenaire rongeant son frein dans un lit désordonné, comptant les minutes dans un paroxysme de rage glaciale, me poussait jusqu'aux limites extrêmes de l'exaspération... Dans un état second, comme un automate, je me levai, j'attrapai mes vêtements et me dirigeai vers un cagibi d'où je savais qu'une étroite fenêtre s'ouvrait vers le monde extérieur. Je m'habille à la hâte et je me tortille vers la liberté à travers cette lucarne.

Ma course est cotonneuse, silencieuse comme dans un rêve, je n'entends même pas ma respiration tant mes oreilles bourdonnent. Toujours comme dans un rêve, je me faufile dans l'auberge, je franchis les couloirs et les escaliers, et quand je pousse lentement la porte, je la découvre telle que je l'avais imaginée. La lune éclaire un bras, une jambe, un sein, le reste

est plongé dans la pénombre. Immobile. Mais je suis conscient que ses yeux grands ouverts me fixent de façon hypnotique. Pas un geste, pas un son, pas un souffle. Je m'approche à pas de loup, ma main touche sa cheville. Et tout s'accomplit...

Dès que les premiers bruits ménagers me parviennent d'en bas, je me lève, je m'habille derechef et parcours à tâtons le chemin inverse, escalier, couloir... Le tout sur la pointe des pieds... Mystère, discrétion... Mon idée étant de simuler une promenade matinale dans la campagne de façon à rentrer un peu plus tard à l'hôtel par la grande porte, la tête haute, comme un innocent sportif qui apprécie les levers de soleil.

... Alors que je sais fort bien que ces faux-semblants ne trompent personne, que mes amis sont au courant de notre situation... Mais tout n'est possible qu'à la condition de respecter les apparences du mariage bourgeois. Au bénéfice de qui ?... De l'épouse légitime, sans doute, de la mère de famille ?... Vers la table du petit déjeuner convergent les divers acteurs, majeurs et mineurs, de ce psychodrame, y compris Laurette, très joyeuse, qui vient d'arriver, et Gervaise. Je la regarde se verser une tasse de thé, et la simplicité de son geste déclenche en moi une vague d'enthousiasme, de reconnaissance, car ce détachement superbe est l'autre face de la passion qui fait d'elle un être unique au monde.

Elle se lève et se dirige vers l'auberge. Peu après le patron vient vers nous en s'essuyant les mains sur son tablier bleu, et annonce que je suis demandé d'urgence au téléphone.

Il me faut un moment pour reconnaître la voix de Gervaise, et pour comprendre que c'est de sa chambre qu'elle m'appelle. C'est sa voix dangereuse, sa voix des tournants tragiques, et je ne peux que l'écouter : « Je suis à bout, il faut que vous compreniez, c'est trop affreux... Il y a une heure seulement nous étions si bien ensemble, tous les deux, et maintenant tout est fini, une fois de plus... »

« Allons, Gervaise, c'est de la folie... »

« Oui, vous avez raison, c'est de la folie, mais c'est ainsi. Je vous donne le choix : ou bien nous quittons immédiatement cette bande d'idiots, vous et moi, ou bien je me tue. Vous avez trente secondes pour décider... Alors ? »

« Alors, alors, vous ne pouvez pas continuer ce chantage

ridicule, qui est-ce que vous pensez impressionner ? J'en ai marre de vos lubies... »

Je savais que je ne parlais ainsi que pour gagner du temps, et que je ne résisterais pas à sa volonté implacable. J'étais devenu sa créature, et la menace de suicide n'était qu'un trucage scénique, la façon la plus grossière, la plus voyante dont elle disposait pour me plier à sa volonté... Et je savais aussi que si je ne cédais pas, elle mettrait réellement sa menace à exécution... Sa crédibilité en la matière était incontestable, elle n'avait jamais eu peur de personne, ni de rien — pas même de sa propre folie.

« Alors », dis-je, « qu'est-ce que vous proposez ? »

« La maison de Karla et de Vincent, ce couple que je vous ai présenté l'autre jour, n'est pas loin d'ici, ils sont partis pour quelques jours, j'ai les clés. Vous n'avez qu'à inventer un drame, n'importe quoi, je m'en contrefiche, ce sont vos amis, c'est votre femme, vous savez leur mentir. Dites-leur que Karla a tenté de se suicider, par exemple, je vous attends dans la voiture. »

Un mensonge à froid, et de cette taille, c'était presque infaisable. Mais la tension que je venais de subir m'avait mis dans un tel état que tous crurent à ce faux suicide, auquel je ne m'accrochais aussi désespérément que pour en empêcher un vrai. Tous connaissaient Karla, si charmante et si fraîche, Karla qui était une neurasthénique, une suicidée en sursis... Des têtes attristées, pas de questions, laissez-moi à mon destin.

Notre départ ressemble à une fuite coupable. Gervaise prend le volant, et nous commençons aussitôt à nous disputer, comme d'habitude, quant au chemin à prendre. Vincent et Karla habitent une grande maison dans la banlieue sud, non loin de notre point de départ, mais il n'est pas facile de décider quel est le chemin le plus court. Sous l'impulsion irrésistible de Gervaise, la Juva traverse les villages en trombe, vole comme une flèche vers sa destination.

Nous arrivons devant la grande maison entourée d'arbres verdoyants et bourgeonnants. Epuisé par tous ces chocs successifs, je m'affale sur une chaise-longue, muet et morose.

« Bien, puisque c'est ainsi », dit Gervaise, « moi, en attendant, je vais prendre un bain. »

Quoi de plus simple ? Encore tout étourdis, nous nous retrouvons tous deux dans la vaste baignoire ovale de Karla. De la baignoire au lit, du lit à la cuisine, où nous arrosons de champagne une superbe omelette aux morilles, de la cuisine au gazon frais tondu au fond du jardin, sous les rosiers, le parcours érotique se poursuit sans que nous puissions savoir si nous célébrons la mort ou la vie. Gervaise semble basculer par moments dans le délire. Je suis habitué à ses excès, mais je ne l'ai jamais vue ainsi, elle est possédée à la fois par ses propres démons et par ceux de Karla, par le goût de mort brutale. Je réussis enfin à m'échapper dans le sommeil, un sommeil lourd dont rien ni personne, même pas elle, ne pourrait me réveiller.

Ce long week-end du sexe, du mensonge et de la mort a sans doute modifié bien des choses dans ma vie, dans nos vies.

A chacun de nos déjeuners dans son restaurant favori, Sous l'Olivier, voisin des bureaux de Hachette de la rue Galliéra, Henri Filipacchi se répandait en propos amers sur son employeur. En tant que responsable des relations de Hachette avec les éditeurs, c'est à lui qu'auraient dû incomber les négociations avec Gallimard pour le renouvellement du contrat exclusif de distribution qui liait étroitement cette maison à Hachette.

La « pieuvre verte », qui était sortie fort endolorie de l'Occupation, avait vite retrouvé ses moyens. Son objectif privilégié était, comme je l'ai déjà dit, de racheter ou, à défaut, d'acquérir le contrôle majoritaire des maisons d'édition parisiennes qui se trouvaient en difficulté, pour une raison ou pour une autre : après Grasset, Fayard et Stock, Gallimard apparaissait comme la prise de loin la plus tentante. Le renouvellement du contrat de distribution pouvait fort bien servir de point de départ à une vaste manœuvre de pénétration, d'encerclement, de capture. Henri était passé maître dans ce genre d'opérations, qui l'amusaient beaucoup et qui convenaient à son tempérament, mais avec Gallimard la manœuvre posait un problème spécial, car c'était à Gaston, dont il avait été l'assistant dévoué,

qu'il devait l'essentiel de son expérience des affaires de l'édition : le coup de patte félin, le sens de la combine imparable, le cynisme joyeux et sans pitié... à tel point que, pour parfaire l'éducation de ce sujet prometteur, Gaston avait demandé à son ami et allié René Schoeller, patron de Hachette, de le prendre comme stagiaire à ses côtés. Aussi, sa stupeur avait été considérable lorsqu'il avait appris, un an plus tard, que le stagiaire était devenu le secrétaire général des services commerciaux de Hachette.

René Schoeller était mort entretemps, et son successeur, Menier du Houssoy, accepta sans difficulté, à la demande de Gaston, d'éliminer Filipacchi des négociations. On désigna à sa place son assistant, qui n'était autre que le second fils de René Schoeller, Guy. Guy Schoeller se trouvait ainsi promu d'un coup à une responsabilité importante, avec l'avantage d'un manque d'expérience sans doute jugé comme un facteur rassurant par Gaston Gallimard.

N'empêche, pour Henri, c'était un camouflet. Un double camouflet même, l'un de Hachette, qui avait admis le désaveu de son plénipotentiaire sans protester, et l'autre de Gaston, qui lui avait ainsi signifié son manque total de confiance, voire de considération. Cela semblait mettre un terme aux ambitions du beau Levantin au sourire doré : sa direction, qui lui avait trop lâché la bride pendant l'Occupation, voulait le ramener à sa simple fonction de janissaire, de corsaire de service.

Henri était donc le plus souvent d'humeur fort sombre en ces temps-là. Par ailleurs, l'empire qu'il avait tenté si patiemment de se tailler à l'intérieur de celui de Hachette, c'était à son fils unique, Daniel, qu'il le destinait, et Daniel s'en fichait, n'en faisait qu'à sa tête... Sans doute n'était-ce pas facile d'avoir pour père un type comme Henri, dévoreur dévoré, boulimique inquiet, joueur insatiable, et je me mettais assez bien à la place du jeune homme... Mais que répondre à Henri qui me faisait toutes ces confidences comme si j'étais un ami intime, capable de l'aider ? Tout cela était surprenant de la part d'un vieux crocodile comme lui, y compris cette façon qu'il avait de paraître désarmé devant son fils, un gamin capricieux de vingt ans à qui, en somme, il semblait reprocher de lui ressembler trop. J'écoutais rêveusement ses jérémiades.

Quand il avait bien vidé son sac, Henri se calmait, généralement au moment du café, et il me demandait des nouvelles du Chêne : nous parvenions enfin à parler un peu de ce qui m'intéressait au premier chef. Un engouement croissant du public pour l'art, surtout pour la peinture, s'était manifesté depuis la Libération : la première exposition Van Gogh à l'Orangerie avait été littéralement assaillie par des foules innombrables. Les livres d'art, si difficiles à vendre avant la guerre, étaient devenus une marchandise fort demandée chez les libraires, et les albums de reproductions du Chêne se vendaient comme des petits pâtes. Filipacchi m'expliquait que nous devrions en sortir bien davantage, mais je m'obstinai à lui parler de l'*Inventaire Monumental* de Georges de Miré, qui me semblait tellement plus intéressant, et de quelques grands projets.

« C'est pour plus tard, tout ça », me répondait-il. « Pour l'instant il s'agit de gagner de l'argent, fais donc ce qui t'est le plus facile, les peintres ne manquent pas... Quand le Chêne sera riche, tu pourras te payer toutes tes fantaisies. »

Il avait certainement raison, et nous nous efforçons d'exploiter la formule un peu fastidieuse des albums en tentant de l'améliorer tant bien que mal. La routine m'assommait, alors que la routine est l'essence même du métier d'éditeur. J'aimais inventer par-dessus tout ; administrer l'exploitation d'une invention réussie me paraissait ennuyeux à en périr. Je vivais donc en pleine contradiction, et mon affaire en souffrait de plus en plus.

Au bout de douze numéros j'avais été obligé d'abandonner *Critique*, la mort dans l'âme, et Georges Bataille avait aussitôt trouvé un éditeur, Calmann-Lévy. Il aurait pu d'ailleurs aller chez une bonne demi-douzaine d'autres, plus brillants que celui-là, car la personnalité de la revue lui avait assuré dès sa première année d'existence un public bien défini. Mais on était encore loin d'atteindre l'équilibre financier, et persister me semblait hors de question : la revue coûtait trop cher, et les réclamations de Bataille concernant ses frais et ses salaires devenaient lancinantes — même si mes retards à le payer étaient moins graves que ses retards à boucler les numéros... Nous étions de bonne foi de part et d'autre, aussi le divorce se

déroula-t-il amicalement, dans un soulagement partagé, et non sans regrets... Le plus désabusé dans cette affaire était Pierre Prévost, le rédacteur en chef, qui avait pris tous les coups des uns et des autres, sans protester, au cours de cette expérience de dix-huit mois. Or c'était vraiment grâce à lui que le mariage contre-nature entre Bataille et moi avait été consommé, et que *Critique* avait vu le jour. Je me rendais compte, avec un réel désespoir, que la défaite était grave, mais les examens de conscience n'étaient pas mon fort.

L'échec de la galerie Vendôme, tout aussi lamentable, s'expliquait plus facilement. Après l'euphorie de l'ouverture, la galerie, téléguidée de loin par des gens pressés, ne pouvait que péricliter. Les deux seules expositions valant la peine d'être mentionnées furent celles consacrées à Leonor Fini, valeur sûre, et à Enrico Pontremoli, dont c'était la première apparition publique. Cette exposition d'Enrico fut fort bien accueillie, et cela me donna au moins la satisfaction d'avoir été utile à quelqu'un qui m'était cher... Pour le reste, j'abandonnai les destinées de la galerie au directeur en titre, « Georges-Galerie-Vendôme ». Des expositions sans intérêt se succédaient, dont je ne prenais brièvement conscience qu'au moment du vernissage... Mais, bien sûr, il y avait toujours cette Marie-Odile, cette Geneviève, cette Jeanne-Augustine — quel est son nom déjà ? — cette secrétaire assez mignonne et énervante au possible, que je m'étais juré d'inviter à dîner, et qui semblait attendre patiemment mon invitation chaque fois que je passais devant elle. Son petit sourire pervers me rappelait à l'ordre, mais jamais les circonstances ne s'y prêtaient : les semaines passaient, les mois se télescopaient, et je continuais à ne pas me souvenir de son nom...

Or, un beau jour, je me surpris en train d'admirer la silhouette remarquablement délurée d'une personne qui marchait devant moi, rue Castiglione. Je la suivis et, soudain, je m'aperçus que c'était *elle*. Qui ? — *Elle*. Cela ferait bientôt un an que je me disais qu'il fallait absolument que je lui parle, à cette fille, que je l'invite à dîner, et je ne connaissais toujours pas son nom ! L'histoire avait assez duré !

Un peu plus tard dans l'après-midi j'étais donc descendu de mon empyrée et j'avais poussé la porte de la galerie, décidé à

régler l'affaire. Elle n'était pas assise à son petit bureau près de l'entrée, son poste habituel, mais sur le cendrier une cigarette anglaise finissait de s'y consumer, odoriférante... Elle ne devait donc pas être loin... C'est curieux, me disais-je, les deux salles sont vides, la porte est ouverte, n'importe qui pourrait entrer, décrocher ce petit Matisse et partir avec, ni vu ni connu... Et les deux Russes, où sont-ils donc ? C'est insensé ! Allons voir ce qui se passe dans le bureau...

Quand je pénètre dans la petite pièce aveugle, la lumière est éteinte, et la porte de la chambre forte, où l'on conserve les toiles les plus précieuses, semble entrouverte, autant que je puisse en juger dans la pénombre. En tout cas, ce qui ne prête pas à confusion, ce sont les bruits étranges en provenance de la chambre forte. Qui se tromperait sur la signification de ces halètements conjugués, mâles et femelles, de ces remugles érotiques ? Ah, la petite garce — *quel que soit son nom !*... Je trouve le commutateur et je l'actionne, tout en tirant vers moi la lourde porte blindée de la chambre forte... pour découvrir la scène inique, la scène impardonnable que composent deux corps dénudés et en grand désarroi. Mon directeur fidèle ! Mon employée modèle ! Mines ahuries ! Sur mes toiles de maître ! J'en suis si mortifié, surpris, confondu, que je ne dis rien... Eux non plus... Il doit bien y avoir des mots à échanger dans de telles situations — mais il faut faire vite, et le mot juste ne vient pas... Je ne suis vraiment pas préparé... Un réflexe simple, idiot peut-être, m'amène à repousser la porte, à peser derechef sur le commutateur pour ramener la pénombre salvatrice, et restaurer ainsi l'anonymat du péché. Ensuite, je sors comme je suis entré, tout en me demandant s'ils vont remettre ça.

Cet incident mit fin à ma carrière parallèle, autant que paradoxale, de marchand de tableaux. J'avais les meilleures raisons du monde pour expliquer ma décision — tout en taisant l'incident que je viens de décrire —, et mon associé Thollot ne versa guère de larmes sur la conclusion décevante de cette expérience. Il était sur le point d'en tenter une autre, encore plus ambitieuse : le mariage.

Oui, à l'approche de la cinquantaine, me disait-il sur le ton de la confidence bourrue, il était temps de se ranger... Sans doute allait-il se marier par snobisme, puisqu'il faisait tout par sno-

bisme, y compris, sans doute, respirer. Mais la gestuelle élégante de cet individu avait cessé de m'amuser, et je ne cherchais même pas à découvrir de quelle duchesse en mal de banquier il avait bien pu s'enticher.

Rico et Olga passaient en général un ou deux mois d'été dans le Midi, et c'est en leur compagnie que Laurette et moi, peu après notre mariage, avions découvert un petit port charmant et sans histoire, situé au fond d'une jolie baie et qui s'appelait Saint-Tropez. L'aubergiste du coin, le père Mariotte, nous avait confectionné une bouillabaisse à sa façon, dont le souvenir fait encore trembler ma plume. Personne d'autre que nous, au coucher du soleil, dans cette salle tranquille qui ouvrait de part et d'autre sur deux petites rues parallèles. Un moment de grâce provençale : simplicité, bonne cuisine et gentillesse rivalisaient ici avec calme, luxe et volupté.

Deux ans plus tard, c'est à Villefranche-sur-Mer que j'allai retrouver mes deux amis, cette fois-ci seul, presque en fuyard... Rico m'expliqua ce qui était en train d'arriver à Saint-Tropez : un afflux sans précédent de Parisiens, un vrai désastre. Cela les avait amenés, Olga et lui, à essayer Villefranche dont la baie était aussi belle, et que l'absence de plages immédiatement accessibles mettait à l'abri des vacanciers ordinaires, race redoutable ! Sans doute un jour la côte tout entière subirait-elle le sort de Nice et de Cannes... Monte-Carlo déjà était sur la voie... La démultiplication rapide des propriétaires de voitures donnait naissance à une nouvelle classe hideuse d'estivants qui se déplaçaient en masse, en troupes bruyantes et mal embouchées, dans leurs Renault et leurs Citroën, certains avec des matelas arrimés sur la toiture... Un phénomène de civilisation des plus inquiétants !

A Villefranche même, la population estivale avait déjà triplé, et les bistrots du port prenaient le soir une allure de kermesse. Tous les hôtels étant pleins, j'avais dû me contenter d'une chambre dans le bordel de l'endroit, qui s'appelait l'Oasis — et qu'on ne m'avait d'ailleurs louée que sous condition de la libérer pendant les week-ends, quand les marins américains de la Sixième Escadre, qui mouillaient devant la baie, mettaient pied

à terre pour se défouler. Afin de les recevoir, la patronne, ses trois filles, les deux femmes de chambre et quelques voisines entreprenaient de se peinturlurer hardiment la face devant leurs miroirs, et d'essayer leurs fanfreluches... L'heure sonnait pour moi de prendre mon sac et de laisser la place au commerce de Vénus... Le lundi matin je retrouvais avec plaisir ma chambre à l'Oasis, éblouissante de propreté, et mon lit monacal recouvert de draps blancs qui fleuraient bon la lavande. Aucune trace ne subsistait des débordements érotiques du week-end.

Ces quelques semaines que je passai dans un désœuvrement total, entre soleil et mer, me faisaient mesurer mieux que n'importe quel sage discours l'absurdité de ma vie ordinaire d'homme des villes. Dans le canot fort modeste que Rico s'était procuré, nous ramions benoîtement tous les matins vers des criques ou des baies lointaines, nous efforçant de sortir le plus vite possible de cette sorte de mer des Sargasses qui occupait le centre de la baie de Villefranche, là où les bateaux de guerre américains avaient jeté leurs immondices.

Nous rentrions tard, au coucher du soleil, chaque soir différent, chaque soir plus magnifique. La veille de mon départ nous eûmes droit à une véritable apothéose, un embrasement général de la mer et du firmament qui nous laissa sans voix, en état d'apesanteur : Rico lui-même tirait sur les avirons comme un automate, sans s'en rendre compte... A un certain moment l'on distingua, dans le demi-cercle du soleil qui s'enfonçait dans la mer, la silhouette clairement dessinée d'une chaloupe qui s'approchait. D'abord une silhouette homogène d'une grande pureté, tout en gris pâles, de laquelle deux figures se détachèrent progressivement : celle du rameur, un jeune athlète au torse puissant et à la peau de cuivre rouge, et celle du passager, une figure drapée de blanc qui se tenait assise, très haut sur la poupe, comme sur un trône flottant. La grande barque élégante avançait beaucoup plus vite que notre misérable sabot flottant, et quand elle nous dépassa je fus à peine surpris de reconnaître dans cette figure magique d'impératrice, surgissant ainsi à nos côtés sous un large chapeau de paille qui dissimulait presque entièrement ses traits, mais non son regard, Jean Cocteau le poète, Jean de l'Etoile, reine des fées, glissant en silence au-dessus des flots, et qui au

passage me balaya du regard, impavide, sans un mot, sans un murmure, sans l'indice d'une reconnaissance quelconque.

De retour à Paris, j'y retrouvai mon pauvre petit empire bien mal en point. Voisin, la comptable, exaspérée par mon imprévoyance, dressait, d'un ton résigné et fataliste, les plus sombres prédictions. Gervaise s'était vengée de mon départ en vacances sans elle en lançant une campagne contre André Lejard, qu'elle accusait d'incompétence et de légèreté, et contre Laurette elle-même, ce qui avait déclenché une crise grave au sein de notre kolkhoze du boulevard Raspail, jusque-là un modèle d'harmonie. J'étais totalement dérouté, désolé par cette perfidie gratuite, et incapable de trouver les remèdes appropriés.

Des clans se formèrent dans la maison d'édition, et ma seule consolation était de pouvoir compter sur ma secrétaire et amie Génia, toujours pétillante, gaie et drôle... alors que Pierre Courtade, son mari, jouait avec des airs de plus en plus tragiques les beaux ténébreux, les séducteurs sinistres. Ce côté angoissé et fiévreux que je lui connaissais depuis nos premières rencontres, à la fin de l'Occupation, n'avait cessé de s'intensifier avec sa montée en puissance dans la nomenclatura de *l'Humanité*. Or il n'avait rien d'un vieux crocodile, rien d'un vieil imbécile, rien de ces antiques fonctionnaires du journalisme de parti pour qui la langue de bois n'a pas de secrets : c'était un homme intelligent et sensible, et sa gloire professionnelle s'accompagnait d'une souffrance intérieure qui s'exprimait dans la tension douloureuse de son visage, dans un humour cynique et désabusé. Par quel miracle de l'instinct de conservation avait-il su découvrir Génia, et l'avait-il épousée ? Aucune autre femme n'aurait pu le maintenir en vie, il avait su capter les eaux de la fontaine de Jouvence en personne !

J'entrevois confusément que je m'étais menti à moi-même depuis si longtemps que la note à régler serait fort lourde. J'avais toujours eu pour principe l'improvisation, et j'étais

devenu le Frégoli des échéances : la date fatidique du dernier jour du mois était toujours celle de l'épreuve fatale. Il fallait trouver d'un coup une somme énorme pour faire face à cette ponction massive : l'échéance avançait telle une lame de fond qui menace de tout engloutir. Or ma politique était de n'y penser qu'au dernier moment : je mettais un point d'honneur à attendre l'avant-veille de ce sombre jour pour réclamer à ma comptable un état des sommes à payer... Voisin s'empressait alors de me présenter sa liste avec un air de défi ironique, comme si elle personnifiait les Trois Parques à elle toute seule... ou le bon sens d'une comptable diplômée.

Il faut reconnaître que je m'en tirais chaque fois, au prix d'assez incroyables combines, avec une aisance qui forçait l'admiration d'un public pourtant composé de connasseurs endurcis, à commencer par Voisin elle-même. Des comptables de la maison Hachette, qui en avaient vu d'autres, jusqu'aux caissiers de la banque — tous ces oiseaux de malheur m'attribuaient la palme suprême.

Certes, je la méritais ! Mais à quel prix... Créer de l'argent artificiel, c'est amusant... et c'est aussi, sans doute, la loi essentielle de tout système économique. Comme tant de mes jeunes contemporains pendant l'Occupation, j'avais acquis une forme de mentalité assez spéciale. A cette époque-là, le jeu de survie s'était haussé au niveau d'un pari insensé, à la limite extrême du défi. J'avais réussi à monter ma maison d'édition sans un sou et au milieu des pires dangers, retournant la situation, comme un prestidigitateur tire tranquillement de son chapeau un monde de choses inattendues. Or le jeu s'était rétréci : j'en avais fait un simple jeu d'argent — et la virtuosité que j'y avais acquise me masquait le fait que j'étais en train de manquer ma chance professionnelle... Avoir sacrifié *Critique*, renoncé au projet de l'*Inventaire Monumental*, c'étaient là des abandons qui auraient dû me faire réfléchir, mais ce genre de réflexion, précisément, était contraire à la loi de la chance et de l'instinct — la seule loi qui me paraissait digne d'être suivie...

Ces pertes étaient moins graves, pourtant, que l'absence générale de renouvellement, le manque de créativité qui caractérisaient l'équipe du Chêne telle qu'elle était devenue, morcelée, désunie... Georges de Miré s'était replié sur un petit

projet de collection de livres illustrés consacrés aux arts primitifs, et les premiers volumes, sur ceux d'Afrique Noire et d'Océanie, étaient plaisants et jolis, mais à la fois trop superficiels, du fait de leur brièveté, et pas assez populaires, du fait de leur ton austère. Le dernier beau livre que sortit le Chêne s'intitulait *Paris au temps des Fiacres*, composé d'un élégant assemblage de photographies anciennes réunies par René Coursaget et mis en forme par Guiton Chabance. Mais c'était là plus une prouesse qu'une invention, il faut le reconnaître. La pénurie d'idées nouvelles donnait quelque consistance aux critiques que Gervaise formulait contre André Lejard, tant et si bien que le moment arriva où je fus mis en demeure par Gervaise de choisir entre lui et elle : ce fut de lui que, tristement, je me séparai.

Le département littéraire se débrouillait mieux, surtout avec la collection russe qui prenait belle allure, et les trois titres de Miller, *Capricorne*, *Max et les Phagocytes*, *Le Colosse de Maroussi...* Nous eûmes la chance de sortir le grand livre de Marcel Griaule, *Dieu d'Eau*, fruit de son enquête d'un style très personnel sur les cosmogonies africaines, mais il n'obtint qu'un succès assez confidentiel, alors que nous aurions pu le lancer avec plus d'efficacité, et en tirer bien davantage...

Ces choses-là ne s'apprennent qu'avec l'expérience, et l'instinct était mon seul capital : je n'avais pas d'associé susceptible de compenser mes manques. Seule Gervaise aurait pu jouer ce rôle, si nos relations passionnelles n'avaient rendu une telle association impossible.

Mes relations amicales avec Génia avaient déclenché une série de réflexes de jalouse d'une violence rare chez Gervaise, dont la victime n'était d'ailleurs pas Génia, qui avait de la défense, mais Laurette. La situation insupportable ainsi créée à l'égard de ma pauvre épouse, innocente de toutes ces turpitudes, m'avait amené à quitter l'appartement luxueux de Gervaise pour m'installer, avec ma petite famille, dans un logement assez miteux de l'autre côté de Montparnasse. Cette séparation, charnelle aussi bien que domiciliaire, aussitôt consommée, Gervaise s'était mise en devoir de coucher avec tous mes amis de sexe mâle pour bien me montrer de quel bois elle se chauffait, et aucun d'entre eux n'avait repoussé cet

honneur, ce quiachevait de me démoraliser.

Cela tournait à la comédie de boulevard, et cependant ses manœuvres se révélaient efficaces. J'étais non seulement vexé, mais abominablement jaloux, et Gervaise ne manquait pas d'exploiter à fond son avantage au bureau, en me manifestant un mépris triomphant qui me mettait dans un état de rage impuissante qui n'arrangeait pas les choses. Car ce n'était pas là mon seul souci...

La situation de plus en plus difficile de la société l'avait mise sous la coupe de ses principaux fournisseurs. Une société d'exploitation avait été constituée pour gérer le fonds des Editions du Chêne. Les créanciers en étaient les associés et pouvaient contrôler chacun de mes faits et gestes pendant la période de redressement. Ce plan devait aboutir, grâce à des compressions de dépenses et de personnel, à assainir la situation en deux ou trois ans, et après avoir réglé toutes nos dettes nous pourrions nous affranchir de la tutelle de la société d'exploitation. J'étais certes toujours le patron, mais je devais soumettre mes plans à un contrôleur financier, et me contenter d'un salaire à peine égal à celui d'une secrétaire débutante...

Bref, je m'étais engagé dans la voie du repentir et de la sainteté... Je subissais un calvaire épouvantable, en particulier lors des réunions mensuelles du conseil d'administration auxquelles mes cinq ou six associés-créanciers venaient siéger, assis dans mes beaux fauteuils Louis XIII, prenant des airs importants que je trouvais particulièrement odieux. Deux imprimeurs, deux marchands de papier, un brocheur, et le terrible père Laurent, patron de Clichés-Union, un petit bonhomme plein de suffisance et de fiel. Les autres étaient plutôt braves, des artisans devenus petits industriels à la force du poignet pour qui cette visite mensuelle chez l'élégant Girodias, dans les beaux quartiers, représentait plutôt une fête, une sortie exceptionnelle dans un monde prestigieux, et une source d'anecdotes croustillantes à raconter par la suite aux collègues... Le père Laurent, lui, c'était autre chose.

Chacun savait que la belle maison qu'il s'était offerte sur les bords de la Marne avait été achetée en viager à une vieille dame

qui était morte le lendemain de la signature de l'acte de vente : tel était l'effet qu'il produisait sur ses interlocuteurs. J'étais pour lui le souffre-douleur rêvé, l'idée de toutes les humiliations dont il pourrait m'accabler à chaque séance le remplissait de joie mauvaise. Garder son sang-froid dans de telles conditions était vraiment difficile — et pourtant j'y parvenais ! A ses pires provocations je répondais par un « Oui, monsieur Laurent » bien milleux qui l'atteignait de plein fouet, comme une tarte à la crème... tandis que les autres suivaient ces échanges sans très bien en comprendre le sens caché, tout en fumant leurs vilains cigares à deux sous qui empaumaient mon environnement de façon intolérable. J'encaissais les coups sans rien dire, je souriais poliment... J'assumais !

Un samedi après-midi je me rendis à mon bureau pour y terminer un travail urgent, certain de n'y être dérangé par personne. A ma surprise je découvris que Gervaise elle aussi était dans son bureau, contigu au mien, et je compris vite qu'elle attendait ma visite. Au cours d'un premier échange de paroles inoffensives, je pris conscience du malaise extrême, de l'extraordinaire tension que dégageait sa présence. Au lieu de retourner vers mon bureau et de refermer la porte de communication, je me dirigeai vers elle, fasciné par son air de froideur glaciale, car elle ressemblait plus à un mannequin de chair vivante, en ce moment précis, qu'à une créature humaine. Elle était habillée avec soin, maquillée, parfumée, très séduisante. Ma main se posa sur son bras, et aussitôt la foudre trop longtemps retenue se déchaîna. Sa folie m'avait soudain pénétré, nous étions comme deux maniaques accrochés l'un à l'autre, deux corps convulsés roulant sur le tapis au gré d'un spasme interminable, hoquetant de désir et de fureur, fouaillant et mordant et gémissant des appels incohérents, injonctions, supplications, rires, pleurs.

Le calme vint après la tempête... J'essayai de ne pas reprendre conscience, mais l'évidence de ma rechute ne prêtait guère à discussion. Gervaise, magnifique dans sa nudité radieuse, triomphait sans modestie aucune.

Que dire ? Je dis : « C'était charmant. »

Elle répondit : « Vous pourriez trouver mieux. » Puis elle allongea le bras vers le tiroir de son bureau et en sortit un lourd

revolver à barillet avec lequel elle visa son image dans un miroir en me déclarant : « Si vous n'aviez pas fait ce que vous venez de faire, vous étiez un homme mort. Je ne plaisante pas : j'étais décidée. »

Le coup partit, le miroir vola en éclats. Non, elle ne plaisantait pas.

Il fallait transiger, louoyer, gagner du temps. Dans quelques mois je serais parvenu à rembourser mes dettes, et je pourrais m'affranchir du père Laurent et des autres notables. Mon plan était de transformer alors ma société, qui était à responsabilité limitée, en société anonyme, afin d'augmenter mon capital aussi largement que possible en vendant des actions, de préférence à des amis, à des gens de confiance. Tout était prêt pour cette transformation : mes associés actuels, c'est-à-dire quelques amis proches, avaient signé des cessions de parts en blanc qui resteraient dans le coffre de mon conseil juridique jusqu'à la date où l'opération aurait lieu. Et pour ce qui était de trouver des actionnaires pour la nouvelle société, je me sentais très sûr de moi. Le Chêne, malgré ses déboires internes, avait une belle réputation, et l'opération de redressement que nous étions en train de boucler — en moins de deux ans — ne pouvait que conforter nos chances de réussite.

Lors de l'un de nos déjeuners, j'exposai mon plan à Filipacchi et lui demandai ce qu'il en pensait.

« Dans le principe, c'est impeccable », dit-il. « Tout gentil, tout propre. Mais à mon avis ta société est bien trop petite pour intéresser de vrais investisseurs, tu ne récolteras qu'une poignée d'emmerdeurs. Avoir des amis comme actionnaires, c'est un calvaire, crois-moi. »

Il considéra ma mine déconfite avec un air qui pouvait passer pour de la compassion, puis il ajouta : « Tu n'as besoin que d'un seul associé, et cela fait longtemps que je voulais te le dire. Mais je ne pouvais pas t'en parler avant d'être certain que tu rembourserais tes dettes. Tu y es quasiment arrivé, c'est très bien. Maintenant, écoute-moi : j'ai parlé du Chêne et de toi à Menier du Houssoye, et il est d'accord pour que nous te proposions une association fifty-fifty, ce que nous ne faisons

jamais avec personne ! Je n'ai pas besoin de te faire un dessin, hein, on prend les boîtes, on met les survivants de l'ancienne équipe à la porte, et on y place nos gens. Ce n'est pas compliqué... Dans ton cas, nous savons, Menier et moi, que nous avons affaire à un éditeur, un vrai. Et en plus, un jeune, un type qui a appris son métier en le pratiquant... »

J'écoutais ce discours comme dans un rêve — mais ce n'était pas un rêve ! Mon heure avait enfin sonné ! Le discours n'était d'ailleurs pas terminé.

« ... Tu comprends, le Chêne, ce n'est rien du tout, ce n'est encore qu'une toute petite ébauche. Ce qui compte dans le Chêne, c'est toi, l'imagination, la souplesse, la vision, le culot. Le père Menier, c'est un ambitieux, et il aime les ambitieux, les types qui voient grand. Ce n'est pas cet imbécile de Lejard qui a fait le Chêne, et, entre parenthèses, tu as eu raison de t'en débarrasser... Le Chêne, c'est toi seul, et maintenant que les livres d'art sont devenus à la mode et qu'on commence à en fabriquer dans le monde entier, nous sommes prêts à investir l'argent qu'il faudra pour faire du Chêne la première maison de livres d'art — pas seulement de France, mais d'Europe, d'Amérique, de partout. Skira, qui se croit fort avec ses capitaux suisses, sera réduit à néant... Il faut conquérir le marché anglais, les Etats-Unis, c'est le moment, dans deux ans les places seront prises... »

« Ecoute, Henri, ce serait vraiment formidable... », lui dis-je, la voix un peu chevrotante. « Mais tu es sûr que... Enfin, c'est vraiment une proposition concrète ? »

« Oui, crétin ! », me jeta-t-il d'un air exaspéré. « Bien sûr que c'est vrai, puisque je te le dis ! Ta société anonyme, c'est avec nous que tu la montes, les actions moitié pour toi, moitié pour nous, et c'est toi le président — *le patron, tu comprends ?* Du fric, tant que tu en voudras ! Plus c'est gros, plus ça lui fait plaisir, au père Menier. Alors, tu commences à comprendre ? »

« Bon Dieu de bon Dieu », murmurai-je. « Ah, tu ne sais pas ce que ça me fait, tout ce que tu me dis là... Alors, les albums, on continue ? Et on pourra aussi sortir des grandes monographies, des gros pavés, quel que soit le prix ? Hein ? »

« *Puisque je te le dis !* », hurla-t-il. « Tu es sourd, ou quoi ?

Nous avons les meilleurs imprimeurs, les meilleurs relieurs, Brodard et Taupin, tu les connais, ce n'est pas rien : notre intérêt est de les faire tourner au maximum de leur rendement... Tout ça n'a pas été inventé seulement pour te faire plaisir, tu comprends ? C'est notre intérêt à nous, Hachette, sur toute la ligne ! Et comme nous ne sommes pas éditeurs d'art, on te donne ta chance à toi, toi, Girodias — au lieu d'engager de vagues employés pour faire ce travail — parce que ce sera *ton* affaire autant que la nôtre, et de ce fait nous savons que tu seras totalement motivé. Je te le répète, c'est la première fois que nous tentons une expérience pareille, et je te garantis que j'en ai usé, de la salive, pour expliquer ça au père Menier... »

« Ecoute, c'est magnifique, je ne sais pas comment te dire... » Cela paraissait trop beau en effet, mais après tout j'avais l'habitude des miracles, et cela faisait longtemps qu'il ne m'en était pas arrivé un. Que dire de plus ?... « Alors, puisque c'est comme ça, permets-moi de te poser une question : quand est-ce qu'on signe ? »

Henri éclata de rire. « Ah, elle est bien bonne, celle-là ! Il y a trois minutes tu n'y croyais pas, à présent tu voudrais signer demain matin ? »

« C'est que... », dis-je.

« Oh, je comprends », me coupa-t-il avec un bon sourire. « Tu en as vraiment trop vu avec tes petits vieux, tu as fait ton devoir, tu ne veux plus perdre de temps... Eh bien, écoute. Du côté Hachette il est impossible de concrétiser la chose avant la rentrée : nous sommes en juin, et si nous nous y mettons dès demain, Guy Schoeller et moi, tous les accords peuvent être prêts pour la signature vers la mi-septembre... Ne fais donc pas cette tête-là ! Ecoute : rien n'empêche de signer un protocole d'accord, entre Hachette et toi, qui te donnera toute quiétude d'ici là. Fais-nous un papier, mets tes idées en forme, et dans huit jours on fait signer le protocole par Menier. Qu'est-ce que tu peux demander de mieux ? »

« Henri, tu es vraiment formidable », soupirais-je. « Ah, s'il existait un moyen de te prouver ma reconnaissance, je ne sais pas, moi... »

« Ecoute, oui, il y en a un », me dit-il avec un sourire bienveillant. « Maintenant que tu vas être un grand patron, tu

n'auras plus besoin de tes bureaux de la rue de la Paix, tu pourrais me céder le bail. J'ai l'intention d'agrandir Film-Office qui est déjà installé là, alors... »

C'était inattendu, et je ne pus m'empêcher de lui demander : « Qu'est-ce que tu feras de ces trois étages ? Et où est-ce que je relogerai le Chêne ? »

« Oh, nous avons des locaux un peu partout dans Paris », me rappela Henri, sur le ton de l'évidence. « On pourra te recasser chez Fasquelle, rue de Grenelle, par exemple... Tu auras le choix... Je dois te faire un aveu, ton hôtel particulier, rue de la Paix, il m'a toujours semblé que ce serait bon pour mes petites affaires personnelles. Le style est parfait. Et je dois te dire surtout que je trouve ton bureau à toi très, très bien, je reconnaissais que ça me ferait plaisir de m'y installer. Alors, d'accord ? Mademoiselle, l'addition ! »

« Oui, Henri, bien sûr, d'accord ! Mille fois d'accord ! »

Dimanche à la campagne, grand rassemblement à Thiergeville pour célébrer la bonne nouvelle, ou du moins l'amorce de la bonne nouvelle. La maison est pleine à craquer, on a même improvisé un dortoir à célibataires dans le grenier pour accueillir le trop-plein. Ma mère s'active dans la cuisine à la tête de sa brigade de gâte-sauces volontaires, telle un petit général qui mène crânement le combat devant ses troupes. Une mère de choc ! Femme de tête et de cœur, paradoxale : une sentimentale dure et réaliste. Toujours fidèle à son seul amour, à son grand amour, à cet étranger de passage qui avait embrasé sa vie avant de la laisser seule, seule avec son devoir de mère...

Nicole, sa fille ainée, était partie avec son officier américain, le grand Jim à l'œil bleu ; Sylvie, la cadette, vivait en Argentine avec son taureau des pampas, Gustavo ; et Eric, le petit dernier, faisait le tour du monde en commençant par l'Algérie : je restais donc le seul représentant de sa progéniture à ses côtés. Il est vrai que je lui avais apporté en compensation deux petites-filles très mignonnes, Valérie et Juliette, et que tous mes amis l'avaient adoptée. Une foule composite mais uniformément enthousiaste entourait la table du festin : seule Mamita, la grand-mère, qui approchait de ses quatre-vingt-dix ans, restait

en dehors de l'événement, car elle n'appartenait déjà plus tout à fait au monde terrestre.

Gervaise était là, elle aussi. Elle s'était jointe à nous pour la journée seulement, habillée avec élégance, comme pour un déjeuner mondain, et sa présence insolite était sans doute la cause du léger malaise que décelaient les initiés. Après le déjeuner elle me demanda de l'accompagner pour faire un tour dans la campagne, et la manière dont c'était dit ne me laissait guère le choix. Je sentais bien que quelque chose se préparait, et je commençais à regretter de l'avoir invitée, dans un esprit d'apaisement, de conciliation, et parce que, après tout, elle était ma principale partenaire au Chêne — et donc responsable dans une large mesure de l'issue heureuse que nous étions en train de célébrer... Toutes ces excellentes raisons m'avaient peut-être fait perdre le sens des réalités.

« Si je suis venue aujourd'hui », dit-elle sur un ton bizarre, après que nous ayons atteint la sortie du village, vers les terres hautes, « ce n'est pas pour assister à des scènes édifiantes de bonheur familial... C'est pour vous dire adieu ! »

« Voyons, Gervaise, vous ne pouvez pas aller dans cette prairie défoncée avec vos talons aiguille ! », lui criai-je. Mais elle s'enfuyait déjà — trébuchant sur les mottes de terre dissimulées dans l'herbe —, tout en tirant de son sac en crocodile un tube d'aspirine.

« Adieu, je vous dis adieu ! », répétait-elle, lâchant le sac, puis se débarrassant de ses escarpins à la volée, fuyant toujours comme une folle droit devant elle, et brandissant son tube d'aspirine comme si c'était un flambeau — alors que ce n'était sans doute qu'un tube de Valium, ou quelque chose de ce genre, me disais-je confusément, m'efforçant de gagner du terrain.

« Gervaise ! », hurlai-je. « Arrêtez donc, espèce d'idiote, cette scène est ridicule ! »

Je la tenais par sa jaquette, dont elle se défit prestement, et je trébuchai en essayant d'attraper le tube, ce qui provoqua un effondrement généralisé du poursuivant et de la poursuite. Le tube de valium fut vite oublié dans la mêlée, le déshabillage à l'arrachée, le corps à corps haletant, désordonné, et les cris perçants dont les bosquets lointains renvoyaient les échos vers

le grand ciel glorieux, bleu Ile-de-France, parcouru de quelques nuages légers.

Le personnel des Editions du Chêne en était réduit au dernier carré, en tout six personnes, la comptable, Pauline, Genia, Gervaise, Guiton Chabance, le vieux magasinier russe, Lanine, et moi-même. Mais bientôt tout allait changer ! Dès septembre la maison allait renaître de ses cendres, et ce deuxième début serait le vrai, le définitif...

Au cours de la réunion mensuelle de mes associés-créanciers, je reçus les félicitations plus ou moins chaleureuses des uns et des autres au sujet de ce retourement spectaculaire. Je pensais que ces bonnes dispositions étaient sans doute tempérées par l'idée que, une fois allié à Hachette, le Chêne cesserait d'être un client pour eux.

Quand la digne assemblée eut pris place autour de la table, Laurent se chargea d'exprimer, à sa manière, ce sentiment :

« Tout cela est très bien, et nous nous en félicitons tous. Mais, d'une part, l'ancienne société nous doit encore de l'argent, et notre accord de gérance nous donne toujours le contrôle des Editions du Chêne. On ne peut rien signer sans nous, et cela, je l'ai fait remarquer pas plus tard qu'hier à Filipacchi... »

Stupeur générale. Comment et pourquoi Laurent avait-il rendu visite à Filipacchi ? Fier de son effet, le père Laurent reprit la parole.

« ... Girodias aura intérêt à se souvenir que cet heureux dénouement, c'est à nous, à nous seuls qu'il le doit. Et j'ajouterai même : à *moi* en premier, car sans moi, vous autres, Messieurs, vous n'auriez jamais assisté à cette opération de sauvetage ! N'est-ce pas, Messieurs ? »

Les autres regimbaient visiblement. Ce Laurent cherchait toujours à humilier non seulement ses adversaires, mais ses alliés. Une discussion chafouine s'engagea alors qui fit apparaître que Laurent avait déjà commencé à négocier avec Hachette sa propre participation dans la nouvelle affaire. La plupart des autres membres du conseil s'indignèrent du procédé, et la réunion s'acheva dans une vaste pagaille émaillée

de quelques claquements de portes.

Je n'avais plus d'avocat, mais un simple conseil juridique, un homme assez rustre et fort malin, à qui j'allai aussitôt expliquer la situation.

« Tout se négocie », me dit-il sentencieusement. « Il ne faut pas faire trop de vagues du côté de Hachette, sinon vous allez tout perdre... Laurent fait du chantage, il faut lui abandonner son os à ronger, les autres laisseront faire. »

Mon projet de protocole avec Hachette lui paraissait aussi trop détaillé, trop comminatoire. Il valait mieux attendre leur projet à eux, m'assurait-il.

Peu de temps après, Henri Filipacchi me présentait à son illustre patron, le grandissime Menier du Houssoye, un gentleman de belle mine qui me passa le bras sur l'épaule et me fit les plus touchantes déclarations d'admiration, d'affection, voire de fidélité, alors que nous ne nous rencontrions que pour la première fois. Le protocole était disposé comme le saint-sacrement sur un bureau ministre, et le cérémonial des signatures se déroula avec toute la pompe voulue.

« Dès la rentrée nous nous verrons de nouveau, et les choses iront vite, je vous assure. En attendant, je vous souhaite de bonnes vacances, allez, ami. »

Dehors, sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, face à l'antre de la « pieuvre verte », je me félicitai moi-même de l'événement, puisque personne d'autre n'était là pour le faire : « Bonnes vacances, ami », me disais-je. « Et que Dieu vous garde. » Ce mirifique protocole me semblait bien vague, tout compte fait.

J'avais néanmoins adressé une cession de bail en bonne et due forme à Filipacchi, relative aux locaux de l'hôtel Mirabeau, rue de la Paix, qui deviendrait exécutoire au retour des vacances — puisque telle était notre convention... Et une autre à mon conseil juridique puisque, ne pouvant pas le payer, je lui avais fait don, sur sa demande, du bail des locaux brièvement occupés par la Galerie Vendôme, ceux-là même que j'avais hérités dix ans plus tôt de mon père. Cette dépossession généralisée de mes lieux de travail, imprégnés de tant de souvenirs, de drames et d'espoirs, m'apparaissait comme le symbole même de la mutation sublime qui était sur le point de

se produire : le moment où le papillon déploie toutes ses couleurs, et, sortant de la grise chrysalide, s'élance vers la gloire céleste.

Belle image... La réalité, hélas, se révéla moins poétique. Ayant sagement attendu jusqu'à la mi-septembre avant de tirer les sonnettes, je fus déçu de me faire répondre par la voix des secrétaires que Monsieur Filipacchi n'était pas disponible, qu'il me rappellerait dès que possible. Ce qu'il ne fit pas... Monsieur Schoeller était tout aussi absent, tout aussi enrobé de mystère... Le troisième partenaire à qui j'avais eu affaire, un certain Gautrelet, homme de contentieux, n'était pas à son bureau non plus... Quant à M. Menier du Houssoye, il était encore sur son yacht, loin des soucis, l'heureux homme... Mon conseil juridique lui-même n'était pas rentré de province, me répondit sa secrétaire, sur le ton de quelqu'un qui ment et qui ne ressent même pas le besoin de le cacher. Curieux... Tant d'absences conjuguées donnaient à réfléchir.

Ce fut au début d'octobre qu'eut finalement lieu la réunion constitutive des nouvelles Editions du Chêne, dans le bureau de Filipacchi, rue Galliéra. Quand je pénétrai dans la pièce, j'eus nettement l'impression d'être un prévenu qui se présente devant ses juges sans avocat. L'atmosphère était glaciale, et les paroles de Filipacchi coupantes et sans appel.

« Il a été décidé que la direction de la nouvelle société sera assurée par trois gérants, à savoir Henri Gautrelet, Guy Schoeller et moi-même. Le directeur, ce sera toi, bien entendu... »

« Comment ça ? Je devais être président d'une société anonyme, enfin, ça n'a plus rien à voir... »

« C'est ainsi, ce plan a été approuvé par la direction de notre société », déclara mon ex-ami Henri, le visage fermé.

« Je suppose que ce titre de directeur veut seulement dire que je serais soumis aux ordres des gérants ? », questionnai-je.

« Exact », confirma Filipacchi.

« Et quel salaire ? »

« Le même que celui que tu recevais de la société d'exploitation », m'expliqua-t-il.

« Voyons ! », clamai-je. « Tu sais bien que c'était un salaire de misère que je m'étais moi-même attribué pendant la période

de redressement. Tu ne peux pas être sérieux ! Allons, voyons, si c'est un canular, il n'est pas du meilleur goût. Enfin, parlez, vous autres, Guy, mon vieux, ça ne peut pas être sérieux ? »

Guy Schoeller regardait en l'air d'un air morne.

« Ah bon, pardonnez ma naïveté », dis-je alors. « Cette mise en scène, c'est donc pour une exécution ? Vous me faites vraiment le coup de la « pieuvre verte » à moi aussi ? Eh bien, j'aime mieux vous dire que vous êtes tombés sur un bœuf. Je ne vous ai pas vendu mon affaire : j'ai signé un protocole qui n'a aucune valeur s'il n'est pas approuvé par mes associés. Je ne vous ai rien donné de plus qu'une option, et ils sont en droit de ne pas l'approuver, si vous revenez sur les termes de votre proposition. »

Les trois autres me regardaient sans rien dire. Tout était prévu d'avance, réglé jusque dans les détails. Filipacchi regarda sa montre. Je me levai d'un bond et partis, comme il se doit, en claquant la porte.

De retour à mon bureau, j'appelai le conseil juridique. Toujours absent. J'envoyai donc une convocation aux actionnaires de ma société pour une assemblée générale extraordinaire qui se tiendrait quinze jours plus tard.

Or le surlendemain, je recevais moi-même une convocation, en tant qu'actionnaire de ma propre société, à une autre assemblée générale extraordinaire qui devait se tenir trois jours avant la mienne. Elle était signée par le commissaire aux comptes, un homme-lige du père Laurent, placée à ce poste par lui.

Le mystère était complet, mais peu à peu la lumière se fit : je venais de me souvenir des cessions en blanc signées par tous mes associés, et qui étaient restées dans le coffre de mon conseil juridique, l'homme qui ne répondait plus au téléphone. Ah, le salaud ! La crapule ! Il avait vendu en bloc ces cessions en blanc à mes adversaires, on y avait ajouté les noms de divers hommes de paille — et ma société était passée en bloc à l'ennemi. Une escroquerie étonnante, monstrueuse ! J'avais conservé par hasard — en raison d'une erreur comptable — quelques parts de l'ancienne société, et j'avais donc reçu une convocation pour assister à ma propre mise à mort. Dans une salle du Cercle de la Librairie, en terrain neutre.

Je m'y rendis et me trouvai en présence de parfaits inconnus, aucun d'eux ne paraissant ni très fier de lui, ni très reluisant, plus le père Laurent qui me contemplait d'un air goguenard et ravi. Je me levai pour protester contre la tenue de cette assemblée illégale, et Laurent me répondit d'un air vertueux que si j'avais envie d'en contester la légalité, les tribunaux servaient à cela.

Que faire ? J'engageai un procès. Mon avocat, Armand Rozelaar, avait la réputation d'un finaud — et pourtant le procès engagé au Tribunal de Commerce s'enlisa sans tarder dans des morasses juridiques qui semblaient devoir immobiliser notre action de façon quasi-permanente. Je demeurai seul rue de la Paix, occupant les trois étages du matin au soir, dans l'attente d'une épreuve de force : Filipacchi oserait-il me faire expulser des locaux que je lui avais cédés dans le cadre de notre accord personnel, alors qu'il avait lui-même trahi sa parole quant à ses propres engagements ? L'hiver passa lentement, très lentement, et pendant cet hiver Gervaise fit trois tentatives de suicide qui se terminaient toujours, dans un hôpital ou un autre, par un lavage d'estomac. Quand je me rendais à son chevet, mon modeste bouquet de fleurs à la main, son regard fiévreux me transperçait de part en part. « Vous, vous, ah, c'est vous ! », disait-elle. Les infirmières considéraient la scène, certaines avec pitié, d'autres d'un air éceuré. Ces tentatives de suicide n'avaient peut-être pour but que de provoquer ces bien tristes retrouvailles, les bouquets de fleurs du pauvre qui n'étaient certes plus un hommage de l'amour.

Avant la catastrophe qui avait paralysé complètement l'activité des Editions du Chêne, j'avais publié, en deux beaux volumes reliés de toile verte, la dernière œuvre surabondante qu'Henry Miller m'avait envoyée, *Sexus*. Encore n'était-ce que la première partie d'une trilogie en cours de rédaction, *The Rosy Crucifixion*, dont les autres parties s'appelleraient respectivement *Plexus* et *Nexus*.

Je regrettais que Miller se laissât aller à son travers, la longueur, la verbosité incontrôlée, les délayages et les coq-à-l'âne. Mais qu'y faire ? Il était assuré de sa gloire, désormais, il

s'abandonnait à des facilités de nouveau riche... Un peu comme un athlète qui cède à l'obésité après une vie de discipline.

Il me paraissait évident que le danger de censure, sous une forme quelconque, était plus réel que jamais — et *Sexus*, par son titre d'abord, mais aussi par son contenu, pouvait fort bien être perçu par les partisans de la censure comme un défi. C'est pourquoi, afin d'amortir le choc, j'avais choisi de publier ce livre en anglais, sous l'étiquette des Editions du Chêne, dans un tirage original en deux volumes, limité à trois mille exemplaires numérotés, et d'un prix élevé — ce qui ne m'empêcherait nullement, bien entendu, de réimprimer *Sexus* dans une édition plus populaire.

J'avais prévu de lancer la version française de *Sexus* également sous la marque des Editions du Chêne, et le traducteur venait de me remettre le texte au moment même où le conflit avait éclaté avec Hachette.

Dans ma nouvelle situation, il eût été absurde de ne pas tirer parti d'un livre éminemment vendable : nul n'aurait osé se hasarder à contester mes droits personnels d'éditeur sur cette œuvre qui devait d'exister à ce que mon père et moi-même avions fait pour son auteur — et ce n'est sûrement pas Hachette qui aurait pris l'initiative, et le risque !, de la publier...

Je créai donc une petite société d'édition à laquelle je donnai le nom ébouriffant d'Editions de la Terre de Feu. Pour éviter tout amalgame avec le Chêne, je la domiciliai dans un lieu ami.

Georges-Galerie-Vendôme, mon ancien directeur, était l'amant d'Hélène, une dame russe qui tenait une boutique d'encadreur, 18 rue Guénégaud. Helmir, l'époux ivrogne de la belle, se livrait à de petits trafics frontaliers entre la France et la Suisse pour arrondir leurs fins de mois. Or il advint que, ayant bu encore plus que de coutume au cours d'une de ses expéditions, il était entré à cent cinquante kilomètres à l'heure dans un platane, ce qui lui avait coûté la vie ainsi qu'à son complice. Les paysans jurassiens avaient persisté pendant des mois, par la suite, dans leur récolte patiente des chronomètres et des louis d'or disséminés dans les alentours.

La fin tragique de son rival et ami avait fait de Georges-Galerie-Vendôme (ou G.G.V. *for short*) le chef nominal du kolkhoze de la rue Guénégaud, où l'on retrouvait aussi le Conte

de Fé, et d'autres personnages légendaires. Sur le poêle à bois, un ragoût mijotait en permanence, dans lequel le baron Molé, toujours coiffé de son melon verdi par le temps comme un bronze antique, plongeait la main à la recherche des meilleurs morceaux.

G.G.V. régnait, débonnaire, sur ces lieux, et la perte de ses dents de devant au cours d'un accident n'avait en rien altéré sa bonne humeur puisque, disait-il, cette avanie lui permettait d'écluser encore plus facilement les vastes quantités de gros rouge dont il faisait son ordinaire. Par coquetterie, cependant, il s'était laissé pousser d'épaisses moustaches qui recouvreraient d'un rideau opaque son sourire dégarni.

Ce fut dans une pièce relativement propre et vide, située juste au-dessus de la boutique, que j'installai pendant l'hiver le siège social des Editions de la Terre de Feu dont le seul employé était mon vieux copain, Pierre Ter Sarkessian... J'avais conçu un plan diabolique pour le lancement de la version française de *Sexus*, un plan qui demandait un certain doigté.

Nous annoncions une édition de trois mille exemplaires destinés au public, et dont on avait soigneusement expurgé les mots susceptibles de heurter la sensibilité du lecteur. (Ce caviardage était d'ailleurs fait à la manière des mots croisés, selon un découpage méticuleux qui permettait de dénombrer les lettres manquantes et de reconstituer ainsi le mot ordurier qui avait été supprimé : j'espérais avoir inventé un jeu littéraire très parisien, qui ferait un jour les délices des petits malins...) Par ailleurs, nous annoncions un tirage spécial de trois cents exemplaires, tirés à part et comportant le texte intégral : ces exemplaires de presse ne seraient remis aux critiques et aux journalistes professionnels que contre signature d'un formulaire par lequel ils s'engageaient sur l'honneur à ne pas remettre, céder, ou prêter leur exemplaire de *Sexus* à une tierce personne... En réalité, j'avais inversé les proportions : j'avais imprimé trois mille exemplaires complets, dits « de presse », alors que je n'avais tiré que trois cents exemplaires expurgés « pour la vente au public ». L'intérêt d'une telle opération était évidemment d'écouler « sous le manteau », et au prix fort, la version non censurée.

J'avais peut-être poussé ma ruse un peu trop loin... Un journal de droite, qui aimait dénoncer les scandales sur le ton de la vertu indignée, aux seules fins d'émoustiller ses lecteurs, publia le fac-similé du formulaire qui venait d'être largement répandu parmi les critiques et les chroniqueurs... Le livre était à peine sorti des ateliers de l'imprimeur que déjà ses jours étaient en danger !

Les choses allèrent très vite. J'appris la publication au Journal Officiel d'un arrêté du ministre de l'Intérieur interdisant la vente sur le territoire national d'un ouvrage intitulé *Sexus*, par Henry Miller, et ce en vertu de l'article 14 de la loi du 29 juillet 1881... Une bombe juridique : d'un seul coup l'Affaire Miller reprenait vie — quatre ans après le K.O. technique que le gouvernement s'était infligé à lui-même. Le caractère sauvage, insolite, aberrant de cette interdiction administrative me donnait à penser que le même Jules Moch, qui m'avait poursuivi autrefois de son extrême vindicte, était une fois encore derrière ce coup fourré. N'était-ce pas aussi Jules Moch qui avait fait tirer sur les mineurs lors des grèves de 1947 et de 1948 ? Pourquoi ne tirerait-il pas sur les éditeurs, puisque les tribunaux avec leur légalisme encombrant lui avaient si mal réussi ?

Autre fait étonnant : un second roman — lui aussi visé par cet arrêté comme étant « d'origine étrangère » — se trouvait interdit par le même décret ministériel : *J'irai cracher sur vos tombes*, œuvre d'un certain Vernon Sullivan. Or je connaissais bien Jean d'Halluin, propriétaire des Editions du Scorpion, qui avait publié ce livre dont l'auteur n'était autre, en réalité, que Boris Vian.

D'Halluin était le fils de Dorgère, fondateur d'un parti néo-fasciste-campagnard des années trente, les Chemises Vertes. A l'aventure politicarde le fils avait préféré l'édition, un métier qu'il pratiquait avec cynisme, imagination et bonne humeur. Son histoire confirma mes pires appréhensions.

« Ecoute, cette affaire me dépasse », me raconta-t-il. « C'est moi qui ai poussé Boris à inventer un pastiche de roman américain imaginaire, l'histoire d'un noir en révolte qui baise des filles blanches, et qui extermine des flics blancs... Faudra que tu le lises, c'est convaincant. Enfin, un bouquin comme ça,

sur un sujet archi-tabou, et avec le talent de Boris, je reconnaissais que même en France, où il paraît qu'on n'est pas racistes, c'est dur à faire passer... Aussi, Boris et moi, on a eu une idée : traduire son manuscrit en anglais de façon à pouvoir prétendre, en cas d'enquête, que je ne publiais que la traduction française d'un bouquin américain, jamais publié jusqu'ici — en raison de la censure américaine, bien entendu. Tu comprends l'idée générale : ce Vernon Sullivan — c'est le nom qu'on a donné à notre écrivain imaginaire —, nous voulions en faire une sorte d'Henry Miller nègre, en somme, tu sais le genre... »

J'étais médusé, assez excité aussi par cette jolie invention. Jolie et perverse, bien sûr, mais qui était loin de tout expliquer.

« Et l'interdiction, alors ? », interrogeai-je.

« Eh bien », répondit d'Halluin, « c'est une astuce tordue... On nous a pris à la lettre, on a fait comme si c'était vraiment un livre traduit de l'américain : d'ailleurs j'avais montré le manuscrit en anglais aux flics... Je m'étais donné assez de mal, et j'avais dépensé assez d'argent sur cette traduction à l'envers pour être certain que la Brigade Mondaine la prendrait au sérieux... Ma superbe idée a causé ma perte. Depuis leur échec avec Miller, ils se sont mis à chercher une vieille loi oubliée dans leurs cartons qui pourrait leur permettre d'interdire des livres sans jugement, sans publicité, sur simple décision du ministre de l'Intérieur, ton ami Jules Moch... Mon avocat me dit que cette loi de 1881 devait permettre à l'époque aux fonctionnaires de l'Etat d'interdire les pamphlets, les écrits révolutionnaires qu'on importait en ces temps-là de Hollande ou de Belgique... Une vieille tradition qui avait longtemps agacé l'Eglise et la monarchie. Mais il ne s'agissait que de textes séditieux, d'attaques contre le régime, et en aucune façon de publications licencieuses ou pornographiques. Lorsque la loi pour les définir parlait "d'écrits d'origine étrangère", elle ne visait que le lieu d'impression : elle ne s'intéressait qu'aux textes en français, rédigés par des Français et à l'usage des Français — quoique imprimés hors de France. On a donc donné un petit coup de pouce, et on a fait dire à la loi le contraire de ce qu'elle signifiait au départ. On l'applique maintenant à des textes réputés érotiques écrits par des auteurs étrangers... Il fallait pour ça le génie du petit père Moch... Il a pris son fusil à

deux coups, modèle 1881, et il a descendu deux Miller à la fois, un vrai et un faux, un blanc et un noir... »

« Houh ! Quelle histoire ! Ton avocat, que compte-t-il faire ? », lui demandai-je.

« Pas grand-chose, j'en ai bien peur », avoua d'Halluin. « Parce que c'est une affaire pour le Conseil d'Etat, et tu penses bien que dans une histoire pareille, et surtout compte tenu de mon auteur nègre-blanc, le Conseil d'Etat va donner raison à l'Etat... Il est payé pour ça. »

... Dès le lendemain matin, descente de la Brigade Mondaine, menée par son chef en personne, le commissaire Fernet, au siège des Editions de la Terre de Feu. Qu'on imagine la rue Guénegaud bloquée aux deux extrémités par les tractions avant de la police, qui n'avaient d'ailleurs eu qu'à traverser la Seine pour accomplir cet exploit, avec deux douzaines de policiers surveillant les issues... Le baron Molé tente de s'enfuir de la boutique où sont parqués les Russes terrorisés, mais il est aussitôt rattrapé et ceinturé par un grand inspecteur, dont j'apprendrai plus tard qu'il s'appelle Soleilhavoup. Au premier étage, dans la pièce unique qui sert aux Editions de la Terre de Feu, les policiers débouchent par l'escalier de l'immeuble, et tiennent en respect les personnes présentes : Pierre et moi-même. Le commissaire Fernet fait son entrée, désinvolte, vêtu d'un manteau en poil de chameau rehaussé par l'éclat d'un foulard de soie blanche négligemment noué. Bravo, commissaire ! Nous faisons connaissance, et il écoute mes protestations, vives mais courtoises, d'une oreille bienveillante. Il aurait quand même pu se dispenser d'amener une armée de flics avec lui ! Il croyait sans doute avoir affaire, vu l'urgence des instructions reçues, à la bande à Bonnot... Il semble surpris et amusé : le sourcil levé, il ordonne qu'on relâche le baron Molé, dont le monocle farouche contemple avec fureur ce spectacle surréaliste.

On fouille les paperasses, on emporte les bulletins remplis par les quémandeurs d'exemplaires de presse, quelques dossiers de factures, et les premiers exemplaires livrés des deux éditions, l'expurgée et la complète. Mon truc va-t-il être dévoilé ? J'ai réussi dès la veille à mettre à l'abri le restant des exemplaires complets, qu'un certain Justin Amidon, fourgueur en librairie,

a caché dans son entrepôt secret de la rue Xavier Privas. Ce Justin, il est convenu que je le reverrai plus tard dans la journée pour discuter de l'achat de tout ce stock... Les trois mille exemplaires miraculeusement sauvés... C'est au moins ça, je vais pouvoir tirer un peu d'argent de cette entreprise désolante... Mais, à vrai dire, je songe surtout à en découdre avec Jules Moch, car mon honneur est en jeu.

Cette visite de la police, malgré son caractère spectaculaire, n'aboutit pas à une procédure judiciaire, et je ne suis pas inculpé : on m'a seulement notifié l'interdiction de vente du livre, et emporté quelques documents dans des conditions sans doute illégales... Dans l'après-midi, je vais consulter un avocat spécialisé dans les affaires relevant du Conseil d'Etat. Un neveu de Croquez, un jeune blanc-bec qui pour se vieillir affecte des tics de vieux, et qui ne m'inspire guère de confiance. Son air désabusé me dit assez qu'il croit encore moins que moi aux chances de succès de mon recours : tant pis, il faut se battre, ne serait-ce que pour le principe.

Amidon n'était pas au rendez-vous, et je commençais à concevoir des doutes fort graves concernant la moralité en affaires de cet individu. Selon les renseignements que je recueillis à droite et à gauche, ce fourgue n'était pas même un vrai fourgue : je l'avais rencontré dans la boutique du père Kogan, rue du Bac, mais nul ne me l'avait présenté, c'est lui qui était venu à moi comme s'il était un ami de la maison. Quand j'avais demandé, plus tard, au père Kogan ce qu'il en pensait, celui-ci n'avait pu que me confirmer, avec son bon rire crachotant, que je m'étais fait rouler.

Le lendemain à l'aube je me rends à l'adresse que m'a donnée Amidon, rue Xavier Privas, une minuscule rue coupe-gorge du quartier arabe, proche de Saint-Séverin, que je connais bien. La porte de l'immeuble s'ouvre facilement, et derrière je découvre une ruine béante, des planchers effondrés, un escalier désarticulé. Je m'engage sur l'escalier, malgré tout, et deux étages plus haut, au péril de ma vie, je parviens à un palier un peu plus solide. Amidon est là, assis par terre avec trois autres clochards... Oui, dans mon affolement, dans mon aveuglement, j'ai vendu mon stock de *Sexus* aux clochards du Quartier Latin...

La palabre s'engage. L'un de ces messieurs, assis de tout son long sur le sol jonché d'ordures, est en train de feuilleter élégamment les pages de cette œuvre révolutionnaire, l'air profondément absorbé. Sait-il vraiment lire ? Du coup un fou rire me prend... Et ma réaction inattendue apporte la solution. L'on m'offre à boire, je m'assieds, la palabre se poursuit. Deux heures plus tard, moyennant le peu d'argent que je trouve dans les tréfonds de ma poche de pantalon, je récupère mon stock de livres.

Peu de temps après, le 6 avril 1950, je reçus dans mon bureau crasseux de la rue de la Paix un appel angoissé de Laurette, m'apprenant que Gervaise venait de se suicider.

« Comment ? », hurlai-je dans le récepteur. « Tu ne me dis pas qu'elle... »

« Si, elle est morte », répondit ma femme, doucement. « La pauvre... Je n'ai jamais cessé de l'aimer, tu sais, malgré tout... tout... » Et elle termina dans un sanglot. Un étou me serrait le cœur, je m'effondrai en larmes dans le fouillis de paperasses qui jonchaient ma table de travail.

J'errai comme un fou dans les rues pendant longtemps, puis me rendis chez elle, boulevard Raspail. Toute sa famille était réunie dans sa chambre : la tête baissée, silencieux, les vieux parents, et Jeannie sa sœur, et les frères de Jean-Denis qui me jetèrent des regards de haine. Elle était là, allongée sur son lit, vêtue d'une robe que je connaissais bien, étendue sagement sur le dos, paraissant dormir.

Mais elle était morte.

J'appris par la suite des choses accablantes. Georges Székérès, le beau-frère Hongrois de Gervaise, qui avait pour habitude de passer chez elle tous les matins pour prendre une tasse de café, ce matin-là, par malheur, avait dérogé à la tradition. S'il n'en avait pas été ainsi, il serait sûrement arrivé à temps pour la sauver — une fois de plus. Car c'était lui qui était intervenu dans des conditions similaires lors de ses deux précédentes tentatives.

J'appris plus tard aussi qu'un pneumatique envoyé la veille à un ami, par lequel Gervaise lui annonçait son projet,

ne lui était parvenu que par le courrier normal — donc trop tard — , parce que insuffisamment affranchi. L'ami en question me dit : « Un jour je te donnerai cette lettre. Dans quelques années. Pas maintenant. »

Les mois qui suivirent furent pour moi une longue dérive, je ne parvenais pas à me sortir de cette horreur glacée, à me défaire du goût de terre fade dans la bouche, je me sentais mourir un peu plus chaque jour avec elle.

Mes journées se passaient toujours dans le bureau glacial de la rue de la Paix. Le téléphone était coupé, un feu que j'avais tenté d'allumer dans la cheminée avait failli causer un incendie. Le tapis était partiellement carbonisé et l'odeur d'ordure était insupportable. Mais je ne sentais ni ne ressentais plus grand-chose.

Le procès contre Hachette était au point mort. Mon avocat jugeait inutile d'en parler avec moi, et je décidai un jour d'aller le voir chez lui sans prendre de rendez-vous. Il fut forcé de me recevoir.

« Ecoutez-moi », lui dis-je. « Je ne peux plus continuer dans ces conditions. Vous avez voulu engager une procédure au Tribunal de Commerce, et vous voyez bien que cela ne mène nulle part. Ce n'est pas une affaire commerciale, il s'agit tout simplement d'une escroquerie. La chose est facile à prouver, hélas. Les cessions de parts des Editions du Chêne peuvent fournir cette preuve puisque l'une des personnes qui les ont signées était morte un mois avant la date à laquelle la cession eut soi-disant lieu. Je vous l'avais dit, vous le saviez, pourquoi ne pas porter plainte contre les participants à cette escroquerie, y compris Hachette, au lieu de tergiverser ? »

« J'aurais voulu vous éviter ce genre d'illusion, mon pauvre ami », me répondit calmement Maître Rozelaar. « J'estime avoir agi jusqu'à présent au mieux de vos intérêts. Puisque vous semblez douter de la valeur de mes conseils, je ne puis que mettre fin à mon intervention. Croyez que je le regrette profondément. Adieu, Monsieur. »

Très bien, j'allais faire le nécessaire moi-même... Je déposai plainte dans un banal commissariat de police contre mon

conseil juridique, et contre les bénéficiaires abusifs des cessions de parts, pour faux et usage de faux, appelant du même coup en responsabilité Laurent, Filipacchi, la maison Hachette ès-qualités... Le policier qui enregistrait ma déclaration avec ses deux index sur sa vieille Japy me jetait des regards interrogatifs de temps à autre.

Trois semaines plus tard, dans le bureau de Maître Jérôme Sauerwein, conseil de la Société Hachette, un accord de transaction était signé. Il consacrait mon abandon à Hachette de tout ce qu'on m'avait pris, ne conservant que les droits d'édition du livre d'Henry Miller pour lequel j'avais livré ma dernière bataille : *Sexus*... Une concession aussi dérisoire que cynique de la part de Hachette puisque ce livre se trouvait être interdit. En dehors du fonds de livres d'art des Editions du Chêne, la « pieuvre verte » s'appropriait ainsi gratuitement la partie exploitable de l'œuvre de Miller, qui ne devait son existence matérielle qu'aux efforts déployés par mon père, puis par moi-même.

Henri Filipacchi n'assistait pas à la réunion, bien entendu, mais j'eus la surprise d'y trouver Guy Schoeller.

« Pourquoi t'être conduit de cette façon insensée ? », me demanda-t-il dans l'ascenseur. « Pour tout laisser tomber alors que, enfin, que... »

« Ne cherche pas tes mots », lui dis-je. « Votre système est infâme, mais je n'ai pas les moyens de me battre. Il reste que cette histoire fait maintenant partie de mon histoire, et qu'un jour je la raconterai. »

« Tu es fou. Personne ne te croira jamais », répondit Guy, qui était pressé, car il avait rendez-vous avec Bettina, ou Jacqueline, ou Florence, ou Françoise.

J'avais rencontré à la terrasse du Flore un jeune Anglais, un aspirant écrivain qui se vouait à la carrière d'historien de l'art, et qui ressemblait à un bandit sicilien par le regard charbonneux, le cheveu en bataille : David Sylvester me montra quelques-uns de ses essais, et des pastiches qu'il s'était amusé à écrire, récits grivois dans le style de *Fanny Hill*. Son habileté à rédiger à la manière des romanciers du XVIII^e siècle me donna l'idée de l'engager pour traduire en anglais *La Philosophie dans le boudoir*, le livre-programme de Sade dont une édition française, publiée par un certain Zerbid, venait de faire l'objet de poursuites judiciaires.

Une telle action montrait que le Parquet et les Ministères, guidés par le zèle de la Brigade Mondaine, voulaient étendre et intensifier leur offensive générale contre la littérature érotique. Non pas d'ailleurs contre le porno vulgaire, mais contre des œuvres et des écrivains que leur qualité auraient dû mettre à l'abri de telles persécutions : les premiers signes de cette nouvelle orientation, sous l'impulsion de Jules Moch, avaient été l'interdiction de *Sexus* et de *J'irai cracher sur vos tombes* ; voici que, après Miller et Vian, on s'attaquait à Sade — et, cette fois-ci, en engageant des poursuites en correctionnelle contre l'éditeur. Le Divin Marquis avait été l'une des grandes découvertes des surréalistes avant la guerre, et cela en faisait un double criminel pour la justice bourgeoise, qui avait

sûrement plus souffert de leur humour sauvage que des délires de Sade. On était allé extirper le Marquis des enfers pour le soumettre à de nouvelles tortures posthumes dans l'enceinte de la 17^e Chambre du Tribunal Correctionnel.

Dans le même esprit, Isidore Isou, un jeune Roumain assez fou et rusé, avait également été poursuivi pour un livre, *Isou ou La Mécanique des femmes*, pourtant fort peu susceptible de débaucher les enfants des écoles. Après l'Affaire Miller (suivie par l'interdiction et la saisie de *Sexus*), ces nouvelles poursuites prouvaient la détermination du parti de la censure à l'encontre — bien au-delà de l'obscénité sexuelle —, de l'esprit libre, de la philosophie païenne, et du scepticisme. En un mot, de tout ce qui semblait menacer le conformisme chrétien et bourgeois de la masse électorale du peuple français, qu'on avait décidé de reprendre en main.

Les poursuites judiciaires pour « atteinte aux bonnes mœurs par la voie du livre » dans le cadre du décret-loi Daladier de 1939 avaient le défaut de conduire à des débats publics qui pouvaient se révéler gênants pour le gouvernement. Si la loi de 1881 avait l'avantage de permettre une interdiction administrative sans débats et sans appel, elle était limitée dans sa portée aux « œuvres d'origine étrangère ». Le bon fonctionnement de la censure réclamait un instrument plus efficace.

Le gouvernement, « ému par la vague de publications destinées à la jeunesse française prônant la violence et le crime », avait fait passer en 1949 une petite loi « Sur les publications destinées à la jeunesse » qui paraissait extrêmement inquiétante. L'usage qu'on venait de faire de la vieille loi de 1881 sur « la liberté de la presse » montrait, par analogie et par extension, que l'Etat français se dotait à la sauvette d'une censure digne des régimes totalitaires.

La nouvelle loi donnait au ministre de la Justice le moyen d'interdire tout ouvrage qu'il estimerait dangereux pour les jeunes, sur la recommandation d'une Commission spéciale présidée par le substitut Condevaux. Cette loi était automatiquement applicable à *tout* ce qui s'imprimait en France et pas seulement à la littérature enfantine, étant donné qu'une œuvre destinée aux adultes ne peut être complètement soustraite à la curiosité lascive des bambins... Désormais tout était soumis à la

censure du ministère et, en pratique, de la Brigade Mondaine... Sous prétexte de protéger les petits Français contre l'influence des histoires de gangsters, on avait donc bel et bien promulgué une loi de censure morale qui s'étendait aux lectures de la population adulte. Il ne s'agissait nullement, comme on le prétendait, de réprimer « la violence et le crime » (sinon il eût fallu commencer par interdire *France-Soir*), mais, bien plus simplement, *la sexualité*. Le puritanisme gallican était en marche.

La Brigade Mondaine, chargée d'appliquer la loi, se trouvait renforcée, avec un fromage considérablement enrichi : elle allait pouvoir rabattre le caquet à MM. les Editeurs ! La Mondaine, spécialisée jusque-là dans le contrôle des putains et dans les constats d'adultère, recevait ses lettres de noblesse. La nouvelle loi prévoyant diverses classes d'interdictions, « complète », « à l'affichage » et « à la vente aux mineurs de moins de dix-huit ans », avec une pléiade de pénalités correctionnelles graduées, applicables aux différents cas d'infraction, on pouvait être certain que des centaines de policiers et de magistrats supplémentaires allaient être engagés. Jules Moch, le prestigieux inventeur de cette formidable machine de guerre, devait être fier de sa contribution à la victoire du socialisme en France...

Les éditeurs ne bronchaient pas. Personne ne pipait mot dans la presse. J'envoyai une lettre indignée au Syndicat des Editeurs, protestant contre le fait que la commission consultative chargée de suggérer au ministre les livres à interdire était composée uniquement de fonctionnaires, de magistrats, de représentants d'associations bien-pensantes, ne comportant pas un seul éditeur. Je reçus la réponse macaronique à laquelle j'étais en droit de m'attendre : le ministre, me disait-on, avait autorisé « un observateur » de la Société des Gens de Lettres à siéger à la Commission, et l'on avait désigné M. Georges Duhamel pour ce rôle. Là, vous n'êtes pas encore satisfait ? Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Georges Du-ha-mel, voyons ! Un vieux cochon repenti bien de chez nous.

Le Syndicat des Editeurs n'était pas représenté, et cette omission n'était pas fortuite : le Syndicat rigolait sous cape, car il représentait les intérêts des grosses maisons, Hachette en

particulier, qui n'auraient jamais à souffrir de la loi. Seuls les éditeurs marginaux et les margoulins en subiraient les effets. Après tout, ce ne serait pas une mauvaise chose, un bon coup de balai dans une profession qui s'était grossie à la faveur de la guerre de tant de personnages suspects — Girodias et consorts... Laissons aux Pouvoirs Publics le soin de faire leur travail, se disait vertueusement le Syndicat.

Face à cette alliance traditionnelle de la politique et de l'argent, il n'y avait pas grand-chose à faire. On était loin de l'indignation républicaine, de la levée de boucliers vengeresse de l'Affaire Miller, cinq ans plus tôt. La fibre libertaire s'était singulièrement amollie depuis lors ! Il est vrai que les stratégies de la censure connaissaient leur public : les Français oubliant vite, il avait suffi de laisser passer l'orage et de gonfler le péril de la pornographie pour habituer les esprits au caractère inévitable de la censure.

On en était donc là. Pour contrer le gouvernement, il n'y avait guère que ces fameux margoulins que l'on voulait mettre hors d'état de nuire. Mais la censure aurait, comme toujours, un effet exactement opposé à celui que l'on recherchait. Les interdictions allaient ressusciter « l'esprit marché noir », créant une demande intense pour tout ce qui serait interdit, et cela en raison même de l'interdiction. C'était réglé d'avance. On voyait déjà s'agiter des personnages fort intéressants, tels Tony Vanvuuren, un ex-flic de la police hollandaise, interdit de séjour dans son pays, qui avait monté une officine « spécialisée » de distribution à Saint-Cloud, ou Pierre Delarue, dit Les-Gros-Bras, beau-frère de Pierre Loutrel, dit Pierrot-le-Fou, bandit cascadeur de haute volée. Ce Delarue s'était découvert une tardive vocation d'éditeur, et bien d'autres du même acabit attendaient leur heure, à Paris et à Lyon, notamment... J'en reparlerai plus loin. Tout était si clair, d'une évidence telle, qu'on se demandait si les pouvoirs publics ne l'avaient pas fait exprès... Cette loi de censure grotesque, appliquée à une population aussi foncièrement libre que celle de la France, n'avait-elle pas pour but de déclencher la vague de basse pornographie qu'elle prétendait empêcher ?

Parmi les dispositions annexes de la loi de 1949, il y avait celle-ci : un éditeur dont trois publications auraient été

interdites dans une période de douze mois ne pouvait publier de livre sans l'avoir soumis au préalable à la Commission ad hoc qui siégeait au ministère de la Justice — et sans avoir attendu trois mois pleins la décision de ladite commission. Il n'était pas question de présenter un simple manuscrit : il fallait soumettre trois exemplaires *imprimés* du livre, courant donc le risque d'immobiliser des capitaux pour fabriquer un ouvrage qui pouvait fort bien être condamné pour des raisons imprévisibles : un juron un peu trop corsé, un sous-entendu libidineux, une image, une attitude immorale.

Ainsi les censeurs Français disposaient de pouvoirs infinitésimement plus étendus et contraignants que leurs homologues Britanniques ou Américains, et ils surclassaient — théoriquement — la censure des pays communistes. Sans doute les grands stratèges du parti des culs-bénits tiraient-ils une immense satisfaction de la supériorité écrasante ainsi acquise sur leurs collègues des autres pays répressifs... Les responsables de ce système aberrant étaient pourtant des politiciens et des fonctionnaires *de gauche* ! L'axe S.F.I.O.-Vatican marchait à merveille, comme si Jules Moch, pour couronner sa brillante carrière, convoitait une canonisation *in extremis*.

J'anticiperai quelque peu sur le cours de mon récit pour dire que si Jules Moch n'a que trop longtemps survécu à sa loi scélérate, il aura eu, en tout cas, la satisfaction de mesurer le mal qu'elle a causé. Cette loi a fait peser une véritable terreur sur l'ensemble de l'édition française, terreur qui s'est prolongée sous les régimes de Gaulle et Pompidou : ce n'est que sous Giscard d'Estaing qu'on a commencé à « l'oublier ». Pendant plus de vingt ans les éditeurs français ont tremblé, calculé, supputé, magouillé, tailladé leurs manuscrits, refusé des auteurs géniaux sous la menace de ce couperet que maniaient avec une immense désinvolture M. Condevaux et ses assesseurs.

Ne croyez pas que seuls se sentaient menacés les Jean-Jacques Pauvert, les Régine Deforges ou autres Eric Losfeld : j'ai vu M. Gallimard lui-même trembler comme une feuille à cause de cette satanée Série Noire ! Qu'une *troisième* interdiction intervienne dans le délai fatidique de douze mois, et sa

maison, aussi grande et fabuleuse fût-elle, aurait été soumise au système incroyable de la pré-censure...

Mais rentrons dans la chronologie, et admettons le fait : les années cinquante débutent bien mal pour moi.

Mes efforts pour construire une nouvelle maison d'édition s'avèrent tristement inefficaces. L'époque des miracles est révolue, et ma bataille contre Hachette a découragé les gens les mieux disposés à mon égard. Comment soutenir quelqu'un d'aussi fou ? J'étais discrédité aussi bien que ruiné.

Le seul moyen de redémarrer sans argent, me disais-je, était de reprendre la vieille formule d'Obelisk Press : publier en France de la littérature en langue anglaise assez scandaleuse pour trouver facilement une clientèle auprès des touristes anglais et des innombrables troufions U.S. qui se morfondaient par divisions entières dans leurs camps de France et d'Allemagne. L'idée était assez folle, compte tenu des menaces que je viens de décrire : commencer avec la version anglaise d'un livre condamné dans sa version française originale, *La Philosophie dans le boudoir*, ajoutait au projet une petite touche de perversité toute personnelle...

Je me mis d'accord avec David Sylvester sur le prix de son travail. Il me demandait deux cent mille francs — payables à l'avance, car il avait des frais d'avortement à couvrir d'urgence. Je lui donnai la somme, qui représentait la presque totalité de ce que j'avais pu réunir pour monter mon nouveau projet : le prix d'une douzaine de repas dans un bon restaurant, aux tarifs de l'époque.

David était un garçon brillant et plein de charme. Dans sa chambre mansardée, tout en haut d'un escalier tortueux, Quai des Grands-Augustins, il m'avait invité à des diners style Mimi Pinson. Atmosphère détendue, et des invités en général très stimulants : j'y avais rencontré Giacometti, qui semblait avoir été sculpté par ses propres mains.

Et puis il y avait Sheila, dite Bobbie, une belle grande fille blonde, native du Yorkshire, dont il était très fier et qu'il aimait prêter à ses amis... L'hospitalité même... Cela étant dit, cet excellent garçon n'était pas venu à Paris pour travailler, et en

dehors des deux pages qu'il avait faites à titre d'essai, je ne parvenais pas à obtenir de lui autre chose que des promesses. L'attente dura trois mois, et je fus à peine surpris de découvrir un beau jour que David avait disparu... Décidément, la chance n'était pas au rendez-vous. C'était triste d'être trahi de cette façon désinvolte.

J'ai fait mon temps, me disais-je sombrement. J'ai tout fait trop vite, j'ai tout raté, et au fond c'est une bonne chose que David m'ait laissé tomber avec sa traduction. Ça n'aurait servi qu'à me replonger dans un autre pétrin... J'étais si profondément découragé, fatigué, désemparé, que même en compagnie de mon ami Rico, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour me tirer de ma léthargie, je ne réagissais pas. Ma vie avec Laurette était une punition interminable que nous nous étions infligés réciproquement, je ne m'intéressais pas assez à mes deux charmantes petites filles, qui étaient l'objet d'une lutte d'influence entre leur mère et leur grand-mère... Car l'ombre de Mona, ma belle-mère, était toujours présente, et le chantage qu'elle exerçait sur moi à travers sa fille rendait toute réconciliation entre Laurette et moi impossible... J'étais en pleine période Pernod. Il fallait que je me détruise le jugement tous les soirs au bar de mon repaire, le Club Saint-Germain, avec quelques alcooliques du quartier. Après les quatre ou cinq premiers verres je me sentais un peu revivre, et tout à fait capable d'absorber les douze suivants. J'y passais la nuit dans les compagnies les plus diverses, et pas toujours les plus salubres, avec en général une halte plus ou moins longue dans un hôtel de passe de la rue du Bac. Il m'arrivait de rentrer chez moi et de m'allonger sur le lit conjugal. Peut-être celle que j'avais tant attendue, si longtemps aimée, espérait-elle un miracle, un mot, un regard. Rien ne se produisait.

Il y a quelque chose d'exaltant dans la noirceur de la nuit, dans ce processus d'autodestruction sauvage, quotidien. Le petit jour blême, lui, est porteur de ces moments de paroxysme dans la dérision, avec des ombres délavées et la difficile progression de l'ivrogne qui s'obstine dans son projet de rentrer au bercail le long de trottoirs pleins d'imprévu, avec des haltes

humoristiques pour pisser en tanguant contre un mur bourgeois... Puis l'épreuve de l'escalier, quatre étages à affronter, pas d'ascenseur dans cette maison de pauvres, et chacun des quatre étages est un Himalaya qu'il faut gravir... N'oublions pas le duel de la clé et de la serrure... L'entrée est sombre où je sème avec soulagement, un à un, mes oripeaux, chaussures, veston, pantalon, linge divers, pour me retrouver dans la chambre nuptiale, hic, nuptiale, vêtu seulement d'une cravate, hic, et de mon dernier feutre noir en ragondin de chez Gélot, vestige malmené du passé et de mes prétentions élégantes, hic, de jeunesse, alors que je distingue vaguement dans la pénombre blaflarde une silhouette qui se recroqueville dans un mouvement d'horreur et de refus, ce qui déclenche en moi une vague de misère qui me soulève l'estomac en un spasme irrésistible, libérant un geyser de vomissure que, par un dernier réflexe d'homme civilisé, je cherche à diriger vers un récipient. Et comme il n'y en a d'autre à ma portée immédiate que le feutre délicat qui se trouve encore sur ma tête, je l'arrache de mon chef juste à temps pour lui faire accomplir sa dernière mission. Mon passé est soudain symbolisé par ce feutre noir et son contenu dégoûtant, ma main lance ce projectile chargé de rêves pourris en direction de la fenêtre ouverte... Le feutre noir s'envole avec mes souvenirs et mes douleurs inexpiables, vers le monde de l'oubli et du néant.

Mon amie Colline était l'une des rares personnes avec qui je conservais des relations relativement bénéfiques, puisque nous n'attendions rien de très profond l'un de l'autre. Elle aimait le plaisir et je faisais partie de sa vie, ça n'allait pas plus loin en apparence, mais c'était rassurant : en fait, notre cynisme affiché recouvrait une amitié profonde et sincère qui nous était beaucoup plus précieuse que nous n'aurions accepté de l'admettre.

J'ignore pourquoi je continuais de voir Guy Schoeller, devenu le rival de son maître Filipacchi : le masochisme y était évidemment pour quelque chose, car je ne savais que trop bien que c'était en grande partie par sa faute que je m'étais plongé dans cette bagarre sans espoir contre Hachette... Bref, nos

relations avaient bizarrement survécu à tout, et Guy tirait parti de nos rencontres pour m'écraser de sa supériorité en affaires et me régaler des récits de ses conquêtes d'alcôve, toujours prestigieuses, parfois picaresques. Bien sûr, Louise de Vilmorein, bien sûr, Bettina... Un jour, il me surprit franchement : il venait de tomber amoureux. L'arroseur arrosé, scène des plus classiques... « Cette fois-ci, c'est sérieux », répétait-il. Et de me décrire les charmes sauvages de son égérie avec un lyrisme radoteur qui lui était certes inhabituel.

Un mois plus tard Colline partit pour Genève, sa ville natale, pour s'occuper d'une de ses amies, Jacqueline, qui était dans le pétrin, une question de santé... Elle promit qu'elle serait de retour le dimanche suivant et il fut convenu que nous nous retrouverions au bar du Saint-Germain dans la soirée de lundi.

Je passai le week-end avec ma petite famille, épouse et poupons, chez ma mère à Thiergeville. Le soleil printanier était d'une vigueur telle que, étendu dans l'herbe, je sentis mon nez d'abord, le reste de ma figure ensuite, et finalement presque toutes les surfaces de mon corps attaqués par la morsure de l'ultra-violet... Au déjeuner, j'apparus cramoisi, ce qui surprit ma grand-mère... Ah, la pauvre vieille ne s'arrangeait guère depuis qu'elle avait dépassé le cap des quatre-vingt-douze ans... Ce n'était plus qu'un tube digestif doué d'une voracité insatiable — et cependant sa capacité de délire était plus extraordinaire encore que sa boulimie. La télévision naissante l'avait séduite, surtout les matchs de catch du dimanche après-midi. Son vieux visage fou tendu vers l'écran, ses yeux glauques et protubérants de batracien fixés sur les deux gros hommes qui s'embrassaient amoureusement dans d'énormes torsions de muscles — ou se faisaient voltiger l'un l'autre comme de lourdes crêpes de viande —, ma grand-mère connaissait l'extase... Le programme terminé et la lumière revenue, grand-mère disparaissait. On la retrouvait au fond du jardin, guettant dans les buissons l'endroit mystérieux où de gros hommes continuaient de s'étreindre, visibles d'elle seule.

C'était le premier printemps après la mort de Gervaise, ma douleur restait vive, mais à présent elle était isolée dans une

partie de ma conscience, le reste ayant repris l'habitude de vivre. Cependant, chaque voyage à Thiergeville me replongeait aussitôt dans un passé où elle envahissait tout. Au retour je m'empressais de remonter à la surface... sur mon tabouret de bar.

Appuyé au bois luisant, coude à coude avec un camarade buveur, j'attendais l'arrivée de Colline, qui avait déjà une heure et demie de retard. Les soucoupes s'empilaient, style tour de Pise.

La porte s'ouvrit enfin sur le sourire de Colline, coiffée d'un joli chapeau blanc et parlant avec animation à la personne qui la suivait. Cette personne, je compris que ce ne pouvait être qu'elle, la Jacqueline que Colline était allée « dépanner » à Genève. Elle !... Les yeux incandescents, les cheveux noirs coupés net à la garçonne sur une petite tête merveilleusement dessinée, un tailleur noir fort élégant mais de deux tailles trop grand — elle était fantastique. Quand Colline m'aperçut, elle me fit un grand geste, et mon regard croisa celui de son amie. Difficile d'expliquer ce qui se passa à cet instant précis : l'ivresse alcoolique s'effaçait devant l'autre... Colline m'embrassa tendrement, mais déjà mes yeux ne lâchaient plus ceux de Jacqueline — car c'était bien elle. Une Néfertiti des barrières dont l'accent fabourien donnait un sel extraordinaire aux moindres paroles. Elle était très drôle, d'une énergie apparemment inépuisable. J'avais pourtant cru comprendre qu'elle sortait de clinique, et je la complimentai sur son air de bonne santé.

« Oh, question santé, ça va... A propos, j'ai retrouvé l'appétit, vous savez ? Je boufferais bien un bœuf ou deux. Pas toi, Colline ? Je sais que je suis en surnombre, hein, les amoureux, mais il faut bien que tout le monde vive. »

« Bien sûr, allons manger », dis-je, essayant d'entraîner les demoiselles, et en même temps d'éliminer de notre groupe mon ex-compagnon de boisson. Ce dernier nous emboîta le pas en titubant avec fermeté, et il fallut piquer un triple galop pour le semer.

Notre troïka haletante s'affala devant une table de gargotte, et je pus contempler à loisir la nouvelle merveille que la Providence m'apportait. La fraîcheur de son visage était

émouvante, ses yeux au regard insatiable m'attiraient par la force de vie qu'ils exprimaient, je basculai, m'y noyai avec délices, elle m'accueillait sans peur dans le secret de son âme — moi dont elle ignorait l'existence dix minutes plus tôt. Colline nous observait à tour de rôle avec le sourire entendu de quelqu'un qui s'y connaît, d'un savant qui à la suite d'une vie entière consacrée à la recherche voit s'opérer la fusion de deux organismes dont l'accouplement est rien moins qu'un prodige.

« Tu as le nez qui pèle », observa Jacqueline. Je touchai mon nez, qui cuisait en effet, mais ce n'était pas en moi le seul foyer d'incendie, mon corps entier brûlait, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Le dîner fini, nous sautâmes dans un taxi, et Colline donna son adresse de la rue des Ecoles. Elle y avait sous-loué depuis quelques mois un appartement assez vaste qui était devenu mon ultime refuge. Colline entra dans sa chambre en lançant son chapeau blanc sur le grand lit de cretonne rose tandis que je guidais Jacqueline d'une main sûre vers la chambre d'amis.

« Enfin seuls », s'exclama Jacqueline en me regardant avec un sourire radieux. « Il est pas mal ce plumard », ajouta-t-elle en tâtant de la main l'élasticité du matelas. « On l'essaye ? »

Il s'ensuivit une scène confuse, haletante, de déshabillage réciproque. Quand elle m'arracha ma chemise, en même temps qu'une bonne partie de mon épiderme écarlate, je hurlai de douleur... mais qu'était cette peine à côté des frémissements de passion que me donnait sa chair nue, merveilleusement jeune, entre mes mains ? La puissance du désir était si forte que nos corps agissaient d'eux-mêmes, mus par une frénésie que l'esprit ne commandait plus. Nous étions sur le lit, je me retrouvais au-dessus d'elle, nos corps allaient se rejoindre à la source dans un grand mouvement de rencontre — et à ce moment-là Jacqueline poussa un cri perçant, et ses ongles labourèrent ma chair déjà à vif, ce qui m'arracha un hurlement effroyable en écho au sien.

« Oh, la brute ! Qu'est-ce que ça fait mal ! » Elle s'était redressée, pliée en deux. « Je suppose que mes parties ne sont pas encore recollées. » J'appris alors que l'expédition à Genève avait eu pour but un avortement. Bizarre nuit de noces... J'allumai une cigarette, Jacqueline toussa un peu. Nous nous

allongeâmes côte à côté, inassouvis, perclus de douleurs, et je cherchai mes mots pour poser les questions qui s'imposaient.

« Qui est l'heureux père ? », demandai-je finalement.

« Ah, ce bandit, ce salaud, si je le tenais... »

« Allons, ma jolie, calme-toi un peu. Comment s'appelle-t-il ? Tu te souviens peut-être ? »

« Ah, tu parles si je me souviens ! Je ne suis pas près de l'oublier, c'ui-là ! Ah, l'enfant de cochon ! Non, mais qu'est-ce qu'il se croit, ce Guy... »

« Guy ? »

« Guy Schoeller, ça te dit quelque chose ? »

Silence ébahi. Incroyable situation ! C'était elle la créature extraordinaire dont Guy m'avait rebattu les oreilles au cours de notre déjeuner !

Je lui répondis que je connaissais Guy, et lui racontai quelques fragments de ma triste histoire. Je la pressai surtout de me raconter la sienne. Sa carrière, en vingt-trois ans d'existence, aurait pu fournir à Shéhérazade matière à quelques digressions.

Sa mère d'abord — très belle, dit Jacqueline, et qui avait su profiter de sa jeunesse. De cette jeunesse, il ne lui était resté que deux filles nées de pères différents, et une petite librairie qui lui permettait à peine de survivre. Son père était un Grec fort beau que sa mère avait rencontré dans un cimetière : venue déposer des fleurs sur la tombe d'un ami, elle l'avait aperçu, en larmes, devant le petit tas de terre sous lequel reposait sa jeune femme morte en couches... Elle ne sut jamais son nom, et il ne réapparut jamais dans sa vie. Cependant, neuf mois plus tard, au cours d'une visite à Versailles, sur les marches du palais, en somme, Jacqueline était née.

Enfant, elle volait aux étalages, et son caractère déterminé en avait fait un chef de bande. Ce qui l'avait conduite à une maison de redressement : dès lors elle avait compris, elle filait doux. Puis on l'avait placée en résidence surveillée, chez des paysans auvergnats : elle gardait les vaches et apprenait à lire à l'école du village. Elle se rempluma un peu, des seins lui poussèrent. Une tante à Nice lui trouva du travail, comme bonne et nurse chez un vieux peintre malade : Matisse, lequel confia à son entourage que la petite avait des yeux à vous faire sauter les

boutons de la bragette. Pour la peindre en odalisque, il l'obligea à manger énormément, et elle s'était arrondie de partout.

Elle l'aimait bien, le père Matisse, qui lui avait donné des formes et le goût de la peinture, et chez qui elle avait rencontré Picasso, un type terrible lui aussi : ils étaient devenus de bons amis. C'était il y a deux ans, un peu plus... Puis elle avait vécu avec un vieux type, un type formidable, son premier amant pour de vrai, qu'est-ce qu'il faisait bien l'amour, un sorcier celui-là ! Cela avait duré toute une année... Mais elle avait rencontré Paul, et tout avait changé... Paul avait découvert ses yeux, il leur écrivait des poèmes... Paul Eluard, bien sûr... Elle était devenue copine avec les frères Prévert et...

Quelle brillante frénésie ! Je tombai sous le charme. Cette petite est bien partie dans l'existence, me disais-je : rien ne l'arrêtera jamais. Je la regardais, médusé par ce flot de vie joyeuse et limpide. Cette jouvence me rendait tout à coup le bonheur perdu, j'en avais le cœur gonflé comme une montgolfière. De l'autre bout de l'appartement venaient des sons lointains de musique, des rires, et la voix de Colline. Comme il était doux d'avoir une amie pareille ! Elle m'avait sacrifié pour faire mon bonheur : qui d'autre qu'elle serait capable d'agir de la sorte, et dans la bonne humeur en plus ?

Le lendemain matin nous tenions un conseil de guerre, tous les trois assis dans la vaste baignoire de Colline qui ressemblait à une nacelle géante montée sur quatre pieds de lion. Colline avait ouvert une bouteille de champagne, laissée par son dernier flirt élégant, afin de porter un toast à la constitution de notre nouvelle famille nucléaire. Il fut convenu que Jacqueline liquiderait sa chambrette à Montmartre et viendrait partager l'appartement de Colline avec moi — mais seulement au retour d'un voyage d'un mois qu'elle devait absolument faire en Italie... C'était affreux, je venais de la trouver, et voilà qu'elle m'abandonnait aussitôt, pour quatre semaines. Elle m'expliqua qu'elle avait juré, promis, et qu'elle ne pouvait reprendre sa parole, ses amis aristocratiques comptant sur elle dans leur villa signée Palladio.

« Enfin, ce n'est pas un mal », raisonnait-elle. « Dans un mois, toi et moi, ça sera encore mieux. Et puis ça nous donnera

l'occasion de recoller nos anatomies, hein ? Et comme ça, tu auras le temps de te débarrasser de ta femme, mon petit Momo », ajouta-t-elle tendrement.

Je n'avais pas très envie de penser à ça. Je tournai le robinet d'eau chaude, et nous décidâmes d'appeler Guy à son bureau chez Hachette. Notre communication fut reçue avec une stupeur glaciale. Aucun humour, même noir.

Après le départ de Jacqueline, tout le poids de ma vie gâchée me retomba brutalement sur la conscience, et les dernières nuits aux côtés de Laurette furent affreuses. Elle me facilita la tâche en lisant une lettre que je venais d'écrire à Jacqueline, qui trainait par inadvertance sur ma table : ce fut elle qui me dit qu'il était préférable de mettre un terme immédiat à notre souffrance. A quoi bon prolonger ?... C'était mieux pour les enfants de ne pas les laisser grandir dans l'atmosphère empoisonnée que nous avions créée entre nous ; il fallait que je parte, que j'aille refaire ma vie ailleurs. Bien sûr, nous pourrions continuer à partir en famille pour Thierceville, y passer un week-end de temps en temps, afin que je puisse voir un peu mes petites filles. Nous y passerions même le prochain week-end, car il fallait bien annoncer à ma mère notre séparation.

Mon bonheur devenait soudain bien fragile. Quand j'exposai la situation à Mars, quelques jours plus tard, je sentis monter en elle un tel élan de fureur et de désespoir que j'en fus effrayé. Jamais elle ne m'était apparue si dure, si puissante, si vengeresse. Elle ne me fit grâce d'aucun des détails sordides de mon infamie, elle me lança son mépris à la figure comme un jet de venin. Ma petite maman... Meurtri, désesparé, je n'en croyais pas mes yeux, mes oreilles... Ces torrents de violence, était-ce elle, vraiment ?

Au retour, la vieille Citroën tomba en panne et il fallut attendre des heures qu'un garagiste de village réussisse à lui rendre le souffle, tandis que nous restions assis face à face dans une salle de café. Les fillettes étaient endormies sur leurs chaises. Silencieux, regardant la pluie tomber en trombe sur le pavé, bouleversés de voir se défaire l'écheveau que nous avions tissé entre nous, les années de vie gaspillée... J'essayais désespérément de me souvenir que je démarrais une nouvelle

vie, que j'allais bientôt retrouver la femme que j'aimais : le passé était beaucoup plus fort que l'avenir dans cette salle vide, sur les traits tirés et dans les yeux rougis de ma femme. *Ma femme...* Qu'il y a loin du rêve à la réalité ! Tout ce mal que nous nous étions fait l'un à l'autre, — c'était affreux !... Et pour en arriver là, à ce point de misère obtuse, indicible... Sur une banderole de papier gluant qui pendait du plafond, une mouche captive grésillait en mourant... — encore un détail dont j'aurais pu me passer.

Laurette m'aida à entasser mes vêtements dans une malle-cabine et à porter la lourde caisse noire jusqu'à la Citroën. Notre vie commune s'arrêtait sur ce trottoir. Le moteur ne voulait pas se mettre en marche, elle dut m'aider à pousser la voiture poussiéreuse jusqu'au coin de la rue, ce qui facilita les adieux.

Tout était calme et sombre rue des Ecoles, car Colline, elle aussi, voyageait. Il y avait un tas de lettres signées Line, toutes joyeusement décorées à l'extérieur comme à l'intérieur, qui m'attendaient devant la porte. Le lendemain elle serait de retour... Je souris en lisant sur chaque enveloppe mon nom orthographié d'une manière différente... Une irrégulière de bonne souche... Je m'allongeai sur mon nouveau lit conjugal et m'endormis en poussant un long soupir.

Le lendemain, j'allai attendre Jacqueline à la Gare de Lyon, haut lieu consacré, temple du rêve... Dans la foule, enfin, ce corps agile et décidé, sa petite figure radieuse... Quand je la vis, mon cœur s'enfla d'un coup jusqu'à avaler la gare, les locomotives, la foule convergente, le passé, l'avenir : rien ne restait, sauf les deux yeux d'ombre lumineuse qui me fixaient, et qui me rendaient la vie. Sa voix savoureuse des faubourgs était altérée par l'émotion, la mienne avait disparu. Pour ne pas rester plantés là, collés l'un à l'autre à nous embrasser au milieu de la bousculade, nous nous laissâmes porter par la foule jusqu'à la buvette de la gare : il nous fallait cette halte, car nos genoux tremblaient dangereusement. Pour prolonger le supplice, Line me demanda de l'aider à déménager ses plantes — qu'elle avait laissées à la garde d'une amie, à Montmartre — avant de rentrer rue des Ecoles.

Pendant tout le trajet, dans la voiture et dans les escaliers, la

main dans la main, nous ne nous quittions pas un instant du regard. Même la Citroën, transformée en palais horticole, était transfigurée par l'aventure. Puis ce fut la plongée dans la grande baignoire nacelle de Colline, et le grand lit frais...

Une semaine plus tard Colline rentrait, tout émoustillée par la grande passion qu'elle avait su susciter. Le printemps se muait en été, les marronniers frissonnaient dans leur verdure, l'allégresse était universelle. Notre vie était sans nuages, Line et Colline en étaient à coordonner les couleurs de leurs vêtements... Le soir, aux terrasses, notre trio faisait sensation.

A l'une de ces terrasses, je revis un jour une excellente personne que j'avais connue à Fontainebleau, Christiane, dite Cricri. Elle m'annonça fièrement son mariage prochain avec un jeune type qui se lançait dans l'édition, et qui, paraît-il, voulait me rencontrer. Ils venaient de prendre une minuscule librairie toute noire dans la rue des Ciseaux, derrière la statue de Diderot, qui leur servait de bureau. Je l'y accompagnai, et serrai la main du fiancé, une espèce de grand gamin à petite tête avec qui elle échangeait un flot constant de plaisanteries dignes de l'école communale. Mais Jean-Jacques Pauvert était un garçon sérieux sous ses dehors lourdement légers : il était travaillé par l'ambition autant que par un esprit frondeur, assez démodé mais d'une virulence rafraîchissante. Nous devîmes instantanément amis et alliés. Il admirait Georges Bataille, se vantait de l'amitié de Jean Paulhan, et détestait déjà beaucoup de gens pour quelqu'un de son âge... Jean-Jacques se préparait à publier au grand jour les œuvres de Sade — ce qu'aucune des maisons littéraires n'avait encore eu le culot élémentaire d'entreprendre. Cette rencontre ranima mes ambitions, et me fit honte de mon écroulement : après tout, je n'étais pas encore un vieillard... En outre, j'avais épuisé tous les expédients capables de me permettre de survivre, j'étais criblé de dettes, il fallait que je m'en sorte !

Line aussi me faisait honte, par son exemple, de mon apathie. Elle était d'une activité insatiable, vêtue de son tablier d'écolière, assise devant sa grande table, couvrant des rames de papier de ses graffiti inimitables et les intégrant à des scènes qui faisaient penser au Douanier Rousseau, la gouaille en plus. La

lune dans les arbres, les rivières à vau-l'eau chargées de barques étranges et de poissons à lunettes, et un petit garçon qui observait tout cela, perdu dans un autre rêve, attendant une petite fille qui n'en finissait pas d'arriver, d'un jardin distant... Puis, joyeuse, pimpante, le chapeau blanc de son amie Colline penché sur le coin de l'œil, elle trotta vers la station de métro avec son grand carton à dessins sous le bras. Il y avait bien peu de grincheux, en ce bas monde, à même de lui résister. Elle racontait à ses amis qu'elle vivait avec un vieux type de trente ans qu'elle appelait Momo — et, dans les moments de passion, Momo's.

Moments fréquents. La passion crépitait, la vie flambait...

Malgré mes efforts, j'avais bien du mal à imaginer quel pouvait être ce personnage inconnu, fort nouveau pour moi, nommé Momo : il devait avoir des dons bien étranges, le bonhomme, pour la mettre dans de tels états ! Je me sentais assez gauche dans le rôle du prince charmant, mais puisqu'elle me voyait ainsi, avec de petites ailes aux omoplates, pourquoi lui enlever ses jolies illusions ?... Elle avait peut-être raison, sait-on jamais... Se sentir aimé tout d'un coup, si totalement, en gros, en détail et de toutes les façons, par une créature aussi absolue qu'elle l'était — c'en était presque trop. Comme une transfusion de sang accélérée... Si je me laissais faire, j'allais devenir, par l'osmose des songes, semblable à ce Momo qu'elle avait inventé.

L'envers de la médaille, c'est qu'elle était d'une jalouse et d'une violence telles que notre vie était ponctuée de crises terrifiantes — en public comme en privé —, avec bris de vaisselle, hurlements d'orfraie, portes qui claquent à la volée, et j'en passe... Je me vois encore m'envoyant d'un pré où j'étais en train de prendre un bain de soleil, Line me poursuivant, un couteau de cuisine à la main, avec lequel elle prétendait m'émasculer — et ça n'était pas pour rire... Enfin, sur le moment... Après, les réconciliations étaient charmantes, et fort animées.

Je me souviens de la nuit passée dans une auberge de la forêt de Fontainebleau. Nous occupions une belle chambre qui donne sur les bois, et j'ai sommeil. Une furie me harcèle, trépigne, menace de m'étrangler, de me briser le squelette (elle dit :

squilette), et tout à coup, excédée par mon indifférence, quitte le lit, bondit hors de ce qu'elle croit être une porte-fenêtre : aussitôt, fracas épouvantable, elle traverse en trombe le toit de verre de la véranda — elle s'était crue au rez-de-chaussée alors que la chambre se trouvait au premier — et, alors que je la croyais déjà morte, j'entends, venant d'en bas, éclater son rire de démon. Les lumières s'allument un peu partout, et la voilà qui remonte quatre à quatre par l'escalier en hurlant de rire. La chemise de nuit sanglante et en lambeaux arrachée à la volée, elle atterrit en vol plané sur moi et me chevauche sauvagement avec des hoquets de triomphe. Le patron et la patronne venus aux nouvelles, hésitent un moment sur le seuil de la porte. Ils n'ont jamais rien vu de pareil, même au cinéma de Fontainebleau — et tout ça n'est pas très bon pour le mobilier...

Enfant abandonnée, Jacqueline rêvait de s'installer dans une vie de famille stable. Elle n'osait pas me parler trop ouvertement de ses désirs, devinant que je n'étais pas mûr pour une nouvelle aventure matrimoniale. Mais sa jalousie à l'égard de Laurette et des enfants, qui se manifestait par un crescendo de violences, verbales et autre, était presque maladive.

Jusqu'à quel point était-ce donc sérieux ? ...

Pour ce qui est du sérieux, certes, ma jeune maîtresse n'était pas la meilleure référence, et c'est probablement pour cette raison que son importance à mes yeux était considérable. Au-delà de la chose physique, de l'amour fou dont j'avais presque oublié la saveur, elle était une merveilleuse source d'oubli. Je lui parlais très peu de mon passé, et surtout pas de Gervaise. Je pense d'ailleurs qu'elle n'y aurait rien compris.

Elle en était en quelque sorte la contre-image, vivant depuis sa naissance une sorte de bizarre conte, dans lequel les adultes, et même les vieux messieurs et les grands artistes, intervenaient, sans pour autant être perçus autrement que comme des santons, des personnages peints dans une crèche de Noël. Personne ne restait insensible à son charme, à sa vitalité, à son éclat : ces qualités, elle les avait conservées intactes jusqu'à l'âge adulte. Partie à la conquête du monde des adultes avec les armes de l'enfance, elle réussissait bien son coup...

Jacqueline s'était laissée découvrir par Hélène Lazareff, directrice de *Elle*, et envahissait cet estimable magazine de ce

qu'elle appelait ses « crobards », un mot dans lequel je décelais la contraction de « croquis » et de « bobard »... Un ou deux ans plus tôt elle s'était aussi laissée découvrir, et c'était beaucoup plus logique, par Jacques Prévert, lui-même un vieux petit garçon quelque peu monté en graine qu'elle n'avait eu aucun mal à éblouir. De cet éblouissement, d'ailleurs réciproque, était né un joli petit livre, *L'Opéra de la Lune*, synthèse réussie des mythologies prépubères de l'une et de l'autre. Elle n'avait pas vingt ans lors de la conception de cet ouvrage, dont la réussite contribua beaucoup à faire du conte enfantin un thème poétique pour adultes. De Raymond Queneau à Paul Eluard, le style Liline avait connu un franc succès, et ce n'était pas un hasard si Guy Schoeller s'était laissé aller à un coup de passion... Robert Doisneau, arbitre des élégances, avait su distinguer, lui aussi, de façon plus sobre, ce phénomène du moment. De même que Paul Grimault, le copain de tous, le gros ours rouquin qui s'était lancé dans une carrière de Walt Disney à la française.

La Rose Rouge de Nico, qui avait bien réussi à l'échelle locale, dans le quartier Saint-Séverin, en tant que café pour chansonniers, se métamorphosait en salle de spectacle grand format, rue de Rennes, dans l'immeuble de l'ancien cinéma Lux : Juliette Greco, Yves Robert y faisaient l'apprentissage de la célébrité — et surtout les Frères Jacques, qui ressemblaient exactement aux « crobards » de Liline avec leurs collants aux couleurs vives et leurs airs de poupées mécaniques, véritables prophètes de la gouaille enfantine...

J'ignore comment Line s'était liée à Louis Aragon et à Elsa, tous deux si loin de l'enfance, mais qui avaient le goût, ou plutôt la jalouse, de la nouveauté. Ils ne me plaisaient guère, ils évoquaient trop pour moi l'association de deux rancœurs, de deux ratages illustres, leur compagnie me rendait mal à l'aise. En revanche, je retrouvais avec grand plaisir Paul Eluard parmi les fidèles de Liline... J'étais encore ému par le souvenir de Nouche et d'un déjeuner chez eux, quelques années plus tôt, dans une pièce aux murs couverts de peintures superbes, y compris, et surtout, celle qui se trouvait derrière la maîtresse de maison : son portrait par Picasso, époque bleue, le nu fameux, un torse fluet de jeune fille, deux grands yeux qui vous

dominent de leur regard calme... Un regard d'adieu, car Nouché n'était que de passage sur cette terre.

Parmi les amis de Line il y avait aussi les copains extravertis du showbiz, et notamment la tribu des Marquand. Le père était un vieux beau fort déluré, un Raimu maigre dont l'accent marseillais proclamait les origines. Il avait bâti une fortune instable « dans les affaires », qui lui avait permis de monter à Paris avec toute sa smala, et de s'installer dans un hôtel particulier assez cossu à Passy. De là les Marquand, mi-gitans, mi-Rastignacs, s'étaient élancés à la conquête de la capitale, mais sans la méchanceté des intrigants, car leurs ambitions restaient plutôt innocentes, l'essentiel pour eux étant de s'amuser. La meilleure façon d'y parvenir était le cinéma, un débouché, comme on dit, n'exigeant ni une grande culture, ni une profonde intelligence, devenu le véhicule idéal de la mode, et le refuge, l'alibi pour toutes sortes de jeunes, et de moins jeunes, qui, dépourvus du talent nécessaire pour réussir dans un art plus exigeant, avaient néanmoins l'ambition de briller. Le cinéma était parfait — aussi bien le bon que le mauvais —, car « en faisant du cinéma » l'on se payait une fameuse tranche de prestige qui ne coûtait pas cher.

J'avais déjà aperçu à Saint-Germain-des-Prés un grand jeune homme rieur aux dents de loup dont on faisait grand cas au sein du clan Marquand, qu'on appelait Vadim — nom ou prénom, ce n'était pas clair — et qui passait pour Russe d'origine. A un déjeuner tardif, comme on en donnait souvent le dimanche chez les Marquand, je revis cet aspirant-metteur en scène qui venait présenter sa fiancée, elle-même starlette de son état, une fillette au long corps précoce : Brigitte Bardot. Elle avait quatorze ans et un gentil minois sous sa légère tignasse de cheveux châtais. Ce n'était pas une grande beauté, mais elle avait beaucoup de charme, et ce charme était dû précisément au contraste entre son côté allumeuse et son allure encore enfantine, à ses longues jambes aux chevilles potelées évoquant irrésistiblement celles des petits faons qu'on trouve dans l'entourage de Blanche-Neige. Elle n'avait pas grand-chose à dire, et on voyait bien qu'elle appréciait l'appétit que sa vue allumait dans l'œil des garçons : le jeune homme aux dents de

loup en riait avec la fierté bon enfant de l'impresario qui vient de mettre dans le mille.

Des nouvelles alarmantes m'étaient parvenues de mon frère, le jeune Eric Kahane qui, à la suite d'un long périple en Afrique du Nord, se trouvait à Marrakech en train de croupir dans les prisons du roi du Maroc. Il y avait été enfermé peu de temps pour vagabondage, puis avait refusé d'en sortir car c'était là au moins un lieu où il pouvait dormir et manger. Sa lettre, écrite sur du papier hygiénique de la plus basse qualité, m'inspira un projet fou : aller le chercher, sinon au Maroc, du moins le plus près possible, au Sud de l'Espagne. Ma vieille Citroën défoncée avait survécu à tellement d'épreuves qu'elle ne me laisserait pas tomber dans une pareille circonstance... Après tout, elle faisait partie de la famille, elle aussi ! Par ailleurs, c'était l'occasion d'emmener Liline en vacances : elle n'avait jamais vu l'Espagne, moi non plus... L'aventure !... Quand je lui annonçai la nouvelle, elle éclata littéralement de joie, et il me fallut toute une nuit pour la calmer un peu.

Un événement de cette importance, selon elle, devant être marqué par un grand raout, une fête à tout casser, elle se mit aussitôt en devoir de lancer ses invitations.

L'appartement de Colline où nous vivions dans le confort (en compagnie de la souris blanche de Line, appelée Baccini, dans sa jolie cage dorée sur la cheminée), rue des Ecoles, se situait juste au-dessus d'un magasin où l'on vendait des instruments de chirurgie à l'enseigne de D. Simal, un nom qui évoquait plutôt les mathématiques que la médecine.

Il eût été raisonnable d'y convier une cinquantaine de personnes, mais nos deux carnets d'adresses, combinés avec celui de Colline elle-même, aboutirent à un chiffre astronomique. Il y a des soirées réussies et d'autres pas : celle-là tenait à la fois du miracle et du triomphe. Line était somptueuse, brune et dorée, dans une longue robe noire style 1920, coiffure à la Louise Brooks et long fume-cigarette assorti ; Colline lui donnait la réplique en blond et rose dans un fourreau qui semblait taillé dans des œufs à la neige.

Les quelques drames qui éclatèrent au cours de la soirée n'étaient pas de taille à l'assombrir. Je conserve le souvenir nébuleux d'avoir été la victime d'une attaque brutale de Paul

Eluard qui m'enfonça un kriss malais dans le cœur... et pourtant je ne mourus point, car c'était une arme de théâtre. Il y eut bien aussi quelques viols perpétrés dans la cuisine dus en particulier à Albert Cosséry, mais l'on peut supposer que les victimes étaient consentantes, sinon complices. Roger Vailland jouait à faire froid dans le dos aux très jeunes filles, qu'il reluquait soupçonneusement, un fouet de cocher à la main...

On me questionnait sur le prétexte romantique du voyage que nous allions entreprendre, ce mystérieux rendez-vous à Grenade, où je me rendais au secours d'un jeune frère inconnu de tous, après son évasion héroïque des prisons barbaresques. Il fallait fournir des précisions à notre auditoire. Qui était ce frère Eric dont nul n'avait jamais entendu parler ? C'est mon cadet de sept ans, expliquai-je, qui m'a appris à jouer aux échecs et qui est parti voici fort longtemps pour faire le tour du monde.. qui a fini comme mousse sur un bateau norvégien doté d'un équipage espagnol, spécialisé dans le transport des cacahuètes, sur lequel sa vertu fut en danger... Puis de là l'Algérie, Oran où il est monté sur les planches, Alger où il est tombé amoureux d'une belle jeune fille de la tribu Pied-Noir, avant d'être capturé par les janissaires du Sultan dans les ruelles sordides de Marrakech. Eh ben, me répondait-on, un cadet comme ça, bien sûr qu'il faut aller le chercher à Grenade. On examinait avec curiosité le télégramme, émanant des prisons de S.M. le roi du Maroc, par lequel mon frère me fixait rendez-vous.

Le lendemain matin, sous un beau soleil, quand Line et moi primes le départ, les derniers survivants de la soirée nous firent une ovation comme à des jeunes mariés. Les fenêtres du premier étage étaient encore bien garnies de gens hilares ; à la sienne, les seins nus, Colline nous envoyait des brassées de grands baisers délirants... Réconforté, j'appuyai sur le démarreur — mais je compris vite qu'il me faudrait user de la manivelle. Il faut savoir réussir ses sorties ratées, et celle-là eut un franc succès : les badauds, les mémères, les chiens du matin s'esclaffaient et aboyaient de joie.

Roule, carrosse... Nous n'avions pas dormi, car l'idée de partir ainsi sous le soleil encore tout frais, juste après l'aube, nous avait semblé irrésistible. Première étape : Vézelay, pour moi un endroit privilégié. Georges Bataille y habitait du temps

de *Critique*, et c'est de là qu'était partie la grande croisade contre les Infidèles, prêchée par ce fou aberrant de saint Bernard... Là aussi se dressait une très noble basilique romane, l'un des premiers sujets choisis pour le fameux *Inventaire Monumental* de Georges de Miré, le grand projet de ma carrière d'éditeur d'art à présent liquidée... Qu'importe, me disais-je en contemplant du haut de la terrasse, côté à côté avec ma jeune fiancée, la grande plaine frissonnante de la Croisade, qu'importe... Sans doute fallait-il cet échec, cette coupure dans ma vie pour en terminer avec les années sombres — sans doute fallait-il vraiment brûler le passé pour pouvoir recommencer. Cette minute de silence entre Jacqueline et moi nous rendait très conscients l'un de l'autre : ce voyage annonçait une belle aventure. Mais nous avions les yeux brûlants de fatigue, et le dîner à la bougie dans l'auberge locale fut vite expédié.

Une fanfare militaire nous réveilla aux aurores le lendemain, un dimanche. Les anciens combattants de Vézelay étaient fiers de leurs instruments, de leurs couacs superbes, tous les prétextes étaient bons pour ces prises d'armes, ces évocations de gloire guerrière. De notre fenêtre haut perchée Liline leur envoya des poignées de caramels.

Quelle joie de reprendre la route ! La vieille Citroën en semble elle-même rajeunie, en dépit du bruit de ferrailles disjointes qui nous assourdit dès qu'on dépasse le cent à l'heure. Elle est encore brave, comme une vieille personne qui tire orgueil de ses dernières forces. Il y a entre elle et moi un lien de familiarité et de solidarité qui me donne confiance, elle aussi participe à l'aventure, tel le destrier des quatre fils Aymon.

Je presse joyeusement du pied sur le champignon, les virages m'excitent, Liline s'accroche à sa portière et hurle des encouragements, le vent siffle, le moteur gronde, le bruit est démentiel. Puis, soudain, *le coup de foudre* ! Comment dire ? Le volant m'est arraché des mains, une gerbe d'étincelles jaillit devant mes yeux, la route zigzaguer furieusement devant nous. On se sent tournoyer entre les arbres dans un vacarme de fin du monde, tandis que sur le bas-côté je perçois l'image d'un paysan et d'une vache tombant ensemble dans un fossé cul par-dessus tête.

C'est par miracle que notre course folle ne s'achève pas dans un ravin, ou dans un tronc. Nous sommes encore là, tous les deux vivants, stupéfaits de voir devant nous les roues avant de la voiture écartelées, et entre elles le moteur fumant qui repose à même l'asphalte. Comment diable est-ce possible ? Le diable, oui, évidemment, le diable ! Qui d'autre aurait pu inventer un accident pareil ? Perdre son moteur aussi bêtement, alors qu'on est lancé à toute vitesse sur une route de montagne, et s'en sortir, sans une égratignure ! Nous nous palpons réciprocement, nous nous embrassons, nous pleurons de rire, de joie, de désespoir. Tout est foutu, le voyage, mon petit frère, la bagnole et le reste, mais nous sommes encore vivants, et apparemment toujours amoureux. Quelle affaire !

Je me retourne vers le virage où tout a commencé, trente mètres en amont, et je vois le paysan et sa vache qui paraissent s'aider mutuellement à sortir de leur fossé : pas de casse de ce côté-là non plus.

Je m'attends à une scène violente de la part de cet homme que j'ai failli tuer. Il s'approche de nous, suivi de sa vache qui a encore des brins d'herbe dans la bouche — et il soulève sa casquette d'un air émerveillé, en se grattant la tête.

« Ah, ben vrai », s'exclame-t-il. « Alors ça, dites-donc ! Pas de casse, Messieurs-Dames ? Je parle pour la voiture, Sainte Mère, regardez-moi ça un peu... Regarde, Titine, ils ont perdu leur moteur ! »

La vache contemplait le spectacle sans s'émuvoir autre mesure. Une nature paisible.

« Et vous, ça va ? », j'interroge à mon tour, rassuré par cette conclusion pacifique. « Rien de cassé ? »

« Ça non », répond le paysan. « Mais vot' pauv' bagnole, dites-donc ! Vous alliez loin comme ça ? »

« En Espagne, à Grenade », dis-je, assez penaud.

« Oh là, c'est loin ça », commente l'homme. « Eh ben alors... Y'me semble ben qu'y a qu'l'Eugène qui pourrait vous tirer d'affaire... Il est en train de terminer un tracteur... »

« L'Eugène ?... » Soudain une lueur d'espoir.

« L'Eugène, mon beau-frère, quoi. Ah ! y s'y connaît, ça on peut le dire. Pour moi c'est pas compliqué vot'affaire, y suffit

d'rapprocher les roues, de r'mettre l'moteur su' l'châssis, d'ben arrimer tout ça, et vous v'là r'partis. »

Comme tout est simple ! La simplicité des simples joue en notre faveur, c'est une délicieuse surprise. Dans la forge du village où un attelage de bœufs a remorqué l'épave, l'Eugène se met au travail sans désemparer. C'est un forgeron aux doigts de fée, moi je n'aurais jamais osé y croire, mais pour lui, l'Eugène, le miracle semble une affaire quotidienne. Deux jours après l'accident, ce magicien tourne la clé du contact et, ô merveille, le moteur obéit sans hésitation ni murmure.

« Ça, c'est d'la bagnole, ces vieilles Citrons », philosophe l'Eugène. « Avec ça vous pouvez faire l'tour du monde... Quand même, celle-là, elle est un peu vieillotte, pas vrai ? C'est plutôt une grand-mère, vous d'vriez penser à la remplacer. »

Pour rattraper le temps perdu, nous décidâmes de ne plus nous arrêter jusqu'à la frontière. Là, je le savais, m'attendait l'épreuve majeure. Nous avions des passeports plus ou moins en règle l'un et l'autre, mais je ne possédais pas de permis de conduire, ni d'ailleurs de carte grise pour la voiture. Seulement un triptyque, volumineux document touristique qui faisait de moi le propriétaire du véhicule, mais qui n'avait qu'une valeur très relative aux yeux des autorités. Il allait falloir agir en souplesse, trouver le bon interlocuteur.

Je change à un guichet mes pauvres petits francs, qui, une fois traduits en pesetas, me donnent quand même une illusion de fortune. Je glisse une grosse coupure entre les feuilles du triptyque, et j'attends mon tour, à vrai dire un peu énervé. Liline a suivi mon manège avec intérêt, son regard aussi amusé qu'amoureux me rend confiance. Et, de la confiance, il m'en faut ! Le douanier s'approche de la voiture, c'est un jeune type dans un uniforme rapiécé, je lui tends sans rien dire les passeports et le triptyque. Je l'observe hypocritement du coin de l'œil, il feuillette, je note le geste vif comme l'éclair vers sa poche, tout va bien, c'est un rapide, puis il met la main à son calot crasseux en prononçant ce seul mot : « *Hombre !* »

Son geste nous ouvriraient les portes de l'Espagne.

Cinq kilomètres plus loin, crevaison. Pas de chance, on était

si bien partis ! Il fallait changer la roue en pleine campagne, et nous attendîmes d'être arrivés à Cadaquès pour la faire réparer. Mais le garagiste local refusa carrément d'intervenir. Un dialogue angoissant s'engaga entre lui, qui ne parlait pas un mot de français, et moi, qui ne parlais pas un mot d'espagnol — sauf celui que je venais d'apprendre : *hombre*.

« *Hombre !* », dis-je.

Il me regarda, méfiant. Puis il m'expliqua par gestes qu'il fallait changer tous les pneus, qu'il pouvait m'en fournir d'occasion, refaits à neuf — et que cela coûterait... une fortune. Je me rendais compte de mon imprévoyance, j'aurais dû y penser avant... En France... Les routes d'Espagne étaient dans un état affreux, aucun pneu n'y résistait dès qu'on roulait à plus de trente à l'heure... J'acceptai, la mort dans l'âme, cette transaction qui me privait de la moitié de mon pécule.

Heureusement, les sœurs Truel nous attendaient dans leur maison près du port, une charmante bicoque qu'elles avaient louée pour l'été. Quatre vieilles filles exquises, à la fois modernes et surannées, unies par un esprit de famille exemplaire, et dont la plus jeune, Lucha, ancienne élève de Paul Colin, était une amie d'Enrico, et donc de moi-même. Elles étaient Franco-Péruviennes et elles adoraient l'Espagne. Lucha nous décrivit le pays tel que nous allions le découvrir, la présence franquiste, les endroits à éviter et ceux qu'il ne fallait pas rater. Elles nous avaient préparé un merveilleux dîner, mais semblaient très mortifiées de ne pas pouvoir nous héberger, faute de place. Elles nous accompagnèrent toutes les quatre jusqu'au palace local : là non plus il n'y avait pas de chambre pour nous... Pas de chambre nulle part... Retour au palace dont le propriétaire, visiblement ému par les beaux yeux mouillés de larmes de ma jeune compagnie, nous proposa de passer la nuit dans une sorte de cabane de berger, une dépendance de l'hôtel juchée très haut sur la falaise, avec un lit, mais sans autre confort.

C'est là que nous terminons notre première journée en Espagne. La cabane n'a pas de fenêtres ni d'eau courante, mais le lieu est si exceptionnel, dominant l'immense baie dont on devine à peine les contours dans la nuit, que nous en oublions nos malheurs. Nous tirons notre grabat hors de la cahute et

respirons à pleins poumons l'air enivrant, parfumé par les fleurs sauvages qui poussent entre les rochers. Une nuit caressante, délicieuse, pleine d'amour... Jusqu'au réveil, lent, dans la lumière de l'aube — vision parfaite de ciel, de mer et de lointains encore brumeux.

Je m'aperçois que, en dépit de son silence, ma compagne est réveillée. Son regard fixe un point lointain qui se déplace vers la côte. Quel est cet objet énigmatique ? Un télescope ? Un nageur aussi matinal qu'audacieux ? Nous nous embrassons, et continuons d'observer l'intriguant mouvement de la chose. Un phoque sur les côtes d'Espagne ? Allons donc ! Si c'est un être humain, à Dieu ne plaise, il semble bien bizarre. Vraiment bizarre... La chose aborde, se redresse, s'ébroue, sort de l'eau, elle a des bras, des jambes, un corps humain de sexe mâle, et, finalement, à force d'écarquiller les yeux, je finis par déchiffrer ce visage dont le bas semble recouvert d'un voile noir. C'est Salvador Dalí, et la chose noire c'est sa moustache, connue pour ses pointes altières et que l'eau de mer transforme en une sorte de rideau spongieux qui lui recouvre la bouche et le menton de façon peu ragoûtante. Je fais de mes mains un porte-voix et je crie :

« Dalí ! Salvador... »

Il paraît ne rien entendre, et je le vois s'envelopper la tête et les épaules d'un grand drap de bain de couleur sombre, comme pour se sécher. L'idée me vient alors que cette heure matinale de baignade s'explique par le désir d'éviter qu'on ne le voie avec ses crocs célèbres transformés en hideuse serpillière. Les moustaches, dont se sont emparé les photographes du monde entier, sont sa marque de fabrique, sa signature, son logo, et si quelque paparazzi saisissait sur la pellicule l'image infamante de la moustache noyée, sans doute la cote de Dalí s'effondrerait-elle aussitôt sur le marché international de la peinture...

Nous le voyons se diriger vers une vaste demeure au bord de la plage, qui est un charmant conglomérat de maisons de pêcheurs accolées les unes aux autres : un ensemble dont il a fait, paraît-il, un palais de rêve. Line suggère que nous lui rendions visite, puisque nous le connaissons l'un et l'autre, mais je me rebiffe. Pourquoi irions-nous importuner un homme préoccupé par ses moustaches ?... Gala, sa femme, me glace

d'ennui, et ses montres molles suintent la bêtise.

« Méchant ! », répond Line. « C'est un artiste. »

Allons, allons, les routes d'Espagne nous attendent !

Nous quittâmes Cadaquès en compagnie de Lucha, que nous arrachions à ses sœurs pour l'emmener avec nous à Barcelone où vivait un de leurs frères. Des sœurs, des frères, des nièces, des cousins, la famille Truel était une famille à l'ancienne qui, franchissant l'Atlantique, s'était d'abord dilatée entre les deux mondes, et qui était en train de se reconstruire de façon mystérieuse. Sans doute par un certain manque de sympathie pour la vie moderne, les dames Truel semblaient avoir perdu le goût de la reproduction. C'étaient des nonnes laïques, des femmes courtoises et gentilles, d'authentiques dames. La présence de Lucha dans la vieille guimbarde suffisait à la retransformer en voiture automobile, et malgré les cahots affreux que nous infligeait le mauvais état de la route, la conversation prit un tour hautement civilisé. Je sentais la fascination de Line pour cette femme plus âgée, artiste comme elle, et en tous points sa contre-image.

L'entrée dans Barcelone fut fort lente, la banlieue étant énorme et la route littéralement envahie par les véhicules à traction animale les plus divers. Les attelages étaient composites, ânes, mulets, chevaux, bœufs parfois, et même des chèvres, tiraient côté à côté, à hue et à dia, des chars, charrettes, carrioles, diligences, fiacres, phaétons, corbillards, breaks, un véritable musée roulant des moyens de locomotion depuis la préhistoire jusqu'au XVIII^e siècle ; parmi cette cohue, tintinnabulante de toutes ses clochettes, grelots, sonnailles et sonnettes, ponctuée de chiens jappant, aboyant et folâtrant, les moteurs à explosion étaient réduits à l'impuissance absolue, et leurs dérisoires klaxons et pétares largement couverts par les hennissements des bêtes et les cris des cochers, les claquements de fouets et les meuglements des uns et des autres...

Il faisait très chaud et je me sentais délicieusement dépassé par les événements, je me laissais porter par la cohue au volant de mon véhicule minoritaire, ma voiture bien française dont le

modernisme, pour une fois, faisait son petit effet au milieu de cette scène anachronique.

... Mais quel plaisir de se retrouver, à quelques heures de là, assis à une terrasse ombreuse au sein de la ville incomparable, occupés à siroter de l'*agua de chufa* glacée à point, ce sirop d'orgeat dont le goût désuet convient si bien à l'ambiance de la vieille cité catalane. Le frère de Lucha nous avait rejoints, André, un charmant franco-hidalgo d'un certain âge mais encore leste, qui par courtoisie feignait d'être frappé d'une vive passion pour la jeune Liliane. Derrière la comédie, je crus deviner son étonnement devant le couple que nous formions, et que j'essayai de percevoir à travers ses yeux. Peine perdue, je n'y arrivai pas.

A Madrid, vingt-quatre heures d'affilée dans une chambre d'hôtel, écrasés par une chaleur telle qu'elle semblait ôter au sommeil ses vertus récupératives, et à l'amour son inspiration. Les appareils de ventilation étaient partout insuffisants, vieux moulinets bruyants, pales cliquetantes qui ne faisaient que déplacer l'air chaud. Nous comprenions ce que signifiait être des gens du Nord... Ce n'est que tard le soir que Madrid, ville de la nuit bien plus que du jour, commence à respirer.

Le lendemain, le Prado, musée sublime, nous consola de bien des choses, et le surlendemain nous allâmes à Tolède la fière que je connaissais déjà en rêve, selon l'imagerie orageuse et magnifique du Greco. Sa réalité, par comparaison, ne pouvait que décevoir : le site lui-même paraissait humble et plat, dépouillé des nuées majestueuses et de l'éclairage mystique dont le grand peintre avait dotée la ville.

De retour à Madrid, nous mêmes Lucha dans le train pour Barcelone et nous partîmes le soir même, pour ne plus voyager que la nuit, nous arrêtant de temps à autre dans des villages où l'on festoyait jusqu'à l'aube, buvant des vins locaux et écoutant des musiciens infatigables. Direction : Grenade, via Jaen.

La Citroën perdait ses organes l'un après l'autre sur les routes défoncées — depuis l'accident, elle n'était vraiment plus la même —, et chaque pièce semée sur le chemin était irremplaçable : il fallait lui bricoler à prix d'or un vague équivalent.

C'est à Jaen que le démarreur se mit en grève pour de bon.

Notre consommation d'essence était effrayante, mais, les fonds baissant beaucoup trop vite, je décidai d'éviter une halte au garage local. Hélas, les choses ne cessèrent d'empirer, aussi bien mécaniquement que psychologiquement, et en arrivant à Grenade je fus obligé d'abandonner la voiture dans la rue... heureusement non loin de l'hôtel où nous attendait Eric.

Il nous y avait précédés d'une heure à peine, à la suite d'un périple plus dramatique encore que le nôtre. C'était vraiment étrange de le retrouver dans de telles circonstances, ce cadet globe-trotter, mais son état de faiblesse était si grand que j'en fus effrayé. Dans la chambre que nous devions partager tous les trois, il retira sa chemise pour nous montrer son dos couvert de furoncles, ressemblant à une carte de la lune en couleurs. Impressionnant ! Liline fit ce qu'elle put, ouate, teinture d'iode, pansements, aspirine, et nous nous dirigeâmes vers la salle à manger. Eric se mit à dévorer à tort et à travers en gloussant, se jetant de grands verres de vin dans le gosier avec une frénésie qui en disait long. Il tenta de nous raconter son histoire, mais il avait trop faim et interrompait constamment son récit d'un air navré, afin de poursuivre ses exercices de mastication.

« Alors, vous deux ? », demanda-t-il enfin, avec la plus grande courtoisie. Liline et lui avaient l'air de bien s'amuser, le courant passait.

« Vous savez », reprit-il, la bouche pleine, « je ne veux pas coucher dans votre chambre... Dormirai dans la voiture... Vous, les amoureux... »

« Oh, t'en fais pas », rétorqua Liline d'un air résigné. « Ces vacances c'est comme la peinture qu'on a vue à Tolède, du Gréco, *l'Enterrement du Comte d'Orgasme* qu'ils appellent ça... »

Eric s'étouffa, recrachant une bouchée de paëlla sur le pantalon blanc que je venais de lui prêter, mais visiblement il se portait mieux. Le plus urgent, à présent, était d'aller examiner la voiture, et de décider de son sort, auquel le nôtre était si intimement lié.

Près de la voiture se tenait un vieux policier dans un uniforme poussiéreux, dont les intentions hostiles nous parurent évidentes. Il nous demanda si nous étions les propriétaires, et je lui

montrai le triptyque : ça ne lui disait rien, naturellement. Il nous avait confisqué la voiture car elle était mal garée. Vu de près, ce fonctionnaire était pathétique : ses lunettes étaient rafistolées avec du sparadrapp, son étui à revolver était attaché à sa ceinture par une ficelle. Je lui faisais face, lui parlant en anglais, tandis qu'Eric, qui se tenait derrière lui, tirait un canif de sa poche et, coupant délicatement la ficelle du pistolet, s'appropriait l'arme du pandore. Se sentant désarmé, le bonhomme fut pris de panique, il ne voulait pas qu'on le tue, il suppliait à genoux — scène incroyable —, tandis que Liliane s'appuyait contre la voiture pour ne pas s'écrouler de rire. Un vrai froussard, ce flic. Nous avons réussi à le traîner jusqu'au bistrot le plus proche, d'où les clients avaient observé la scène avec intérêt, et à l'obliger à boire. Pour une fois que nous pouvions prendre notre revanche sur l'Autorité, il ne fallait pas la rater. Son humeur changea vite, il paraissait nous trouver tous les trois charmants, surtout Liliane, bien entendu, qui l'encourageait du geste en levant frénétiquement le coude. Il lui répondait, le verre brandi, puis avalait goulûment sa rasade, fin saoul. Le revolver était posé sur le bar, et personne n'y faisait plus attention. Quelqu'un dans le public annonça que, depuis Napoléon, il haïssait les Français, mais que nous trois... ce n'était pas pareil.

« *Hombre !* », répondit Eric. Le mot magique ! Il avait touché juste, et tout le monde nous interpellait, nous offrait à boire. Je me mis moi aussi à utiliser le mot de passe, « *Hombre !* », à tort et à travers, et Liliane également, entre deux hurlements de rigolade. Oublié, Napoléon ! Le gros rouge coulait à pleins pichets, droit dans des gosiers bien exercés, alertes et réceptifs. Olé ! Ça valait mieux que ce qu'on lisait dans les journaux. Guitares et castagnettes se mettaient de la partie, *fuego*, la cadence s'installait, et une belle fille bien en chair commença à danser, cambrée et provocante. La fête, *hombre*, la fête toute la nuit !

Les concierges se balançaient sur leurs chaises basses devant le pas de leurs portes, et une explosion de musique particulièrement forte nous attira, vers deux heures du matin, dans une rue pleine de Gitans. Au milieu d'un cercle délirant d'adultes et de gosses, sur un tonneau dressé, un bébé tout nu dansait le

fandango comme un professionnel. Un prodige de la nature humaine ! Lardon-dieu, à peine sorti du ventre de sa mère, il avait déjà le rythme, le coup de hanche assassin, la dégaine piaffante, l'élegance lascive des parfaits danseurs ! *Olé !*

Cap sur Malaga ! Nous suivions la côte en contemplant avidement la mer. A Benidorm, on pouvait accéder à la plage en voiture : parfait pour la baignade... Mais, alors que nous avions le dos tourné, la Citroën en profita pour s'enlisier dans le sable fin sous la pression de son propre poids... Impossible de la tirer de là : il fallut recourir à la Guardia Civile, puis à un attelage de bourricots.

De guerre lasse, nous décidâmes de remonter sans plus s'attarder vers le nord, et d'en finir avec ces vacances infernales. J'avais réussi à me faire envoyer un mandat télégraphique de Paris à la poste de Burgos, et nous avions juste de quoi parvenir jusqu'à cette ville en remontant par l'Estramadure, le pays de Don Quichotte. Pays sobre et magnifique que nous admirions le ventre creux et les yeux rouges, car il n'était pas question ni de manger, ni de dormir, le peu d'argent qui restait étant réservé à l'essence et aux autres besoins du véhicule. A Cacérès, des bruits inquiétants nous obligèrent à nous arrêter au garage local : la direction était presque complètement dévissée. Le garagiste, bon diable, attira notre attention sur une flaue d'essence qui se formait sous la voiture, et nous comprîmes enfin que, depuis le départ, le réservoir était percé, ce qui expliquait, *a posteriori*, notre consommation d'essence de plus en plus affolante.

Quel soulagement ! Nous connaissons enfin la vérité ! Un coup de soudure, et on commande le plein... Hélas, ayant payé cette dernière note, il ne nous reste plus la moindre peseta. Eric ayant eu la bonne idée de subtiliser un tuyau de caoutchouc avant de quitter le garage, nous allons faire à notre tour ce que font tous les automobilistes espagnols : siphoner l'essence des autres automobilistes, espagnols ou pas. Comme tous se méfient, il va falloir ruser, se servir de notre seul appât : oui, Liliane en personne. Nous l'obligeons à remplacer son pantalon par une petite jupe sexy, à s'arranger un peu la frimousse, et nous nous arrêtons sur le bord de la route. Eric et moi faisons

semblant de nous affairer sous le capot tandis que Liline, vingt mètres plus loin, guette la voiture providentielle. Pas de chance, nous ne voyons défiler que des gros camions dont le gas-oil ne nous intéresse pas... Le soir tombe, coucher de soleil grandiose sur la sierra tragique... et nous souffrons tous trois affreusement de la faim. Le désespoir s'installe.

C'est alors que paraît un étrange véhicule. Une Ford modèle T, recarrossée de façon extrêmement précieuse, peinte en gris perle avec des filets d'argent. Les signaux éplorés de Liline fonctionnent à merveille, l'automédon s'arrête, et nous voyons en surgir un jeune conducteur tiré à quatre épingle. Tout de gris pâle vêtu, une perle piquée dans une cravate de soie argentée, cheveux de jais, fine moustache conquérante... Que fait cette gravure de mode dans le rude paysage qui nous entoure ? C'est à Liline de s'occuper de lui, il engage la conversation avec elle sans se soucier de nous, s'éloigne insensiblement, tout en faisant de beaux discours avec force gestes. Pendant ce temps nous nous approchons de sa belle voiture à pas de loup, par l'arrière, et forçons le bouchon du réservoir, où nous plongons notre tuyau de caoutchouc. Je laisse Eric (c'est le cadet, après tout) aspirer une bonne gorgée d'essence pour amorcer l'opération de pompage. Un bidon, deux bidons, ça devrait suffire... Liline et l'Espagnol ont disparu, nous regagnons notre propre voiture en rase-mottes, emplissons son cher petit réservoir de notre essence si laborieusement acquise, et actionnons le klaxon.

Ils réapparaissent au coin de la route, et Liline nous présente à son noble marquis — comme si nous étions ses frères... Pourquoi pas... Le marquis s'éloigne enfin, tout ému, avec de grands gestes.

« Alors à demain, zé vous attends sans faute dans mon château ! », lance-t-il à Liline dans son français zézayant.

Elle voudrait bien qu'il se dépêche de disparaître pour pouvoir se soulager, car elle souffre simultanément de deux envies terriblement pressantes, quoique contradictoires : hurler de rire à sa manière sauvage, et faire pipi. Le marquis prend place dans son véhicule, se penche encore pour un dernier adieu, esquissant même un chaste baiser, puis nous voyons le

feu rouge de sa voiture disparaître derrière les arbres : ce n'est pas trop tôt.

« Alors, alors, *guapa* ? », demandons-nous à Liline, accroupie dans l'herbe.

« C'est un vrai », dit-elle enfin.

« Un vrai *quois* ? »

« Un vrai aristo ! Quoi, Momo, toujours jaloux de ta Liline, grand salaud ? Tiens, r'garde-moi un peu tous ces noms qu'il a, mon nouveau Jules, avec des tas d'ygrecs entre pour faire la soudure. »

Et elle sort de son charmant corsage une immense carte de visite, plus une liasse de billets.

« Oui, j'lui ai fait un p'tit emprunt », avoue Liline modestement. « Je lui ai promis de le lui rendre demain, puisqu'il veut me présenter à sa mère... V'z'êtes invités aussi, à propos, les frangins... Si vous êtes libres, bien sûr... Attention la bonne conduite, hein ! J'lui ai dit que moi aussi j'étais d'l'aristocratie, mais par les femmes, et il a eu l'air de trouver ça tout naturel. »

« Sacré nom », je ricane en regardant la carte. « C'est sûrement un grand d'Espagne, ce marquis. Où est-il, son château ? »

« Pas loin, une route par là-bas à droite, mais qu'est-ce que ça peut te faire, eh, perclus ? V'z'avez pas les crocs vous autres ? Allez, à la soupe. V'z'avez fait le plein d'essence au moins, bande d'endormis ? »

Nous parvinmes le lendemain soir à Burgos d'assez bonne humeur. L'argent était arrivé, et j'avais appris que mon ami Georges Belmont se trouvait en villégiature à Saint-Jean-de-Luz, juste après la frontière : je comptais lui en emprunter assez au passage pour pouvoir rentrer à Paris sans encombre... Vite au bistrot ! Eméchés par quelques libations d'excellent Rioja, un vin qui vous tient au corps, nous décidâmes de claquer notre fortune en un seul grand festin à la Pantagruel... Puisque nous quittions l'Espagne le lendemain...

Le lendemain, jour de gueule de bois, ciel gris plombé, pluie fine, désagréable. En sortant de Burgos je me sens bizarre, je conduis mal, la route glissante et en dos d'âne me déplaît, et je demande à Eric de prendre le volant. L'essuie-glace ne marche pas, bien entendu, et nous sommes tous les trois à tendre le cou

comme des poulets sur le billot. Soudain Eric perd le contrôle du volant, la voiture tourne sur elle-même comme une fronde, un tour, deux tours, trois tours, puis jaillit hors de la chaussée et s'entortille autour d'un tronc d'arbre. J'ai mal à l'épaule mais rien de cassé, heureusement que nous n'allions pas vite. Dans un état second je vois un car s'arrêter et une foule de petits moines en robes blanches en descendre et se précipiter vers nous : ils se signent frénétiquement en invoquant la Sainte Vierge. Ils voudraient nous donner l'extrême onction, mais, bien qu'encastrés latéralement les uns dans les autres, nous sommes tous les trois bien vivants. Un moinillon tend le doigt vers les pieds de Liliane avec un cri d'horreur, mais ce n'est pas du sang, n'exagérons pas, ce sont ses chaussettes rouges... Bref, nous refusons de crever...

Retour pénible vers Burgos, à pied sous la pluie, aucune des rares voitures qui nous dépassaient ne daignant s'arrêter. Le plan était simple. Nous allions engager au Mont de Piété local le seul objet de valeur dont nous disposions, le rolleiflex de mon frère. Trois heures plus tard nous ressortions du Monte de Piedad avec une vraie fortune en petits billets crasseux et froissés.

Ce fut à un maréchal ferrant que nous demandâmes conseil au sujet de notre véhicule — par défiance envers les garagistes espagnols, sans doute, mais aussi en souvenir de celui qui le premier avait pansé les plaies mécaniques de la pauvre guimbarde... Et nous avions vu juste : il remorqua l'épave, accrochée à son tacot, et deux jours plus tard il nous la restitua, rebricolée avec des fils de fer et des soudures dans tous les sens.

Cette fois-ci c'est le vrai départ, en tout cas pour Liliane et pour moi, car nous laissons Eric sur place : on lui enverra un mandat télégraphique de Paris pour lui permettre de récupérer son rolleiflex salvateur et de quitter l'Espagne.

Nous arrivâmes le même soir à la frontière. J'aurais tant voulu pouvoir la franchir sans arrêter le moteur — et sans avoir à affronter les problèmes prévisibles avec les douaniers français, vu mon manque de papiers... Mais comme on pouvait s'y attendre, la voiture, quoique recousue et rapiécée, avait encore une âme, un caractère, et une sainte horreur de l'uniforme : au poteau frontière, devant le gabelou qui tendait

la main vers mon passeport, le moteur eut un hoquet et s'arrêta net de tourner.

J'entendis la voix de Liline, à mes côtés, sermonner les douaniers : « Eh, les gars, vous n'avez pas un peu honte, non ? Non mais, quand même, vous pourriez bien lui donner un coup de main, à mon homme, vous pouvez bien la pousser un coup, cette sale guimbarde. Allez, allez ! »

Piqués au vif, six douaniers robustes se mirent à pousser la malheureuse voiture, suant et soufflant jusqu'à ce que le moteur, lui-même toussant et crachant, se soit enfin remis en route. « Merci, Liline ! », dis-je. « Tu es un génie, ma fille. »

« Pas de quoi, vieux con », répondit-elle, maussade.

Elle avait dit « mon homme », mais c'était aux douaniers que ce discours s'adressait, pas à moi... Après un arrêt à Saint-Jean-de-Luz, amical mais bref, nous reprenions la longue route vers Paris, de nuit, et Dieu merci sans d'autres avanies mécaniques. Jacqueline ne parlait plus, renfrognée dans son coin.

Comment sommes-nous parvenus jusque devant la porte du garage où ma voiture était devenue, au fil des années, une légende, je ne sais. La paume de ma main droite est totalement arrachée, emballée dans des linges pour éviter que le sang ne pisse partout. Nous ne sommes plus, Jacqueline et moi, que l'ombre de ce que nous étions au départ.

Je range ma ruine mécanique devant la porte du garage, épave aux portières disloquées, soufflant des nuages de vapeur blanche par devant et noire par derrière, des fils de fer dépassant de dessous le capot, les phares louchant effroyablement. Tout le personnel sort dans la rue pour applaudir la Citroën qui pousse son dernier soupir.

« Pour nous aussi, c'est fini », murmure Liline. « Mon pauvre Momo, il va falloir que tu t'en trouves une autre. Passe à la maison prendre tes affaires, et adieu. »

Il y a des moments qu'on aimeraient pouvoir oublier. J'avais vécu une vie entière en un peu plus de trente ans, et sans doute eut-il été sage de disparaître de ce monde pervers. Gregor mon ami, Jack mon père, puis Marina, puis Gervaise, ceux qui avaient compté le plus fort pour moi, avaient disparu chacun à sa façon étrange, comme un petit roman d'Agatha Christie. Et Léon, mon grandiose grand-père, Jacques et Mowgli, mes cousins bien-aimés et quasi-frères, et tant d'autres, tous envolés, disparus, en passe d'être oubliés... De Marina, cette belle fleur de vie, que restait-il ? Et de Gervaise, dont le suicide avait bien failli me faire moi aussi basculer dans la tombe ?... Pour parfaire ce chef-d'œuvre de désolation, j'avais abandonné le grand amour de ma vie, le premier, le plus pur, j'avais quitté mes propres enfants, avant d'être moi-même chassé par celle pour qui j'avais brûlé d'un feu de paille... Et puis — et puis j'avais perdu jusqu'au fruit de mes premières dix années de travail, et dans quelles conditions lamentables !... Qui résisterait à une telle accumulation ?... A quoi bon ?... Si mon esprit devait survivre après ma mort, pourquoi attendre ?...

Question sans réponse. Le goût de la vie ne se raisonne pas...

L'aveugle et le paralytique avaient opéré leur jonction, mon petit frère et moi nous nous étions mis en ménage. Ménage de clochards, il est vrai... Son périple méditerranéen l'avait complètement vidé, mais il avait sept ans de moins que moi,

c'était encore un gamin — tandis que je paraissais tout à fait incapable de récupérer. La maudite blessure qu'avait patiemment creusée dans la paume de ma main droite la manivelle de ma défunte voiture ne voulait pas guérir, et cette main bandée en permanence réduisait encore mes chances d'accès au réel. Nous errions de chambre miteuse en chambre désastreuse, tout en nous efforçant d'éviter la déportation vers les banlieues.

L'une de nos périodes les plus fastes nous ramena dans mon ancien quartier, rue de Rivoli, non loin de la Place Vendôme, où Vladimir Kosma, dont Eric avait fait la connaissance à Alger, nous confia son appartement — un entresol — pour plusieurs mois, le seul loyer que nous avions à payer étant représenté par la nourriture de ses trois chats.

Nous en arrivions à envier le sort de ces félinins insatiables qui consommaient la presque totalité de ce que nous parvenions à rapiner pour notre propre nourriture. En outre ils puaient atrocement, ces chats, c'était leur façon à eux de protester contre leur condition de bêtes en cage... Sans doute en pensaient-ils autant de nous... Par ailleurs, le plafond était si bas que nous ne cessions de nous tamponner la fontanelle dès que nous nous levions d'un siège un peu brusquement... Mon frère me trouvait ingrat de faire tant d'histoires, mais il est vrai qu'il avait vécu à la dure alors que je n'avais moi-même connu jusque-là que le confort, au moins relatif. Pourtant, malgré ces tiraillements occasionnels et malgré la différence de nos tempéraments, nous vivions dans une harmonie assez surprenante. Cette expérience inattendue de fraternité nous apportait à l'un et à l'autre le sentiment de notre racine commune, elle nous ramenait à la source, à cette histoire d'amour dont nous étions nés l'un et l'autre... Une histoire révolue, sinon oubliée, mais qui nous avait donné, outre la vie, une identité spéciale qui, malgré ce qui nous séparait, faisait de nous des frères. Nul autre humain n'aurait pu remplir cette fonction réciproque, même l'ami le plus cher, le plus intime, pour la bonne et simple raison que cet amour entre l'homme et la femme qui nous avaient donné la vie était unique au monde. S'il n'existe pas au monde deux individus absolument pareils, c'est parce que l'amour dont nous naissions n'est jamais le même.

Sept ans nous séparaient, qui faisaient toute la différence !

J'avais imaginé et créé une maison d'édition en bonne et due forme, moi un post-adolescent perdu dans ses rêvasseries, un vrai canard boiteux, et, même déchu de mon petit royaume, mon histoire provoquait chez mon puîné des mouvements divers, voire contradictoires ! L'irritation réciproque se mêlait étrangement au sentiment de partager un héritage assez spécial... Des gens qui réussissaient des choses folles et rataient à tous les coups des choses simples... Des gens qui croyaient instinctivement à l'amour, au point de se ridiculiser, de s'auto-détruire.... Il ne fallait surtout pas en parler, mais nous étions tous les quatre les rejetons de ce couple issu du hasard des rencontres, toujours subconsciemment reliés à la même source... au moment fatal où mon père, empoignant la lorgnette de son copain, aperçut pour la première fois ma mère les pieds nus dans le sable, menant au bain deux petits pantins déchaînés, mes futurs cousins Jacques et Mowgli.

Nous vivions en général une vie de clochards joyeux, car notre infortune avait des aspects si dérisoires que nous parvenions assez facilement à nous en amuser. Ainsi ce jour où Eric découvrit une chambre vraiment bon marché dans un petit hôtel de la rue Jacob. La chambre n'était pas prête, et pendant que nous attendions dans le bureau de l'hôtel le moment d'y emménager, deux employés municipaux descendirent des étages supérieurs un énorme colis emballé dans une housse noire, qui semblait très pesant. Ce n'est que plus tard qu'une servante nous expliqua que notre chambre bon marché avait été celle d'un peintre yougoslave qui venait de se suicider, et dont on était sur le point d'évacuer le corps au moment de notre arrivée... Par quel étrange réflexe le tenancier de l'hôtel avait-il été amené à baisser son tarif pour cette chambre-là, puisque nous étions censés ignorer le sort de notre prédécesseur ? L'histoire ne le dit pas...

Qu'attendions-nous ? Quelques verres, un prochain repas dérisoire ? Surtout la nuit égalisatrice qui apportait l'espoir d'une nouvelle donne, d'un coup fumant, d'une chance imprévue... Un oncle d'Amérique oublié... voire d'Afrique du Sud... Il y avait bien cet oncle Louis, frère ainé de mon père, chassé très jeune de la maison familiale pour avoir volé à mon grand-père des boutons de manchettes ornés de diamants, qui

s'était engagé dans l'armée britannique lors de la Guerre des Boers pour faire oublier sa disgrâce, qui avait aggravé son cas en désertant et en changeant de camp... Je trouvais plutôt plaisant d'avoir un traître dans la famille, et j'étais tout prêt à croire qu'un jour il se manifesterait à nouveau, devenu le roi du Rand, milliardaire centenaire, et qu'il aurait pour premier souci de répandre ses bienfaits parmi ses innombrables cousins, nièces et neveux de la vieille Europe... Au point où j'en étais, il me fallait au moins un miracle de cette taille pour me tirer d'affaire.

Etrange époque, en vérité, avec ce beau tir groupé de désastres en tous genres, cette main droite symboliquement immobilisée dans un pansement de plus en plus douteux... Je ne rêvais que rarement de Gervaise, mais elle était en moi, avec moi, contre moi : l'éénigme de son suicide, à la fois volontaire et accidentel, nous liait encore... L'épisode Liline m'avait procuré une lueur d'espoir, mais il me laissait dans un état de découragement et de lassitude encore pire qu'avant. Je n'avais même pas la force de vouloir mourir, je n'avais même pas le courage de revoir ma mère, ni mes enfants, ni leur mère. Je changeais de trottoir quand j'apercevais de loin un ancien ami dans la rue, j'avais perdu tout désir, tout vouloir, toute compatibilité humaine.

Il y eût une nuit de Noël particulièrement sinistre, passée à Notre-Dame parmi la foule des Chrétiens, notre souper ayant consisté en une saucisse frite coupée en deux et en un quignon de pain. Nous n'avions plus qu'un jour ou deux pour dénicher un nouveau logement, pas un sou en poche, et aucune idée d'une source possible de finances... Un projet fumeux me traversa l'esprit.

« Dis-donc, c'est tout bête, on pourrait demander à Rolande de nous héberger à l'ashram ? Elle y vit seule, je crois, avec les fantômes de Vivian et de sa mère, ça l'arrangerait peut-être d'avoir de la compagnie ? »

C'était une pensée si folle que j'étais surpris de n'y avoir encore jamais songé. Le désespoir aidant, me voilà en train de convaincre mon frère que cette solution n'avait que des

avantages. En fait il y avait aussi pas mal d'inconvénients, à commencer par Rolande elle-même et ses fantômes — mais la chose se négocia de la façon la plus simple du monde. Le mari et les enfants de Rolande vivaient au Maroc où elle les rejoignait de temps en temps. Pour l'essentiel elle passait sa vie dans ce vieil appartement, que j'oserais qualifier d'historique en considération du rôle éminent qu'il avait joué dans la vie de tant de gens divers.

Rolande était méconnaissable. A vingt-huit ans, après trois accouchements et un cancer il ne restait rien de la ravissante adolescente rousse qui avait causé tant de ravages dans les rangs du sexe mâle. Elle était désormais une matrone obèse aux cheveux gris et clairsemés, presque une vieille femme : il devint aussitôt évident que ma requête, loin de l'indisposer, lui convenait tout à fait. De la compagnie, elle devait en avoir besoin, mais il y avait la question d'argent, ou plutôt d'absence d'argent, et il me sembla prudent de la mettre au courant de notre, hem, situation : « Rolande, attends un peu, il faut que je te l'avoue, Eric et moi nous sommes au fond du trou. Pour les loyers, j'espère que tu n'attends pas des sommes astronomiques... »

« Je ne pense pas aux *loyers* ! Tu veux me vexer, ou quoi ? Tout ça est très précaire, je ne paye moi-même qu'un loyer nominal, et comme j'ai déjà un sous-locataire, un étudiant Pied-Noir un peu demeuré et très riche, c'est lui qui subvient à tous les frais. Vous êtes ici chez vous, il y a autant de place que vous pouvez en espérer. Evidemment ce n'est pas un palace... »

En fait, l'appartement avait été vidé progressivement de son mobilier original par des générations d'huissiers de justice, avant et après le décès des deux grands personnages qui y avaient tenu autrefois leur cour. Les cruautés de la vie avaient réduit ledit mobilier à quelques caisses, une chaise, une planche sur des tréteaux, façon table, des bougies fichées dans des bouteilles pour tout éclairage, et des matelas à même le sol.

« Perdigon, le Pied-Noir », dit Rolande « a des vrais meubles dans sa chambre, mais il ferme à clé quand il sort. Comme s'il voulait m'empêcher de m'asseoir dans son fauteuil ! Il est un peu spécial ».

Notre vie de clochards se stabilisa pour un temps dans ce

cadre à la fois mortifère et merveilleux, car la vue au-dessus de Cluny était toujours aussi inspirée, même en hiver, et le voisinage du ciel nous faisait facilement oublier les conditions dans lesquelles nous vivions sur terre. Quant à ce Perdigon, son comique involontaire ne manquait pas de charme, il chantonnait tout le temps, il ne demandait qu'à plaire et à rendre service.

Ah, l'ashram avait bien changé de style !...

Non seulement la sécurité du logement nous était garantie, et cela ne nous coûtait rien, mais l'endroit, malgré son délabrement, était calme, suffisamment neutre et amical pour me permettre de faire le point. Oui, il fallait absolument que j'arrête la dérive dans laquelle j'étais engagé depuis si longtemps...

Rolande me regardait attentivement dans la pénombre.

« Tu n'as pas trop changé, l'amoureux... Je veux dire, tu as l'air plutôt crevé, mais on te reconnaît encore... Ce n'est pas comme moi... »

Je posai mon livre, ne sachant comment esquiver son approche.

« Tu n'as rien à me dire ? », interrogea-t-elle. « A me demander ? »

« On pourrait parler pendant des millions d'heures du passé, il y a matière... Nous sommes tous les deux des perdants, de deux façons différentes, peut-être, mais ça revient au même : pourquoi pleurer sur ce qui aurait pu être ?... »

« Tu as raison », reconnut-elle. « Je voulais seulement te demander si autrefois tu avais été amoureux de moi. »

« Ecoute, Rolande, bien sûr, comme tout le monde, tu le sais. »

« Tu pourrais dire ça mieux, mais enfin... Oui, c'est vrai, je le sentais bien, pourquoi n'as-tu rien dit ? »

« A cause de la file d'attente. »

Elle me regarda avec un demi-sourire fatigué.

« Toujours galant, je vois... »

« On pourrait aussi bien parler de la mort de Kryia et de Vivian, ici, dans cet appartement », remarquaï-je. « Mais tout ça, c'est le passé, et il faut oublier le passé, tu ne penses pas ? On a encore une vie à vivre, toi et moi. »

Que faire ? Reprendre mon métier d'éditeur ? Je n'en connaissais pas d'autre, et cette perspective me paraissait diablement bouchée... Je me sentais totalement privé d'énergie créatrice ; quant à l'argent, n'en parlons pas ! Douze ou treize ans après mes brillants débuts, je n'étais plus que l'ombre du jeune Girodias flambant neuf qui savait si bien faire des miracles... à la seule condition de ne pas s'en rendre compte !

L'édition d'art, en tout cas, était hors de question. Il serait absurde de se lancer dans cette voie sans disposer de capitaux énormes... Et ce n'était certes plus en passant une petite annonce dans le style : « Jeune éditeur grands projets cherche capitaux » que je les trouverais, ce coup-ci, les capitaux, comme cela avait été le cas à mes débuts... Aussi injuste qu'ait pu être mon échec, désormais, personne ne me ferait plus confiance : un tel constat m'était d'autant plus insupportable que, si j'avais perdu les Editions du Chêne, c'était tout simplement parce qu'on me les avait volées.

Je ne me souvenais que trop bien des mirifiques projets d'Henri Filipacchi m'assurant qu'il m'aiderait à faire du Chêne « la plus grande maison d'édition d'art du monde »... Or dès que Hachette avait pris possession des Editions du Chêne en m'éliminant, qu'en avait-on fait ? Rien. Absolument rien. La maison existait toujours, sous la direction d'André Lejard, et son activité s'était réduite à trois fois rien. Cet abominable gâchis suffisait à montrer que la maison était sortie du rêve d'un homme, et que, sans le rêveur, sa réalité éphémère s'était aussitôt évaporée.

Il ne me restait qu'une autre possibilité, aussi diffuse et problématique fût-elle.

La deuxième guerre mondiale n'avait pas réussi mieux que la première à éliminer la censure littéraire dans les pays anglo-saxons : tout continuait comme avant, les mêmes méthodes hypocrites, les listes noires de livres et d'auteurs interdits établies par la douane et la police, sous leur seule autorité.

Henry Miller, qui comprenait bien l'importance, pour des écrivains comme lui, d'éditeurs tels que mon père et moi-même l'avions été — surtout depuis que le coup de Jarnac de Filipacchi avait fait de la « pieuvre verte » son interlocuteur —,

Henry Miller, disais-je, m'encouragea à repartir au combat.

Pour Hachette, ses livres, en français aussi bien qu'en anglais, constituaient une prise de guerre lucrative, acquise sans bourse délier, avec en outre la perspective d'une revente à très haut prix des droits de traduction... et même, qui sait, un jour peut-être, de réimpression dans les pays de langue anglaise. En revanche, il ne faudrait pas compter sur la maison pour prendre le moindre risque avec de nouveaux manuscrits de Miller, dans la mesure où leur publication risquerait d'entraîner des procès ou des interdictions. On m'avait abandonné *Sexus* lors de cet accord que je m'en voulais tellement d'avoir signé, à cause de l'interdiction qui pesait sur le livre. Le cynisme meurtrier de mes ex-partenaires me faisait trembler de fureur... à retardement.

La Crucifixion en Rose, qui représentait désormais pour Miller la quintessence de son œuvre littéraire n'ayant donc pas d'éditeur possible en vue, Miller me poussait à reprendre le collier. Ses motifs étaient clairs : il tenait à moi, non par reconnaissance pour les services autrefois rendus, mais simplement parce que j'étais le seul assez fou pour accepter un tel défi. Il est vrai que, entre-temps, son statut n'avait fait que croître et embellir partout dans le monde, ce qui rendrait ses prochains livres plus défendables en France même, et qu'un nouveau programme fondé à partir du « dernier Miller » trouverait une assez large audience... Bref...

La maison ne s'appellerait plus Obelisk, bien entendu, et je pensais qu'un nom tel qu'Olympia Press serait une appellation suffisamment proche pour suggérer un air de famille. Henry Miller m'aiderait à faire la soudure psychologique entre l'une et l'autre, il serait mon étandard, et grâce à lui je parviendrais à regrouper les esprits libres, les nouveaux créateurs isolés et condamnés au silence par la censure de leur pays... Ce rôle, je l'avais appris par osmose, pour ainsi dire, pendant les quelques derniers mois de la vie de mon père, en corrigeant des épreuves, en classant des lettres, en faisant des paquets de livres.

Il restait le problème financier, mais, comme il ne s'agissait que d'une entreprise artisanale, il ne devrait pas être insoluble... Le seul obstacle au projet, en réalité, était la vague de

pudibonderie officielle qui déferlait sur la France, la naissance d'un système de censure gallicane, phénomène ahurissant dans un pays pour lequel la liberté d'esprit avait été depuis toujours une sorte de loi fondamentale, au moins implicite. Des affrontements étaient donc prévisibles, et mon pedigree professionnel m'exposerait à recevoir tous les mauvais coups possibles du parti de la censure. Depuis mes débuts je m'étais constitué un riche palmarès qui me plaçait d'emblée aux avant-postes.

Je pourrais quand même compter sur le soutien de quelques individualistes. Il y avait, par exemple, ce drôle de type, ce Jean-Jacques Pauvert dont la vocation iconoclaste ne pouvait guère être mise en doute. La publication des œuvres de Sade dans une édition mise à jour était une excellente façon de mettre le parti de la censure au pied du mur. Il avait réussi à obtenir l'appui de Jean Paulhan et de quelques autres notables qui se tenaient prêts à témoigner vigoureusement si le Parquet engageait des poursuites. Plusieurs volumes étaient déjà parus sans encombre, et cela semblait démontrer que le nouveau gouvernement n'était pas disposé à poursuivre la politique de Jules Moch dans ce domaine... Or Jean-Jacques m'encourageait dans mes projets, qui n'étaient encore à vrai dire que des velléités. Christiane et lui m'avaient fort aimablement invité à partager leur minuscule boutique de la rue des Ciseaux.

« Le jour où tu te décideras », insistait Jean-Jacques, sans rire, « tu pourras t'installer ici avec nous. Sérieusement ! »

C'était bien gentil, et un réconfort pour moi que d'être ainsi l'objet de la sollicitude respectueuse des générations montantes... A trente-quatre ans, ma carrière d'éditeur était déjà loin derrière moi, et pour Jean-Jacques, j'étais un grand ancêtre figé dans l'immortalité.

Puis, un jour, je fis la connaissance d'Austryn. On trouvait dans divers points de la Rive Gauche ces éléments d'une diaspora anglophone clairsemée — rien à voir avec l'affluence des années trente ! —, essentiellement anglo-américaine, dont quelques Canadiens, Australiens et Sud-Africains. Leurs lieux de convergence étaient des cafés, de l'*Old Navy* au *Monaco*, et le *Tournon* où l'on jouait aux échecs, mais aussi l'Hôtel des Etats-Unis à Montparnasse, où l'on soupat parfois — tard dans

la nuit — d'un *chili con carne* à vous tordre les boyaux. Parmi cette communauté, dans l'ensemble assez juvénile, j'avais appris à distinguer divers regroupements ou catégories : les peintres, les musiciens, les drogués et les littéraires — et, à l'intérieur de cette dernière classe, j'avais remarqué une petite bande particulièrement homogène. Un jour donc, alors que j'étais assis devant une tasse de café vide, le dénommé Austryn Wainhouse s'adressa à moi dans un excellent français, et d'une manière qui me surprit : il connaissait non seulement mon nom, mais l'essentiel de mon histoire, et même celle de mon père. Il m'observait de loin depuis longtemps et il s'était renseigné.

« Ma femme et moi, nous nous sommes mariés à l'Université et puis nous sommes aussitôt partis pour l'Europe. Pour fuir les Etats-Unis, et, surtout, pour trouver ailleurs un climat vraiment stimulant... Je suis écrivain, enfin, je voudrais écrire... »

J'appris avec une certaine stupéfaction qu'Austryn avait « fait l'Europe » du nord au sud, d'est en ouest — sur son modeste scooter, et avec sa femme assise en croupe. Quelle détermination ! C'était impressionnant. Sa culture ne l'était pas moins, et sa connaissance de la littérature française, surtout celle du XVIII^e siècle. A ma grande stupéfaction, il m'annonça que le marquis de Sade était un dieu pour lui — et qu'il avait traduit en anglais *La Philosophie dans le boudoir*. Son titre pour la version anglaise : *The Bedroom Philosophers...* Astucieux ! Amusant... Ce jeune type avait une extraordinaire énergie, et aussi de la cervelle, un sens du style, de l'humour... J'étais aussi impressionné par la coïncidence : cette traduction que David Sylvester n'avait même pas commencée, voilà qu'elle réapparaissait comme par enchantement ! Je lui demandai ce qu'il comptait en faire.

« Eh bien, il faut que je vous explique la situation. Alex Trocchi, moi, et tout un petit groupe d'amis avec nous, nous avons lancé un magazine littéraire, en langue anglaise, bien entendu, qui s'appelle *Merlin...* Vous en avez entendu parler ? »

« Euh, non, j'avoue que... »

« Ce n'est pas étonnant », me rassura Austryn, « nous n'en sommes qu'au premier numéro, et la distribution n'est pas au point, loin de là. Mais ce que je dois surtout ajouter, c'est que

nous avions aussi l'intention de nous lancer dans l'édition de livres, comme votre père avant la guerre, et Sylvia Beach, et tous les autres... C'est la raison pour laquelle j'ai traduit *La Philosophie...*

« Alors », lui dis-je, « vous n'avez qu'à faire imprimer le livre. C'est un bon début. Moi-même j'y avais pensé... »

« C'est vrai ? », répondit Austryn. « Comme ça tombe bien ! Parce que pour notre part nous avons renoncé au projet. Le peu d'argent que nous avons doit être réservé à la revue — et puis, surtout, notre avocat nous a mis en garde. L'attitude des autorités n'est plus du tout ce qu'elle était avant la guerre dans votre pays, et publier Sade, même en anglais, ce serait considéré comme une provocation, paraît-il, et nous risquerions d'être expulsés. »

« C'est bien possible. »

Je lui expliquai en quelques mots ce qui m'était arrivé avec les livres d'Henry Miller.

« Comme c'est lamentable, cette transformation des Français », renchérit Austryn. « Pour chacun de nous, qui étions arrivés pleins d'espoir dans ce pays, ce n'est pas drôle du tout. Avec en plus ce qui se passe en Algérie ! On dirait que les Français n'ont pas compris que les autres aussi ont le droit de vivre, et d'être eux-mêmes... Et il y a de la police partout... »

Je liai assez rapidement connaissance avec les amis d'Austryn, une petite bande fort dynamique, diversifiée et sympathique. Le personnage central était un grand type efflanqué, le nez proéminent et l'œil brûlant sous un front romantique, Alexander Trocchi, Italo-Ecossais qui venait tout droit de l'université de Glasgow où ses talents littéraires avaient été remarqués. Le cas d'Alex était amusant. Le mythe de Paris l'avait si bien obsédé depuis son enfance que, aussitôt ses examens terminés, il avait pris le premier train pour Paris. Comme il n'avait pas une idée précise de la géographie culturelle de la ville, il était resté pendant un an dans une chambre d'hôtel proche de son point d'arrivée, la Gare de l'Est — avant de découvrir le Quartier Latin, Montparnasse et le reste de la Rive Gauche... Cette candeur, cette naïveté provinciale, c'était d'ailleurs une caractéristique que partageaient ces jeunes gens, qui tous étaient venus à Paris attirés par la réputation diffuse autant

qu'irrésistible que la ville avait acquise après la Première Guerre, et surtout pendant les années trente.

Au lendemain de la Première Guerre, la France avait en effet joué un rôle exceptionnel, dont elle était d'ailleurs demeurée tout à fait inconsciente, en servant de lieu de rencontre, de retrouvailles et d'échanges pour tous les peuples de la diaspora anglo-saxonne. Cet événement sans précédent avait mis en route une véritable révolution culturelle, une prise de conscience par ces populations si diverses, si différentes à tous égards les unes des autres, du lien tenu qui les unissait, celui du langage, symbole d'une source commune, d'une identité lointaine, enfouie dans le passé, qui soudain, du simple fait d'une telle confrontation, reprenait vie.

C'est à Paris, dans les années vingt, que le monde anglo-saxon avait mystérieusement découvert son unité, ce qui deviendrait par la suite le fait dominant du xx^e siècle : paradoxe étonnant, la France, qui avait été le lieu et l'occasion de cette prise de conscience, en serait la première victime...

Jusque-là phare de l'Occident, sa puissance politique s'amenuisera rapidement d'une guerre à l'autre, en même temps que son rayonnement culturel. Comment l'expliquer ? Il a dû autrefois se produire quelque chose de semblable entre la Grèce et Rome, un renversement brutal, quasi-instantané, changeant à tout jamais le cours de l'histoire, sans que les témoins eux-mêmes comprirent ce qui se passait à ce moment précis. Les Français ont vécu un renversement aussi radical sans s'en rendre compte le moins du monde.

Mes nouveaux amis étaient donc arrivés à Paris pour y retrouver les traces de Joyce, de Gertrude Stein, d'Hemingway ou d'Henry Miller, avec l'intime conviction que Paris n'avait pas bougé. C'étaient les souvenirs dorés de leurs parents qui avaient déterminé le départ aventureux de ces génies en herbe vers l'Eldorado du modernisme et de la littérature. Ils s'attendaient, en arrivant en France, à les retrouver tels. Hélas, on en était loin !

L'après-guerre des années cinquante n'était pas celui des années trente. La France, victorieuse sur le papier, était un pays vieilli, replié sur lui-même, aigri par ses défaites, par les

guerres coloniales à retardement d'Indochine et d'Algérie, par son isolationnisme culturel.

Si Austryn fut le premier à m'exprimer le sentiment de frustration extrême qu'il avait éprouvé en constatant son erreur, ce même sentiment je le retrouvai par la suite, avec des variantes, chez tous les autres. Victimes de la même erreur, leur déception les avait réunis et confortés, si bien qu'au lieu d'admettre leur méprise et de retourner chez eux, ou bien de tenter leur chance ailleurs, ils avaient décidé de réagir — en fondant une revue.

Comme s'il suffisait d'une revue, aussi ambitieuse fût-elle, pour ramener à Paris les grandes foules anglo-américaines festoyantes et trépidantes des années vingt, des années trente ! Il reste que cet hommage naïf et sincère au souvenir de ce que Paris avait été me paraissait émouvant, presque merveilleux. Peut-être étais-je le seul Parisien à ressentir avec une telle intensité l'épiphenomène que constituait la revue *Merlin* ?... Pour moi, la découverte de ce petit groupe agissait comme un révélateur : j'avais trouvé la clé de mon problème, la source à laquelle ma nouvelle entreprise pourrait s'alimenter. Qui plus est, j'allais aussi y trouver une bonne douzaine de nouveaux amis. Ma vie allait en être changée — et la leur aussi !

Alex vivait dans une sorte de hangar qui appartenait à un bricoleur de meubles, rue du Sabot, en compagnie de Jane Lougee, une jeune Américaine angélique dont la personnalité discrète contrastait notoirement avec la sienne, qui était fort provocatrice et conquérante. Jane était la fille unique d'un libraire américain assez prospère, et c'est de ce père qu'elle tirait les moyens de financer *Merlin*, une revue trimestrielle destinée à paraître plus ou moins une fois par an... Ils hébergeaient un autre membre du groupe, Richard Seaver, qui avait servi dans la marine américaine pendant la guerre, un jeune type brun plutôt trapu, avec une assez belle gueule, qui était un peu l'homme à tout faire : il était le moins intellectuel de la bande, de toute évidence, mais pas le moins ambitieux, et l'on sentait clairement qu'il s'efforçait de se créer un style à lui en s'inspirant des autres... Christopher Logue, c'était autre chose : un jeune poète famélique, vif et malingre, les cheveux en bataille, dont l'accent cockney venait tout droit des

faubourgs de Londres. Il était ravagé par des tourments existentiels divers qui le rendaient plutôt instable, mais son humour n'en était pas moins efficace et inventif. D'autres jouaient un rôle épisodique ou mineur : Philip Oxman, un grand Américain à l'air abstrait, hanté à parts égales par le sexe et par la psychanalyse, Patrick Bowles, Sud-Africain à la parole rare et lente, sportif et beau garçon, non dénué d'humour, John Stevenson et John Coleman, deux jeunes Anglais qui auraient bien voulu être de grands écrivains, et qui étaient promis au banal journalisme... Plus loin encore, tout à fait à la périphérie, planant dans un univers de snobisme exquis : George Plimpton. Il appartenait à la meilleure société américaine, mais n'en était pas moins rongé par l'ambition de devenir un grand écrivain... ou à défaut un grand acteur... ou un prodigieux joueur de cricket ou de football... ou un explorateur célèbre... Enfin, n'importe quoi, l'objectif étant de ne pas rester bêtement un jeune homme riche semblable aux autres jeunes hommes riches. Devenir président des Etats-Unis ne lui aurait pas déplu, et il est certain qu'il n'était pas moins doué que la moyenne des présidents américains...

Pour George Plimpton il n'y avait pas de rôle à sa taille dans l'équipe de *Merlin*, une entreprise bien trop floue, trop mineure pour pouvoir servir son grand dessein. D'ailleurs Alex Trocchi y tenait déjà la vedette... George se bornait donc à en observer les mécanismes internes en se disant que lui aussi, un jour, fonderait sa propre revue à Paris, sur la Rive Gauche — et que ce serait bien autre chose que *Merlin*...

Austryn, Alex et Christopher avaient découvert que j'avais fondé *Critique* autrefois avec Georges Bataille, et cela les impressionnait tout autant que le rôle de mon père avant la guerre, lorsqu'il avait publié Miller, Durrell, Anaïs Nin... Le premier numéro de *Merlin* était tout entier une référence à l'époque de Joyce, avec des textes d'Italo Calvino, son ami et protecteur à Trieste, et surtout de Samuel Beckett qu'Alex et Austryn considéraient avec la plus grande révérence, non seulement comme le disciple le plus proche de Joyce, mais comme son continuateur.

Beckett, semble-t-il, les avait chargés de publier le dernier

livre qu'il avait rédigé en anglais, *Watt*, après lequel il s'était mis, étrangement, à ne plus écrire qu'en français. Deux livres de lui avaient déjà été publiés dans cette langue par les Editions de Minuit que j'avais aperçus dans la vitrine de cette maison, rue Bernard Palissy, et feuilletés à la librairie La Hune.

Beckett, oui, c'était l'étudiant modèle de Trinity College qui avait fait l'objet d'un « échange d'étudiants » avec Georges Pelorson, son homologue à l'Ecole Normale Supérieure, à la suite duquel ils étaient devenus de grands amis, voire des inséparables. Puis Beckett était entré dans l'entourage de Joyce, le Dieu Vivant, un peu comme on entre en religion — mais une de ces religions de type essentiellement carnivore qui agissent sur le disciple attentif comme les acides digestifs des animaux prédateurs. Peut-être par un réflexe de défense, Beckett avait consacré deux essais à Kafka et à Proust. Il connaissait bien également l'œuvre de Sade. A la suite d'une conversation avec mon père sur ce sujet chez les Joyce, Jack avait offert à Sam un contrat de longue durée pour la réalisation d'une traduction intégrale des *Cent-vingt journées de Sodome*. Sam avait réfléchi, puis avait dit non. C'était un gagne-pain assuré pour un temps, certes, mais aussi un engagement artistico-philosophique trop dévorant qui eût risqué de le dévier de la voie qu'il essayait à grand mal de se frayer. Il était déjà assez difficile de côtoyer Joyce sans se laisser vider quotidiennement de sa substance, Joyce ayant créé un monde à lui, autour duquel l'univers entier était censé graviter. Avant même la parution d'*Ulysses*, Joyce affirmait sa certitude que le jury du Nobel lui attribuerait son prix de littérature, du premier coup et sans hésitation. Cette certitude chaque année déçue renaisait avec autant de vigueur l'année suivante... Comment rester soi-même, comment devenir soi-même sous cette ombre impérieuse ?

Avec l'adaptation française de sa pièce, *Waiting for Godot*, Beckett trouva enfin sa voie. Une pièce que j'avais eu la surprise de découvrir au Théâtre de Babylone lors de sa création, et dont le triomphe devait autant au thème métaphysique et à la foi des acteurs et du metteur en scène, qu'au léger malentendu linguistique né de la traduction. Je ne cherche pas à diminuer les mérites de la pièce, mais plutôt à détailler les

termes de cette osmose heureuse. L'idée que la France l'accueillait ainsi sur une base légèrement déformée fit que Beckett continua d'écrire en français les romans qui suivirent *Watt*, le premier. En lisant cette œuvre, j'avais cru saisir le vrai ton originel et naturel de Beckett, écrivain essentiellement irlandais, et préoccupé de « l'autre réalité ». En ouvrant la version française de *Molloy*, en revanche, j'avais cru me trouver en présence de Kafka... Sans doute une illusion d'optique.

Je rapportai l'histoire de la négociation entre mon père et Beckett au sujet de la traduction des *Cent-Vingt Journées à Austryn* qui me regarda en face et me dit : « Si tu me proposais ce travail aujourd'hui, je le ferais. Gagner ma vie en traduisant Sade, rien ne pourrait me plaire davantage, j'y consacrerais volontiers quelques années de ma vie... A propos, ma femme m'a demandé de te transmettre une invitation à déjeuner. Ce sera modeste, nous habitons une chambre vraiment petite, rue de Tournon, mais Muffie se débrouille plutôt bien avec son réchaud à alcool. Alors, d'accord ? Quel jour ? »

La dinette concoctée par Muffie était délicieuse, et la cuisinière elle-même, que je rencontrais pour la première fois, tout à fait charmante. Elle n'avait rien de l'agressivité bruyante des petites Américaines qui venaient jeter leur gourme en Europe, c'était une personne calme et posée, d'une courtoisie sans défaut, et, bizarrement, d'une drôlerie irrésistible : son sens de l'humour, du type dit *deadpan* (intraduisible), était discret, subtil, et d'une efficacité redoutable. Tout en dégustant ses petits plats raffinés, je m'amusais de son air *proper, demure* — encore deux mots intraduisibles : le mot français « *convenable* » en rendrait fort mal le sens. Austryn, qui nous observait de son coin, en silence, était un homme chanceux...

« Quelle drôle de façon de boire ton vin ! », s'exclama Muffie.

« Je l'ai apprise de mon maître, un grand artiste qui s'appelait Louison. C'est un superbe Chambolle-Musigny que j'ai dans mon verre, je ne vais pas l'avaler comme n'importe quel liquide, hein ? »

Ce qui m'amena à expliquer de quelle façon j'avais reçu les leçons du fameux Louison. Muffie en était charmée, elle

s'essayait à la discipline des petits gorgeons... Vers la fin de l'après-midi je pris congé, avec attendrissement, de cette si gentille personne... et de son époux, le valeureux Astryne, que j'avais un peu oublié.

Les contours de ma future nouvelle maison d'édition commençaient à se dessiner assez clairement, mais il y manquait encore deux éléments : l'argent, et la motivation... ou, plus exactement, l'énergie... Les rares moments de plaisir que je connaissais, je les payais par de longues périodes de marasme, d'effondrement total. Ma main blessée, qui se refusait à guérir, jouait le rôle d'une obsession qui me paralysait le corps et l'esprit. Philip Oxman m'avait fort courtoisement invité à dîner un soir, pour me parler, de lui, mais aussi, et j'en fus étonné, de moi. Ses problèmes à lui, il pensait les avoir résolus grâce à la psychanalyse, qui l'avait guéri de la difficulté d'écrire. En me voyant tel que j'étais, l'air désemparé, avec ma main bandée, il avait apparemment deviné que je traversais une crise semblable à la sienne, et il me conseilla d'aller voir son analyste. Je le lui promis, mais il me suffit de perdre l'adresse du personnage pour me décourager de donner suite.

J'allai voir, en revanche, le professeur Marakal, vers qui un autre ami américain m'avait orienté. Son nid d'aigle dominait les lumières de Paris depuis les hauteurs altières de la Butte Montmartre, et il n'accordait ses consultations qu'après la nuit tombée. Son repaire était truffé de surprises de mauvais goût, vautours empailles, Quasimodos de granit jaillissant des murs, lanternes décorées des signes du zodiac, tout un attirail fort inquiétant. Lui-même, sans doute par contraste, paraissait tout à fait normal, banal même. Un homme jeune — portant, il est vrai, des lunettes noires, qu'il retirait parfois pour révéler un regard assez aigu —, complet strict, cravate sombre, cheveux calamistrés... Accroché dans son bureau tendu de drap noir dont la fenêtre s'ouvriraient sur le ciel et la cité endormie, un certificat attestant que Marakal, Zoltan, était bien docteur en médecine.

A ma deuxième visite, pourtant, le certificat avait disparu, et je crus comprendre que ce certificat à éclipses était utilisé illégalement. On m'avait d'ailleurs prévenu que Marakal n'était

ni professeur, ni même docteur, ayant été déchu de cette dernière qualité par son Ordre pour avoir ouvert une clinique clandestine où l'on avortait à une échelle industrielle les bourgeoises d'Auteuil et de Passy. Mon informateur avait néanmoins insisté sur les talents exceptionnels de ce médecin parallèle, qui lui avait sauvé la vie... Au point où en était la mienne, seul un charlatan me semblait capable de la prolonger, voire de la renflouer... Son horaire nocturne me convenait, car je ne dormais guère, et — détail important —, je pouvais rentrer de cette expédition lointaine par le dernier métro. C'était quitte ou double !

A ma première visite, il se livra à un examen conventionnel, tension, auscultation et le reste, fond de l'œil aussi. Après quoi il prit place derrière son bureau, croisa les mains sous son menton et me déclara gravement :

« Vous êtes dans un état d'épuisement absolu, et vous ne disposez pas des ressources psychiques nécessaires pour vous en sortir. Je peux vous aider. Mais il faut que vous acceptiez de prendre un risque... »

« Ah oui ? Lequel ? »

« Avez-vous entendu parler du Dr. Bogomoletz ? C'est l'homme génial qui a mis au point la première cure efficace pour combattre les manifestations de la sénilité — qui est applicable à un état comme le vôtre. C'est un vaccin à base d'hormones animales avec lequel il a obtenu des résultats extraordinaires. En Suisse où il exerce... »

« Et en France ? »

« Ah, en France, la faculté est réticente... A quelqu'un qui se trouve dans votre état, en France, au mieux, on lui prescrira de l'aspirine ! Certains médecins éclairés vous conseilleront peut-être un séjour à la montagne... Vous savez ce que c'est ! Moi, je vous propose un traitement très court, une piqûre par jour pendant dix jours. Trois semaines plus tard vous serez un autre homme. »

« Est-ce qu'il y a des effets secondaires ? »

« Oh, hmm », dit le docteur. « Pour vous, je ne pense pas, mais, par simple honnêteté intellectuelle, je dois vous avertir que certaines vieilles personnes à qui on a administré le vaccin ont perdu la vue. Vous, bien sûr, vous êtes jeune, alors... »

Je me demandais d'où pouvait bien venir cet honnête avorteur. Même si son français était impeccable, il me paraissait évident qu'il n'était pas natif de l'hexagone. Son nom bizarre, comment le situer ?...

Mon hésitation était de pure forme, le côté éminemment suspect du faux docteur étant plutôt susceptible de m'inspirer confiance. Je m'embarquai donc dans cette aventure médicale — et à crédit — car j'avais expliqué à Marakal ma situation matérielle. « Vous me payerez quand vous pourrez. Je prends le pari en sachant ce que je fais », m'avait-il répondu, et cette déclaration m'avait convaincu.

Dix voyages nocturnes à la Butte — et je crois ressentir un réel mieux. Bizarre ! Des accès d'enthousiasme fébrile et dépourvus de toute cause logique, et puis, surtout, la sensation de tomber amoureux. De qui ? Eh bien, de toutes les femmes. J'avais oublié, c'est triste à dire, tout ce qu'elles représentent, les femmes... Dans la foule, dans la rue, aux terrasses des cafés, partout où elles se prêtent à mes regards, je les vois resurgir devant moi... Ces créatures veloutées et merveilleuses, leurs tendres couleurs, leurs chevelures sensuelles et leurs jambes intelligentes, je ne me lasse plus de les inventorier, de les palper du regard, de les suivre comme un benêt. Comment avais-je pu oublier ?...

Les jambes les plus intelligentes qu'il me fut donné de suivre le long de la rue de Seine au cours de ce nouveau printemps appartenaiient à Shirley, blonde à la peau très pâle, native de Toronto. Le lendemain de ce premier contact visuel je la retrouvai, avec un petit choc au cœur, assise à la terrasse de La Palette, entourée d'Américains que je connaissais. On nous présenta, je lui souris, elle me dévisagea d'un air confus. Elle était myope... Les choses se déroulèrent très vite, cette créature boréale étant pleine de ressources secrètes : sous ses défroques défraîchies d'artiste en déroute il y avait un long corps de neige et d'ivoire, souple et vivant ; derrière ses grandes lunettes, deux grands yeux d'un bleu très rare, très pâle, regardaient le monde avec une sorte d'ironie lointaine qui m'attendrissait, et qui se métamorphosait facilement en langueur érotique. Shirley occupait un vaste grenier converti en atelier au bas de la rue de Seine. Quelques tables maculées de peinture étaient réservées à

l'art, et tout le reste se passait par terre, le centre de l'atelier étant occupé par un matelas confortable et immense. La douche consistait en un baquet installé au centre de la pièce, dans un espace vide au-dessus duquel pendait une pomme d'arrosoir. Il y avait même de l'eau chaude... J'aimais beaucoup regarder Shirley prenant sa douche, c'était un spectacle élégant et érotique, une mise en scène irrésistible qui ne manquait jamais son but.

La petite communauté que Rolande, Eric et moi avions créée sur les ruines de l'ashram de Vivian s'était dissoute. Eric était reparti à l'aventure, en Angleterre cette fois-ci. Rolande, expulsée de l'appartement de sa mère, ce lieu que nous tenions pour sacré quand il abritait l'ashram, s'était installée avec sa marmaille dans un logement beaucoup plus modeste à Montparnasse. Quant à moi, je vivais de ci, de là, dans divers hôtels et dans un grand nombre de lits — le vaccin à base de testicules de singe du Dr. Bogomoletz ayant eu sur moi des conséquences inespérées, ravageuses, et parfois même inquiétantes... En tout cas, je n'avais pas perdu la vue, et tous mes sens semblaient au contraire beaucoup plus aigus, surdéveloppés. Non seulement je n'avais plus de vague à l'âme, mais mon imagination et tout mon système interne semblaient fonctionner dix fois plus vite qu'avant, dix fois plus fort : je vivais d'ailleurs pratiquement sans sommeil. J'avais approché les portes de la mort, et voilà que je brûlais soudain d'une énergie si intense que mon problème s'en trouvait inversé : que faire du trop-plein ?

En quelques semaines ma nouvelle maison d'édition était née. Les obstacles avaient été balayés, comme par miracle. Le miracle Marakal, on peut le dire ! J'avais acquis une nouvelle voiture, d'occasion évidemment, et bien sûr à crédit : encore une traction avant, mais presque neuve, et d'une couleur bleu nuit assez inhabituelle. Elle contenait dans son coffre toute ma garde-robe... afin de faciliter mes déménagements quotidiens. C'était une vraie voiture, pas un tacot ! Ma main droite, enfin délivrée de son bandage sempiternel, s'enorgueillissait d'une paume rose et lisse, sans trace de la terrible blessure. Mes

narines ne parvenaient pas à aspirer tout l'oxygène que mes poumons réclamaient, mon cœur battait fort dans ma poitrine, et s'affolait dangereusement au passage du moindre jupon...

J'avais convaincu un imprimeur de la rue Mazarine qui avait autrefois connu mon père, le sémillant Monsieur Guillot, de m'accorder un long crédit pour me permettre de fabriquer mes premiers livres... Aussitôt après je m'adjoinis un second imprimeur, aux mêmes conditions, grâce à des retrouvailles inattendues. Pierre Ollier de Marichard avait été de tous les mouvements de jeunesse avant la guerre, puis résistant émérite, plus tard l'un des amants coutumiers de Gervaise lorsqu'elle décidait de me rendre jaloux. Ce garçon — connu sous le nom de Pom — était devenu codirecteur de l'Imprimerie Richard, une entreprise nouvellement installée près de la gare du Nord. Je l'avais retrouvé par hasard chez des amis, et à la suite d'un voyage à travers les souvenirs, ma nouvelle aventure l'amusant beaucoup, il me promit d'obtenir de sa direction des conditions de paiement imbattables. Il respecta sa parole.

Les crédits de ces deux imprimeurs me tenant lieu de capitaux, pour l'essentiel, je comptais bien me débrouiller pour le reste grâce à quelques menus emprunts. J'étais prêt à affronter mon destin : lutter contre la censure, contre toutes les censures, jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Je comprenais mon passé, je lisais mon avenir, et je croyais fermement — belle impudence ! — que l'ennemi était à ma merci. Une telle prétention eût paru démente à toute personne raisonnable, si j'en avais fait état. C'est pourquoi je me gardai bien de révéler à quiconque mes buts de guerre : mettre fin, une fois pour toutes à la censure, *dans le monde entier* !

D'abord la censure puritaine des chafouins de Boston et de Londres, et aussi la censure gallicane de Moch et de ses curés de la S.F.I.O. ; dans la foulée, pourquoi pas, celle du petit père des peuples, Staline lui-même, car rien ne pourrait arrêter l'épidémie de liberté ! Je ricanais franchement à l'idée de la déroute des affreux censeurs, et du renversement spectaculaire qui se préparait.

J'avais revu Diane et Georges Bataille, tous deux très excités par cette nouvelle aventure. Diane rêvait d'écrire un roman pervers, basé sur ses souvenirs de pensionnats anglais. Georges

me proposa son œuvre érotique « sous le manteau » à la seule condition que je lui trouve — outre l'argent dont il avait follement besoin, pour ne pas changer — un bon traducteur. Je demandai à Austryn de commencer par *L'Histoire de L'Œil*, qu'il traduisit en quelques nuits, en même temps qu'il achevait de peaufiner sa version anglaise de *The Bedroom Philosophers*. On put ainsi ajouter à notre programme *The Naked Beast at Heaven's Gate* et *A Tale of Satisfied Desire*, traductions austryniennes de *Madame Edwarda* et de *L'Histoire de l'Œil*.

La cohabitation avec les Pauvert dans leur petite boutique de la rue des Ciseaux s'était révélée aussi irréalisable que la quadrature du cercle : comment faire tenir un triangle aussi dynamique dans un carré de deux mètres sur deux ? Par bonheur un autre de mes amis venait de prendre la gérance d'une librairie au 13 de la rue Jacob, à l'enseigne du Gay Scavoir, Bernard Amouroux, et il me loua pour un prix symbolique son arrière-boutique, contiguë au magasin, à condition de la libérer chaque jour à l'heure du dîner, car il dormait sur le sommier défoncé qui me servait dans la journée de trône directorial. Dans cet antre où j'avais installé le siège de ma nouvelle société — j'en étais à la fois le gérant, le directeur littéraire, et pour ainsi dire le seul associé —, je bénéficiais l'après-midi de la charmante compagnie de Lisa Rosenbaum, une très jolie personne, pleine de sagacité, née à Dantzig. Lisa avait une peau de porcelaine, fine et lumineuse sous sa chevelure de jais, et ce contraste séduisant mettait pleinement en valeur des yeux verts admirables. D'un seul battement de ses longs cils à la courbe émouvante, ma secrétaire à mi-temps faisait tomber les cœurs, et il me fallut beaucoup de volonté pour ne pas céder à la règle commune. Mais je me disais que c'était là une question de vie ou de mort : mon entreprise à peine créée, le bon sens le plus élémentaire exigeait de moi que je prisse au sérieux les rapports hiérarchiques. Il fallait jouer le jeu, et donner le temps au rêve de se cristalliser, car tout était encore d'une précarité extrême.

Ce fut dans ce bureau qu'un jour me parvint un lourd colis d'Amérique : le manuscrit de *Plexus*, la pièce de résistance de mon programme. Henry m'envoyait ma dot par la poste ! Un somptueux cadeau pour m'aider à célébrer ce nouveau mariage

avec la chance... Une telle marque de confiance me réchauffa le cœur : il ne m'avait pas demandé d'avance, pas un sou de garantie, et pourtant il savait parfaitement à quel point j'étais fragile. Nous avions signé un contrat malgré les réticences de son agent, qui ne me cachait pas à quel point il désapprouvait la transaction : pour Michel Hoffman j'incarnaïs tous les périls qu'un bon agent littéraire doit s'ingénier à écarter. Il avait tout d'abord tenté de vendre la nouvelle production de Miller à Filipacchi et à Schoeller, qui avaient décliné son offre. Ce n'était qu'en raison de leur manque d'empressement qu'il avait fini par entériner ma candidature — et certainement pas en réponse au vœu exprimé par Miller lui-même.

Je me jetai dans la lecture de l'énorme manuscrit de *Plexus*, riche en morceaux de bravoure, en morceaux d'amour. Amour de New York, amour de la vie, amour de Mona, outrance et passion. Mais pourquoi une telle pesanteur, de telles longueurs ?... Le succès de *Cancer* venait en grande partie du fait que Miller y avait su laisser parler l'inspiration première, l'éclair dans la nuit. *Sexus* eût été bien meilleur si on l'avait allégé de la moitié de son contenu ; or je constatais avec un certain désarroi que *Plexus* était encore plus bavard.

En tout cas, le coup d'envoi était donné : notre programme inaugural consisterait en quatre titres seulement, mais de qualité. Outre le gros livre de Miller, nous annoncions le lancement simultané, en juin 1953, de *Bedroom Philosophers* de Sade, *A Tale of Satisfied Desire* de Georges Bataille (sous son pseudonyme original, Pierre Angélique), et la traduction des *Mémoires d'un jeune Don Juan* de Guillaume Apollinaire, dans une traduction malheureusement assez poussive de Dick Seaver... bientôt suivie, pour rétablir l'équilibre, par celle qu'Alex Trocchi me livra des *Onze mille verges*, du même Apollinaire, qui parut un mois plus tard sous ce titre allègre : *The Debauched Hospodar*.

J'avais pris soin d'emporter avec moi, lors de la catastrophe du Chêne, le répertoire des clients privés qui avaient acheté par correspondance la production d'*Obelisk Press*, et j'avais gardé le contact avec tous nos anciens clients libraires à Paris, sur la Côte d'Azur et à l'étranger. Guère plus d'une vingtaine, mais chacun représentant une capacité d'absorption appréciable, à

commencer par le plus puissant et le plus respectable de tous, la Librairie Brentano's, avenue de l'Opéra, pour laquelle la vente des productions érotiques d'Obelisk Press avait constitué avant la guerre un revenu très substantiel. J'allai rendre visite à deux vendeurs chenus chez Brentano's qui avaient connu mon père (*a perfect gentleman*, disaient-ils de lui avec un soupçon de nostalgie dans la voix). Ils avaient repris leur poste après les quatre ans d'exil imposés par la guerre, et nos retrouvailles furent émouvantes : ils se souvenaient encore de la couverture que j'avais dessinée pour *Tropic of Cancer* vingt ans plus tôt... Mais trêve d'attendrissements, au travail !

Un modeste dépliant annonçant la naissance d'Olympia Press et son programme fut expédié à quelque quatre cents amateurs et à une centaine de libraires. Une semaine plus tard nous étions littéralement débordés par le flot des commandes, des dollars, des mandats, et même des télégrammes qui nous parvenaient de tous les coins du monde. Ce retour en force de la chance me donnait des picotements de plaisir, et je me réveillais la nuit pour rire un bon coup dans le noir. J'avais gagné mon pari, j'avais survécu... Mais il y avait mieux à faire que survivre, et je me disais : voilà ta dernière chance, imbécile ! Ne va pas tout fiche en l'air une fois de plus ! Vigilance, imagination, audace et prudence — tout à la fois ! La chance est un animal trop rare, il faut savoir l'attraper par la queue, il faut se cramponner !

Je me cramponnais de mon mieux. L'arrivée des premiers livres de chez l'imprimeur marqua le passage délicieux, émouvant, du rêve à la réalité. C'était le moment de penser à élargir le cercle de famille : j'engageai un second employé, un garçon de course faisant fonction de magasinier et d'emballeur, que nous ne connaissions que par son sobriquet : le Marin. C'était un irrégulier de bonne souche, au langage aussi salé que poivré, à la répartie éclair, à la dégaine chaloupante, même à vélo, un irréductible, loyal et tête, raffiné à sa manière. Il avait subi l'opération du pneumothorax et aurait dû se faire regonfler régulièrement à l'hôpital : pour ne pas perdre de temps, il se débrouillait tout seul en regonflant périodiquement son thorax excavé avec sa propre pompe à vélo. Pour ce qui était de la gouaille, des lazzis péremptoires, des mises en boîte sans

réplique, des jurons cascadeurs et à l'humour mortifère, le Marin — plutôt joli garçon dans le genre échalas — ne trouvait guère de rival dans sa corporation.

Alex et Austryn m'avaient demandé de reprendre à ma charge la publication du roman de Samuel Beckett qu'ils s'étaient engagés à éditer, *Watt*, dans le cadre d'un projet intitulé « Collection Merlin » — qui s'était révélé irréalisable. Ils avaient aussi voulu publier la traduction anglaise, par Bernard Frechtman, du *Journal du voleur* de Genet, mais y avaient renoncé également... En reprenant à mon compte ce projet de collection, je diversifiais le programme de ma nouvelle maison, et je renforçais mon entente avec l'équipe de *Merlin*. J'avais signé un accord directement avec Frechtman pour le livre de Genet, et un rendez-vous fut prévu à mon bureau avec Samuel Beckett et toute la bande des jeunes Merlinois pour la remise du manuscrit de *Watt* — cérémonial d'un genre tribal assez surprenant — mais pour Beckett et ses supporters l'occasion était solennelle, en effet, puisqu'il s'agissait de lancer le premier de ses livres en langue anglaise. Beckett devait donc venir me le remettre en personne à mon soi-disant bureau.

Il se souvenait de mon père, connaissait plus ou moins mon histoire à travers des amis communs, mais nous ne nous étions jamais rencontrés, son agoraphobie prononcée le rendant d'ailleurs inapprochable. Il ne pouvait ouvrir la bouche que devant des personnages déjà familiers, à un point tel qu'il dépendait entièrement de Suzanne, sa femme française, pour tous ses contacts avec le monde extérieur. Il tolérait parfois, quand même, l'intervention d'autres familiers, et la bande de *Merlin*, peut-être en raison de la jeunesse de ses membres, était entrée dans ses bonnes grâces. S'étant déchargé sur eux des questions contractuelles préalables, il tenait à ce qu'ils l'escortassent en nombre, en corps constitué pour ainsi dire, jusqu'à mon repaire de la rue Jacob. Sans eux, nulle force au monde ne l'amenerait à rendre visite à son éditeur, ne serait-ce que pour faire sa connaissance, ce genre de démarches étant au-dessus de ses forces. Aussi l'événement, remis de jour en jour, finissait par prendre l'importance d'une rencontre historique dans le genre Stanley-Livingstone.

Je les ai vus arriver de loin depuis le pas de ma porte, alors qu'ils débouchaient de la rue de Seine. La cohorte des jeunes Merlinois entraînant leur grand homme, comme autant de petits remorqueurs attelés à un navire de haut bord, précédant et guidant la déambulation quelque peu somnambulique de leur dieu vivant en direction du Gay Scavoir, ne passait pas inaperçue. Les gens se retournaient, il y avait vraiment quelque chose d'insolite dans le groupe, surtout dans ce long type qui semblait voguer dans les nuages... Je les priai d'entrer, Chris, Astryne, Dick, Pat, Phil, plus quelques autres, le bureau était rempli, et Alex fit les présentations dans les règles. Je débitai les platitudes d'usage, mais Sam Beckett ne desserra pas pour autant ses lèvres pincées, alors que son regard aveugle de chouette balayait la pièce, passant sur moi sans s'arrêter, comme si ses prunelles pâles étaient incapables d'enregistrer les objets en relief. Astryne prit dans ses mains le paquet que Sam tenait serré contre sa poitrine, et il me le remit. C'était le manuscrit de *Watt*. Je le pris, le posai sur mon bureau, et déclarai que ce jour était un grand jour : encore une platitude, mais il fallait ce qu'il fallait. Sam n'avait rien à dire, pas même bonjour ou au revoir.

Drôle d'oiseau, en vérité — et drôle de transaction !

Sa présence muette m'avait quand même été utile. Il fallait l'avoir vu, sinon entendu, pour apprécier la démarche immobile de ses personnages, leur charme engourdi, leur séduction ankylosée. En fait, *Watt* était — est, pardon — un livre d'une drôlerie extrême pour peu qu'on accepte de jouer le jeu. Ayant surmonté mes hésitations initiales, je décidai de publier une traduction en anglais des romans que Beckett avait écrits en français à la suite de *Watt* : à savoir *Molloy*, *Malone Dies*, *The Unnamable*.

Situation invraisemblable ! Il s'agissait de recréer dans sa propre langue des livres qu'il s'était mis en tête d'écrire en français, une langue qui n'était pas la sienne et qu'il ne parlait qu'avec une certaine difficulté. Il jouait un jeu très spécial avec lui-même, qui me semblait poser un problème intéressant à beaucoup d'égards — et d'abord par rapport à sa relation avec Joyce, si étroite qu'il apparaissait souvent, au début de sa vie

créative, comme une émanation de son modèle, bien plus qu'une simple copie conforme.

Joyce, dans sa prime jeunesse, s'était révolté contre l'obligation faite aux poètes et aux écrivains irlandais de s'exprimer en anglais, une langue culturellement et politiquement étrangère, reprochant à des Irlandais tels que George Bernard Shaw, Oscar Wilde, ou Yeats lui-même, de vivre et de travailler en Angleterre —, mais, surtout, de ne pas avoir inventé un nouveau langage depuis que le vieux gaélique avait été quasi officiellement enterré. Aussi avait-il décidé de s'exiler à vie, et de créer « un nouveau langage », qui se détachait de l'anglais par l'incorporation d'idiomes étrangers, mais aussi d'images et de conventions nouvelles, pour atteindre à la nature d'une langue poétique universelle : puisqu'on ne pouvait espérer faire revivre dans le monde moderne le gaélique, langue de l'esprit, seule une telle synthèse poétique serait à même de lui être substituée.

Or Beckett n'avait-il pas suivi fidèlement un chemin identique, d'abord en s'exilant à vie, lui aussi, puis en abandonnant l'anglais pour le français ?... Sa langue d'emprunt, il l'avait repensée et ressentie à sa façon, cela va sans dire — et le français désincarné de Beckett est devenu, depuis lors, à l'instar de l'anglais de Joyce, une sorte de langage composé de bruits et de signes sans commune mesure avec ce qu'on appelle « le français ». La perfection beckettienne de *Watt*, son dernier livre écrit en anglais, montre que l'abandon de cette langue au profit du « français » est un acte gratuit, dépourvu de toute motivation pratique, et qui l'obligeait à un effort considérable : s'exprimer dans un idiome qui n'était pas le sien.

Nous en arrivions donc à une situation d'une bizarrerie extrême : la nécessité de faire retraduire dans son langage original ce qu'il avait exprimé dans un langage conventionnel qui ressemblait au français, mais qui était en fait un langage secret connu de lui seul...

Pareille tâche, c'était évident, ne pouvait être entreprise que par quelqu'un de très spécial, car il fallait avoir, outre les dons nécessaires, une sorte d'affinité psychique avec Beckett, qui d'ailleurs entendait participer au travail de traduction. Parmi ses admirateurs fervents, il ne choisit ni Austryn, ni Alex, mais

Patrick Bowles, qui était beaucoup plus en retrait, et qui présentait certaines caractéristiques proches des siennes : une sorte d'éloignement de la réalité, un air abstrait, une difficulté évidente d'expression verbale, et une bonne volonté catatonique qui faisait que tout glissait sur lui comme l'eau, son élément favori — car Pat était un nageur émérite...

Nous signâmes donc un accord qui portait sur ces trois livres que Beckett définissait comme une trilogie : *Molloy*, *Malone Meurt*, *L'Innommable*. Pat se mit au travail. Ce serait long, sans doute un an par livre, et pendant tout ce temps il faudrait lui servir une modeste rente, mais j'estimais que l'entreprise méritait un tel effort. La raison d'être d'*Olympia*, n'était-ce pas de publier tout ce qu'on jugeait tabou en Angleterre et en Amérique ? Or, si Beckett n'était pas l'objet d'un tabou de type sexuel, ses livres n'offensaient pas la pudeur ordinaire, les éditeurs de Londres et de New York qui feignaient avec tant de persistance de les ignorer n'agissaient-ils pas de la sorte parce que ces bouquins représentaient à leurs yeux la frange la plus dangereuse de l'avant-garde ? Beckett attaquait non pas la moralité, mais la réalité, ce qui allait dans le même sens et était bien plus grave. En outre il maniait l'humour avec une dextérité angoissante, qui donnait à son écriture volontairement hermétique une puissance de pénétration susceptible d'accroître encore son pouvoir de décomposition morale. Tout le monde parlait à Paris de sa pièce, *En Attendant Godot*, qui dès sa première représentation au Théâtre de Babylone, dans la mise en scène de Roger Blin — moment historique ! —, s'était imposée comme une sorte de pamphlet contre « le réel ». A Paris on pouvait encaisser un pareil défi, quel que soit le malaise qu'il était susceptible de provoquer — mais ce succès parisien fait à la pièce d'un Irlandais semblait plutôt effrayer les gens de théâtre aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne... plus encore à Dublin. Curieusement, cette extension de l'esprit de censure du domaine sexuel au domaine métaphysique paraissait obéir à une sorte de mystérieuse logique : les Français étaient passablement déchristianisés alors que les Anglo-Saxons se soumettaient encore, dès la naissance, à l'éthique puritaire du Dieu jaloux, avec toutes les garnitures bibliques qui l'accompagnent.

Dans ce sens, mon programme initial, avec Sade, Bataille, Miller, Apollinaire et Beckett, apparaissait comme une déclaration de guerre totale — à la morale ordinaire et aussi aux vieilles religions de l'Occident. Au lendemain de la guerre, après la faillite monumentale de la civilisation chrétienne dans une frénésie d'autodestruction, il devenait clair que la situation était mûre, et que nous allions enfin sortir de notre Moyen Age. Ma tâche d'éditeur consistait à trouver les champions capables d'entreprendre cette œuvre majeure, la mise à plat des vieilles morales, des vieux systèmes de pensée, laissant la place nette pour les futurs reconstructeurs. Et j'avais réuni une équipe de démolisseurs sans pareille...

Ce n'était pas la religion en soi que j'attaquais, mais le Dieu politique des Chrétiens, des Juifs et autres monothéistes, des partisans du Dieu Jaloux, du chef de guerre. Le Dieu de saint Dominique et de Simon de Montfort, de Borgia et de Henry VIII, l'ogre sanglant... Le Dieu des conquistadors et des marchands d'esclaves... Le Dieu de Woodrow Wilson, toujours le même, mais cauteleux, hypocrite... Au nom de Qui l'on instaura durablement sur cette terre l'esprit de haine et de vengeance — car ce fut ce Dieu-là qui donna naissance à Hitler et à Staline.

Parmi les écrivains les plus représentatifs du nouveau courant, Jean Genet, dont Gallimard avait entrepris de lancer l'œuvre — une initiative qui avait paru fort risquée à certains — tenait une place particulière que je me dois de souligner ici, indépendamment du fait d'avoir signé, comme je l'ai déjà dit, un contrat avec Frechtmann pour le *Journal du voleur*.

Genet allait au-delà des limites de la bienséance littéraire avec son apologie flamboyante de la pédérastie : Proust lui-même, et Gide, bien sûr, avaient enveloppé le sujet de toutes les gazes et de tous les rubans de la bonne renommée, ce qui montrait combien ils étaient consciens du tabou spécial qui visait l'homosexualité en France.

En plus du tabou religieux qui s'adressait à toutes les manifestations du désir charnel, il fallait tenir compte, dans notre pays, d'un tabou viril dirigé contre tout ce qui aurait pu mettre en cause l'honneur sexuel du mâle. L'éthique militaire en particulier, qui jouait un rôle fondamental dans les

institutions du pays, était particulièrement chatouilleuse sur ce point, sans doute parce qu'elle se sentait en but à des doutes et des soupçons : la vie intime des casernes exigeait la protection que seul peut assurer le Secret d'Etat. Honneur et Patrie ! Protégeons nos soldats vierges, nos marins sans tâche, nos aviateurs qui ne volent que de jour, contre l'infamant soupçon !

Genet s'attaquait de front à la société des hypocrites.

J'étais plutôt fier de ma production, et de l'apparence soignée de mes bombes littéraires : beau papier, typographie aérée, un format assez grand et des couvertures de couleurs toujours différentes, mais je m'aperçus assez rapidement que je faisais fausse route, et que cette production pour bibliophiles éclairés ne correspondait pas aux exigences du marché. Soyons clairs : c'est le marché de l'onanisme qui s'offrait à moi. Mes clients, mes lecteurs, étaient les millions de troufions U.S. qui se morfondaient dans leurs camps en Allemagne, dans l'Est de la France, et un peu partout en Europe et dans le monde. Plus les contingents britanniques. Plus les marins des flottes alliées qui sillonnaient les océans de la planète... à la poursuite de l'amour !

Ceux-là n'avaient rien à fiche de mes grands décadents, en dehors peut-être de Miller, qui lui au moins était explicite et savait parler comme il faut des putains. Combien de GIIs seraient-il captivés par les angoisses de Georges Bataille, les complexités de Beckett, voire les délires du divin marquis ? Allons, allons ! Rectifions le tir avant qu'il ne soit trop tard.

Je pris donc le parti de conserver la présentation initiale pour tous les livres du niveau supérieur — auxquels je n'avais nullement l'intention de renoncer — et de créer à côté une collection de romans érotiques plus populaires que je ferais écrire par des jeunes auteurs : deux cents pages environ, un prix et une présentation uniformes, permettant d'assurer une production régulière et un chiffre d'affaires stable. Si l'on traitait ainsi les romans policiers, pourquoi ne pas populariser de même les romans érotiques ? En m'inspirant, par exemple, de la Série Noire, la collection de romans policiers inventée par Marcel Duhamel et éditée par Gallimard... Cette entreprise sympathique fonctionnait de façon extrêmement rentable avec une équipe restreinte et efficace, Henri Robillot, Jeanine

Hérisson, Minnie Danzas, la fleur de Saint-Germain-des-Prés... Ne disposais-je pas de la fleur de *Merlin*, ce jardin sauvage et non-conformiste ? L'idée d'en faire une écurie pornographique m'apparaissait soudain avec la force de l'évidence. Il fallait donner ses lettres de noblesse au roman érotique moderne, qui avait sans doute infiniment plus de droits à l'existence que le roman policier, qu'il soit noir ou gris. L'amour, même équivoque, et le sexe, même obscène, ne méritaient-ils pas davantage ? Or j'avais à ma disposition, parmi mes amis de *Merlin*, et les amis de ces amis, une élite pré-sélectionnée de jeunes poètes et de romanciers en herbe pleins de fougue, de fraîcheur et d'ambition.

L'air du temps était à la contestation. Nous vivions l'enivrante expérience de la libération, la vraie ! La Première Guerre mondiale avait elle aussi été suivie par la manifestation intense des forces de vie, hélas insuffisantes pour vaincre celles de la réaction, de la politique, de l'esclavage — et déjà à l'époque le combat s'était livré dans le champ clos de l'écriture : Joyce, Lawrence, Miller, Artaud, Céline avaient lancé leur défi, mais l'adversaire était encore trop puissant.

Nous retrouvions-nous dans la même situation que nos anciens des années vingt ? Je ne le pensais pas. Je reprenais le combat là où mon père avait été contraint de lâcher pied : avec l'œuvre de Henry Miller — mais ce qui avait été pour lui un point d'arrivée était pour moi un point de départ. Au temps de Jack Kahane l'abolition de toute censure était un rêve lointain, tandis que pour moi et pour ceux de ma génération, la perspective de la liberté totale de penser, d'écrire et de lire était devenue un phare puissant, et beaucoup plus proche. A mi-chemin des deux cultures, j'avais une partie unique à jouer. Mon entreprise était-elle marginale ? Certes. Totalement dépourvue des moyens nécessaires pour mener à bien une tâche d'une telle envergure, son extrême faiblesse me conférait un avantage paradoxal : n'ayant rien à perdre, je ne pouvais que gagner — et dès lors seule comptait la qualité de la victoire.

Le projet de collection érotique prit forme assez rapidement. Le titre d'abord : *Atlantic Library*, quelque chose de vague et de bien intentionné. Format de poche, couverture orange, prix raisonnable : un peu moins de trois dollars de l'époque. Restait

à trouver les livres, et à mettre mes auteurs au travail : pour cela, je leur proposai en exemple un classique du XVIII^e siècle, le fameux roman de John Cleland, *The Memoirs of Fanny Hill*, livre-pilote de la collection.

Il se révéla d'emblée qu'Alex Trocchi (rebaptisé pour la circonstance d'un pseudonyme féminin, Frances Lengel) allait être mon auteur de choc. Sa version modernisée de *Fanny Hill* s'appelait *Helen and Desire*, et c'était du bon travail. Un mélange bien équilibré d'aventures et de sexe à tout va : l'important était d'observer une grande régularité dans l'alternance des deux ingrédients. Alex était un surdoué, et la même fougue, le même talent qui lui avaient valu autrefois de remporter des lauriers universitaires en grand nombre, il les mettait au service de la création des glorieux prototypes de notre école d'*erotic fiction*. Non seulement par nécessité financière, mais parce qu'il aimait écrire, parce que tout lui venait sans effort, et parce que l'anonymat de cet exercice lui garantissait la plus grande liberté de création. Je me rendis compte graduellement, par la suite, que pour la plupart de nos auteurs la protection de l'anonymat libérait leur talent, leur imagination.

Ce que j'appelais *erotic fiction* était une réhabilitation du conte libertin, vendu jusque-là sous le manteau à des vieillards libidineux, variante érotisée des romans d'aventure. Chaque livre était doté d'une vraie intrigue, d'un thème, de personnages généralement crédibles, et d'un suspense érotique artistement gradué. L'idée de traiter le sexe et l'érotisme comme une évidence, comme un fait courant et normal de la vie, sans complexe et sans fausse pudeur, paraissait une innovation délivrante aux jeunes Américains qui croupissaient dans les camps militaires. Au lieu d'escamoter les scènes d'amour, ces scènes étaient dépeintes complaisamment, avec tous les détails à l'appui et le vocabulaire approprié, suivant en cela l'exemple de *L'Amant de Lady Chatterley* et du *Tropique du Cancer*, les deux pôles exemplaires de la nouvelle littérature.

Dans les premiers temps de la rue Jacob j'avais reçu la visite d'un drôle de petit Anglais à moustaches, très *proper*, très *dapper*, qui travaillait dans une banque à Anvers, Robert Desmond. Il avait un manuscrit à me proposer, que j'acceptai

de lire aux seules fins de me débarrasser de lui, en réalité, car il me paraissait si éloigné du genre affranchi commun à nos auteurs que je ne pouvais espérer grand-chose de lui. Je changeai très vite d'avis en parcourant *An Adult's Story*, titre étrange pour un livre de ce genre. J'étais tombé sur un vrai obsédé sexuel — et qui prenait son obsession au sérieux ! Avec, en prime, un talent naturel pour évoquer l'âme secrète des grandes banlieues de Londres. L'atmosphère était d'une perversité latente, poisseuse, les personnages bizarrement convaincants, et les situations oscillaient du sadisme le plus virulent au masochisme le plus langoureux... J'avais trouvé le Georges Simenon de la pornographie, tout simplement !

Avant de signer le contrat avec Desmond, je lui demandai quel pseudonyme il désirait adopter. A ma grande surprise il me répondit : « Pourquoi un pseudonyme ? Je n'ai pas à me cacher, mon livre paraîtra sous mon nom. D'ailleurs j'ai d'autres manuscrits du même genre, et si un jour vous deviez les publier, ce serait aussi sous mon nom. »

Bien sûr, il habitait hors d'Angleterre, à l'abri du puritanisme virulent de ses concitoyens, mais il n'en était pas moins British jusqu'au bout des moustaches, ce qui rendait son attitude de défi fort surprenante.

Car la question des pseudonymes revêtait une importance essentielle pour tous les autres. Il fallait non seulement que j'en fournisse un à chacun de mes auteurs anglo-saxons, mais que je m'engage à les protéger en garantissant complètement leur anonymat en cas d'enquête judiciaire. Si l'on parvenait à établir qu'ils étaient les auteurs de tel ou tel ouvrage lancé par Olympia, ils auraient à redouter une expulsion immédiate, et peut-être la prison. Pour les rassurer, je m'engageai personnellement envers chacun d'entre eux, sur mon honneur de maître pornographe, à déclarer, si l'on déclenchaît des poursuites judiciaires, être l'auteur de chacun de leurs livres, en même temps que l'éditeur. Cette accumulation de responsabilités légales, que j'assumais si allègrement, ne m'impressionnait pas : tel le grand Houdini, chargé de chaînes et de cadenas, puis enfermé à clé dans une malle qu'on jette au fond de la rivière, je me croyais assez fort pour m'en sortir indemne, et souriant... En échange de mon courage ou de mon inconscience, je

jouissais du privilège de donner à mes étalons les noms les plus colorés, comme il sied à une grande écurie.

Quand Christopher Logue, poussé lui aussi par le besoin, me proposa un roman à sa façon, je le baptisai Comte Palmiro Vicarion. Cela parut lui plaire. Chris était un bon poète, mais, hélas, il se révéla piètre romancier, tout à fait incapable de suivre le fil de ses propres intrigues.

En revanche, Philip Oxman, dans le cadre d'une cure psychanalytique d'un genre assez nouveau, avait écrit pour lui-même, avant notre rencontre, une histoire très élaborée qui touchait au voyeurisme, essentiellement, et à ses prolongements sado-masochistes. Une atmosphère assez anglaise dans un cadre très américain, un campus perdu dans une forêt, de jeunes nymphes aussi séduisantes qu'allusives, et un titre convaincant : *The Watcher and the Watched*. Philip s'était inventé lui-même son propre nom de plume : Thomas Peachum.

Et puis il y avait Frank Harris. Les quatre volumes de sa fameuse autobiographie journalistico-érotico-burlesque, *My Life and Loves*, avaient été l'un des fleurons d'Obelisk Press avant la guerre et je les avais réimprimés après la Libération, dans les derniers temps des Editions du Chêne. Les droits d'édition de ces quatre volumes étaient devenus depuis lors la propriété de Hachette, mais... mais je me souvenais que lorsque Frank Harris avait cédé à mon père ses mémoires, le contrat contenait une clause par laquelle il accordait à Obelisk une option sur un cinquième volume qui était censé être à l'époque, en 1934, en cours de rédaction. Sur ce, Harris était mort, laissant dans sa maison de Nice une veuve, Nellie, et de ce cinquième volume il n'avait plus été question...

L'idée saugrenue me vint de ressusciter, vingt ans après, ce cinquième manuscrit. Entreprise hasardeuse autant qu'onirique — mais pourquoi pas ? Je pris le train pour Nice et m'efforçai de retrouver la trace de Nellie Harris, hélas sans succès... L'un de mes messages, laissés à son intention à diverses adresses, dut cependant lui parvenir car, quelques semaines plus tard, je reçus une lettre d'elle, rédigée d'une écriture tremblée de

nonagénaire, par laquelle elle m'informait que la personne chargée de cette affaire était son homme de loi, un certain Maître Adolph, qui habitait à Paris même, dans le XVII^e arrondissement. Ce message d'outre-tombe, ou presque, me parut de bon augure, et je composai aussitôt le numéro de Maître Adolph... Je laissai sonner longtemps, en me disant que si cet homme de loi était le contemporain de sa cliente, il lui faudrait du temps pour répondre au téléphone. Au bout d'une minute j'entendis quelques bruits frêles. Ces sonorités d'outre-tombe ayant peu de rapports avec la voix humaine telle que généralement nous la concevons, le dialogue, d'une précarité extrême, ponctué de crachottis divers, s'engagea avec difficulté, et pourtant la volonté de communication était réelle. Stimulé par ce retour aux affaires, mon antique interlocuteur se cramponnait à ses souvenirs du réel, et il m'invitait à lui rendre visite. Demain, dans huit jours ?... Le crayon tombait, l'agenda s'ouvrait à la mauvaise page, l'orthographe correcte de mon nom causait problème... Mais plus les difficultés se multipliaient, plus je me sentais aiguillonné par les aspects inattendus de la macabre négociation que j'avais si laborieusement mise en branle.

Je me rendis au rendez-vous de Maître Adolph, et tirai sa sonnette quelque trois minutes avant l'heure dite. La porte s'ouvrit donc trois minutes plus tard, exactement à l'heure prévue, sur un vestibule plongé dans le noir le plus opaque. Une petite ampoule du type dit mignonnette s'alluma, projetant une pâle luminescence, grâce à laquelle je découvris la présence de l'homme de loi. Je m'attendais à une surprise, mais quand même pas à un tel chef-d'œuvre de vétusté ! Après de vagues présentations murmurées de part et d'autre, il me précéda, trottinant sous son châle noir de sorcière, en direction de son repaire. Nous traversâmes des zones d'obscurité de plus en plus épaisses jusqu'à sa table de travail, où un lumignon éclairait faiblement quelques papiers. Je trouvai à tâtons un siège, tandis que le vieillard s'affalait dans son propre fauteuil en poussant un râle d'épuisement, peut-être même d'agonie.

Mais je n'étais pas totalement dupe, ayant déjà rencontré des vieux types comme lui, qui savaient admirablement dramatiser leur fin prochaine dans le seul but de gagner l'avantage sur un

interlocuteur plus jeune, et renverser ainsi le rapport des forces. Maître Adolph n'essayait-il pas de me mettre en condition ? Si oui, c'était plutôt de bon augure, car cela signifiait qu'il avait quelque chose à me vendre.

« Eh bien, voilà, jeune homme », prononça-t-il dans un souffle, « Madame Nellie Harris, ma cliente, veuve et seule héritière du de cujus, m'a fait parvenir votre lettre et m'a demandé de vous voir. Elle semble disposée à prendre en considération une offre de votre part pour le cinquième volume des mémoires de son défunt époux... »

A bout de souffle il s'arrêta, puis reprit : « ...Mais la situation, que vous connaissez bien, fait que nous devons tout d'abord proposer ce manuscrit à Hachette, puisque cette société est actuellement bénéficiaire du contrat signé autrefois par Monsieur votre père... »

Le vieux salaud ! J'avais eu tort de croire que ma victoire serait facile.

« Etant les éditeurs des quatre premiers volumes, il serait normal qu'ils publient le cinquième... Je ne veux pas préjuger de l'issue de la négociation, mais je suis prêt à enregistrer votre proposition si vous désirez en faire une. »

La fripouille ! Et cynique avec ça ! Il me mettait en concurrence avec Hachette, alors que, visiblement, il était au courant de toute mon histoire. Que faire ?

« Vous adresser une proposition, c'est simple : un droit d'auteur de 10 %... », dis-je.

« Bien, bien », se réjouit le vieillard. « Enfin, écoutez, les droits d'auteur sont une chose, mais ce qui intéresse Madame Harris, c'est le montant de l'avance que vous seriez prêt à payer à la signature du contrat. Du concret, jeune homme, du concret. »

« Eh bien », murmurai-je. « Au moins quatre cent mille francs, peut-être davantage... Je ne puis rien dire avant d'avoir pris connaissance du manuscrit. »

« Jeune homme, ce n'est pas sérieux ! », protesta l'avocat. « Monsieur votre père a gagné une fortune en publiant les quatre premiers volumes de l'œuvre de Monsieur Frank Harris, cela nous en dit assez sur la valeur du cinquième. Alors, combien ? »

« Ce manuscrit, vous l'avez ? », insistai-je.

« Ça, par exemple ! Bien sûr je l'ai. Il est ici dans mon tiroir. Mais, en accord avec ma cliente, je ne le remettrai à l'acquéreur des droits qu'après signature du contrat, et versement de l'avance. Par chèque certifié. »

« Enfin, mon cher maître, c'est contre toutes les habitudes ! »

Je sentais que l'affaire était en train de m'échapper au profit de la « pieuvre verte », et j'aurais volontiers achevé ce moribond à coups d'encrier !... J'essayai d'être persuasif.

« Je vous assure, c'est vraiment impossible, et si vous vous proposez de négocier l'affaire avec Hachette, essayez donc de leur faire signer un contrat pour un manuscrit qu'ils n'ont même pas lu, et vous verrez... »

« Hachette, c'est autre chose ! », coupa l'avocat. « Mais vous... *Jeune homme*... Si vous voulez conserver vos chances, alors je vous invite à me faire une proposition sérieuse. »

« Bon », dis-je. « Un million. »

« Ah, très bien », répondit aussitôt l'avocat. « J'enregistre. Il serait bon que vous me le confirmiez par écrit... Je ne vous retiens pas, vous serez mis au courant en temps utile. »

Je sortis de l'antre quasiment aveuglé par la fureur. Me faire ridiculiser de la sorte par un sale spectre ! Avoir par ma propre faute mis Hachette sur le coup du cinquième volume ! Ma seule consolation, c'était d'avoir fait monter les enchères : ils n'auraient pas le bouquin pour moins d'un million, c'était une petite satisfaction. Et je ne doutais pas que, même à ce prix parfaitement déraisonnable, ils l'achèteraient : jamais ils ne prendraient le risque de me le voir publier à leur nez et à leur barbe — la pieuvre verte ayant son quant à soi !

... C'était encore la saison des vendanges, et je décidai de pousser une pointe jusqu'en Alsace pour essayer les effets du vin blanc nouveau sur la belle Shirley. Ma compagne était fort drôle lorsqu'elle buvait, surtout du vin blanc, et celui d'Alsace était irrésistible, pur et pétillant, presque vierge d'alcool et pourtant d'une redoutable efficacité... Les villages étaient charmants, des cartes postales améliorées, et l'Alsace tout entière nous paraissait aussi prise de boisson que nous l'étions, l'un et l'autre. Une ivresse heureuse, loin de tout, dans un rêve

de dessin animé, animé par de belles cuisses blanches... Maître Adolph était loin de mes préoccupations.

Il l'était encore davantage, ce vieux cloporte, quand, trois semaines plus tard, il m'appela pour « m'annoncer une bonne nouvelle ». Une bonne nouvelle d'outre-tombe, peut-on y croire ? La curiosité l'emporta, et j'allai à nouveau lui rendre visite.

« Vous voilà ! », s'exclama le vieux fourbe, presque tendrement. « Asseyez-vous donc. »

Cette amabilité ne pouvait signifier qu'une seule chose : Hachette l'avait envoyé promener. Et c'est bien ce qu'il me laissa entendre, sans vraiment le dire, dans son langage emberlificoté. La voie était libre : on accepterait mon million, et on me signerait un beau contrat.

« Et le manuscrit, je peux le voir à présent ? Le manuscrit dans votre tiroir ? »

« Ah, que vous êtes *têtu*, jeune homme ! », se fâcha le vieux, avec sa voix de crêcelle. « Je vous l'ai dit et répété : apportez-moi un chèque certifié, et je vous donne à signer le contrat signé par ma cliente. *Ensuite*, je vous remets le manuscrit. Un million, *c'est tout* ! C'est vous qui avez proposé cette somme. »

« Ça ne s'est jamais vu, une chose pareille ! C'est contre tous les usages ! »

Je compris que je m'indignais en pure perte, Maître Adolph s'en souciant fort peu, des usages — et, bien entendu, je cédai. Je donnai au vieux bandit sa dernière grande victoire avant le cercueil... Trouver le million n'était pas si facile : cela me prit quelques jours. Aussitôt ce résultat acquis, je téléphonai à mon vénérable tortionnaire.

« Bon, très bien », approuva-t-il. « Madame Harris sera contente que cette affaire soit réglée. Mais en venant me voir, n'oubliez pas mes honoraires. »

« Comment ça, vos honoraires ? », explosai-je. « Vous n'êtes pas *mon* avocat ! »

« Oh, savez-vous, jeune homme », répondit le barbon, « je suis un vieux monsieur, je ne goûte pas beaucoup les manières brutales de s'exprimer qu'affectent les jeunes gens aujourd'hui. Dans cette affaire j'ai agi en conciliateur, et cela dans votre

intérêt. Je vous assure que, malgré votre obstination et votre mauvais caractère, c'est grâce à moi que vous avez pu obtenir une décision en votre faveur de Madame Harris. *Au lieu de Hachette !* Pensez-y un peu. Il me semble que cinquante mille francs, c'est vraiment raisonnable. »

Le lendemain j'allai donc pour la dernière fois chez Maître Adolph, chargé de chèques et d'humilité. La reculade de la « pieuvre verte » m'étonnait et je craignais une victoire à la Pyrrhus. Ce manuscrit, que valait-il au juste ?

Pour la cérémonie de la signature, il fallait y voir clair, et l'avocat alluma le plafonnier. D'un seul coup tous les détails de son installation me furent révélés, et ils me plongèrent dans l'horreur : un pot de chambre caché sous le bureau, plein à ras bord, des toiles d'araignées immémoriales, disloquées, qui pendaient du plafond, une vieille souris morte coincée dans un piège oublié, des brocs pleins d'eau sale, des dossiers éventrés... Pouacre ! Le vieux sagouin. Un maniaque sénile, un fou dangereux. Je m'étais fait piéger, et il était trop tard pour reculer.

Sous son œil narquois je signai le contrat et lui remis les chèques, dont il vérifia le libellé à la loupe. Puis il ouvrit son fameux tiroir et en tira un paquet enveloppé de papier vert qui me parut très plat.

« C'est ça le manuscrit ? », criai-je. « C'est pour ça que j'ai payé un million ? Il n'y a rien là-dedans. »

« Vous avez payé le prix que vous avez vous-même proposé », me rappela le bonhomme. « Vous devriez être content d'avoir eu gain de cause. Allez, au revoir Monsieur. Je renonce à vous apprendre les bonnes manières. »

Claquer la porte, très bien, si cela pouvait me consoler du fait de m'être fait rouler comme un imbécile par ce vieux macaque ! Je fus tenté de jeter le paquet dans une poubelle sans même l'ouvrir. Allons, quand même, il fallait être raisonnable. J'avais toujours su, bien entendu, que le soi-disant manuscrit du cinquième volume ne pouvait être qu'une ébauche, une esquisse, sinon mon père l'aurait acheté et publié comme les quatre premiers. Je ne m'attendais pas à payer un million pour une enveloppe contenant quelques bouts de papier jaunis par le temps, des brouillons d'articles mis de côté par Harris pour être

incorporés dans ce futur cinquième volume qui était resté jusqu'à sa mort une simple virtualité, voilà tout...

Mais n'avais-je pas donné vie à ce bouquin, en l'achetant ?... Il fallait que j'aille jusqu'au bout de mon plan — *car j'avais un plan !* Sachant que le livre n'avait jamais été écrit, le contrat signé avec la veuve Harris ne servait qu'à authentifier la réalité de l'existence de ce cinquième volume... Ce qui me permettrait de faire écrire un pastiche de Frank Harris dont personne ne pourrait contester l'origine légitime.

Je procédai donc à l'inventaire de la pincée de feuillets pour lesquels je venais de payer une petite fortune, à la recherche de quelques fragments utilisables. Maigre récolte ! Je finis par mettre bout à bout une cinquantaine de pages de commentaires politiques, mondains ou littéraires, le genre de reportages avec lesquels Harris avait fait « la partie sérieuse » des quatre premiers volumes de ses mémoires. Dans ces quatre tomes, l'autre moitié se composait de souvenirs galants, généralement truqués, exagérés, ou tout simplement imaginés. Pour que ce cinquième volume ressemble aux précédents, la partie libertine devrait être inventée, et écrite dans le style approprié, et la partie prétendument culturelle fortement augmentée, retravaillée. Ce que je détenais ne représentant guère plus de 10 % du texte pour un volume de longueur moyenne, je confiai à Alex cette tâche de confiance. Il en était d'autant plus ravi qu'il adorait Frank Harris, le fraudeur génial, son style naïf et bondissant, ses débordements érotiques très fin-de-siècle avec des dames en corset qui poussaient de petits cris, et il me promit de me fabriquer en deux mois un chef-d'œuvre.

« Mais il faut nous mettre d'accord sur le prix. Si je te demande cinq cents mille francs, j'estime que ce n'est pas cher pour une reconstitution historique de ce genre. »

Cela me semblait très cher, au contraire, quoique pas franchement déraisonnable, dans la mesure où je savais pouvoir me reposer entièrement sur Alex qui était tout à la fois artiste et artisan, et dont la capacité de production ne cessait de m'étonner. Le budget du livre n'en était pas moins excessif : il faudrait en vendre plus de dix mille exemplaires pour assurer l'équilibre des comptes, deux fois le tirage des autres titres d'*Atlantic Library*. Pourtant cette folle entreprise se justifiait,

ne serait-ce qu'en raison de la publicité qu'elle allait me faire auprès de la clientèle que j'essayais d'atteindre.

...Et aussi, et surtout, cela me permettait de marquer nettement les frontières de mon territoire face à la concurrence, à savoir l'Obelisk Press de Hachette à la sauce Filipacchi.

Etait-ce la fin ou la reprise de la guerre des gangs ?

Les affaires de Jean-Jacques Pauvert allaient bien, les miennes aussi, et l'idée nous vint de louer en commun un local assez grand pour y loger nos deux entreprises. Il ne s'agissait pas d'une association, seulement d'un accord locatif qui sanctionnait une entente amicale et une certaine communauté de vues. En cas de problème entre nous, nous avions convenu de recourir à l'arbitrage du pile ou face : une simple pièce de monnaie remplirait la fonction de l'oracle delphique.

Un premier étage assez vaste se trouvait justement disponible au 8 rue de Nesle, en bas de la rue Dauphine, dans une vieille maison censée avoir appartenu à Gabrielle d'Estrée, et il semblait répondre assez bien à nos besoins.

En dehors de la référence historique sûrement fausse (il doit y avoir une bonne centaine d'hôtels particuliers dans les vieux quartiers de Paris qui sont censés avoir appartenu à cette grande et charmante dame), l'endroit était vétuste mais plaisant, assez facile à répartir en deux unités fonctionnelles, indépendantes l'une de l'autre. Mon domaine personnel était une pièce vitrée qui ressemblait plus à une serre ou à une véranda qu'à un bureau d'éditeur.

Grâce aux alchimies biologiques de cet homme remarquable, le grand Marakal, j'avais retrouvé le climat de ma première aventure dans l'édition, je ressentais à nouveau l'impression d'être à la fois guidé et porté par un formidable courant de chance, irrésistible, inépuisable.

Je devais stabiliser ma vie personnelle, ce qui m'obligeait à chercher un logement permanent. Pas un appartement bourgeois, je n'en avais pas encore les moyens : un studio suffirait, à condition qu'il soit vraiment plaisant.

A ce moment-là, j'entendis parler d'une extravagante dame Russe qui portait un nom on ne peut plus français, une certaine Elisabeth Maupoil. Cette femme entreprenante avait acheté un vieil hôtel croulant sur les quais, et elle l'avait rénové pour y installer un restaurant au rez-de-chaussée, et, dans les étages, des studios agréables et bien aménagés d'où l'on jouissait d'une vue imprenable sur la Seine et Notre-Dame. La maison était située en bas de la rue Saint-Jacques, tout près du square Saint-Julien-le-Pauvre, dans ce petit coin de la rive gauche auquel je me sentais lié par tant de souvenirs anciens.

Génia Courtade, mon ancienne secrétaire, de par ses attaches russes, connaissait la dame en question, et elle me proposa de nous présenter. C'est ainsi que je découvris Elisabeth, une forte personnalité dont l'accent roucoulant, plein de sonorités inattendues et d'effets comiques, contrastait avec son nom — un nom qu'elle avait acquis en épousant un ethnologue, par ailleurs administrateur des colonies, mort pendant la guerre.

Elisabeth était douée d'un tempérament dangereusement explosif qui se manifestait avec la même fougue dans l'amitié et dans la haine. Sa verve était inépuisable et grâce à un inimitable mélange de méchanceté sauvage et de gentillesse désarmante, elle tenait sous sa coupe tout un petit monde. On l'adorait... et on redoutait sa langue, cinglante comme le knout ! Une esclavagiste de charme, en somme. Elle n'était pas la grande beauté qu'elle aurait mérité d'être, son charme slave étant quelque peu enveloppé, à cause de son amour de la bonne chère, mais cela ne l'empêchait nullement d'admirer la beauté chez d'autres femmes, qu'elle ne jalouxait point. Elisabeth était à la fois pingre comme la plus coriace des ménagères, et généreuse envers ceux qui savaient lui plaire... En outre, elle avait la passion des échecs.

Ce fut d'ailleurs au beau milieu d'une partie que nous liâmes connaissance, grâce à Génia : on ne pouvait qu'être émerveillé par la faculté qu'elle avait de se concentrer sur son jeu tout en

poursuivant de multiples conversations avec son entourage. Elle triomphait de ses adversaires presque invariablement, soit par surprise, soit à l'usure.

Son restaurant venait à peine d'ouvrir. Elle l'avait baptisé La Bûcherie, et c'était une grande salle en L avec, dans son angle interne, une cheminée entourée de fauteuils bas, où brûlait en permanence un feu de bois. La large verrière donnait directement sur la rue et le petit square qui la longeait, avec au deuxième plan les quais, eux-mêmes surplombés par la noble façade de Notre-Dame régnant en souveraine sur son île de la Cité. La carte postale quintessentielle ! J'admirais avec quel sûr instinct Elisabeth s'était constitué son petit coin à elle, près de la porte et à l'abri du trafic, d'où elle pouvait tout régenter sans cesser de parler à ses amis, et mettant échec et mat les adversaires les plus dangereux... On ne savait ce qu'il fallait admirer le plus dans cette personne peu banale : sa langue de vipère, ou son cerveau si bien compartimenté ?

« Ah, c'est vous l'éditeur scand-à-l-eux ! », s'écria-t-elle en roulant ses r avec gourmandise. « Asseyez-vous ici que je vous voie peu... Vous aimez la vodka ? Ah, dis-moi, Génia, il n'a pas vraiment l'air d'un porrnographe, ton patron... Ce Girrodiâs », précisa-t-elle encore, avec un sourire suave à mon intention.

« Ce n'est plus mon patron », rectifia Génia. « Ça, c'était du temps des Editions du Chêne. A cette époque je travaillais avec lui, et on s'est bien amusés, oui, c'était le bon temps ! »

« Je vois », rétorqua perfidement Elisabeth, « Il t'a plaquée pour une autre ! »

« Non, Elisabeth », dis-je. « Ce n'est pas du tout ça, il faudra que je vous raconte l'histoire... »

Bref, une bouteille de vodka plus tard, accompagnée de deux parties d'échecs qui donnèrent l'occasion à Elisabeth de m'écraser sans appel, j'étais devenu, malgré mon infériorité à ce jeu, le premier locataire de La Bûcherie.

J'avais le choix entre plusieurs studios en cours de finition, et je m'installai au troisième étage, dans une grande chambre fort agréable. Ce n'était pas exactement le luxe, car tout avait été bricolé avec un souci évident d'économie, quoique avec goût, et un certain bon sens pratique, mais c'était mille fois mieux que

les chambres d'hôtel plus ou moins sordides où je vivais depuis longtemps. J'allais pouvoir enfin satisfaire le besoin de vie sédentaire que je ressentais désormais... Et l'idée même que j'étais le premier habitant de La Bûcherie me plaisait fort : cela faisait de moi, en somme, le père fondateur de l'établissement... Voir Robinson Crusoé dans ses premiers temps sur l'île.

A ce propos : je venais de rencontrer un jeune Français pas comme les autres, long comme un jour sans pain et fort joli garçon dans le genre raffiné, un peu fin-de-siècle. Michel Gall, qui préparait son entrée à l'Ecole Normale Supérieure sans trop y croire, n'avait guère plus de dix-neuf ans, et il paraissait avoir déjà tout lu. Il me surprit en me parlant d'une préface vengeresse que j'aurais écrite pour l'édition française de *Tropique du Capricorne*, et que j'avais oubliée. Je ne savais que penser de ses compliments, car j'étais conscient de n'avoir jamais rien écrit de remarquable, mais l'intention était aimable, et ce jeune homme qui faisait sa cour au vieillard sulfureux que j'étais devenu me paraissait attendrissant... Il m'avoua qu'il rêvait d'écrire, qu'en fait il écrivait déjà beaucoup, et qu'il lui serait facile d'écrire un roman pour Olympia Press.

« Vous écrivez en anglais ? », lui demandai-je.

« Non, bien sûr, hélas », répondit-il tristement, en voyant son rêve s'envoler.

Sa déception était si évidente que je l'encourageai à écrire un chapitre ou deux à titre d'essai, peut-être Jean-Jacques s'y intéresserait-il ? Avait-il un sujet en tête ?

« Oui, bien sûr... Un Robinson Crusoé intime. Personne ne s'est jamais demandé comment il se débrouillait sur son île déserte. Pour un homme aussi entreprenant, aussi inventif, l'onanisme ne pouvait suffire. Après l'arrivée de Vendredi, on peut supposer... évidemment... mais avant ? Entre les tortues, les chèvres et les perroquets, il y avait le choix, c'est certain. Et pourtant Daniel Defoe n'a jamais abordé le sujet ! Encore un Anglais puritain pour qui ces choses n'existent pas... Il y a là une lacune que Defoe ne voulait combler car l'étiquette puritaire le lui interdisait... Il me semble qu'il y a dans cette histoire quelque chose d'exemplaire, voyez-vous, un canular

formidable qui ne demande qu'à être exploité... Cela vous intéresse ? »

« L'idée est tentante, oui, mais il faut commencer par écrire quelques pages. Tout est dans l'approche, dans la manière », lui dis-je sur un ton réservé. En vérité, je n'y croyais pas beaucoup — mais sait-on jamais ?...

Michel me surprit beaucoup en réapparaissant deux mois plus tard avec un manuscrit complet, terminé, dont la lecture me combla. C'était tourné à merveille, un pastiche du style et de la manière qui donnent au livre de Defoe son charme naïf et rêveur, avec en plus les fantaisies érotiques les plus échevelées. Ce long gamin ne manque pas d'imagination, me disais-je, et il a la manière ; mais nos lecteurs seront-ils capables de comprendre la plaisanterie ?

J'étais sûr que Jean-Jacques apprécierait cet exercice de style si bien réussi, et qu'il lui serait facile d'en faire une petite édition charmante. Mais il me le rendit bientôt avec un verdict négatif.

« Il ne se débrouille pas mal, ton protégé, mais ce n'est pas pour moi. Pour l'instant je préfère me tenir à l'écart des romans contemporains, quels qu'ils soient. J'ai assez à faire avec Sade, la littérature contemporaine ce n'est pas pour moi. »

Quelle déception ! J'avais du mal à admettre que Jean-Jacques ne fit jamais rien d'autre que d'exhumier des vieux classiques poussiéreux. Son parti pris si étroitement prudent me semblait difficile à accepter de la part d'un jeune type qui donnait tant de preuves d'une audace hors du commun... Certes, Sade méritait d'être réincorporé à la littérature française, et Pauvert avait eu ce courage-là, il avait pris le risque de le publier pour la première fois au grand jour, de façon cohérente. Mais lorsqu'il aurait terminé son programme sadien, assez impressionnant, que ferait-il ? La littérature libertine du XVIII^e siècle, à part quelques brillantes exceptions, me semblait plutôt ennuyeuse. Pour moi, en tout cas, ce qui faisait le charme et l'intérêt de l'édition, ce n'était pas l'archéologie littéraire, mais au contraire la découverte de nouveaux talents, l'invention perpétuelle de la pensée, de la sensibilité et du style — y compris, eh oui, le style porno intellectuel dont j'étais en train de me faire une bizarre spécialité...

Il faut bien reconnaître que ma situation était paradoxale. Né Français, j'étais devenu éditeur d'avant-garde dans une langue qui n'était pas la mienne... Je n'avais jamais mis les pieds aux Etats-Unis, et je publiais l'œuvre du plus américain des auteurs américains : Henry Miller... J'avais consacré ma jeunesse à la philosophie mystique et à la chasteté, et je me transformais en éditeur pornographique... Adolescent timide et réservé, ma métamorphose en séducteur me laissait perplexe... Bizarre, bizarre.

Le vaccin de Bogomoletz m'avait procuré six mois de délire érotique, suscité une période de suractivité généralisée qui m'avait permis de reconstruire ma vie sur de nouvelles bases. Après quoi j'étais graduellement retombé dans un état plus raisonnable. Mon installation dans un lieu fixe avait contribué à me remettre les idées en place : coucher tous les soirs dans le même lit, cela change votre nature et l'on devient, tel le laboureur, fidèle à son sillon. Je n'en étais pas encore parvenu à la monogamie, mais je n'en étais plus si loin, goûtant le plaisir du contraste harmonieux de l'alternance de deux beaux corps, de deux tempéraments féminins foncièrement différents, en l'espèce une amphore et une tigresse.

L'Italienne possédait le corps souriant de Vénus sortant des flots, spontanément engendré par leur rythme éternel, poli par leur caresse amoureuse comme un galet sur la plage, fondant dans l'amour comme un mets exquis. La Hollandaise venait d'une mer plus froide et plus dure, c'était une lutteuse, une grande fille exaltée aux cheveux courts, drus et d'un blond argenté, toujours en quête du paroxysme, violente et dangereuse. Je vivais entre le jour et la nuit.

Parfois aussi, je partais à la campagne avec Shirley. Nous pratiquions une tolérance réciproque totale. Je savais fort bien que je n'étais pas le seul homme dans sa vie, Dieu merci !, mais je continuais d'adorer ses yeux myopes qui voyaient à travers les gens et les choses. C'était une excellente artiste, aussi l'idée me vint de lui demander de dessiner une couverture pour *Molloy*, le second livre de Beckett qu'Olympia se préparait à publier... Elle réussit si bien dans cet exercice périlleux que

Sam lui-même condescendit à l'en remercier à sa façon : avec un fantôme de sourire, et des mots à peine murmurés entre ses lèvres serrées.

Si Shirley avait l'air d'être myope comme une taupe, en réalité rien ne lui échappait. A Chartres, dans une décharge proche d'une vieille église en cours de réfection, elle découvrit un bénitier pornographique, tout simplement. C'était une lourde auge de granit ornée d'une frise sculptée en ronde-bosse, laquelle représentait une procession de personnages mâles et femelles tout nus, emboités ou appareillés de diverses manières en un enchaînement érotique aussi savant que joyeux, parfaitement lisible en dépit de la façon fruste de la sculpture. Son style rugueux semblait faire remonter le bénitier au XIII^e siècle, ou même peut-être avant. C'était en tout cas un travail antérieur à la Renaissance, et il nous rappelait de façon plaisante que nos lointains ancêtres possédaient une science de la lubricité très en avance sur nos techniques les plus modernes.

On comprenait sans mal qu'un curé du XX^e siècle ait souhaité se débarrasser d'un bénitier pareil, quand on songe à tout ce que laisse supposer la présence d'un tel objet de culte dans une église médiévale. Il était tentant de s'en emparer, mais nous fûmes forcés de renoncer au rapt en raison du poids même de la proie convoitée... J'aimerais savoir où, dans quelle famille chrétienne, notre bénitier a bien pu aboutir...

Alex Trocchi s'était séparé de Jane Lougee et vivait dans un luxe relatif avec une charmante jeune Chinoise qui parlait aussi bien l'anglais que le français, et possédait un appartement très plaisant meublé essentiellement de coussins et de tapis. Sous cette influence orientale, Alex s'était mis à l'opium et aux vêtements exotiques, ce qui me confortait dans l'idée que je m'étais déjà faite de son talent pour l'imitation. Ses dons peu communs de pasticheur débordaient largement les exercices littéraires, il vivait ses fantaisies comme des réalités successives, changeant de personnage plus souvent que de chemise. Et pourtant, à travers ces métamorphoses, ces diversions et ces fanfaronnades, Alex restait fidèle à lui-même : c'était, envers et contre tout, un écrivain. Peut-être ne réussirait-il jamais à

écrire le grand livre auquel il rêvait, et auquel il avait donné un titre symbolique, *The Long Book*, mais sa passion demeurait intacte, et lui servirait de fil conducteur.

Le principal centre de ralliement de la jeunesse littéraire anglophone, en dehors des cafés, était une librairie, The English Bookshop, que Gaït Frogé avait ouverte rue de Seine. C'était une boutique assez plaisante et, par la force des choses, l'un de mes meilleurs points de vente. Gaït était Bretonne, gaie et accueillante. Elle appartenait à une lignée d'universitaires et possédait une solide culture littéraire, mais aussi un goût certain pour les relations humaines. La combinaison de ces qualités l'avait incitée à créer de toutes pièces sa librairie vouée autant aux classiques qu'à l'avant-garde, et qui servait aussi, et surtout, de point d'attache aux différentes mouvances de la population anglophone. On était toujours sûr d'y trouver trois ou quatre nouveaux venus, que ce soit de Nouvelle-Zélande, de Ceylan ou de Toronto, de Chicago ou d'Honolulu. C'était un terrain de rencontres et d'exploration exceptionnel autant que polyvalent, et pour ma part j'y dénichais des auteurs nouveaux, des jolies personnes, de nouveaux amis. Côté messieurs, j'y fis la connaissance d'un prédateur sexuel qui répondait au nom insolite de Norman Rubington.

Provocateur, inventif et sans vergogne, d'une drôlerie amère s'attaquant volontiers aux victimes les plus désarmées, Norman cachait une âme romanesque sous ses rodomontades et ses extravagances. Sa cruauté caricaturale faisait piailler de délice les petites oies blanches ravies par tant de noirceur... Ce personnage de légende s'était installé dans l'intimité de Gaït et il s'y plaisait. C'était un New-Yorkais de la base, un vrai de vrai, sans doute le premier enfant de cette ville de rêve qui incarnait l'image que je m'en étais faite. Un *tough guy*, un dur qui aurait pu jouer les chefs de bande... Il avait énormément d'humour et une âme d'artiste qui le tiraillait dans des directions opposées : la peinture où il aurait pu faire carrière, en dépit d'un excès de facilité et de dispersion ; l'écriture, pour laquelle il était fort doué... Son problème était que « le travail » et « la réussite » lui paraissaient intolérables car ils représentaient des concessions faites à la société bourgeoise corrompue et corruptrice... Il préférait donc vivre des femmes — quoi de

plus naturel —, mais aussi de l'Etat. Ayant fait partie d'un contingent de l'armée américaine expédié en Chine pendant la guerre, il s'était fixé à Paris, lors de sa démobilisation, grâce à une pension spéciale que le gouvernement des Etats-Unis allouait aux anciens combattants dont la guerre avait interrompu les études, pour leur permettre de les achever aux frais des contribuables. Ce système s'appelait le G.I. Bill of Rights, et Norman était connu du Tout-Paris anglophone en tant que plus ancien bénéficiaire de cette institution, un champion de la durée dans le genre Mathusalem. Cela ne l'avait pas empêché de séduire et d'épouser une aimable pharmacienne du 11^e arrondissement pour se ménager un point de chute confortable au coin du feu lorsque soufflait la bise d'hiver, mais c'était dans le 6^e que Norman, dit « The Rube », exerçait ses séductions insolentes.

Des traits acérés lui donnaient un charme sulfureux qui suffisait à faire tomber en pâmoison les serveuses de bistrots, qu'il ne méprisait point, et aussi les bourgeoises de luxe, qu'il s'offrait volontiers lorsqu'elles étaient bien en chair — planches à pain s'abstenir !... Toutes le sentaient, le devinaient à distance. Il n'avait qu'à choisir, mais il prenait son temps aimant se faire prier. Son nom bizarre m'intriguait, et je l'interrogeai un jour sur son origine : Rubington, d'où ça pouvait bien venir ?

« Eh bien, mon vieux, tout simplement de Pologne, des faubourgs de Lodz, si tu veux tout savoir. Quand mon grand-père est arrivé à Ellis Island, le type de l'Immigration lui a demandé son nom pour l'américaniser. Le nom de mon ancêtre aurait normalement dû être traduit par Rubinstein, mais le fonctionnaire en question en avait marre de Rubinstein, il en avait trop fabriqué dans sa journée, alors il a inventé une variante, il l'a inscrit comme Rubington. »

C'était ça l'Amérique : on y trouvait aussi bien des George Plimpton que des Norman Rubington, le jour et la nuit, des clans, des castes, des classes incompatibles, et pourtant tout ça avait un certain effet d'unité, vu de l'extérieur... De très loin... Les mystères de l'Amérique me tourmentaient de plus en plus, depuis que j'étais devenu un éditeur américain...

Henry Miller avait été mon premier mentor, le fil conduc-

teur, mais plus j'apprenais de lui et de tous les autres, plus le mystère s'épaississait... Ce fut finalement dans le petit livre de Franz Kafka, qui s'appelle bien sûr *America*, que je découvris l'image pour moi la plus crédible, la plus compréhensible de ce pays du mystère... Mieux encore que dans Dos Passos, que dans Walt Whitman... Justement parce que Kafka n'avait jamais mis les pieds aux Etats-Unis... sauf, comme moi-même, en rêve. Ce pays hypothétique ne doit-il pas au rêve non seulement sa raison d'être historique, mais sa réalité de tous les jours ? Un vieux rêve de navigateurs fous, de conquistadors égarés, de baleines blanches... En cherchant l'Inde fabuleuse de vieux aventuriers avaient découvert par erreur, aux antipodes, le Nouveau Monde — et ne s'étaient apparemment pas remis de leur confusion originelle.

Le temps pour moi d'y aller voir n'était pas encore venu. A cause des obstacles matériels, le temps, l'argent, le visa incertain — mais surtout parce que je portais en moi la peur secrète d'être déçu, d'y retrouver un quotidien aussi bête, aussi désolant que celui que m'offrait la France nombriliste, avachie, de l'après-guerre. L'Amérique était beaucoup plus grande avec ses montagnes, ses mers intérieures et ses déserts, mais était-ce mieux ? Le cauchemar climatisé qu'évoquait Miller correspondait sans doute à une réalité que je ne me sentais pas prêt à affronter... *Mañana...*

La traduction des romans de Sade se poursuivait sous la plume acérée de mon ami Austryn, et Muffie la transformait en pages rigoureusement dactylographiées qui étaient l'objet de mon admiration. Elle les tapait si vite et si bien que je décidai de lui proposer de travailler pour moi, en se ménageant assez de temps libre pour continuer à dactylographier les traductions d'Austryn. Elle accepta aussitôt, apparemment ravie de pouvoir gagner sa vie de manière indépendante, et aussi de s'évader quelques heures par jour de sa petite chambre de la rue de Condé. Lisa m'avait quitté au moment du déménagement vers la rue de Nesle, et j'avais besoin d'un cerveau bien organisé comme celui de Muffie pour faire face à la multiplicité des tâches et des problèmes.

Et nous étions devenus de grands amis, Muffie et moi, une certaine harmonie naturelle s'était installée dans nos rapports,

qui reflétait notre complémentarité... Il faut avouer, que de façon encore obscure, je sentais monter la tension entre elle et Austryn : sans doute le contrecoup à retardement de leur mariage trop précoce, et de l'attitude dominatrice d'Austryn. Un type difficile, un peu caractériel, constamment aiguillonné par le besoin de se prouver à lui-même sa virilité, sa supériorité intellectuelle... Quoi qu'il en soit, l'entrée en fonctions de Muffie rue de Nesle fut un grand moment pour moi : je m'habituai vite au plaisir de la voir installée bien droite devant sa machine à écrire, attentive et gracieuse, image parfaite de gentillesse, d'humour et d'efficacité. Jean-Jacques venait souvent la saluer...

Jean-Jacques, mon frère d'armes ! Notre voisinage avait conforté l'espèce d'alliance naturelle qui s'était formée entre nous, au-delà des discours et des grands principes. Le mot même de « censure » n'était jamais prononcé, parce que trop abstrait : l'ennemi était identifié de façon concrète par les noms de flics de comédie et de juges iniques. Mais aussi par référence à la Tour Pointue, c'est-à-dire la Préfecture de Police, qui pointait avec arrogance son emblème phallique vers le ciel, juste en face de notre repaire, de l'autre côté de la Seine... Cette proximité de l'adversaire nous tenait constamment en éveil, comme des fantassins dans leur tranchée : nous avions connu un calme relatif, mais nous ne savions que trop bien que, dans une telle guerre de positions, l'ennemi pouvait frapper à tout moment...

Il y avait déjà eu une chaude alerte rue Jacob. Un beau jour l'arrière-boutique du Gay Scavoir s'était soudain emplie d'un épais contingent de types en chapeaux et imperméables. Le chef était un petit commissaire de la Sûreté, qui semblait très sûr de lui. Ces braves gens étaient à la recherche de *pornographie*, sans très bien savoir de quoi il s'agissait. Des livres ? Lesquels ? Il y en avait des tas, mais tous en anglais, une langue étrangère que personne ne comprenait. Pas la moindre image pornographique... L'un des visiteurs mit la main sur un cliché typographique — typographique rime avec *pornographique* —, une plaque de métal gravé, montée sur un

bloc de bois. Ce cliché-là avait servi à reproduire la chanson des grenouilles qui figure dans le roman de Beckett, *Watt*, la musique des batraciens accompagnant un texte qui se résume à une succession de *couacs*, qu'on imagine volontiers lar-moyants... L'argousin qui tenait dans sa main le cliché avait donc toutes les raisons de trouver l'objet suspect... Un code secret ? Il murmura quelques mots à l'oreille du commissaire, mais celui-ci l'envoya promener, l'air impatient. Fallait-il rappeler à ces demeurés qu'on n'était pas sur une affaire d'espionnage, mais *de mœurs* ?...

Leur entreprise était en train de tourner à la galéjade, et les policiers, dégoûtés, se disposèrent à partir. Le commissaire me pria de les accompagner rue des Saussaies pour interrogatoire, et signature du procès-verbal qui en résulterait. Au cours du trajet il me dévoila le motif de l'opération : son service avait reçu par Interpol une demande d'enquête de la police britannique. Le but visé était apparemment de mettre une officine pornographique hors d'état de nuire. « Ces Anglais, ils sont franchement piqués », se plaignait le petit commissaire. « Ça se voit bien que vous n'êtes pas un, enfin quoi, un pornographe ! Cette histoire est ridicule, pensez un peu, nous déranger à trois voitures pour un truc où c'est écrit couac-couac... »

L'incident n'avait pas eu de suites, mais je me rendais compte que, au niveau des intentions, le danger restait sérieux. L'obsession anti-sexuelle de l'administration britannique était toujours aussi intense, à tel point que les Anglais n'hésitaient pas à intervenir en France même contre ce qui leur paraissait tomber sous le coup de leurs propres lois.

Le cas le plus mémorable d'abus dans ce genre d'affaires avait été celui des poursuites en correctionnelle engagées en 1929 par le Parquet de Nice contre Frank Harris lorsqu'il avait fait imprimer à compte d'auteur, dans cette ville, la première édition de *My Life and Loves*. Le véritable plaignant était le gouvernement britannique, par ambassade interposée, Interpol n'existant pas encore. Pourquoi le Parquet et les tribunaux français avaient-ils agi ainsi, se conformant aux ordres des diplomates britanniques, comme s'ils étaient en présence de leurs supérieurs hiérarchiques ?... Il faut croire que le prestige

financier de l'Angleterre sur la Croisette et la Promenade des Anglais était suffisamment éblouissant pour faire de la Riviera un protectorat de la Couronne... Ce procès illégal s'était terminé par l'acquittement du prévenu, mais la décision ne fut pas obtenue pour vice de forme, mais à cause des efforts héroïques déployés par Harris, qui avaient permis de déclencher l'intervention de nombreuses personnalités internationales, et mis en évidence l'absurdité de la plainte.

Frank Harris, épuisé par son exploit, et incapable d'en utiliser les retombées, avait alors cédé les droits de publication de ses mémoires à mon père, et était mort peu après. La perfide Albion n'avait donc remporté là qu'une victoire à la Pyrrhus car, bien qu'elle ait eu la peau de l'insolent, elle avait assuré la gloire de son œuvre dans le monde entier.

Cette pantalonnade judiciaire avait eu lieu un quart de siècle plus tôt, mais les choses n'avaient pas beaucoup changé. Sans doute la France jouait-elle moins le rôle de paillasson face à une Angleterre affaiblie, mais l'intervention récente de la Sûreté montrait que les fanatiques anti-sexuels d'Outre-Manche n'avaient pas désarmé. Olympia était dans leur collimateur, et les horribles Girodias, pornographes de père en fils. Ils n'allaiient pas s'avouer battus ! N'oublions pas qu'à l'époque, dans le Royaume-Uni, on fouettait encore rituellement les gosses des écoles pour les moindres incartades...

N'empêche : en s'adressant à la Sûreté Nationale pour exécuter leurs basses œuvres, les limiers zélés de Sa Majesté avaient gaffé. Leur interlocuteur prédestiné, c'était la Brigade Mondaine. Peut-être avaient-ils été abusés par l'appellation un peu frivole de cette institution, mais je craignais le jour où ils en découvriraient les mérites...

Jean-Jacques savait, comme moi, que la seule tactique valable consistait à aller de l'avant et à consolider nos positions. Il s'agissait, en somme, de s'imposer par la force de l'évidence, démontrant que la pulsion érotique joue un rôle indispensable dans la création littéraire.

Un matin, il entre dans la pièce vitrée qui me sert de bureau, un manuscrit à la main. Il a la mine grave, ce qui chez lui est

inhabituel. Il s'assied en face de moi et m'explique son problème.

« Ecoute, je veux te demander un service. Un avis plutôt. Peux-tu lire ce manuscrit d'ici demain matin ? C'est Paulhan qui me l'a remis. Un roman érotique dont l'auteur est inconnu. Paulhan a écrit un commentaire, un très beau texte d'ailleurs. Il l'a appelé *Le Bonheur dans l'Esclavage*, c'est très fort, tu verras... Ce bouquin, c'est du Sade à l'envers : le masochisme féminin raconté du point de vue de la femme, et c'est vraiment très bien fait. Une belle écriture, froide, qui convient parfaitement... Ah oui, j'oubliais, ça s'appelle *Histoire d'O*, et ce titre bizarre, je trouve ça plutôt bien, non ? »

« Il m'a l'air enchanteur, ton truc », dis-je. « Quel est ton problème ? Pourquoi veux-tu que je le lise, ce manuscrit ? »

Jean-Jacques réfléchit un court moment avant de s'expliquer.

« Il y a plusieurs choses. D'abord le fait que ce livre me semble être le premier du genre qui défie ouvertement les bonnes mœurs, comme disent les flics, sans pour autant être du simple porno... Paulhan ne se donnerait pas tant de mal si le bouquin était quelconque... Mais il y a aussi le fait qu'il s'agit d'un roman, et un roman contemporain. Tu vas me dire que je m'étais bien juré de ne pas toucher à la littérature moderne, au roman... »

« Je ne comprends pas, Jean-Jacques, il me semble que tu pousses le bouchon un peu loin. Enfin, Sade aussi, c'est du roman, non ? Et ce bouquin-là, *Histoire d'O*, tu me dis que tu lui trouves toutes sortes de qualités... Avec la préface de Paulhan, le mystère autour de l'auteur inconnu, tu as tout ce qu'il faut pour faire un vrai malheur, un grand coup ! Et tu tords le nez ? Tu n'es pas content ? Qu'est-ce qui te tracasse ? Tu le publies ou tu ne le publies pas, un point c'est tout. »

« Ecoute-moi un peu », répond Jean-Jacques. « Tu as toujours tendance à simplifier, ce n'est pas si facile ! Il me semble que ce livre a des qualités, c'est entendu, c'est peut-être même un grand livre. Admettons... Toi, tu t'es spécialisé dans le roman, cochon ou pas, c'est ton domaine, et si je te demande de lire le manuscrit, c'est pour que tu me donnes ton avis. Il ne faudrait pas que ce bouquin m'entraîne dans une bagarre judiciaire interminable, cela bloquerait entièrement mes autres

projets. Je te parle sérieusement, comprends-moi... Ce que je veux faire, c'est la réimpression des auteurs importants qui sont tombés dans le domaine public : des ventes assurées, et pas de droits à payer... Je pense même à un dictionnaire, figure-toi, un Littré modernisé... Enfin, j'ai mes plans, mes idées... Puisque tu es si excité, lis donc ce manuscrit cette nuit, et parlons-en demain, veux-tu ? Je dois déjeuner avec Paulhan, et je lui ai promis une réponse. »

Jean-Jacques a raison, pourquoi s'exciter... Mais quand même... Ce tas de papier me brûle les mains, et dès la fin de la journée de travail je regagne La Bûcherie au trot, et je m'enferme dans ma tour d'ivoire. Je déconnecte le téléphone et, un verre de bourgogne à la main, je commence ma lecture. Je plonge dans le roman, gardant le texte de Paulhan pour plus tard : d'ailleurs, c'est une postface. L'atmosphère me semble lourde à souhait, le suspens de bon aloi, le personnage d'O un peu trop flou, mais peut-être est-ce une qualité ? Roissy me paraît décevant, et pourtant efficace. Les deux fins alternatives, je les trouve franchement regrettables, faiblardes... et le texte de Paulhan me procure un vrai bonheur.

« Alors, maître, le verdict ? », s'enquiert Jean-Jacques, que je découvre le lendemain matin dans son bureau en train d'astiquer sa collection d'armes blanches... Car il a de ces bizarreries, mon cher collègue, des manies d'un autre monde, d'un autre temps : il aime les armes. C'est un pornographe militariste, un type contradictoire.

« J'ai des critiques à faire, bien entendu, mais je ne les ferai pas, car elles ne serviraient à rien. Le livre a tout le mystère voulu, c'est élégant et ça peut avoir un succès fou dans les salons et dans les chaumières... Franchement, Jean-Jacques, laisser passer une chance pareille, ce serait monstrueux ! Tu es protégé par le texte de Paulhan, l'éminence grise de Gallimard, c'est quand même quelque chose. Et tout le monde voudra savoir qui est la mystérieuse Pauline Réage... Pauline, Paulhan... Ecoute, *c'est une affaire en or*... J'ai une proposition à te faire : je voudrais acheter les droits anglais et sortir ma traduction en même temps que ton édition française. Nous serons deux à défendre le livre, en cas de coup dur nous nous aiderons l'un l'autre... Je t'en prie, arrête de faire l'idiot, tu as

tort de te poser des questions. Et laisse donc tes couteaux tranquilles. »

« Bon », marmonne Jean-Jacques. « D'accord, je vais dire ça à Paulhan. »

« Et maintenant, Jean-Jacques, tu vas me dire qui est l'auteur. Si je deviens l'éditeur anglais du livre, j'ai autant de droits que toi de le savoir. »

« Non, je ne peux pas te le dire », déclare Jean-Jacques avec son air buté.

« Alors tu ne le sais pas toi-même ? »

« Il se trouve que je le sais », me précise-t-il. « Mais j'ai promis de ne le dire à personne. Et ça vaut sans doute mieux pour toi de ne pas le savoir. »

« Tu as peur que je crache le morceau à la Mondaine si on m'interroge ? »

« Non, espèce d'idiot ! », s'indigne Jean-Jacques. « Bien sûr que non, mais si tu ne sais rien, cela te donne une raison supplémentaire de ne rien raconter. Ne rien savoir, ça convient à ton genre innocent. »

« Tu es un beau salaud, Jean-Jacques ! Enfin, passons ! Ecoute un peu, je peux faire traduire le livre en deux mois. Si tu acceptes ma proposition, on peut sortir les deux éditions en même temps, courant juin. D'accord ? »

« Tope-là ! », dit Jean-Jacques.

Mes traducteurs de choc étant tous occupés, Austryn avec le divin marquis, Pat Bowles avec le divin Beckett, Alex avec les divins romans qu'il me produisait à un rythme accéléré, il y avait, dans l'orbite du groupe Merlin ce jeune couple sympathique, récemment débarqué, Baird Bryant, un Californien, et sa jolie femme, Denny... L'un et l'autre écrivaient assez bien, et ils entreprirent la traduction à deux, mais le résultat se révéla fort décevant. Pauvert était sur le point de sortir le livre en français, et pour tenir le calendrier convenu avec lui, j'ai été obligé de mettre en fabrication une traduction que je savais médiocre.

Les premiers temps nous déjeunions souvent ensemble, Jean-Jacques et moi, avec un assortiment de copains et d'amis

dans les petits restaurants pour étudiants de la rue Hautefeuille, communément appelés graillons, mais depuis que la fortune nous souriait ces déjeuners avaient lieu dans des établissements de plus haute tenue, non loin de notre quartier général de la rue de Nesle.

Nous fréquentions beaucoup un restaurant basque, qui avait l'avantage d'être tranquille et discret. Nous avions tout loisir d'y parler de nos affaires sans craindre les oreilles indiscrettes — car nous ne savions que trop bien que nous étions considérés par les éditeurs sérieux comme des gens dangereux, des hors-la-loi, des types qui voulaient démolir l'ordre établi.

Ils en vivaient, eux, de cet ordre établi, des prix littéraires, des honneurs qui ouvraient l'accès aux marchés d'Etat, aux subventions — et des gens comme nous représentaient effectivement un réel danger de déstabilisation pour leur industrie. Leur position était compréhensible : ne nous considérions-nous pas nous-mêmes comme une sorte de mafia anti-censure, anti-ordre établi, un contre-pouvoir à demi clandestin voué à la marginalité militante ?... Ah, nous n'étions certes pas des « industriels du livre »... !

Depuis les temps héroïques de l'Affaire Miller et de la bagarre du *Pain de la corruption*, jusqu'à celle qui m'avait coûté les Editions du Chêne, j'avais suivi une évolution qui allait de plus en plus dans le sens d'un défi global. L'alliance formée avec Jean-Jacques Pauvert n'avait fait que renforcer en chacun de nous deux la même tendance, et notre exemple encourageait d'autres jeunes éditeurs, tels Claude Tchou et, surtout, Eric Losfeld à se lancer dans le non-conformisme... Lorsqu'on s'engage dans un combat de ce genre contre l'ordre établi, il ne peut être question de reculer ni d'abandonner. Nous avions plutôt tendance à constituer un mouvement, une mode intellectuelle, qu'à nous grouper en un syndicat... Nous étions beaucoup trop individualistes, pas assez affamés de pouvoir financier et professionnel... et puis, la cause de la liberté est toujours plus difficile à définir de façon cohérente que celle du pouvoir et de l'argent — par la force des choses ! Il n'empêche : si nous avions compris alors la chance qui nous était offerte, nous aurions pu créer un contre-pouvoir efficace au sein de l'édition, et contribuer à la renaissance culturelle du

pays, qui en avait bien besoin... Mais pourquoi pleurer sur ce qui n'a pas été ?

J'avais le verre à la main quand la porte du restaurant s'ouvrit pour laisser apparaître un Jean-Jacques surexcité.

« Ecoute, lâche ton verre, c'est sérieux », m'apostropha-t-il. « Les gens de la Mondaine sont déchainés au sujet d'*Histoire d'O*. Ils viennent de passer au bureau. Ils m'ont dit qu'ils voulaient absolument identifier l'auteur du livre. Ils prétendent savoir qui c'est, mais ils exigent que nous le leur confirmions. J'ai expliqué à l'ignoble inspecteur Laffont qu'il perdait son temps, que je n'avais pas à répondre à ses questions... Le secret professionnel, et tout ça... Alors il s'est fâché pour de bon et il m'a remis deux convocations. La première est pour moi, un interrogatoire en règle demain à la Brigade Mondaine, et il m'a prévenu que ça durera toute la journée. L'autre convocation est pour toi, bien sûr, pour après-demain. La voilà... Ce brave Laffont semble s'intéresser tout particulièrement à toi, je te préviens. »

« Ah bon », commentai-je en jetant un coup d'œil distrait sur le papier que me tendait Jean-Jacques. « Je crois qu'il va falloir distribuer les rôles, qu'en penses-tu ? »

Le lendemain soir nous attendions Jean-Jacques à la terrasse d'un café, Christiane, sa femme, moi et quelques amis. Quand nous le vîmes arriver, fort tard, il était dans un état de fureur concentrée qui nous disait assez clairement que la journée avait été dure, mais qu'il s'était bien défendu.

« C'est incroyable », nous déclara-t-il, « ils se sont mis dans la tête de prouver que Lucie Faure a écrit le bouquin ! Je ne sais pas qui leur a donné l'ordre de mettre en scène cette énormité, mais ça doit être quelqu'un de puissant... Bref, ils m'ont cuisiné toute la journée, ils m'ont menacé — la prison, le passage à tabac —, enfin, ils se sont ridiculisés jusqu'au bout, comme d'habitude. En gros, c'est très simple, je m'en suis tenu à ma position première : « Je sais qui a écrit *Histoire d'O*, mais je ne vous le dirai pas. D'autre part cet interrogatoire est illégal, vous me faites perdre mon temps, laissez-moi partir. »

Tout le monde riait de bon cœur, sauf Jean-Jacques qui

grinçait encore des dents : c'était un garçon qui prenait certaines choses trop au sérieux.

Le lendemain je me dirigeai à mon tour d'un pas léger vers la Tour Pointue. On pénétrait tout d'abord dans la cour carrée de la Police Judiciaire, escalier à gauche, deuxième étage. Pour accéder à la Brigade Mondaine il fallait franchir le purgatoire, un espace ménagé entre deux rangées de cages à putains. Dans ces enclos grillagés la Mondaine détenait sa récolte de la nuit, filles de joie, petits souteneurs, avorteurs, colporteurs de drogues diverses, et le visiteur devait se soumettre sans broncher à l'assaut verbal que son passage ne manquait pas de déclencher. Mon arrivée dans la salle où se tenaient les inspecteurs de service créa un petit mouvement de foule : pour ces braves gens j'étais, plus encore que mon ami Jean-Jacques, « un cas ». Un pornographe de *langue anglaise*, c'était du jamais vu, c'était moderne. Je fus immédiatement conduit au bureau du commissaire principal qui dirigeait la Mondaine.

« Ah, c'est vous, asseyez-vous, Môssieur », me dit-il d'un air pincé. « Alors c'est vous le célèbre Girodias ? »

« Eh oui, Monsieur le Commissaire », lui répondis-je d'un air soumis.

« Hmm », grogna le policier. « Cela vous fait plaisir de vous trouver ici ? »

« Modérément, Monsieur le Commissaire. »

« Eh bien, j'espère que vous allez apprécier notre hospitalité, Môssieur Girodias. Ces messieurs vont s'occuper de vous. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Etroitement encadré par cinq ou six policiers, je fus conduit dans un petit bureau dont on ferma la porte à clé. Un inspecteur principal que je ne connaissais pas s'installa derrière une table et me fit asseoir en face de lui, tandis que les quatre autres bonshommes me serreraient de près. L'un d'eux, assis juste derrière moi, et dont je savais que c'était Laffont, le plus venimeux de la bande, ne cessait de donner des petits coups de pied contre le barreau de ma chaise, à intervalles réguliers, un truc à lui que je trouvais insupportable. Mais il n'était pas question de paraître ébranlé par cette mise en scène ridicule, je ne pouvais répondre utilement à leur tactique minable qu'en affectant la plus grande indifférence.

Tout le monde m'interrogeait plus ou moins simultanément, et je répondai plus ou moins au hasard, d'un ton courtois et décontracté.

« On aurait pu se passer de cette séance », dit à un moment l'inspecteur principal, assis de l'autre côté de la table, « puisque le renseignement que nous cherchons, votre ami Pauvert nous l'a donné ici même, hier. Mais, puisque vous êtes là, on voudrait en avoir la confirmation. Dites-moi : qui est l'auteur d'*Histoire d'O* ? »

Je partis d'un éclat de rire qui n'était pas feint : ces types étaient incroyables, on se serait cru dans le plus mauvais film jamais tourné par Fernandel.

« Comment voulez-vous que je vous réponde ? », rétorquai-je. « Je n'en sais rien. Mais si vous voulez que je vous répète ce que Pauvert vous a dit, il faut que vous me disiez d'abord ce qu'il vous a dit. Moi, je n'en ai aucune idée. »

Silence interloqué. Le principal me fixait de ses petits yeux bulbeux en essayant d'analyser la réponse de l'interpellé, puisque tel semblait être mon statut juridique du moment.

« Non, ce n'est pas ce que j'ai dit ce que vous dites là », protesta le principal. « J'ai dit qu'il est venu à notre convocation. Mais », ajouta-t-il d'un air embarrassé, « ce qu'il nous a dit c'est qu'il savait qui avait écrit *Histoire d'O*, mais qu'il ne nous le dirait pas. »

« Ah, c'est différent », remarquai-je hypocritement. « J'avais mal compris votre question. Alors que voulez-vous que je vous dise au juste ? »

Le tempo des coups de pieds sur ma chaise s'accélérait, la tension montait.

« Qui a écrit *Histoire d'O* ? », insista quelqu'un.

« C'est une bonne question », dis-je. « Mais elle n'est pas nouvelle. Je ne peux pas aller dans un dîner sans qu'on me la pose dix fois. Et que voulez-vous que je réponde ? Simplement que je ne sais pas, c'est tout. »

Le principal avait repris du poil de la bête, et il m'asséna, après avoir bien réfléchi, cette question sauvage :

« Bon, vous avez dit que vous saviez que Pauvert savait qui avait écrit *Histoire d'O*... Nous aimerais savoir qui pensez vous que Pauvert croit avoir écrit *Histoire d'O*. Hein, qui ?... »

« Comment pourrais-je le savoir ! », protestai-je. « Je pense qu'il croit savoir, et sans doute de bonne foi, le nom de l'auteur d'*Histoire d'O*, mais ça ne veut pas dire qu'il a raison de croire ce qu'il croit au sujet de l'identité de cet auteur. Vous comprenez ? J'ai l'impression qu'il se fait des illusions. »

« Eh ben », intervint un petit malin, « si vous croyez qu'il se trompe, et que ce n'est pas la personne qu'il croit qui a écrit *Histoire d'O*, vous pouvez au moins nous dire qui c'est qu'il croit qui n'a pas écrit *Histoire d'O*. »

« Ça ferait vraiment beaucoup de monde », remarquai-je, raisonnable. « Je ne pense pas que ça vous serait bien utile de savoir qui je pense que Pauvert pense ne pas avoir écrit *Histoire d'O*. Ça pourrait être n'importe qui, des millions de personnes, même jusqu'en Chine. »

« Hmm », dit le principal. « La question était mal posée, peut-être. Je ne sais pas pourquoi vous nous parlez toujours de ce Monsieur Pauvert, après tout c'est vous qu'on interroge. Alors, répondez : qui a écrit *Histoire d'O* ? »

« Mais je ne sais pas, moi », répondis-je en faisant mine d'être au bord des larmes. « Ça pourrait être n'importe qui capable d'écrire. Ça pourrait être Pauvert lui-même, après tout il possède un stylo. »

« Ah, ha ! », aboya le principal, l'œil brillant. « Alors, d'après vous, c'est Pauvert l'auteur ? L'auteur et l'éditeur, hein — mais pourquoi pas ?... Le reste, c'était de la poudre aux yeux, bien sûr. Ça devient clair, ce que disait Pauvert, qu'il connaissait bien l'auteur, mais qu'il ne nous dirait pas qui c'était. Puisque c'était lui ! C'est vous qui venez de nous le dire ! »

« Mais non, mais non ! », protestai-je. « Je vous ai seulement dit que Pauvert avait un stylo. C'était une façon métaphorique de vous dire que n'importe qui pouvait être soupçonné d'avoir écrit *Histoire d'O*, vous comprenez ? »

« Métaphorique ? », demanda l'un des argousins. « Quès aco ? Encore des mensonges ? »

Le principal balaya du bras cette intervention peu constructive, et il me fixa de ses petits yeux protubérants qui reflétaient à la fois la plus grande confusion, et la plus grande détermination.

« Vous allez nous répondre », dit-il sobrement. « Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Si j'ai bien compris, vous savez que Pauvert croit savoir qui a écrit ce bouquin, mais vous ne savez pas qui est cette personne à laquelle il pense ; et pourtant vous dites aussi que vous pensez que Pauvert se trompe. Avouez que ça ne tient pas debout, ces deux réponses, vous nous cachez quelque chose. »

« Oh, certainement », répliquai-je d'un air dégagé. « Je ne vais pas vous raconter ma vie, hein ? Je ne comprends rien à vos questions, je voudrais m'en aller. »

« Pas si vite ! », rugit le principal. « Après tout vous êtes aussi l'éditeur du livre, vous devez connaître l'auteur ! »

« Ça ne serait pas Lucie Faure, l'auteur, par hasard ? », lança une voix qui venait de derrière moi, celle de l'inspecteur Laffont.

« J'ai acheté les droits de publication à Pauvert, et le nom de l'auteur ne figure pas dans notre contrat. Puisque je vous dis que c'est un secret. »

« Lucie Faure ? », insista-t-on. A une telle question je ne pouvais que répondre en haussant les épaules. Ces braves gens semblaient découragés, mais le principal fit une ultime tentative :

« Vous avez bien une *petite* idée ? Tout ce temps qu'on a passé avec vous, ce n'est pas pour rien ?... »

« Eh, j'ai bien peur que si ! », répondis-je en me levant. « Monsieur l'inspecteur principal, si vous n'avez pas d'autres questions, j'aimerais bien m'en aller. Non, non, ce n'est pas la peine de me raccompagner. »

Il n'est guère que midi quand je me retrouve à l'air libre : de ces trois heures, je m'en souviendrai... Je retraverse le fleuve dans le sens inverse, le cœur léger, et vais retrouver mes amis là où ils sirotent leurs apéritifs respectifs.

« Alors, Girodias, as-tu fini par apprendre qui a écrit *Histoire d'O* ?... »

La vie à La Bûcherie n'était pas aussi calme que je l'aurais souhaité. Je me souvenais avec nostalgie des premières semaines, quand j'étais l'unique habitant de ce charmant établissement. Puis je m'aperçus que je n'étais plus seul, que

j'avais un voisin de palier, un certain Marceau dont l'air étonné et un peu triste me rappelait quelqu'un, quelque chose : sans son masque blanc et son costume de clown, je n'avais pas reconnu le mime... Elisabeth semblait décidée à ne prendre comme locataires que ses fidèles, des gens qu'elle connaissait depuis toujours, et je me trouvai bientôt le seul de ses amis récents parmi un nombre considérable d'amis anciens.

La Bûcherie se peuplait à tous les étages de photographes de mode, de princesses russes et autres personnages exotiques, ce qui donnait à l'ensemble l'allure d'une croisière de plaisance. J'improvisai moi-même parfois des soirées-beuveries dans mon studio où j'invitais dix, vingt personnes, parfois plus. On savait comment ces fêtes-là commençaient, mais l'on se souvenait mal, le lendemain, la tête lourde et les yeux bouffis, de leur conclusion. Pour éviter les conflits et réclamations des voisins, il était recommandé de ne pas oublier d'inviter Elisabeth car sa présence redoutable suffisait à désarmer les protestataires. Elle était la patronne de l'établissement, et aussi la plus forte buveuse : son génie de la vitupération se déchaînait dès qu'elle avait un verre dans le nez et une victime à portée de voix. Or sa voix, organe unique au monde, tour à tour provocant et enjôleur, portait très loin, et son art de la dérision était d'une efficacité meurtrière... Elle répandait donc, avec beaucoup de bonne humeur, la terreur la plus absolue dans son entourage.

Je l'aimais beaucoup, malgré ses violences verbales et son injustice quasi fonctionnelle, en grande partie à cause de sa drôlerie spontanée qu'accentuait encore cet organe russe claironnant, dont elle tirait toujours le meilleur parti. Mais aussi parce qu'elle était fort intelligente, et dans l'ensemble nettement plus généreuse qu'égoïste. En fait elle était les deux — alternativement, ou même simultanément —, toujours avec la même fougue démonstrative. C'était un cas, une femme merveilleusement dangereuse... A bien des égards elle me rappelait Michel Bogouslavsky, resté au fil des années mon mentor et mon ami après avoir été le grand copain de mon père, et l'admirateur transi de ma mère. Il y avait entre ces deux spécimens exacerbés du génie slave une ressemblance physique assez frappante, surtout dans la rondeur et le teint coloré — à ceci près que le visage de Bogous était raviné comme un vieux

chaudron alors que celui d'Elisabeth était fin et séduisant dans sa rondeur slave.

Le pauvre Bogous avait perdu Dillie, sa femme adorée, après un long déclin qui s'était achevé sur une scène d'enterrement telle qu'on ne sait savait qui il fallait plaindre le plus, de celle qui partait dans la tristesse d'une vie inachevée, ou de celui qui lui survivait alors qu'il avait perdu toute raison de vivre... Après cette tragédie il avait fallu des années à Michel pour retrouver un relatif équilibre, et l'amitié qu'il portait à Mars, ma mère, avait contribué à faire renaître en lui le goût des relations humaines. Il sentait qu'elle le comprenait, qu'elle l'admirait, et qu'elle s'était habituée depuis longtemps à la hure haute en couleur de son vieil ami. C'était d'ailleurs une amitié fort ancienne qui avait lié les deux couples : après la Grande Guerre, Mars et Jack avaient été les témoins du mariage de Dillie et de Michel.

Or Jack était mort, Dillie aussi, et cette double catastrophe avait peu à peu suscité un rapport nouveau entre les survivants. Quand ma mère quittait sa maison pour passer un week-end à Paris, il y avait toujours dans son emploi du temps un mystérieux déjeuner en ville pour lequel elle se préparait avec le plus grand soin. C'était une surprise pour nous tous de regarder la transformation de Cendrillon, la soudaine métamorphose de la modeste campagnarde en femme du monde, mais il eût été fort malséant de faire la moindre allusion au sujet, ne serait-ce qu'en lui adressant un banal compliment sur son élégance... Or c'était un secret de Polichinelle : nous savions fort bien qu'elle allait déjeuner avec Michel. Pourquoi cette réserve, cette pudeur chez une grand-mère qui avait connu la vie sous ses couleurs les plus contrastées ?...

« Il y a anguille sous roche », disait Sylvie, qui était plus proche de Mars qu'aucun de nous quatre.

En fin d'après-midi Mars réapparaissait, toute animée et le rose aux joues, fraîche et juvénile... J'avais cru comprendre qu'un échange de lettres fort abondant entre elle et Michel comblait l'intervalle de ses visites à la capitale... Tout cela me semblait assez fantastique, à vrai dire, car je déjeunais moi aussi parfois avec mon vieil ami Bogous, toujours très joyeusement d'ailleurs, et sa réserve sur ce point précis me

paraissait merveilleusement signifiante. Je pressentais qu'il brûlait de me parler d'elle et qu'il faisait un effort quasi surhumain pour se restreindre à quelques questions apparemment banales sur sa santé, ou sur la vie qu'elle menait avec sa propre mère, l'inimitable Mamita. Mais qu'aurait-il pu me dire ? Me déclarer sur le ton de l'homme d'affaires qui fait une confidence à un collègue : « Il faut vous dire, mon cherr ami, que je suis terrrrriblement amoureux de votre petite ma-man ? » Allons donc ! Impensable... D'ailleurs nous étions tous amoureux d'elle.

Au cours d'un mémorable week-end à Thiergeville, ma mère avoua : « Je ne sais pas comment tu prendras ce que j'ai à te raconter, fils, mais je suis sûre que tu es capable de me comprendre... Il n'y a qu'à toi que je puisse dire cette chose... Il s'agit de Michel, tu sais. Eh bien, Michel et moi avons été les meilleurs amis du monde quand Jack vivait, et puis, enfin, depuis cette époque notre amitié s'est renforcée... A la mort de Dillie il a terriblement souffert, je lui écrivais souvent, c'était une épreuve très douloureuse pour lui, et personne au monde ne pouvait le comprendre mieux que moi... Puis le temps a passé, il s'est installé dans sa solitude; et chaque fois que je venais à Paris j'allais le voir. Nous déjeunions ensemble, je ne vous l'ai jamais dit à vous autres, ce n'était pas la peine, j'imagine que vous le saviez bien, vous, mes enfants. Vous saviez combien Michel et moi étions de bons amis... Eh bien, voilà : un beau jour, il n'y a pas très longtemps, Michel m'a demandé de l'épouser... Il était très ému, et sa sincérité, sa solitude, son amitié, tout enfin, comment te dire, fils ? Je lui ai dit que j'avais besoin d'y penser, il me fallait du temps, et je sentais bien que de ne pas lui dire non tout de suite, pour lui cela voulait dire oui... Mais voilà, je me suis rendu compte, ah ! mon Dieu, d'une chose affreuse... Pour moi ce mariage c'était une façon d'être des compagnons, des amis. Il n'était pas question de... A mon âge, je n'aurais jamais cru qu'il puisse penser que... Ah ! fils, c'était vraiment terrible, mais j'ai bien réfléchi... Je lui ai dit non, et je sais que c'était injuste, cruel. Que ça l'a rendu très malheureux. Il fallait que tu saches, voilà, je t'ai dit. »

Les nuages s'accumulaient sur ma mère, une personne pourtant bien faite pour donner aux autres le bonheur, et pour le goûter elle-même. La mort de son père après celle de son mari, ma séparation d'avec Laurette, sans doute aussi mes désastres professionnels... La mort lente de mon cousin Mowgli, ce neveu qu'elle adorait et qu'elle avait vu partir, rongé par les amibes qu'il avait ramenées d'Indochine et qu'il essayait, sans succès, de noyer dans des torrents de cognac... Et puis la mort foudroyante de Gervaise, une femme pour qui elle avait eu beaucoup d'admiration et d'amitié... Enfin la maladie soudaine qui avait atteint Gustavo, le mari de ma sœur Sylvie, ne laissant aucun espoir.

Mars avait dû partir d'urgence pour l'Argentine, juste à temps pour voir mourir ce garçon de la façon la plus cruelle, et elle ramenait avec elle sa fille et ses trois petit-enfants. Pendant son absence, la grand-mère dut être placée dans une pension pour vieilles personnes, bon chic bon genre, du côté de Sceaux, et je promis à Mars d'aller la voir tous les dimanches, et de la sortir. Le changement de décor avait fait chavirer Mamita dans une nouvelle phase de sénilité, caractérisée notamment par la manie du vol et de la dissimulation, grâce à quoi elle générait les psychodrames les plus maléfiques et les plus inattendus. Ses hôtes avaient bien de la vertu pour supporter cette vieille peste, avec son air d'innocence hébétée...

Eric et moi sommes allés accueillir les immigrants au Havre. C'était un dimanche d'hiver assez clair et très froid. Sylvie que nous avions vue disparaître dans une nuée romantique à vingt ans, nous la retrouvions ainsi, descendant de ce bateau quelques années plus tard, inchangée en apparence mais brisée à l'intérieur... Pilotée par Mars, entourée de ses trois bambins pétillants de vie, qui ne parlaient pas un mot de français, elle semblait à peine nous reconnaître : isolée dans sa misère, en état de choc, elle était incapable de percevoir les manifestations de vie qui l'entouraient. Je la voyais se déplacer d'un pas mal assuré sur les pavés bossus du port, raide comme un automate... Mars s'avérait incapable de capter son attention, et Eric l'observait d'un air navré, incrédule. Nous avions gardé le souvenir de son intense vitalité, de sa vocation pour le bonheur... Pour Eric qui avait été autrefois son compagnon

favori, le cauchemar des retrouvailles était encore plus insupportable que pour moi ; quant à Mars, il était facile d'imaginer son calvaire au cours de ces dernières semaines.

Comme il arrive souvent quand les adultes se trouvent aux prises avec une tension extrême, les enfants sont seuls capables de dissiper la crise. Les trois petits Argentins étaient charmants, et leur babil nous servit de prétexte pour éviter l'échange verbal au niveau des grandes personnes, que nous redoutions tous. *Tocar la nieve !* Ils chantaient en chœur leur enthousiasme pour le spectacle éblouissant de la neige qui recouvrait les champs et les arbres. Un prodige nouveau pour eux, une féerie nordique digne des plus beaux dessins animés... Il fallut donc s'arrêter pour jouer avec la neige, cette nouveauté invraisemblable qui leur ouvrait un monde inconnu, un nouvel univers — où ils oublieriaient peu à peu l'absence de leur père... Les deux garçons, Etienne et Eric, âgés de quatre et trois ans, me faisaient inévitablement penser à mes cousins perdus, Jacques et Mowgli, les merveilleux chenapans. Leur sœur Veronica, qui n'avait que deux ans, une mignonne petite blonde, leur donnait la réplique sur le plan de la féminité avec la précocité propre aux enfants du soleil.

On trouva un petit logement de fortune pour les nouveaux arrivants, que Sylvie s'employa aussitôt à humaniser et à décorer avec l'esprit d'improvisation qu'elle avait hérité de sa mère, pour qui le foyer passait avant tout. La façon qu'avaient les femmes de mon clan d'exploiter le moindre bout de bois ou de tissu, le plus humble pot de peinture ou de confiture pour l'intégrer harmonieusement dans le nid familial, m'épatait. Ce furent les tâches ménagères qui aidèrent Sylvie à sortir de sa torpeur catatonique... Bientôt les trois petits Sud-Américains parlèrent le parisien avec toutes les inflexions voulues, exagérant dans l'enthousiasme de la découverte les tics de la culture locale.

Nicole, mon autre sœur, s'était elle aussi rapprochée de nous, ayant entre-temps mis au monde deux petites Américaines blondes et charmantes, Audrey et Marcelle : cette famille-là étant en garnison du côté de Salzbourg, ma mère se trouvait fréquemment submergée sous une nouvelle vague de marmots, dont les deux vraies petites Françaises, Valérie et Juliette, mes

propres filles... Sa maison suffisait à peine pour loger quatre générations cosmopolites qui embrassaient le siècle, et même au-delà — depuis Veronica, trois ans, jusqu'à Mamita la délivrante, quatre-vingt-quinze printemps...

On voyait y arriver pour le week-end une foule très diverse de visiteurs adultes, et des festins spontanés s'organisaient, pleins d'imprévus... Les lits n'étaient jamais assez nombreux, il s'ensuivait un brassage de populations riche en surprises. Il m'arriva ainsi d'être amené à partager mon lit avec ma femme légitime, alors que dans la même chambre un autre lit abritait des inconnus, invisibles sous les couvertures, dont les glossements indiquaient l'humeur folâtre. Nous fûmes émerveillés de voir émerger le lendemain matin, de cette aimable pagaille, un couple tout neuf : Pierre, mon copain de toujours, venait de faire ainsi la conquête de la belle Pauline, cette cousine de Laurette dont j'avais été moi-même un fervent admirateur... Ils vécurent heureux et eurent par la suite non pas beaucoup d'enfants, mais deux quand même, qui vinrent grossir le contingent des nouveaux venus : Catherine et Eric.

Au bout d'un an d'existence, la vie socio-économique d'Olympia Press avait pris un rythme saisonnier assez précis. Le gros des ventes se faisait pendant l'été, quand arrivaient les touristes, et le chiffre d'affaires se réduisait à un mince filet pendant la saison froide. Il s'ensuivait que l'automne venu, la disette s'installait, qui frappait aussi bien l'éditeur que ses auteurs...

Avec les premières hirondelles, je me mettais au travail, créant de toutes pièces le catalogue des nouveautés à paraître au printemps. Un travail d'imagination pure, donc, parfaitement dans mes cordes, qui me plaisait beaucoup, autant pour sa gratuité que par son absurdité. Il s'agissait d'inventer des titres de livres, des noms d'auteur, et d'écrire à froid des « blurbs » — des textes de présentation pour ces romans imaginaires — suffisamment suggestifs pour convaincre le client à envoyer sa commande.

Cela ne ratait jamais : à peine le catalogue était-il envoyé que les dollars affluaient sous les formes les plus diverses, chèques,

mandats, billets. Cette fortune toute fraîche était aussitôt répartie entre les membres de mon équipe. Chacun choisissait les sujets qui lui convenaient le mieux parmi ceux que proposait le catalogue... et c'était à lui de rédiger deux cents pages de texte imprimé !

Alex Trocchi changea de pseudonyme : Frances Lengel se transforma en Carmencita de Las Lunas... John Stevenson, un jeune Anglais aux joues roses qui me concoctait à un rythme accéléré des biographies érotico-héroïques des Borgia, de Spartacus ou de Ramsès II, fut affublé du nom de Marcus van Heller — et quand Norman Rubington lui-même me livra ses premières épopées dans le style érotico-burlesque, un genre nouveau dans lequel il avait très vite affirmé une surprenante maîtrise, je le dotai d'un nom ronflant qui me paraissait convenir à ses rodomontades phallogratiques : Akbar del Piombo. Le poète canadien John Glassco, auteur d'un roman dédié au vice anglais, *The English Governess*, se choisit lui-même son propre nom de plume, Miles Underwood.

Il y avait aussi un Ezra de Richarnaud, un Bernhardt von Soda... Un Anglais remarquable, jeune et de belle prestance, qui enseignait sa langue aux jeunes filles de bonne famille dans un pensionnat à Athènes, me fournit les meilleurs titres sado-masochistes de mon catalogue sous une série éblouissante de pseudonymes féminins, tels que Ruth Less, Greta X, et surtout Angela Pearson. Il va de soi que nous recyclions les vieilles gloires du second rayon, le *Gamiani* de Musset, le *Portier des Chartreux*, qui fut traduit en anglais et lancé sous un nom d'auteur dont j'étais particulièrement fier, Beauregard de Farniente. *Les Trois filles de leur mère* de Pierre Louÿs parurent en anglais sous le nom de Peter Lewys, une translittération sans surprise.

La nouvelle génération de pornographes amateurs m'apportait une riche moisson que je décorai des titres les plus affriolants, *The Chariot of Flesh*, *The Enormous Bed*, *Roman Orgy*, *Cruel Lips*, *Until She Screams*, *The Pleasure Thieves*, *Wisdom of the Lash*, *The Woman Thing*, *A Gallery of Nudes*, *Inch by Inch*, *Busy Bodies*, *Tender was my Flesh*, *There's a Whip in my Valise*, etc. Tout cela était calculé pour chatouiller

les papilles érotogènes du lecteur, et je soignais mes titres comme un jardinier s'occupe de ses plus belles fleurs. Le catalogue était conçu de manière à porter le suspense libidineux à son apogée.

La production d'*Olympia* s'étendait de la métaphore de l'art à celle du porno, de la recherche exigeante, extrême, des écrivains-penseurs, Bataille, Beckett, Sade, Miller, aux effets délirants des champions de la parodie obscène, d'Ed Martin, auteur du remarquable *Busy Bodies*, à Akbar del Piombo, père de l'inoubliable *Fuzz Against Junk*. Sur le grand théâtre du sexe, l'art des cimes côtoyait celui des précipices...

Il ne s'agissait pas seulement de brouiller les cartes, d'entretenir la confusion des tactiques dans l'esprit de l'adversaire quotidien (en l'espèce la Brigade Mondaine), mais aussi, sur un plan plus subtil, de démontrer et d'affirmer l'unité d'Eros.

Il fallait confondre l'hypocrisie fondamentale d'une certaine coterie esthétisante pour laquelle seul le grand art peut justifier la mise en scène de la sexualité... Pourquoi Picasso, Rodin, Courbet ou Matisse seraient-ils seuls autorisés à montrer des corps en rut ? Cette licence ne leur était accordée qu'en raison de la place éminente qu'on leur attribuait dans le panthéon de l'art moderne, alors que des scènes identiques, traitées par des artistes peu ou mal connus, étaient condamnées et lourdement sanctionnées sous prétexte de leur lubricité inexcusable. Ce qui était le privilège du génie chez les uns était dénoncé chez les autres comme d'infâmes cochonneries... Ainsi la sexualité débordante qu'on trouve dans Henry Miller est condamnée ou pas, selon le contexte académique de l'époque : dans les années trente ou quarante, Miller est un vil obsédé sexuel ; dans les années cinquante, un écrivain de grand talent ayant droit à la liberté d'expression... Et plus tard on le considérera le Victor Hugo américain de la pansexualité...

D.H. Lawrence semble avoir compris mieux que quiconque le caractère éminemment vicieux du snobisme : *L'Amant de Lady Chatterley* est, plus qu'une provocation, une leçon de choses en forme de pamphlet. Un conte sexuel délibérément mis en scène pour établir les droits de chacun au rut et à l'érotisme.

De telles considérations m'avaient conduit à détruire la frontière que j'avais tracée au début d'*Olympia* entre les deux catégories de livres, celle de l'érotisme noble de Sade ou de Bataille, et celle des fantaisies pornographiques.

La couverture orange d'*Atlantic Library*, notre première collection populaire, étant trop facilement repérable par les douaniers anglo-saxons, je décidai de l'abandonner, de même que j'avais abandonné le grand format et la présentation « demi-luxe » réservés aux auteurs de haute volée. Désormais, la grande littérature et les petits romans érotiques seraient publiés indistinctement sous une couverture uniforme d'un vert olivâtre — couleur sagelement neutre qui passerait généralement inaperçue... Le format de poche permettait en outre au voyageur de lui superposer facilement une couverture bariolée, empruntée à quelque roman innocent... Malgré ce parti pris de discrétion, la couverture des *Travelers' Companion* n'en était pas moins facilement reconnaissable par ceux qui s'intéressaient à notre production, grâce à des ornements mineurs, bordure, cartouche, typographie distinctive.

En quelques semaines cette nouvelle incarnation d'*Olympia* fit subrepticement la conquête de tous les camps militaires américains d'Europe. Son nom aussi frappait juste, aussi bizarre et archaïque fût-il : *The Travelers' Companion*, un titre de style désuet que m'avait suggéré Austryn Wainhouse, et qui évoquait assez bien la littérature para-touristique en vogue à l'époque victorienne. Les G.I.s et les matelots de la sixième escadre des Etats-Unis, la U.S. 6th Fleet, qui croisait dans les eaux de la Méditerranée, baptisèrent la collection du nom réaliste de *greenbacks*, le même mot qui servait à désigner en langage imagé le sacro-saint dollar, dont c'est en effet la couleur... Nos *greenbacks* à nous avaient un avantage certain sur le papier-monnaie, car les militaires américains pouvaient les acheter pour à peine deux dollars, et les revendre plus tard à certains libraires aux Etats-Unis cinq ou dix fois le prix original : on joignait l'utile à l'agréable... On pouvait même les louer avant de les revendre, la couverture étant d'une couleur peu salissante, et la fabrication solide.

Oui, c'était un produit qui marchait ! Le risque que j'avais pris en habillant ma collection de cette livrée fort digne et un

peu triste allait exactement à l'encontre de ce qu'aurait fait d'instinct un vulgaire pornographe, mais le parti pris de discréction était payant, et la couverture que j'avais voulue invisible conquit une célébrité encombrante.

Le tirage de chaque livre se stabilisa empiriquement à cinq mille exemplaires. Il nous fallait de six à neuf mois pour écouler une première édition. Après quoi, si la demande perdurait, on réimprimait.

Nous recevions parfois des reproches assez véhéments de lecteurs de culture modeste qui avaient acheté, sur la seule foi de la couverture vert olive, des *greenbacks* qui leur semblaient par trop ésotériques, les traductions de Beckett, par exemple — mais c'était rare. Car même dans des cas de ce genre, la valeur de revente de l'ouvrage se révélait fort intéressante.

Mes auteurs recevaient (en plusieurs fois, bien entendu, car il fallait se méfier des instables et des fantasques) un salaire fixe égal à huit cents dollars, au début, qui s'accrut rapidement par la suite jusqu'à atteindre les deux mille dollars. En cas de réimpression du livre, on répétait le paiement... C'était clair et simple, et il y eut peu de bavures.

Au travail forcené du printemps succédaient les fastes de l'été et d'une partie de l'automne, car nous vivions d'après le cycle des semaines et des récoltes... Le vin et les femmes se partageaient ma vie, qui n'avait plus rien de mystique.

Il convient de noter ici que les grands bourgognes des années bénies, 47 et 49 (47 surtout !), étaient alors parvenus à l'apogée de leur subtile puissance... Mon maître Louison eût été fier de moi s'il avait pu voir son élève trébuchant joyeusement dans les escaliers... Tout était prétexte pour lever le coude, et je louvoyais dans un état de félicité inquiète entre flacon et jupon, essayant de ne pas tomber malade ni trop sérieusement amoureux.

Le jour de mon emménagement au dernier étage de La Bûcherie, dans un studio avec accès direct aux toits (qui faisait l'orgueil d'Elisabeth : « C'est pourr *toi* que je l'ai construit, ce nid d'ammoûrrr ! »), l'occasion de réunir quelques amis s'imposa comme une évidence. Malheureusement les pentes du toit étaient glissantes : aucun de nous ne s'y serait aventuré

dans son état normal, mais le ciel était si pur et si doux, la vie si étincelante, les têtes si légères, les rêves si fous, que ce toit nous parut à tous irrésistible, et que le besoin de l'escalader pour danser sur les nuages, sans égards pour les cinq étages qui nous séparaient de la croûte terrestre, s'empara de nous... De cette scène fantasque je n'ai conservé qu'une image précise : celle d'Elisabeth me poursuivant sur la tôle pentue, à la main un magnum de champagne braqué sur moi comme un fusil — le coup part, avec de la mousse en guise de fumée, et en guise de balle un bouchon qui me frappe en pleine poitrine... Je tombe, mort sans doute...

...Et je reprends conscience au petit jour, allongé dans un lit à baldaquin qui ne m'est pas encore familier. C'est pourtant le mien. En toile de fond un grand ciel pervenche où meurent en beauté les dernières étoiles du matin... Trop hébété pour m'insurger contre ces découvertes, pour m'étonner que sur ce lit soit posé un fauteuil qui m'enjambe et me surplombe, et que sur ce fauteuil se prélasses un nu très intéressant, un corps de femme, ma foi, dont je connais fort bien la propriétaire, quoique je ne l'aie jamais vue ainsi dévêtu... Cela devait-il fatidiquement arriver ? Sans doute y avais-je travaillé depuis des mois sans m'en rendre compte, ce qui expliquerait son sourire malicieux... Charmante surprise ! Délicate mise en scène ! La femme de mon ami... Je ne l'avais jamais contemplée de si près, ni aussi nue... Nos rapports amicaux et quotidiens faisaient qu'une telle éventualité m'avait longtemps semblé des plus désirables, mais également des plus improbables... Et puis, pourquoi ce fauteuil ? Aïe, ma tête ! Oui, je me souviens, hier nous avons beaucoup bu... Quand même, cette femme, la femme de mon copain, la jolie Américaine, est-ce qu'il n'y a pas erreur ? Pourtant elle est là, elle est bien là ! *Et comment !* Regardez-moi un peu tout ça... Si elle me sourit si gentiment, c'est qu'elle sait ce qu'elle fait. Donc...

Je m'étais trouvé là au moment où un couple qui avait fait son temps et perdu sa raison d'être se désagrégeait — un point c'est tout. Entre Muffie et moi une amitié de plus en plus intime s'était installée, qui ne pouvait guère conduire qu'à cette conclusion naturelle. Pas de drame, au contraire : une

impression générale de soulagement, d'accomplissement, de jubilation. Austryn lui-même était fort occupé par une autre femme, et les diverses transitions s'effectuaient sans heurts, comme dans un rêve prémonitoire.

Je me sentais mûr pour une période de stabilité, de monogamie, mais comme nous n'avions pourtant l'intention de cohabiter, Muffie se trouva une chambre dans le quartier, dont elle ne me donna jamais l'adresse. Elle semblait ne pas y avoir le téléphone, ou en tout cas je n'en connus jamais le numéro... Après des années de claustrophobie conjugale, il était facile de comprendre son désir d'indépendance, au moins symbolique. Elle jouait déjà un rôle essentiel dans ma vie, c'était ma brillante partenaire, il fallait que notre liaison amoureuse demeure légère et libre.

Jubilation rime avec libation, et je pense que Muffie, qui ne dédaignait pas de lever le coude, n'en était pas moins un peu jalouse du vin de Bourgogne. Sans doute n'avait-elle pas encore su découvrir le centre du vin dans les circonvolutions de son cerveau, malgré mes efforts éducatifs... Ah, si Louison avait été avec nous... J'étais un piètre professeur, un jouisseur instinctif, incapable de transmettre la sagesse et la poésie du vin dans le langage approprié... D'ailleurs, si j'admirais profondément les grands esthètes qui parlent du vin et de ses humeurs avec une précision admirablement subtile, un luxe d'images et de vocables consacrés, je ne pouvais m'empêcher de douter quelque peu de leur sincérité.

Le vin ne sert-il pas à enivrer ? Or l'ivresse échappe à toute définition, aussi subtile soit-elle, et les esthètes me paraissent fort pudibonds sur le sujet, pourtant inévitable, de la bonne vieille cuite.

En moi, c'était le côté fêtard de Dionysos qui l'emportait : la mesure m'était étrangère... Malgré mes papilles sensibilisées aux aspects les plus subtils de la dive bouteille, chez moi le poivrot l'emportait sur l'esthète — au point que j'en étais arrivé à aimer la gueule de bois, l'état sous-humain des lendemains atroces, avec la langue pâteuse... Oui, j'aimais cette douleur, j'éprouvais un certain plaisir dans ce décalage de la conscience. La carcasse de tous les jours en souffrait, mais j'en étais arrivé à

presque regretter cet état douloureux, maladif... La réalité, décidément, ne me convenait guère.

Le destin m'avait doté d'une compagne qui comprenait mon état d'esprit, une fille de l'Amérique puritaine, l'Amérique dure, qui s'était installée en Europe — à Paris, ville de liberté — pour s'affranchir une fois pour toutes du carcan de la vertu. Son parcours avait été sans faute : elle avait largué un mari devenu une habitude, et elle était à présent l'égérie du pornographe d'avant-garde qui se proposait d'abattre la tradition puritaire. Nous étions faits pour nous entendre, tant sur le plan amical qu'amoureux, mais il y avait toujours entre nous une sorte de décalage, j'avais toujours sur elle un grand cru d'avance... et parfois elle m'en voulait de m'endormir un peu trop vite après un dîner trop divinement arrosé.

De tous les coins du monde anglophone, depuis les plantations de Java jusqu'aux banquises de l'Alaska, on nous envoyait des manuscrits. Une aubaine pour les collectionneurs de timbres ! La qualité littéraire était, hélas, franchement décevante. Tous ces manuscrits s'entassaient dans un coin que nous appelions le *slush pile*, et ce tas d'immondices s'étendait dans toutes les directions, comme un glacier dans la phase du dégel. Hideux ! Affreux ! En proie à la mauvaise conscience, nous en ramassions de temps en temps une large brassée, Muffie ou moi, et passions une heure ou deux à trier. Pénible — mais nécessaire ! Pour découvrir un faible éclair de talent, il fallait se frayer un chemin à travers ce marécage nauséabond. Nous n'avions pas le droit de négliger la moindre chance : dans ce métier, il faut toujours expérimenter le miracle.

Nous savions fort bien que tous ces manuscrits dépenaillés nous étaient soumis en désespoir de cause, chacun d'entre eux ayant été refusé dix fois, cent fois et davantage par tous les éditeurs possibles et imaginables d'Amérique, d'Angleterre et d'ailleurs. Il y avait quelque chose de presque métaphysique dans cette confrontation de deux illusions perverses : celle du malheureux écrivain persistant à croire en son propre génie, et celle de l'éditeur rêvant d'un improbable chef-d'œuvre.

Dans le monde feutré des grandes maisons d'édition, le tri

des manuscrits d'auteurs inconnus est une opération subalterne, presque honteuse, qui se déroule de façon discrète dans un endroit retiré. On la confie aux employés les plus masochistes, les plus résignés, car cette fonction ne débouche sur rien, n'offre aucun espoir d'avancement. Ces soi-disant lecteurs ne lisent rien, ils se bornent à réexpédier le manuscrit avec une notice imprimée expliquant en termes circonstanciés que le Comité de Lecture n'a pas cru devoir retenir l'œuvre soumise, et qu'on souhaite à son néanmoins estimable auteur bonne chance... Pour qu'un manuscrit soit pris en considération, il faut un déploiement d'interventions à tous les niveaux. Le succès littéraire étant entièrement conditionné par une large convergence d'influences mondaines, le néophyte doit d'abord prouver qu'il dispose des relations utiles, car, c'est bien connu, on ne prête qu'aux riches. De même qu'autrefois il fallait être un cadet de bonne famille pour réussir dans l'armée, de même en littérature... C'est bien pourquoi, ayant assumé ma condition d'éditeur paria, je me sentais moralement et professionnellement obligé de me livrer moi-même à ce travail de sélection particulièrement démoralisant.

Il n'était quand même pas question de « lire » ces manuscrits : nous ne recherchions que des œuvres de talent ayant été éliminées par les éditeurs de Londres ou de New York en raison de leur contenu sexuel, ou de leur caractère insolite ou provocant. Pour juger de l'intérêt d'un manuscrit, la lettre d'accompagnement constituait la première éliminatoire, et le titre, la présentation de l'ouvrage nous dispensaient le plus souvent de l'ouvrir. Si on décidait d'aller plus loin, on lisait le premier paragraphe, parfois quelques lignes dans le corps de l'ouvrage. Dans un cas sur cent, la lecture d'un chapitre s'imposait...

En fin de compte, cette hiérarchie de manipulations ne produisait rien — et pourtant nous persistions à nous livrer à ce labeur ingrat... Par honnêteté intellectuelle ?... Par simple compassion envers les malheureux qui avaient investi tant de fol espoir dans leur misérable création ?... Si nous pataugions ainsi dans les bas-fonds de la création littéraire, c'était bien parce que nous étions comme eux, et que nous voulions y croire, au miracle.

En septembre 1954 je reçus une lettre qui me frappa par son style insolite. Un certain J.P. Donleavy, demeurant à Fulham, faubourg de Londres, m'avisa, avec une sécheresse très américaine, qu'il était l'auteur d'un manuscrit : d'environ 125 000 mots dont le titre était réduit à deux lettres « S.D. ». L'auteur me demandait si j'accepterais de lire son œuvre, tout en précisant qu'elle avait été refusée par une maison de New York en raison de son obscénité. « The obscenity is very much a part of this novel and its removal would detract from it. » Cette petite phrase était clairement destinée à me mettre en appétit, et ce cynisme décontracté me parut de bon augure. Ce n'était pas là l'approche d'un incompétent. Ce bizarre Américain — car ce ne pouvait être qu'un Américain — avait probablement quelque chose à dire.

Je lui envoyai une réponse de deux lignes l'invitant à nous soumettre son manuscrit.

Ledit manuscrit fut retenu à la douane française pour examen, je ne sais pourquoi, et après quelques démarches je finis par me le faire remettre. Mon espoir se révéla fondé : Donleavy était un écrivain formidable dans le genre picaresque, il possédait la verve des conteurs Irlandais avec en plus la dynamique américaine. Mais il avait le défaut de ses qualités : le roman était si extraordinairement désordonné, bavard et mal construit que tous les morceaux de bravoure qu'il contenait rataient leur effet.

Nous tombâmes d'accord sur cette analyse, Muffie et moi, et le 30 décembre j'écrivis à Donleavy une longue lettre dans laquelle je lui détaillai nos suggestions. Je lui affirmai que nous serions heureux de publier son livre s'il acceptait de le réviser dans le sens proposé, ce qui impliquait des coupures massives un peu partout. Quant au titre, j'insistai sur son insuffisance, et sur la nécessité de trouver quelque chose de plus convaincant.

Le 19 janvier 1955 Donleavy nous proposait un nouveau titre, *The Ginger Man*, qui nous parut bien meilleur, et acceptait de réviser et de raccourcir son livre selon nos suggestions. Je demandai à Muffie de préparer une liste circonstanciée de propositions pour le travail que Donleavy allait entreprendre. Les conditions de notre accord se définissaient au fur et à mesure de notre échange, et il me parut inutile

de rédiger et de signer un contrat d'édition en bonne et due forme puisque tout était dit dans nos lettres. A vrai dire la rédaction des contrats était pour moi un pensum, cela m'ennuyait prodigieusement.

Donleavy aurait souhaité avoir un contrat classique, mais il ne fit aucune difficulté pour y renoncer. Depuis le début d'Olympia, j'avais traité directement avec des gens qui avaient les mêmes préventions que moi contre les contrats, et qui préféraient conserver leur anonymat en raison de leur situation juridique irrégulière. Rédiger un contrat ne me paraissait utile, voire indispensable, que dans des situations spéciales, comme celle du fameux cinquième volume de Frank Harris. Pour le reste je me débrouillais avec de simples bouts de papier, et même, le plus souvent, avec de simples accords verbaux. A ceux qui s'en étonnaient, j'expliquais pompeusement que les contrats, comme les vierges trop pures, appellent irrésistiblement le viol. Plus de clauses vous alignez, plus de motifs de dispute vous suscitez ; les engagements deviennent des contraintes dont il est urgent de se débarrasser... Le charme de mon entreprise résidait dans son côté artisanal, et ne travaillant qu'avec des amis, une poignée de main suffisait. J'étais persuadé que si Donleavy était venu à Paris, la question du contrat ne lui aurait même pas traversé l'esprit.

Mais il y avait aussi la question argent. J'avais promis de lui faire parvenir 250 livres sterling, et jamais l'Office des Changes n'aurait autorisé un tel transfert pour un motif aussi douteux. En revanche, il m'était facile de lui faire remettre cet argent par l'entremise de mon ami Cliff, un libraire de Soho fort en gueule et haut en couleur qui lors de ses passages à Paris m'achetait des livres en quantité.

Je téléphonai donc à Cliff et l'avisai qu'un certain Donleavy lui demanderait 250 livres de ma part, et que je le priaïs de les lui donner dès qu'il se manifesterait. J'écrivis à Donleavy pour lui expliquer la chose... et là commencèrent les complications.

Quand mon auteur téléphona au libraire, celui-ci n'était pas chez lui, et Donleavy se mit aussitôt en tête qu'on lui avait menti, qu'il était l'objet d'une obscure conspiration. Muffie ne sembla pas trop surprise par cette manifestation paranoïaque.

« Ecoute, c'est un écrivain, après tout, il n'est peut-être pas

habitué à traiter avec des grossistes en pornographie », me dit-elle de sa voix toujours égale. « Il a eu peur des gangsters de Soho, mets-toi à sa place. »

Comme toujours, j'écoutai la voix de la raison : j'appelai Cliff par téléphone, et envoyai un mot à Donleavy. Deux jours plus tard l'incident était clos, mais il m'avait laissé une curieuse impression.

D'une part il confirmait ce que je savais déjà sur le tempérament extrêmement volatil des gens qui écrivent ; d'autre part il ancrait en moi le sentiment très clair que ma nouvelle carrière d'éditeur consacrait ma rupture définitive avec la société bourgeoise. J'avais fait un pari absurde, celui d'associer la découverte et le lancement de l'avant-garde littéraire avec une activité alimentaire de pornographe — et le rapport entre ces deux objectifs divergents s'annonçait riche en surprises. Néanmoins je tenais mordicus à ce défi — défi au bon sens aussi bien qu'aux bonnes mœurs —, puisque la remise en cause des vieilles règles de la société devait être totale... Ma sympathie allait toujours au prince nihiliste Piotr Alexeïevitch Kropotkine, 1842-1921, et à ses merveilleux amis pour qui la révolution était avant tout un état d'esprit, l'une des fonctions essentielles du génie humain. Que Dieu les garde !

Dans ses lettres Donleavy manifestait sur les questions les plus diverses une même inquiétude, une même extrême nervosité, et je faisais l'impossible pour le calmer. Son livre était l'œuvre de sa vie, l'aboutissement d'une longue recherche, et après le choc moral qu'il avait dû subir lorsqu'il avait essuyé les rejets des premiers éditeurs, la perspective de la publication prochaine l'avait mis dans un état proche de la démence. Il s'était méchamment compromis en me présentant son livre comme un chef-d'œuvre de pornographie, ce qui n'était pas le cas — et j'avais réagi en traitant son manuscrit comme une œuvre de qualité, mais qui exigeait un remaniement général dont Muffie et moi-même lui avions fourni la recette. En tentant sa dernière chance, c'est-à-dire en envoyant un manuscrit mal ficelé à une officine pornographique, il recevait enfin les conseils professionnels dont il avait besoin, et qu'aucun des éditeurs prestigieux auxquels il s'était adressé

auparavant n'avait songé à lui donner... Notre rapport s'était ainsi établi sur une base paradoxe.

Donleavy s'était aussitôt mis au travail, taillant son œuvre en pièces, la désencombrant de ses flatulences, la coulant dans un nouveau moule pour en faire le chef-d'œuvre pur et dur auquel il avait rêvé et qu'il n'avait pu réaliser faute d'un regard critique objectif de son propre travail. La deuxième naissance du *Ginger Man* n'en était pas moins dramatique et tourmentée, s'il fallait en juger par l'état des fragments que nous recevions par la poste : des collages raturés, retriturés — constructions démentielles que Muffie s'efforçait patiemment de réviser et de remettre en ordre, redécoupant et recomposant ces éléments chaotiques pour en tirer des chapitres. Sage-femme exemplaire, elle donnait sa forme définitive à ce rejeton tourmenté, tout en le mettant au monde.

« Il faut être patient avec lui », m'expliquait-elle. « C'est un exalté et un dépressif, il cherche quelque chose de précis et il ne sait pas ce que c'est... Et puis j'ai l'impression qu'il n'avait qu'un exemplaire de son manuscrit lorsqu'il a commencé son travail : il en perd des morceaux, il oublie, il s'énerve, il fait n'importe quoi... Je le soupçonne de travailler dans son lit, et de perdre des chapitres entiers entre les draps... Il faudrait peut-être savoir comment est sa femme, qui s'occupe du ménage ? Enfin, ne t'en fais pas, on s'en sortira, tu l'auras, Maurice, ton *Ginger Man*... »

Denise Clarouin avait créé sa petite agence, spécialisée dans la représentation en France d'écrivains de langue anglaise, quelques années avant la guerre. Elle avait été proche de mon père, et je l'avais rencontrée, sans doute une quinzaine d'années plus tôt, en deux ou trois occasions, mais quand j'entendis sa voix au téléphone, il me fallut le temps d'un bégaiement pour retrouver sa trace dans la masse diffuse des souvenirs.

Elle me laissa fort aimablement le temps de reprendre mes esprits en me parlant un peu du passé, de Jack, des dîners dans l'appartement de Neuilly. Quelques mots parfumés sur ma carrière d'éditeur, d'abord le Chêne, puis ce retour aux sources, Olympia Press, quelle merveilleuse idée, elle serait si heureuse de pouvoir m'aider... Excellent discours introductif, mais à quelles fins ? Elle représentait les plus grands auteurs, je n'étais qu'un paria de l'édition, que pouvait-elle attendre de moi ?

« Mon associée et amie, Doussia Ergaz, aimerait beaucoup vous rencontrer », m'annonça-t-elle de sa voix égale. « Elle voudrait vous parler d'un cas réellement intéressant. »

C'était urgent, et je lui donnai un rendez-vous pour cette dame russe que je ne connaissais pas, madame Ergaz, dès le lendemain. Tout en me disant que cela sentait un peu trop les bonnes œuvres... Allait-on me proposer les mémoires du prince Yossoupof, ou bien celles de Raspoutine lui-même ?

Quand je reçus Doussia Ergaz sous ma véranda le lendemain, ce fut bien d'un émigré qu'elle me parla. Cette dame était vive et plaisante, une intellectuelle Russe à l'ancienne, mais tout à fait à l'aise dans le monde moderne ; celle-là, au moins, avait bien réussi son émigration. Comme j'en avais eu le pressentiment, il s'agissait de venir en aide à un de ses compatriotes, un ami d'enfance, et elle en parlait avec une ferveur qui n'était pas celle d'un agent littéraire : il s'agissait visiblement d'une mission très personnelle.

Cet ami de Doussia Ergaz était un Russe de très bonne famille, et qui avait étudié à Cambridge. Après la révolution, elle l'avait retrouvé à Berlin, puis à Paris. Elle avait décidé pour sa part de s'installer en France et d'y vivre, tandis qu'il avait décidé de pousser son exil jusqu'aux Etats-Unis. C'était un poète, un critique, un écrivain, et depuis quelques années il gagnait sa vie à l'Université de Cornell où il enseignait la littérature russe. Au cours de chacune des phases de cette émigration, il s'était essayé à écrire dans la langue du pays, l'allemand et même le français, mais aux Etats-Unis il avait définitivement adopté l'anglais pour son travail d'écrivain. Il s'était fait naturaliser Américain... Trois ou quatre de ses romans avaient déjà été publiés en Amérique, qui avaient été remarqués, mais qui ne semblaient pas avoir fait, à en juger par la manière dont en parlait Madame Ergaz, des étincelles... Si tout cela était bel et bon, un tel préambule me paraissait mener dans la mauvaise direction.

« Chère Madame », dis-je, « vous savez que ma maison est, enfin, *spécialisée*, et votre ami le professeur Nabokov me semble affreusement respectable... »

Doussia Ergaz semblait très amusée par ma réaction : « Oh, je comprends votre méfiance ! Mais vous avez sûrement été amené à constater que presque tous les grands écrivains ont commis, tôt ou tard, une œuvre secrète. Prenez Pouchkine, par exemple... Or cette œuvre, on ne la découvre en général qu'après leur mort, et elle n'est plus alors qu'une curiosité sans valeur. Vladimir Nabokov ne s'est pas borné à un petit exercice de style dans le genre libertin, il a écrit un vrai grand roman — un livre exceptionnel, tout à fait remarquable, — sur l'un des thèmes les plus *choquants* qu'on puisse imaginer. Il l'a soumis à

quatre éditeurs américains qui le connaissent bien, qui l'estiment beaucoup... et les quatre se sont déclarés *horrifiés* ! »

Tout était dans ce dernier mot, la mimique exprimant l'horreur, le déroulement de cette langue russe sur la lettre *r*, comme un piano qu'on pousse sur la scène d'une salle de concert.

« Horrifiés, vraiment ? », dis-je. « Vous savez, les éditeurs américains s'affolent pour un rien. Est-ce que vous pensez sérieusement que le livre du professeur me ferait le même effet ? »

« Oh, sûrement pas, voyons ! », s'écria-t-elle. « Je suis persuadée que vous en serez émerveillé, au contraire ! Tout ce que je sais de vous me le dit, *vous verrez* ! »

Cette dame russe était tout à fait charmante — et je commençais à m'y connaître en Russes, et particulièrement en dames russes ! Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agissait, elle était venue pour me parler du roman de ce mystérieux Nabokov.

« Cela s'appelle *Lolita* », ajouta Doussia. « C'est le nom de l'héroïne. Une vraie séductrice, vous tomberez sous le charme. Je vous le fais porter demain, mais promettez-moi de le lire vous-même, et aussi vite que possible. »

« Promis, juré. Vous faites très bien votre travail, je sens que je vais rêver toute la nuit de cette Lola — pardon, Lolita... »

« Ah, c'est divin », dit Madame Ergaz en me tendant le dos de sa main, que j'effleurai de mes lèvres avec reconnaissance... La plus romanesque de tous les agents littéraires... ou la plus habile ?

C'est vrai que toute la nuit des pensées de fillettes me frôlèrent dans mes rêves, si bien que je dus réveiller Muffie pour l'entretenir de mon problème. La conversation se poursuivit jusqu'à l'aube, et c'est en bâillant que j'ouvris, au bureau, le premier volume du manuscrit de Vladimir Nabokov, qui en comportait deux, fort épais. La lecture du curriculum vitae qui figurait avant même la page de titre refroidit aussitôt mon enthousiasme.

« Né en 1899 à St. Péterbourg, Russie, j'appartiens à la vieille noblesse russe. Mon père fut un homme d'Etat

éminent, affilié au groupe Libéral, membre élu de la première Douma. Mon grand-père paternel a été ministre d'Etat et de la Justice sous le tsar Alexandre II. Mon arrière-grand-père maternel fut Président de l'Académie de Médecine.

Education : Ecole privée à St-Pétersbourg. Puis Cambridge (Trinity College), Angleterre. Diplôme avec mention, 1922.

Ma famille a fui la Russie communiste en 1919. Angleterre, Allemagne, France.

J'ai acquis une réputation considérable dans les milieux émigrés en tant que romancier et poète.

Mariage en 1925. Un fils né en 1934.

Emigration aux Etats-Unis en 1940. Suis devenu un écrivain américain. Citoyen des Etats-Unis depuis 1945.

Depuis 1940 j'ai enseigné la littérature dans diverses universités américaines, tout en poursuivant des études avancées d'Entomologie au Musée de Zoologie Comparée à Harvard (1942-1948). Je suis professeur de Littérature russe à l'Université de Cornell depuis 1948.

Prix Guggenheim de Littérature en 1943, et à nouveau en 1952.

Bourse décernée en 1951 par l'Académie des Arts et Lettres. »

Que pouvait-on rêver de plus blanc que ce Russe blanc ? Mon cœur se lamentait sur ce linceul impeccable sous lequel gisait, hélas, mon illusion perdue. L'aimable Doussia avait été amoureuse de ce pédant autrefois, à Saint-Pétersbourg, c'était évident, et cette passion conservée dans la naphtaline l'avait amenée à me projeter ses illusions... Je fus fortement tenté d'en rester là et de lui renvoyer illico cette masse de papier inutile, sans aucun commentaire. Des Russes, j'en avais connu beaucoup dans ma vie. Le culot de cette Elisabeth, par exemple, qui me bat régulièrement trois fois de suite aux échecs avant de me rappeler que mon loyer n'est pas encore payé ! Qu'ils soient blancs, rouges ou bleus, les Russes, on les a assez vus. Mais j'ouvrirai quand même, d'un geste impatient, ce satané manuscrit à la première page :

« *Lolita, light of my life, fire of my loins. My sin, my soul... »*
Qu'est cela ? Une élégie ? Non, voyons un peu... Voici venir cette superbe personne, Charlotte Haze, la mère, une veuve américaine classique, et qui ne pense qu'à « ça ». Caricature magnifique, d'un seul trait glacial et parfait... Ho, ho, ho ! Tout change, je commence à fondre... Girodias, serait-ce possible ?... Attention, attendons un peu. Voici justement l'héroïne elle-même, dorée et veloutée comme on pouvait s'y attendre, mais ne nous arrêtons pas aux apparences. « ...*That was my Lo... and these are my lillies* », commente la mère de cette séductrice bien peu pubère. Tout cela a commencé avec un austère feu d'artifice, des murailles d'érudition, et puis tout d'un coup la vraie passion, l'ouverture céleste, le chant des sirènes...

Une chose est certaine dès à présent, c'est que le destin m'a apporté une merveille. Cette Doussia, quand même, quelle intuition, quelle prescience... Bien entendu, le livre est trop beau pour se vendre, trop subtil, et comme il ne sera jamais publié en Amérique, en tout cas pas au cours de ce siècle, ce misérable xx^e siècle, je vais perdre une fortune... Mais comment hésiter ? Avec ce livre je vais accomplir mon destin d'éditeur, cela je le sais déjà ; et pourtant je n'en suis encore qu'à la page trente !

La journée, la nuit s'enchâînent autour de cette lecture fiévreuse. Immédiatement prolongée par celle de Muffie, qui me confirme ligne par ligne la justesse de toutes mes émotions.

« Et puis », ajoute-t-elle, « pas un seul mot à changer ! Pas la moindre faute, pas la moindre hésitation... Quand je pense à tout le travail que nous a demandé le livre de ce malheureux Donleavy ! »

« C'est ça la supériorité des anciens sur les modernes, que veux-tu ? »

« Ce Nabokov, je n'en reviens pas », soupira Muffie. « Qui a jamais entendu parler de ce bonhomme ? Et cette passion pour l'entomologie... Les papillons et les petites filles ! »

« Et Quilty ? »

« Ah, *Quilty* ! »

« Et les motels ? »

« Oui, l'Amérique profonde... Mais qu'est-ce que tu connais

des motels, toi le Frenchie qui n'a jamais mis les pieds en Amérique ? »

« Justement », expliquai-je. « A travers cette dérive de motel en motel, je l'ai bien vue, l'Amérique profonde, j'ai tout compris... Il fallait un Russe pour me faire voir tout ça... Mais je n'aime pas la fin, c'est trop cinéma. »

« Tu ne vas pas te mettre dans la tête de lui faire changer la fin, non ? »

« Oh, non ! », dis-je. « Ça c'est son affaire. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne : les jeux de vocabulaire ne sont pas toujours aussi parfaitement réussis qu'il le croit et use des tas de mots français vraiment d'un autre âge, du français de Saint-Pétersbourg, j'imagine... ? »

« Oui, là tu as raison, mais tu ne vas pas l'embêter avec ça ! Il t'enverra promener. »

Pour une fois, Muffie n'avait pas absolument raison... Dès le lendemain je téléphonai à Doussia et je lui déclarai mon enthousiasme avec une imprudence juvénile qui faisait bien son affaire. J'avais oublié qu'elle était une authentique professionnelle, et en outre l'admiratrice fervente de son client ; aussi elle profita de l'avantage que je lui avais sottement donné pour demander deux millions d'avance, alors que j'avais pensé lui offrir un demi-million. Je me consolai en me disant que le livre étant assez long, je pourrais en faire deux volumes dans la collection verte, et que je me rattraperais ainsi en doublant mon chiffre d'affaires... hypothétique. Car si j'arrivais à vendre la moitié du tirage, ce serait déjà beau ! Alors, après avoir cédé sur l'argent, j'entrepris Doussia sur les corrections que j'aurais voulu suggérer. Là, je la sentis se fâcher tout rouge, elle en était offusquée, sans voix, sur le point de me raccrocher au nez.

« Eh bien, laissons ça de côté pour l'instant », dis-je bravement. « Ce dont nous parlons maintenant, c'est du contrat... Je me réserve simplement d'adresser plus tard une liste de propositions précises à Monsieur Nabokov, et je suis sûr qu'il comprendra que c'est dans son intérêt. »

« Nous verrons bien ! », concéda-t-elle. « A votre place je ne chercherais pas à compliquer les choses sur ce point. Comprenez-moi, quand il m'a écrit pour me demander de le renseigner

à votre sujet, je sentais bien qu'il était hésitant, très inquiet même, car il savait qu'en vous donnant son livre à publier, il prenait un risque énorme. Vous publiez Miller, Beckett, Sade, très bien, mais il y a le reste aussi, et Vladimir Nabokov n'a pas du tout envie de perdre son poste à l'université, comprenez-moi, sa seule ressource. »

« Enfin, ma chère Doussia », dis-je, assez excédé par la tournure que prenait notre échange. « Vous renversez un peu trop vite les rôles. C'est lui qui m'a offert le livre, par votre intermédiaire, bien entendu, et je suppose qu'il savait fort bien ce qu'il faisait. »

« Oui, sûrement », répondit Doussia. « Mais il m'a demandé de vous dire aussi que le livre ne pourrait pas paraître sous son nom, seulement sous un pseudonyme, qu'il a déjà utilisé, d'ailleurs — Sirine. »

« Comment ! Vous ne m'en avez jamais parlé ! », protestai-je.

« Vous ne m'en avez pas laissé le temps », rétorqua-t-elle. « Nous ne nous sommes vus qu'une seule fois, quand je vous ai apporté le manuscrit, il y a trois jours, et il me semblait qu'il était trop tôt pour entrer dans tous ces détails... Et puis, si le nom de Nabokov était mondialement connu, ce serait différent, mais sa gloire d'écrivain est encore bien modeste... S'il devait perdre son poste... Vous avez tort d'insister, je vous assure. »

Je lui dis, mi-figue mi-raisin, que j'allais réfléchir, et je raccrochai, convaincu qu'il fallait que je publie ce livre, coûte que coûte. J'imagine que de son côté Doussia s'en voulait d'avoir trop exigé d'un seul coup. Deux jours plus tard je lui proposai une rencontre au Harry's Bar, rue Daunou, et après deux coupes de champagne, le rose aux joues, elle m'avoua, avec son accent russe, qu'elle trouvait la négociation « très mignonne ». Mignonne ou pas, en tout cas nous avancions. Puisque je me voyais forcé de signer un contrat de style américain avec cet auteur qui se prenait pour un Américain, j'acceptai de jouer le jeu. Je cédai sur les deux millions d'avance, à condition de conserver un tiers des droits de traduction et de reproduction éventuelle en langue anglaise. Dans le cas du *Ginger Man* de Donleavy je m'étais réservé la

moitié de ces recettes, ce qui était conforme à la règle habituelle. Car l'éditeur prend un risque financier sérieux en publiant le livre d'un auteur peu ou pas connu, et il le compensation en s'octroyant la moitié des revenus subsidiaires qui, en cas de grand succès international, peuvent représenter bien plus que les revenus que l'éditeur aura tirés de son édition originale. Ce métier est avant tout spéculatif, à hauts risques, et bien que les éditeurs abusent souvent de cette clause secondaire, on pourrait difficilement en contester le bien-fondé.

Doussia écrivit donc au professeur pour l'informer de ce début d'accord, et il répondit en acceptant la division des droits subsidiaires en cas de réimpression ou de traduction du livre, mais refusa de me laisser aucune part des droits d'adaptation cinématographique. J'étais fort loin d'imaginer *Lolita* au cinéma, et je cédaï donc volontiers sur ce point ; mais je demandai en contrepartie que l'auteur accepte de signer le livre de son nom, et abandonne l'idée d'un pseudonyme. Vladimir Nabokov me répondit personnellement sur ce point, et non plus à travers Doussia, en me donnant son accord et en me priant de ne jamais mentionner le nom de l'université qui l'employait, Cornell :

« Vous pouvez mentionner le fait que j'enseigne la littérature dans une grande université américaine, mais je vous demande instamment de ne pas la nommer. »

Je lui répondis pour le rassurer sur ce point, et j'abordai dans cette même lettre le problème des allégements qui me semblaient souhaitables. J'y joignis une liste détaillée de quelque 200 périphrases et coquetteries inutiles, particulièrement des locutions françaises employées le plus souvent avec maladresse, en lui suggérant avec toute l'humilité voulue de bien vouloir réfléchir à ma proposition. Doussia elle-même, malgré la terreur qu'elle avait d'indisposer son grand homme, dut convenir, en lisant la liste, que j'avais eu raison d'insister ; l'effet de masse était insupportable, et Nabokov promit de réviser les épreuves du livre en tenant compte de mes indications. Sans doute avait-il fini par comprendre que j'avais à cœur son intérêt, et que mon approche n'était pas celle d'un banal pornographe, ni même d'un banal éditeur.

Nos rapports paraissaient se normaliser peu à peu, mais les

paroles courtoises que nous échangions dans nos lettres, peut-être justement en raison de la résistance que d'entrée de jeu j'avais opposée à ses manières autoritaires, ne parvenaient pas à dissimuler un antagonisme sous-jacent, qui risquait d'engendrer des crises affreuses. Le style de son abominable curriculum vitae m'avait dépeint d'emblée le personnage, et la joie que m'avait apportée la lecture de son livre n'atténua pas ma première impression : celle d'un homme totalement épri de lui-même, et qui ne connaissait d'autres lois que celles que lui dictait son génie. Les humiliations de l'exil, sa vie de petit professeur, sa difficulté à se faire reconnaître, et finalement le rejet de l'œuvre de sa vie, *Lolita*, par les éditeurs américains, tout cela avait pesé d'un poids insupportable sur son orgueil. Etre contraint, dans ces conditions, de se faire publier par un pornographe parisien représentait sans doute l'insulte suprême. Devoir accepter mon argent malpropre, me faire des politesses malsaines et réviser son manuscrit sur mes conseils... il y avait dans cette accumulation de quoi rendre cet aristocrate de la Sainte Russie fou de rage, et même fou à lier, fou tout court.

Ses manuscrits et ses lettres étaient dactylographiés par Vera, sa femme, qui lui servait de secrétaire et aussi, paraît-il, de partenaire aux échecs. Et je sentais bien dans la main qui tapait ces lettres une puissance autonome qui se plaçait au service du maître, mais qui le poussait aussi discrètement dans la voie de son autodestruction. Je savais bien que ces lettres qu'il lui dictait, c'était elle qui les lui inspirait ; et que d'une certaine façon, elle lui avait pris son âme. N'était-elle pas l'antithèse de *Lolita* ? Vera l'anti-nymphette ! N'était-elle pas la source première de cette projection paradoxale ? Il est clair que ces deux-là, lui et elle, vivaient dans un état d'osmose permanent et total, et qu'elle administrait, sans en avoir l'air, le cours de sa création littéraire aussi bien que les finances du ménage.

J'avais affaire à forte partie ; je sentais que j'aurais facilement pu m'entendre avec lui s'il n'avait été aussi dépendant de son dragon familier. Mais elle régnait sur son cœur comme sur son cerveau, et le lien télépathique étroit qui les unissait n'autorisait pas le moindre écart de la part de mon auteur génial.

Il était vain d'espérer améliorer nos relations : ma seule ambition était de maintenir la paix armée, d'éviter la guerre ouverte. Enfin, pour l'instant au moins, nous étions alliés, sinon amis, et Nabokov, après avoir encaissé la rançon exigée (qui représentait sans doute le double de ce qu'il pouvait attendre, à l'époque, d'un éditeur américain) me faisait encore des risettes épistolaires. « *Sans vous* », écrivait-il par l'intermédiaire des doigts rétifs de Vera, « *jamais mon œuvre n'aurait vu le jour...* » Il était persuadé, comme moi d'ailleurs, que le parti puritain n'était pas près de lâcher prise en Amérique. Ni à plus forte raison en Angleterre, et dans le reste du monde anglophone.

...Notre cher Alex était, une fois de plus, tombé amoureux. Un voyage en Espagne avec sa dernière conquête l'avait convaincu qu'elle était la femme qu'il n'avait cessé de chercher depuis toujours. Je le vis arriver rue de Nesle coiffé d'un superbe chapeau de paille aux larges bords, sans doute destiné à mettre en valeur son regard fiévreux et son profil romantique. Il était accompagné d'une belle brune plantureuse. Il nous présenta avec un large salut de courtisan, balayant l'espace du sombrero magnifico, et je fus aussitôt happé par les beaux yeux et par le sourire d'Iris. Un nez un peu trop grand lui donnait un air altier sans altérer le charme très spécial qu'elle dégageait ; ses yeux surtout étaient remarquables, où brillaient l'esprit et un humour corrosif sans doute fort dangereux. Une Américaine, bien sûr, de New York, évidemment, juive, incontestablement, autodestructrice, hélas, et sûrement d'origine russe. Ces yeux-là parlaient un certain langage, celui du sphinx, instruit par quelques millions d'années d'expérience terrestre. Nous avions déjà lié connaissance avant même d'avoir échangé les premières vraies paroles. Alex, assis dans mon fauteuil directorial, nous regardait d'un air ironique et satisfait, tout en bourrant méticuleusement sa petite pipe de hash en cuivre ciselé.

Iris, libérée depuis peu d'un premier mariage juvénile et malencontreux, découvrait Paris. Elle avait, comme tant d'autres, des ambitions littéraires : à New York la légende dorée d'Olympia faisait rêver la jeunesse décadente, et dès son arrivée à Paris elle s'était fait des amis dans la périphérie du

groupe Merlin. Elle s'était laissée séduire par Alex le Ravageur — cela je l'appris par la suite — en échange de la promesse qu'elle lui avait extorquée de l'aider à obtenir un contrat de moi.

« Ce voyage en Espagne, quelle horreur », me confia-t-elle dès notre premier dîner seul à seul. « Mais il y tenait absolument, et pourquoi pas après tout ? J'ai vite compris que j'avais eu tort de partir avec lui, ça ne marchait vraiment pas entre nous, et un type qui se pavane bêtement avec un sombrero blanc sur la tête, moi je trouve ça franchement insupportable. A part ça je l'aime bien, et je trouve qu'il est bourré de talent, mais ça ne suffit pas... A propos, j'ai fait la connaissance de ton amie Muffie le lendemain de mon arrivée. C'est une fille formidable... Ça au moins, c'est quelqu'un, tu as de la chance. »

Iris était une bonne recrue. Les quelques fragments qu'elle me donna à lire lui ressemblaient étrangement, et elle me déclara qu'elle avait très envie d'écrire un roman pour la collection verte. Elle y avait déjà beaucoup réfléchi : ce serait l'histoire d'un couple contemporain, une Américaine et un Ecossais, elle étant écrivain et lui sculpteur, qui passent leur vie au lit dans une chambre mansardée à Saint-Germain-des-Prés — un sujet évidemment autobiographique. Je n'y croyais pas d'inconvénient, au contraire, rien ne vaut l'expérience vécue. Elle avait rompu avec Alex, et à partir de leur liaison éphémère, elle allait bâtir un psychodrame décadent qui convenait parfaitement à l'époque... Elle avait trouvé un titre aussi plaisant qu'accrocheur pour ce premier livre, *The Woman Thing* (que je renonce à traduire en français) et un nom de plume qui sonnait riche : Harriet Daimler.

Cependant, ce projet, fut mis de côté au profit d'une histoire de viol, d'obsession et de poursuite fort réussie, mais baptisée, par ma faute sans doute, d'un titre idiot, *Darling*. Après un second roman, *Innocence*, merveilleusement malsain — un chef-d'œuvre du genre —, elle put enfin s'attaquer à *The Woman Thing*.

Iris était aussi séduisante par sa drôlerie que par sa beauté. J'aimais sa façon outrancière de mettre les hommes en pièces, — non par nécessité, simplement pour le plaisir.

Enfin — les autres hommes : je maintenais pour ma part une prudente distance dans nos relations.

Jamais je ne me consolerai de la perte des Editions du Chêne, et de cette carrière amorcée dans une branche de l'édition dont j'ignorais tout au début. J'avais appris en pratiquant, en bluffant, en improvisant, je m'étais totalement investi dans ce métier, au point que je l'aurais réinventé à ma manière si on m'en avait laissé le temps. Mais l'histoire des Editions du Chêne n'avait pas même duré dix ans... une période trop courte pour connaître à fond le métier et pouvoir le renouveler.

Après la guerre, les techniques audiovisuelles étaient en pleine mutation, de même que celles de l'imprimerie, et le moment était venu d'inventer une formule plus moderne que le livre d'art traditionnel, la pesante monographie qui vous tombe des mains. Skira avait sans doute porté ce genre de livres à son point de développement optimum, mais la projection et le cinéma offraient de nouvelles dimensions dans le sens de la couleur, de la lumière et du mouvement, qui présageaient la télévision et les hologrammes.

Il aurait fallu, en somme, que l'art du livre d'art et la science de la vision s'incarnent dès les débuts dans la télévision. Or ce ne fut pas le cas, loin de là ! Il y avait pourtant dans ce domaine une invention formidable à réaliser, à la fois technique et esthétique, une invention restée dans les limbes jusqu'à ce jour... Je ne parle pas de ce qu'on appelle « le film d'art », il ne s'agit pas seulement d'informer et de montrer, il faut que le spectacle ait une dimension onirique, dramatique, vivante... Comme un livre en papier animé soudain par le mouvement de la vie. La tapisserie de Bayeux, les vitraux des cathédrales, les temples de l'Inde, les fresques du Parthénon, autant de lointaines préfigurations de ce qu'on verra naître un jour prochain des lasers, hologrammes et magnétoscopes... Mais nous n'en sommes pas encore là... Et nous y étions encore moins à l'époque, alors que l'audiovisuel n'en était qu'à ses premiers balbutiements. Georges de Miré, avec qui j'avais tant parlé de ces problèmes, avait retrouvé ma trace. Nous ne pouvions nous consoler de n'avoir pas réalisé notre grand

projet de l'*Inventaire Monumental*, qui nous semblait à tous deux plus actuel, plus urgent que jamais.

Les travaux effectués pendant la guerre, les inventaires photographiques de Conques, Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Nectaire, Vézelay, Saint-Trophyme d'Arles, appartenaient au fonds des Editions du Chêne contrôlé par Hachette, qui n'en ferait jamais rien — et pour reprendre le projet, il aurait fallu repartir de zéro. Finalement Miré m'avait arraché un compromis, un programme limité à deux ou trois livres assez faciles à réaliser et avec lesquels on pourrait tester la formule de l'*Inventaire Monumental* sur le public. Si les ventes étaient suffisantes, je trouverais les moyens matériels de poursuivre et d'étoffer le projet : le Machu Pichu, Karnak, Angkor... Pour commencer, la basilique de Tournus et les temples grecs de Sicile !

Je me replongeai donc, subsidiairement, dans les livres d'images. Et cela avec délices... L'architecture romane de Bourgogne me ravissait par sa pureté et sa noblesse de formes, mais aussi par la couleur étonnante du granit couleur de chair fraîche, cuisse de bergère, qui formait ce contraste si émouvant de l'austère et du sensuel lorsqu'on pénétrait sous ces voûtes au dessin parfait : Tournus. Bien sûr, « au temps des cathédrales », on ne voyait pas la pierre nue, mais ce qui alors la recouvrait entièrement : une carapace de fresques et de peintures, de boiseries, tentures et ornements divers, le tout rehaussé par les ors, les rubis et les saphirs qui scintillaient dans les vitraux aujourd'hui disparus. L'intérieur de Tournus n'est plus à présent qu'une forme dépoignée, vide et libre, un beau corps triomphant dans sa nudité.

Le pays avait la saveur de ses vins. Un beau matin, au lever du soleil, je quittai Tournus en compagnie de Miré pour aller visiter Cluny, en passant par de petites routes perdues dans la verdure et bénies par la rosée, en traversant des villages endormis, des sous-bois clairs et profonds, des prés touffus où de grands boeufs blancs se dressaient comme des statues, savourant une immobilité emblématique. On entrevit un château audacieux, silhouette pâle accrochée au sommet d'un piton. Tous les détails de cette route en faisaient un conte de fées ; hélas, au lieu d'une princesse de rêves, j'avais à mes côtés

un simple magicien photographe... Mais il savait voir, sentir, montrer, et je ne pense pas qu'une princesse de rêves aurait su faire preuve d'autant d'érudition et de drôlerie désabusée que ce gentilhomme normand, lourd, massif, et fort bon compagnon.

Chacune de ces promenades archéologiques se terminait obligatoirement devant une table chargée de mets exquis et de vins capiteux, Georges de Miré sachant mêler à merveille les plaisirs de l'esprit et ceux des sens.

Ces randonnées en Bourgogne firent naître l'idée de guides touristiques spécialisés, destinés aux voyageurs épicuriens et cultivés. A titre d'essai j'avais commandé à un très sympathique neveu de Miré, Roland de La Moussaye, deux petits guides. Le premier était consacré aux châteaux et palais de la Loire, davantage aux petites merveilles ignorées ou mal connues qu'aux grandes — Chenonceaux, Blois, Vilandry, et autres endroits fameux. Le second proposait un inventaire exhaustif des fresques romanes de France. Ces deux guides comportaient des suggestions d'itinéraires détaillées pour chaque région, résultant des balades exploratoires de notre investigateur et de sa jeune femme. A la surprise générale, les deux livres remportèrent plus qu'un succès de prestige. La collection, que j'avais baptisée Curiosa, connaissait des débuts prometteurs. Le musée du Louvre fit l'objet d'un guide conçu dans le même esprit : l'extension de la formule obtint un vif succès. Puis Georges de Miré réalisa lui-même une idée qu'il m'avait suggérée : *Paris Vu de la Tour Eiffel*, tout ce qu'on peut découvrir de Paris à partir du fameux sommet, avec les commentaires appropriés : là encore, franc succès !

Georges de Miré m'avait proposé de consacrer le deuxième ouvrage de *l'Inventaire Monumental* aux temples grecs de Sicile. J'avais eu le tort d'accepter : mais après Tournus, projet austère, un sujet spectaculaire s'imposait pour rehausser l'image de la collection. Miré s'attarda en Sicile un an et demi... En juin 1956, à bout de patience, je décidai d'aller l'y chercher moi-même. J'avais d'ailleurs une autre raison d'entreprendre ce voyage : je voulais faire sortir Sylvie, ma petite sœur, du long tunnel dans lequel elle s'était engagée depuis la mort de

Gustavo ; lui faire revoir le soleil, la mer, d'autres horizons que ceux de l'Ile-de-France.

Nous ne connaissions pas la Sicile, ni l'un ni l'autre, et nous étions mal préparés à sa découverte. A Cefalù, une très belle église romane, souvenir des Croisades, surplombe la mer. Nous avions plongé dans cette eau bénie des dieux, et nous étions émerveillés de nager sous cette basilique normande dominant la mer homérique. Le dépaysement était complet. Telle est cette Australie du monde méditerranéen où voisinent l'art médiéval et les gigantesques temples grecs élevés il y a mille ans, les jardins arabes, les ports levantins, les minarets et les mosaïques byzantines.

Nous avions loué une Fiat pour faire le tour de l'île, qui est en fait un continent en réduction. Sylvie, Georges de Miré, sa fille Valentine, moi — plus les bagages et tout le matériel photographique du maître... Autant dire que nous étions très à l'étroit et que nous avions parfois épouvantablement chaud. Mais, en roulant, on était happé par la beauté de l'île, le charme qu'elle tire, surtout, de la force et de la diversité des paysages.

L'arrivée à Ségeste, juste avant la tombée du jour, nous permit de découvrir ce site montagneux aux ondulations douces, entièrement recouvert d'un duvet de blés dorés sur lequel venaient mourir les derniers rayons de soleil. Au milieu de ce cirque immense et mouvementé, seul sur son promontoire, le grand temple s'affirmait avec force et majesté. C'était un grand moment, et Miré me demanda d'arrêter la voiture en haut d'une côte pour fixer l'image extraordinaire. La vision du photographe saisi par l'inspiration ne l'était pas moins : on vit ce grand et gros homme, d'habitude si lourd, si lent, voler littéralement vers le haut du talus avec son appareil à l'ancienne et son trépied, transporté par la passion exemplaire du photographe.

Le lendemain fut consacré à la visite des ruines de Sélinonte. La ville, riche, aux temples énormes et innombrables, avait été détruite à deux reprises par les Carthaginois, puis ce qui en restait avait été mis à bas par un tremblement de terre. Emergeant de ce grand chaos, qui évoque des cadavres de Titans empilés en désordre sur un champ de bataille mythologi-

que, deux rangées de colonnes subsistent encore, qui ne portent que le ciel, et s'ouvrent sur la mer vaporeuse...

Plus tard, au musée d'Agrigente, Georges de Miré nous fit découvrir des sculptures provenant de Sélinonte, dont une métope particulièrement déroutante qui montre Héraclès au moment où il va tuer Antiope, l'amazone. De sa main droite il s'apprête à l'égorger à l'aide d'un glaive, tandis que de la gauche il la tient solidement par la chevelure ; son pied, pour l'empêcher de fuir, écrase celui de la guerrière dont le visage est révulsé par l'horreur, tandis que le sien n'exprime rien d'autre que la passion du meurtre... Là encore la facture était fruste, sans raffinement, mais la puissance qu'elle dégageait était sans réplique. Tous les détails dénotaient une recherche approfondie sur cette technique de mise à mort, en particulier la stratégie du pied captif qui était représentée avec un réalisme tout à fait convaincant, très éloigné du classicisme grec auquel les personnages étaient empruntés... Ailleurs on voyait Actéon dévoré par les chiens sous le regard amusé d'Artémis. Il semble que ces deux images contrastées résumaient la guerre des sexes dans ses expressions les plus absolues, les plus irrémédiables.

Après Agrigente, Syracuse, Mégare, ma dernière vision de la Sicile sera celle du lever du soleil sur le golfe de Taormina. La nature, il faut bien le reconnaître, affirmait une fois encore sa supériorité sur les dieux et les héros de l'antiquité.

En 1956, après trois ans d'existence seulement, Olympia était devenue une institution, sa réputation s'était étendue à tous les pays de langue anglaise, c'est-à-dire, mais oui, pratiquement à toute la planète !

Je n'étais pas naïf au point de m'attribuer le mérite de cette réussite exceptionnelle, que nous ne devions qu'à la persistance aberrante de la censure anglo-américaine. Mais j'avais su exploiter la situation, non pas comme on monte une affaire, mais plutôt comme on joue à un jeu. L'idée même que j'étais en train de faire fortune ne m'effleurait pas : je vivais une vie enchantée, pleine à craquer de charmantes surprises. Et tout cela je le devais au fait d'ignorer les réalités... voire : *la réalité* !

Parmi mes nouveaux auteurs olympiens, il y avait un très drôle de type, Mason Hoffenberg, qui, chose rare pour cette

génération d'Américains, était marié à une petite dame française très vivace, Couquite, à qui il avait fait trois enfants et qu'il s'ingénierait à torturer de toutes les façons possibles.

C'était un garçon plutôt rondouillard et court sur pattes, vaguement blondasse, et dont les deux gros yeux bleus écarquillés étaient pleins de fausse naïveté. Il avait l'art de proférer, dans n'importe quelle situation, le commentaire le plus inattendu, le plus insolite, et de déstabiliser les gens et les choses. C'était un bonhomme en caoutchouc pas comme les autres : il y avait le style Mason Hoffenberg tout comme il y a le style Greta Garbo.

En le voyant les gens se mettaient à rire convulsivement, sans savoir pourquoi. Sa face de gros bébé boudeur, son air étonné, il n'en fallait pas davantage pour susciter l'hilarité. Il était devenu un maître de l'approche minimalistre : il lui suffisait de regarder quelqu'un d'une certaine façon, de fixer le derrière d'une fille avec un certain rictus hagard, pour suggérer tout un discours.

La colonie américaine juvénile dont j'avais fait rapidement mon milieu d'élection avait en Norman Rubington, le maître du burlesque obscène dont je publiais les œuvres sous le noble pseudonyme d'Akbar del Piombo, et qui donnait plus volontiers dans le genre satyre bon teint, un autre challenger émérite.

Ces deux-là, comme Iris, partageaient la double particularité d'être Juifs et de New York. Leurs différences, leurs oppositions personnelles ne faisaient que mettre en valeur le sens de cette double appartenance. A travers eux, je goûtais à distance cette terre inconnue, la ville magique, à la fois grandiose et misérable, que je ne connaissais toujours pas — moi, éditeur américain par la grâce de l'affabulation-projection, et sans doute aussi à cause de ma moitié de sang juif. Situation peu courante...

Le voyage à New York, la ville sainte, peu de Français l'avaient fait à l'époque, mais j'avais bien plus de raisons que les autres de l'entreprendre. Malheureusement le temps me manquait... Ou, plus exactement, la liberté de m'éloigner de mon champ d'action, car mon entreprise exigeait de moi que je remplisse simultanément toutes les fonctions qui, dans une maison d'édition normale, se trouvent réparties entre une

demi-douzaine de services différents. Et puis, comment dire ? Sans doute me convenait-il mieux de conserver l'Amérique à l'état de rêve. Le livre de Kafka était resté, depuis que je l'avais découvert, l'un de mes grands favoris, un livre de chevet qui dégageait toujours pour moi mille effluves puissants dès que je l'ouvrais. Peut-être était-ce mieux ainsi, ce New York onirique était sûrement supérieur à la réalité que je finirais bien par découvrir un jour.

Puisqu'il ne pouvait être clown, un métier par trop décrié, Mason était écrivain : c'était plus honorable, et moins fatigant. Il avait écrit, avec difficulté, deux petits romans très courts. Confronté à la page blanche, son génie comique s'effrangeait bizarrement, écrire demandait un effort trop terre à terre pour ce maître de l'interprétation réductive... *Until She Screams*, et surtout *Sin For Breakfast*, avaient donné la preuve de son talent, sinon de son génie. Cela, il n'aurait pu le reconnaître ouvertement, mais son demi-échec le tourmentait. Il évoquait parfois avec nostalgie son grand copain d'enfance, Terry, avec qui il avait partagé tant de projets fous. D'après Mason, Terry Southern était, lui, un vrai écrivain et un champion de l'invention délirante. Mason rêvait d'écrire en association avec lui une satire ultra-moderne, dans l'esprit du temps, et il me parlait de ce rêve comme d'un projet réalisable. Pourquoi ne pas imaginer, sur le thème du *Candide* de Voltaire, l'histoire d'une vraie petite poulette en chair et en os (surtout en chair), et bien de notre époque ? Une petite provinciale du Middle West, aussi appétissante que naïve, et animée par un snobisme virulent qui l'amène à s'installer à New York, et à rechercher les expériences les plus aventureuses... A l'époque où Greenwich Village est devenu la plaque tournante de toutes les perversions, de tous les gourous, et de toutes les drogues de pointe.

Excellent idée ! Il n'y avait qu'une difficulté : Terry avait quitté New York pour l'Europe quelques années auparavant, à peu près en même temps que Mason, mais il s'était installé à Genève avec Carol, sa femme, sans se rendre compte tout de suite de son erreur. Pour survivre, il avait donné des leçons d'anglais, et s'était adapté tant bien que mal au style de la

Confédération Helvétique. La Suisse avait fini par le retenir contre son gré, par l'enchaînement des fatalités quotidiennes.

L'ignorance des jeunes Américains au sujet de l'Europe et de sa géographie me déconcertent. J'en ai connu qui ont pris Bruxelles ou Genève pour un aéroport parisien, et cela me semble dépasser les frontières du banal non-sens. La séparation géographique des deux auteurs était cependant favorable à leur projet. Ils étaient obligés de s'écrire, et donc d'écrire, alors qu'ils auraient gaspillé leurs énergies créatrices en jeux futiles et plaisanteries sans lendemain s'ils avaient été ensemble.

Terry se décida un jour à venir me voir. Pas à Barcelone, ou à Stockholm, non : à Paris, France. Je l'emménai dans un restaurant où il commanda aussitôt, par habitude, une fondue. Je tentai de lui expliquer qu'à Paris on ne mangeait pas comme à Genève, qu'ici c'était le steak, le bœuf en daube, le cassoulet et la truite au bleu. Puis on parla de choses sérieuses. Terry décrivit Candy avec des gestes enveloppants, dessinant ses hanches, moulant la rondeur de ses mamelles. Dès qu'il pensait à elle, me confia-t-il, cela lui donnait des érections terrifiantes. Il ne savait que faire. Il se demandait sérieusement si sa femme n'allait pas le plaquer, s'il devait lui consacrer un livre entier, à cette Candy.

Je tentai de le rassurer, mais jamais je n'avais connu un auteur aussi motivé par son personnage... Vladimir Nabokov lui-même n'allait pas si loin. (Ou bien cachait-il mieux son jeu ?) Bref, le projet était bien parti, l'association Mason-Terry m'inspirait de grands espoirs. Les conditions de notre contrat prévoyaient des avances échelonnées à chaque auteur ; il fallait bien contrôler ces deux lascars, et ce d'autant plus que Terry ne voulait pas quitter Genève où il avait un petit appartement, et où sa femme venait de trouver un job. La collaboration entre mes deux champions impliquait donc des échanges continuels de bouts de papier par la poste, et il convenait de se prémunir contre les incertitudes inhérentes à la méthode employée.

De temps en temps je recevais un bout de *Candy*, toujours destiné à justifier une demande pressante d'argent. La parturition était d'une lenteur exemplaire, mais la synthèse se

faisait, et cette héroïne du xx^e siècle se révélait conforme au rêve consubstancial de ses deux papas.

L'efflorescence de la jeune génération n'avait rien retiré au rôle séminal des grands anciens, et notamment d'Henry Miller, avec qui j'échangeais bon nombre de lettres, et d'idées.

Il avait participé au programme initial d'Olympia en me confiant son manuscrit de *Plexus*, sans trop y croire... Un investissement sauvage, en somme, car il me jugeait trop rêveur et trop fou pour réussir à lancer une entreprise aussi risquée que l'était Olympia.

Peut-être avait-il raison, mais après trois ans d'Olympia Press il avait été amené à changer d'avis : j'avais déjà fait bien plus et bien mieux que mon père, et cela, d'ailleurs, surtout grâce à l'inspiration que j'avais reçue de lui. Sans doute étais-je cent fois plus fou que Jack, et cette caractéristique m'avait plutôt servi. En tout cas, Henry reconnaissait volontiers que, désormais, professionnellement parlant, je faisais le poids.

Il s'en était convaincu après m'avoir envoyé un de ses fonds de tiroir, une nouvelle un peu décousue qu'il appelait *Quiet Days in Clichy*, et que ni James Laughlin, ni aucun éditeur américain n'aurait pu publier en raison de la satanée censure. Trop de putains triviales dans cette histoire, trop d'adolescentes subornées par Henry lui-même et son âme damnée, Alfred Perlès, dit Joe, trop de baignoires équivoques... Il me semblait, pour ma part, que si ce texte était en effet difficilement publiable tel quel, il serait sans doute possible d'en faire un *period piece*, un objet évocateur et atmosphérique qui mettrait en valeur, plus que le récit lui-même, le climat qu'il évoquait, l'avant-guerre banlieusarde vue avec les yeux modernes de l'après-guerre.

Hélas, je n'étais pas cinéaste... Comment refaire un *Quai des Brumes* à la Henry Miller ? L'idée me vint d'en parler avec Brassaï dont j'avais publié pendant la guerre un livre consacré aux sculptures de Picasso, et qui avait particulièrement bien marché grâce à la qualité de leur rencontre. Pourquoi ne pas essayer une synthèse Miller-Brassaï ? L'idée leur plut. Aussitôt Brassaï se mit à fouiller dans ses archives, tout en se plaignant amèrement de ce que la Brigade Mondaine, toujours elle, lui

avait confisqué, au cours d'une perquisition à son atelier, un bon nombre de ses photos de bordels — parmi les meilleures — qu'il n'avait jamais pu récupérer. Il lui en restait toutefois suffisamment pour évoquer le Paris nocturne de l'époque, les atmosphères de banlieue, les canaux morbides de l'Ourcq et de Saint-Denis, comme la société des maisons closes. Ces images ajoutaient au texte de Miller une dimension inattendue. Pour suggérer l'idée de photos anciennes, on imprima le livre en offset sur un papier épais, légèrement teinté, avec une encre bistre... Je demandai à Tchinkichi Tajiri, un peintre japonais d'expression très moderne de passage à Paris, d'en imaginer la couverture, car il fallait malgré tout ancrer le livre dans l'époque contemporaine. Là encore, plein succès : la couverture noir-blanc-gris-chamois s'adaptait parfaitement au reste.

L'ouvrage fit en tout cas deux heureux : Henry Miller, qui n'en revenait pas, et moi-même, car pour une fois j'avais le sentiment d'avoir réussi une improvisation absolument gratuite.

Depuis mes premiers accrochages avec l'auteur du *Ginger Man*, nos rapports restaient tendus et ses lettres laissaient peser une menace diffuse. Je comprenais d'ailleurs assez bien les regrets que Donleavy devait éprouver à l'idée que ce livre, dans lequel il avait investi tant de travail et d'espoir, ne se vendait que lentement dans l'édition d'*Olympia*... Et surtout que sa parution n'avait pas été saluée par les louanges unanimes de la critique internationale.

Qu'y pouvais-je ! Je n'étais pas allé chercher Donleavy, c'était lui qui nous avait envoyé son manuscrit, en tentant naïvement de nous tromper sur sa nature réelle. Cependant, nous en avions fait plus pour lui que pour aucun de nos auteurs : nous avions tiré d'un manuscrit chaotique un roman équilibré, parfaitement lisible.

The Ginger Man était un roman robuste et foncièrement immoral, c'est évident, mais pas « obscène ». En essayant de nous abuser sur ce point afin de nous inciter à le publier, Donleavy s'était surtout abusé lui-même. Il était coincé entre deux chaises, devenu la victime de ses propres affabulations. Aussi, quand je reçus un mot de lui m'annonçant qu'il avait

l'intention de venir à Paris pour me voir, j'en fus ravi. Nous allions enfin nous rencontrer.

J'avais fait lire *The Ginger Man* au plus grand nombre de gens possible, si bien qu'au dîner que je préparais dans mon studio pour marquer la visite de notre futur grand auteur il serait certain de voir, outre quelques jolies femmes, maints lecteurs du *Ginger Man* qui brûlaient de le rencontrer.

Dans mon désir de bien faire, j'avais aussi préparé une collection remarquable des vins les plus fins. Sûrement Donleavy apprécierait-il cette attention ? L'idée ne m'avait même pas effleuré que cet Américain Irlandais pouvait ne pas être connaisseur, voire qu'il pouvait ne pas avoir l'habitude de boire du vin. Mais oublions ce détail, voici notre homme.

Un type ni grand ni petit, ni beau ni laid, habillé de tweed avec quelque recherche, dans le style confortable, et une barbe maigrichonne et laborieuse. Un personnage tendu, nerveux : l'image inverse de ce que son livre haut en couleur et fort en gueule suggérait : on attendait un homme expressif, enthousiaste, détendu... C'était décevant, mais j'espérai que mes Bourgognes le dérideraient un peu... Pour l'encourager à boire, j'entrepris de lui donner l'exemple. Heureusement, Muffie était arrivée à la rescouasse, je la vis en train de lui parler, il lui répondait avec une politesse méfiante. Bah, me disais-je, tout va s'arranger. En attendant, tâtons un peu de ce Moret Saint-Denis.

Le temps passe vite en de telles circonstances, et bientôt je sentis que mon navire tanguait au gré des vagues de Bourgogne. Il y avait déjà quelques allongés, le verre à la main et l'air méditatif. Un flirt poussé sur ce fauteuil. Deux pieds qui dépassent de dessous le lit, je me demande qui ça peut bien être ? Dehors la lune brille, un étroit croissant, mais quel éclat ! Comment ! Le Moret Saint-Denis ne vous rend pas le goût de l'enfance, du mystère ? Le ciel nocturne était profond et velouté, d'une grande noblesse ; et toujours Notre-Dame, le beau fantôme de dentelle sortant de son bain de minuit, lumineuse sous les étoiles. Comment pourrait-on ne pas être heureux ?

Voyons, où est passé mon invité d'honneur ? Ah ! le voilà, ce chérubin. La cravate défaite, un verre à la main, une bouteille à

son côté, étendu dans un coin de la pièce, le dos au mur, avec à sa droite mon frère Eric qui lui parle dans une oreille, et à sa gauche Michel Gall qui lui parle dans l'autre. Le mélange doit être étonnant, et pourtant cette double interpellation ne paraît guère le troubler : Donleavy semble dormir les yeux grands ouverts. Curieux bonhomme, j'aimerais qu'il soit un peu plus sympathique.

L'aube n'est pas loin, et les derniers convives s'éclipsent en titubant. Que faire de JPD ? Il a loué une chambre à l'Hôtel Esmeralda, tout proche. Je me penche pour lui proposer poliment de le raccompagner, mais il ne peut m'entendre. Eric et Muffie m'aident à le mettre debout, je passe un de ses bras autour de mon cou et le traîne ainsi jusqu'à l'escalier, qui est étroit et traître. Descente audacieuse et difficile... qui, par miracle, s'effectue sans catastrophe irréparable.

Nous atteignons le rez-de-chaussée un peu brutalement, et je le retrouve juché sur un meuble, près de la sortie. Situation idéale, en tout cas, pour l'arrimer sur mon dos à califourchon. Il n'est pas lourd, mais je suis moi-même pris de boisson, ne l'oublions pas, et c'est en tanguant dangereusement que je me dirige vers le coin de la rue, en direction de l'Hôtel Esmeralda. Un ivrogne en portant un autre ! L'ivresse décuple mes forces, en général : il m'arrive même de traverser la Seine à la nage, aller-retour, avant que le jour se lève.

Bref, je finis par déposer mon fardeau dans le minuscule lobby de l'hôtel, devant le gardien de nuit médusé, et je constate que Donleavy, grâce à l'air frais sans doute, a un peu repris ses esprits. Il me regarde d'un air innocent, avec un demi-sourire presque guilleret, et me demande gentiment :

« I've seen you before. Are you Girodias's brother ? »

Mille tonnerres ! Cet imbécile nous a confondus, Eric et moi. Allez donc vous donner du mal pour les gens... Désœuvré, je le laisse là en le recommandant pâteusement aux bons soins du gardien de nuit. Nous nous reverrons quand il aura cuver son vin, et alors, je l'espère, nous aurons un entretien plus constructif !

Le lendemain je suis tellement occupé je ne vois pas le temps passer. En fin d'après-midi Muffie entre dans mon bureau et me dévisage de son œil extra-lucide.

« Tu sais, Maurice, tes excès de Bourgogne vont causer ta perte si tu ne te contrôles pas mieux ! En tout cas, avec notre ami Donleavy, la politique du Gevrey-Chambertin n'est pas une réussite. Tu sais, hier il m'avait fixé rendez-vous pour déjeuner. Aujourd'hui, j'y suis allée, mais il était à moitié mort, à l'eau minérale et aux biscuits. Il n'a rien dit d'intéressant, et après avoir payé l'addition en poussant des soupirs, il a pris le bus pour la Gare du Nord... »

« Comment ! Il est parti ? »

« Eh bien, oui. C'est un drôle de type, obsédé, persécuté, tu ne l'as pas pris comme il fallait. Ce dîner pour ivrognes, ce n'était pas la chose à faire. »

« Pourtant, dans son livre, tout le monde boit. Ça se bagarre... »

« Oh, mais c'est un livre », dit sagement Muffie. « Tu dois quand même savoir, toi, qu'il ne faut pas trop croire aux personnages de romans. »

« Merci pour tes remarques », dis-je, furieux contre elle, contre moi, contre le monde entier. « Enfin, il est tard, allons boire un verre et n'en parlons plus. »

Après quelques jours de malaise et de remords nébuleux, j'eus la surprise de recevoir une lettre plutôt courtoise de Donleavy. Il se plaignait de mes vins qui lui avaient démolí le système, ce que j'interprétais comme une façon élégamment indirecte de me remercier de mon hospitalité fastueuse. Une manière de dire : « Vos vins étaient si délicieux que je crains d'en avoir abusé. » Peut-être me faisais-je des illusions quant au raffinement de mon auteur ? Non, ses lettres étaient inspirées par un bon vouloir évident. Nous lui avions envoyé, peu avant sa visite, des exemplaires de *Lolita* et de *Molloy*, pour qu'il apprenne au moins en compagnie de quels écrivains il se trouvait.

Si sur *Molloy* il n'avait pas eu grand-chose à dire, *Lolita* l'avait beaucoup frappé : sans doute la cruauté diabolique de l'auteur lui avait-elle paru particulièrement engageante. Dans une autre lettre, il le laisse entendre : « Un instant vraiment dramatique, c'est quand Humbert prépare des cocktails au

moment même où Mrs. Haze est tuée. » Oui, le jeu subtil des cruautés entrecroisées qui fait de *Lolita* un livre si spécial, si réussi dans son genre, était fait pour plaire à notre ami James Patrick.

Je pensais donc que nos relations s'étaient à peu près normalisées, quand je reçus la visite d'un jeune éditeur anglais qui m'avait téléphoné de Londres pour prendre rendez-vous. Ce P.A. Dinnage était un petit personnage fluet, blondasse, très sûr de lui, et habillé avec l'élégance un peu équivoque qu'affectaient les matadors de Fleet Street et de la City à l'époque : costume violine à rayures blanches, pantalons tire-bouchonnés tombant sur des chaussures de daim, un œillet bleu à la boutonnière, et un parapluie filiforme à la main. Il se présenta comme l'associé d'un certain Neville Armstrong — que j'avais fort bien connu deux ans plus tôt, lorsqu'il m'avait proposé une affaire... qui avait mal tourné. Je racontai l'histoire à Dinnage pour lui faire comprendre que je ne voulais absolument pas avoir affaire avec Neville Armstrong de nouveau, que ce soit directement ou indirectement.

« Vous avez tort », protesta-t-il. « Les choses ont beaucoup changé. C'est vrai que Neville s'est montré négligent : c'est justement la raison pour laquelle nous nous sommes associés. Je suis chargé de veiller à ce que les contrats, les affaires, tout se passe le mieux possible, vous comprenez ? »

« Enfin, dites-moi pourquoi vous êtes venu me voir. »

« Eh bien, voilà. Vous avez publié un livre très remarquable, susceptible d'avoir un vrai grand succès en Angleterre : *The Ginger Man*, de Donleavy. Et pourtant vous ne trouveriez pas un seul éditeur à Londres qui soit actuellement prêt à le lancer en Angleterre. Personne ne se risquerait à reprendre un livre initialement publié par votre firme, c'est trop dangereux : je ne pense pas que je vous surprendrai beaucoup en vous disant cela. Nous, nous avons l'habitude de ce genre de risques. Il faut avoir les relations voulues, les meilleurs avocats, savoir manier la publicité... Alors, voilà, nous voudrions lancer notre édition du *Ginger Man* sur le marché britannique, et je suis venu pour en parler avec vous. »

Quel calme, quel aplomb ! Ce jeune type faisait certainement très bien son travail, et son réalisme inspirait confiance. Mais il

y avait *l'autre*, Armstrong, et, je ne me laisserais pas prendre une deuxième fois par lui. C'est ce que j'expliquai aussi posément que possible à Dinnage.

« Ah, vous auriez tort, vous auriez grand tort de ne pas voir votre intérêt dans cette affaire », m'expliqua-t-il. « En dix ans vous ne vendrez pas autant d'exemplaires de votre édition que nous en vendrons de la nôtre en une semaine. »

« Que voulez-vous dire par là ? Vous n'êtes pas les seuls éditeurs capables de lancer ce livre à Londres ! C'est ridicule. Je préfère attendre d'avoir trouvé un partenaire à qui je puisse faire confiance. »

« Donleavy nous fait bien confiance, *lui !* », m'annonça P.A. Dinnage, en observant du coin de l'œil l'effet de ses paroles. « Rien ne nous empêche de traiter directement avec lui sans nous occuper de vous. »

« *Là, vous vous trompez !* », répondis-je, sentant la rage monter en moi. « J'ai un contrat d'exclusivité avec lui, et je trouve votre chantage odieux. »

« Vous n'avez pas de contrat avec Donleavy, il vous a autorisé à faire *une* édition, c'est tout », déclara P.A. Dinnage, toujours aussi sûr de lui.

« C'est complètement fou ! », m'écriai-je. « Mon contrat est fait d'un échange de lettres, mais c'est *un contrat !* Un contrat exclusif sanctionné par l'argent que j'ai versé, et par la publication du livre lui-même... Ecoutez-moi, je n'ai pas de temps à perdre, vos menaces ne m'impressionnent nullement, si vous tentez de me prendre ce qui m'appartient, ce sera aux tribunaux de juger. »

P.A. Dinnage me lança un petit sourire en coin et me dit : « Et pensez-vous donc être en mesure de gagner un procès *quelconque* en Angleterre ? Vous savez bien pourtant que les tribunaux de Sa Majesté ne voient pas l'activité de votre maison d'un très bon œil ? »

Plus je me rendais compte de la nature du chantage auquel j'étais soumis, plus ma colère augmentait. Le petit salaud ! Encore plus vil que son copain Armstrong.

« Ecoutez, Dinnage », lui dis-je, « croyez bien que si vous espérez me convaincre par un tel chantage, vous faites une erreur qui vous coûtera très cher. »

« Très bien, très bien », répliqua P.A. Dinnage en se levant. « Un tel manque de souplesse m'étonne de la part d'un homme comme vous. Enfin, si vous voulez, un jour, entrer en contact avec nous, je vous laisse ma carte. »

Je ne m'étais pas encore remis de cette scène que Muffie entrait à son tour : elle venait de recevoir une lettre de Donleavy l'avisant de son intention de nous rendre visite à Paris, pour discuter d'un projet. Je répondis aussitôt à Donleavy pour lui parler de la démarche de P.A. Dinnage, et je lui conseillai de se méfier de Neville Armstrong dont je ne connaissais que trop bien les méthodes.

Peu après, je reçus une nouvelle lettre de Donleavy qui m'accusait de ne pas avoir répondu à une lettre antérieure qui aurait traité d'un sujet « de la plus grande importance pour moi ».

Or j'avais répondu à toutes ses lettres, et cette allusion sibylline paraissait inexplicable. Il y avait plus grave : dans la même lettre, il prétendait que lors de son séjour à Paris, « *you gave me the English rights* ». Ce qui pouvait signifier que je lui avais rétrocédé (gratuitement ?) les droits d'exploitation de son livre en langue anglaise dans le monde entier ou en Angleterre seulement : l'imprécision même soulignait le fait qu'on n'avait pas à prendre de gants avec moi. « *Vous ne pouvez pas vous dédire* », ajoutait-il. Et il terminait cette lettre de sept lignes en observant qu'il ne voyait plus guère de raisons de venir à Paris « pour discuter de l'avenir du livre ».

Il n'essayait même pas de donner à ses mensonges le moindre air de vraisemblance. Il rompait notre contrat de sang-froid, en me regardant droit dans les yeux — métaphoriquement —, et en me déclarant que j'étais un imbécile. Cet acharnement dans le désir d'insulter et d'humilier la personne qu'on vient de trahir était tout à fait dans la ligne de *Ginger Man*, dont le héros principal, Dangerfield, agit en toutes choses avec ce culot dévastateur, cette méchanceté gratuite. Car ce Dangerfield (notez bien au passage le sens de ce nom !) — ce Dangerfield n'est pas un petit tricheur ordinaire. C'est un homme qui aime tellement faire souffrir les victimes qu'il a su s'attacher soit par les liens de l'amour, soit par ceux de l'amitié, que ce jeu devient une fin en soi, une stratégie diabolique. *Les Liaisons Dange-*

reuses ne sont rien en regard de cette performance exceptionnelle ! Sans doute Donleavy méprisait-il ceux qui ne voyaient dans son livre qu'une joyeuse extravagance, une farce moderne dans la vieille tradition irlandaise. Ce qui comptait le plus pour lui, semble-t-il, c'était au contraire la désespérance absolue de ses personnages, qui ne pouvait plus guère se traduire qu'en termes de malfaissance universelle sous les dehors rassurants de la comédie.

Il pensait avoir réalisé un chef-d'œuvre incompris, et le fait d'être le seul à en apprécier le sens profond lui donnait une idée de sa mission qu'un simple marchand de papier comme moi eut été, par définition, beaucoup trop sot et vulgaire pour concevoir. Aussi lui était-il insupportable de voir un quelconque éditeur exploiter, et tirer profit de ce livre — le symbole même de sa supériorité, de sa singularité — qui était *son œuvre*, *son travail intime*. Car Dangerfield, bien entendu, c'était lui, Donleavy.

La vision impartiale que Muffie avait de ces choses-là m'aida à mieux comprendre l'opposition éternelle, irrévocable qui existe entre l'auteur et l'éditeur. De même qu'entre le peintre et le marchand, et d'une manière générale, entre le créateur et l'exploitant. Si l'un n'est rien sans l'autre, ils ne sont pourtant pas liés par une relation de tendre amour, loin de là ! D'amitié intéressée peut-être, dans les meilleurs des cas : par exemple, l'intérêt que me portait Henry Miller était sans doute plus ou moins consciemment inspiré par le désir de faire de moi un éditeur à son goût, à sa manière, et à sa dévotion. Pour servir les besoins de l'écrivain rebelle, dont il était le plus bel exemple, ne fallait-il pas des éditeurs rebelles tels que mon père et moi ? Que serait devenu James Joyce sans la noble, l'infortunée Sylvia Beach ?

Dans ses lettres, Donleavy insistait sur les rapports de l'édition avec la chance, sur les heures et les malheurs de ce métier difficile, et cette préoccupation constante m'ouvrait des horizons sur ses motivations cachées. Derrière le mépris qu'il affichait à mon égard, derrière les flèches dont il me transperçait, je croyais deviner quelque chose comme de l'envie, une sorte de fascination pour l'aventure dans laquelle je m'étais lancé, jusque-là avec un succès évident. Je pensais que

James Patrick s'était mis en tête de m'enseigner les règles du double jeu, l'art du croc-en-jambe, et que pour m'administrer ces leçons il avait trouvé en Neville Armstrong l'instrument idéal. Pour tous mes amis, j'étais l'homme le plus débrouillard, le plus cynique, le plus audacieux ; et je me rendais compte que, comparé à JPD, je ne faisais pas le poids, surtout sur le plan du cynisme.

Avait-il étudié le sublime modèle qu'offrait le grand James Joyce, l'auteur quintessentiel ? Sans doute. Mais Donleavy était capable d'aller beaucoup plus loin que Joyce dans le domaine de la manipulation, de la déstabilisation psychologique en profondeur... En me remémorant notre rencontre grotesque lors de sa visite à Paris, je fus pris de tremblements convulsifs. Il m'apparut soudain que la petite fête de bienvenue que j'avais organisée pour lui, si gentille et si ridicule, n'était pas du tout ce qu'il attendait du sulfureux Girodias ; à tel point qu'il avait renoncé sur-le-champ à me traiter en égal. Il s'était fichu de moi, et cela jusqu'à me faire tourner littéralement en bourrique : il avait feint d'être ivre-mort pour me forcer à le convoyer sur mon dos... et poussé la comédie jusqu'à me faire croire qu'il m'avait pris pour mon frère ! Peut-être finirais-je par trouver tout cela plutôt drôle, *un jour* : pour l'instant j'avais bien du mal à dominer une noire fureur.

Pour ajouter à ma frustration, il m'écrivit de nouveau, quelques jours plus tard, en m'affirmant une fois de plus que, au cours de cette mémorable soirée, je l'avais autorisé à céder à un autre éditeur, et à son seul profit, les droits du *Ginger Man*, mais il introduisait une variante dans l'histoire : il ne s'agissait plus que des droits afférents à une édition « expurgée » du livre.

A quoi rimait cette façon aberrante de revenir sans arrêt sur ce mensonge éhonté, comme si la répétition constante, sur le ton de l'évidence, pouvait suffire à le transformer en vérité première ? Nous n'avions jamais eu l'entretien auquel il faisait allusion, et de toute façon, sans une confirmation écrite d'un avenant apporté à notre accord écrit, jamais il ne pourrait établir que je lui avais abandonné (sans contrepartie) les droits d'édition de son livre — que je venais tout juste de lui acheter. C'était insensé.

En réfléchissant à ce mystère, je devinai que la clé se trouvait dans la notion d'édition « expurgée ». Notion fort nouvelle, puisque dans sa première lettre il m'avait expliqué que des éditeurs américains avaient refusé de publier son livre — à cause précisément de son obscénité... et qu'il ne consentirait jamais à l'édulcorer car son contenu érotique faisait partie intégrante de l'œuvre... Cette façon de faire un vice de la vertu, et de la vertu un vice, c'était assez amusant en soi, mais en lisant le manuscrit, je m'étais vite rendu compte que l'histoire, aussi scabreuse fût-elle sur le plan des rapports humains, de la tricherie et de la malfaissance, n'avait rien qui puisse justifier une interdiction en vertu des lois anglaises de censure.

Pourquoi donc Donleavy insistait-il encore, après avoir apporté à son livre les révisions que nous lui avions proposées, sur son caractère obscène, qui était de toute évidence parfaitement imaginaire ?

La dernière lettre de Donleavy répondait à la question : il soulevait pour la première fois la notion de *deux* éditions différentes, l'édition « réputée obscène » que publiait Olympia, et l'édition « réputée expurgée » qu'il voulait faire publier à son seul profit en Angleterre.

Muffie, qui connaissait le livre mieux que quiconque, me rappela l'existence du chapitre 10, quatre pages en tout, qui contenait peut-être la clé du mystère.

C'était là le seul passage auquel la censure anglaise, dans sa folie, aurait pu trouver à redire. Une courte histoire — sans relation aucune avec le contexte — où l'on voit le héros voyager dans un train de banlieue. Sa bragette est ouverte, et cela sans qu'il en soit le moins du monde conscient, mais tous les voyageurs ont observé l'affreux détail, et chacun réagit selon sa nature, les jeunes filles en rougissant jusqu'aux oreilles et en se contorsionnant sur leurs banquettes, les vieux messieurs en faisant des remarques outrées à la cantonade... alors que notre héros n'a qu'un seul souci : éviter que la tranche de foie de veau qu'il transporte, sommairement emballée dans un papier de boucherie, ne cause des dégâts. Finalement le train arrive en gare, et cette minuscule affaire de mœurs se résout dans une amusante confusion... Il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat, ni au propre ni au figuré ! C'était pourtant sur cette

innocente bleuette que reposait la qualification « d'obscénité » que Donleavy avait lui-même attribuée à son livre quand il me l'avait proposé.

La découverte de Muffie ouvrait toutes sortes d'horizons intéressants. Comme la justice du Royaume-Uni jugeait tout ce que publiait Olympia obscene et illégal *a priori*, notre édition du *Ginger Man* entrat automatiquement dans la catégorie des livres interdits. Mais rien n'empêchait un éditeur londonien d'en publier une édition « expurgée » qui ne tomberait pas sous le coup de la loi, et qui pourtant bénéficierait largement de la réputation scandaleuse que lui faisait son lancement initial par l'infâme Olympia Press, à Paris, de l'autre côté du mur la censure. Ainsi l'excision des quatre pages « obscènes » de notre édition suffirait à faire passer l'édition de Londres pour « expurgée », et conforme à la loi du Royaume. C'était donc une affaire en or, et Neville Armstrong l'avait fort bien compris : on se servirait de la dynamique scandaleuse créée par l'édition préalable d'Olympia, et cela sans courir le moindre risque de poursuites judiciaires en Angleterre.

Quand avait-il imaginé tout cela ? Je ne découvris que tardivement qu'il avait annoncé le lancement de sa propre édition du *Ginger Man* dans le *Publishers' Circular* d'octobre 55, soit fort peu de temps après sa parution à Paris dans l'édition d'Olympia Press.

Si cette découverte imprévue modifiait le tableau, elle le clarifiait également. Il devenait évident que Donleavy avait passé un accord avec Armstrong *avant même* de me proposer son livre. Sans doute l'un des deux compères avait-il eu une idée brillante : le roman, dans sa version primitive mal ficelée, risquait fort de rencontrer un échec auprès de la critique, mais si, en y ajoutant quelques bricoles, on parvenait à le déguiser en roman érotique, tout pouvait s'arranger, le meilleur moyen d'opérer cette métamorphose étant de le faire publier d'abord par Olympia Press. Un plan génial ! Or c'était précisément dans ce domaine que Donleavy excellait, dans le déguisement mimétique, la tromperie superfine, le faux-semblant élevé au niveau du grand art. C'était le sujet même de son roman !

J'imaginais sans mal comment Armstrong s'était laissé

séduire par ce plan mirobolant. Si cela fonctionnait, il vendrait dix ou vingt fois plus d'exemplaires de ce livre « repris à Olympia Press » qu'il ne pouvait espérer en vendre en le publiant tout bêtement sous sa propre marque. Encore fallait-il que Girodias tombât dans le piège, évidemment, et rien n'était moins sûr. Mais Armstrong faisait assez confiance aux talents diaboliques de son poulain Donleavy pour lui donner sa chance, et c'est alors qu'il dut convenir de remettre à plus tard le lancement de sa propre édition du *Ginger Man*, d'abord annoncée pour le mois d'octobre 1955. James Patrick s'était mis au travail, avait soigneusement préparé sa première lettre à Olympia, convaincante par sa brièveté lapidaire, et dans laquelle il s'était mis en scène comme un auteur persécuté par la censure, mais dont l'intégrité artistique ne pouvait souffrir de compromis : « *Obscenity is very much a part of my work, and its removal would detract from it.* » Il y a une merveille d'éloquence dans cette concision exemplaire ! Et puis il avait ajouté à son manuscrit ce fameux chapitre 10, ces quatre pages qui feraient, plus tard, la différence symbolique entre « l'édition érotique d'Olympia » et « l'édition expurgée de Neville Spearman ».

Or la réaction d'Olympia avait été tout à fait imprévue. Au lieu de tomber bêtement dans le panneau de l'obscénité, nous avions réagi à l'impact du livre lui-même, à son charme bizarre fait à la fois de cruauté et de masochisme, à l'efficacité du style électrique, au mariage heureux du terroir irlandais et de sa mutation américaine... D'où notre proposition de contrat à Donleavy, sous réserve qu'il reconstruise son livre complètement. Sur ce point, notre entente avait été parfaite : Donleavy avait pris notre critique tout à fait au sérieux, il avait compris la valeur professionnelle de nos conseils, et il avait opéré ce rétablissement technique et artistique aussi efficacement qu'on pouvait l'espérer... J'ignorais évidemment que tout ce beau travail ne profiterait pas à Olympia, mais à ce Neville Armstrong que j'avais les meilleures raisons de ne pas porter dans mon cœur ! Et, par la suite, à une nuée éditeurs de par le monde qui achèteraient les droits de traduction aux deux compères.

Aussitôt après la publication du livre par Olympia, Donleavy

avait entrepris ses grandes manœuvres de désengagement. Ne pouvant pas rompre notre accord de but en blanc, il avait tout mis en œuvre pour me faire perdre pied, pour me dégoûter de toute cette affaire, du livre lui-même et de son auteur.

J'avais été ridiculisé si complètement, et avec tant de perversité, qu'il m'aurait fallu bien plus de vertu que je n'en avais pour résister à la fureur et au désir de vengeance qui me submergeaient.

Mon premier mouvement était de partir pour Londres et de tordre le cou au misérable Donleavy. C'était là un réflexe aussi absurde que romantique, et je pris le parti plus sage de rendre visite à mon avocat, Jacques-Arnold Croquez.

Il me regardait d'un air inquiet, désolé, tandis que je lui faisais mon récit : lors du procès du *Pain de la corruption* et de l'Affaire Miller, il m'avait vu triompher avec élégance des adversaires, les plus haut placés, et il devait se demander comment j'en étais arrivé à me faire rouler par un petit écrivain de rien du tout.

« Il est vrai que, juridiquement parlant, l'affaire est très mal partie », observa-t-il. « Et vos chances de gagner un procès à Londres sont minces, cela vous l'avez compris. A mon avis, cependant, elles ne sont pas nulles. Vous pouvez essayer de faire reconnaître la validité de votre contrat avec Donleavy, et à partir de là, un bon avocat peut-être réussira à obtenir quelque chose, par exemple un compromis honorable avec l'adversaire. Qui sait ! La justice britannique est si tortueuse et bizarre... »

« Connaîtriez-vous un bon avocat à Londres ? »

« Avocat, enfin, ce n'est pas comme ici, leur système. Celui qui compte là-bas, c'est le solicitor qui prépare et gère le procès. C'est lui qui choisit le barrister, lequel sera chargé de plaider la cause devant le tribunal... Je connais un solicitor, un vrai, un vieux requin qui fait tellement peur à tout le monde qu'il obtient le plus souvent un accord avec la partie adverse avant même le procès... Stanley Rubinstein... Si vous décidez d'aller le voir à Londres, je lui demanderai un rendez-vous en votre nom. Il n'est pas bon marché, mais au moins avec lui... »

Mon état de rage, de frustration était tel que je me réveillais la nuit. Je ne pouvais partir immédiatement pour Londres en raison de la pression des affaires courantes, mais rendez-vous

fut déjà pris pour moi avec le fameux Stanley Rubinstein. Je m'étais pris à rêver de lui un peu comme les primitifs voient dans leurs songes le Tout-Puissant, un colosse dont le front enrobé de nuages se perd dans les lointains du firmament. Saint Stanley, délivrez-nous de nos ennemis !

Pour tromper l'attente, j'avais expédié une belle lettre recommandée à Neville Armstrong, directeur de la firme de Neville Spearman Ltd., pour l'aviser de mon intention de l'empêcher par décision de justice de publier *The Ginger Man* à Londres, au cas où il persisterait dans son projet. Je reçus par retour du courrier la réponse qu'appelait cette démarche, une lettre pleine d'outrages et de défis, rédigée dans un style macaronique invraisemblable. Un curieux document. Armstrong désirait sans doute me pousser à un paroxysme de fureur tel que je n'hésiterais pas à mettre mes menaces de procès à exécution : il avait besoin de ce procès pour lancer son édition. Mais il écrivait aussi : « Vous savez bien que vous ne possédez pas les droits sur le *Ginger Man* que vous prétendez détenir... Je suis stupéfait de l'audace que vous montrez en émettant des prétentions qui ne sont pas fondées, et que vous osiez me menacer... »

J'allai prendre mon avion au Bourget pour le voyage fatidique.

Parvenu à l'endroit privilégié entre tous qu'on appelle Grays Inn Court, une grande étendue de gazon soigneusement entretenue, plantée d'arbres centenaires, où régnait un calme parfait, les bruits de la ville n'y pénétrant pas, je crus débarquer dans un autre monde, dans quelque paradis réservé exclusivement aux hommes de loi. Je trouvai non sans mal la firme de Rubinstein, Nash & Co. au bout d'un dédale d'escaliers, et je me présentai à la secrétaire du solicitor. Elle me demanda de bien vouloir patienter dans un salon fort sombre d'où l'on avait une vue plongeante sur le parc, et une vieille dame m'apporta aussitôt une tasse de thé en me recommandant à nouveau d'être patient.

Sans le thé, la machine judiciaire tout entière eût cessé de tourner. Une pièce entière de la firme était apparemment consacrée à la confection de ce breuvage, et je devais d'ailleurs assister, un peu plus tard, à une crise provoquée par le retard du

livreur de lait. Incroyable événement ! Sans lait, pas de thé — et comment diable la maison aurait-elle pu continuer de fonctionner ? J'étais loin de la civilisation du gros rouge et des apéros servis sur le zinc.

Sans m'en rendre compte, je venais d'entrer dans un roman de Dickens. L'escalier aux marches inégales, chacune émettant un craquement différent sous le pas du visiteur, la légère odeur de moisissure, les murs vétustes ornés de gravures anciennes et de photographies décolorées, les meubles cirés et la bibliothèque d'acajou pleine à ras bord de tomes reliés de maroquin, tout cela me plongeait dans une atmosphère fort différente de celle à laquelle j'étais accoutumé. Ce calme soporifique me donnait envie de m'allonger sur le sofa, et de rattraper un peu de mon retard de sommeil.

Quand on vint me chercher pour m'introduire dans le bureau du grand homme, je dus faire un réel effort pour revenir au monde des vivants. Ce passage dans une zone de sommeil et d'oubli était-il calculé pour vous préparer à vivre sur un autre plan, celui de la réalité parallèle qu'on découvre en entrant dans un tribunal ?... Lorsqu'on pénétrait dans ce monde subliminal du Temple, on avait déjà accompli un long chemin dans la voie qui mène à la procédure, ayant épuisé toutes les chances possibles de conciliation et de compromis avec l'adversaire ; on avait subi le processus d'accoutumance et de ramollissement qui prépare le client de façon insensible aux sacrifices financiers exorbitants auxquels il va devoir faire face... Mon carnet de chèques bien au chaud contre mon cœur, j'étais prêt pour l'épreuve, et j'entrai bravement dans l'antre du lion.

Stanley Rubinstein, le champion des causes perdues, est un bonhomme épaisse et aplati par l'âge ; avec son grand nez et ses deux petits yeux malins il ressemble davantage à un éléphant qu'à un lion. Autour de lui, parchemins, certificats, poignées de mains échangées avec des premiers ministres, photos de groupe austères chantent sa gloire. Assis à sa gauche, un homme replet, d'âge moyen, qui est sa vivante réplique en réduction, prend des notes ; il s'agit de Michael Rubinstein, son neveu, qui un jour lui succédera à la tête de la firme familiale et trônera à son tour sur ce vaste fauteuil bien rembourré.

Mr. Rubinstein se frotte les mains et le nez, essaye plusieurs sortes de sourires ; il me débite quelques phrases dans un français approximatif, mais il abandonne vite. Cette routine, nous le savons l'un et l'autre, lui donne le temps de m'examiner, moi, le nouveau client. Le téléphone sonne sans arrêt, il répond, toujours brièvement, mais cela n'en rend pas moins tout échange suivi impossible. Et voilà qu'on amène le thé avec des biscuits : le livreur de lait est enfin arrivé ! Aussitôt le thé bu, je comprends à certains manèges et mimiques que la séance est terminée.

« We shall be writing to you very promptly, dear Monsieur Girodias », dit-il plaisamment en me serrant la main, à demi levé de son fauteuil, pour bien me signifier que je ne suis quand même pas le prince héritier. Je constate une fois de plus que la prononciation de mon nom donne beaucoup de mal aux Anglo-Saxons.

Trois jours plus tard, à Paris, je reçus donc une lettre monumentale de Rubinstein, Nash & Co., me confirmant qu'ils seraient heureux de me représenter dans l'affaire en cause, et détaillant la nature de leur mission. On suggérait le versement d'une provision astronomique, dont l'impact m'atteignit comme un coup de poing au plexus solaire... J'aurais dû m'y attendre... Je payai, et des lettres furent échangées entre Rubinstein, Nash & Co. et Gerald Samuels & Shine, solicitors de la partie adverse, c'est-à-dire Neville Spearman Ltd. — Donleavy étant tenu à l'écart pendant cette première passe d'armes.

Les solicitors adverses esquissèrent ce qui m'apparut comme une ouverture réaliste en direction d'un compromis : « Nos clients, Neville Spearman Limited, n'ont aucune intention hostile dans cette affaire, et si un arrangement à l'amiable se révélait possible, ils réserveraient leur meilleure attention à une telle solution, *dans l'intérêt des parties en cause...* » — c'est-à-dire, de Spearman et d'Olympia, il devenait soudain évident que Neville Armstrong avait jugé préférable d'exclure Donleavy du règlement proposé, et qu'un renversement des alliances devenait possible.

L'offre d'une paix séparée était adressée à mon solicitor, non pas à moi-même. Il pouvait choisir d'y répondre selon sa propre conception de mon intérêt. Il se borna donc à m'y faire une

vague allusion dans l'une de ses lettres, comme à une démarche symbolique qui ne méritait pas d'être prise au sérieux, ou au mieux comme un premier succès moral dû exclusivement à la sainte terreur qu'il inspirait à nos adversaires. C'était là une excellente chose, et nous étions sur la bonne voie, me disait-il. A ma grande surprise, il ajoutait qu'il était trop tôt pour accepter de négocier, ce serait un aveu de faiblesse.

Et c'est ainsi que je laissai passer la chance d'en finir immédiatement sur la base d'un arrangement honorable. Hélas, ce procès n'était déjà plus le mien, il appartenait désormais à mon homme de loi.

L'avantage d'un règlement immédiat avec Neville Spearman eût été que, Donleavy n'étant pas encore partie prenante au procès, l'accord se serait fait à son insu et à son détriment. Or c'était lui le seul responsable dans cette affaire, Neville Armstrong n'ayant fait que profiter de la situation.

Intéressante leçon ! Pour une fois que je tentais d'obtenir l'aide de la machine judiciaire, je me laissais dévorer vivant du premier coup. Comment aurais-je pu m'opposer à mon propre avocat ? Une pareille démarche eût été fort périlleuse en France, elle était carrément impensable en Angleterre.

Un jour on m'annonça la visite de la police. Un homme seul, ce qui me surprit un peu, car il est bien connu que pour la moindre opération la police se déplace par paires. Ce policier solitaire, de la Brigade Mondaine, était particulièrement déplaisant.

« Voilà », me dit-il. « Nous ouvrons une enquête au sujet d'un de vos livres pornographiques anglais, celui qui s'appelle *Lolita*. Il a été écrit par un Russe dont je ne me souviens pas du nom. Vous voyez lequel, couverture verte, et c'est en deux volumes. Il me faudrait un exemplaire de chacun pour examen. »

« Vous voulez l'acheter ? », demandai-je finement.

« Vous plaisantez », répondit le policier, qui n'était autre que le fameux Laffont. « Ça ne vous servira à rien de le prendre sur ce ton. Il ne faut pas croire qu'en imprimant vos bouquins pornos en anglais vous échappez à la loi. C'est très astucieux, d'accord, de faire ça en anglais, c'est nouveau, mais vous ne vous en tirerez pas comme ça. D'ailleurs, montrez-moi un exemplaire de chacun des livres que vous avez en stock à la date d'aujourd'hui. »

Décidément la tête du type ne me revenait guère, et la mienne ne lui plaisait pas davantage. Je lui fis préparer un paquet de ses échantillons, vingt-cinq livres en tout, car nous avions beaucoup de titres épuisés, et il disparut avec son colis

en jetant des regards fureteurs. Ce flic caricatural était franchement déprimant — et quelle sale gueule !

Une heure plus tard je retrouvai au restaurant un imprimeur appelé Lefèvre, un voisin avec lequel nous nous entendions bien, Jean-Jacques Pauvert et moi. Il me dit qu'il avait quelque chose d'important à m'apprendre, et je m'assis en face de lui.

« Il s'agit de votre ami l'inspecteur Laffont », me dit-il. « Je le connais un peu, dans l'imprimerie il vaut mieux être en bons termes avec ces gens-là. Enfin, je le connais assez pour vous dire que c'est un type venimeux, très dangereux quand il s'y met ; et il s'est plaint d'avoir été mal reçu par vous... Puis, aussitôt après, il m'a parlé d'un accident de la route, sa voiture a été endommagée, il va avoir de gros frais, il a l'air très embêté. Sa police d'assurance était périmée, il dit qu'il n'en savait rien... »

« Mais pourquoi vous a-t-il raconté tout ça ? », demandai-je. « Qu'est-ce que... »

« Eh bien, c'est pourtant clair ! » répondit Lefèvre. « Il est au courant de nos relations, et il sait que je vous répéterai ses paroles. C'est simple ! Il peut vous causer des ennuis sérieux, déclencher des poursuites judiciaires, des interdictions... ou bien, au contraire, choisir de ne rien faire du tout. Je vous dis les choses comme elles sont, hein, la Mondaine est très puissante, ils influencent le parquet, les tribunaux, le ministère, tout le monde est à leurs pieds, car ils savent des tas de choses embêtantes sur des tas de gens. Vous les avez vraiment fichus en rogne, Pauvert et vous, avec l'affaire d'*Histoire d'O*, et je pense que vous avez toutes les raisons du monde d'essayer de vous réconcilier avec eux. Dans votre métier... »

« Oh, attention ! », protestai-je. « Ce Monsieur Laffont est venu me dire qu'il s'intéressait à *Lolita*, et il se trouve que c'est un très grand roman, vraiment, une œuvre, en tout cas, qui n'a rien à voir avec les livres pornos qui l'intéressent tant. Evidemment, il ne peut pas s'en rendre compte, d'une part parce qu'il n'est pas critique littéraire, d'autre part parce qu'il ne lit pas l'anglais. S'il touche à ce livre, il va tomber sur un bec. »

« Mais il y a tous les autres », remarqua Lefèvre. « Il peut

vous créer des ennuis pour chacun d'eux. Moi, vous comprenez, s'il m'a parlé de cette affaire, c'est pour vous donner le choix. Ou bien vous êtes gentil avec lui, ou bien vous passez à la casserole, *Lolita* ou pas *Lolita*. »

« Enfin, quand même, Lefèvre », dis-je, « si je mets le doigt dans l'engrenage, j'en aurai pour ma vie entière à devoir les supporter. Combien votre ami Laffont a-t-il de collègues à la Mondaine ? Vous voyez un peu ? Vous marcheriez dans cette combine, vous, le malin ? »

« *Absolument !* », assura Lefèvre. « Croyez-moi, je voudrais vraiment vous aider, et je ne vous en parle pas pour faire de la frime. Réfléchissez. »

« Ah, c'est tout réfléchi ! », soupirai-je. « Je comprends ce que vous m'expliquez, mais je n'ai pas l'impression que, au moins dans mon cas à moi, le compromis soit payant. Quoi qu'il en soit, vous êtes vraiment chic d'avoir essayé de m'affranchir. J'espère pouvoir vous renvoyer l'ascenseur un de ces jours. »

Il y eut quatre, cinq semaines d'attente inquiète, en ce début d'hiver, au cours desquelles je m'efforçai de croire que le pessimisme de Lefèvre était excessif. Laffont n'était qu'un tout petit flic, et il avait agi seul dans cette affaire ; on pourrait trop facilement lui reprocher d'avoir travaillé pour son propre compte. Ses attaques risquaient fort de lui retomber sur le dos. Mon pedigree judiciaire montrait combien j'étais doué pour la bagarre et les confrontations publiques. La logique voulait donc que, après ce coup d'esbrouffe qui n'avait pas marché, le dénommé Laffont se soit calmé.

Lorsque j'étais parvenu à me convaincre que cette logique était la bonne, l'arrêté signé Gilbert-Jules, ministre de l'Intérieur, parut au *Journal Officiel*, le 20 décembre 1956. Une exécution en masse ! Vingt-cinq ouvrages en langue anglaise publiés par The Olympia Press se voyaient interdits de vente et de circulation sur le territoire de la République, et cela en vertu de l'article 14 de la loi du 29 juillet 1881 sur... « la Liberté de la Presse ».

Laffont avait réussi à impliquer toute la hiérarchie administrative, et ce jusqu'au niveau gouvernemental, dans l'exécution

de ses menaces personnelles. Il était donc beaucoup plus fort que moi : maintenant c'était à l'Etat de défendre l'application abusive qui venait d'être faite de cette malheureuse loi de 1881.

Celle-ci ne visait, dans son article 14, que « des écrits d'origine étrangère susceptibles de porter atteinte à l'ordre public », donc des écrits de nature politique et subversive. Or l'on ne pouvait reprocher à *Lolita* ou à *Ginger Man*, qui se trouvaient parmi les livres interdits, de mettre en danger l'ordre public, pas plus d'ailleurs qu'aux autres titres de la liste... On appliquait ainsi la loi d'exception dans toute sa rigueur à des ouvrages qui n'avaient strictement rien de subversif — et cela pour la simple raison qu'on n'osait plus poursuivre mes livres « pour obscénité » devant les tribunaux... Les malheureux procès entrepris dix ans plus tôt contre les trois livres d'Henry Miller avaient laissé un si mauvais souvenir aux magistrats qu'on s'était bien gardé depuis de renouveler l'expérience.

Il y avait une voie toute tracée pour entreprendre une contre-attaque vigoureuse contre l'application visiblement illégale de la loi, à condition d'attaquer l'Etat lui-même — et cela en l'un de ses points les plus sensibles, la police, le ministère de l'Intérieur —, et de parvenir à mobiliser dans ce but une partie de l'opinion publique.

Au delà de mon cas personnel, la question de la censure me semblait essentielle à plus d'un titre. D'abord en raison du détournement de la loi de 1881 sur la Liberté de la Presse : suffisait-il d'une décision mal fondée et aberrante du Conseil d'Etat (faisant suite à l'interdiction de *Sexus*) pour renverser purement et simplement le sens d'une loi fondamentale de l'Etat républicain — qui avait été régulièrement votée, en son temps, par le Parlement du pays ? La loi de 1949, passée à la sauvette sous l'impulsion de Jules Moch, était plus dangereuse : sous prétexte de protéger les petits enfants contre le fléau chimérique de la pornographie, elle avait établi en France une censure morale pour la première fois dans l'histoire nationale. Une loi introduite de façon si discrète, inodore et invisible que la presse ne s'en était même pas inquiétée, tandis que la France profonde et bien pensante, constatant avec quel soin le bon Jules Moch protégeait l'âme des nouveau-nés contre les dangers du vice, applaudissait silencieusement...

La malfaiseance extrême de la loi de 1949, démultipliée par les effets pervers de tout l'appareil administratif qui avait été déployé pour permettre sa mise en œuvre, avait créé en France une situation nouvelle et fort inquiétante. Une nation qui accepte de limiter sa liberté d'expression montre, par ce renoncement à l'autonomie individuelle et à la liberté intellectuelle de chacun, qu'elle s'est engagée dans la voie de la servilité et de la dégénérescence. La censure littéraire n'est qu'un symbole, un test qui permet de mesurer le degré d'avachissement auquel est parvenu un pays.

Que faire, donc, sinon se battre ? Je me sentais plein d'enthousiasme et de forces nouvelles pour le superbe combat qui s'annonçait.

Mais il fallait d'abord me mettre en règle avec l'interdiction, et faire au moins semblant de la respecter. Or les libraires ne semblaient pas du tout vouloir nous rendre les exemplaires qu'ils détenaient des titres interdits : qui dit censure évoque marché noir, et des bénéfices augmentés par la raréfaction de la marchandise... « Me mettre en règle avec l'interdiction », cela signifie élaborer une stratégie pour la tourner — et pour exploiter ses effets secondaires à mon profit.

Nous avions pris le pli d'une existence commune fort plaisante, Muffie et moi. Pour elle, j'étais en train de me convertir à la monogamie. Comment qualifier notre rapport ? « Un amour entre amis », me semble être la meilleure formule pour définir cette sorte de relation : une façon d'associer deux types d'échanges qui ne sont pas nécessairement compatibles. C'était facile et agréable, un engagement léger qui ne causait aucun problème, même si je la sentais toujours méfiante à l'égard de mon mode de vie, et spécialement des dîners arrosés de vins superbes que je lui offrais.

Or il arriva que trois jours de suite, trois nuits plutôt, elle me fit défaut. Au bout de ces trois nuits passées à l'attendre, je dus me rendre à l'évidence : cette absence insistante devait bien vouloir dire « quelque chose » — et, aucune querelle suscep-

tible de justifier une simple bouderie n'ayant eu lieu, ce quelque chose prit pour moi une valeur assez obsessionnelle.

Au bureau je la voyais tous les matins, fraîche et sereine, assise bien droite mais sans raideur devant sa machine, l'image de la parfaite secrétaire. Je passais devant elle sans un mot pour entrer dans ma véranda, lui laissant l'initiative du premier échange. Mon passage ne suscitait aucune réaction de sa part, pas le plus petit battement de cil, tout comme si ma présence était incapable de laisser la moindre trace dans son atmosphère personnelle... comme si j'avais purement et simplement cessé d'exister pour elle.

J'avais essayé de contrer ce jeu aberrant en agissant de même : pas de questions, indifférence complète, mon silence répondant au sien. Cela ne menait nulle part, et à la fin de la première journée de ce régime, j'allai la voir dans son bureau pour lui demander une explication : trop tard, l'oiselle avait pris son vol. Deuxième soir, expérience identique. Cela finissait par être agaçant ! Pour qui se prenait-elle ? Pour une femme fatale ?... Mes accès de rage se teintaient d'une appréhension croissante, je sentais bien qu'il ne s'agissait pas d'une crise ordinaire. Pour réduire ce sentiment d'anxiété il n'y avait guère qu'un recours : les bars, les amis ivrognes, la nuit accueillante, le plein d'alcools variés. Une tristesse vague m'enveloppait, le sentiment prémonitoire d'un échec, d'un retour à ma solitude originelle.

Le quatrième jour, ô surprise, c'est de sa propre initiative qu'elle pénètre dans mon bureau, s'assied posément en face de moi, me permettant de l'observer un bref instant au-delà de l'océan de papiers en furie qui nous sépare. Elle me jette un regard sans compromis et me déclare de sa voix claire, d'un ton égal et sans réplique : « Maurice, je quitte ce bureau. Je ne veux pas continuer à travailler ici. Et je souhaite que tu t'abstiennes de discuter ma décision, parce que... »

Je la regardais, plein de tristesse. Était-ce donc irréparable ? « Voyons, Muffie, que s'est-il passé ? Est-ce que quelqu'un t'a fait des ennuis ? Est-ce que... »

« Oh non, pas du tout », répond-elle. « Je pense que c'est mieux ainsi, il faut que je parte, c'est tout. »

« Ecoute, ce soir nous parlerons tranquillement de... »

« Pas ce soir », coupe-t-elle, « ni aucun soir. Merci quand même, mais il me semble que tu as déjà gaspillé assez d'argent pour me faire plaisir, ça suffit. »

Elle me disait cela sans bouger, sans émotion apparente, parfaitement détachée, et d'une voix nette, définitive.

« Enfin », se reprit-elle, « ce n'est peut-être pas une façon très gentille de parler de ces choses, hein... Mais je ne veux plus travailler ici, et pour ce qui nous concerne, *nous deux*, tout ce que je peux dire à ce sujet, c'est que je préfère vivre toute seule pour l'instant... Et peut-être pour bien plus qu'un instant... Nous verrons. »

« Ecoute, Muffie, c'est de la folie, ce que tu me racontes-là ! Tu ne peux quand même pas disparaître comme ça... »

Plus je tentais de trouver des arguments pour la retenir, plus le doute s'installait en moi, plus l'intuition de mon échec envers elle s'imposait.

« Si tu veux prendre des vacances, je n'ai rien contre », dis-je d'une voix mal assurée. « Mais il faudra bien trouver quelqu'un pour te remplacer, cela ne se fera pas du jour au lendemain, tu peux bien attendre pour que... »

« Pas question », interrompit-elle en me regardant bien en face, calme, maîtresse d'elle-même, avec cet air de certitude sans appel qui me parut soudain insupportable. « Quand je te dis que je m'en vais, cela ne veut dire qu'une seule chose très simple : je m'en vais *maintenant*. Mes affaires sont rangées dans mon sac que voici, mon calendrier, mon taille-crayons, je ne laisse pas de traces. C'est comme ça. Nous sommes vendredi soir, et je viens de terminer ma dernière semaine de travail dans ce bureau. Je laisse tout en ordre. Bien rangé. »

« Muffie, allons, voyons », repris-je dans un souffle, soudain très malheureux. « C'est une blague, tu ne peux pas me dire tout ça sérieusement. »

« Sur le plan pratique », reprit-elle, « pour ce qui est de trouver quelqu'un pour me remplacer et qui serait capable de faire ce travail, j'ai peut-être la solution. J'ai passé une annonce dans le *Herald Tribune* et j'ai vu personnellement toutes les femmes qui ont répondu, je les ai interviewées très sérieusement... »

« Sacré foutu bordel de... », explosai-je brièvement. Elle continuait son discours, imperturbable.

« ... Et celle que je voudrais te recommander est libre de commencer dès lundi. Bien entendu, c'est à toi de décider. En tout cas, si tu veux la voir, tu peux le faire tout de suite : elle attend dans mon bu... enfin, dans mon ex-bureau. Je t'assure, tu ne seras pas déçu. Pour ce qui est de l'apparence en tout cas, puisque c'est une chose qui compte tellement pour toi. Mais ce n'est pas seulement une jolie femme, elle est intéressante, cultivée, responsable... »

« Muffie, écoute, je t'en prie ! »

Elle s'était levée et prenait son sac tandis que je restais là, écrasé, incapable de réagir. Elle quitta la pièce pour ressurgir aussitôt en compagnie d'une très jolie fille, enfin plutôt d'une très jolie jeune femme, une blonde au teint pâle, avec des yeux bleus remarquables, pétillants de vie, d'intelligence.

« Maurice, je te présente Miriam Worms. Je t'ai dit ce que j'en pensais, et maintenant, pardonnez-moi tous les deux, je dois vous laisser. J'espère que tout ira bien. Il faut que je me sauve. »

« Ciao, Muffie », jeta cette nouvelle personne, et sa voix me prit par surprise. Un contralto assez profond, avec une pointe de Garbo, c'était indiscutable. Je ne sais pourquoi, le souvenir de Marina m'effleura brièvement. La blondeur peut-être ? Mais non, voyons, Marina avait la blondeur épicee de la Méditerranée, et dans le cas présent j'avais affaire aux reflets argentés propres aux gens du nord, de la mer Baltique peut-être.

Enfin, sacré nom, c'était de la folie ! Muffie ! Je m'apprêtais à hurler son nom quand j'entendis la porte d'entrée se refermer sous une poussée énergique, avec un choc sourd qui résonna dans ma poitrine ; puis une volée de pas précipités claquant sur les marches usées du vieil escalier de pierre, s'éloignant rapidement sur les pavés de la cour... Trop tard, beaucoup trop tard...

Je suis seul à présent, à peine conscient de la présence de cette femme qui attend tranquillement devant moi, assise à la place de mon amie, de mon amante, de celle qui vient de

disparaître... de mon assistante surdouée, de ma maîtresse au grand cœur...

Elle ouvre son sac, en tire une cigarette à bout doré, la fixe sur un fume-cigarette mince comme un fil, et aspire lentement, méditativement, une bouffée, tout en s'offrant à mon inspection avec un brin de moquerie.

Dans ma tête, ce sont les pas de Muffie que je suis de loin, que je n'entends plus mais que je sens s'éloigner de moi, la chassant de ma triste existence. Du fond de mon cœur je la supplie, j'essaye de la flétrir, je tente de mesurer la souffrance qu'elle doit éprouver, malgré tout, d'avoir fait une chose pareille. Le temps n'est-il pas venu de se comprendre, de s'expliquer, de se pardonner, de pleurer de joie dans l'émotion des retrouvailles, de la réconciliation ? Ce serait si merveilleux, comment ai-je pu la laisser partir ?...

La très belle personne, il faut bien le reconnaître, assise en face de moi impose peu à peu sa calme présence dans la pièce. Elle semble être douée d'une certaine qualité magique, peut-être a-t-elle le don de guérir les cœurs malades ? Ses traits s'inscrivent petit à petit à travers mon immense tristesse, des pommettes larges et d'un dessin délicat, une personne singulière, une beauté très raffinée qui s'affiche sans ostentation... Et, mon Dieu, quelle voix ! Comme ce serait plaisant de l'entendre à nouveau...

Tout en me disant cela, je fus soudain pris d'admiration pour l'humour de Muffie, qui avait manigancé cette scène complexe et parfaite avec un doigté exquis, avec une impudence dévastatrice. Ce cadeau qu'elle me faisait pour marquer son départ, c'était aussi la plus gentille façon au monde de se moquer de ma grande faiblesse, de mon goût inguérissable pour la beauté des femmes.

« Avez-vous des questions à me poser ? », demanda la voix.

« Oui. J'en ai au moins une », répondis-je. « Pourquoi voulez-vous travailler ici ? Dans une boîte pareille ? Quelqu'un comme vous ? Vous n'avez quand même pas besoin de gagner votre vie ? »

« Oh, il n'y a pas de mystère », répliqua-t-elle avec son accent curieux, et cette voix que je trouvais de plus en plus captivante. « Je n'ai jamais travaillé pour gagner ma vie jusqu'à

présent, mais j'ai étudié la littérature à Londres, et à Paris aussi, à la Sorbonne. Je pense être une personne ordonnée, j'ai le sens de l'organisation, je sais m'adapter aux situations nouvelles. Et puis, pour tout vous dire, contrairement à ce que vous pensez, j'ai besoin de gagner un honnête salaire. C'est aussi simple que ça. J'ai donc décidé de chercher, et c'est en lisant les annonces dans le *Tribune* que je suis tombée sur celle de Muffie. J'en suis d'autant plus heureuse que nous sommes devenues de bonnes amies... Elle m'a donc parlé d'Olympia, de vous... Ce que vous faites ici me semble très intéressant, enfin, c'est vraiment plein de possibilités. Et puis c'est très drôle, cette idée folle, Olympia ! Il me semble que je pourrais vous être utile — mais bien sûr, *à ma façon*, car j'imagine que personne ne pourra jamais remplacer Muffie. »

Ces derniers mots sont accompagnés d'un regard qu'elle me lance droit dans les yeux. La conversation ayant passé plusieurs fois du français à l'anglais, je lui demande :

« Je suppose que tu n'es pas née en Angleterre ? »

« Non, je pense que c'est assez évident », me répond-elle. « Je suis née à Dantzig. Ma famille a disparu. Seul mon frère et moi avons survécu quand la ville a été capturée par les Nazis. Nous avons été recueillis par une famille de Quakers, et nous avons été élevés en Angleterre. A présent, mon frère habite en Amérique Latine, et pour ma part j'ai quitté mes bons Quakers, c'était un peu triste là-bas, et je suis devenue une joyeuse Parisienne. J'adore l'atmosphère de cette ville, Paris, et j'apprécie les gens qu'on y rencontre. Des gens comme Muffie, par exemple, ou comme *toi*. »

Elle souligna ce dernier mot d'un joli sourire, un peu comme une petite fille qui fait la révérence à la fin d'un compliment, et je lui souris en réponse à son sourire. En un rien de temps l'écho des pas de Muffie s'était évanoui dans quelque dimension inconnue, et cette nouvelle personne acquérait une réalité de plus en plus éloquente. Sa peau si pâle n'était pas celle d'un fantôme, elle était bien réelle, tout à fait réelle... Donc, résumons-nous, elle est Juive et, ah, quelle coïncidence étonnante, elle vient de Dantzig, tout comme Helga et Lisa ! Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Rien, voyons, rien du tout, c'est le hasard... Il faut que je cesse de rêver.

« Je suppose que Muffie t'a dit combien elle gagnait ? », questionnaï-je. « Puisqu'elle t'a tout dit, semble-t-il. »

« Oui, oui », répond-elle. « C'est un bon salaire, et j'espère bien pouvoir le mériter. Tu comprends, je crois que j'aurais pu décrocher un assez bon poste dans l'une des grandes maisons ; je connais des gens chez Gallimard, par exemple. Seulement, voilà, il aurait fallu pour cela que j'en fasse une vraie carrière. Moi, tout ce que je veux trouver, c'est un travail qui me rapporte assez pour aider Jean-Pierre à finir ses études. »

Je la regarde, interloqué.

« Finir ses études ? *Tu as des enfants de quel âge ?* »

« Oh non, pas d'enfants ! », répond-elle en riant gaiement. « Jean-Pierre n'est que mon mari. C'est un jeune sociologue... Il en a encore pour quelques années, avant d'avoir terminé tous ses examens... Qu'est-ce que tu as, patron ? », poursuit-elle avec un grand rire. « Tu ne donnes du travail qu'aux jeunes veuves ? »

« Bon, ça va, Miriam ! Tu commences lundi matin, et tâche d'être à l'heure parce qu'il y aura pas mal de choses à faire. Pour sanctionner notre accord, je t'offre un verre, ça va ? »

« Ça va. »

« J'allais oublier : avant de partir il faut que je t'explique pour les clés. Nous en avons tous un jeu... »

Je vis Miriam fouiller dans son sac et en extraire un trousseau de clés qu'elle fit danser devant mon nez.

« Muffie m'a donné les siennes, bien sûr. En fait, elle m'a expliqué comment tout marche ici. »

« Y compris moi-même, je suppose ? » Je me retrouvais décidément coincé d'une façon invraisemblable entre ces deux bonnes femmes hors du commun. C'était désespérant.

« Bien sûr, y compris toi-même », acquiesça Miriam avec une petite révérence. « Mais je jure d'être discrète sur tout ce que je sais. On y va, boire ce verre ? »

Nous vivions en des temps de trouble et d'incertitude, à mi-chemin entre le succès et le triomphe, et la menace de catastrophes probables. Bien des signes fort sinistres semblaient indiquer que ma superbe construction, un véritable chef-d'œuvre de gratuité, était condamnée à terme.

L'un de ces signes, c'était la présence insistante de l'inspecteur Laffont, toujours en train de rôder dans le voisinage, et dont la mine patibulaire revenait jusque dans mes rêves. J'avais fini par le considérer comme le symbole même de ce que les Juifs appellent *tsouris*, la malchance, la poisse, cette fatalité incontrôlable qui surgissait sur mon chemin dès que se profilait à l'horizon un succès majeur.

Quelques années auparavant, l'ange du malheur était apparu sous les traits du grandiose Filipacchi. Cette fois-ci ma némésis était un sale petit policier de rien du tout qui avait juré d'avoir ma peau, se montrant d'une efficacité redoutable, aussi dangereux à sa façon que son formidable prédecesseur.

J'avais commis une bêtise impardonnable en refusant de lui donner de l'argent, comme on me l'avait conseillé. J'avais gravement sous-estimé sa ténacité et sa rancœur. Et, pis encore, j'avais sous-estimé sa capacité à mettre ses menaces à exécution, du simple fait qu'il se situait tout en bas de la hiérarchie policière ; or c'était précisément le fait d'être le plus petit rouage dans la machine de la censure qui lui donnait une puissance démultipliée.

Les hommes de loi que j'allai consulter au sujet de mon affaire ne me laissaient guère d'espoir, chacun finissant invariablement par évoquer la même image facile : don Quichotte qui charge contre les moulins à vent. Le seul qui montra de la bonne volonté fut un avocat au Conseil d'Etat, Jean Lemanissier, qui connaissait fort bien les arcanes de cette prestigieuse juridiction. Dans la hiérarchie judiciaire, le Conseil d'Etat et la Cour de Cassation sont considérés comme l'aristocratie, par rapport à toutes les cours de justice ordinaires du pays, et les avocats statutairement accrédités auprès d'elles forment une caste de super-samouraïs du Droit dont la noblesse, la morgue et la subtilité sont incomparables.

Ce Lemanissier, tout en étant conscient de ses hautes prérogatives, n'en était pas moins un brave homme à l'esprit ouvert, et à qui la folie de mon entreprise paraissait plutôt sympathique. Contrairement à ses collègues, que mon étrange métier semblait indisposer, Maître Lemanissier s'émerveillait

de mon aventure. C'était un bon vivant, un grand Normand bien nourri aux idées larges.

Or l'étude du procès exigeait un certain sens de l'abstraction. Les Tribunaux Administratifs s'occupaient des différends entre les particuliers et l'administration, et cela surtout sur le plan local. L'échelon supérieur était représenté par le Conseil d'Etat auprès duquel l'on pouvait faire appel des jugements de chaque Tribunal Administratif, et dont la décision était définitive.

Telle fut ma première question à Lemanissier : « Si je porte mon affaire directement devant le Conseil d'Etat, ils se référeront naturellement au seul précédent connu, à savoir leur propre jugement négatif dans l'affaire de *Sexus*, et je perdrai automatiquement le procès. C'est exactement ce que la police a prévu... Alors, cela peut paraître absurde, mais je crois qu'en commençant par le Tribunal Administratif de Paris, j'ai une chance d'obtenir qu'on reprenne l'affaire au niveau des principes. Qu'en pensez-vous ? »

« En tout cas », répondit Lemanissier, « c'est techniquement possible. C'est bien rare qu'on apporte au Tribunal Administratif un cas qui l'oblige à se prononcer sur le sens et la portée des lois du pays, mais ce genre d'affaires n'est pas exclu par principe de son rayon d'action. Comme vous le savez, les juges des Tribunaux Administratifs ne sont pas des magistrats professionnels, mais, dans l'ensemble, des commerçants qui ont le sens de l'intérêt général et quelques notions de droit : vous n'avez pas tort de penser qu'ils sont susceptibles de prendre une affaire comme la vôtre assez au sérieux. Cela dépendra évidemment du hasard, vous pouvez tomber sur des gens qui seront réceptifs, ou d'autres qui ne comprendront rien à votre affaire, allez savoir ! Cependant, même dans le cas où vous obtiendriez un jugement en votre faveur, et bien motivé, le ministre de l'Intérieur interjettera appel au Conseil d'Etat, et là, franchement, il ne vous restera aucun espoir. Votre victoire aura été de courte durée : quelques mois tout au plus. Cela en vaut-il la peine ? »

« Oh oui », répondis-je. « Cela pourrait permettre toutes sortes d'actions parallèles, une campagne de presse, un mouvement d'opinion anti-censure, la mise en cause de la police, la révélation publique du rôle pour le moins étrange

joué par Jules Moch, l'attitude xénophobe de l'Administration française, qui admet l'interdiction pure et simple de chefs-d'œuvre comme *Lolita*, que ni les juges, ni les policiers ne sont capables de lire, et encore moins d'apprécier... Je suis prêt à tout tenter pour réussir, et je me propose de commencer par publier un pamphlet pour informer la presse et le public, et que j'appellerai *l'Affaire Lolita*. En souvenir de l'Affaire Miller et, bien sûr, de l'Affaire Dreyfus. »

« Bigre », dit l'avocat. « Je vous vois bien remonté ! C'est votre affaire, et vos chances de succès dépendent entièrement de vous. En vérité, je pense très sérieusement que c'est *vous-même* qui devez préparer le mémoire pour le Tribunal, car vous saurez le faire avec une conviction et une sincérité qui ne manqueront pas de toucher les juges. Ces simples citoyens seront bien plus sensibles à des arguments de bon sens qu'aux subtilités juridiques d'un avocat. Comme vous le savez, la procédure des Tribunaux Administratifs est écrite : les juges n'écoutent pas des plaidoiries, ils lisent des notes, des mémoires, et je pense que cela correspond bien à ce que vous-même pouvez faire... que vous ferez en fait mieux que moi... J'interviendrais en temps utile, je lirai votre texte et je vous adresserais mes critiques, puisqu'il sera soumis au tribunal sous ma propre responsabilité... Qu'est-ce que vous en pensez ? »

« Je suis tout à fait d'accord, rien ne pourrait mieux me convenir », répondis-je, fort joyeux à l'idée de cette nouvelle aventure judiciaire, bien plus drôle et plus excitante que le procès contre Donleavy, désormais bloqué dans les méandres de la procédure britannique.

Depuis longtemps j'avais pris goût aux batailles judiciaires. Il me semblait que les avocats étaient le plus souvent aveuglés par l'obsession procédurière, et perdaient de vue la réalité de la cause qu'ils défendaient. Or dans le futur procès *Lolita* au Tribunal Administratif, la procédure ne jouait presque aucun rôle, seuls comptaient les grands principes. Ma tâche était donc de montrer comment l'administration avait réussi à falsifier insidieusement l'esprit de la loi en changeant abusivement son objet : ce glissement hypocrite de la censure politique à la

censure morale (ou plutôt anti-sexuelle), n'était-ce pas la seule vraie obscénité dans toute cette affaire ?

Je menai de front la préparation du pamphlet, *L'Affaire Lolita*, et celle du mémoire pour le Tribunal Administratif, qui étaient en fait deux entreprises complémentaires. De son côté, Lemanissier écrivait au ministre de l'Intérieur pour lui demander de revenir sur son interdiction : en vain, bien sûr. Cette démarche était néanmoins fort utile dans la mesure où nous devions montrer que nous ne cherchions pas la confrontation, mais au contraire une solution pacifique.

Nabokov à qui j'avais demandé d'ajouter son propre commentaire à notre pamphlet contre cet acte de censure — dont il avait été la première victime — me répondit le 10 mars 1957 par une lettre d'une acidité extrême : « Ma défense du livre, sur le plan moral, c'est le livre lui-même. Je ne ressens en aucune manière l'obligation d'en faire davantage... Et sur le plan de l'éthique, je reste totalement indifférent à l'opinion que peuvent se faire de mon ouvrage les juges tant Français qu'Anglais, ou leurs tribunaux, ou d'une manière générale tous les attardés mentaux qui se mêlent de porter sur mon œuvre un jugement quelconque. »

Malgré cette mauvaise volonté déclarée envers sa propre cause, nous étions arrivés à mettre debout un pamphlet d'une centaine de pages — un curieux document qui portait les marques de la fougue et de l'esprit combatif dont il était né. Une raison majeure inspirait le ton vainqueur qui le caractérisait, et elle se ramenait à la conversation que j'avais eue au café de Flore avec Raymond Queneau.

Queneau avait été l'un des premiers découvreurs français du livre de Nabokov, dont je lui avais envoyé un exemplaire dès sa parution. Il en avait par la suite discuté avec Eric, mon jeune frère, qui gagnait alors sa vie en faisant d'assez tristes traductions pour le *Reader's Digest*. Mais cela lui avait au moins donné le goût de cet exercice merveilleusement inventif qu'est la traduction, et il rêvait de consacrer ses dons naturels à quelque grand livre.

L'idée naquit graduellement, et Queneau lui donna vie : il

était avant tout l'un des conseillers les plus influents des Editions Gallimard, et c'était à ce titre qu'il avait convaincu ses pairs de m'acheter les droits français de *Lolita* et, mieux encore, de commander la traduction à Eric, qui pourtant n'avait guère de références. C'est bien grâce à Raymond Queneau que la noble maison Gallimard prit ce double pari.

La somme qu'on offrait à Eric pour ce travail ne lui permettait qu'à peine de survivre pendant l'année qu'il lui faudrait pour traduire le livre, j'avais demandé à Queneau d'obtenir en sa faveur, à titre compensatoire, un droit de traducteur de 3 %, sur lequel le forfait qu'on lui verserait serait considéré comme une avance.

La demande avait été acceptée avec ironie par les responsables des Editions Gallimard, car personne n'imaginait que la version française de *Lolita* se vendrait au-delà de 3 000 ou 4 000 exemplaires. On considérait le livre plus comme une curiosité un peu scandaleuse que comme un vrai ouvrage de fond et, sur la base des projections de ventes, il était évident que jamais le traducteur ne toucherait un sou grâce à son droit d'auteur. Gallimard croyait donc faire une concession symbolique en accordant à un simple traducteur un droit d'auteur... Je pense que, sans trop m'en rendre compte, j'avais lancé là une innovation susceptible d'améliorer par la suite le sort ingrat des infortunés traducteurs, qui ont toujours été fort mal payés en France.

Eric avait empoché l'argent de son contrat et était allé se mettre au soleil à Biot, sur la Côte d'Azur, pour réaliser la première grande œuvre de sa vie, plein de foi et d'enthousiasme. Le résultat s'était révélé tout à fait excellent. Queneau et ses collègues de chez Gallimard en étaient ravis, et ce fut sans doute cela qui nous permit de surmonter la crise, lors de l'interdiction de *Lolita*.

Claude Gallimard, fils de Gaston et dauphin du génial fondateur de l'auguste maison, était terrorisé, d'ailleurs à juste titre, par la menace que faisait peser sur l'ensemble de l'édition française la nouvelle loi de censure. Cette loi qui ouvrirait la porte à tous les abus aurait dû rester lettre morte, mais elle faisait trop bien l'affaire des petits vautours qui proliféraient aux confins de l'administration et de l'édition, à la recherche

d'un gagne-pain. Ecrivains ratés, critiques sans talent, fonctionnaires sur la touche, magistrats indésirables — on pouvait puiser largement dans ces bas-fonds pour exécuter le travail de mouchardage et de basse police. L'énorme machine qui s'était mise en marche pour répondre au dessein de la loi de 1949 consistait essentiellement en une commission de censure pléthorique dont la fonction était de contrôler l'ensemble de l'édition française... sur les sages conseils de la Brigade Mondaine — une référence de marque en matière de littérature !

Dans *L'Affaire Lolita*, nous avions reproduit un certain nombre d'avis émanant de la fameuse commission de censure, entre 1949 et 1956, et qui en démontraient l'incohérence satisfaisante d'une façon éloquente. Que faire des œuvres érotiques d'Apollinaire, par exemple, dont « *l'intention d'outrager les bonnes mœurs est certaine* », mais que le nom de l'auteur et le tirage limité sont peut-être susceptibles de faire considérer comme « des curiosités littéraires » ? Que faire de *L'Histoire de Juliette*, de Sade, porteuse « d'un ferment détestable » ? Que faire des romans de Jean Genet, *La Galère* et *Querelle de Brest*, qui, outre leur infamie propre, sont illustrés « de dessins suggestifs » de Leonor Fini ? Aucun doute n'est permis : il faut interdire, saisir, poursuivre l'éditeur, le condamner. En fait, il faut en finir avec le sexe une bonne fois pour toutes : tant pis pour l'espèce humaine, elle n'aura qu'à se débrouiller autrement.

Le délire bondieusard qui gonflait ces gratté-papiers en folie était riche en prolongements délicieux, car la loi de 1949, rappelons-le, comportait un article 16 qui précisait ce qu'il fallait faire des récidivistes.

Dans le cas où un éditeur se serait vu interdire trois livres ou davantage dans le cours d'une seule année, il était tenu de soumettre à la censure de la commission toutes les publications qui suivaient. Et cela non pas sous la forme de manuscrits, *mais de volumes imprimés*. L'éditeur visé ne pouvait mettre en vente les livres en question avant un délai de trois mois suivant la date de soumission, et cela afin de permettre aux censeurs de faire leur travail dans le calme et la dignité... Il est clair que, appliquées à la lettre, de telles dispositions avaient pour effet de

condamner l'éditeur en question à la faillite.

Or, confortés par ces pouvoirs extraordinaires que leur conférait la loi, les censeurs ne se contentaient plus de persécuter les éditeurs marginaux spécialisés dans la littérature érotique : ils s'attaquaient désormais aux plus grands. Et Gallimard, qui avait eu une ou deux interdictions dans les rangs de la Série Noire, était directement menacé par les terrifiantes perspectives ouvertes par la loi, au cas où un troisième titre serait interdit dans le délai fatidique de douze mois.

Certains allaient jusqu'à s'amuser de cette situation aberrante, mais les terreurs qui assaillaient le clan Gallimard ne faisaient guère mon affaire, car elles pouvaient l'amener à retirer *Lolita* de son programme.

C'est précisément de cela qu'il fut question lorsque je rencontrai Queneau au Flore, au point fort de la crise.

« Ils ont déjà dépensé pas mal d'argent pour avoir ce livre », disait Queneau en parlant de ses collègues. « Cela devrait les inciter à le publier. Mais comment faire, puisqu'on vient juste de te l'interdire dans l'édition originale ? »

« C'est entendu », lui répliquai-je. « Mais il faut bien constater que ce livre, justement, n'a été interdit *que dans la version anglaise telle qu'elle est publiée par Olympia* : regarde, c'est le texte même de l'arrêté. » Et je lui montrai le numéro du *Journal Officiel* où figurait l'interdiction.

« En somme, tu veux dire que cet arrêté n'est pas applicable à la traduction française, telle qu'elle serait publiée par Gallimard ? », demanda Queneau. « C'est absurde ! »

« Exactement. Non seulement rien ne vous empêche de sortir *Lolita* en français, mais j'oserais vous dire que tout vous y oblige... Il est clair que ce livre sera reçu par la critique comme une œuvre de première importance, comme un grand classique de la littérature contemporaine, et cela empêchera la commission de censure, voire le ministre de l'Intérieur en personne, de vous interdire la version française de *Lolita*. Du coup, votre édition française, en démontrant l'inanité d'une interdiction portant seulement sur la version anglaise, m'aidera à gagner mon procès au Tribunal Administratif... Et si je gagne ce procès, le scandale éclatera enfin, c'est tout le principe de la censure qui sera mis publiquement en cause. Cela aidera à

déclencher les réformes nécessaires, l'abolition de la censure instituée par Jules Moch, ce dont Gallimard bénéficiera au même titre que tous les autres éditeurs. »

« C'est ingénieux », dit Queneau, l'œil rêveur, de cette voix curieuse qu'il avait, et qui semblait émaner d'un point situé entre la gorge et le nez, autre que la bouche. Chacune de ses phrases, en outre, se terminait sur l'ébauche d'une saccade de rire étouffé ; mais le rire subversif n'était rien moins que l'expression même de sa fonction philosophique personnelle. Raymond Queneau était un être sublime, et il le prouva ce jour-là d'une façon remarquablement efficace : il me jura de convaincre le vieux Gaston, son patron, de publier notre chef-d'œuvre et de braver, pour une fois, la censure.

Ouf !

Il y eut mieux encore : deux événements semblaient devoir ouvrir à *Lolita* des perspectives inattendues du côté anglo-saxon.

D'abord, à Londres, le *Times*, dans le cadre d'une enquête littéraire traditionnelle de fin d'année, avait demandé à quelques auteurs en vue d'indiquer les trois livres récents qu'ils avaient le plus aimé. Dans sa réponse, Graham Greene avait mentionné *Lolita*. Il n'en fallait pas plus pour déclencher une attaque en règle contre le romancier catholique par le *Sunday Express*, le plus venimeux des hebdomadaires ultra-conservateurs : Graham Greene y était violemment dénoncé pour avoir fait l'apologie des romans obscènes que publiaient à Paris d'affreux pornographes continentaux, êtres immondes, fauteurs de dégénérescence.

Cependant Graham Greene, qui n'était pas d'humeur à supporter cette agression parfaitement ridicule, répondit aussitôt en provoquant John Gordon, directeur du *Sunday Express*, non pas en duel, mais à un débat public.

Gordon ne pouvait guère s'esquiver, et sa situation était d'autant plus embarrassante qu'il n'avait jamais lu le livre en cause, *Lolita*. De toute façon, ses compétences en matière de littérature étaient nulles, son public se composant de gens qui s'y connaissaient mieux en starlettes, en chevaux de course et en champions de boxe qu'en belles-lettres.

La confrontation publique n'en eut pas moins un vif succès,

grâce surtout aux flots de bière et de whisky qui irriguaient une audience vociférante et démontée. Il était difficile de maintenir le cap sur le thème de la rencontre, mais Greene s'en tira avec les honneurs de la guerre. En tout cas, son initiative chevaleresque avait fait sensation, et tous les journaux, y compris ceux d'Amérique, avaient déclenché une vague d'intérêt, diffuse mais formidable, pour un livre la veille totalement inconnu.

Le second incident me paraissait encore plus extraordinaire. Un exemplaire des deux volumes de *Lolita* avait été envoyé à un critique littéraire américain qui m'en avait fait la demande, et quelques semaines plus tard je recevais de lui un mot de remerciements auquel il ajoutait un post-scriptum fort intéressant. Mon colis avait été retardé par le bureau des douanes de New York, avait été examiné, puis ré-expédié au destinataire avec une notice l'avisant de cette vérification. Mon correspondant me donnait le nom du signataire : Irving Fishman, et me suggérait de lui écrire.

Je le fis aussitôt, en demandant confirmation de l'incident. Une semaine plus tard, le 8 février 1957, je recevais une lettre de quatre lignes du Treasury Department, Bureau of Customs, signée de Irving Fishman, Deputy Collector, Restricted Merchandise Division, qui répondait à ma question sur le ton imperturbable propre à ce genre de communications :

« Sirs : In reply to your letter of January 31, 1957, which concerns the book entitled *Lolita*, by Vladimir Nabokov, you are advised that certain copies of this book have been before this Office for examination and that they have been released. Respectfully Yours, etc. »

Tomber à la renverse, sauter en l'air, hurler de joie, que faire, que dire ? Il y a de trop rares grands moments dans la vie ! Or le destin capricieux venait de me tendre un chèque en blanc... Cette toute petite feuille de papier représentait une énorme chance inespérée ! Combien valait-elle ? Un million de dollars ? Bien plus encore ?... Il ne tenait qu'à moi de monnayer le mieux possible les quatre lignes d'Irving Fishman.

Je savais que les décisions des services de douane en matière de censure littéraire avaient la valeur d'une jurisprudence qui

s'imposait automatiquement à toutes les administrations des Etats-Unis, y compris les cours de justice. Cette fonction de la douane était d'ailleurs illustrée par l'existence en son sein d'une commission de censure animée par Huntington Cairns, grand admirateur de Henry Miller. Mais alors que Cairns n'avait pu proposer la suppression de l'interdit qui pesait sur les livres de Miller, un petit fonctionnaire local avait osé prendre sous sa propre responsabilité la légalisation de *Lolita* aux U.S.A... Deux ans auparavant le même livre avait été rejeté par les plus grands éditeurs de New York, qui le jugeaient rigoureusement intouchable en raison de son thème pédophilique...

Dans un cadre différent, ce retournement soudain rappelait la décision de 1933 du juge Woosley en faveur du grand livre de James Joyce, *Ulysses* : il avait fallu un quart de siècle pour accomplir un second petit pas dans la bonne direction.

Le fait même que la décision concernant *Lolita* avait été prise au plus bas échelon, montrait que la censure s'effondrait progressivement de l'intérieur — un phénomène qui dorénavant ne cesserait de s'accélérer. Trois ans plus tôt, à la naissance d'*Olympia*, j'étais bien loin de penser que l'objectif était si proche, et mes principaux auteurs étaient encore moins optimistes que moi.

En tout cas, la nouvelle situation me paraissait stupéfiante et merveilleuse : je ne pouvais pas encore évaluer toutes ses conséquences probables, mais il était évident que *Lolita* serait le premier de mes grands livres maudits qui passerait la barrière de la censure. J'envoyai une photocopie de la lettre d'Irving Fishman à Nabokov avec un mot d'accompagnement enthousiaste, et je ne fus pas peu surpris de ne pas recevoir l'ombre d'une réponse... Ce silence me parut vraiment bizarre, et d'assez sinistre augure.

Cependant, *L'Affaire Lolita* prenait fort bonne tournure, grâce à mon frère Eric qui en était devenu le principal responsable. L'article d'ouverture était de Frederick Dupee, professeur à Columbia et critique éminent, et nous avions obtenu d'*Anchor Review* (une nouvelle revue que Doubleday venait de lancer à New York sous la direction de Jason Epstein) l'autorisation d'utiliser un article de Nabokov sur *Lolita*. C'était une façon indirecte de rompre la glace avec

Nabokov, et de faire figurer dans notre pamphlet un texte personnel de lui sur son propre ouvrage. A cela s'ajoutait le début de la version française de *Lolita*, que Gallimard nous avait autorisés à publier sous cette forme longtemps avant le lancement du livre lui-même, qui n'était prévu que pour 1959, plus un grand nombre d'études et documents sur la censure proprement dite.

Les 5000 exemplaires imprimés du pamphlet permirent de faire un large arrosage de la presse, des magistrats, des avocats, des hommes politiques susceptibles de s'intéresser à cette étrange affaire... Nabokov lui-même, en recevant son exemplaire de *L'Affaire Lolita*, m'avait envoyé une lettre de félicitations inattendue, presque amicale. Finirait-il par comprendre que j'étais son plus solide allié ?

Etrange affaire, étrange situation ! J'étais confirmé de façon concrète et probante dans ma nouvelle fonction d'éditeur américain d'avant-garde, moi qui n'avais jamais encore mis le pied sur ma terre d'élection, le Nouveau Monde. La mutation s'accomplissait par le biais de mon activité, de mes auteurs, de mes nouveaux amis, des jolies Américaines que je fréquentais... Mon anglais d'origine s'américanisait insensiblement... Tant est grand le pouvoir de ce que j'avais pris l'habitude d'appeler « l'affabulation-projection », ce pouvoir de télégenèse, cette force irrésistible du pur désir à laquelle nous devons sans doute jusqu'à notre forme humaine, notre destin, et nos amours...

J'étais donc plongé dans la rédaction du mémoire ampliatif (c'est le terme) que nous destinions au Tribunal Administratif de Paris. C'était un travail passionnant, d'abord parce qu'il faisait appel à la logique, divinité roublarde que l'on ne peut posséder qu'en l'abordant par derrière, et par surprise ; ensuite parce qu'il faisait appel aux principes égalitaires et démocratiques, que personne ne prend très au sérieux dans ce pays, mais qui néanmoins servent de prétexte à de beaux discours ; enfin, parce que ma vie, ou en tout cas ma vie économique et professionnelle, était en jeu.

Les idées fusaient, les informations foisonnaient, les contradictions pétillaient. Et c'était là la principale difficulté, car il fallait faire simple, direct, incontestable... Ecrire dix pages, cent pages, pour en extraire la quintessence... De tant de rage et de frustration, extraire la sérénité.

La vie à La Bûcherie avait pris une coloration différente depuis la disparition de Muffie, et j'y connaissais, paradoxalement, des moments de solitude. La présence constante de Notre-Dame, dès qu'on mettait le nez à la fenêtre, prenait un caractère insolite, allégorique, dérangeant. Et la nuit était ponctuée par les rituels accidents du petit matin, à la rentrée des ivrognes, quand les autos se tamponnaient à l'intersection du Quai et de la rue du Petit-Pont, ou Saint-Jacques, si vous préférez.

Il y avait ce coin privilégié devant la cheminée, en bas dans le restaurant, qui était si confortable en hiver. Deux fauteuils se faisaient face devant le feu rougeoyant, et là les amoureux pouvaient vivre un grand moment, isolés ensemble au milieu de la foule. Même moi, qui n'étais plus amoureux que de ma solitude, j'aimais venir m'y réfugier, le regard perdu dans les palais de braise, sur les genoux un livre ou un journal oublié.

Au niveau de mon nez, je vois se matérialiser un long verre de cristal rempli jusqu'à mi-hauteur d'une liqueur ambrée, tendu vers moi par une main, le tout sur un fond mouvant en peau de panthère. Une jupe sans doute, avec au dessus une blouse noire fort bien dessinée, et plus haut encore le beau visage d'une jeune femme souriante.

« Vous avez l'air si triste », dit-elle d'une voix un peu sourde, voilée, mais très harmonieuse. « J'ai pensé que cet Armagnac pourrait vous aider à retrouver un peu de goût pour la vie. Mon nom est Michèle. Je peux m'asseoir ici une minute ou deux ? »

C'était cette charmante personne que j'avais remarquée de loin au cours des derniers jours et qui semblait jouer le rôle d'hôtesse, ou peut-être de directrice du restaurant.

« Vous au moins, on voit tout de suite à votre costume qui vous êtes. Une femme gladiateur ? »

« Non », répondit-elle en riant. « Ce n'est pas ça. Vous avez encore droit à une réponse. »

« Eh bien alors, vous êtes la première aviatrice qui ait fait le tour de la planète sans escale. »

« Désolée, mais ce n'est toujours pas ça. Je crois que je remplis plus ou moins la fonction d'hôtesse ici », expliqua-t-elle. « Elisabeth semble persuadée que d'ici quelques semaines j'en saurai assez pour diriger l'établissement. J'aime beaucoup Elisabeth, mais je crains qu'elle ne se fasse des illusions à mon sujet. Je n'ai jamais fait ce genre de travail jusqu'ici. »

« Qu'est-ce que vous avez fait avant La Bûcherie ? Ni gladiatrice, ni aviatrice... Quoi donc ? »

« Eh bien, à vrai dire ceci est mon premier travail. Je n'ai pas la moindre expérience. Quand j'ai rencontré Elisabeth pour la première fois, il y a peu de temps, nous avons bu un verre, et elle m'a fait sa proposition tout de go, elle m'a dit qu'elle était sûre que j'apprendrais vite et qu'en trois mois je pourrais diriger son affaire. Elle ne doute jamais de rien. »

Michèle se tut, le regard perdu dans les braises incandescentes, rêveuse et attentive. Une personne tout à fait spontanée, à fleur de peau.

« Pourquoi cette mine si sombre ? Vous avez un travail, votre problème est résolu, quel qu'il soit. Et puis vous avez une amie fantastique, Elisabeth, elle a un béguin pour vous, votre fortune est faite. »

« Oh », approuva Michèle. « C'est bien vrai qu'Elisabeth est fantastique, la démence russe à son paroxysme. Elle a fini par me convaincre, mais je ne crois pas que ce soit un job pour moi. Cela vous envahit complètement, on s'y perd, et franchement je n'ai pas envie de finir ma vie dans la limonade. »

« Allons, ne soyez pas triste », conseillai-je. « Il n'y a pas qu'Elisabeth, vous vous êtes fait un autre ami, n'oubliez pas, et vous pouvez compter sur moi. Vous avez bien un jour de congé pendant la semaine ? J'aimerais dîner avec vous, vous sortir un peu de ce lieu. Qu'en dites-vous ? »

« J'en dis que vous allez vite en besogne mais que vous changerez d'avis quand vous connaîtrez mieux la réalité... Le fait est qu'on m'a envoyée ici en mission. Je suis chargée de vous rappeler que vous devez deux mois de loyer pour votre appartement, plus vos notes de bar et de restaurant qui se montent à... Voyons un peu... »

« Oh, pitié, Michèle, ce n'est pas de jeu, il fallait commencer par ça, maintenant je ne sais plus que penser », avouai-je. « J'étais tout prêt à vous trouver merveilleuse, et je vais être obligé de me méfier de vous... Ce n'est pas juste... »

Elle se leva d'un air détaché, et cette attitude soudain lointaine me parut excessivement cruelle, affreuse. Pourquoi un tel changement ? Il y avait à peine quelques instants que je venais de découvrir cette personne singulière, totalement authentique — ne voilà-t-il pas qu'elle me fait le jeu de la belle indifférente ? Oh, bien sûr, je peux distinguer derrière tout cela les jeux pervers d'Elisabeth, cette Michèle est téléguidée par elle, forcée de jouer ce genre de comédie sado-masochiste de mauvais goût. Toujours la stratégie des échecs, on vous attire par une illusion de victoire facile, et hop, on vous démolit vos défenses en deux temps, trois mouvements... On se retrouve tout d'un coup vaincu, ridiculisé, au milieu de son public, de ses amis et de ses copains, qui vous encouragent vicieusement à vous défendre, comme le malheureux taureau avant la mise à mort. Tout le monde applaudit, rigole, et quelle autre ressource reste-t-il que de lui enfonce mentalement un couteau à pain entre les mamelles ? Elisabeth, il y avait des moments où je la haïssais...

Quelques jours plus tard je faisais ma promenade solitaire le long des quais, rituel que je respectais chaque matin avant de regagner mon bureau.

Je me livrais au charme de cette matinée un peu venteuse, déambulant sans but précis devant les boîtes des bouquinistes, quand je remarquai une silhouette féminine qui progressait à la même allure, devant moi. Quelque chose m'était vaguement familier dans le style de ce dos, de cette jolie nuque, de cette chevelure d'un blond fauve... dans cette démarche légèrement hésitante d'une personne perdue dans un rêve, plus profondément encore que je ne l'étais dans le mien... Deux rêveurs se rêvant l'un l'autre dans une poursuite subliminale à travers les effluves moites et doux, annonciateurs du printemps... Je ressentais une tendresse diffuse pour l'énigme de ce dos, qui était celui d'une chercheuse de choses secrètes, d'une femme déjà curieusement familière, et dont je me rendais obscurément compte que c'était celle du coin du feu, la jeune protégée

d'Elisabeth. Il devenait peu à peu évident que j'étais en train de tomber amoureux.

Le soir même, assis à une table de La Bûcherie, je griffonne dans la marge de mon journal : « A quand ce dîner, Michèle ? », et le lui tends quand elle passe à ma portée. Dans la demi-seconde qu'elle prend pour déchiffrer le message, je sens un courant puissant franchir l'espace entre nous. Elle rougit légèrement et m'adresse un large sourire qui semble contenir un million d'aveux, d'espoirs, de doutes et de promesses, cette masse de choses constituant l'acte de séduction réciproque qui vient de se conclure.

Le dîner se déroula comme une action de grâces sous les auspices d'une bouteille de Clos-Vougeot « Les Caillés », 1949. Après cela, puisque nous n'avions pas de vraie maison ni l'un ni l'autre, que faire sinon rouler dans la nuit vers la mer... D'une auberge à l'autre l'étincelle érotique crépitait, se démultipliait, et l'incendie, à mesure que nous avancions, menaçait de tout embraser. Nous atteignîmes les falaises de Normandie aux aurores, et le soleil se leva sur un nouveau grand amour, le passé était oublié, une vie nouvelle naissait.

Michèle venait de mettre fin à un premier mariage issu d'une illusion de jeunesse, et dont était née une petite fille âgée alors de trois ans, Marie-Christine, qui vivait en partie avec elle, en partie chez sa grand-mère. D'où l'obligation pour Michèle de trouver un gagne-pain et de se conduire en personne responsable. Quelle tristesse... Ses meilleurs moments, disait-elle, remontaient à ses seize ans, quand elle avait fui la maison paternelle et gagné sa vie en posant pour les artistes de Montparnasse. Quelle vie joyeuse ! Elle avait vécu l'aventure surréaliste, connu les grands exilés, les peintres, les poètes maudits, et depuis cette époque dorée elle avait bien du mal à s'adapter à la société dite bourgeoise. Je ne pouvais manquer d'être touché par sa ferveur, par sa fière humilité. Comment aurais-je pu ne pas aimer cette jeune femme si belle et pleine de vie, et sa charmante voix rauque ?

Le projet d'une vie commune prit forme dans les jours suivants, mais nous avions des obstacles sérieux à surmonter. Il fallait trouver un appartement, ce qui n'était pas facile. Elisabeth posait un problème beaucoup plus ardu. C'est elle qui

hébergeait Michèle depuis son divorce récent, ce qui avait très vite créé entre elles une intimité quotidienne, une habitude difficile à briser. D'autre part j'étais moi-même devenu dans l'entourage immédiat d'Elisabeth un membre fidèle et privilégié de sa cour. Nous étions tous deux prisonniers de l'amitié qui nous liait l'un et l'autre à elle — une amitié qui ressemblait parfois un peu trop à un esclavage pur et simple, car il n'était pas question d'entretenir avec Elisabeth des rapports non passionnels, et nous ne pouvions imaginer quelle serait sa réaction en apprenant notre conspiration.

Que faire ?

Assez vite nous en arrivâmes à l'idée radicale de la fuite à deux. Inutile de donner prise au drame en cherchant à lui expliquer ce qui nous arrivait : elle ne nous aurait jamais pardonné à l'un ou l'autre des infidélités en ordre dispersé, et il était d'autant moins possible de lui faire part de notre projet amoureux commun. Une telle perspective étant inimaginable, l'escapade allait donc devenir évasion.

Demain nous nous retrouverons à la Brasserie Lorraine, Place des Ternes. Je passerai la nuit à faire mes bagages, je disparaîtrai aux premières lueurs du jour de La Bûcherie, et m'installerai à l'hôtel. Lequel ? Nous choisissons le Lutétia pour la seule raison que, vus d'en bas, les balcons du cinquième étage ont un petit air gothico-romantique assez amusant. Michèle pour sa part chargera ses affaires dans un taxi avant le réveil d'Elisabeth, mystère et célérité... Nous nous embrassons une dernière fois : « *A demain !* »

C'était charmant, ce retour à l'enfance, il s'agissait d'échapper à l'ogre le plus terrible de toute la création.

L'aspect le plus intéressant de ce projet absurde, c'est que tout marcha comme prévu : je choisis ma table à la Brasserie Lorraine avec dix minutes d'avance sur l'horaire, et Michèle débarqua de son taxi cinq minutes plus tard, partagée entre l'émotion et le rire. Elle était radieuse, époumonée, exaltée, et pourtant fragile comme quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, comme quelqu'un qui rompt les amarres, et se lance à l'aventure de grand matin vers une terre inconnue.

Nous avions décidé d'envoyer des fleurs à Elisabeth, et Michèle avait à y ajouter un cadeau très spécial pour lui prouver

son affection et sa loyauté. Ayant réussi notre fuite, le temps était venu de rendre hommage à celle que nous venions de trahir. Nous n'avions jamais eu, ni l'un ni l'autre, d'amie plus chère, plus romantique que l'impériale, la majestueuse Elisabeth, à côté de qui la Grande Catherine elle-même apparaît comme une fille d'auberge...

A ta santé, Elisabeth !

Je n'avais pas revu Georges Bataille depuis qu'il avait émigré à Orléans, et il fallut un petit coup de pouce du hasard pour nous mettre un beau jour face à face sur le trottoir du boulevard Saint-Germain.

« Avez-vous quelques minutes ? », lui demandai-je. « Nous pourrions prendre un café au Flore, je suis content de vous revoir, cela fait bien longtemps que j'attendais cette occasion ! »

Le regard profond et le sourire polymorphe de Georges Bataille n'ont pas changé, mais ses cheveux gris tirent maintenant sur le blanc, et je le sens fatigué, affaibli. Nous nous asseyons l'un en face de l'autre et il me dit que, en effet, il a eu quelques ennuis de santé. Il vit maintenant à Orléans, où il a obtenu un poste de bibliothécaire qui lui laisse des loisirs, avec Diane et Julie, leur petite fille... Ni Justine, ni Juliette : Julie... Ce qui semble dominer sa pensée, actuellement, c'est son grand livre sur l'érotisme qu'il espère terminer bientôt.

« C'est passionnant », lui dis-je. « S'attaquer enfin sérieusement au sujet, de front, votre livre sera un événement... »

« Oh, n'allons pas trop vite », m'objecte Bataille, « c'est un sujet très difficile à traiter car il a été occulté pendant si longtemps. »

« Oui, c'est certain, il y a encore beaucoup à faire, et la naissance d'une censure anti-érotique en France après la guerre montre bien qu'on est encore loin du but... J'imagine qu'une revue consacrée à l'érotisme pourrait étendre et prolonger ce que vous voulez faire avec votre livre, mais ce n'est pas facile... »

« Ah, les revues ! », soupira Bataille. « Que de belles illusions nous nous sommes faites. Et pourtant chaque revue est

porteuse d'une pensée particulière... Mais vous n'y pensez pas sérieusement ? »

« Oui et non. Les revues sont éphémères, mais le thème de l'érotisme est éternel, central. Aujourd'hui même il est en train de sortir des limbes. » Plus je parlais, plus mes paroles prenaient l'allure d'une proposition concrète. « Une revue qui s'appellerait *L'Erotisme* ne passerait pas inaperçue... »

« Je vous laisse rêver tout haut, mais je pense qu'un titre aussi direct choquerait beaucoup trop les gens, cela pourrait créer une vilaine équivoque. En tout cas, sous réserve du titre, c'est une belle idée, un beau rêve plutôt... » Bataille me dévisageait d'un air songeur.

« Pour ma part, je la vois comme une revue très illustrée », dis-je. « Et très luxueuse, un peu comme *Verve* autrefois... où l'on rendrait l'image et le texte vraiment complémentaires. Ce qui n'est pas facile, car il ne faut pas que texte et illustration se fassent concurrence, il faut au contraire qu'ils se justifient, qu'ils se renforcent l'un l'autre. On aurait besoin de quelqu'un de très habile... »

« Ah, je connais peut-être la personne la mieux placée pour jouer un tel rôle », s'exclama Bataille. « Avez-vous déjà rencontré Roger Parry, qui est chargé de toute la partie visuelle des livres de Malraux sur l'art, chez Gallimard ? »

« J'en ai entendu parler », répondis-je. « Mais je ne l'ai jamais rencontré. Il me semble en effet qu'il devrait convenir... »

« Sûrement », s'exclama Bataille. « Et il y a en France même des gens comme Mauss, Blanchot, Klossowski, Caillois et bien d'autres qui viendraient alimenter un programme de ce genre... »

« Oh, j'en suis certain », dis-je. « Mais je crois aussi qu'il faudrait de très bons étrangers, écrivains et artistes, car un sujet de ce genre est par définition universel, et il me semble nécessaire de prévoir deux éditions simultanées, en français et en anglais. »

« Tiens, vous pensez ? C'est intéressant. » Bataille resta un moment silencieux, puis il reprit la parole. « Evidemment, sans un titre précis, cela reste un peu difficile à cerner. »

« Que penseriez-vous de *Genèse* ? », lui demandai-je inno-

cemment. « Au moins c'est universel, et pas si mal adapté au sujet. »

« Oui, je trouve ça bon. Oui, en effet... Le côté biblique n'est pas de trop. Et sous l'angle philosophique, c'est indiscutable. Mais, dites-moi donc, serions-nous en train de parler d'un projet de revue ? »

« Eh, j'en ai bien peur... »

Bataille me sonda sur la situation de mes affaires, *Lolita*, Henry Miller, mes problèmes avec la censure, la justice. En nous séparant nous étions redevenus les meilleurs amis du monde, et nous avions un grand projet commun en gestation. La gestation de *Genèse*, ce n'était pas une mince affaire !

Ignorant comme je l'étais des mœurs commerciales américaines, je ne savais guère comment m'y prendre pour vendre les droits de *Lolita* aux Etats-Unis. Avec tous les incidents qui avaient commencé à lui faire sa réputation de phénomène culturel hors série, et notamment la confrontation Graham Greene-John Gordon à Londres et le numéro spécial d'*Anchor Review* à New York, je m'attendais à un déluge de propositions des meilleures maisons américaines. Rien de tel ! Je m'en étonnais car j'ignorais à l'époque qu'il nous eût fallu un agent puissant aux Etats-Unis pour exploiter l'événement, le faire mousser jusqu'au ciel, et ensuite lancer les enchères. Je me bornais à compter sur l'initiative des acheteurs potentiels, et j'étais assez vexé de ne recevoir aucune marque d'intérêt des éditeurs américains, si ce n'est de petites maisons marginales, incapables de faire des offres sérieuses.

Or *Lolita* était devenu une affaire en or depuis que la lettre de la douane de New York mettait le livre à l'abri des poursuites judiciaires, et cela sans atténuer sa réputation scandaleuse. Une affaire en or — mais il fallait, pour la réaliser, connaître les rituels de la promotion, à la fois subtils et grossiers, qui sont indispensables au lancement de tout produit nouveau en Amérique, y compris livres, films, modes, tendances. En France et en Europe la publicité en était à ses premiers balbutiements ; aux Etats-Unis elle avait déjà atteint les sommets, elle était le rouage principal de l'économie.

La première expression d'intérêt provint d'une petite maison

d'orientation universitaire, Grove Press, dirigée, disait-on, par un jeune homme dynamique, Barney Rosset. Mais je me rendis compte assez vite que *Lolita* ne correspondait absolument pas au catalogue de Grove, et le fait est que Barney Rosset ne me fit aucune offre concrète.

La seconde ouverture me parut plus encourageante : là encore une nouvelle firme, McDowell Obolensky, Inc., fondée par deux hommes jeunes et qui affichaient de grandes ambitions.

Ceux-là prenaient l'affaire au sérieux, et ils ne regardaient pas à la dépense. Après un échange préliminaire de télegammes, l'un des deux associés, Ivan Obolensky, annonça sa visite à Paris pour entamer des négociations. J'appris par des amis américains que cet Ivan était le fils d'un personnage célèbre à New York, l'indéboulonnable colonel Serge Obolensky, qui était considéré comme l'ambassadeur auprès du monde moderne de la Sainte Russie, et comme le grand arbitre des élégances tsaristes en exil.

Ivan Obolensky proposa que nous nous rencontrions à l'Hôtel Lotti où il occupait une suite : nous y serions plus tranquilles pour parler que dans un bureau, affirmait-il. Je trouvai un homme jeune, à qui son pince-nez d'un autre siècle donnait un air extraordinairement sérieux, docte, et bizarre. Modernisme et tradition, synthèse difficile.

Il décrivait sa nouvelle maison d'édition comme l'essence même du génie moderne, dont les mamelles sont le marketing et la publicité. Son associé et lui-même avaient toutes les connaissances et toutes les relations nécessaires pour opérer de façon quasi-scientifique le lancement de leurs futurs grands livres, aussi bien par la préparation d'artillerie médiatique que par les offensives sur le terrain. Et la coïncidence voulait que leur organisation sans égale vît le jour au moment même où le plus grand livre du siècle se préparait à faire son entrée triomphale sur le marché américain ! Un vrai miracle ! McDowell Obolensky seraient les héritiers de ce livre unique au monde — et de la gloire de son éditeur original, bien entendu, Olympia Press, cette firme également unique en son genre... Le discours magnifique d'Ivan emplissait le salon capitonné des images de succès les plus suaves, les plus tentatrices, et sa main

se dirigeait à intervalles réguliers vers la bouteille embuée dans son seau à glace, en versait de nouvelles rasades dans nos verres, et tendait dans ma direction les canapés de caviar sur leur plat d'argent. Cette activité constante et multiple de la parole et des bras, tout à fait dans le style du dieu Šiva, me fascinait, ajoutant ainsi au léger délire alcoolique que je sentais sur le point de m'envahir.

Il restait pourtant au fond de moi un point de lucidité qui m'amena à accomplir un dernier effort vers le réel. Profitant de ce qu'il levait son verre, je posai une question perfide : « Je suis vraiment impressionné par votre vision des choses, mais je voudrais aussi que l'on parle maintenant de votre proposition pour *Lolita*... Il me semble que, enfin... »

Ivan me jeta un petit coup d'œil en diagonale et, la mine toujours aussi sombre et passionnée, il me versa un verre de plus, avec ce geste précis et presque coquet du poignet qui révélait toute l'autorité d'une longue tradition ancestrale.

Puis il repartit comme si de rien n'était dans sa description du lancement de ce qu'il appelait, à présent, « notre livre », et cela sur un ton qui laissait entendre qu'il lui appartenait déjà bien plus qu'à moi-même... A ce stade, *l'argent* n'est vraiment qu'une considération mineure, disait-il. « Ce qui compte pour vous, c'est précisément ce qui fait la force de McDowell Obolensky, et qui nous mettra bientôt dans le peloton de tête. C'est à nous de créer l'événement, de nous concilier non seulement les grands critiques mais la presse populaire à l'échelle nationale. Si vous deviez publier ce livre vous-même en Amérique, il vous faudrait investir *une fortune* pour payer ce que nous vous apportons gratuitement : comprenez-le donc, *entre vous et nous, l'argent n'est rien*. C'est une véritable association que je suis venu vous proposer... Ecoutez-moi, ne parlons même pas d'une avance sur droits, ce serait trop absurde. Ce qui est en cause, ce ne sont pas ces quelques pauvres petits dollars, c'est la véritable *fortune* que nous allons vous faire gagner en faisant de *Lolita* le best-seller n° 1 aux Etats-Unis dès sa parution... Et d'ailleurs, dites-moi un peu, combien les autres vous ont-ils offert jusqu'à présent ? »

« Euh », m'entendis-je répondre, « je pensais que c'était de

vous que j'allais recevoir la première offre concrète, aujourd'hui même, mais il semble que... »

« Voyons », s'exclama Ivan, « vous n'y êtes pas du tout, pas du tout ! Nous avons une meilleure offre à vous faire que tout ce que vous pouvez imaginer. Au lieu de l'échelle habituelle des droits, vous savez, 10 %, 12 1/2 %, 15 %, nous vous offrons : VINGT POUR CENT ! A partir du premier exemplaire vendu ! Ecoutez-moi, mon ami : c'est la première fois dans toute l'histoire de notre métier qu'une telle offre a été faite, et elle reflète très exactement la nature de notre accord, qui est une véritable association, pas une simple vente des droits d'un livre dont nul ne sait ce qu'il deviendra. Comprenez-moi, VINGT POUR CENT D'UN BEST-SELLER, c'est autre chose que 10 % d'un bouquin dont le lancement a été raté et qui finit à 25 cents au rayon des soldes, hein ? A propos, je dois aussi vous dire, quoique je n'aie jamais eu le plaisir de rencontrer M. Nabokov personnellement, nos familles ont été très proches dans le passé, et je suis convaincu que je pourrais aisément lui montrer combien notre offre lui serait plus profitable *pour lui-même* que tout ce qu'il pourrait tirer des gros éditeurs, en dehors bien sûr de ce malheureux chèque initial. Car ces gens-là ne sauront jamais faire ce qu'il faut pour assurer la gloire de son livre... »

Dans cette atmosphère de confort et de luxe raffiné, j'étais en train de tout apprendre — malgré les effets de la vodka — sur la vraie nature des éditeurs new-yorkais, qu'ils soient Russes ou quoi que ce soit d'autre. *Il fallait se méfier de ces gens !* D'abord apprendre leur système, dépister leurs trucs, déchiffrer leur langage secret — *et, à chaque instant, se méfier.*

Dans un grand effort, je parvins à m'arracher à l'emprise quasi-charnelle du vaste fauteuil, et à me redresser progressivement jusqu'à la station verticale. Je claquai des talons à la mode des cadets de Saint-Pétersbourg, ce qui n'était pas facile à réaliser sans perdre l'équilibre, tout en saluant mon hôte d'une brève inclinaison du chef, puis je me dirigeai vers la porte comme un aveugle à la recherche de la lumière. Je ne me retournai point, je ne proférai aucune parole car cela eût exigé un trop grand effort, par ailleurs inutile. Ma dernière pensée, pourtant, en traversant le seuil, laissant là Ivan avec son pince-nez et sans son contrat, fut de commisération pour ce

pauvre type qui s'était si bien dépensé en vain. Aurait-il de quoi payer son ardoise à l'Hôtel Lotti ? Sa suite devait coûter « une fortune »... pour employer une dernière fois ce mot qu'il affectionnait tant.

En somme, le poisson commençait à mordre, et sans doute, après la première offensive du menu fretin, je verrais bientôt arriver les grands prédateurs avec leurs carnets de chèques. Il fallait savoir attendre. Cela n'était pas facile, car du côté Nabokov je sentais une agitation dangereuse qui risquait de tout compromettre. Si Ivan Obolensky avait traversé l'Atlantique pour faire mon siège, il n'hésiterait pas à risquer un voyage à Ithaca, dans le nord de l'Etat de New York, où vivait mon auteur... Après lui beaucoup d'autres suivraient son exemple... Il est vrai que mon contrat avec Vladimir Nabokov m'attribuait la responsabilité des négociations portant sur la cession des droits de réimpression locale ou de traduction, mais cela ne signifiait pas grand-chose, en fait, car je ne pouvais rien décider sans son accord.

Or, je le sentais fort bien, il avait déjà oublié que c'était uniquement grâce à moi que son livre avait été sauvé du néant. Il aurait souhaité que, ayant joué mon rôle, je comprenne qu'il était temps pour moi de m'effacer, et de renoncer en toute simplicité à ma part de l'affaire triomphale qui se dessinait. Je sentais fort bien également que Vera, l'épouse-secréttaire du maître, jouait un rôle plus que jamais décisif... Qu'allait-il se passer entre Nabokov et moi ? J'étais en droit de craindre le pire.

Ce fut à cette époque-là que se rencontrèrent à New York deux personnages que je ne connaissais pas encore, mais qui portaient en eux le germe de la solution. J'imagine rétrospectivement cet événement historique : un grand jeune homme à lunettes, qui n'est d'ailleurs plus un jeune homme mais qui en a conservé les attitudes, rentre dans un salon où se déroule l'une des *literary parties* de la saison new-yorkaise. Rien ne pourrait autant l'ennuyer car, en vérité, la lecture le rebute, mais le destin a fait qu'à la mort récente de son père il a hérité une

vieille maison d'édition honorablement connue, quoique de second rang, G.P. Putnam's Sons, et que ses nouvelles fonctions obligent Walter Minton à se plier aux simagrées rituelles de la corporation livresque. La force du destin le met aussitôt en présence d'une magnifique créature qui le dévisage d'un air dubitatif, puis lui lance un clin d'œil canaille. La conversation s'engage. Walter parle de ses responsabilités écrasantes à la tête de G.P. Putnam's, et Rosemary lui décrit les siennes, qui ne sont pas minces, car elle est danseuse nue dans un cabaret un peu dépravé, le *Latin Quarter* : son rôle de star n'est pas une sinécure.

« Mais alors, Rosemary », s'exclame Walter. « Qu'est-ce que tu fais ici ? Une fille comme toi... »

« *Une fille comme moi !* », rétorque Rosemary d'un ton coupant, « une fille comme moi en sait plus long sur la littérature contemporaine qu'un pauvre imbécile d'éditeur comme toi, Joy Boy. »

« Ah, oh, pardon, il ne faut pas prendre les choses... », bafouille Walter.

« Si tu n'étais pas aussi bête », continue tendrement Rosemary, « je te ferais faire fortune avec un seul livre. J'en sais plus sur ton métier que tu n'en apprendras en un siècle, Joy Boy. »

« Ah oui, un livre, quel livre ? », supplie Walter, l'oreille soudain dressée.

« Ecoute, mon pigeon », susurre la superbe créature, « si je te donne un tuyau qui te rapportera des millions, qu'est-ce que tu me donneras à moi ? Pour un livre formidable, de la vraie dynamite ? »

« Euh, eh bien, dans ce cas, on te donnera la commission habituelle de 2 %, le *scouting fee*. A condition que ce ne soit pas tes confessions à toi que tu essayes de nous refiler ? Hé, hé, hé... »

Rosemary considéra un instant le jeune homme vieillissant avec un amer mépris. Ce type est un âne, il s'habille comme un cochon, il a une femme et deux enfants qu'il tient au chaud en grande banlieue. Mais il vient d'hériter cette boîte d'édition de son vieux, il est paniqué par ses responsabilités, incapable de tenir son rôle de président. Pauvre chou. Il a besoin qu'on

l'aide, et c'est *moi*, moi Rosemary Ridgewell, qui vais m'en charger.

Elle est parfaite dans son rôle de dame de lettres qui connaît le dessous des choses, avec son air énigmatique et lointain, tout en jouant distraitements avec le fouet à champagne en or qui pend au bout d'une chaîne entre ses seins, ah, eh, étonnantes. Walter est en train de prendre feu alors que Rosemary, pour sa part, observe d'un œil critique les chaussettes blanches de l'éditeur que ses pantalons trop courts mettent largement en évidence.

« Tu portes toujours des chaussettes blanches ? », lui demande-t-elle sur un ton lourd de menace.

« Eh oui », répond-il, avec une petite toux nerveuse. « Tu n'es pas d'accord ? Enfin, c'est mon droit, quand même, si je préfère les chaussettes blanches ! Ça va avec tout... »

« Bonté divine », murmure Rosemary. « Joy Boy, tu ne peux pas dire pareille chose sérieusement. Comment pourrais-je jamais confier un secret à quelqu'un comme toi ? Enfin, tant pis : as-tu jamais entendu parler d'un livre appelé *Lolita* ? »

« Euh, non », dit Walter. « Qu'est-ce que c'est, ce livre ? »

« Ecoute-moi bien, Joy Boy, je te parle d'une affaire sérieuse », explique Rosemary à son élève attardé. « *Lolita*, c'est un de ces petits livres verts que publie ce drôle d'éditeur à Paris, Olympia Press. Tu en as entendu parler ? Non ? Ça ne m'étonne pas. Enfin, Olympia fait des tas de petits livres cochons très réussis, mais celui-là, *Lolita*, c'est autre chose. Ça, tu peux me croire, c'est de la grande littérature, et je m'y connais. J'ai entendu dire par des amis à moi, à Paris, que plusieurs éditeurs américains essayaient d'acheter les droits pour les Etats-Unis... »

« Ho là ! », s'écrie Walter. « *Tu sais qui* ? Là, ça devient intéressant. Combien ont-ils offert ? Hein ? *Lolita* tu l'appelles, ce bouquin ? »

Tout cela n'est que supputations apocryphes, et je ne puis garantir l'exactitude absolue du dialogue échangé, mais le fait demeure que je reçus le moment venu une lettre de Walter Minton, président de G.P. Putnam's Sons, me demandant si les droits de *Lolita* étaient libres pour l'Amérique du Nord. Sa maison semblait nettement plus prospère et plus rassurante que

celle des premiers prétendants à ce mariage difficile. D'autant plus difficile que la jeune héritière avait deux pères, pour ainsi dire, ou, si l'on préfère, un père et un gigolo, Vladimir Nabokov et moi-même — ce qui compliquait singulièrement les négociations pré-nuptiales.

Il est vraisemblable que Nabokov aurait refusé de contresigner un contrat américain soit avec Grove Press, soit avec McDowell Obolensky. Putnam's avait au moins pour référence l'ancienneté, et il semble que les Nabokov aient fait relativement bon accueil à Walter Minton quand il leur avait rendu visite peu après notre entrée en contact. Minton m'avait fait une proposition ferme de \$ 6 000, ce qui me paraissait nettement trop faible : mon objectif était à ce moment \$ 25 000. Pourquoi pas ! C'était là un chiffre assez fabuleux, mais on parlait pour *Le Docteur Jivago* de sommes tout aussi astronomiques.

Nabokov, visiblement affolé par ces bruits de tiroir-caisse, n'eut pas le courage d'attendre les propositions de Random House, de Doubleday, de Farrar Straus, de Harper & Row, ou d'autres éditeurs américains plus prestigieux que Putnam et qui, tôt ou tard, auraient offert davantage.

C'était sans conteste le type même de situation où l'on ne risque rien à attendre et où l'on a, au contraire, tout à y gagner. Que faire ? Je ne pouvais guère entrer en conflit avec Nabokov quant à la marche à suivre, cela nous eût menés droit à la catastrophe. Mais, Walter Minton ne sachant rien de mes intentions, il me restait encore une petite marge de manœuvre, et j'en profitai pour lui extorquer des royalties de 17 1/2 % en échange de mon accord sur cette avance miteuse de \$ 6 000... Les 20 % offerts par Ivan Obolensky m'avaient mis sur la voie de la surenchère... Il poussa quelques gémissements, et finalement m'accorda mes 17 1/2 % au lieu des 10-12 1/2 15 % classiques, ce qui représentait un gain « sur l'éditeur » d'environ 50 %. Une excellente affaire donc, non seulement pour moi-même mais plus encore pour le ménage Nabokov. Or il semble que les Nabokov ne s'en soient même pas rendu compte tant ils étaient obnubilés par la perspective du premier chèque de Minton, de ces misérables six mille dollars.

Que l'intelligence analytique et imaginative d'un homme tel

que Vladimir Nabokov se recroqueville sur des réflexes aussi puérils dès l'entrée en scène de l'argent, cela me paraissait profondément affligeant, triste à en mourir : l'argent, le manque d'argent, l'anxiété de la pénurie sont le leitmotiv de la vie des artistes aussi bien que des clochards, des petits salariés autant que des grands, et en définitive de tout le monde sans exception, qu'on en ait ou pas, beaucoup ou peu, souvent ou jamais.

Or l'argent est en réalité un mythe mou, une chose insaisissable qui ne prend une allure passagère de réalité que parce que nous oubliions constamment qu'il ne s'agit pas d'une réalité réelle, mais au contraire d'une convention particulièrement fluide et factice. Les lois du crédit, les caprices de la Bourse nous le disent assez clairement : il suffit de voir comment nous vivons, et pourquoi nous vivons, pour constater que l'argent fictif en est arrivé à se substituer à toutes les valeurs authentiques de la vie, de l'amour, de la beauté, de l'esprit, du plaisir. L'argent est une anorexie mentale dans laquelle nous nous complaisons, une défaillance de la volonté de vivre comme celle des grands malades qui finissent par tomber amoureux de leur maladie. Hélas, trois fois hélas !

Si je pousse tous ces vains soupirs au sujet de l'argent, c'est que cette chose fétide n'a jamais cessé de me poursuivre d'un bout à l'autre du parcours, et que le fait de la rejeter, de la mépriser, de chercher à l'exclure de ma vie n'a fait qu'aggraver ma dépendance : je suis donc, comme il se doit, la triste victime de ma propre clairvoyance.

De la façon la plus simple et la plus mystérieuse, ma conversation impromptue avec Georges Bataille quelques semaines plus tôt avait donné vie à un fort grandiose projet, la revue *Genèse*, en anglais, *Genesis*.

Ce titre, d'ailleurs, avait été abandonné, puis repris, et il décorait désormais un superbe papier à lettres dont l'en-tête annonçait : *Genèse : Sexologie — Psychanalyse — Philosophie de la Sexualité*.

Plus tard, dans son texte de présentation, Bataille évoquerait les bouleversements en cours en utilisant l'expression de

révolution sexuelle, qu'il venait d'ailleurs de lancer dans *Critique* : « La révolution sexuelle et le Rapport Kinsey. »...

Nous voulions en faire une revue trimestrielle, la parution du premier numéro étant prévue pour juin ou septembre 1958. Nous devions mettre au point un plan idéal pour deux ou trois numéros entre août et octobre 1957 et, aussitôt les sommaires arrêtés, les mettre progressivement en fabrication. Bataille serait le directeur de la publication, il serait assisté d'un comité éditorial de haut niveau, et il était convenu que nous déciderions « d'un commun accord », lui et moi, « tout ce qui toucherait à l'orientation générale de la revue ».

Roger Parry se chargerait de la maquette, ce qui m'était d'abord apparu comme une excellente chose ; mais j'avais commencé à concevoir des doutes par la suite en m'apercevant que tout son temps et toute son attention étaient mobilisés par la confection du *Musée Imaginaire* de Malraux. Son intérêt pour *Genèse* était certain, et même très vif, mais, submergé par ses tâches de tous les jours, il ne pouvait qu'adopter une attitude attentiste.

Mon objectif était la création d'une revue d'art, aussi riche par sa conception visuelle et son illustration que par l'autorité et la nouveauté des idées présentées : il s'agissait en fait de deux créations parallèles et complémentaires, l'une intellectuelle et l'autre visuelle. Or mon ambition se trouvait ramenée dans l'esprit de Bataille et de Parry à la notion de « revue illustrée », ce qui n'était pas du tout la même chose. Ce désaccord rebondissait chaque fois que je posais des questions quant à la conception visuelle et qu'on me répondait en parlant de Boucher ou de Fragonard, ce qui me paraissait dérisoire.

De toute façon, pour réaliser mon projet, il eût fallu non seulement un directeur artistique à plein temps, mais des moyens très supérieurs à ceux dont je disposais. Aussi, pour calmer mon sentiment de frustration, je me disais que le futur succès de *Lolita* en Amérique m'apporterait sans doute de quoi financer mes diverses entreprises monumentales, dont la grande revue *Genèse...* Sans oublier *l'Inventaire Monumental* de Georges de Miré, qui à lui seul, pour vraiment réussir, eût exigé un investissement considérable.

Etait-ce là un défaut ? Entre voir grand et voir trop grand il n'y a qu'une nuance, qui s'appelle la chance. Sans les ambitions multiples et démesurées qui m'avaient agité depuis le berceau, que serais-je devenu ? Qu'aurais-je tiré de moi-même ? Rien, bien sûr. Je croyais dur comme fer en ma capacité de réaliser tout et n'importe quoi. Et je pense que c'est là ce qui me rapprochait le plus de Georges Bataille, dont l'ambition intellectuelle ne connaissait pas de limite. De notre association était déjà née la revue *Critique*, dix ans plus tôt, une expérience qui, si elle s'était terminée de manière décevante, n'avait pas laissé de cicatrices trop graves : au contraire, je pense que cela nous donnait envie de prendre une revanche méritée, nécessaire même, sur le destin — dans la mesure surtout où le thème de l'Eros physique et métaphysique était, pour Bataille comme pour moi, le sujet quintessentiel.

Le seul facteur problématique, c'était Bataille lui-même, hélas, dont la santé était devenue plus fragile, et que ses derniers travaux avaient épuisé. L'un de ses amis, Patrick Waldberg, lui apportait, à titre bénévole une aide qui s'était révélée peu à peu indispensable puisque, d'Orléans, il ne pouvait effectuer toutes les démarches nécessaires. Au bout de quelques semaines la situation s'était régularisée, en ce sens que Waldberg avait été nommé rédacteur en chef, ce qui ajoutait un salaire à mon budget.

Grâce à lui on commença à enregistrer certains résultats encourageants, mais les textes que devaient écrire Jean Starobinski, Samuel Beckett, André Chastel, Roger Caillois, Man Ray, Robert Lebel, Edouard Glissant, subissaient des avatars divers qui semblaient en retarder indéfiniment la livraison... En fait la moitié au moins ne furent jamais rédigés.

Le 10 septembre Michèle organisa un dîner pour quelques amis boulevard du Montparnasse afin de fêter les soixante ans de Georges Bataille. L'émotion que nous éprouvions de le sentir déjà si lointain, malgré sa belle blouse de velours vert digne d'un jeune troubadour, était empreinte de la tristesse des adieux.

Quant à *Lolita*, je m'étais plongé, avec délices, dans la rédaction du mémoire destiné au Tribunal Administratif, en m'appuyant sur des arguments de simple logique.

Le procès reposait entièrement sur la distinction à observer entre les notions d'*ordre public* et d'*ordre moral*, entre des écrits subversifs et des écrits érotiques. L'interprétation de la loi à laquelle s'était livré Jules Moch tendait à créer une confusion totale entre ces deux catégories de références, et c'est seulement avec des arguments de bon sens, de raison et de bonne foi que l'on pourrait parvenir à démolir cette machine de guerre.

Mais il y avait en outre dans la formulation même des arrêtés d'interdiction deux dispositions qui violaient de façon évidente le principe d'égalité, lequel est à la base du droit français.

En effet, l'arrêté d'interdiction ne portait de par son énoncé que sur la version *anglaise* des livres visés, ce qui impliquait donc que la version *française* de ces mêmes ouvrages pouvait être publiée impunément par un autre éditeur. Si le but de la loi était de protéger la population française contre des lectures pernicieuses, alors l'arrêté d'interdiction allait exactement à l'encontre du but recherché.

Autre particularité ahurissante : le décret d'interdiction précisait que seule était visée l'édition des livres en question « *publiée par The Olympia Press* ». On pouvait en déduire que les mêmes ouvrages publiés par un autre éditeur (Hachette par exemple) échapperait de ce simple fait à l'interdiction.

Devant tant d'incohérence, le ministre de l'Intérieur, Maurice Bokanowski, ne pouvait rien faire d'autre que se draper dans la Raison d'Etat et se réfugier dans les jupons du Conseil d'Etat, qui lui devait aide et protection, puisque ce Conseil semblait avoir pour seule mission de protéger l'Etat contre la bêtise de ses serviteurs.

Je m'étais efforcé de développer mon argumentation auprès du Tribunal Administratif avec la plus grande clarté, afin de contrecarrer les efforts des avocats du gouvernement qui, eux, ne pouvaient s'en tirer qu'en privilégiant la confusion.

Maître Lemanissier m'avait gentiment félicité pour mon travail de bon élève, me répétant à satiété que lui-même n'aurait pu faire mieux. Bref, le mémoire avait été déposé au Tribunal quelques mois plus tôt, et le moment du verdict allait enfin arriver. Trois jours auparavant, le 11 février 1958, un télégramme de Walter Minton m'annonçait : « *Nabokov has*

signed contract. » Ce qui mettait plus que jamais en valeur le rôle magique de *Lolita*, livre-symbole, livre-témoin d'une époque de passage et de transformation... Il avait fallu un an, presque jour pour jour, pour que la lettre de quatre lignes d'Irving Fishman produisît ce merveilleux effet...

Nous attendions sagement dans la grande salle du Tribunal, mon avocat et moi-même, la lecture du jugement, en écoutant distrairement ceux qui venaient avant le nôtre. Une telle attente provoquait l'engourdissement, et je luttais contre le sommeil en gardant les yeux fixés sur les hautes fenêtres qui encadraient le ciel nuageux de Paris. Il était impossible de savoir si Maître Lemanissier dormait ou pas, car — de même que les grands bœufs de sa Normandie natale restent debout sans bouger dans un pré, profondément endormis en dépit de leurs yeux grands ouverts, pendant des journées entières — tout avocat qui se respecte est capable de dormir éveillé pendant les temps morts d'une audience, sans que cela puisse se soupçonner le moins du monde. Pour ma part, l'attente m'emplissait au contraire d'un malaise grandissant, je perdais peu à peu confiance en ma cause, et cela jusqu'à me persuader qu'elle était perdue d'avance.

Enfin, le jugement... Les paupières de Maître Lemanissier frémirent très légèrement : endormi ou pas, il écoutait... Hélas, la voix monocorde du greffier réduisait en une bouillie indistincte ce grand moment de ma vie, et j'arrivais à peine à saisir les paroles marmottées, jusqu'à ce que, parvenu à la conclusion, le greffier se décide à hausser le ton et à articuler, ce qui me permit de happer quelques mots qui semblaient prometteurs. Je n'en croyais pas mes oreilles, mais l'agitation qui venait de se déclencher à mes côtés, souffles divers, exclamations étouffées, trépignements, tout cela paraissait confirmer mon impression.

« Nous avons gagné ? Avez-vous entendu ? », demandai-je à l'avocat à voix basse.

« Mais oui ! », explosa-t-il. « Ça alors... ça alors... », répétait-il, de plus en plus émerveillé. « Notez bien, j'avais confiance, mais quand même, cela tient du miracle, croyez-moi ! Alors, vous êtes content ? »

« Ah ça... ah ça... », marmonnai-je, tout aussi rêveusement.

« Oui, moi aussi j'y croyais, mais sans y croire vraiment. Et même maintenant je ne suis pas sûr d'y croire, ce serait trop beau ! Mais vous, vous avez bien entendu ? Je ne me suis pas trompé, hein ? »

La mine réjouie de Lemanissier faisait plaisir à voir — le réveil normand, le petit matin sur le Calvados — il devenait de plus en plus évident que j'avais bel et bien gagné mon procès contre l'Etat français, saperlipopette !

« Il ne faut quand même pas oublier que le ministre de l'Intérieur va faire appel », dit Lemanissier. « Ça ne traînera pas... »

« Oui, oui, c'est entendu, mais ce jugement, c'est quand même quelque chose, et ses attendus reprennent fidèlement nos arguments. Même si le Conseil d'Etat le fiche en l'air, ils seront obligés tôt ou tard d'abandonner leur loi idiote... »

A ce moment, un gros avocat tout réjoui et rubicond dans sa vaste robe noire s'avança les mains tenues vers Lemanissier en lui déclarant très fort : « Ah, mon cher Jean, quelle belle victoire ! C'est une journée historique. »

Nous étions sortis du Tribunal Administratif, et sur le large trottoir une foule d'avocats, certains en robe et d'autres pas, se croisaient et se bousculaient en tous sens, les uns se dirigeant vers l'imposant Palais de Justice en face de nous, d'autres se précipitant vers l'immeuble que nous venions de quitter. Je vis Bomsel se diriger vers nous, les mains tendues, la mine rayonnante, et la nouvelle de notre victoire semblait circuler d'un groupe à l'autre comme un feu de brousse, si bien que nous nous retrouvions au centre de cette foule papillonnante comme un couple de jeunes mariés après la cérémonie nuptiale, écrasés sous le poids des fleurs et des compliments. Il semblerait que tous s'étaient donné rendez-vous en cet endroit précis, Léo Matarasso, le jeune et brillant Georges Kiejman, Daniel Bécourt, le grand spécialiste des affaires de censure, Jacques Mercier, et bien d'autres que je connaissais de près ou de loin, et qui tous venaient nous féliciter avec des trémolos dans la voix... Il fallait aussi penser aux absents et je fis une brève visite au bureau de poste attenant au tribunal pour envoyer un télégramme à Vladimir Nabokov : « YOU WON L'AFFAIRE LOLITA. SINCERE CONGRATULATIONS. GIRODIAS ».

Ah, oui, une bien belle journée ! Mais, si le ciel s'était éclairci au-dessus de la Seine, des titres énormes à la devanture des kiosques nous rappelaient que l'affreuse, l'interminable guerre d'Algérie battait son plein : le gouvernement, terrifié, était incapable d'agir, et l'ombre portée du Connétable envahissait rapidement la scène.

Guerre civile ou dictature présidentielle ? Le choix était étroit, et pas très reluisant.

Histoire d'O poursuivait deux carrières divergentes dans ses incarnations française et anglaise.

L'édition de Pauvert, d'ailleurs fort belle dans la simplicité de sa typographie aérée et de sa couverture jaune parfaitement sobre et classique, avait fait l'objet d'une interdiction partielle sous le régime de la loi de 1949. L'interdiction de vente aux mineurs de moins de dix-huit ans et d'affichage empêchait les libraires d'exhiber le livre aux regards du public, ou de le vendre à des gamins, mais avait pour conséquence plus évidente de promouvoir l'ouvrage, comme on pouvait s'y attendre. Après un démarrage un peu lent et difficile, *Histoire d'O* était donc devenu le premier best-seller clandestin de tous les temps.

Quant à la version en langue anglaise d'*Histoire d'O* publiée par Olympia, sa situation était fort étrange, car elle avait été interdite en vertu de la loi de 1881 sur les « écrits d'origine étrangère » susceptibles de troubler l'ordre public, et il m'eût été facile d'en obtenir l'abrogation en m'adressant à ce même Tribunal Administratif qui m'avait été favorable lors de l'Affaire Lolita, cette fois-ci en arguant du fait que le livre n'était nullement d'origine étrangère. La situation était juridiquement claire. En outre, comme dans le cas de *Lolita*, j'aurais pu démontrer que le sacro-saint principe de « l'égalité des citoyens » avait été violé une fois de plus, puisqu'on nous avait infligé une interdiction totale de vente pour la version anglaise

alors que l'interdiction visant l'édition française n'était que partielle... J'avais donc une victoire relativement facile à ma portée, et pourtant je ne me décidais pas à engager le combat... Pourquoi ? Je n'en savais rien, à vrai dire : sans doute l'idée de la mobilisation intense que nécessitait un pareil procès me faisait-elle reculer. Il y avait tant de choses plus intéressantes à entreprendre !

Je préférerais donc me simplifier la vie avec des considérations un peu vaseuses... Nous avions été, Jean-Jacques et moi, à l'origine de cette aventure d'*Histoire d'O* ; il avait eu de la chance, moi pas, tant mieux pour lui, tant pis pour moi... Du moins Jean-Jacques compatissait-il suffisamment à ma malchance pour m'offrir des exemplaires de son *Histoire d'O* quand je lui en demandais.

J'en transportais toujours une pile dans ma voiture, ayant observé l'effet hypnotique exercé par ce livre-talisman sur les jeunes femmes qui croisaient mon chemin, et qui me semblaient dignes de cet effort tactique.

« Avez-vous lu ce livre ? », demandais-je après avoir accompagné jusque devant sa porte l'objet de mon intérêt, tout en lui tendant le volume énigmatique, comme mû par l'inspiration du moment, une intuition extra-lucide concernant la nature secrète de l'interlocutrice...

« Oh, bien sûr, j'en ai entendu parler », répondit la dame, l'air soudain intriguée. Mes amis en parlent, mais peu l'ont lu, on ne sait pas où le trouver... »

« Eh bien, faites-moi plaisir, cet exemplaire est pour vous », ajoutais-je d'un ton pénétré. « Je suis sûr que vous comprenez ce livre. Et rien ne me serait plus agréable que de savoir ce que vous en pensez dès que vous l'aurez lu... »

« Oh oui, sûrement, c'est une étrange histoire, n'est-ce pas ? D'après ce que j'ai entendu dire... Vous... Enfin, quelle intuition !... J'avais vraiment envie de lire ce livre... A bientôt ? »

Le poisson, si j'ose dire, était ferré. Il n'y avait plus qu'à attendre le coup de téléphone, à la fois confidentiel et angoissé, qui suivrait la lecture : en général dans les quarante-huit heures...

Je parle, bien entendu, au passé, car depuis peu, je suis redevenu strictement monogame. Nous vivons, Michèle et moi, dans un charmant appartement au sommet d'un immeuble moderne, boulevard du Montparnasse, et d'une manière qu'on pourrait qualifier de bourgeoise — si ce n'est que le mobilier de l'appartement est celui d'une grande cocotte, la maîtresse d'un ministre radical-socialiste qui nous l'a loué. La profondeur des fauteuils et des canapés ainsi qu'un certain goût du clinquant témoignent de la destination voluptueuse de ce foyer consacré à l'amour. Et, plus que tout, le grand lit tarabiscoté fait de miroirs découpés et de satin rose, dont l'impudicité nous semble irrésistible. On a beau en rire, ce mobilier exalté agit sur nous : nous appelons notre domicile le Luponar, et y coulons des jours heureux.

De façon presque simultanée, un autre grand changement était intervenu dans ma vie. Pauvert et moi avions loué l'étage que nous partagions dans la vieille maison de la rue de Nesle pour résoudre notre problème d'espace vital. Trois ans plus tard, nous étions de nouveau à l'étroit ; le temps était venu pour l'un de nous deux d'aller essaimer ailleurs afin que nous puissions travailler l'un et l'autre dans des conditions plus normales. Un jour Jean-Jacques m'annonça qu'il venait de découvrir un immeuble entier à louer dans un coin assez perdu, la rue Saint-Séverin, qui se trouvait de l'autre côté de la place Saint-Michel. Une très vieille maison, en réalité, mais avec beaucoup d'espace libre.

« Très bien », dis-je. « alors, qu'est-ce que tu décides ? Tu vas aller t'installer là-bas ? »

« Pourquoi moi ? », répliqua Jean-Jacques. « Il n'y a pas de raison que ce soit moi plutôt que toi. »

« Jouons-le à pile ou face », proposai-je

Et c'est ainsi qu'en un dixième de seconde mon sort fut décidé. Je perdis, et il ne me restait plus qu'à me conformer aux règles du jeu. En un sens c'était une perspective des plus agréables que ce déménagement, mais il me restait encore à apprendre en quoi consistait la découverte dont Jean-Jacques semblait si pressé de me faire bénéficier. Je me rendis sans délai rue Saint-Séverin.

Le petit périmètre où se trouvait cette vieille rue avec son

antique église gothique, tout en bas du Quartier Latin, était un des coins de Paris que je connaissais le mieux, car il était intimement lié à mes souvenirs de jeunesse. Cet échantillon hautement concentré du vieux Paris est délimité par la Seine au nord et par le merveilleux palais de Cluny au sud, avec son jardin ombragé ; d'un côté la place Saint-Michel et de l'autre le bas de la rue, ou rue Saint-Jacques. En fait l'endroit était situé à moins de deux cents mètres de La Bûcherie que je venais de fuir. Tant mieux : cela me donnerait l'occasion de me réconcilier avec mon amie Elisabeth... Nous n'allions quand même pas rester en froid toute une vie !

Entre ces frontières que je viens de tracer courrent deux rues plus ou moins parallèles, la rue de la Huchette avec ses boîtes arabes, temples de la danse du ventre, et ses caves profondes où des musiciens de jazz, Noirs Américains pour la plupart, jouent de façon plus ou moins épisodique pour un auditoire aussi juvénile que volatil, et la rue Saint-Séverin, sœur jumelle de la première, qui paraît, par contraste, fort tranquille, avec ses deux ou trois cafés millénaires, la petite librairie Au Pont Traversé que gère paisiblement Marcél Béalu, poète de son état, non loin d'une modeste épicerie de village. Les fondations de l'église Saint-Séverin remontent au VIII^e siècle, mais la rue de La Harpe, qui coupe verticalement cette enclave du passé, est bien plus ancienne encore, car elle suit le tracé de l'ancienne voie romaine qui traversait la Gaule du sud au nord, au temps de César.

Ce petit territoire apparaissait comme l'un des rares fragments de la vieille ville ayant survécu aux bouleversements urbains du XIX^e siècle. Sa population était arabe pour l'essentiel, mais il s'y ajoutait un fort contingent de clochards, de mendigots et autres malfrats qui couchaient sous les ponts, dans les masures abandonnées et les caves désaffectées. Beaucoup de couleur locale sous les couches de crasse accumulée... Et pourtant, en parcourant ces rues oubliées, mon cœur battait encore au rythme d'hier, au souvenir des drames et des merveilles de ma jeunesse perdue. Hier, quand donc était-ce, hier ?

Je ne parvins pas à retrouver le Foyer Pythagore, le restaurant végétarien où j'étais tombé sous l'emprise charnelle

de l'ineffable Didi, la nymphe exquise qui était sans doute aujourd'hui la mère obèse d'une famille nombreuse, dans quelque lointaine banlieue... Grand-mère peut-être, qui sait, tout est possible. Mais un large panneau presque illisible, sur la façade d'une maison proche de l'église, portait encore cette inscription d'un autre âge : « Veuve Detourbe & Cie, Fabrique de Peinture », et le souvenir d'avoir déjà laborieusement déchiffré ces mots me revint soudain avec une bouffée de passé. Oui, il devait y avoir vingt ans déjà, c'était dans une autre vie... La vieille maison, abandonnée, délaissée, inoccupée, dédaignée même des pauvres gens était toujours là.

Je finis par me rendre compte que cette maison, qui portait le numéro 7, était justement celle que je devais visiter. Celle-là même dans laquelle j'étais censé reprendre le cours de ma carrière d'éditeur : 7 rue Saint-Séverin. Cette ruine chancelante serait-elle ma prochaine halte ? L'émotion des nouveaux débuts est toujours liée à un endroit précis, et il me paraissait remarquable qu'après mes entreprises juvéniles de la place Vendôme et de la rue de la Paix, j'échoue dans des vieilles ruines de la rive gauche : rue de Nesle, rue Saint-Séverin... Je tirai sur l'antique sonnette : l'écho lointain d'un grelot répondit, puis de tout petits pas précipités se rapprochèrent. Et le lourd panneau de chêne s'entrouvrit sous la poussée déterminée d'une très vieille femme, toute petite, la concierge, qui avait non seulement l'allure d'une fourmi, mais l'énergie véloce de cette créature.

Elle portait un chapeau de paille noire et un manteau, aussi je lui demandai poliment si elle était sur le point de sortir, car j'étais venu pour visiter son immeuble.

« Oh non, non, Monsieur, pas du tout », répondit-elle, apparemment très excitée. « On m'a prévenue hier de votre visite, et je vous attends depuis. »

Le chapeau noir faisait donc partie d'un cérémonial d'accueil, de même que le sourire radieux composé de mille petites rides convergentes, et qui me prit vraiment par surprise. Comment la gardienne d'un tombeau pouvait-elle conserver la faculté de sourire, après une vie entière passée dans les catacombes ? Je me rendais bien compte que si pour moi le moment était solennel, pour elle l'émotion était encore plus intense —

comme si je lui amenaïs l'heureuse conclusion d'un interminable conte de fées.

Le plaisir qu'elle avait de parler à un être humain était évident, et je n'eus aucun mal à lui soutirer des renseignements, ébouriffants mais fort concrets. Oui, elle était concierge de l'immeuble du temps de Madame Veuve Detourbe, elle était toute jeunette à l'époque, elle venait de se marier, c'était, eh oui, au début du siècle. Et puis Madame Detourbe était morte, son affaire s'était éteinte avec elle, et les propriétaires de l'immeuble, deux familles de province qui ne parvenaient pas à s'entendre sur les choses les plus simples, avaient laissé la maison dans cet état d'abandon, lui payant un très petit salaire pour maintenir dans les lieux une fiction de présence humaine. Mais il semblerait que les nouvelles générations avaient fini par surmonter les antiques malentendus : d'où ce projet récent de chercher un nouveau locataire.

Et voici les écuries, les greniers à foin, les logements des cochers... Puis un dédale de vieux ateliers à l'ancienne, très sombres, nous conduisant jusqu'à un vaste espace découvert, envahi par les herbes folles qui dissimulent les ruines de structures très anciennes, divers petits ateliers en plein air. C'est surprenant et rustique, très romantique... On aperçoit, de l'autre côté de la rue, le cloître de l'église Saint-Séverin...

« Maintenant je vais vous montrer le devant », me dit la vieille dame. « Il y a aussi les caves, bien sûr, mais elles sont du XIII^e siècle, paraît-il, et remplies de terre presque jusqu'à la voûte ; on ne peut pas s'y tenir debout. »

Elle se saisit d'un trousseau de clés, alluma une bougie fichée dans une lanterne, et m'entraîna à sa suite. Les volets de bois ayant été cloués de l'intérieur, pour tenir à l'écart les voleurs et les clochards, cette partie de l'immeuble était plongée dans une obscurité poussiéreuse, rayée en diagonale par quelques rares fils de lumière solaire qui accentuaient l'impression d'abandon et de mystère. Sans ces imperceptibles touches de clarté, on aurait pu se croire enfermé dans la chambre secrète de la Grande Pyramide.

Le long des corridors capricieux et des escaliers aux marches grinçantes, je suivais la lanterne de la petite concierge, et la poussière semblait envahir au-delà de mes poumons, mon

cerveau lui-même. Je déambulais dans un univers de vies arrêtées, de rêves en suspens, de fantômes si fatigués de leur propre insignifiance qu'ils en étaient réduits à l'état de toiles d'araignées.

Deux heures plus tard, j'avais pris ma décision. Était-ce la vieille dame qui m'avait séduit, ou la maison, ou la rue, si plaisante et tranquille ?... Je ne voulais même pas réfléchir au côté fou de l'entreprise, au travail énorme qu'il faudrait consacrer à la restauration de cette superbe ruine.

Je n'avais pas besoin d'un tel espace, une petite fraction aurait suffit pour y installer mes bureaux, mais la disproportion ne me gênait en aucune manière. Je ne pouvais résister à la pulsion du nouveau riche qui veut tout posséder. Que ferais-je de ces deux corps de bâtiment, de ces quatre étages, des caves et des greniers, de la cour intérieure, des vieilles écuries, du terrain à ciel ouvert ?... Mystère. On verrait bien. Dans l'immédiat, il fallait signer le bail afin que ce trésor de poussière devienne mien.

Au début de cet été-là je fis une étrange rencontre : celle d'un héros Irlandais condamné par ses juges anglais et pendu quarante ans plus tôt.

Dans un livre intitulé *The Accusing Ghost, or : Justice for Casement*, Alfred Noyes, vieux journaliste londonien, se reprochait d'être parmi ceux qui avaient le plus influé sur l'opinion publique en Grande-Bretagne, en 1916, lors du procès de Roger Casement pour haute trahison.

Depuis quarante ans le malheureux Noyes en avait perdu le sommeil. La lecture de son livre eut sur moi le même effet d'excitation : je le dévorai en une nuit — et j'en dévorai bien d'autres par la suite.

Pourquoi une telle passion ? Avant tout, à cause de l'énorme charge symbolique de cette terrible affaire. Roger Casement était né au cœur de l'Ulster, cette tête de pont de l'Angleterre impériale incrustée depuis trois siècles dans l'île asservie : une minorité surajoutée, de souche anglo-écossaise et de religion protestante, où l'on se montrait plus anglais que les Anglais. L'Ulster s'affirmait alors violemment contre la majorité

celtique et catholique du pays, au point de se soulever contre le pouvoir de Londres, non pas pour faire sécession, mais, au contraire, pour éviter tout relâchement des liens avec la métropole.

Roger Casement avait reçu le baptême protestant, mais sa mère le fit rebaptiser clandestinement dans la foi catholique. Son goût des voyages l'amena en Afrique, au Congo. La souveraineté sur cet immense territoire avait été confiée par les Puissances Européennes à Léopold, roi des Belges et homme d'affaires redoutable — et la mise en coupe réglée du pays par ses mercenaires incita Casement, nommé consul de Sa Gracieuse Majesté, à mener une enquête dont les conclusions furent publiées dans un Livre Blanc par le gouvernement de Londres. Aussitôt après, toujours au service de la Couronne, Casement fut envoyé en Amazonie. Anobli par le roi, acclamé par les foules, lors de sa retraite il retourna en Irlande, mais non pas en Ulster : en Irlande du Sud, où il découvrit la grande détresse d'un peuple dominé et saigné à mort depuis sept siècles par la puissance occupante — ses anciens patrons.

A l'époque, 1913, le gouvernement britannique s'apprêtait à accorder à l'Irlande le Home Rule, un statut d'autonomie étroitement contrôlée, et la population de l'Ulster protestait contre le projet, allant jusqu'à former des légions armées afin de combattre les nationalistes Irlandais. Casement se vit porté à la tête du mouvement patriotique qui s'organisait dans le sud, et délégué auprès des Irlandais d'Amérique, dans le but d'obtenir des subsides pour armer une force défensive... Ensuite il passa en Allemagne où il tenta d'organiser une armée de libération Irlandaise — projet impossible que ses amis désavouèrent.

Ceux-ci, dans le plus grand désordre, préparaient leur propre insurrection : celle de Pâques 1916, qui s'acheva par un désastre et par un massacre. Au même moment, Casement débarquait secrètement sur les côtes d'Irlande... et était arrêté par la police britannique. Les conditions dans lesquelles se déroula le procès pour haute trahison intenté contre lui, furent scandaleuses et aberrantes, indignes d'un pays civilisé. En regard de ce procès qui se fondait sur un édit royal de 1351, rédigé dans la langue de Guillaume le Conquérant, que les juges eux-mêmes étaient incapables de déchiffrer, l'Affaire Dreyfus semblait une vétille.

De toute façon, le rôle joué par Casement en Afrique et en Amazonie lui avait valu un tel prestige que, en cas de condamnation à la peine capitale, le roi serait obligé de lui accorder sa grâce.

Pour prévenir cette éventualité, les services secrets britanniques avaient fait parvenir aux principaux personnages du royaume, et au roi lui-même, des copies dactylographiées de trois journaux intimes tenus avant la guerre par Casement, et qui mêlaient à des notations de tous ordres, des témoignages multiples de ses obsessions homosexuelles. Casement fut donc condamné à la mort par pendaison... et le roi ne crut pas devoir gracier un personnage aussi scandaleux.

Pendant les quarante ans qui avaient suivi la mort de Casement, dont le corps gisait toujours dans le carré des condamnés à mort de la prison de Pentonville, une polémique interminable s'était poursuivie entre les commentateurs Anglais et Irlandais au sujet de l'authenticité des fameux *Black Diaries*. Les Irlandais nationalistes la contestaient hargneusement, sans aucune preuve, pour la simple raison que leur plus pur héros national ne pouvait être taxé de pédérastie... D'après eux le fameux journal n'était qu'un faux des services secrets britanniques. Ce à quoi les Anglais répondaient par des biographies réductives et malveillantes de Casement, affirmant avec hauteur, et sans plus de preuves à l'appui, la parfaite authenticité des *diaries*. Je dénombrerai plus de cinquante livres sur le sujet.

Alfred Noyes était le seul à avoir renié son camp et à dénoncer la conspiration des services secrets de son pays. Il avouait sa participation au crime, mais n'apportait aucun élément probant pour ce qui était des *diaries*.

Une phrase extraite d'une lettre de T.E. Lawrence, concernant ses projets littéraires, me paraissait singulièrement significative : « ... Une biographie ? Oui, j'y avais bien songé, j'aurais voulu écrire celle de Sir Roger Casement, mais je me suis heurté à un obstacle : le gouvernement refuse tout accès à ces diaries autrefois confisqués, et sans lesquels il serait bien vain d'entreprendre un tel projet. »

C'était là, en somme, un bel exemple de ce qu'on pourrait appeler « l'intoxication par le silence ». Il s'agissait d'occulter la

mascarade qu'avait été le procès pour haute trahison de Roger Casement derrière un écran de fumée (ces fameux *Black Diaries*), en jouant à fond sur les sentiments de deux publics antagonistes : le nationalisme des Irlandais, et l'engouement des Britanniques pour les petites histoires fétides.

Qu'un tel attrape-nigauds ait pu abuser T.E. Lawrence, qui s'y connaissait en basses œuvres politiques, c'était quand même fort surprenant. Mais si même lui était venu ajouter son commentaire soumis et approbateur au mythe des *diaries*, en se contentant de la fin de non-recevoir officielle, qui d'autre serait capable de percer le fameux mystère ? Qui sinon un homme indépendant de la juridiction britannique ? *Qui sinon moi ?*

Mon culot s'avéra justifié. Parmi les nombreuses pistes que j'essayai, l'une d'elles me livra un nom, Peter Singleton-Gates. Journaliste à la retraite, il était censé posséder une copie des *diaries*, soigneusement cachée, que le Home Secretary, à l'époque des faits, n'avait pas réussi à lui reprendre.

Il vivait à Londres dans le quartier de South Kensington, et je lui téléphonai de Paris. Il semblait connaître mon nom, et il montra aussitôt beaucoup de curiosité au sujet de ma maison d'édition. Aussi je dus répondre à beaucoup de ses questions avant de lui poser la mienne.

« Eh oui, vous êtes bien tombé », me répondit Peter sur un ton décontracté. « En effet, j'ai une copie dactylographiée en 1916 par Scotland Yard de trois *diaries*, au grand complet et sans une seule coupure. Il n'y a pas très longtemps j'ai essayé de les faire publier. J'avais un éditeur prêt à courir le risque, mais ses avocats l'en ont empêché. »

« Qui était l'éditeur ? », demandai-je.

« Anthony Blond. Vous le connaissez ? »

« Bien sûr ! C'est l'un de mes amis, un garçon fort entreprenant. Mais il dépend du système judiciaire britannique, et moi pas. »

« Superbe ! », s'exclama Peter. « Quand vous avez mentionné le nom d'Olympia Press, j'ai cru au miracle. Il y a certainement une solution, mais nous ne pouvons pas en parler par téléphone. Pouvez-vous venir à Londres ? »

« Et comment ! », m'écriai-je. « Fixons un rendez-vous. Demain après-midi, par exemple ? »

« Vous êtes rapide ! », s'esclaffa Peter. « Allons, jeune homme, laissez-moi le temps de respirer... »

« Mais non, demain c'est très bien », concluai-je. « Et pourquoi ne demanderiez-vous pas à Tony Blond de se joindre à nous ? »

Le lendemain je liai connaissance avec mon nouvel ami dans un pub confortable de South Kensington. J'éprouvai immédiatement de l'affection pour ce petit bonhomme à la mine fleurie, bondissant autant que rebondi, portant monocle et melon, qui avait tout du légendaire bouledogue britannique. Anthony Blond nous souhaita bonne chance, et nous laissa seuls. Notre échange nous amena à un accord que je n'avais certes pas prévu : non seulement Olympia publierait les *diaries* mais, puisque, d'après Peter, ils étaient presque impénétrables de par leur style télégraphique, nous nous en servirions pour rédiger ensemble, lui et moi, une biographie complète et impartiale de Roger Casement. Dans la mesure où son journal mettait en évidence son homosexualité, nous traiterions le sujet avec le plus grand naturel.

Il faudrait d'emblée prendre nos distances par rapport aux deux thèses partisanes en présence. Pour les Irlandais, Casement était un héros national et un saint ; pour les Britanniques, Casement n'était pas un pédéraste ordinaire, mais la victime d'une obsession phallique si intense qu'elle avait fini par le forcer à trahir... Peter, qui avait sur les divers commentateurs l'avantage de connaître les *diaries*, et qui les considérait comme absolument authentiques, vierges de tout trucage, estimait que les obsessions sexuelles de Casement l'avaient contraint à déguiser sa personnalité et à mener une double vie, et que ce recours perpétuel aux faux-semblants avait fini par le déséquilibrer, mais sans faire de lui « un traître » : il s'était simplement rallié à la cause de son peuple.

Quand je lus à mon tour ce journal bourré de banalités notées à la va-vite, dans un style ultra-rapide — parmi lesquelles on relève des phrases telles que « un gros pétard aujourd'hui », ou « ce gros noiraud sur les quais » —, je ressentis plus vivement encore toute l'horreur de l'affaire : comment un homme avait-il pu être pendu à cause de pareilles divagations ?... J'en revenais à ma croisade contre la censure...

Le projet de livre biographique m'absorba totalement. Peter, je m'en aperçus assez vite, n'avait pas l'intention de fournir de grands efforts, l'apport des *diaries* eux-mêmes représentant une contribution si essentielle qu'il la jugeait suffisante. Il me fallut donc effectuer des recherches approfondies sur des sujets fort nouveaux pour moi, en dehors de l'histoire personnelle de Casement, l'ouvrage touchant à la fois à l'histoire du colonialisme moderne, à celle du nationalisme irlandais et à celle du Parti conservateur de Grande-Bretagne. J'aurais pu choisir un sujet moins encombrant pour ce qui était, après tout, mon premier livre, mais le destin en avait décidé ainsi... Ce même destin allait d'ailleurs faire de moi un écrivain de langue anglaise, ce qui était tout aussi inattendu.

J'achetai des livres de voyage, d'histoire, de droit ancien, de philologie, et je me créai un espace sacré, derrière une barrière de bouquins que personne n'avait le droit de violer. Pas même la femme de ma vie !

Michèle était plongée dans un labeur tout aussi intense — et voici pourquoi : il m'était apparu indispensable et urgent de remplir les espaces que mon activité d'éditeur laissait vides dans la maison de la rue Saint-Séverin. Ces grands espaces inutilisés constituaient pour moi une provocation intolérable, et au lieu de m'orienter vers une diversification de mon programme éditorial, comme je l'avais fait à l'époque du Chêne, j'avais décidé de me tourner vers des activités complètement différentes : j'ouvrirais un « bistrot ».

Ce terme d'argot désigne *a priori* un simple café, un endroit populaire — mais les Parisiens snobs l'emploient souvent, dans un esprit d'aimable dérision, en parlant d'un restaurant de grand luxe, d'un bar à la mode, d'une boîte de nuit éminemment branchée. Je rusais avec moi en me servant de ce mot ambigu pour définir un projet qui s'installait en moi comme une passion dévorante.

Sans Michèle, notre entreprise n'eût sûrement jamais vu le jour. Son court passage à La Bûcherie lui avait laissé quelques notions élémentaires du métier, et par bonheur, elle possédait les qualités indispensables à l'aboutissement d'un tel projet : la

capacité d'organisation, le flair, l'esprit parisien, le goût de la fête. Elle était capable d'imaginer les plus charmants décors, les menus les plus attrayants... Où aurais-je trouvé quelqu'un d'aussi qualifié pour donner forme au schéma confus qui voltigeait dans ma tête, à mon fameux « bistrot » ?... Ce que je lui en dis, lorsque nous abordâmes pour la première fois la question, était bien trop elliptique pour un entendement normal, mais Michèle avait fréquenté les fées dans son enfance, les Surréalistes au cours de son adolescence, elle déchiffrerait l'incompréhensible et adorait l'inattendu... Elle réagit avec enthousiasme.

« Et on ouvre dans trois mois », lui précisai-je.

« Ecoute, sois un peu plus *réaliste* », me conseilla-t-elle en riant. « La maison est charmante et pleine de ressources, mais elle tombe littéralement en miettes. Le problème qui consiste à aménager une cuisine de restaurant moderne et fonctionnelle, ça ne serait pas difficile à résoudre dans un immeuble récent, mais peux-tu imaginer ce que cela va représenter dans cette baraque ? Un bon architecte avec la tête sur les épaules te dirait vite ce qu'il en pense... »

« Eh bien, il n'y a qu'à en prendre un qui soit jeune, sans travail, ambitieux, et qui n'ait pas la tête sur les épaules, mais plutôt du génie ! Tu connais bien un garçon dans ce genre, non ? »

Michèle réfléchit un moment.

« Il y a Jean-Pierre. Je pense qu'il est assez brillant, et pour ce qui est d'être fou, ça oui, il est fou. En tout cas il est sans le sou, il vient de quitter sa petite amie et il cherche une chambre, n'importe quoi, un endroit où il puisse dormir. Nous pourrions lui permettre de s'installer pendant quelques semaines dans ton auguste ruine, qu'en penses-tu ? »

J'étais d'accord, bien entendu. Nous n'avions qu'une notion très vague du budget des travaux, mais je savais Michèle économe et pratique. Olympia marchait fort bien malgré toutes les difficultés, et nous pouvions nous permettre une petite folie, somme toute assez modeste...

Mon obsession primordiale à ce moment-là, c'était Roger Casement, et, sachant que la rédaction de mon livre m'immobilisierait pendant des mois, je craignais que Michèle ne s'ennuie

mortellement. En faisant appel à ses qualités créatives, j'avais trouvé le truc idéal, en somme... Cela m'éviterait le souci de devoir lui trouver un amant convenable.

J'entrais dans une période de suractivité des plus stimulantes. Au bureau j'avais une équipe très efficace, et tout marchait à merveille, ce qui me laissait les mains libres pour m'occuper des suites de l'Affaire Lolita et de l'Affaire Donleavy... Et je travaillais cinq ou six heures chaque soir à l'Affaire Casement...

J'avais cru de bonne foi que je pourrais terminer le livre en six mois : le même délai que celui que nous nous étions imparé pour ouvrir « le bistrot ». Il me fallut admettre que les deux projections étaient aussi irréalistes l'une que l'autre : en fin de compte je mis deux ans à peaufiner livre et bistrot...

Jean-Pierre, le jeune architecte méridional que j'avais engagé sur les conseils de Michèle nous donna vite quelques inquiétudes, en particulier à cause de son style de vie. Il avait, certes, le droit de s'habiller en clochard du XIII^e siècle, et de vivre comme un homme des bois dans l'espace que nous lui avions alloué, mais il aurait pu s'y installer un appartement confortable, au lieu de dormir sur un matelas fait de vieux journaux — et, surtout, il aurait pu se dispenser d'y inviter celui qui paraissait être son seul compagnon, un grand corbeau noir au plumage en désordre. Il arrivait aux rendez-vous de chantier avec le corbeau perché sur son épaule gauche, ce qui ne rassurait pas trop les entrepreneurs... Et puis il y avait ces lambeaux de viande pourrissante dont Jean-Pierre nourrissait la bête, et qui empuantissaient le voisinage... Et puis il y avait les querelles intimes de ce ménage contre nature... L'architecte, qui bien entendu ne se lavait jamais, ressemblait de plus en plus à son âme damnée, et leur lien était tellement étroit que lorsqu'il sortait de la maison sans lui, l'oiseau noir, attaché par une cordelette à un balcon, menait un effroyable vacarme. Un jour, il apparut dans un bien piètre état sur l'épaule de son maître, qu'il triturait amoureusement de toutes ses griffes : il avait un œil crevé, la queue ébréchée, une aile tordue... mais Jean-Pierre, sans être aussi spectaculairement défiguré que son compagnon, avait aussi l'air mal en point.

Que faire ? Il était urgent de se débarrasser du couple maudit, et j'essayai de l'expliquer à mon amie avec tous les

ménagements possibles. « Ecoute, Michèle, j'ai déjà ce Don-leavy sur le dos, et l'inspecteur Laffont, et la reine Victoria, et maintenant ce corbeau... Tu as cru bien faire, mais tant pis pour Jean-Pierre, il faut changer d'architecte ! »

« Je le sais bien », acquiesça Michèle, l'air navré. « C'est impossible de continuer, et d'ailleurs Jean-Pierre ne fait plus rien... J'ai voulu l'aider, le protéger, mais ce garçon est devenu fou. Le vrai problème, c'est que nous aurons du mal à dénicher un architecte sérieux, et sans corbeau... Ah ! je suis désolée, tout ça, c'est de ma faute. »

« Retiens tes larmes », la consolai-je. « Ce que je pense, c'est que nous n'avons pas besoin d'architecte : tu t'es très bien débrouillée par tes propres moyens, ce qui est d'ailleurs assez miraculeux ! Les entrepreneurs te respectent, ils feraient tout pour toi, tu le sais. Une fois que le couple maudit aura disparu, tout redeviendra facile. »

A partir de ce moment-là, nous nous retrouvâmes tous les deux chaque soir dans notre palais des rêves, amateurs ayant juré de faire mieux que les plus éminents professionnels. Je plongeais dans l'Afrique et l'Irlande, j'étudiais les idées, les angoisses et les secrets de mon héros... Pour réveiller mon imagination et mon enthousiasme, il me suffisait de lever le nez de mes grimoires et d'observer le charmant profil de mon architecte studieusement penchée sur ses plans, ses maquettes et ses colonnes de chiffres...

De Gaulle avait finalement triomphé, et fondé à sa propre mesure la Cinquième République. Parmi les mille retombées de ce retour à la monarchie présidentielle, un jugement en trois lignes du Conseil d'Etat avait réduit à néant mon patient travail contre la Censure et le ministère de l'Intérieur : « *Le pouvoir d'interdiction conféré au ministre de l'Intérieur par la loi du 29 juillet 1881, article 14, étant par définition discrétionnaire, il n'appartient pas à l'autorité judiciaire d'en apprécier les modalités d'application.* »

On croirait entendre Big Brother... Ce raisonnement circulaire sans faille ni faiblesse était, à sa façon, admirable : je regardais ma propre mise à mort comme un véritable

chef-d'œuvre... et en riant sous cape, car je savais que la publication de *Lolita*, en France et *en français*, par Gallimard réduirait en cendres ce verdict ridicule et, par la même occasion, la loi elle-même.

Sentant qu'il fallait étouffer la crise qui couvait et qui menaçait nos relations, Bataille nous invita, Michèle et moi, à passer un week-end dans sa maison d'Orléans d'où il ne sortait plus guère. Pour ma part, je voulais à tout prix éviter que nous ne répétions la triste expérience de *Critique*. L'accueil que nous firent Diane et Georges me ramena vite à une vision plus sereine des choses.

Michèle, admiratrice transie du Maître, comprenait mal les difficultés que j'éprouvais à collaborer avec lui, et il est vrai que dans ce climat de retrouvailles l'urgence des problèmes posés par *Genèse* ne paraissait pas primordiale... Tandis que la cuisine de M. le Bibliothécaire diffusait les odeurs les plus suaves, j'étais convié à le suivre jusqu'à son cabinet de travail où il me donna à lire ce fameux texte attendu depuis si longtemps, et qui était censé définir la philosophie de notre projet : *La Signification de l'Erotisme*.

Les feuillets disposés sur sa table de bois blanc n'étaient pas nombreux, mais il s'agissait là d'une quintessence — ce qu'on appellerait en anglais du « vintage Bataille », ou plutôt « the best of Bataille » :

« Si les résultats de la psychanalyse sont à la base de la connaissance moderne de la sexualité, il y a lieu aujourd'hui, sans les négliger, d'aller plus loin. Nous pouvons retrouver la signification de l'érotisme sur le plan où se plaçait jadis la religion. Peut-être allons-nous de cette façon au-devant de l'une des découvertes les plus certaines de notre temps. C'est dans ce sens du moins que nous pouvons accéder aux dernières conséquences de notre révolution sexuelle.

Voici ce qu'aujourd'hui nous pouvons avancer :

DANS SA VÉRITÉ FONDAMENTALE, L'ÉROTISME EST SACRÉ,
L'ÉROTISME EST DIVIN.

Réciproquement, le sacré, le divin, s'ils se peuvent éloigner

de l'érotisme, à la base ont sa violence et son intensité, à la base participent de la même impulsion.

L'humanité profonde se révèle à nous seulement si nous reconnaissions l'unité du sentiment divin — du tremblement sacré — et de l'érotisme détaché de l'image grossière imposée par la pudibonderie traditionnelle.

Voici les conséquences morales de ce fait. Nous admettions que la sexualité peut en nous commander des réactions qui nous semblaient sans rapport avec lui, nous devons encore apercevoir plus clairement la signification et la valeur de l'émotion érotique.

La méditation de Dieu, autrefois, nourrissait une vie. Cette émotion, qui n'est pas seulement physique, ne peut-elle, à son tour, être l'objet d'une extrême méditation ?

Ceci ne doit pas nous empêcher de voir en contrepartie les aspects alarmants de l'érotisme, généralement, le divin, le sacré, ne vont pas eux-mêmes sans horreur. Il émane en tout cas de l'érotisme quelque chose de tragique que nous ne pouvons nier, et que nous devons considérer avant tout dans notre méditation profonde. »

De ces sentences qui se lisaienit comme un recueil de prières laïques, on ne pouvait guère, hélas, tirer une définition cohérente de la revue. Le style même des questions suggérait assez clairement qu'on n'envisageait pas d'y répondre. Les rubriques prévues — *Comportement Sexuel, Psychanalyse, Sexualité et Histoire, L'Erotisme et la Littérature* —, annonçaient d'habiles exégèses, comme on en trouve dans toutes les revues qui émanent des puissants cerveaux parisiens, de grands et beaux battements d'ailes... mais pour ce qui était de résoudre l'éénigme centrale, « *Qu'est-ce que l'Eros ?* », une telle dispersion par disciplines montrait qu'il ne fallait pas trop compter sur un réel effort de synthèse permettant de mieux cerner le sujet. Or c'était là le projet de la revue ! Il ne suffisait pas d'identifier la pulsion érotique au sacré, au divin, au tragique : il fallait, si j'ose dire, attraper Eros par la queue, le définir, l'*expliquer*.

Qui est Eros ? Comment *expliquer* la nature du Désir ? Il n'est pas réductible, en tout cas, aux seuls phénomènes d'ordre sexuel, sa dynamique relevant tout autant d'autres ordres : gravitationnel, électrique, chimique, magnétique...

Mes idées étaient loin d'être claires, mais je n'en ressentais pas moins le vide dans lequel sombrait notre projet. Georges Bataille tentait de faire illusion, et se rendait compte qu'il n'y parvenait pas. Sa force de renouvellement, de conviction, de provocation s'était résorbée, ne laissant place qu'à une inquiétude lancinante concernant « l'avenir », c'est-à-dire la liquidation progressive, et de plus en plus accélérée, de sa propre vie. Diane était la spectatrice impuissante de ce processus de désengagement dans lequel avait pénétré « l'homme qui va mourir ».

Bataille, qui avait besoin de conserver en vie aussi longtemps que possible les entreprises commencées, et notamment *Genèse*, s'efforçait d'entretenir le mythe d'un premier numéro « sur le point d'être bouclé ».

D'après le plan initial, nous aurions dû pouvoir disposer des sommaires des deux ou trois premiers numéros de la revue en juin, ou au plus tard en septembre 1957 ; nous étions à la fin de l'année 1958, et deux seuls articles avaient été rédigés : celui de Boris Rybak, biologiste brillant doublé d'un poète, intitulé « Sexualité et Amour », et celui d'Alfred Métraux, « Jeux de la Mort et du Sexe dans le Vaudou »... qui avait soi-disant été égaré.

Si pendant dix-huit mois j'avais payé leurs salaires aux responsables de *Genèse*, sans avoir pris la décision inévitable qui s'imposait, c'était évidemment en raison de l'état de santé précaire de Bataille. Lorsque nous nous étions rencontrés, au début de 1957, la force de son intuition m'ayant frappé comme une évidence, je n'avais pas compris que pour lui il était déjà trop tard.

Georges, lui, l'avait senti, et il avait reporté tous ses espoirs sur Patrick Waldberg, et à un degré moindre sur Roger Parry. Or le travail méticuleux et fondamental de rédacteur en chef qu'il avait effectué au début de *Critique*, Waldberg n'était pas à même de l'assumer pour *Genèse*. Néanmoins Bataille en avait fait son dauphin, et Waldberg s'indignait de mes réticences.

Face à face avec Bataille dans son paisible cabinet de travail, le sachant condamné, comment lui parler de tout ça ?... Je n'osai pas.

J'attendis les premiers jours de décembre pour lui envoyer la lettre fatidique — à laquelle il répondit aussitôt, par une lettre datée du 12, qui avait dû lui coûter un grand effort. Il ne s'agissait plus pour lui que de sauver la mise aux yeux des exégètes, en retournant contre moi tout ce que j'avais pu faire pour lui. Par exemple : « ... Vous m'invitez vous-même à prendre le temps qu'il faudrait pour aboutir à un résultat satisfaisant... » ; « ... Vos reproches, "illustration squelettique", "risque de médiocrité" et "d'à peu-près"... » ; « ... Je l'avoue, je comprends mal... Je ne proteste pas. Vous décidez... Nous sommes trois à être sérieusement lésés à tous les égards... »

J'étais, moi, bien plus que lésé, car la perte que je subissais, par-delà l'argent, était celle d'un ami.

« Vite, Michèle, une bouteille de champagne ! J'ai percé l'énigme Casement ! »

« Calme-toi, Maurice ! Je vais l'ouvrir, ta bouteille, mais explique-moi... »

Je lui expliquai.

La plus grande difficulté à laquelle l'accusation avait dû faire face, c'était la vétusté de la loi qui régissait le crime de trahison. L'édit remontait à l'an 1351, sous le règne d'Edouard III, et avait donc été rédigé en vieux français. Le caractère archaïque et quelque peu fantaisiste d'une telle loi, qui était pourtant la seule qui permettait de juger un acte de trahison, la rendait quasiment inutilisable.

L'on y prescrivait la peine de mort pour une série de crimes remarquablement baroques : outre l'introduction de fausse monnaie dans le royaume, il y avait le viol de la reine, ou de la fille aînée du roi, ou de la femme du fils aîné du roi...

L'attention méticuleuse apportée aux tribulations sexuelles de la famille royale n'eût été que burlesque si le reste du texte n'avait étendu l'application de la peine à quiconque « *entre en guerre contre notre Seigneur le Roy en son royaume / ou adhère aux ennemis de notre Seigneur le Roy en son royaume / leur apportant aide et confort en son royaume / ou par ailleurs...* »

Puisque le crime dont on chargeait Casement était la constitution (avortée) de la Légion Irlandaise en Allemagne

pendant la guerre, l'accusation suggérait que l'on interprète l'expression « ou par ailleurs » dans le sens de « en dehors du royaume »... et le tribunal adopta cette thèse.

Or il suffisait de savoir un peu de français — une langue que tous les juristes anglais, de Lord Coke au xvi^e siècle à Lord Reading au xx^e, ne connaissaient que très mal — pour comprendre que « par ailleurs » ne veut pas dire « ailleurs ». Une consultation téléphonique auprès d'un ami philologue me le confirma : en vieux français « par aillors » ou « par aillours » veut dire soit *d'autre part*, soit *par quelque autre moyen*, et ne peut être en aucun cas interprété dans un sens spatial.

Roger Casement fut condamné à mort... sur une erreur de traduction !

Le vieil immeuble de la rue Saint-Séverin reprenait vie petit à petit, et le décor irréel que j'y avais découvert lors de ma première visite était déjà retourné au royaume des songes. Il n'était pourtant pas question d'effacer le passé, seulement de le rendre contemporain et habitable, ce qui impliquait des arbitrages parfois délicats.

Le rez-de-chaussée et les caves voûtées étaient aux trois-quarts comblés par des sédimentations séculaires, et il fallut creuser le sol, évacuer des dizaines de tonnes de limon, puis désincruster les pierres brutes à l'aide de puissants jets de sable, assécher les parois, poser un plancher...

L'immeuble se composant de deux corps de bâtiment séparés par une cour intérieure et prolongés par un terrain à ciel ouvert situé derrière le second bâtiment, notre plan était de construire une toiture au-dessus de la cour, et une autre au-dessus du terrain vague, dont nous nous proposions de faire un jardin d'hiver.

Le « bistrot » serait constitué d'une longue enfilade de pièces : un bar décoré de faïences anciennes, une vaste salle à manger laquée écarlate avec sa volière pleine d'oiseaux fantastiques, suivie d'une salle basse qu'on appellerait le Salon Cagliostro, tendue de velours bleu et ornée de tarots peints sur verre, et enfin un jardin couvert, refuge parfait pour les amoureux. Avec, en outre, au sous-sol, deux grandes salles

voûtées dont nous voulions faire un night-club insolite et magnifique.

Ce n'était pas mal, mais, évidemment, c'était cher... Qu'importe ! Le travail de Michèle, en tant qu'organisatrice et en tant que décoratrice, était si convaincant que je l'encourageais à voir plus grand, plus beau, plus luxueux...

Les bureaux d'Olympia Press se situaient juste au-dessus du futur bistrot-club, au premier et au deuxième étage, et leur installation se poursuivait à un rythme accéléré. Je m'étais réservé une pièce au premier, petite et très plaisante, avec une haute fenêtre et une cheminée en marbre qui ne marchait pas. Dans une pièce voisine, beaucoup plus grande, œuvraient mes deux grâces, Miriam et Guittou, et entre elles s'élevait la puissante masse du coffre-fort, symbole de notre succès inéluctable.

A vrai dire, ce coffre, nous ne pouvions même pas l'ouvrir, car nous n'en connaissions pas la combinaison : nous l'avions hérité des précédents locataires qui l'avaient placé là bien des années plus tôt, et en raison de son poids énorme, nous avions dû renoncer à nous en débarrasser — mais cette masse inutile avait l'avantage d'impressionner les visiteurs... Il y avait de quoi se marrer ! Notre seule richesse était de croire, dur comme fer, que tout était possible.

Et en effet tout était possible : au plus fort de l'été, Michèle et moi fûmes tout surpris de nous retrouver sur les plages du Midi... en vacances ! Comme la plupart des Français, d'ailleurs, car la ruée vers la Grande Bleue, que ce soit en Rolls, en camionnette de livraison ou à vélo, était devenue un phénomène biosocial et psychosnob de dimensions impressionnantes. Nous avions choisi le calme en prenant comme point d'attache Biot, un village qui n'attirait personne en raison de sa plage assez étroite et de surcroît, bordée par une ligne de chemin de fer. La raison principale d'un tel choix était qu'Eric avait élu domicile dans cette bourgade pour y réaliser sa grande œuvre, la traduction de *Lolita*. J'étais venu lui apporter aide et confort, un peu comme une mère poule qui montre à son poussin comment sortir de sa coquille. Mais Eric n'avait nul besoin de

moi, il nageait dans le bonheur : son entreprise l'inspirait, et elle semblait avoir déclenché en lui une sorte d'enthousiasme sacré. La solitude ne lui pesait guère, car il avait vite découvert la perle de la région, la charmante Cécile, une jeune Parisienne de souche méridionale, leste et jolie, avec qui il vivait une idylle spontanée, légère, sans pour autant trahir sa machine à écrire. Dans les cafés où nous entrions, les visages s'épanouissaient : « eh bê, v'là not' écrivain pubic ! Hé là, c'est qu'il en connaît un rayon sur les fillettes, c't'Eric-là, quand i vous parle de sa Lolita, alors pour sûr, i sait de quoi i cause ! »

Michèle aimant beaucoup Eric, et Cécile plaisant à tous, nos diners à Mougins et nos incursions dans les centres de civilisation des environs étaient toujours pleins de charme.

Je fus cependant déçu de ne pas rencontrer à Biot une Américaine qui venait d'y passer plusieurs mois pour y écrire, disait-on, un livre. C'était une amie d'Iris Owens, une New-Yorkaise que j'avais brièvement croisée à Paris lors de son arrivée, et qui m'avait vivement intéressé. Elle s'appelait Marilyn Meeske et avait une langue de vipère. C'était une petite brune frisée aux formes rebondies, et sa figure mobile était capable des effets comiques les plus déconcertants. New Yorkaise, névrotique, Juive, elle avait tout pour plaire, ces trois qualités la plaçant d'emblée dans la contre-élite. C'est pourquoi son passage à Paris avait été remarqué.

Je l'avais aperçue un beau jour sur le trottoir de la rue Saint-Sulpice — petite bonne femme ébouriffée traînant d'un air excédé une énorme valise. A mon grand regret, je n'avais fait que l'entrevoir au Tournon, puis à l'Old Navy, et j'avais eu envie d'en savoir davantage. Or elle avait disparu... pour aller s'enterrer à Biot — une localité guère fréquentée par les Américains, surtout ceux de son bord —, d'où elle était repartie au moment de mon arrivée. Bizarre...

Nous habitions, Michèle et moi, une demi-villa située à la sortie du bourg, sur la colline, et nous y étions heureux. Michèle n'en revenait pas d'avoir réussi à nous arracher l'un et l'autre à nos chantiers respectifs : elle aurait voulu que je l'emmène en Grèce, mais elle s'était vite résignée au choix médiocre que je lui avais imposé. « La Grèce, je te le promets,

ce sera pour bientôt », lui disais-je sur un ton confiant, rassurant.

Un facteur aux godillots empoussiérés traverse le jardin et me tend un télégramme.

« C'est vous, Girodias ? », interroge-t-il, tout en louchant vers la présence féminine dénudée qui, visiblement, l'intéresse plus que ma personne. « Voilà, un télégramme en urgent, signez là. »

Qu'est-ce que ?... Hein, pas d'histoires, je suis en vacances. J'ouvre avec appréhension le petit bleu. Voyons donc...

« LOLITA NUMBER ONE ON NEW YORK TIMES BEST-SELLERS LIST FIRST WEEK AFTER PUBLICATION STOP LETTER FOLLOWS ENJOY HOLIDAYS — WALTER MINTON G.P. PUTNAM. »

Les yeux ronds, la bouche béante, je regarde Michèle sans savoir très bien comment lui transmettre la nouvelle. Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, et c'est même logique, étant donné tout ce que j'ai fait pour en arriver là !

« Ecoute, c'est formidable, j'ai du mal à réaliser, j'ai enfin réussi un grand coup. *Lolita*, quoi... »

A son tour d'être émerveillée, sans voix. Ce processus fort équivoque, la genèse des best-sellers, elle voulait bien y croire, sur le plan de la théorie, mais que cela puisse arriver dans le monde réel, au soleil, à Biot, à moi, voir mes ambitions les plus démentes se réaliser d'une façon naturelle, *c'en était trop* ! Il nous fallut une bonne heure pour comprendre... Après quoi nous nous précipitâmes chez Eric, qui n'avait pas le téléphone.

Son intense stupéfaction ranima chez moi le sentiment initial de surprise. J'y avais toujours cru, au succès de *Lolita* en Amérique, alors que Michèle et mon frère me traitaient de doux rêveur quand j'en parlais comme d'une quasi-certitude, oui, j'y avais toujours cru... *mais pas à ce point-là*. Du premier coup au sommet de la liste... Je songeai aux retombées possibles, probables même, à la fin de la censure en Amérique et ailleurs, en Angleterre, partout dans le monde anglo-saxon... J'eus une pensée attendrie pour le premier intéressé, le divin Vladimir, et je me ruai à la poste pour envoyer deux

télégrammes de félicitations, un à lui et l'autre à Raymond Queneau, qui avait si vaillamment combattu pour notre petite Jeanne d'Arc, la très moderne Lolita... Sans Raymond jamais LE miracle ne se serait produit : la commande par Gallimard d'un livre... interdit en France par le gouvernement français dans sa version anglaise originale !

De retour à Paris, je fis coup sur coup deux rencontres potentiellement intéressantes.

D'une part, je reçus la visite d'un jeune Américain assez inclassable, vêtu d'un costume trois pièces un peu fatigué, avec une barbe de trois jours et des yeux rêveurs derrière des lunettes intellectuelles : Allen Ginsberg était démarcheur, vendait des encyclopédies ou des valeurs boursières, je ne sais au juste, et se disait poète. Il me parla de Jack Kerouac, dont j'avais beaucoup entendu causer mais dont je n'avais encore rien lu, et d'un écrivain qui vivait à Tanger, William Burroughs, lequel n'était encore reconnu que par quelques amis, mais qui, selon Allen, était un génie, un écrivain extraordinaire à découvrir de toute urgence. Burroughs, quoique apparenté au fabricant de machines à écrire du même nom, n'avait pas le sou et menait à Tanger une vie extrêmement précaire. Je compris qu'il était venu tard à l'écriture et que ce manuscrit qu'il voulait me faire lire, et qui portait un titre singulier, *Naked Lunch*, était son premier... Allen me tendit le paquet qu'il tenait sous son bras, une masse de feuilles jaunies, effrangées, rapiécées, dont la vue provoqua chez moi un haut-le-cœur.

« Est-ce que les pages sont numérotées, au moins ? »

« Euh oui, il y a quelques numéros par ci, par là », répondit Allen, qui déposa son fardeau sur le coin de mon bureau, et me dit au revoir d'un geste de la main, en précisant qu'il m'appellerait quelques jours plus tard...

Vers la fin de ce même après-midi, j'étais seul avec Michèle dans mon bureau lorsque la porte s'ouvrit et qu'un petit monsieur compact entra, l'air d'un voyageur affairé. Ses moustaches courtes, style Royal Air Force, paraissaient fausses.

« Pardonnez-moi de vous déranger, la porte d'entrée était

ouverte et je suis à la recherche de Maurice Girodias... Mais je crois que je vous dérange... »

« N'en parlons plus, le mal est fait. Vous avez trouvé, c'est moi Girodias. »

« Je m'appelle John Calder », dit-il dans un français tout à fait correct. « Je suis éditeur à Londres... »

Michèle quitta la pièce avec un sourire amusé, et l'éditeur jeta dans sa direction le regard spéculatif d'un amateur de femmes. Un bon point. Sa petite moustache roussâtre m'intriguait : pourquoi se promenait-il avec une fausse moustache ?... Je le priai de s'asseoir, et il m'entretint gravement de sa maison de Londres, de l'espoir qu'il avait de découvrir de nouveaux auteurs intéressants, de son admiration pour Olympia... un discours dont j'avais appris à me méfier, car il annonçait en général une proposition, ou une sollicitation, dont j'aurais préféré faire l'économie.

« Eh bien voilà », conclut-il, « j'ai un ami Américain lancé depuis peu dans l'édition, Barney Rosset. Sa maison s'appelle Grove Press, elle n'a que deux ou trois ans d'existence. Il s'est spécialisé dans les livres destinés à une clientèle universitaire, alors que moi c'est plutôt la littérature, le roman, la musique, les recherches nouvelles, l'opéra... Barney et moi aimerais beaucoup vous rencontrer, de préférence autour d'une table de restaurant, et lier connaissance. Nous pouvons sûrement vous aider l'un et l'autre de diverses manières, et en tout cas cela ne peut pas être nocif d'apprendre à se connaître... »

Un rendez-vous fut donc pris pour le surlendemain avec John Calder et son ami Américain... Qui était ce John Calder au juste ? Anglais, Ecossais, Canadien ? Je ne comprenais pas grand-chose à son histoire, mais le personnage — indépendant, intelligent, cultivé —, m'avait séduit. Sans doute un jeune homme riche qui « faisait dans l'édition », en dilettante... Seules les moustaches R.A.F. me déconcertaient un peu... Il avait oublié son pardessus bleu marine sur une chaise, et cet oubli m'apparut comme un heureux présage, sans que je sache très bien pourquoi... Le pardessus était de bonne qualité, mais en le soulevant pour le ranger je vis que la doublure était décousue, déchirée depuis longtemps, ce qui modifia quelque peu ma vision du personnage : il faudrait tenir compte de ce

côté négligent, brouillon — mais mon impression générale restait favorable.

Michèle ayant improvisé l'un de ces soupers fins dont elle avait le secret, je dus rendre hommage à la gastronomie, et au reste... Ce ne fut que le lendemain, à l'aube, que je me plongeai dans le mystérieux manuscrit de l'homme de Tanger au nom de machine à écrire... Enfin, plus exactement, je *tentai* de m'y plonger, mais je restai à la surface, ignorant par quel bout prendre ce collage mal ficelé de morceaux disparates. Le sens de cette masse de papiers apparemment rongés par les rats ne m'apparaissait que par moments : il y avait des éclairs fulgurants, des surprises percutantes, la présence constante d'un humour mortifère et dévastateur, joyeusement grincant, comme le rire d'une tête de mort, mais ce n'était pas, loin de là, ce qu'on appelle « un livre ». J'en étais déçu car tout ce que m'avait dit Allen Ginsberg la veille m'avait intéressé... Etais-je mal préparé pour une découverte ? Ma décision ne pouvait être que négative, compte tenu de l'état du manuscrit... Je retournai donc à mes propres travaux sur Roger Casement, trop longtemps négligés dans le farniente méridional.

Quand je transmis ma décision à Allen, il l'accepta sans en paraître surpris : « C'est bien dommage », expliquai-je. « Mais ce manuscrit n'est qu'un montage rapide, une première esquisse du livre que votre ami a en tête, et le travail définitif, ce n'est pas l'éditeur qui peut le faire. Ou il le fait lui-même, ou alors il le confie à quelqu'un qui le connaît à fond, comme vous. Je suis prêt à envisager un contrat, si vous obtenez ce résultat, d'une façon ou d'une autre. »

Le rendez-vous avec John Calder a lieu dans l'Île-Saint-Louis, au restaurant Quasimodo. L'endroit est vétuste et plaisant, avec de grandes baies qui s'ouvrent sur les eaux du fleuve : c'est le lieu rêvé pour une rencontre essentielle. Or depuis la visite de Calder, cette idée-là ne me quitte plus : c'est le destin qui m'envoie les deux partenaires dont j'ai besoin pour passer à l'étape internationale.

Barney est un homme jeune, rapide et intelligent, et sa compagne une fille sympathique mais pas irremplaçable.

Bettina, la femme de John Calder, est une chanteuse d'origine yougoslave, une belle personne pleine de charme et qui en joue peut-être un peu trop. Dans le groupe, c'est John la valeur sûre.

Si nous sommes réunis autour d'une table, c'est parce que l'histoire sensationnelle de *Lolita* aux Etats-Unis les a beaucoup impressionnés — et parce que la saga invraisemblable d'*Olympia* Press les intrigue énormément. Comment un Français qui n'a jamais mis le pied en Amérique a-t-il bien pu inventer une formule pareille — ce doux mélange de littérature d'avant-garde et de porno délivrant ? Barney me rappelle qu'il s'était lui aussi intéressé à *Lolita*, un an auparavant ; pour le consoler de n'avoir pas su bondir sur l'occasion, je lui raconte la visite d'Ivan Obolensky, ce qui répand la bonne humeur. John et Barney me demandent si j'ai d'autres bombes dans mon arsenal, et je leur parle de Frank Harris, d'Henry Miller surtout, et aussi de Georges Bataille, Samuel Beckett, de Jean Genet, de Donleavy... A la fin du repas j'évoque mon grand sujet du moment, Roger Casement, cette tragédie exemplaire des temps modernes, la politique anglaise en Irlande, la naissance du colonialisme, les fameux *diaries* — et le livre que je suis en train d'écrire.

Nous nous séparons dans l'euphorie. Il est évident que nous sommes tous les trois complémentaires, et que Barney et John sont presque aussi motivés que moi par la lutte contre la censure qui a inspiré la création d'*Olympia*. On s'écrira, on se reverra, et je sens bien que ce ne sont pas là des paroles en l'air. Sans doute sommes-nous à la veille d'accomplir ensemble de grandes choses.

L'une des conséquences les plus claires de cette rencontre avait été de me révéler l'intérêt de Barney Rosset pour l'œuvre d'Henry Miller, et particulièrement pour *Tropic of Cancer*. Quelques années plus tôt, à l'université, il avait même écrit un essai sur ce livre dans le cadre d'un séminaire de littérature contemporaine... De là à en devenir le premier éditeur américain, il n'y avait qu'un pas à franchir !

Or l'ironie sauvage du destin faisait que les droits d'édition en langue anglaise du livre ne m'appartenaient plus, mais à

Hachette, qui m'en avait dépossédé dans les conditions déjà décrites. Si je réussissais l'exploit extraordinaire de faire publier *Tropic of Cancer* en Amérique par Grove Press, ce n'est pas seulement à Henry que cela profiterait, mais à mes pires ennemis : Hachette. La pilule était très difficile à avaler, et pourtant je n'avais pas le droit de rater cette opération rocambolesque et désintéressée : la publication de *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis serait un temps fort dans la grande bataille contre la censure qui venait d'être engagée avec le lancement de *Lolita*.

La lettre de quatre lignes d'Irving Fishman, obscur douanier américain, avait ouvert la voie à *Lolita*, désamorçant par avance toute tentative de poursuites judiciaires ou d'interdiction sur le territoire des Etats-Unis, mais, par ailleurs, j'étais forcé de reconnaître que les ligues de vertu et les milieux conservateurs n'avaient pas émis la moindre protestation contre la libre circulation d'un livre au thème éminemment provocateur, dont la publication, dix ans plus tôt, aurait déclenché des tempêtes. Les partisans frénétiques de la célèbre « League for the Suppression of Vice » avaient peut-être fini par s'endormir dans la paix du Seigneur... L'administration, la justice elle-même, se préparaient à une mutation trop longtemps différée. L'un des admirateurs d'Henry Miller n'était-il pas le principal personnage de la commission officielle de censure, Huntington Cairns ? Ne devait-on pas supposer que lui au moins aurait à cœur de faire avancer les choses ?

N'empêche que les deux grands livres épargnés par la censure américaine au xx^e siècle, *Ulysses* et *Lolita*, l'avaient été en vertu de la doctrine fort ambiguë du « literary merit ». On pouvait se demander si *Tropic of Cancer* bénéficierait d'une pareille tolérance. C'était plus que douteux, car les deux chefs-d'œuvre de Joyce et de Nabokov traitaient de la sexualité sous un déguisement littéraire convaincant, tandis que Miller se complaisait à défier la censure et les censeurs par sa violence d'expression, et par la crûté de ses descriptions.

Le parti des bien-pensants n'était pas vaincu, ni dans l'administration, ni dans le public : on venait de le constater lors de la condamnation du livre d'un critique célèbre, Edmund Wilson : *Memoirs of Hecate County*. L'opinion publique était

divisée. Le succès triomphal de *Lolita* prouvait que les Américains quelque peu cultivés en avaient assez d'être traités en débiles mentaux, et qu'une révolte se préparait contre la pudibonderie absurde qui étouffait le pays. A la Cour suprême, ce courant était représenté par le fameux Justice Douglas, dont l'influence était considérable.

Il était certain que le jour où *Tropic of Cancer* paraîtrait en Amérique, le pays en serait transformé de fond en comble.

Je revis à plusieurs reprises Barney, et notamment à la Foire de Francfort, où je me rendais tous les ans à l'automne. Dans ce milieu ultra-professionnel sa personnalité détonnait étrangement et il devenait vite insupportable, à cause de ses incroyables sautes d'humeur et de son comportement agressif à l'égard de quiconque n'avait pas l'heure de lui plaire. Je n'avais d'abord vu en lui que le charme et l'humour, et ses transformations soudaines de D' Jeckyll en M. Hyde me déroutaient : il devenait diabolique, se montrant d'une méchanceté parfaitement gratuite envers des innocents incapables de lui faire face. Puis, tout à coup, au moment où la tension atteignait un seuil intolérable, le masque de l'affreux M. Hyde s'effaçait d'un seul coup, et l'on voyait réapparaître le bon D' Jeckyll, plein de gentillesse et de malice amicale. Il y avait là un mystère assez déplaisant qui ne retirait rien à son pouvoir de séduction.

Barney était toujours très préoccupé par les femmes, et il voguait sans cesse d'un mariage à un autre, d'une liaison à une autre, tout en passant ses nuits à la recherche d'aventures les plus dépravées. Il ne lui suffisait pas de trahir, il voulait que cela se sache. Mais n'étant pas moi-même un modèle de vertu, surtout conjugale, je faisais de mon mieux pour ne voir que les bons côtés de ce bizarre ami que le destin m'avait amené... Car nous étions incontestablement des amis, et des alliés naturels au service de la cause qui nous inspirait l'un et l'autre : battre la censure, la mettre hors d'état de nuire.

Ce fut à Francfort que le grand projet d'édition américaine de *Tropic of Cancer* prit forme de manière décisive. J'avais parlé entre-temps avec Guy Schoeller dont l'étoile brillait d'un bel éclat au firmament de l'empire Hachette. Il avait évoqué le

drame des Editions du Chêne, vieux de dix ans déjà, pour me dire qu'il n'y était personnellement pour rien, tout ayant été manigancé par Henri Filipacchi. Je n'étais pas dupe de sa déclaration d'innocence. Cela étant, peut-être Schoeller pourrait-il m'aider dans mes négociations concernant les *Tropics*...

Les livres du fonds Obelisk Press contrairement à ceux du Chêne proprement dit, pillés par Hachette, avaient continué à être exploités, et c'était grâce à la vente facile et assurée des *Tropics* et de *My Life and Loves* de Frank Harris que Lejard, mon ancien directeur artistique devenu directeur général, Filipacchi et Schoeller se payaient de somptueux salaires.

Aussi la seule préoccupation de la nouvelle société des Editions du Chêne était de maintenir et de consolider ses positions vis-à-vis de Henry Miller, transformée en vache à lait par les trois lascars. On avait convaincu Michel Hoffman, l'agent de Miller à Paris, de la nécessité de signer un contrat auquel on avait ajouté des clauses léonines, inexistantes dans l'ancien accord avec Obelisk Press, le Chêne recevant 40 % du produit des droits de traduction en toutes langues — y compris le français — des quatre titres en cause, les deux *Tropics*, *Black Spring* et *Max and the White Phagocytes*. Dans le cas d'une cession des droits de publication en langue anglaise à un éditeur américain, il était prévu que le Chêne percevrait un tiers des recettes.

Ces novations au contrat passé avant la guerre entre Henry Miller et mon père ne se justifiaient en aucune manière. De tels avantages en faveur de l'éditeur s'expliquent quand celui-ci prend un risque réel en lançant l'édition originale — mais certes pas dès lors qu'il exploite un livre sur lequel il n'en prend aucun.

Michel Hoffman s'était laissé impressionner par l'entregent de ses interlocuteurs, qui l'avaient roulé dans la farine. Quand je lui demandai de m'établir un contrat identique pour les quatre titres originaux de Miller qu'Olympia avait lancés depuis sa création — *Sexus*, *Plexus*, *Quiet Days in Clichy*, *World of Sex* —, il m'envoya bien un contrat, mais sans m'accorder les avantages exorbitants consentis à Hachette... tant il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches ! Or ce n'était pas là une prétention déplacée de ma part, notamment dans le cas de

Sexus qui m'avait valu de multiples procès, interdictions et saisies au cours des années — tandis qu'Hachette n'encourrait aucun risque en publiant les *Tropics*, dédouanés depuis l'Affaire Miller... dont j'avais fait les frais dix ans plus tôt.

Je savais qu'Henry n'était pour rien dans cette gestion incohérente de ses propres intérêts. Sa terreur des contrats, son incompétence congénitale en matière d'argent, l'avaient conduit à s'en remettre entièrement à un agent qui n'était guère plus lucide ni plus capable. Curieuse situation ! Pour faire aboutir mon grand dessein, la publication de *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis par Barney Rosset, je devais influer simultanément sur Hoffman, sur Hachette, et sur Miller lui-même sans parler de Barney, à qui je demandais des garanties suffisantes envers Miller. C'était la quadrature du cercle !

En outre, il y avait un obstacle de taille en Amérique même : New Directions, la maison d'édition de James Laughlin qui avait publié aux Etats-Unis les titres « clean » d'Henry Miller, tous livres « non censurables ». Je connaissais James Laughlin, et je savais à quel point il était fier des priviléges qu'il avait acquis de par sa spécialisation millérienne. Si les *Tropics* avaient pu être lancés sans danger, Miller lui-même n'aurait pas hésité un seul instant à lui donner la préférence. Or Laughlin, qui était beaucoup trop prudent pour prendre un tel risque, n'en considérait pas moins Henry Miller comme sa chasse gardée, et l'on pouvait être sûr qu'il ferait de son mieux pour le dissuader d'accorder les droits à un autre, plus courageux que lui. Le travail de sape entrepris par MacGregor, directeur littéraire de New Directions, avait déjà causé pas mal de dommages en répandant le doute sur l'éthique professionnelle de Barney.

Le problème était donc d'une admirable complexité : si je parvenais à le résoudre, cela ne m'apporterait d'autre récompense que celle d'avoir fait un peu avancer l'histoire — et d'avoir aidé deux amis, Henry Miller et Barney Rosset à réaliser leur destin... Sans oublier les bénéfices matériels immédiats que j'amènerais à Filipacchi, Schoeller, et à la « pieuvre verte » elle-même...

Barney me faisait entièrement confiance, et je commençai par le convaincre d'adresser à Miller une offre substantielle :

une garantie financière pour les droits de réimpression de *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis qui engagerait Grove Press irrévocablement, même si l'opération se terminait par une catastrophe judiciaire. Barney proposait à Henry 50 000 dollars, une vraie fortune. Henry venait de débarquer à Paris pour y passer quelques semaines en compagnie d'Eve, sa nouvelle femme, que je ne connaissais pas encore, et je les retrouvai chez son traducteur français, mon vieil ami Georges Belmont.

Les retrouvailles avaient été particulièrement amicales et chaleureuses, et j'étais tombé assez amoureux d'Eve, une femme très belle et pleine de vie, que Henry, me disais-je, n'appréciait peut-être pas suffisamment, étant arrivé au point où il avait moins besoin de femmes que d'adoratrices... Alfred Perlès était venu d'Angleterre pour rejoindre son ancien compagnon de débauche, et il y eut plusieurs soirées mémorables dans les boîtes de Montparnasse, dont le pivot et l'inspiration étaient toujours Eve. Elle dansait devant Henry, pour lui, et pour nul autre, mais plus elle se dépensait sauvagement pour ranimer la flamme vacillante de l'amour et du sexe, plus Henry paraissait lui échapper : outre la fatigue de l'âge, il y avait en lui quelque chose de nouveau, ce côté lama tibétain auquel il semblait de plus en plus s'identifier.

Quand j'engageai la conversation sur le thème de Grove Press et des 50 000 dollars, je pris soin de le faire en présence d'Eve. Sa réaction fut immédiate et enthousiaste, mais celle d'Henry m'étonna. Il avait l'air incrédule et goguenard, comme si le fait que l'idée venait de moi lui retirait tout crédit.

Eve, fort heureusement, prit le parti de son propre intérêt, et elle se révéla une alliée sérieuse et décidée. Elle me confirma son désir d'en finir avec la misère, après qu'Henry nous eut quittés pour aller se coucher. Nous étions assis à une table du cabaret *Elle et Lui*, un temple lesbien de Montparnasse où je l'avais vue, un peu plus tôt, déchainée, danser comme une folle avec une autre femme. Mais elle avait retrouvé son calme pour parler d'argent.

« Henry n'y a pas cru, à ces 50 000 dollars, parce qu'il ne peut pas imaginer des sommes pareilles. Et aussi parce que c'est toi qui les lui proposais... Il se souvient encore des

40 000 dollars dont tu lui avais parlé autrefois, un chiffre qui l'avait tellement estomaqué qu'il n'y a jamais cru... Il en a même tiré une histoire... »

« Ah, je sais bien ! », soupirai-je. « Mais c'était une projection sur plusieurs années, et finalement c'est de ça qu'il a longtemps vécu, c'est avec cet argent qu'il a acheté votre nouvelle maison... Ce n'était quand même pas du rêve ? »

« Non, bien sûr, pauvre chou ! » Eve me regarda en riant. « Mais il faut comprendre Henry. L'argent l'a trop poursuivi, depuis toujours, et à Big Sur nous vivons dans une communauté de primitifs pour qui le dollar est une sorte de malédiction. Henry a un grand ami là-bas, Emil White, une sorte de peintre naïf qui vit dans une cabane au pied de Partington Ridge. C'est à lui que tous ceux qui viennent à la recherche d'Henry demandent leur chemin. Emil remplit la fonction de concierge et d'ange gardien, et il renvoie les neuf dixièmes des raseurs en leur disant que nous n'habitons plus à Big Sur, ou que Henry est en voyage. Emil exerce une influence quotidienne sur Henry, c'est compréhensible, et c'est lui qui l'a convaincu que le jour où les *Tropics* paraîtront en Amérique, sa vie deviendra intolérable... C'est absurde, mais il faut comprendre, c'est comme ça. »

« Toi, quand même, tu as ton mot à dire ? », demandai-je.

« Ça oui, en tout cas j'ai une opinion bien arrêtée. Je pense que nous devrions vivre ailleurs, comme des gens à peu près normaux. Mais Henry n'est pas encore disposé à faire des concessions, il aime la nature, c'est vrai, et il faut bien dire que Big Sur, c'est un peu le paradis... Enfin, je ne sais pas... Henry est lui-même un puritain, un vrai puritain à la mode d'autrefois, comme Thoreau. Il a toujours été pauvre, pour lui la pauvreté a fini par devenir une vertu. L'idée de tirer de l'argent de ses livres à cause du sexe et du reste, ça provoque chez lui un malaise, c'est idiot, mais c'est comme ça... Moi, je ne tiendrais pas le coup éternellement dans ces conditions, tu sais... »

« Mais tu ne penses pas qu'il devrait s'intéresser un peu plus à ce que je lui propose, et laisser Barney Rosset tenter sa chance en publant *Tropic of Cancer* ? Même si Barney échoue, Henry n'aura pas tout perdu puisque Barney est prêt à lui garantir une grosse somme — quoi qu'il arrive ? »

« Oui, c'est évident », répondit Eve, songeuse. « Moi, je vais le pousser à accepter, mais Henry se méfie de ce Rosset, un nouveau venu dans l'édition. Ce n'est pas Random House, ce n'est pas Knopf, ou Doubleday. Si sa réaction est idiote, je n'y peux rien. »

« Et pourtant ni Random House, ni Knopf n'ont fait une proposition aussi généreuse que celle de Barney », dis-je. « Ils n'ont fait *aucune* proposition, d'ailleurs. Et James Laughlin encore moins, lui qui veut garder le monopole de tout ce qu'il écrit son petit favori... »

« Je sais, je sais », soupira Eve. « Mais que te dire ? Continue à lui en parler, peut-être qu'il se décidera. Tâche de t'arranger pour qu'ils se rencontrent, Barney et lui, pour Henry le contact humain est essentiel... Je te promets de maintenir la pression... aussi longtemps que je vivrai avec lui... »

Durrell ayant lui aussi débarqué à Paris, je tentai d'obtenir son aide pour convaincre Henry. Il me promit de faire ce qu'il pourrait, mais visiblement il n'y croyait guère. Notre échange me donna en tout cas l'occasion de lui parler du *Black Book*, l'un des derniers livres publiés par mon père à la veille de la guerre : malgré la carrière éphémère de ce livre quasi mort-né, c'est grâce à cette première expérience d'écriture que Durrell s'était installé pour de bon dans sa carrière d'écrivain.

« Ce que j'écris à présent n'a rien à voir avec ce livre de jeunesse », m'apprit Larry. « Le cycle auquel je travaille, c'est avant tout une fiction romanesque, mon style actuel est bien différent du style révolté que je pratiquais à cette époque-là... Il serait sans doute pour moi plus sage d'oublier que j'ai écrit un livre tel que le *Black Book*. »

Je me souvenais du mal qu'il s'était donné, à l'époque, pour que sorte ce premier livre qu'il dénigrait aujourd'hui — et sa réflexion me surprit. Mais Larry avait une formation de diplomate, apprise à l'école britannique et perfectionnée à celle de l'Orient, au cours de ses séjours en Egypte, en Grèce, en Crète... Je pouvais donc supposer que son demi-refus était en réalité une façon de m'inviter à lui préciser ma proposition. Il ne refusait pas vraiment de vendre : simplement, il fallait que l'acheteur s'acharne, insiste... Je le rassurai en lui rappelant que mes livres ne se vendaient jamais, officiellement en tout cas, ni

en Angleterre, ni en Amérique, et que la noirceur de son premier ouvrage ne risquait pas d'éclabousser, pour le public conventionnel, les voiles diaphanes de sa *Justine*... Et, argument plus précis, je lui payerais un million cash à la signature de notre contrat !

C'était une belle somme, et Larry me sourit gentiment, comme pour me remercier de cet hommage financier, mais ne dit ni oui, ni non.

« I'll think about it, Maurice. You'll have my answer in a few days ».

Mon ami Cliff, le libraire de Soho, m'avait convaincu de créer une collection plus franchement érotique que *Traveler's Companion*, et que je baptisai *Ophelia Press*. Cliff n'étant d'ailleurs pas le seul de nos clients à protester contre l'allure de plus en plus littéraire de la collection à couverture verte, je choisis d'habiller la nouvelle série d'une couverture rose, d'un rose qui paraissait emprunté à l'intimité d'une jeune vierge. On y trouvait les grands romans sadiques de Marcus van Heller, et ceux non moins notoires d'Angela Pearson, *The Whipping Club*, *Whips Incorporated*, *The Whipping Post*, une littérature dont la douce violence, sournoisement ironique, faisait les délices de la clientèle britannique. *There's a Whip in My Valise* était devenu un petit best-seller, de même que *The English Governess* de Miles Underwood, pseudonyme derrière lequel se cachait John Glassco, poète canadien de grand talent. « Se cachait » n'est pas le mot juste, d'ailleurs, car il était de ceux qui croyaient à leur sacerdoce pornographique.

Quand l'ami Cliff venait me rendre visite, il était bon d'absorber préventivement quelques cachets d'*Alka Seltzer* afin de pouvoir faire face sans faiblir aux beuveries qui allaient nécessairement s'ensuivre. C'était une force de la nature que ce Cliff, un homme sanguin, parfois apoplectique, un enfant du peuple de Londres, bourré d'humour cockney et de rage de vivre, à qui une jambe raide, peut-être artificielle, donnait la démarche d'un gros jouet mécanique.

Bref, il fallait tenir le coup, veiller au grain, et surtout ne pas faiblir, car chacune de ses visites-beuveries était assortie d'une

commande formidable, payée comptant. Du transport de la marchandise, chose délicate, voire impossible en raison de la vigilance des douaniers britanniques, Cliff s'en chargeait. Il m'expliqua avec beaucoup de complaisance son système, qui consistait à faire voyager clandestinement les stocks dans la cale d'une des péniches reliant Paris à Londres par la Seine, le Channel et la Tamise. Cliff utilisait les services d'un certain Tony, dont il me fit faire la connaissance sur le quai d'Austerlitz.

J'étais charmé de découvrir l'un des rouages secrets de ma propre industrie, et Tony, qui avait l'air d'un brave type, semblait très impressionné de rencontrer en personne le célèbre gentleman pornographe dont Cliff lui avait tant parlé. La bouteille sortit aussitôt comme par enchantement de son placard et les verres se trouvèrent remplis d'une solide rasade, prélude à un après-midi dont on pouvait aisément prédire qu'il laisserait des traces. « Ce n'est pas compliqué », m'expliqua Tony. « La camelote est camouflée sous la cargaison normale, et les douaniers, qui sont des amis à moi, ferment les yeux parce que c'est leur intérêt. Ils savent que je transporte quelque chose de pas tout à fait kasher, mais ils me font confiance, je ne suis pas homme à prendre des risques idiots. Bien entendu, il faut toujours avoir un peu d'argent sur soi quand on discute avec eux. » « Ce qu'il y a de certain avec Tony », déclara Cliff sentencieusement, « c'est qu'il ne se démonte jamais. On peut lui faire confiance, il connaît son monde ».

Cette rencontre m'avait laissé pantois d'admiration, et je revis Tony, le capitaine contrebandier, une ou deux fois par la suite. Puis, un jour, un Cliff fort contrarié entra dans mon bureau pour m'apprendre la triste nouvelle : « Cet imbécile de Tony s'est fait pincer, imagine un peu ! Il paraît qu'on s'est méfié en haut lieu, on a permuted quelques douaniers, et quand il s'en est aperçu, eh bien, il était trop tard. D'ailleurs on ne peut pas se sauver dans une péniche comme si c'était un canot automobile, pas vrai ?... Enfin, il est passé au tribunal, et il en a pris pour six mois... Ferme... Ça lui servira de leçon, il faut faire attention... Le plus clair dans tout ça, c'est que c'est moi qui paie les pots cassés. *Quatre cents bouquins perdus d'un seul*

coup ! Imagine un peu, c'est la catastrophe. Moi, je n'aime pas les types qui ont la poisse. »

Six mois plus tard, j'eus la surprise de recevoir la visite de Tony, l'air d'un chien battu, l'ombre de lui-même, amaigri, le teint plombé. Il me raconta son histoire, et il y avait de quoi tirer des larmes à plus coriace que moi. Une malchance imparable : sa femme avait quitté le domicile conjugal avec les enfants alors qu'il était en prison, et Cliff lui avait jeté l'anathème, refusant de le revoir après sa remise en liberté...

« Heureusement pour moi, mes vrais employeurs ont été plus compréhensifs, ils m'ont repris sans faire trop d'histoires. Mais je suis dans une situation épouvantable, avec des dettes qui m'étouffent littéralement... Alors voilà, maintenant, j'ai rétabli mes rapports avec la douane, tout va bien de ce côté-là, et jamais plus je ne tomberai dans un traquenard comme la dernière fois. Je voudrais te demander un service. Confie-moi un stock en dépôt, je le livre à Cliff, qui est toujours à court de marchandises. Il te payera les livres directement, et à moi il me payera le prix du transport à son tarif habituel... Il reprendra confiance, je l'aiderai à compenser ses pertes... Tu ne risques rien, et tu me rendrais un fier service, tout pourrait recommencer comme avant... »

J'écoutais bouche bée ce discours visiblement sincère. C'était du mauvais mélo, mais ce pauvre type n'avait pas besoin de jouer la comédie pour inspirer la pitié. Je lui promis de lui confier un petit chargement, pour voir, et surtout pour l'aider : deux ou trois cents bouquins. Mais son expression était toujours aussi désespérée.

« Ecoute », dit-il, « c'est pas ce à quoi je pensais. *Plutôt deux ou trois mille*. Le risque est le même pour moi, et au moins ça me paie les frais. Deux cents bouquins, c'est rien du tout... Il m'en faudrait bien plus... Pour rattraper les pertes, mes six mois de tôle, enfin, essaye un peu de comprendre... »

« Bon, comme tu veux, d'accord », répondis-je. « Si tu es vraiment sûr de ton affaire... »

« Oh, cette fois-ci, je t'assure ! »

La nouvelle d'une tempête sans précédent sur la Manche, quelques jours plus tard, me causa un peu d'inquiétude, mais,

une péniche n'étant pas un petit bateau de plaisance, pourquoi se faire du mauvais sang ?

Ce fut Cliff en personne qui vint donner corps, peu après, à l'affreux pressentiment.

« Tu sais ce qui est arrivé à ce pauvre crétin de Tony l'autre jour ? Quand un type porte la poisse en lui, il n'y a pas à dire, tout peut lui arriver. Sa péniche a coulé corps et biens, d'un seul coup, avec le capitaine, son équipage et son chargement. Encore heureux que je ne me sois pas laissé attendrir quand il est venu me supplier de le laisser ramener à Londres un chargement de tes bouquins ! Il me disait que tout était arrangé : rien à craindre ! Il était comme un fou, il voulait transporter deux mille, trois mille bouquins, comme ça, pour tâcher de rattraper les pertes... Il aurait fallu que je sois un satané imbécile pour me laisser embobiner par lui ! Je le lui ai dit : Tony, tu portes la poisse. »

« Arrête un peu, Cliff, tu me rends malade avec ton histoire.... »

Et je lui fis ma confession, comme un bon chrétien. Cliff me regarda avec ses yeux rougeoyants de batracien alcoolique, chargés d'une sombre fureur.

« Tu ne sais pas que la poisse est une maladie qui s'attrape *par contact* ? Si tu tiens à ta peau, tu devrais te méfier. »

Le métier de pornographe n'était pas un métier de tout repos.

Du temps de mon père ce commerce était soumis aux usages, c'était une branche un peu exotique de l'édition, obéissant aux mêmes règles. La guerre avait bousculé ces règles, et l'instinct de survie avait donné naissance au marché noir un peu partout en Europe, et en France tout particulièrement. Il avait suffi de quatre ans d'Occupation pour enracer durablement ces moeurs dans la société : si l'échec d'Yves Farge au ministère du Ravitaillement, au lendemain de la Libération, en avait apporté une preuve éclatante, dix ans plus tard, vingt ans plus tard, l'esprit de trucage et de tricherie semblait toujours profondément incrusté. Il empoisonnait la vie politique, comme au temps du *Pain de la corruption*, et il prenait, au niveau de la

pègre et du petit banditisme, les formes les plus diverses.

Le « porno » proliférait à l'ombre des entreprises de solde et de distribution, surtout à Paris et à Lyon. La loi de 1949, censée protéger la jeunesse française contre les influences criminelles et immorales, avait eu un effet exactement contraire : du fait même des interdictions, de médiocres élucubrations, qui seraient passées totalement inaperçues sans cette précieuse mention au *Journal Officiel de la République Française*, acquéraient une valeur imaginaire aux yeux des acheteurs. Pour les vieux onanistes, cette austère publication, le *Journal Officiel*, était devenue fort bizarrement le temple de la masturbation et du sado-masochisme. Jaloux de cette prérogative, *Le Monde* lui-même reproduisait fidèlement la liste des livres croustillants qui atteignaient l'immortalité grâce à l'interdiction ministérielle...

Pour les aspirants-éditeurs qui n'avaient pas les moyens financiers de leurs ambitions, le commerce du solde panaché de porno fournissait une base de départ. Aux Presses de la Cité, l'entrepreneur danois, Sven Nielsen, avait mis son fils Claude à la tête d'une unité de distribution spécialisée dans la diffusion de livres érotiques, et particulièrement de ceux d'*Olympia Press*...

A côté de la misérable piétaille de la pornographie française, *Olympia* apparaissait comme un phénomène de grande classe. Son catalogue étincelant proposant un éventail très ouvert, qui allait des écrits subtils de Beckett et de Bataille, aux outrances d'Akbar del Piombo et de Marcus van Heller, n'avait rien à voir avec le porno vulgaire des soldeurs. Il arriva donc ce qui devait arriver : le marché du porno français étant trop encombré, quelques intrépides décidèrent d'imiter *Olympia* à leur manière, et dans la limite de leurs maigres talents... en se lançant dans « le porno anglais ». Catastrophe !

Pierre Delarue, dit Les-Gros-Bras, beau-frère de Pierre Loutrel, dit Pierrot le Fou, star de la pègre, et un certain Bruno Rabinsky, dit Duroc, poète mineur et propriétaire d'une imprimerie rue Hautefeuille, à deux pas de la rue Saint-Séverin, que j'ai déjà mentionnés, furent les tristes précurseurs.

Le premier qui avait intitulé sa collection *Oceanic Press* — dont la couverture grise rappelait, sans absolument l'imiter,

celle de Travelers Companion — fit irruption dans mon bureau, flanqué de deux gardes du corps dont il aurait d'ailleurs pu se passer car je ne me serais jamais aventuré à lever la main sur un gentleman à la carrure si imposante... Il avait une bonne tête de gangster, type Normand plutôt que Marseillais, un Jean Gabin de la bonne époque.

« Alors, Girodias, il paraît que tu me cherches ? »

« Tout dépend du sens qu'on donne à ce mot », dis-je prudemment. « C'est vous, Oceanic Press ? Alors asseyez-vous, le bureau est plutôt petit, demandez à vos amis d'attendre dehors. »

Delarue prit une chaise tout en congédiant ses assistants d'un geste impérial du menton. Puis il sortit un cigare de sa poche et l'alluma soigneusement, comme dans les films, tout en s'abstenant de m'en offrir.

« J'ai créé ma maison en équilibre instable. La plupart de mes titres sont interdits, et j'accumule les condamnations en correctionnelle. D'autre part le marché est limité et difficile, les bons auteurs sont rares. Les collections qui ressemblent à la mienne me causent du tort, et ce petit jeu risque de tout faire basculer. »

Les-Gros-Bras me regarda avec mépris, envoyant une bouffée de fumée plus ou moins dans ma direction. « Je n'aime pas ça », dit-il. « Tout le monde a le droit de faire du porno anglais, c'est-y que tu aurais l'intention de m'en empêcher, Girodias ? »

« Tout ça ne mène à rien », constatai-je. « C'est toi qui es venu ici, j'imagine que tu as quelque chose à me dire ? »

« Eh bien, c'est pas compliqué. J'ai douze titres en fabrication. Je peux noyer le marché complètement en moins de trois mois. Et pendant ce temps ton représentant, le petit Lemaire, un garçon sérieux et travailleur, pourrait fort bien glisser sur une peau de banane. Hein ? Fracture ouverte, trois mois à l'hosto... Ou alors je te vends mes douze titres et le nom de ma collection, Oceanic. Paiement cash, bien sûr. Propose un chiffre, on verra bien. »

« Tu parles anglais, Delarue ? »

« Quoi ? Pourquoi faire tu voudrais que je parle l'anglais ? »

Il avait l'air sidéré par ma question... Une chose me

paraissait certaine : s'il était venu chez moi en roulant les mécaniques, c'est que son affaire ne marchait pas. Il essayait de s'en débarrasser par un gros coup de bluff.

« Ecoute, Delarue », lui dis-je. « Racheter ton affaire, je ne peux pas. Je n'arrive pas à m'en tirer avec mes ventes, alors où voudrais-tu que je trouve de l'argent pour te payer ton affaire ? Comprends un peu. »

« Tu préfères la guerre ? », s'écria Delarue en se levant pesamment, et en jetant son cigare encore allumé sur mon tapis d'Orient.

« Personne ne parle de guerre... Voyons, on n'est pas à Chicago, et les bouquins ce n'est quand même pas l'alcool pendant la prohibition. Essaye un peu de... »

Mais il était déjà parti.

Selon l'expertise à laquelle s'était livré Cliff à ma demande, les livres d'*Oceanic Press* provenaient de récits pornographiques rédigés sur commande par des scribes valétudinaires pour le compte d'obscurs boutiquiers de Soho et d'ailleurs : on en dactylographiait sommairement quelques exemplaires pour être loués à un tarif de misère aux obsédés sexuels du quartier. L'idée même de ramasser cette prose dérisoire pour en faire *des livres*, et des livres assez bien présentés, c'était vraiment une idée folle, et je ne comprenais pas comment un homme d'affaires aussi avisé que M. Delarue avait bien pu se lancer dans une aventure pareille. N'était-il pas plus simple de jeter un pavé dans la vitrine des bijoutiers et de ramasser la camelote ?...

Avec M. Bruno Rabinsky, dit Duroc, les choses se passèrent différemment. Un jeune Américain qui s'appelait, disons, Hilary Bentwick, m'apporta un manuscrit assez allègre intitulé *Business as Usual*. L'affaire fut conclue, après lecture, comme d'habitude, sur une simple poignée de main, et Hilary me quitta avec son argent en poche, au bras de sa femme, d'ailleurs plaisante et bien tournée. Un joli couple... J'affublai Hilary d'un pseudonyme de ma confection, Soliman Peters, et le livre fut aussitôt mis en fabrication. Le jour même où l'on achevait l'impression je reçus un coup de téléphone suave du sieur Duroc.

« Cher Monsieur », me susurrait-il, « j'apprends avec sur-

prise que vous êtes en train de publier un livre dont les droits m'appartiennent, le roman d'un jeune Américain charmant avec qui j'ai un contrat en bonne et due forme, Hilary Bentwick. Cela s'appelle *Business as Usual...* »

« Quoi ! », hurlai-je, embrayant aussitôt sur un paroxysme de fureur, car il n'était que trop clair que je m'étais fait rouler par le charmant jeune homme en question. « Enfin, qui êtes-vous ? »

« Mais... Bruno Duroc, je vous l'ai déjà dit », répondit-il sur ton égal. « Je suis le propriétaire de l'Imprimerie Alphabeta, à deux pas de chez vous, et je suis en train de me lancer, comme vous, dans l'édition anglaise... »

Je raccrochai violemment le combiné, incapable d'en supporter davantage. Ma riposte était déjà prête, au moins dans ma tête. Je récrivis rageusement la première page de *Business as Usual* et l'envoyai aussitôt à l'imprimeur, en le priant de remplacer le premier cahier, et de changer le titre : mon livre s'appellerait *Springtime in Paris*, par Theobald Lovelace. Ah mais !

Il y eut donc deux livres identiques sur le marché, exception faite du titre et de la première page... Duroc aurait pu m'intenter un procès en contrefaçon, puisqu'il avait un contrat avec l'auteur, alors que mon accord avec ce petit salaud n'avait été que verbal... Mais on imagine mal un tel procès, ayant pour objet un roman pornographique en anglais ! Les juges eussent été quelque peu décontenancés... Ma réplique en forme de croc en jambe parut dissuader Duroc de persister dans sa tentative...

Hélas, peu de temps après, Patrick Garnot, un petit soldeur, lança une collection anglaise sous un nom bizarre, Unique Continental Collection, pire encore que celle de Delarue. Cette collection fut suivie par d'autres, de plus en plus fantomatiques, Opera, Pall Mall Press, Armor Publishing Company, qui semblaient toutes avoir été créées dans le seul but « de se faire racheter par Girodias »... Un hommage à ma réussite dont j'aurais certes pu me passer.

De telles collections ne constituaient pas seulement une concurrence anarchique dangereuse pour l'équilibre du marché : elles étaient surtout dangereuses en raison de leur vulgarité épouvantable, de leur inspiration nullissime. J'avais

donné à ma collection verte une image de marque en ne recrutant que des auteurs de qualité, mon but était d'imposer un genre littéraire aussi digne de respect que la littérature de diversion de bon niveau, les romans de Simenon ou la *Série Noire* de Gallimard. Or cette concurrence sauvage qui montait des bas-fonds mettait en évidence toutes les raisons que l'on pouvait avoir de détester la pornographie. Les petits truands qui m'encerclaient de toutes parts en étaient-ils conscients ? Leur tactique consistait à discréditer, esthétiquement et moralement, la marchandise.

La situation était très périlleuse, et semblait exiger une réponse graduée. C'est pourquoi j'engageai des pourparlers avec deux ou trois de mes concurrents pour leur donner l'impression que j'étais prêt à les racheter ; après leur avoir fait entrevoir un pactole, et les avoir laissé languir longtemps, je les avisai finalement que l'affaire ne m'intéressait plus... L'effet de démoralisation dans les rangs de l'adversaire finit par produire l'effet escompté, et au bout d'un an de ces petits jeux, l'hideuse hérésie s'était totalement résorbée.

Mais mon adversaire le plus redoutable, c'était toujours, bien entendu, la Brigade Mondaine, et essentiellement le sinistre inspecteur Laffont, mon âme damnée. La Brigade avait été pourvue d'un nouveau chef, le commissaire Couvignou, un homme assez jeune qui, pour affirmer son autorité, se montrait en toutes circonstances aussi désagréable que possible. Laffont avait su exploiter les défauts de caractère de son nouveau patron en le convainquant que j'étais l'être le plus dépravé et le plus dangereux de Paris et de la région parisienne — pire encore, à ma façon, que Pierrot le Fou lui-même.

On ne me pardonnerait jamais d'avoir gagné le procès de *Lolita* devant le Tribunal Administratif. Or cette affaire n'était que la dernière d'une longue série ! *Le Pain de la corruption*, Henry Miller... j'étais bien plus maléfique qu'un petit porno-graphe ordinaire, car je n'hésitais pas à m'attaquer aux fondements mêmes de l'Etat...

Voilà ce qui explique l'obstination avec laquelle le commissaire Couvignou me traquait. On ne se contentait pas d'interdire chacun des livres que je publiais, en général six mois

après parution : on engageait contre moi, pour le même livre, des poursuites devant la 17^e Chambre du Tribunal Correctionnel. Motif : « Outrage aux Bonnes Mœurs par la Voie du Livre », c'est-à-dire par abréviation, O.B.M. Et l'on se gardait bien de me juger pour plusieurs livres à la fois, puisqu'il fallait faire durer le plaisir : j'avais « droit » à un procès pour chaque livre. A chacune de mes comparutions devant le tribunal, le même petit juge me condamnait à trois mois de prison ferme, assortis d'une interdiction d'exercer la profession d'éditeur pendant trois ans. J'apparaissais donc comme un récidiviste irrécupérable.

De mon côté, le jeu consistait à faire appel de chaque condamnation, et ensuite à laisser traîner la procédure le plus longtemps possible. Les condamnations qui n'excédaient pas trois mois de prison étaient susceptibles d'être amnistierées à l'occasion de l'élection présidentielle, j'avais peut-être une chance... même si, avec de Gaulle à la tête de l'Etat, cette amnistie me semblait douteuse...

Mon avocat, Emile-Jean Bomsel, s'amusait. Il n'intervenait presque pas en dehors des quelques mots indispensables : le déroulement des audiences étant réglé par avance, il n'aurait pu de toute façon en modifier le cours. Ce qui lui plaisait le plus, à Emile-Jean, c'étaient les moments, d'ailleurs assez fréquents, où le greffier, oubliant sa fonction subalterne, s'adressait directement à moi, le prévenu, pour me dire ce qu'il pensait de ma personne. Il se fâchait tout rouge, ne comprenant pas comment ni pourquoi des gens comme moi pouvaient être laissés en liberté. On le sentait près de l'apoplexie.

J'invitais souvent des amis des deux sexes à assister aux audiences. Avec un bon public dans la salle, il était possible de tirer un meilleur parti de ces psychodrames, à répétition. Le déroulement dépend de l'état d'esprit des participants : si le greffier fronce le sourcil, si le juge se met à glapir, le prévenu doit craindre ; si au contraire le prévenu sourit d'un air connaisseur, ou rigole franchement, tout bascule — et le psychodrame ressemble à une mayonnaise qui refuse de prendre. Le juge perd ses maigres moyens, le greffier ne sait plus que faire de ses sourcils... J'étais pour ces gens-là l'ennemi public n° 1, car mon attitude incrédule et désinvolte retirait tout

son sens, et jusqu'à sa raison d'être, à leur absurde comédie judiciaire.

Pour se défendre contre la tentation du doute — et le doute était permis, ne serait-ce qu'en raison du fait que le magistrat qui se préparait à juger l'éditeur d'un livre imprimé en anglais ne parlait pas un mot de cette langue —, le juge s'accrochait à la routine avec l'énergie du désespoir.

« Accusé, levez-vous ! », glapissait-il, sans regarder dans ma direction. Je me levais de ce qu'on appelle le banc d'infamie, une planche polie par des milliers de fesses souvent moins honorables que les miennes. Le juge me laissait debout un long moment, parcourant le dossier qui concernait l'ouvrage incriminé, le porno du jour. Le dossier ne contenait qu'une feuille de papier — dix lignes émanant de la Brigade Mondaine, vraisemblablement rédigées par l'inspecteur Laffont —, baptisée Rapport d'Enquête. L'auteur de ce texte affirmait que le livre en cause dépeignait dans un langage immonde des scènes, des mœurs, des intrigues d'une immoralité incroyable, et qu'on devait le considérer comme attentatoire aux bonnes mœurs. Parfois les dix lignes étaient suivies de quelques bouts de traduction lamentables, pour bien démontrer que le rédacteur du rapport ne savait vraiment pas de quoi il parlait.

Quelle attitude prendre, en attendant que le juge ait fini sa lecture ? Les mains dans les poches, c'était une provocation inutile... Les bras ballants ne convenaient qu'aux sots... Les bras croisés et le regard fixé sur la fenêtre pouvaient seuls assurer l'allure dégagée, insouciante sans insolence, propre à l'homme qui a la conscience pure.

« Vous prétendez être l'auteur de cet ouvrage pornographique, en même temps que son éditeur ? »

« Monsieur le président, j'en suis l'auteur et l'éditeur, mais cet ouvrage n'est pas pornographique. »

Le greffier frappait du poing sur son bureau pour faire éclater son indignation, et le juge s'adressait à moi avec un rictus mauvais : « Comment osez-vous insinuer que cet ouvrage n'est pas pornographique quand nous avons là un rapport de police qui l'affirme de la façon la plus nette ? »

« Monsieur le président, je suis au regret de vous dire que je

récuse totalement les conclusions du rapport de police. » Que dire d'autre, en vérité ?

« Monsieur le président... », commençait l'avocat, à qui le juge coupait aussitôt la parole.

« C'est toujours la même chose ! », glapissait-il, hors de lui pour de bon. « C'est le prévenu lui-même qui nous apprend ce qui est pornographique et ce qui ne l'est pas ! Alors qu'il n'a même pas eu connaissance du rapport de police ! Nous perdons notre temps. Trois mois ferme, notez, greffier, et trois ans d'interdiction de la profession d'éiteur. »

Telle était la routine, mais il y avait des variantes, et parfois certains dérapages amusants. Ainsi lorsque je dus comparaître devant le magistrat pour un livre que je n'avais pas édité.

L'inspecteur Laffont m'avait fort généreusement attribué la paternité d'un roman en anglais publié clandestinement, sans nom d'éiteur, et d'une obscénité fulgurante. Je n'avais aucune idée de l'origine de cet outsider, et comme il était impossible de m'en rendre légalement responsable, je goûtais d'avance avec délices, la première victoire que j'allais remporter sur le noble magistrat... Pour cette occasion historique j'avais lancé un bon nombre d'invitations, de façon à disposer d'une salle amie, et je savais pouvoir compter sur la présence de Marielle de Lesseps et de sa sœur Emmanuelle, qui n'avaient pas 36 ans à elles deux — ce qui me paraissait particulièrement important en raison du tire cristallin de Marielle, dont le charme impertinent et juvénile faisait merveille dans les assemblées de barbons.

« *Accusé, levez-vous !* », hurle le petit juge. Et il m'annonce que je suis accusé cette fois-ci d'avoir publié un livre grossièrement attentatoire aux bonnes mœurs, intitulé *Lust in Samarkand*.

« Monsieur le président, c'est la première fois de ma vie que je vois le livre que vous me montrez, et je ne comprends pas comment l'on peut m'accuser d'avoir publié un livre avec un titre aussi idiot. »

Le greffier donne un grand coup sur son bureau, le rire de Marielle fuse au-dessus de la mêlée comme un oiseau de paradis porté par la tempête.

« Prévenu », dit le juge, « vous êtes convaincu d'avoir publié ce livre pornographique en langue anglaise, *Lust in Samarkand*,

et la cour vous condamne à trois mois de prison ferme et... »

« C'est du Kafka ! »

« Comment ? Insulte grave à la magistrature ! Ce sera neuf mois ferme. »

Sans doute le petit juge n'avait-il jamais entendu parler de Kafka et de son grand livre dévastateur, *Le Procès* ? Peut-être avait-il entendu, au lieu de ce nom révéré, quelque interpellation scatologique ? Toujours est-il que sa réaction foudroyante prit tout le monde par surprise :

« Greffier, notez bien : insultes à la magistrature — neuf mois de prison ferme ! Allez, au suivant. »

Terry et Mason avaient finalement réussi leur coup. *Candy* méritait bien son nom, c'était une friandise acidulée, un *spoof* brillamment exécuté aux dépens du snobisme de pointe de la nouvelle société *in* à New York. Mais je me rendais compte qu'en publiant un tel livre je trompais mes braves clients sur la marchandise. *Candy* était plus et mieux qu'un roman érotique.

Olympia devenait une maison d'édition américaine d'avant-garde — en avance même sur l'avant-garde new-yorkaise —, ce qui était paradoxal, vu que je n'avais toujours pas traversé l'océan... Par ailleurs, ma maison n'était pas vouée exclusivement à l'Amérique, mais à une sorte d'expérimentation universelle à partir de la langue anglaise, notre production englobant la France, de Bataille à Genet, de Sade à Queneau ; l'Irlande avec Beckett et Casement ; l'Angleterre, bien sûr, avec Alex Trocchi, Christopher Logue, Robert Desmond et bien d'autres ; et même le Pakistan, avec la très charmante jeune femme qui se dissimulait sous le pseudonyme d'Ataullah Mardaan... Et nous n'étions nullement confinés à la littérature dite érotique.

Je n'avais que trop tendance à m'en éloigner, comme en témoigne un livre en particulier, le roman de Paul Ableman, *I Hear Voices*, qui n'eut aucun succès de vente, vu l'absence totale de contenu sexuel — et qui n'en est pas moins l'un des meilleurs livres que j'aie jamais publiés. En tout cas, je le pense... Mais que représente l'avis de l'éditeur pour les

critiques et les lecteurs ? Rien, zéro, néant, et c'est sans doute mieux ainsi. Je n'avais guère le droit de m'en plaindre.

La décision non pas de nous séparer, mais de vivre séparément, nous l'avons prise, Michèle et moi, d'un commun accord après environ deux ans de vie quasi conjugale. Michèle voulait redevenir une mère à part entière, et elle dénicha un très joli appartement rue de Varenne. Je me retrouvais seul occupant de notre soi-disant lupanar du boulevard Montparnasse : retour à la vie de garçon !

Le plaisir de nos rencontres était d'autant plus vif que nous nous sentions désormais libres l'un et l'autre, et que la distance qui séparait les deux arrondissements recréait le suspens et la surprise. Michèle n'en continuait pas moins de diriger les travaux rue Saint-Séverin, le « bistrot » devant ouvrir à la fin du printemps 1959 — et il était convenu entre nous qu'avant l'inauguration, peut-être à Pâques, nous concrétisierions notre projet de voyage en Grèce si longtemps différé.

Deux ans de monogamie exemplaire m'apparaissaient comme une sorte de record olympique, un exploit dont on a le droit d'être fier, mais qu'on ne peut pas répéter souvent. Pour ne pas me replonger dans une frivolité excessive, je m'imposai une discipline assez stricte.

J'avais un petit meuble dans ma salle de bains, une commode peinte en laque blanche, toute bête, comportant cinq tiroirs identiques. Je décidai de me limiter à cinq partenaires : il suffisait de permutez les tiroirs pour que chacune retrouve ses affaires là où elle les avait laissées, dans le tiroir du haut... Il y avait néanmoins un côté roulette russe dans ce jeu dont j'étais sottement fier. Faut-il en conclure que, malgré mon âge, je n'étais qu'un adolescent prolongé ?

Mon travail sur Casement, qui avait duré pendant toute la période de ma cohabitation avec Michèle était terminé, et après tout ce temps passé en compagnie des obsessions homosexuelles de mon héros, je ressentais un grand besoin d'hétérosexualité rafraîchissante... Cela étant dit, j'avais achevé la rédaction de la biographie, mais il me restait à en finir avec ma besogne en tant qu'éditeur. La mise au point du texte, travail d'une grande complexité, et aussi la recherche des

illustrations, la fabrication concomitante des deux éditions, la britannique pour Sidgwick & Jackson, l'américaine pour Grove Press.

A ce moment-là, je reçus un télégramme de Walter Minton m'annonçant son arrivée à Paris « to meet you and celebrate ». Sa visite tombait mal, mais il n'était pas question de me dérober étant donné le rôle central que jouait Minton dans mes affaires. Les réimpressions de *Lolita* se succédaient à vive allure, on avait déjà dépassé les 200 000 exemplaires en *hard covers* et, pour l'édition de poche, Fawcett avait proposé un contrat assorti d'une avance garantie qui représentait une vente minimum de deux millions d'exemplaires en *paperbacks*. Le livre avait commencé sa carrière au sommet de la liste des best-sellers, et n'en avait été détrôné que par le spectaculaire succès du *Dr. Jivago*, autre manifestation du génie russe. Quoi qu'il en soit, plusieurs mois après, *Lolita* tenait encore solidement la deuxième place... et Walter Minton avait droit à tous mes égards.

Comme il avait utilisé le pluriel pour m'informer que « we shall arrive », j'en avais naturellement conclu qu'il voyageait en compagnie de sa femme, et j'avais aussitôt téléphoné à Iris Owens pour lui demander de réserver sa soirée, en vue d'un dîner probable avec le couple américain. Ce serait peut-être là une bonne occasion pour tenter d'intéresser Walter à son roman que j'avais publié quelques mois plus tôt, *The Woman Thing*, ce trésor de l'esprit new-yorkais transposé en milieu parisien. Iris était une personne sulfureuse, perverse et charnelle : elle aurait séduite le sphinx de Gizeh lui-même...

Walter m'avait proposé un premier rendez-vous en fin de matinée à son hôtel, qui à ma grande surprise n'était pas le George V, ni Le Plaza Athénée, ni le Crillon, ni le Ritz — mais l'Hôtel d'Orsay, situé au-dessus de la gare du même nom. Un choix étrange, à vrai dire, pour un jeune millionnaire américain. Je m'y rendis vers midi, me fis annoncer par la réception, et m'assis pour attendre... Était-ce eux, ce couple qui descendait l'escalier monumental ? D'où j'étais placé, je vis que l'homme, assez grand, jeune et avec des lunettes, vêtu d'un costume sombre, portait aussi des chaussettes blanches, détail insolite. Mais je n'y prêtai qu'une attention fugitive, car à côté

de ces chaussettes blanches je voyais, descendant les marches majestueusement, la plus belle paire de jambes que, de ma vie entière..., des jambes parfaites, des jambes inspirées, sculptées, rêvées, polies par la danse, désirées et caressées par l'amour, d'une élégance si voluptueuse, d'une intelligence si évidente, d'une coquetterie tellement irrésistible que... Ah, comment parler de ces jambes-là ?... Mon regard, déjà réduit en esclavage par le rythme implacable de ces merveilles divines qui descendaient les marches comme dans un rituel de séduction — oubliées les chaussettes blanches ! —, mon regard, donc, remonta le cours d'une robe légère qui moulait vaporeusement un corps idéal, pour découvrir une frimousse charmante, des yeux pétillants de malice et de joie de vivre, un nez plein d'esprit, et une très jolie bouche dont le sourire, mais oui, m'était adressé. L'homme me faisait déjà un grand geste de la main, c'était donc Walter. Mais *elle*, ce n'était pas son épouse, la mère de ses enfants, — c'était — mais oui ! — celle dont j'avais eu l'occasion de contempler le minois ravageur en plein milieu de l'article que *Time Magazine* avait consacré à *Lolita*, quelques mois plus tôt, la danseuse de cabaret qui était censée avoir découvert (*elle* — et non moi !) l'œuvre immortelle de Vladimir Nabokov (comment s'appelait-*elle* déjà ?). Et *elle* s'avance, radieuse, à ma rencontre.

« *Hi, Maurice !* », s'exclame Walter en me serrant la main et en me tapant dans le dos. « *At last we meet... Let me introduce you to Rosemary Ridgewell who...* »

Il m'expliqua que Rosemary tenait tellement à faire ma connaissance qu'il l'avait amenée avec lui. C'était là une façon un peu trop commode d'expliquer la présence à ses côtés de cette créature de rêve, à la place de l'honorable Mrs. Minton, qu'on avait laissée dans sa banlieue, occupée à polir ses casseroles — tandis que Mr. Minton, sous prétexte d'affaires urgentes qui l'appelaient à Paris s'offrait un petit voyage de noces parallèles avec la belle Rosemary... Par la suite j'eus la surprise de découvrir qu'ils ne se connaissaient pas encore, au sens biblique du mot, car il n'avait jamais pu se soustraire à la surveillance jalouse exercée par Mrs. Minton : il lui avait fallu monter ce bobard intercontinental de la visite urgente à Girodias pour couvrir son expédition galante.

Je n'avais pas prévu d'inviter Walter à déjeuner, seulement à dîner, et je n'avais pas non plus imaginé qu'un tel témoin se mêlerait de nos conversations d'affaires. Or ce jeune couple irrégulier donnait nettement l'impression d'attendre qu'on l'invite à un repas de bienvenue. Ils ne connaissaient que moi à Paris, ils n'avaient pas d'autre interlocuteur... Je demandai à Rosemary si elle avait un restaurant favori, m'attendant à ce qu'elle me réponde que c'était à moi de choisir.

« Yes, Tour d'Argent ! », répliqua-t-elle avec son sourire éclatant. « All my friends say I shouldn't miss it if ever I find myself in Paris. »

J'ai ainsi la confirmation que c'est son premier voyage à Paris.

Un déjeuner à la Tour d'Argent, ce n'était pas dans mes plans, mais je ne peux pas reculer, et d'ailleurs je n'en ai pas envie — je préférerais faire monter Rosemary dans une autre tour, celle de Notre-Dame, 399 marches d'un escalier construit comme une spirale plus étroite qu'une coquille d'escargot, gravissant ces degrés un à un derrière elle, de façon à me repaire de la vision de ses jambes magnifiques, disciplinées par le rythme ascensionnel —

« ...Car ma beauté, en gravissant les degrés
Du palais éternel, s'enflamme sans cesse
Davantage à mesure de notre ascension
Et brille si fort que si je ne la voilais,
Tes sens mortels en seraient annihilés
Et tu périrais, consumé par le feu céleste... »

Paradisio XXI

— pour reprendre les paroles du Poète. En lieu de quoi nous sommes propulsés vers les cimes gastronomiques de la Tour d'Argent dans un ascenseur moins lyrique, et nous nous retrouvons tous les trois assis à une table qui domine la Seine. Le spectacle magnifique, et pour moi familier, de Notre-Dame, des quais, du fleuve, je le redécouvre avec un plaisir sans pareil à travers les yeux de Rosemary... Sa joie enfantine la rend si jolie... Seule ombre au tableau : Walter faussement décontracté, avec ses yeux chafouins cachés derrière des lunettes de

businessman. Ses plaisanteries sottement égrillardes sont navrantes.

Je me ressaisis pour observer la façon élégante qu'a Rosemary de placer négligemment ses gants de chevreau gris perle dans son verre, comme elle l'a vu faire, sans doute, dans des films des années vingt. Puis, avec un sourire coquet, elle extirpe le fouet à champagne en or d'entre la commissure de ses seins, qu'on devine veloutés et superbes, et brandit cet instrument insolite en direction d'un maître d'hôtel afin de lui signaler la nature de sa soif... Aussitôt un sommelier s'approche avec maintes courbettes, et nous ouvre sans autre forme de procès la bouteille du touriste, un magnum de Dom Pérignon. J'esquisse une brève supputation mentale du coût de cette bouteille aux tarifs de la Tour d'Argent, et je me mords les lèvres... Mais au diable l'avarice ! Cette fille, c'est quelque chose... et il faut faire plaisir à Walter si horriblement sympathique...

Il exécute devant nous son numéro de grand professionnel : comment il a tiré partie de ma réputation scandaleuse ; comment il a organisé le triomphe de *Lolita*, etc. Aux mouvements de la nappe je crois comprendre que Rosemary est en train de lui décocher des coups de pied sauvages sous la table.

« La seule chose que tu oublies de dire », susurre-t-elle, « c'est que sans moi, Walter, tu n'en aurais jamais entendu parler, de ce bouquin. »

Et sans moi, me dis-je, *elle non plus* n'en aurait jamais entendu parler...

Je crois comprendre, à travers les allusions de Walter, qu'il lui a promis un scouting fee, cette commission, en général de 2 %, que les éditeurs américains accordent aux non-professionnels qui leur signalent une bonne affaire. Outre les 17 1/2 %, qu'il nous a assurés contractuellement, à Nabokov et à moi, il a donc promis 2 % à Rosemary, mais il ne s'agit là, en ce qui la concerne, que d'une promesse verbale qu'il a systématiquement négligé de confirmer par écrit... J'en viens à supposer qu'il ne lui délivrera ce précieux bout de papier que lorsqu'elle aura proclamé bien fort son amour pour lui... Comme quoi rien n'est simple !... La vie tout entière

m'apparaît soudain sous la forme d'un écheveau incroyablement complexe de marchandages sordides.

Claude Terrail, le jeune patron de ce restaurant historique, alerté sans doute par son personnel de la présence dans son établissement d'un trio de gogos américains tout à fait exceptionnels, vient nous présenter ses devoirs. Il courbe sa haute silhouette de séducteur gallican devant Rosemary, et lui baise cérémonieusement la main. Rosemary, telle Béatrice dans *Il Paradiso*, apparaît comme nimbée de gloire divine tant les contingences semblent la hausser au-dessus de la race des mortels. Dieu merci, elle ne dit rien, se bornant à incliner très gracieusement la tête en direction de l'amphitryon, avec le sourire contenu qui sied à une reine.

C'est le signal qu'attendait la valetaille pour déclencher une attaque généralisée. Le magnum de Dom Pérignon est vite remplacé par un Gevrey-Chambertin, d'ailleurs sublime, que mes Américains avalent sans s'en apercevoir. Mais son effet est néanmoins puissant, et Rosemary devient de plus en plus drôle, autant qu'incontrôlable. Les escarmouches entre elle et Walter se multiplient, prennent l'allure d'une guerre de tranchées.

Par un mouvement tournant si rapide que je ne me rends compte de rien, elle force Walter à avouer qu'il n'a jamais lu *Lolita* : il est livide de rage, l'air mauvais. Rosemary est si contente de l'avoir ridiculisé devant moi qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle vient de dépasser les bornes... Walter veut rentrer à l'hôtel, se déclare fatigué. Mais Rosemary commande des crêpes Suzette pour tout le monde, et après le café et l'armagnac, nous nous promenons dans les caves de la Tour d'Argent sous la conduite du sommelier en chef... tandis que je cherche fiévreusement à compter les billets de banque au fond de ma poche, en me demandant si j'aurai assez pour les pourboires !

Je dépose mes deux prodiges devant leur hôtel, ayant pris rendez-vous pour un dîner tardif. L'après-midi est déjà bien entamé, et l'alka seltzer aidant, je parviens à reprendre mes esprits. Je rejoins Iris à la terrasse du Flore où nous devons attendre nos invités.

Iris et moi nous nous aimions d'un amour si tendre que l'idée ne me serait jamais venue d'en abuser, car cela me serait

apparu comme uninceste. Iris ne voyait pas les choses de la même façon, son amour-propre en souffrait un peu, mais je tenais bon, persuadé qu'un mélange des genres comprometttrait nécessairement la qualité de notre relation — et cela au détriment de ce qui comptait le plus : *l'amitié*. J'avais une confiance totale en ses dons naturels, j'aimais en elle son merveilleux ferment de révolte, son refus des encadrements et des limites, et par-dessus tout sa vision du monde qu'elle considérait comme un milieu érotique aux frontières abolies. C'était cela, la nouveauté — et Iris la portait en elle de naissance, n'aurait jamais pu vivre ou écrire autrement...

J'avais voulu que Walter Minton s'intéresse à ses écrits, mais, après notre déjeuner à la Tour d'Argent, j'étais hésitant... Iris s'amuse beaucoup de ce que je lui raconte, et elle m'explique que des gens tels que Walter Minton ne sont pas l'exception en Amérique, mais la règle.

« Tu devrais vraiment te rendre compte de ce qu'est ce pays par toi-même, Maurice. Là-bas tu as un rôle à jouer, je t'assure, surtout depuis *Lolita*... »

Un taxi s'arrête au bord du trottoir, et de la portière ouverte jaillit dans toute son élégance une jambe remarquable...

« C'est elle ! », crié-je à Iris, « Rosemary et ses jambes. Et voilà Walter. Je me demande s'ils ont copulé cet après-midi ? »

« Je ne pense pas », répond-elle. « Le type a l'air plutôt bougon. C'est lui, Walter ? Quelle tristesse ! »

Sourires faussement extatiques, présentations, Rosemary me caresse les lèvres d'un baiser tout en me pinçant la cuisse, on s'installe — et la tension aussi. Walter jette sur Iris des regards gloutons, il se demande visiblement si... Iris porte un imperméable noir qui met en valeur sa belle peau de brune, des chaussures en daim noir à hauts talons, et apparemment rien d'autre. Walter voudrait bien savoir si... Iris et Rosemary, qui ont pris la mesure l'une de l'autre, parlent des mérites respectifs des divers quartiers de New York... Rosemary fouille entre ses seins pour en sortir son fouet à champagne, mais Walter arrête son geste d'une main autoritaire. La bagarre est dans l'air, et je commande prestement un verre de champagne pour Rosemary, essayant de désamorcer le conflit.

« Ah, thank you, darling », susurre Rosemary en me pinçant derechef la cuisse.

Personne n'a l'intention de dîner, et je me rends compte que les deux faux amants ont plutôt envie de voir Paris by Night. S'ils comptent sur moi pour une visite au Lido ou aux Folies Bergère, il vaut mieux couper court...

« Je connais un endroit amusant », dis-je. « Un bal pour lesbiennes, la Montagne-Sainte-Geneviève. C'est un peu dépravé, mais au moins il n'y a pas de touristes... »

Rosemary feint une joie extrême, visiblement factice, et Walter boude car il avait sûrement rêvé des Folies Bergère. Des lesbiennes... pouacre ! Dix minutes plus tard, nous occupons une table en bordure de la piste de danse à la Montagne, un peu suffoqués par l'atmosphère confinée et les relents de sueur. L'orchestre joue à tout-va un *paso doble*, et il règne sur la piste une frénésie chorégraphique qui défie la description. Walter ne peut pas s'empêcher de faire remarquer à Rosemary qu'elle doit apprécier ce genre d'endroits en connaissanceuse, puisqu'elle gagne sa vie dans...

Je n'ai pas vu partir la gifle, mais je la vois arriver — une claque retentissante —, aussitôt suivie par l'uppercut que Walter lance un peu au jugé, et que Rosemary esquive facilement. Elle se saisit alors de la bouteille de whisky et s'en sert comme d'une massue : sous le choc, les lunettes de Walter s'envolent pour atterrir entre les pieds des danseurs. Comment arrêter cette bagarre de chiffonniers ? Iris et moi, mus par le même réflexe, plongeons tous deux par-dessus la table pour séparer les combattants et éviter le pire ! Un garçon hermaphrodite s'approche de nous avec les lunettes démantibulées de Walter, et l'addition. Je lui fourre dans les mains une poignée de billets, et je pousse mon petit monde vers la sortie, tandis que l'orchestre et le public saluent notre départ avec des cris d'animaux, et des quolibets anti-américains assez colorés.

Je ne sais guère comment reprendre la situation en main, mais il se trouve qu'un taxi passe justement à notre portée. Walter l'arrête, enfourne Rosemary à l'intérieur, y monte à son tour, et nous adresse un grand signe de la main en guise d'au revoir. Fin d'une journée mémorable.

La nuit porte-t-elle conseil ? La mienne est remplie de cauchemars... C'est le téléphone qui me réveille.

« Hello darling », dit une voix cristalline et suave. « It's me. Hello ? Are you awake ? Would you like some croissants for breakfast ? Make some coffee, I'll be right over. »

Rosemary, croissants, café... Ma tête bourdonne. Voyons un peu, où sommes-nous... Ah oui, dans mon lit, mon lit à miroirs... Où donc est l'aspirine ? Comment ai-je pu rêver cette histoire de croissants ? Et cette voix qui s'appelle Rosemary ? Suis-je obsédé au point de rêver qu'elle me téléphone au milieu de la nuit ? Je me lève comme un somnambule pour obéir à mon rêve et, dans le noir, je prépare du café.

Mais en réalité il fait jour, le soleil brille par la fenêtre de la cuisine, et quand la sonnette retentit et que j'ouvre la porte d'entrée, c'est bien Rosemary que je découvre sur le palier, son sac de croissants à la main, éclatante de joie de vivre, riant comme une folle. Elle me saute au cou, réclame son café, jette son béret dans un coin, inspecte l'appartement tout en se déshabillant.

« Enfin, Rosemary... »

« How dark it is in here », dit-elle en entrant dans la chambre. Et quand elle découvre le lit de satin, les miroirs, c'est l'explosion. J'ai juste le temps de mettre sur le tourne-disques la 38^e symphonie, « Prague », avant de me laisser emporter par une lame de fond... La merveilleuse musique traduit si bien les mouvements de l'amour, le déferlement puis le retour en force, le rythme des éléments qui nouent les corps, l'extase vorace, le paroxysme de la vie, la chair raidie dans sa quête de l'impossible — l'éblouissement final...

Deux heures plus tard, tout étourdi, je bois une gorgée de café froid et j'interroge Rosemary : « Mais enfin, Walter ? Dis-moi quand même ce qui se passe ? »

Walter, semble-t-il, a bouclé ses bagages de grand matin et a pris l'avion pour Londres, lui laissant son ticket de Paris-New York, et la chambre d'hôtel payée, mais pas de fleurs — et pas un sou. « Bad boy ! », protestait Rosemary d'un air courroucé. « I hate him, he is so stupid. »

Infortuné Walter — mais non moins infortuné Girodias ! Car cette histoire allait sûrement me coûter cher : la perte d'un

associé possible à New York, qui m'en voudrait toute sa vie d'avoir été témoin de ses mésaventures ridicules... Mais pourquoi le regretter ? Evidemment, cela n'arrangerait pas les affaires de *Lolita*, ni mes relations avec Nabokov... Mais pour le reste j'avais un allié de poids en la personne de Barney Rosset !

Rosemary se plaisait si bien au lit que je ne parvins qu'à grand peine à l'en sortir pour lui montrer Paris... et pour souffler un peu. La Tour Eiffel était un must — encore une tour —, il fallut monter jusqu'au dernier étage. Ensuite, les *Tchamps Elayzis*, le Bois de Boulogne... Dîner aux chandelles, retour feutré, vol plané entre les miroirs du lit, et retour aux origines.

Mais nous savons tous les deux que le lendemain nous nous séparerons. Rosemary est fébrile, surexcitée, refuse de s'endormir. Le seul moyen de me tenir éveillé, c'est de continuer à la caresser — et je m'endors en la caressant. Un effroyable tintamarre me réveille : Rosemary n'est plus à côté de moi. Je me lève, je cours en direction du bruit, et un spectacle inattendu s'offre à mes yeux : les cinq tiroirs du petit meuble de la salle de bains sont à ses pieds, et elle finit tout juste d'en vider le contenu dans le vide-ordures — en hurlant des imprécations vengeresses à mon intention.

Elle m'aperçoit, et m'envoie à la figure un pot d'onguent, qui me manque de peu. C'est effarant ! Comment l'arrêter, cette furie ?... Hélas, il est trop tard, le dernier tiroir vient d'être liquidé à son tour, on entend le ricochet des précieux flacons qui finissent par se briser au bout leur chute lointaine.

Rosemary me fixe avec son regard fou, je suis, moi aussi, fort en colère, comment a-t-elle osé ?... Nous haletons, nus, face à face, comme des lutteurs qui cherchent à s'empoigner, mais l'empoignade dégénère en autre chose — et ainsi se termine notre nuit.

Pour la dernière fois, je l'appelle Velvet Nose, un nom qui semble la toucher au vif. Nous nous tenons serrés l'un contre l'autre devant le guichet des réservations, et je contemple tristement son beau regard d'enfant, noyé par les larmes.

« Darling, I'll be back, I swear », dit-elle avant de s'échapper en sanglotant vers son avion.

« *The man is in town !* » Autre échantillon de l'Amérique éternelle, William Burroughs s'installe à Paris, rue Git-le-Cœur plus précisément, dans le Beat Hotel où il a rejoint la cohorte de ses comparses et de ses admirateurs : Allen Ginsberg, qui semble avoir abandonné le *business suit* et la vente des encyclopédies pour des loques de gourou, Brion Gysin, Gregory Corso, Peter Orlowsky... La nouvelle version de *Naked Lunch* est achevée, nous avons signé notre contrat, et Burroughs a décidé de vivre à Paris, tout près de ses amis et de son éditeur. De larges extraits de son livre, parus dans *Big Table*, une revue de Chicago, ont déclenché un intense mouvement de curiosité pour ce nouveau phénomène littéraire.

Allen Ginsberg me l'amène rue Saint-Séverin dès le lendemain de son arrivée : il n'a qu'à traverser la place Saint-Michel, nous sommes voisins, deux cents mètres à vol d'oiseau. Par cette belle journée de printemps, les gens se promènent dans la rue en bras de chemise, voire en shorts, et c'est avec un réel ahurissement que je contemple mon auteur, vêtu d'une espèce de vieille gabardine couleur de muraille, l'air frigorifié, et le chef coiffé d'un feutre sans âge, le tout décomposé par les intempéries. On dirait un gentleman américain de bonne famille qui a eu des malheurs.

Description exacte, d'ailleurs, mais ce qui compte, c'est ce qu'on découvre derrière cette surface imperturbable, digne et impassible. Oui, derrière la muraille lézardée, il y a le monde

du *Naked Lunch*, la dernière frontière, la quintessence horrifique de notre univers carcéral, la drogue de la drogue... C'est la *Chanson de Roland* du xx^e siècle, le cri du héros qui se prépare à mourir en pleine extase !

L'humour de Burroughs est-il noir ? Qu'importe ! L'usage qu'il en fait, cette sorte de distanciation ironique qu'on retrouve dans son style, dans le rythme de ses phrases et du récit lui-même, le placent parmi les tout grands ! J'avais été lent à m'emballer, c'est entendu, mais en relisant la version définitive de son livre, j'étais devenu un fan, un inconditionnel. Et — une fois de plus — un éditeur engagé.

Après cinq minutes de conversation, nous nous parlons déjà comme de vieux amis, Bill et moi. Il est simple, bienfaisant, et plein de sagesse.

Les nuits de Montparnasse étaient gentiment dépravées, mais les anciens, les vieux peintres et les artistes de tout poil qui avaient bien connu le Montparnasse de *l'autre* après-guerre nous en parlaient avec une nostalgie si intense que nous nous sentions des usurpateurs dérisoires, des gosses qui jouent à la guerre sur un champ de bataille glorieux.

La foule bigarrée, cosmopolite, effervescente des années vingt et trente n'était plus qu'un souvenir, et ceux de la nouvelle génération devaient se serrer les coudes sur le parcours du Sélect au Rosebud pour se donner l'impression qu'ils représentaient un authentique phénomène de société.

John Glassco, le poète canadien, était l'un des rares survivants de la grande époque qui savait nous en parler intelligemment — et même poétiquement... Il avait appartenu au clan Gertrude Stein, ce qui ne l'avait pas empêché de se mêler à celui de Sylvia Beach, car la nuit tout se confondait dans le *chiaroscuro* de l'alcool et des amours faciles. J'incitais John à écrire ses mémoires scandaleuses du vieux Montparnasse, et il me promettait d'y songer : un jour, peut-être...

En réalité, John Glassco avait ses attaches dans une période beaucoup plus ancienne : il était un Pré-Raphaélite bon teint, et aussi un admirateur éperdu d'Aubrey Beardsley. Beardsley avait écrit un conte, d'ailleurs resté inachevé, dans un style

fleuri et précieux, tout à fait dans l'esprit décadent de ses dessins en noir et blanc, aux lignes liquides et capricieuses. Cela s'appelait *Under the Hill*, et c'était l'histoire, remise au goût du jour, de Vénus et de Tannhauser ; en bon disciple post mortem, Glassco s'était amusé à écrire, dans un style parfaitement imité, la moitié manquante. L'idée de publier les deux textes qui, mis bout à bout, se complétaient harmonieusement, dans une édition de luxe illustrée par des planches reproduisant les beaux dessins de Beardsley, qui auraient très bien pu avoir été conçus pour illustrer ce roman reconstitué, me séduisait assez, même si la réalisation d'un tel livre représentait beaucoup d'argent et de travail pour un résultat incertain, étant donné que nous n'avions guère de vrais bibliophiles parmi nos acheteurs de *dirty books*. Mais j'avais envie de faire plaisir à Glassco qui m'avait donné un petit best-seller, *The English Governess*, une histoire de domination dans la plus pure tradition anglaise... L'érotisme suspendu, l'angoisse fébrile de la punition... La soumission du jeune mâle à la matrone implacable, serrée dans la cuirasse de son corset, à la main une badine cruelle... Quand j'observais John, je me disais que cette mythologie du masochisme pré-adolescent était pour lui une réalité essentielle. Il était précieux sans affectation, habillé simplement avec une recherche extrême, et les tics qui agitaient ses sourcils, ses moustaches, tout son visage, constituaient un second langage lui permettant de compléter et d'accentuer celui des mots.

L'année se présentait comme exceptionnellement riche, une véritable *vintage year*, en dépit des mauvais coups et des persécutions inlassables de la police.

The Black Diaries, An Account of Roger Casement's life and times, with a collection of his diaries and public writings devait paraître en avril. Pourquoi l'avais-je écrit ? Difficile à dire. En m'attaquant à un sujet pareil, j'étais obligé de me pencher sur l'histoire récente et ancienne du monde : le couple maudit Angleterre-Irlande ; les débuts du colonialisme en Afrique ; le Putumayo ; les origines de la première grande guerre ; les mystères et tragédies de l'homosexualité... Mais, par-dessus tout, la personnalité aussi humble qu'héroïque, aussi grossière que raffinée, aussi naïve que complexe de mon héros, Roger

Casement, me fascinait.

A Londres j'avais trouvé un éditeur que mon projet avait séduit : James Knapp-Fisher, le président d'une vieille maison fort respectable, Sidgwick & Jackson — et Barney Rosset, à qui j'avais donné à lire les épreuves du livre, me proposa un accord de coédition lui permettant de le publier en Amérique sous la marque de Grove Press. Les éditions de Sidgwick & Jackson et de Grove Press seraient produites à Paris en même temps que celle d'Olympia, mais ne contiendraient pas le *diary* de 1911, car le délire homo-obsessionnel qu'on y décelait aurait pu déclencher les foudres de la censure, et servir de prétexte à son interdiction. En revanche, ce *diary* de 1911 figureraient à la fin de l'édition d'Olympia Press qui, elle, ne serait pas vendue dans les pays anglo-saxons.

The Black Diaries, An Account of Roger Casement's était un fort beau livre, richement illustré, digne de figurer dans les meilleures bibliothèques. On était loin des provocations érotico-pornographiques qui avaient fait la réputation d'Olympia... et pourtant, sous ses dehors doctes et policiés, l'ouvrage représentait une provocation bien plus extrême que tout ce que j'avais publié...

Au moment même où nous nous préparions à expédier les premiers exemplaires à nos souscripteurs, l'agitation reprenait de plus belle parmi les nationalistes irlandais. Le Dr. Herbert O. Mackey présidait une réunion à Dublin le 21 mars 1959 pour présenter un livre qu'il venait lui-même d'écrire « afin de démontrer » (prétendait-il) « le mécanisme de la falsification des *diaries* ». Cette opération avait commencé, d'après lui, le 7 avril 1916, et elle avait été achevée le 15 juin de la même année. Elle avait été exécutée par « a notorious sex pervert », un agent très spécial des services secrets britanniques à qui l'on avait confié ce travail en raison de son goût prononcé pour les dépravations sexuelles en tous genres... Où diable le brave Dr. Mackey, personnalité influente de l'establishment nationaliste à Dublin, avait-il péché des informations si fantaisistes ? Sur ses sources, il ne soufflait mot...

Trois semaines plus tard, mon livre sortait, et l'objet même de l'invraisemblable controverse s'étalait au grand jour. Je pris soin d'envoyer l'un des premiers exemplaires des *Black Diaries*

au bibliothécaire de la Chambre des Communes, « for maximum effect » — et le scandale fut retentissant. Ce fameux secret d'Etat, gardé avec tant d'opiniâtreté depuis 43 ans par tous les gouvernements qui s'étaient succédé à Londres, était réduit à néant d'un seul coup, d'une façon aussi inattendue que spectaculaire...

Interpellé par une meute de « members of Parliament » déchaînés, le malheureux Home Secretary, M. Butler, ne savait où donner de la tête : « Je suis en train d'étudier la situation avec la plus grande attention, compte tenu de la publication de ce livre. Je ne peux en dire davantage, j'espère être à même de vous fournir une réponse plus complète d'ici peu, dès que notre enquête sera terminée. »

« Quand pourra-t-on examiner le manuscrit original ? », hurlait-on. « Quelle est la position du gouvernement au sujet de ceux qui enfreignent la loi sur le Secret d'Etat en ce moment même, du fait qu'ils ont acheté un exemplaire de ce livre ? »

M. Butler : « Je ne puis répondre à la seconde question dans la situation présente. Pour ce qui est du reste, je regrette de ne pouvoir vous en dire plus aujourd'hui, mais je le ferai dans un très proche avenir... Il y a beaucoup d'aspects différents à ce problème... Dès que je pourrai faire une communication, je la ferai... »

Des os aussi dérisoires jetés à la meute médiatique ne pouvaient suffire à l'amadouer. Le scandale était fabuleux ! Le trône de la reine Victoria en paraissait fort joliment ébréché ! Dommage que la bonne dame nous ait quittés, j'aurais aimé voir sa réaction !...

Hélas, ce premier succès n'eut pas la suite escomptée. La publication des *diaries* n'avait été pour moi qu'un prétexte : le livre soulevait bien d'autres questions — des questions infiniment plus importantes que celles qui préoccupaient si fort la presse, et accessoirement le public, concernant la sexualité de Roger Casement.

Grâce à la collusion entre la presse, le gouvernement et l'administration, le débat que je voulais susciter n'eut point lieu. On usa pour étouffer notre livre des méthodes naguère utilisées contre Casement. La seule loi que le pouvoir tenait à respecter, c'était la loi du silence.

M. Butler, après une période de désarroi, se ressaisit.

L'édition de Sidgwick & Jackson des *Black Diaries* était limitée à 2 000 exemplaires numérotés et vendus à 5 guinées, un prix très élevé. La maison d'édition étant proche du Parti Conservateur, on peut facilement imaginer les raisons pour lesquelles, la première édition du livre s'étant trouvée immédiatement épuisée, celui-ci ne fut jamais réimprimé. Pas un mot, pas un commentaire ! L'ouvrage disparut, dans un gouffre de silence... A James Knapp-Fisher, président de Sidgwick & Jackson, succéda quelques années plus tard, Lord Langford, chef de file des partisans les plus réactionnaires de la censure en Angleterre — et ce fut alors que je me demandai si les 2 000 exemplaires publiés avaient été réellement mis en vente. Mon éditeur, mon excellent éditeur, appartenant au parti qui avait étouffé la révolte irlandaise en 1916, et qui était responsable de la pendaison de Casement, avait-il acheté (en exclusivité !) les droits d'exploitation de mon livre pour la Grande-Bretagne afin de le « neutraliser » ? Je ne sais...

Le gouvernement ne pouvant plus contester l'existence des *diairies*, décida officiellement de les « rendre publics ». Mais on se contenta de publier dans le *Times* une photographie des couvertures, et à accorder à quelques experts et historiens triés sur le volet l'autorisation d'examiner les manuscrits originaux. Cette insigne faveur ayant été consentie à un nombre égal d'Irlandais, partisans de la falsification, et de Britanniques, partisans de l'authenticité, l'absurde combat rebondit de plus belle...

A Sommières, en Haute-Provence, Lawrence Durrell habitait une maison de paysans, où il travaillait à l'abri des importuns, en compagnie d'une Française intelligente et sympathique, Claude, elle-même romancière, dont le principal souci semblait être de tenir les visiteurs à distance. En guise de délassement, Larry avait entrepris de construire autour de sa maison un mur suffisamment haut pour décourager les touristes littéraires en quête de la tanière de l'auteur de *Justine*.

J'amenais avec moi le contrat pour la réimpression du *Black Book* : il le parcourut et le signa en un temps record, et je lui

remis l'avance convenue d'un million dans une boîte à cigares : cette forme de paiement style mafioso parut beaucoup l'amuser, et il promit de m'envoyer très vite une courte préface pour la réimpression du livre.

Cette préface, je la reçus en effet au bout de quelques jours, et, comme nous étions pressés, je l'envoyai à l'imprimeur sans réfléchir. Plus tard je le regrettai. Le Durrell du *Black Book* était un jeune révolté ayant pris pour maître et pour modèle Henry Miller. Son premier livre était excessif et parfois maladroit, mais c'était un livre authentique et fort. La manière dont Larry le reniait, se reniait, me déplut fortement.

Pour mon quarantième anniversaire, Michèle organise une fête dans son nouveau royaume de la rue de Varenne. Quarante ans ! Plus que quelques années à vivre... Mon père est mort à cinquante et un, et je ne crois pas que j'arriverai à cet âge-là : sans le Docteur Marakal, je serais mort depuis longtemps... L'idée de l'autre versant de la vie m'obsède depuis que j'ai découvert trois cheveux gris en me peignant : il est évident que je suis sur le fameux plan incliné, que j'ai atteint le tremplin d'où l'on s'envole vers Dieu-Sait-Quoi...

En tout cas, le nom du bistrot-club est décidé : Chez Lolita. Je ne peux m'empêcher de penser que l'endroit magique en train de naître sera une sorte de projection du succès que m'apporte le livre, et que si Vladimir Nabokov n'était pas un aussi mauvais coucheur, il serait le premier à reconnaître l'influence séminale de son génie dans la construction de ce lieu de plaisirs. Lolita, elle, adorerait y venir jouer ses jeux — de cela au moins j'en suis sûr...

Hélas, depuis la visite désastreuse de Minton, mes relations avec Nabokov vont de mal en pire. J'ai reçu de lui une ridicule lettre recommandée par laquelle il me signifiait que notre contrat était rompu, sans d'ailleurs expliquer comment ni pourquoi. Certes, le « pourquoi » est suffisamment clair : son livre se vend à des millions d'exemplaires, les éditeurs du monde entier rivalisent pour obtenir l'honneur de le traduire, et il estime abusif mon droit contractuel à un tiers de ces ressources fastueuses. Le « comment » l'est moins, puisque

nous avons un contrat en bonne et due forme, signé, certifié et enregistré, et qu'il ne peut rien me reprocher, au contraire ! Sans moi, que serait son livre ? Un manuscrit sur lequel s'accumule la poussière... Vladimir Nabokov, grand seigneur, préfère ne pas voir les choses ainsi : pour l'aristocrate russe qu'il est, je ne suis qu'un usurier minable. Dommage...

La traduction française de son livre chez Gallimard, œuvre de mon propre frère est sur le point de paraître, et Nabokov daigne traiter son traducteur français comme un bon serviteur, loue l'excellence de son travail. Eh oui, notre place à nous, petites gens, ne peut excéder le niveau de l'artisanat, et si un serf-traducteur a droit à quelques compliments lorsqu'il exécute convenablement sa tâche, le koulak-éditeur qui prétend empiéter sur les priviléges seigneuriaux ne mérite que le knout.

Cela étant dit, je n'en voulais pas à mon cadet d'être devenu le chouchou du professeur, car il avait fait preuve, avec *Lolita*, d'une virtuosité qui me ravissait. Il possédait le don de manier le langage, don qui était renforcé par une mémoire étonnante, et sans doute aussi par un goût prononcé pour l'imitation, la caricature, la lecture des caractères — et également la clownerie pure et simple.

Il remplissait d'ailleurs la fonction de bouffon au Nuage, le bouge à la mode des noctambules de Saint-Germain-des-Prés, dont la vie semblait rythmée par un rituel absurde : tous les soirs, vers minuit, on voyait arriver une jolie blonde vêtue d'un imperméable bleu, une marchande de journaux très chic qui apportait la première édition du *Matin* : invariablement, Eric lui achetait tout son lot de journaux pour lui prouver sa passion, puis, se voyant repoussé par l'ingrate, il mettait le feu à cette masse de papier pour marquer son extrême désespoir... Le barman se précipitait avec un siphon pour éteindre l'incendie à l'eau de Seltz, on ouvrait la porte pour aérer, et ceux qui toussaient allaient boire ailleurs, vite remplacés par une foule de nouveaux arrivants.

Il va de soi que cette séance quotidienne n'était drôle qu'à cause de son caractère répétitif, et des variations quotidiennes qui en marquaient le déroulement : il n'en reste pas moins qu'elle jouait un rôle quasiment organique dans le cycle nocturne du Nuage, un peu comme l'horloge de la cathédrale

de Strasbourg qui déclenche à heure fixe un défilé de personnages agités de tics divers, pour la plus grande joie des enfants et des badauds.

Le psychodrame, quoique caricatural, n'en recélait pas moins des miettes de réalité vécue, car mon jeune frère, comme moi et comme tous les pauvres hommes, poursuivait éperdument sa recherche de l'âme sœur, de la femme parfaite, de la compagne sublime, sans jamais atteindre qu'à de charmantes approximations. Il y avait eu la belle grande jeune fille qu'il avait connue à Alger, et qui appartenait à la bonne société pied-noir : Marie Cardinale, que ses innombrables amis appelaient Moussia... Il y avait eu Cécile, qui le marqua profondément... Et, depuis peu, il y avait cet amour impossible dans lequel il s'était empêtré : Claudette, la plus belle fille du monde... Nous étions bien contents, l'un et l'autre, d'être nés frères.

Olympia se préparait à lancer les deux romans de Samuel Beckett qui, avec *Molloy*, forment « the Beckett trilogy » : *Malone Dies* et *The Unnamable*. Nous avions décidé d'éditer un seul volume « omnibus » commençant par *Molloy*, dont la première édition était épaisse : près de 600 pages, une somme beckettienne impressionnante.

Le succès paradoxal de cet auteur difficile ne cessait de s'affirmer, surtout grâce à *Godot*, à ses autres pièces, et à la vénération extrême que les gens de théâtre portaient à son œuvre : au début, Roger Blin, plus tard Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault. Les romans avaient pénétré les hautes sphères de l'intelligentzia parisienne grâce aux Editions de Minuit, et au dévouement obstiné de Jérôme Lindon qui avait fait de Beckett l'auteur-phare de sa maison.

Lindon s'était acharné à réunir les droits de publication en français de tout ce qu'écrivait Beckett, y compris *Murphy*, qui avait été originellement édité par Bordas. Il était entendu, depuis *Watt* que j'avais publié en 1953, et *Molloy* qui avait suivi en 1955, qu'Olympia lancerait les deux derniers romans de Beckett dès que celui-ci en aurait terminé l'adaptation anglaise.

Cet arrangement avait été confirmé par Lindon lorsqu'il m'avait demandé de lui céder, en échange, les droits de traduction en français de *Watt*. J'avais essayé à cette occasion de lui faire boire un verre d'excellent Chambolle-Musigny, et sa

réaction terrifiée devant mon offre m'avait intrigué... C'était comme s'il venait de voir le diable dans un grand nuage de soufre... La rigueur puritaire de Lindon s'accordait étrangement avec celle de Samuel Beckett, l'Ecclésiaste des temps modernes. Lindon était fasciné par son extrême dépouillement, bien que cela ne l'ait pas empêché de gérer les retombées financières de l'œuvre de façon très profitable, pour Beckett comme pour lui.

Mon « bistrot » m'éloignait de la littérature, me déplaçait vers le camp opposé. Obscurément cela me troublait, m'obligeant à affronter des questions que j'avais d'habitude plutôt tendance à fuir.

Entreprise sédentaire, par excellence, le « bistrot » allait m'immobiliser à Paris, au moment même où tant de possibilités s'ouvriraient outre-Atlantique. Sous le poids des interdictions et des condamnations, la vie même d'Olympia était en danger, en France, et la relative libéralisation des Etats-Unis suscitait en moi des rêves d'exil. Comment concilier des pulsions aussi contradictoires ?

La solution, c'était de formuler l'association triangulaire entre Barney Rosset, John Calder et moi. Ce projet, esquisisé spontanément dès notre première rencontre, et auquel nous revenions à chacune de nos retrouvailles, nous ne réussissions pas à le concrétiser. Certes, chacun de nous était bien trop individualiste pour accepter facilement des limites à sa propre autonomie... mais il y avait aussi le fait que ma maison était l'unique source des auteurs que nous aurions pu nous partager — ce qui veut dire que c'est à moi que Calder et Rosset auraient dû payer des droits pour publier mes auteurs dans leurs territoires respectifs. Or cette idée se heurtait chez eux à une barrière psychologique infranchissable : acquérir *de moi* les droits de publication des livres de Samuel Beckett pour l'Angleterre et l'Amérique, par exemple, leur paraissait inconcevable. Pourquoi ? C'était difficile à expliquer : peut-être parce que j'étais un outsider, un aventurier, un personnage trop fantasque pour qu'on puisse le traiter en partenaire à part entière... Que ferais-je de l'argent que je recevrais d'eux ? Je le

dépenserais follement dans mon club, je le jetterais par les fenêtres...

Je ne comprenais encore que très confusément une chose pourtant évidente : notre fameuse alliance était à sens unique. Le problème se posa de façon assez précise lorsque John et Barney commencèrent à se rendre compte de l'importance de Samuel Beckett. J'avais déjà publié *Watt* et *Molloy* en anglais, j'allais publier *Malone Dies* et *The Unnamable*... c'était donc à ma maison que, selon les lois du métier, ils auraient dû acheter les droits d'édition pour leurs marchés respectifs. Comment parvenir à me faire lâcher prise sans me payer un sou ?

John se chargea de cette mission diplomatique pour son compte et pour celui de Barney. Il s'efforça de me démontrer que mon devoir le plus sacré était d'aider au lancement de l'œuvre de Beckett dans les pays de langue anglaise où il était encore incompris. Ce serait une entreprise hasardeuse, longue et difficile, qui leur coûterait sans doute beaucoup plus d'argent, à Barney et à lui-même, qu'elle ne leur en rapporterait. Il estimait donc injuste que je réclame une part des droits britanniques et américains, compromettant par là leur tâche éminentissime. Si je voulais vraiment être à la hauteur du rôle que j'avais assumé, il faudrait que je permette à John et à Barney de signer un contrat *directement* avec Sam : bien entendu, cela ne m'empêcherait nullement de publier son œuvre sous la marque d'*Olympia*, comme par le passé, « pour ma clientèle ».

Ce discours était d'un culot éccœurant : entre autres choses, John omettait le fait que j'avais payé Patrick Bowles pendant deux ans pour traduire en anglais ces foutus bouquins... Je le regardai me mentir avec cet espèce d'aplomb innocent que j'admirai en lui — car jamais je ne parviendrais à égaler une telle qualité de cynisme désinvolte... J'aimais bien John... Sans réfléchir à toutes les implications sous-jacentes de mon assentiment, je le lui donnai spontanément et sans hésitation.

Si j'avais agi comme le gangster de l'édition que j'étais censé être, si j'avais été cynique, lucide et conscient des réalités, je n'aurais jamais accepté. Mais si j'avais été ce genre de personnage, John, garçon fort intuitif, ne me l'aurait jamais

demandé — ou bien il aurait formulé différemment sa demande.

Mon destin d'éditeur se joua sur ce « oui ». Existe-t-il pire insulte qu'on puisse faire à une femme que de l'abandonner avec le sourire à un rival ? Beckett, qui n'était pourtant pas une femme, blessé par mon attitude, ne comprit pas que pour moi John et Barney n'étaient pas des rivaux, mais, et ce depuis notre rencontre au Quasimodo, des alliés au sens le plus absolu et le plus chevaleresque du terme. Dans le cas de *Lolita* j'avais cédé un droit justement acquis à son juste prix, car il s'agissait d'une affaire que je traitais avec des hommes d'affaires ; John et Barney, c'était autre chose, nous étions ensemble engagés dans une croisade... Je n'ai même pas exigé que leur édition des romans de Beckett paraîsse sous une double étiquette, la leur et la mienne, et qu'elle soit traitée comme une coédition, ce qui vu les circonstances eût été normal. Non ! J'acceptai par principe mon indignité, mon image d'éditeur scandaleux, de clandestin, de type pas sérieux du tout.

Comme c'est curieux, me suis-je dit, dans vingt ans Beckett lui-même aura oublié que j'ai été son premier vrai éditeur en langue anglaise...

Je déployais toujours un maximum d'efforts pour faire publier les *Tropics* en Amérique par Barney Rosset, qui avait eu l'astuce de sortir sa propre édition de *Lady Chatterley's Lover*. Je l'avais mis en garde contre Minton, que je soupçonnais fort de chercher à extraire de mon catalogue tout ce qu'il pourrait, sans payer un sou : en fait, à l'époque il ne m'avait encore chipé que *Les Mémoires de Fanny Hill*, dont j'avais publié une édition mise à jour.

En avril, Barney me répondait : « ...Je me doutais bien que Minton s'y intéressait, et j'essayai très prudemment (au téléphone) de lui faire dire ce qu'il en pensait. Il m'a déclaré qu'il n'avait encore rien tenté et que, en fait, il ne publierait jamais ce livre. Il m'a expliqué que, alors que les livres de Genet sont défendables sur le plan de la littérature, on ne peut pas en dire autant pour Miller... »

Pauvre Walter ! Toujours en retard... Il n'en restait pas

moins que la grande révolution était imminente, sinon en Angleterre, aux Etats-Unis.

J'écrivis donc à Henry Miller une fois de plus pour lui vanter les mérites de Barney Rosset qui, ayant victorieusement lancé *Lady Chatterley* en Amérique, se révélait être l'éditeur le mieux placé pour lancer dans la foulée *Tropic of Cancer*. Les réimpressions des divers livres de Miller s'étaient vendues en masse aux jeunes soldats américains qui proliféraient en France et en Europe, juste après la guerre et il était ainsi devenu le plus grand auteur clandestin des Etats-Unis : n'était-il pas temps de mettre fin à cette situation absurde ?... Je prêchais dans le désert.

« C'est incroyable ! Est-il vraiment impossible de faire lever l'interdiction sur la version anglaise de *Lolita* — alors que le livre a paru en français chez Gallimard sans une seule coupure ? Cher Maître, réfléchissez un peu, il y a bien un moyen, un recours... »

Maître Lemanissier promenait sur moi un regard désolé, incapable de me répondre. Puis, au bout d'un moment, l'oracle se mit à parler.

« Vous ne pouvez pas répéter votre exploit du Tribunal Administratif puisque la juridiction suprême, le Conseil d'Etat, a renversé le jugement de ce Tribunal. Là, il n'y a absolument rien à faire. Cependant, en n'interdisant pas la version française de Gallimard, on crée une inégalité à votre détriment, ce qui viole le second principe sur lequel repose la République française : Liberté, Egalité, Fraternité... »

« C'est passionnant, ce que vous me dites là ! », m'exclamai-je. « Alors on peut... »

« Eh bien », reprit l'avocat, « en réalité on ne peut pas grand-chose. Seulement essayer de faire condamner le gouvernement par la juridiction administrative pour avoir violé le principe de l'égalité des citoyens devant les charges publiques... C'est rarissime, ce genre de procès, mais cela existe. Et alors là, alors là, oui, vous avez vos chances... »

« Formidable ! Comment doit-on s'y prendre ? Il n'y a pas une minute à perdre. »

Mon enthousiasme pour les artifices de procédure amusait beaucoup mon avocat, mais l'affaire n'en fut pas moins engagée sur-le-champ : nous demandions cent millions de dommages et intérêts au ministre de l'Intérieur pour cette entorse au principe sacro-saint de l'égalité, fondement de la démocratie république, plus une astreinte supplémentaire d'un million par jour de retard apporté à la rectification de l'infraction.

Les choses furent rondement menées, et huit jours après le dépôt de notre dossier, Lemanissier recevait, au lieu d'une réponse écrite, un coup de téléphone du ministère de l'Intérieur : le téléphone ne laisse pas de traces. Sur un ton fort aimable, le chef du contentieux avisait mon avocat que le ministre avait été « intrigué » par notre démarche, et qu'il l'avait chargé de me recevoir « de façon informelle »... Non pas mon avocat : moi-même ! Chose étrange... Démarche insolite...

Je me rendis le jour convenu au bureau de M. Bazoche, puisque tel était le nom de ce personnage : un nom prédestiné, puisque, en vieux français, la bazoche est le terme dont on désigne les basses fonctions dans les tribunaux. M. Bazoche n'avait comme principale caractéristique que de ressembler à tout le monde, indistinct, anonyme... Il fallait être doublement vigilant.

« Cher Monsieur », commença-t-il, « je tiens tout d'abord à vous préciser que le ministre a votre affaire tout particulièrement à cœur. Cela fait longtemps que nous suivons vos activités, comme vous pouvez vous en douter, avec le plus grand intérêt. Cette dernière initiative de votre part, attaquer le ministère de l'Intérieur en dommages et intérêts, ce n'est pas banal, il faut le reconnaître... »

« N'est-elle pas fondée ? », demandai-je, profitant d'un silence de mon interlocuteur.

« Oh, c'est possible », déclara benoîtement M. Bazoche. « Sans doute la police, la justice elle-même, sont-elles allées un peu vite en besogne. Ce livre, *Lolita*, évidemment... »

« Ce n'est pas le seul ! »

« Non », reconnut M. Bazoche. « Mais pour celui-là, nous pourrions envisager de lever l'interdiction. A condition, bien

entendu, que vous renonciez à votre action en dommages et intérêts. Qu'en pensez-vous ? »

« Je n'en sais rien », répondis-je. « Peut-être mon avocat estimera-t-il préférable de plaider ce dossier. Il va falloir que je le mette au courant de votre proposition. »

Le visage de M. Bazoché s'étant curieusement rembruni, je sentis que l'affaire était plus grave pour lui qu'il ne l'avait d'abord laissé paraître. « Je comprends votre souci », m'assura-t-il. « Mais il faut que vous compreniez que vous n'êtes pas dans une situation de tout repos. Il y a toutes ces condamnations... Du côté de la Chancellerie, le cas de M. Girodias commence à peser lourd. *Très, très lourd...* Je vous l'ai dit, mon ministre s'intéresse à vous, et la proposition que je vous transmets aujourd'hui le montre bien. J'espère que vous ne laisserez pas passer votre chance... »

Parmi les vingt-cinq titres interdits, il y en avait tellement que j'aurais voulu sauver. Par exemple *The Thief's Journal*, version anglaise du *Journal du voleur* de Jean Genet, qui faisait partie de ses œuvres publiées par Gallimard. Il y avait aussi le cinquième tome des mémoires de Frank Harris, *My Life and Loves*, qui, pour être largement apocryphe, n'était guère plus salace que les quatre premiers tomes d'*Obelisk Press* — publiés par Hachette — et qui eux, bien sûr, étaient épargnés... Il y avait *The Memoirs of Fanny Hill*, ce vieux classique de la littérature libertine du XVIII^e siècle anglais — dont il existait diverses versions françaises disponibles... Ou encore *The Ginger Man*, ce roman soi-disant picaresque, dont le manque de contenu libidineux m'avait tant déçu...

Oui, chacun des vingt-cinq livres interdits aurait pu être utilement défendu si l'on s'était trouvé devant un vrai tribunal, et dans les conditions d'un débat loyal et éclairé. Mais nous en étions loin ! Le choix de ces vingt-cinq titres avait été opéré par l'inspecteur Laffont, qui s'était borné à prononcer des interdictions contre les livres que nous avions en stock au moment de sa visite : tout cela relevait de l'exécution en masse, et non d'un procès civilisé... En admettant qu'un pareil procès fut admissible, en France, dans la seconde moitié du XX^e siècle !

Maitre Lemanissier écouta mes protestations avec patience, mais il répondit avec son réalisme habituel : « On vous tend

une perche, saisissez-la, ne les énervez pas en discutant. Ce Bazoché a raison, vous avez déjà enfreint toutes les règles, toutes les limites, et c'est un miracle que vous soyez encore en liberté avec toutes vos condamnations à des peines de prison ferme. Vous avez avantage à vous montrer souple, conciliant... De toute façon, la "désinterdiction" de *Lolita*, ce sera déjà une grande victoire pour vous. »

« Mon impression », commentai-je, « c'est que cette victoire, de toute façon, me coûtera cher. Ecoutez, transigeons : je leur demande seulement *The Ginger Man* en plus de *Lolita*, et je leur abandonne le reste. D'accord ? »

Lemanissier partit d'un grand éclat de rire. « Faites ce que vous voulez, mon cher. Vous me demandez d'arbitrer cette question comme si j'étais Dieu le Père, et je ne suis qu'un humble avocat. »

Bazoché, satisfait, « désinterdit » *Lolita* et *The Ginger Man*, mais, cela étant acquis, tous les livres que je publiai par la suite furent interdits dès leur parution... L'inspecteur Laffont veillait au grain !

Pour faire face à cette campagne de harcèlement systématique, j'inventai une tactique appropriée. Chaque livre interdit était remis sur le marché avec un titre différent : ainsi *Candy* fut déshabillée de sa robe verte pour être revêtue d'une robe de même couleur mais arborant ce nom nouveau : *Lollipop*. Un sucre d'orge en échange d'un bonbon, le lecteur un tant soit peu astucieux devait pouvoir s'y retrouver... Le nom de l'auteur restait inchangé.

Aucun des policiers de la Mondaine qui inspectaient les librairies de Paris et de province à la recherche de livres interdits ne lisait l'anglais, et ils opéraient en consultant une liste qu'on leur avait préparée, sur laquelle les titres interdits étaient disposés pour la commodité par ordre alphabétique. Il suffisait de réimprimer *Helen and Desire*, interdit, sous le titre de *Desire and Helen* pour tourner l'obstacle... *The Memoirs of Fanny Hill* réapparut sous le titre *Memoirs of a Woman of Pleasure*, qui est le sous-titre de l'édition originale ; re-interdit sous ce nouveau titre, le charmant roman de John Cleland refit surface, paré d'un nom inattendu : *Fanny*... De même *The Woman Thing*, le petit chef-d'œuvre d'Iris Owens, revint au

monde sous un titre simple et percutant : *Woman*.

L'inspecteur Laffont, malgré son extrême perversité cérébrale, ne se douta jamais de rien. Mais quel gâchis ! Que de temps et d'argent perdus ! Combien je regrettais de ne pas avoir été, dès la première visite de l'inspecteur, plus compréhensif...

A Londres la procédure contre Donleavy suivait un cours incertain, fort décevant. Stanley Rubinstein ayant pris sa retraite, c'est à Michael, son neveu, que j'avais affaire. J'avais l'étrange sensation que moi et mon procès, nous faisions partie de l'héritage transmis par l'oncle à un neveu moins doué, à qui l'on offrait ainsi, outre une source appréciable de revenus, un cas difficile sur lequel se faire les griffes... et ce n'était pas un sentiment très réconfortant. Ma fidélité envers cette honnête firme ne servait guère mes intérêts, alors qu'en face de moi j'avais un adversaire dont la virtuosité forçait l'admiration. Donleavy changeait de solicitor avec une belle régularité, dès qu'une date était fixée pour le procès : le tribunal ne pouvant lui refuser une remise, afin de permettre à son nouveau conseil d'étudier un dossier aussi touffu.

Il s'ensuivait pour Donleavy des dépenses considérables, mais de cela il s'en fichait car c'était moi qui les finançais... Tant que je n'avais pas réussi à faire valider mon contrat avec lui grâce à une décision en ma faveur des tribunaux de Londres, rien ne l'empêchait de continuer de vendre les droits de son fameux livre à droite et à gauche, dans le monde entier, et d'empocher l'intégralité du produit de ces ventes, dont la moitié m'appartenait : c'était une façon élégante d'alimenter son trésor de guerre afin de se payer les meilleurs avocats — et de démoraliser le mien. Devant un tel déploiement d'astuce, je ne pouvais manquer de ressentir pour mon adversaire, au-delà de quelques bouffées de rage impuissante, une grande admiration. Ce Donleavy était un personnage totalement antipathique, un monstre d'égocentrisme et de suffisance, mais, sur le plan de la tactique, quel génie !

Comment s'y prenait-il avec les éditeurs à qui il vendait les droits de son livre ? Dans le cas de Neville Armstrong, par exemple, on pouvait supposer qu'il l'avait séduit grâce à

l'élégance de la prodigieuse manœuvre qui consistait à faire paraître *d'abord* le livre chez Olympia. La valeur commerciale du roman avait ainsi été démultipliée de par sa publication sous ce label au prestige satanique — et cela indépendamment de l'amélioration qualitative que nous lui avions apportée.

Le succès du livre ayant beaucoup valorisé les droits de revente aux collections de poche, Donleavy avait alors décidé qu'Armstrong ne méritait pas de recevoir sa part légitime de ces ressources annexes — en général très supérieures aux revenus de la première version « hard cover » —, et il avait rompu son contrat avec lui, purement et simplement. Il avait donc revendu les droits « paperback » à New English Library, pour un temps limité d'exploitation, après quoi il avait repris ses droits pour les céder, sur la base de surenchères fastueuses, d'abord à Corgi, ensuite à Penguin...

Comment et pourquoi les éditeurs se laissaient-ils aussi facilement déposséder ? Mais... à cause de la réputation de procédurier féroce et implacable que Donleavy s'était faite d'emblée, grâce à son procès contre Olympia. A l'homme qui osait défier un éditeur aussi retors que le terrible Girodias, qui aurait pris le risque de lui intenter un procès ?... Certainement pas Neville Armstrong, qui avait essayé de conclure une paix séparée avec moi au début du conflit, s'empressant de se mettre à l'abri. Contre tout autre auteur aussi insolemment infidèle, Armstrong aurait employé les grands moyens — mais contre un tel champion la prudence était de mise... Les autres éditeurs avaient suivi son exemple — et j'étais resté seul sur le ring, un gringalet face au monstre.

En Amérique, pour lancer son livre, Donleavy avait choisi... McDowell Obolensky ! Pour moi, la surprise était de taille : combien n'aurais-je pas donné pour assister aux évolutions des deux personnages ! Donleavy avait apporté à Ivan non seulement un roman intéressant, mais l'occasion inespérée de prendre contre moi une revanche cinglante. Du coup, j'imagine que Donleavy lui avait soutiré les 20 % de droits qu'Ivan m'avait offerts pour *Lolita* — avec, en outre, l'avance substantielle qu'il s'était bien gardé de me proposer.

Bien sûr, le triomphe du bel Ivan ne dura pas ; il fut abandonné au profit de Seymour Lawrence, puis de Berkley

Books et, finalement, de Dell. Un livre qui paraissait et réapparaissait sous tant de couvertures, prenait de plus en plus l'allure d'un « classique »...

Et la technique des contrats successifs que Donleavy avait mise au point pour la version originale de son livre se révélait tout aussi bénéfique pour ce qui était des droits de traduction. Là encore mon auteur démontrait son sens des affaires en prospectant la planète entière : il vendait ses droits au Japon, en Allemagne, Hollande, Suède, Danemark, Norvège, Italie — certain que je n'allais pas engager des procès contre les éditeurs concernés dans chacun de ces pays, ce qui, en effet, eût été de la folie.

En Italie, pourtant, le choix de Donleavy se porta sur Feltrinelli, et je connaissais bien ce remarquable personnage, le playboy-éditeur-révolutionnaire de Milan, Giangiacomo... Je le mis au courant de mon conflit avec Donleavy, et mon histoire le laissa songeur. Que pouvait-il faire ? Je lui demandai de bloquer les versements dus à Donleavy en attendant l'issue du procès de Londres. Giangiacomo me donna une tape dans le dos en riant très fort : bloquer des droits d'auteur — et cela pour une raison légitime — c'est le rêve de tous les éditeurs ! Il trouvait la situation si amusante qu'il continuait à me taper dessus...

La seule chose dont j'étais certain, c'est que Donleavy ne ferait jamais la bêtise de vendre ses droits de traduction à un éditeur français, car cela m'aurait permis d'ouvrir un deuxième front dans mon propre pays, et d'engager une procédure parallèle à celle de Londres, à moindres frais et dans des conditions plus rapides. Or, à mon profond étonnement, j'appris que Donleavy, emporté par son ardeur de néophyte, n'avait pu s'empêcher de signer un contrat en France, avec les Editions du Seuil.

Je connaissais les deux fondateurs de cette austère maison, Bardet et Flamand, surtout Paul Flamand. Je lui téléphonai pour vérifier la chose : oui, le contrat était vieux de quelques mois et la traduction était prête. J'allai rendre visite à mon avocat, Emile-Jean Bomsel, pour lui exposer le problème, et je mentionnai mes bonnes relations avec Flamand.

« Leur propre conseil est un vieil ami à moi, en fait mon

ex-associé, Jacques Mercier. Si vous convainquez Flamand qu'en publant ce livre sa maison s'expose à des difficultés sans nom, à des procédures interminables, peut-être pourrait-on s'arranger avec Mercier ? »

Paul Flamand était un homme de devoir et de principes, un cas assez rare parmi les éditeurs parisiens. Je sentis que le mieux était de lui raconter l'histoire telle quelle. Il m'écouta attentivement, sans réagir, et à la fin, il me proposa spontanément ce que j'espérais obtenir de lui, et même davantage. Dans de tels conflits, me précisa-t-il, il prenait toujours la défense de l'auteur, car il était bien rare que ce ne soit pas lui la victime. Jamais il n'avait été mis en présence d'un cas où les rôles étaient si complètement inversés. Il me conseilla d'intenter un procès au Seuil et à Donleavy, conjointement. Son avocat, Jacques Mercier, n'opposerait qu'une résistance de principe, et nous remporterions une victoire facile qui, en sanctionnant la validité de mon contrat, renforcerait ma position devant les tribunaux de Londres.

« Mais qu'allez-vous faire avec votre édition du livre ? », lui demandai-je.

« Oh, on verra », répondit Flamand de son ton tranquille. « Pour tout vous dire, nous ne sommes pas très contents de la traduction. Cela ne me gênerait nullement de le passer par profits et pertes... Ce n'est pas une question d'argent : en dehors de l'aspect éthique, je n'ai pas envie d'avoir affaire à un emmerdeur. Votre Donleavy est un danger public... Votre expérience nous a peut-être évités des histoires. Je devrais plutôt vous remercier ! »

Aussi étrange que cela puisse paraître, j'étais sur le point de trouver un éditeur pour *Lolita* en Angleterre même : une nouvelle firme, fondée par Nigel Nicolson, fils d'Harold, et par un certain George Weidenfeld, qui paraissait être l'élément le plus actif de leur association.

Weidenfeld, que j'avais déjà aperçu une fois ou deux à la Foire de Francfort, vint me rendre visite à Paris, et je l'invitai à dîner dans un restaurant quelque peu folklorique de Saint-Germain-des-Prés, voisin du Nuage, où le service était assuré par de très jolies Espagnoles vêtues de robes et brocarts à

l'ancienne. J'avais cru entendre que mon interlocuteur était un Juif viennois élevé chez les Jésuites, quoi qu'il en soit, avec ses airs pompeux et affairés, c'était un très curieux personnage. D'une gourmandise remarquable, son goût des jolies filles était apparemment encore plus fort, et il ne levait le nez de son assiette que pour dévorer des yeux les charmantes serveuses — et cela avec des mimiques extravagantes, comme une vieille dame qui se compose une assiette de friandises.

Dans ces conditions il était difficile de parler d'affaires, mais comme le sujet même de *Lolita* devait faire partie de son univers charnel, je réussis à le ramener à notre propos. Il avait lu le livre, il savait que c'était un chef-d'œuvre, scandaleux de surcroît, et qu'un chef-d'œuvre scandaleux pouvait se vendre... C'était un homme intelligent et malin tout à la fois, et possédé de cette passion très spéciale, cet idéalisme torve qui caractérise l'éditeur authentique, oiseau rare et toujours équivoque...

Avec en plus de son côté pacha, ce style bon vivant que je trouvais à la fois naïf et sympathique.

Pour me convaincre de modérer mes ambitions financières, il me parla des difficultés qu'entraînerait pour lui la publication du livre. Sa maison était encore jeune, et elle ne roula pas sur l'or. Lancer *Lolita* était un pari qui pourrait fort bien mettre son existence en péril. En outre il lui fallait tenir compte des intérêts de son associé, Membre du Parlement pour la circonscription de Bournemouth, sans doute la plus conservatrice du royaume : les prochaines élections étant imminentes, *Lolita* pourrait coûter à Nigel son siège, tout simplement.

Nous finîmes par tomber d'accord sur un chiffre, et rendez-vous fut pris avec George dans son appartement de Londres, à Albany. Il fallait mettre au point le contrat, avec des avocats, de façon à le soumettre aussitôt à Nabokov.

Albany est une petite enclave résidentielle dans le West End où les gens importants, ou qui aspirent à le devenir, ont soit leur résidence, soit leur pied-à-terre. Politiciens de haute volée, écrivains célèbres, hommes d'affaires de dimensions internationales — et George Weidenfeld. Son domicile était cozy mais pas extraordinaire. La journée étant froide et pluvieuse, la conférence se tint autour de la cheminée. Michael Rubinstein, qui avait doublé de volume et sensiblement amélioré sa

garde-robe depuis qu'il était devenu le patron de sa firme, s'assit à côté de George Weidenfeld sur le canapé, et l'on commença à discuter.

Au moment même où George Weidenfeld élevait la voix pour dire : « Mr. Nabokov cannot possibly forbid us to — », les deux pieds arrière du canapé céderent sous le poids de viande qu'ils avaient à supporter, le meuble se renversa, et avec lui les deux gros bonshommes. Une scène de haut comique, mais pas pour les deux acteurs involontaires qui se débattaient, les fesses en l'air, comme des crabes qu'un mauvais plaisant aurait retournés sur le dos. George était furieux, et Michael vexé à mort. Le charme était rompu...

« C'est de ta faute, George », expliquai-je à Weidenfeld. « Tu as défié Nabokov et, même à distance, il entend tout ce qu'on dit dès que quelqu'un parle de lui... »

En réalité, Vladimir Nabokov entendait tout ce qu'on disait de lui, et aussi ce qu'on ne disait pas. Vera et lui se stimulaient réciproquement dans des surenchères d'affabulation masochiste dont j'étais, hélas, le sujet principal. On ne m'en voulait pas seulement de revendiquer ma part matérielle du succès de *Lolita*, mais aussi d'avoir joué un rôle quelconque dans ledit succès. Je m'efforçais de n'écrire à Nabokov que des lettres de la plus grande courtoisie, en le couvrant de fleurs et d'attentions — ce qui ne faisait qu'augmenter la rage frénétique, et heureusement impuissante, qu'il ressentait à mon égard. La manie obsessionnelle dont il souffrait, et qu'il a si bien symbolisée en créant le personnage insaisissable et chimérique de Quilty, l'adversaire implacable de Humbert Humbert dans *Lolita* — c'était moi, Girodias, l'impertinent Frenchman, qui en étais devenu l'incarnation, la grande bête noire des temps modernes.

Le seul intermédiaire, voire arbitre, dans nos échanges de plus en plus difficiles, était Walter Minton, désormais l'homme de confiance de la maison Nabokov. Il va sans dire que cela n'arrangeait guère les choses, car si Walter me tenait volontiers, quoique sélectivement, au courant de ce qui se tramait contre moi chez mon auteur, j'avais tout lieu de penser que ce qu'il racontait sur moi n'apaisait guère les tensions.

La version française de *Lolita*, parue en avril, était abondamment saluée par la critique, comme elle le méritait. Mon frère vivait un grand moment, c'était pour lui le début d'une carrière qui pouvait bifurquer dans diverses directions — mais c'était un début fort glorieux, à tel point qu'il avait renoncé à sa manie de brûler des journaux tous les soirs à minuit au Nuage. On se range, on devient sérieux...

Quant au contrat avec Weidenfeld, Nabokov refusait de le signer. Pourquoi ? Selon Minton, il me soupçonnait d'avoir passé avec Weidenfeld un accord secret. Dans quel but ? De quelle nature ? Minton l'ignorait. Lorsqu'il avait informé les Nabokov que c'était lui-même qui avait déclenché l'intérêt de Weidenfeld pour *Lolita*, et non moi, cela ne leur avait fait ni chaud ni froid : « on » pensait surtout à m'intenter un procès. A quel propos ? Mystère... Finalement on arriva à un compromis au sujet du contrat Weidenfeld : Nabokov acceptait de signer... à la condition que je paie de ma poche la commission de son agent, Madame Ergaz, pour sa part de revenus... C'était un comble, mais j'acceptai.

Il m'avait paru raisonnable de demander à Minton pour l'édition américaine, et à Gallimard pour l'édition française, d'y mentionner la première publication de *Lolita* par Olympia Press, car cette référence aurait pu se révéler fort utile lors de mes procès au Tribunal Administratif et au Conseil d'Etat — une véritable pièce à conviction, meilleure que de longs discours.

Walter Minton m'avertit aussitôt que Nabokov s'opposait absolument à ce que me soit rendu ce modeste tribut. Pour justifier ce refus, il avait changé quelques mots dans l'édition américaine de *Lolita* aux seules fins d'en faire une version différente de la miennne... Quant à Gallimard, c'est Michel Mohrt, la mort dans l'âme, qui me justifia son refus par le fait que Nabokov lui avait ordonné d'apporter à la version française ces mêmes changements qui figuraient dans l'américaine. Misère... Misère...

On en était là lorsque Vladimir Nabokov et son épouse acceptèrent d'effectuer un voyage en Europe pour y accueillir l'hommage des dévots... Avec, bien sûr, un arrêt à Paris, et un

cocktail Gallimard en grand tralala pour marquer l'événement, et déclencher la grosse publicité.

La maison Gallimard, en la personne de Michel Mohrt, se trouvait dans cette affaire constamment prise entre le marteau et l'enclume, avec parfois des conséquences comiques. Ainsi le jour où je reçus la visite d'un conseiller juridique du nom de Godemert, qui s'occupait des affaires de Gallimard. C'était un homme sympathique et sans détours.

« Votre auteur, Vladimir Nabokov, a demandé à Gaston Gallimard s'il lui serait possible de trouver une astuce juridique qui lui permettrait de rompre son contrat avec vous. Comme il ne voudrait pas avoir à payer des avocats — c'est une engeance qu'il exècre —, il prie son éditeur français de résoudre le problème. Alors Gaston m'a dit, mon petit Godemert, va donc voir ce Girodias et parle un peu avec lui. Me voici donc. »

« Merci pour votre diplomatie », dis-je en riant. « Je suppose que vous venez me voir pour que je vous indique l'astuce qui permettra à Nabokov de faire annuler son contrat avec moi ? »

« Exactement. »

« C'est un peu inhabituel. »

« Ecoutez, c'est vous qui avez mis au monde un personnage digne de Frankenstein, il faut en supporter les conséquences. »

La visite de Godemert se termina plaisamment au zinc du café voisin, et je lui recommandai de saler sa note d'honoraires à Gallimard.

Peu de jours après, coup de téléphone de Michel Mohrt, de plus en plus embarrassé. « Je ne sais comment vous le dire, mais je viens de recevoir un télégramme de Nabokov. Il a appris que ce club que vous vous préparez à ouvrir, vous comptez l'appeler Chez Lolita. Alors, pardonnez-moi, je vous transmets son message, si vous ne renoncez pas immédiatement à ce nom, il vous fait un procès... »

« Ah bon », dis-je. « Quelle merveilleuse publicité. Votre Nabokov est complètement fou, fada, maboule. Je vous serais reconnaissant, mon cher ami, de ne plus jamais me parler de lui. »

« Eh là ! » répondit Michel Mohrt. « Ce n'est pas *mon* Nabokov, c'est le vôtre. Et vous pouvez vous le garder. »

N'empêche que, pour une fois, je ne pouvais pas donner entièrement tort à mon auteur célèbre. Le nom *Chez Lolita* m'avait amusé — et c'était un hommage justifié à la nymphette, puisque c'est grâce à l'argent que j'avais gagné avec elle que j'allais pouvoir ouvrir mon bistro. Cela dit, ce n'était pas de très bon goût, et, quoique publicitairement opportune, l'idée avait toutes les raisons de déplaire à Nabokov. J'aurais pu le laisser s'enferrer dans son histoire de procès : pour prouver que le nom de Lolita ne lui appartenait pas en exclusivité, je citerais à la barre des témoins quelques millions de bonnes espagnoles répondant à ce doux prénom... On aurait vu toutes les variétés de Lolita... Lolita sous toutes ses nuances et ses couleurs... Mais que diable, il fallait être beau joueur, rendre à Nabokov ce qui était à Nabokov... Je téléphonai à Michel Mohrt pour lui dire que j'avais réfléchi, et que pour lui faire plaisir, à lui et à lui seul, je n'appellerais pas mon night-club *Chez Lolita*.

Alors, quel nom choisir ? Comme le temps pressait, je me laissai aller à une approximation, *La Grande Séverine*. C'était long et pas très drôle, mais passons : un nom se fait à l'usage, telle une paire de chaussures.

Life International consacra son numéro daté du 13 avril 1959 à *Lolita and the Lepidopterist*, dans lequel il n'était question que de Nabokov et de *Lolita* : il paraissait d'ailleurs avoir été rédigé, du début à la fin, par le ménage Nabokov. C'est dire que les coups de dague contre le malheureux Girodias ne se comptaient plus, c'était un véritable festival. Il faut aussi reconnaître que ce piment de haine pure ressortait plaisamment d'un fatras d'autoflagornerie désolante : au moins il y avait là un sentiment violent et sincère, aussi nu que le pénis de Satan — si j'ose m'exprimer ainsi.

Les préparations pour le cocktail Nabokov chez Gallimard allaient bon train, mais non sans anicroches pour ce qui était de la liste des invités. Une fois encore, Girodias posait problème : Girodias ou pas ? L'inviter serait une catastrophe, s'en abstenir ne serait vraiment pas de jeu.

Il y avait les « contre », mais il y avait aussi quelques « pour » au grand conseil hebdomadaire. La personne qui dirigeait les

relations publiques chez Gallimard n'était autre que Monique Grall, une amie d'enfance, ou presque, puisque je l'avais connue parmi les gosses de Neuilly aux temps anciens du Lycée Pasteur. C'était une très jolie brune aux yeux clairs, pleine d'esprit et d'invention, et comme c'est à elle qu'incombait l'envoi des invitations, elle fit semblant de ne pas comprendre quand on lui dit de rayer Girodias. Je fus bien étonné de recevoir mon bristol...

D'autre part, Nabokov avait écrit à mon frère Eric, une semaine plus tôt, pour lui dire combien il aimerait le rencontrer pour lui parler de la traduction française de *Lolita*... On perpétuait ainsi le distinguo vexatoire entre le bon serf traducteur et le mauvais koulak éditeur-voleur.

Eric trouvait la situation pittoresque, et moi aussi, d'ailleurs. Je ne savais que faire : me rendre au cocktail et indisposer tout l'aéropage de Gallimard, ou bien ne pas y aller, et me conduire en lâche. Rien n'était encore résolu quand Eric partit pour son rendez-vous avec Nabokov, qui devait avoir lieu avant la réception. Un peu plus tard, il m'appela au bureau pour me dire que Nabokov l'avait tellement arrosé de compliments pour sa traduction que, à son avis, il ne serait pas trop choqué de me rencontrer.

Mon arrivée sous les ors et les lambris de l'auguste maison suscita bon nombre de regards effarés et de chuchotements hystériques. Un huissier scruta mon carton : rien à dire, entrez donc, Monsieur. Ce fut aussitôt l'agitation des papparazzi réglant leurs appareils pour le grand scoop de la saison, un concert de cliquetis — comme un peloton d'exécution qui se prépare à fusiller quelque abominable salopard. En me voyant arriver si seul, si imprudent, Doussia Ergaz avala d'un coup son macaron et s'étouffa. Tous les Gallimard présents battaient l'air de leurs bras comme des pingouins. Etais-je Spartacus entrant dans l'arène, ou Pasteur à l'Académie de Médecine ? Dans un coin, Monique Grall pouffait de rire, essayant sans succès de se cacher derrière un rideau. Pour ma part j'avancai comme dans un magnifique cauchemar, je ne m'étais jamais senti, depuis mon entrée au Collège Georges Courteline, de Meaux, à l'âge de huit ans, aussi indésirable, aussi rejeté, tel un corps étranger en milieu hostile.

Mon frère Eric qui m'a aperçu de loin me sourit et m'appelle. Il est au premier rang d'un groupe dense qui fait carapace autour du maître. De loin mon regard et celui de Nabokov se croisent. Voilà l'homme qui voulait me faire lécher ses savates... Il m'a reconnu du premier coup d'œil, c'est clair, mais cet œil fuit aussitôt. Il est bien tel que je l'imaginais, il porte cuirasse, il se cache soigneusement derrière son air bonhomme de professeur bienveillant et plutôt distrait, préoccupé uniquement par ses voix intérieures, et qui se moque du reste. J'avance et mon frère esquisse une présentation. Autour de la salle, les papparazzi se mettent en position, cherchant à anticiper le moment précis où la claqué, le coup de poing sur le nez, le geste d'horreur ou de défi récompensera leur longue patience. Le groupe qui entoure Vladimir s'ouvre de lui-même, comme une porte enchantée dans un conte de fées, et je découvre à son côté Doussia qui prend une expression de Vierge au Calvaire, et à qui je dis : « Ah, Doussia, enfin, vous allez me présenter... » Mais déjà le héros du jour a regardé en direction de son épouse, dont on aperçoit, à quelques mètres de là, la très belle chevelure d'argent, voire de platine, comme en réponse à un appel télépathique. Et il tourne sur lui-même, avec l'élégance d'un phoque joueur, laissant ses interlocuteurs se débrouiller comme ils peuvent dans la queue de la comète.

Vladimir est à présent plongé dans une conversation si personnelle et si serrée avec un journaliste tchèque que personne ne se permettrait de l'interrompre... Que faire, sinon poursuivre mon chemin pour aller présenter mes devoirs à Vera, enfin, à Madame Nabokov ? Une femme qui a de la branche, hautaine et inaccessible dans son fourreau noir, une minerve invincible et invaincue. Je me présente, lui dis que je suis fort heureux de faire enfin sa connaissance... Elle n'a pas, elle, d'entourage pour la défendre, aussi sa technique de rejet est plus simple et plus directe que celle de son mari. Je lui ai parlé d'une voix parfaitement audible, et je suis planté en face d'elle, attendant une réponse, une réaction quelconque. Son impassibilité est marmoréenne, pas un regard, pas un murmure. Vide et silence. Je la regarde, stupéfait, de ma vie entière je n'ai assisté à une chose pareille. Au bout d'un moment je me retire, vaincu par cette tactique à la fois impériale et minérale.

Le lendemain matin, assez tôt, coup de téléphone de Doussia :

« ...Eh bien, vous ne me croirez jamais, pendant le dîner qui a suivi le cocktail, quelqu'un a demandé à Nabokov : Et alors, vous avez enfin rencontré Maurice Girodias, que pensez-vous de lui ? Et Nabokov a répondu : Ah, il était là ? Non, je ne l'ai pas vu. »

Voir, ne pas voir... il est vrai que le réel est difficile à maîtriser.

En mai Barney Rosset passa par Paris au cours d'un de ses voyages éclairs. Notre première affaire, *The Black Diaries*, s'était soldée par un désastre : silence de la presse, ventes presque inexistantes pour son édition comme pour la mienne. Seules quelques bibliothèques d'universités s'y étaient intéressées... En revanche, son édition de *Lady Chatterley* marchait fort bien et les réactions négatives s'étaient estompées... Il y avait une lueur d'espoir pour *Tropic of Cancer*, la nouvelle avait été rapportée par la presse qu'un professeur d'université à qui la douane avait confisqué le livre en avait obtenu la restitution. La situation était un peu moins claire que dans le cas de *Lolita*, mais on pouvait quand même penser que cet incident indiquait une évolution favorable de l'administration, et Barney aurait bien voulu trouver le moyen de convaincre Miller de lui signer son contrat : hélas, l'ermite de Big Sur était toujours suspendu à ses nuages.

Je possédais un texte qui était sans doute d'un calibre équivalent : *Naked Lunch* de William Burroughs, qui entrait d'emblée, et pour ainsi dire par définition, dans la catégorie « littérature maudite ».

Barney avait lu l'extrait paru dans *Big Table*, il savait que l'étoile délavée de Burroughs était néanmoins une étoile montante. Tout le monde en parlait, à Greenwich Village aussi bien qu'à Easthampton. Je lui confiai un jeu d'épreuves de deux livres : *Naked Lunch* et *The Black Book*.

Le 6 juillet je reçus un cable de Barney : CAN YOU GIVE MILLER ANOTHER SHOVE - GOT GOOD LETTER FROM HOFFMAN... Mais je le laissai de côté car nous étions en train de procéder à l'ouverture de La Grande Séverine.

A l'intérieur du vaisseau, rien n'était terminé. Les caves superbes suintaient encore, le mobilier, l'électricité, le décor laissaient à désirer... et pourtant les visiteurs en restaient pantois : l'effet général était réussi au-delà de toutes nos espérances. Michèle, au milieu de son chef-d'œuvre, était plus belle et radieuse que jamais. Et nous avions tous le sentiment que deux ans de labeur assidu n'avaient pas été de trop pour passer du rêve à la réalité — sans d'ailleurs quitter le rêve ni le laisser pervertir par ladite réalité...

« Tous », c'était Michèle, ma sœur Sylvie et moi, trois apprentis sorciers. Une seule erreur majeure avait été commise : la cuisine était beaucoup trop petite pour un établissement aux dimensions si fastueuses. Et comme le chef que j'avais déniché était obèse, énorme, débordant de toutes parts, il s'y trouvait coincé comme un livarot dans une boîte de camembert.

Le maître d'hôtel, choisi au dernier moment sous l'effet de la panique, était un homme sombre et colérique, exactement le contraire de ce qu'il fallait pour un lieu de plaisirs, et le reste du personnel était composé de serveurs de gargottes qui ne nous avaient offert leurs services que pour échapper au chômage. C'était logique, personne ne croyait à notre entreprise fantaisiste, et aucun professionnel de bon rang ne se serait embarqué dans une galère rutilante qui faisait une eau de toutes parts.

Nous aurions dû ouvrir au printemps, et les retards accumulés avaient reporté cette ouverture au 6 juillet, date absurde... Tant pis, nous profiterions de l'été pour réparer les erreurs les plus graves ! Une nouvelle cuisine fut mise en chantier au premier étage, et pour cela il fallut déménager les stocks de livres d'Olympia Press entreposés à cet endroit dans le deuxième corps de bâtiment, et acquérir un nouveau et vaste local dans le voisinage, rue du Petit Pont, pour y installer le magasin. Michèle et Sylvie sacrifièrent leurs vacances pour surveiller les transformations et déménagements, et tenter de renouveler le personnel. Il fallait tenir trois mois, jusqu'à la rentrée, et après ce départ difficile, La Grande Séverine serait l'étoile des années soixante. Différente de tout ce qui existait, plus élaborée, plus insolite. Il fallait tenir deux, trois mois, nous répétions-nous...

Au début septembre, quand les Parisiens bronzés commençaient à se retremper dans leur univers familier, nous décidâmes de faire une seconde ouverture, coïncidant avec la sortie de presse de *Zazie*. Bonne façon d'attirer les amateurs de curiosités et d'innovations en tous genres que ce *Travelers Companion* pas comme les autres, un petit livre parfaitement réussi, auquel les dessins de Jacqueline Duhème, dite Liline, ajoutaient une note cocasse bon-enfant...

La fête donnée pour *Zazie* et pour son Petit Papa Queneau fut une parfaite réussie. A la porte, un authentique employé du métro poinçonnait des tickets géants qui faisaient fonction d'invitations. Un heureux mélange de Parisiens et d'Anglo-Saxons donnait à l'événement une dynamique très joyeuse, on flirtait ferme dans les coins, le jardin d'hiver était plein d'amoureux, dans les caves l'orchestre déchaîné faisait danser les couples jusqu'à l'épuisement.

Après un raout si réussi, nous nous attendions à voir revenir tous ces gens merveilleux, tous ces nouveaux amis. Or — rien de tel ! Toujours les mêmes vieux copains qui tentaient de nous réconforter, un peu comme on amène des fleurs à un malade incurable.. des fleurs perdues pour les vivants... A cela près que, au lieu de nous apporter des bouquets, ils buvaient notre champagne, notre whisky, et dévoraient nos invendus.

Entre les membres fondateurs de La Grande Séverine, les choses n'étaient pas toujours faciles. Un beau soir, enragée par mes attitudes supérieures, Michèle saisit un chandelier et m'en asséna un coup à me fendre le crâne en deux. Je survécus, avec un gros bandeau sur l'œil, mais une chose était certaine : Michèle en avait assez.

Octobre amena la Foire du Livre de Francfort où, grâce à *Lolita*, j'étais assuré d'un succès facile. Les éditeurs de tous les pays venaient négocier, surenchérir, épucher mon catalogue, m'inviter à dîner, des essaims de jolies femmes papillonnaient devant mon stand, me laissant émerveillé, songeur, enveloppé de leurs parfums enivrants. *Lolita*, pour tous ces trafiquants d'illusions, c'était une histoire magique, un conte de fées se traduisant en millions d'exemplaires. Il y avait les jaloux et il y

avait les flagorneurs, mais, entre les deux, il y avait les purs amateurs de la réussite, chez qui l'esprit sportif se manifestait d'une manière fort sympathique. Tous les grands personnages de l'édition à New York me serraient la main; et Robert Bernstein, le jeune patron de Random House, s'arrêta à mon stand pour me demander si c'était vrai que j'avais ouvert un night-club à Paris — car cette activité parallèle intriguaît tout le monde. Comment, pourquoi, ce bar, ce restaurant, ce bistrot, ce night-club ?...

Ils devaient tous repasser par Paris avant de regagner leur pays d'origine, les Américains en tout cas, et je distribuais sans vergogne des cartes de *La Grande Séverine*, persuadé que leur curiosité me rapporterait au moins une cinquantaine de couverts — tandis qu'eux supputaient le nombre de best-sellers que je devais dissimuler dans mes caves... J'étais pour eux un être bizarre, et pour moi ils étaient aussi d'étranges créatures, inventées par Jules Verne, ou peut-être par Swift.

Toutes ces poignées de mains d'éditeurs me laissaient perplexe. Que vaut l'amitié entre gens du métier ? On est libre d'avoir sur ce sujet les opinions les plus négatives... Moi j'y croyais, et il me semblait discerner, surtout parmi les plus jeunes, l'émergence d'un esprit internationaliste et novateur. L'atmosphère enthousiaste, voire truculente, qui régnait à la Buchmesse, me plaisait énormément.

Mon préféré chez les Allemands, c'était évidemment l'éditeur de Miller, et aussi, depuis peu, de *Lolita*, Heinrich Ledig Rowohlt, un homme passionné, intelligent et très drôle. Du côté anglais, beaucoup de jeunes, Anthony Cheetham, André Deutsch, Tom Maschler qui venait de prendre, avec un ami américain de son âge, Ed Victor, la direction d'une des grandes maisons d'autrefois à Londres, Jonathan Cape... sans oublier John Calder — récemment associé à une jeune femme très astucieuse, une excellente professionnelle, Marion Boyars — et le toujours triomphal George Weidenfeld. Que dire des Italiens, Julio Einaudi, Giangiacomo Feltrinelli, l'illustre comte Bompiani et de mon nouvel ami, Massimo Pini, espoir de l'édition dont j'aimais tellement embrasser la femme, la délicieuse Margherita ? Ou de Seix Barral, le Catalan romantique ? Ou du grand Hollandais, Geert Lubberhuizen, le génial

animateur de Bezige Bij, autrement dit l'Abeille Travailleuse, qui ressemblait tant à mon père que je l'appelais Daddy, alors qu'il n'était guère plus vieux que moi ? Ou de John Somerwil qui dirigeait à Amsterdam la maison de distribution Meulenhoff, à l'époque le meilleur client d'Olympia Press en Europe ? Que dire des Suisses laborieux, Mermod et Mermoud, ce dernier étant le fondateur de la Guilde du Livre de Lausanne, et l'un de mes anciens associés du temps des Editions du Chêne ? Il y avait un autre grand Suisse d'honneur, 1 m 96 pour être précis, mais celui-là, Jean-François Gonthier, était passé du côté parisien en créant sous son nom une excellente maison d'édition. Parmi les Parisiens il y avait, bien entendu, Jean-Jacques Pauvert, et son rival détesté, et néanmoins fort sympathique et obstiné, Eric Losfeld ; le sémillant Guy Schoeller, qui venait de céder Bettina à l'Agha Khan ; Robert Laffont ; un jeune élève de l'E.N.A., Christian Bourgois, qui faisait ses premières armes dans l'édition chez René Julliard ; Jean-Claude Fasquelle, le nouvel espoir des Editions B.Bernard Grasset, l'un des fleurons de l'empire Hachette, toujours flanqué de son boute-en-train, Yves Berger...

Du côté américain, beaucoup de gens, tous riches, bruyants et sûrs d'eux, des industriels comme les autres, pour qui la littérature n'était que le prétexte embarrassant de leur succès financier. Henry Ford aurait pu prendre la direction de Doubleday ou de Macmillan, et en tripler les bénéfices en trois mois : tout ce qui appartenait au Big Business était interchangeable, surtout depuis la montée en puissance des maisons de *paperbacks*, les « reprint houses ». Suivant l'exemple de la New American Library, ou N.A.L., de mon ancien associé Kurt Enoch, Avon Books qui appartenait à Hearst, mais surtout Dell, Pocket Books, Bantam et, à un niveau plus modeste, Ballantine, régnait sur le marché. La révolution des *paperbacks* avait changé les rapports de force, et le style même du métier, en relativement peu de temps : ces groupes, désormais, faisaient la loi en contrôlant, en finançant et en achetant les vieilles maisons traditionnelles *hard cover*.

Dans cet univers une maison telle que G.P. Putnam's Sons, naguère assez considérable, ne pesait plus lourd, et tôt ou tard serait absorbée par un groupe. Grove Press, en revanche,

pourrait peut-être évoluer de façon à devenir le champion de l'avant-garde, se taillant ainsi une place spéciale lui permettant de conserver son indépendance. En ce qui me concernait, mon choix était fait : je soutiendrais et je favoriserais de mon mieux Barney Rosset, malgré les doutes et les incertitudes au sujet de l'homme. Je comptais sur *Tropic of Cancer* pour l'aider à consolider son succès — et je pensais que ma propre percée aux Etats-Unis se réaliserait à travers lui... un jour.

De retour à Paris je vis débarquer à La Grande Séverine un bon nombre de mes amis de Francfort, tous curieux de découvrir ce que ce fou de Girodias avait bien pu faire avec les millions de *Lolita*. Ils furent impressionnés, mais déçus, car ils s'attendaient à trouver un lupanar de grande classe... Evidemment... Pendant deux ou trois jours, la maison ne désemplit pas... Puis après le départ de cette population bruyante et bigarrée, un affreux calme s'installa dans La Grande Séverine.

Je n'y comprenais plus rien. Bien sûr, il fallait du temps pour lancer un pareil endroit ; bien sûr, nous n'étions situés ni à Saint-Germain-des-Prés, ni à Montparnasse, mais au bas du Quartier latin, dans une sorte de no man's land que se disputaient le F.L.N. et l'O.A.S., réputé fort dangereux ; bien sûr, nous n'étions pas des professionnels, et nous commettions pas mal d'erreurs... Mais, au-delà de tous ces « bien sûr », il nous paraissait extraordinaire, et fort injuste, que les gens du monde, et même les gens de goût, n'aient pas la curiosité de découvrir ce lieu sans rival, sans précédent.

Peut-être un bon agent de publicité aurait-il pu nous être utile ? Je m'en voulais de ne pas y avoir songé plus tôt. J'en parlai à Georges Cravenne, avec qui j'avais eu des relations de sympathie, et il me répondit que son agence ne pourrait prendre en charge une telle opération, ce serait trop cher pour nous, et qu'il essaierait de m'envoyer un jeune publiciste *free lance*. Les choses en restèrent là.

Nous ne pouvions compter que sur la clientèle du samedi soir, des gens qui voulaient épater leurs copains, soiffards, braillards, et discutant toujours l'addition. Les autres jours de la semaine s'égrenaient dans la solitude, mis à part les quelques amis intimes qui acceptaient, mus par un sentiment de solidarité humaine, sinon de pitié, de se laisser inviter. Si un groupe

hésitant s'aventurait jusque dans les caves réputées de La Grande Séverine, n'était-il pas indispensable qu'il y découvrit des gens heureux et élégants, dinant, dansant et riant ?... Rien de tel qu'une salle vide pour faire fuir ceux qui cherchent une atmosphère conviviale. Aussi Michèle, Sylvie et moi, chacun assis à un point stratégique, nous accrochions à nos invités respectifs avec l'énergie du désespoir, les bourrant de nourriture, et surtout de boissons, pour les garder longtemps. Mais nos carnets d'adresses s'épuisaient rapidement, et l'on en arriva à louer des figurants qui festoyaient et tournoyaient sur la piste en feignant le bonheur parfait... C'était un comble ! Ces acteurs au chômage étaient certes doués d'appétits convaincants, mais leur allure ne l'était pas forcément.

Un soir, une dame en robe vert pomme et en chaussures blanches, flanquée d'un cavalier assorti, fut prise par ma sœur pour une cliente véritable. Sylvie lui demanda la permission de s'asseoir à sa table, et la combla, elle et son coquin, des meilleures champagnes et des plus fins armagnacs — jusqu'à ce que la dame regarde sa montre et réclame sa paye. On décida de mettre fin à une pratique suicidaire, qui ne nous avait d'ailleurs séduits, il faut bien le reconnaître, qu'en raison de son absurdité flagrante.

Pour moi, le rythme était pris. Le matin, au premier étage, je jouais mon rôle d'éditeur ; le soir, je descendais les quelques marches qui me ramenaient à ma seconde et bien précaire vocation. En fait il n'y avait pas de coupure entre les deux activités, d'abord en raison de la proximité des lieux, mais surtout parce que le côté « argent » les rendait totalement interdépendantes.

Le trou béant que l'entreprise limonadière creusait dans mes finances était de plus en plus difficile à combler, et cela d'autant plus que chaque fois qu'une grosse somme m'était due par Walter Minton, les Nabokov lui interdisaient de me la verser sous les prétextes les plus divers, et les plus absurdes. Walter ne pouvait m'expliquer comment ni pourquoi ils s'opposaient au paiement de la part qui me revenait : ils avaient toujours en tête l'idée de m'intenter un procès, et — sans savoir au juste en quoi

consistait le différend — Walter jugeait que, dans mon propre intérêt, pour ne pas envenimer les choses, il était préférable de ne pas les attaquer bille en tête... cette politique de pacificateur étant, par ailleurs, fort avantageuse pour sa trésorerie.

Barney, lui, était venu à mon secours, en une ou deux occasions, en m'avançant des sommes assez importantes sur ce que me devait Minton. Cela m'avait aidé considérablement, et, en outre, c'était un indiscutable signe de confiance, qui m'incitait d'autant plus à conclure l'affaire du *Tropic of Cancer*.

Pas facile... Henry était de plus en plus revêche et susceptible. J'appris par Durrell que ses deux enfants, qui vivaient avec lui à Big Sur depuis un certain temps, l'avaient quitté pour retourner chez Janina Lepska, et Eve avait fui la maison pour aller s'occuper de sa propre mère, qui semblait assez mal en point. Henry avait une conscience aiguë de son âge, et de la brièveté de son avenir, mais ce durcissement, ce recroquevillage sur lui-même étaient fort étonnantes, étrangers à sa nature. Une rupture définitive avec Eve, en tout cas, serait pour lui sûrement terrible, et je ne pouvais m'empêcher de penser que leurs rapports s'étaient détériorés à cause de l'incapacité d'Henry à prendre une décision au sujet de l'offre de Barney... Une triste affaire d'argent.

Mes réflexions en spirale finirent par activer un point oublié de mon cerveau, et il en jaillit une idée. Bonne ou mauvaise — une idée... *Mais quelle idée !* Celle d'associer Hachette à Grove Press pour la publication en coédition de *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis. Pas si bête... Schoeller, Filipacchi & Co. ne demandaient qu'à s'allier avec Grove puisqu'ils empocheraient de toute façon 40 % des droits de Miller : la lenteur d'Henry à se décider les énervait beaucoup. S'ils copubliaient le livre avec Grove, on pourrait se passer de son accord — étant entendu que ce serait Grove l'éditeur, *de facto*, qui supporterait donc les conséquences financières et juridiques de la publication.

J'en parlai à Guy Schoeller qui trouva le projet excellent. Bien sûr, encore faudrait-il obtenir l'accord de la haute direction, à savoir le ci-devant Menier du Houssoye, mais, puisqu'il y avait de l'argent à ramasser, on pouvait compter sur une décision favorable.

Barney fit semblant de ne pas comprendre, et son apparente

indifférence me parut insupportable. Il est vrai que mon plan l'obligerait à partager ses bénéfices avec Hachette, ce qui équivaudrait à doubler les droits d'auteur dus à Henry Miller, mais, même à ce prix, ma solution était valable. Je lui rappelai alors que j'attendais depuis longtemps la signature de notre contrat pour le livre de Burroughs, *Naked Lunch*, qui ferait au moins autant de bruit que celui de Miller, et qui lui rapporterait autant d'argent. Si je l'avais choisi, lui, Barney, comme partenaire, plutôt que Walter Minton ou tout autre jeune businessman dynamique, cela ne devait pas se traduire par une perte sèche : il était indispensable que j'y trouve mon compte, et que nos échanges ne soient pas éternellement à sens unique.

Sur la question de *Naked Lunch* aussi, il était devenu insaisissable, insondable. Certes, le livre de Burroughs était plus casse-cou que celui de Miller et, en bonne logique, il fallait le publier après *Tropic of Cancer*. Mais ce n'était pas la peur qui faisait hésiter Barney : il y avait une autre explication.

Aussitôt après la publication du *Black Book* de Lawrence Durrell, j'en avais vendu les droits américains à l'éditeur de *Justine* à New York, E.P. Dutton, pour une modeste avance de 3 000 dollars, à-valoir sur un droit d'auteur qui l'était moins : 17,5 %. J'avais proposé les mêmes conditions à Barney pour *Naked Lunch*, il avait aussitôt accepté, et le contrat avait été préparé dès le début de l'année. Or j'attendais depuis six mois qu'on me l'envoie pour signature. Barney ne répondait pas à mes lettres sur le sujet, ni Judith Schmidt, son assistante, qui était pourtant une amie. Vu la modicité de l'avance, je ne pouvais croire que c'était ce paiement de 3 000 dollars qui créait un problème entre nous.

Non, en effet... A ma grande stupéfaction, j'appris que Barney avait engagé comme directeur de Grove Press un jeune homme ambitieux que je connaissais fort bien, Richard Seaver — ce qui était d'autant plus étonnant que celui-ci n'avait strictement aucun passé professionnel qui puisse justifier un tel choix : il avait fait deux ou trois traductions fort médiocres pour Olympia, et il avait servi de factotum et de correcteur d'épreuves pour l'équipe constituée autour d'Alex Trocchi, qui avait mis au monde la revue *Merlin*... C'est tout.

Il est vrai que Dick, au cours des années, avait gonflé son rôle

jusqu'à prétendre qu'il avait personnellement découvert Samuel Beckett, et qu'il était le responsable du lancement d'Olympia Press. Il accordait volontiers des interviews aux journalistes qui l'interrogeaient sur cette période, et à chaque fois il grossissait son rôle, tout en minimisant celui des autres — y compris le mien. On l'écoutait, on reproduisait ses paroles, on le citait, on se référait à lui. C'était un garçon qui faisait sérieux : du charme, un peu d'humour discret, très cool... Et flanqué d'une femme, française et musicienne, qui savait le mettre en valeur, Jeannette.

Avec Barney il avait réussi un extraordinaire coup d'esbrouffe. Pour que celui-ci lui attribue la première place dans sa maison, après la sienne propre, Richard avait bousculé quelque peu le doux Fred Jordan, qui avait été jusque-là le plus proche conseiller de Barney... On pouvait s'interroger sur les motivations de Barney, et je croyais sentir un lien assez direct entre l'accession soudaine de Dick Seaver au pouvoir et le blocage du contrat pour *Naked Lunch*... Je me posais aussi de plus en plus de questions sur la démarche de John Calder qui m'avait amené à abandonner, spontanément et sans contrepartie, l'essentiel de mes droits sur les livres de Beckett... Etais-ce là l'idée de John, ou bien avait-il été l'instrument de quelqu'un de beaucoup plus machiavélique, beaucoup plus sournois que John ne le serait jamais ?

Barney ne répondit pas par oui ou par non au plan que je lui avais proposé (vraiment en désespoir de cause !) pour une coédition Grove-Hachette de *Tropic of Cancer*. Il formula une proposition d'un tout autre ordre : Grove payerait à Hachette une somme de 10 000 dollars à titre d'option sur les droits américains du livre, étant entendu que ladite option ne pourrait se transformer en contrat qu'avec l'assentiment d'Henry Miller. Cette formule, qui permettait d'assurer le blocage des droits américains de *Cancer* au profit de Grove, ne pourrait en aucune manière influer sur l'état d'esprit fort négatif d'Henry Miller... Celui-ci se moquait bien de la fortune qu'on lui faisait miroiter, il n'en voulait pas, il demandait seulement qu'on lui fiche la paix !

La seule solution valable et rapide était la coédition avec Hachette. Je m'efforçai de convaincre Barney, tout en lui

faisant observer que je lui évitais ainsi d'immobiliser pour très longtemps et en pure perte une somme importante — alors que j'attendais toujours les 3 000 dollars de l'avance convenue pour *Naked Lunch* ... un livre-clé, qui rapporterait peut-être à Grove plus de prestige et d'argent que *Tropic of Cancer* !

Pas de réponse. Il m'apparaissait de plus en plus clairement qu'entre Barney et moi le courant ne passait plus. Richard Seaver était devenu le grand maître ès stratégie, et il ne s'agissait pour lui que de conforter son pouvoir aux dépens de mes auteurs et de moi-même.

L'idée de l'option fut abandonnée, celle de la co-édition revint sur le tapis. Mais, alors que j'avais déjà préparé le terrain auprès de Guy Schoeller, Barney s'adressa à Filipacchi et ne m'avisa qu'*après coup* de sa démarche en me demandant de l'aider auprès de Hachette...

Dans une précédente lettre à Barney, j'avais fait allusion au « Hachette gang » — une parole en l'air, bien sûr. La sonorité avait éveillé en lui une image fort concrète... et il me suggéra de faire « *a discreet payment on the side* », personnellement, à celui ou ceux dont dépendrait la signature du contrat au sein de ce qu'il appelait « l'organisation » !

Stupéfiant ! Entre le pays de Stavisky et celui d'Al Capone, la carambouille obéissait à des traditions bien différentes. Arriverais-je jamais à résoudre ce dilemme culturel transatlantique ? Ah, il serait tellement plus simple de faire signer ce vieil idiot de Miller... Voyons, Girodias, une idée !

Les journaux américains accordaient une place grandissante aux recherches qu'avait entreprises un jeune et brillant professeur de Harvard, Timothy Leary, sur ce qu'il appelait les substances psychédéliques. Un terme de son invention mystérieux à souhait : on pensait à ces drogues sacrées dont les Indiens d'Amérique avaient fait l'instrument de leurs religions, telles que peyotl, mescal, champignons magiques, grâce auxquelles ils étaient censés atteindre une sorte de clairvoyance, une illumination de l'esprit dont on retrouvait d'ailleurs partout la trace, dans leurs rites, dans leur art, dans leur rapport à la nature.

Leary était un esprit original qui semblait avoir basé ses recherches sur une expérience personnelle et directe de certaines de ces drogues, si bien que les commentateurs mettaient parfois en doute la validité de ses méthodes, voire de ses motivations. En tout cas il entretenait des rapports étroits avec ceux de sa génération qui, au lieu de devenir professeurs d'université, avaient évolué vers la poésie, la provocation, le défi et, justement, « les drogues ». Pour mes amis du Beat Hotel, si William Burroughs apparaissait comme le Messie, Tim Leary pouvait fort bien passer pour son prophète.

Lors de son dernier voyage aux Etats-Unis, Allen Ginsberg avait rendu visite au professeur Leary, qui lui avait confié solennellement une mission scientifique de la plus haute

importance : une enquête sur les réactions des populations européennes à la mescaline. Pour ce faire, il lui avait offert un grand bocal plein de ce produit, de quoi en effet déstabiliser psychédéliquement la Vieille Europe tout entière. Avec, en outre, des questionnaires fort élaborés qui devaient être remplis soit par les enquêteurs, soit par les cobayes eux-mêmes.

Une étude objective avait permis de découvrir parmi la population parisienne l'individu idéal pour inaugurer un tel programme, et je fus surpris d'apprendre que c'était moi. J'acceptai la mission dans un esprit d'abnégation, prêt à placer mon humble personne au service de la science de pointe — quelles que puissent être les conséquences proches ou lointaines de cette expérimentation.

Une réunion fut organisée dans une maison amie, dont l'atmosphère évoquait celle des rituels des premiers chrétiens dans leurs catacombes. Allen, avec ses vêtements orientaux et une belle barbe, avait la tête d'un mage, et ses quatre ou cinq assesseurs, tous des beatniks purs et durs, l'assistaient avec la gravité requise par les circonstances.

Après l'avoir extraite du Saint Bocal, l'officiant pesa méticuleusement la quantité prescrite de mescaline, au millième de milligramme près, et l'enveloppa dans une feuille de papier à cigarettes. Il en fit une boulette qu'il me tendit en me priant de l'avaler. Glop, c'était fait... Allen me recommanda d'analyser mes réactions, mes visions et, si possible, de les consigner sur les questionnaires préparés à cette intention. Enfin, tout en me scrutant avec sollicitude, comme un savant écarteleur de grenouilles qui n'en serait pas moins un membre actif de la Société Protectrice des Animaux, il me dit : « Maintenant, c'est à toi de choisir. Tu peux rester avec nous, et nous nous occuperons de toi en cas de besoin. Ou bien tu rentres chez toi et tu te débrouilles tout seul. Tu as le temps de sauter dans un taxi, si tu veux, les effets ne se feront pas sentir avant un bon moment... »

Je retournai boulevard du Montparnasse où j'avais déjà préparé une pile de livres, ceux d'Henri Michaux, d'Artaud, de Thomas de Quincey, autant de textes sacrés que j'aurais sous la main à côté du divan bouton d'or. J'avais de la musique, du thé, tout ce qu'il fallait. Je m'installai, feuilletai distraitemment *Les*

Grandes Epreuves de l'Esprit, L'Infini Turbulent, et baillai un bon coup : cette drogue enfantine n'avait aucune prise sur moi, c'était évident, et j'étais en train de me ridiculiser complètement, à mes propres yeux, de surcroit... Aucun doute, l'expérience était ratée. Je m'invitai à aller au cinéma, il valait mieux voir un film, même idiot, que de rester assis là à attendre religieusement les visions promises, tout comme on attend un train... qui n'en finit pas de ne pas arriver !

Parvenu sur le boulevard je pris vaguement conscience d'un certain flou intérieur : rien de grave — et pas désagréable du tout. Je me dirigeai d'un pas légèrement dansant vers le carrefour Vavin... Oui, nous marchions en rangs serrés vers ce carrefour, nous arrêtant sagement au bord des trottoirs pour éviter un accident toujours possible, surtout devant une foule pareille — une véritable marée humaine. L'arrivée rue Jules Chaplain nous mit en présence d'une difficulté imprévue, les pavés protubérants qui déstabilisent la plante des pieds les mieux plantés. Nous tanguions et roulions comme une immense armada de tout petits bateaux bousculés par la tempête. Enfin nous arrivâmes au havre de grâce, la cabine de la caissière du petit cinéma, et celle-ci me dit : « Dépêchez-vous, ça va commencer. »

« Quel est le film ? »

« Vous ne savez pas lire ? C'est *La Couronne de Fer*. »

Bien. Mais l'angoisse m'étreint à l'idée de tous les tickets qu'il me faudra acheter pour la multitude qui se presse joyeusement derrière moi. Je demande : « Combien ? »

« Vous ne savez pas lire ? Vous n'avez pas de monnaie ? Bon, voilà, tenez, dépêchez-vous, ça va commencer. »

Je n'y comprends plus rien, un seul ticket pour toute cette foule, nous vivons dans une curieuse époque... Je laisse tomber ma monnaie, les pièces roulent dans toutes les directions. Heureusement tous mes amis m'aident en riant à retrouver mon argent, et c'est en riant que nous nous enfonçons tous ensemble dans la salle obscure.

Cela prend un certain temps pour placer tout le monde, certains veulent être près de l'écran, d'autres loin, les uns à droite, les autres à gauche, et les spectateurs déjà installés commencent à protester. Les gens ne comprennent pas les

problèmes inhérents à la condition humaine... Enfin... Nous voilà tous casés, et nous nous préparons sagement à nous endormir, la salle ayant soudain été plongée dans le néant... Un rectangle se forme, de la musique solennelle et triomphale retentit, « La Couronne de Fer » s'inscrit devant mes yeux, et me voici projeté dans un maelström invraisemblable de personnages, de costumes et d'événements. Plus question de dormir ! L'action nous happe de toutes parts, follement décousue, les changements de plans frénétiques font sauter les dernières charnières du réel, les masques et les armes, les corps et les lits, les chaînes et les torches, des chars de guerre bondissent à travers l'écran, des bouquets de faux et de halebardes jaillissent hors de leurs essieux dans un tournoiement infernal. La bataille fait rage de toutes parts, mes légions fondent sur l'ennemi dans une charge multidimensionnelle terrifiante, la planète tout entière tremble, résonne comme un vieux chaudron. Sur un enlèvement final, un baiser, un coup de poignard, le film s'achève, la lumière revient, et je me frotte laborieusement les yeux dans une salle qui se vide rapidement, ma confusion est grande, tous les objets changent de place comme dans un manège devenu fou. La Couronne de Fer me pèse sur le front...

Je sors à tâtons, guidé par une sorte de voix inaudible, et mon pied retrouve avec effroi le pavé incontestable. Roulis, tangage, collision de plein fouet avec un autre navire désesparé... Nos corps s'entremêlent, chacun s'efforce de retrouver une sorte d'équilibre dansant, infiniment précaire, en s'appuyant sur l'autre, on tire, on pousse, on s'agrippe dans une succession de séquences qui forme une danse au ralenti, un pas de deux gravitationnel, une chorégraphie de l'apesanteur issue de la rondeur des pavés et régie par cet instinct de conservation que symbolise, tout bêtement, la station verticale.

En luttant l'un contre l'autre comme des enragés, l'étranger et moi, paradoxalement, nous avons évité la chute. Le désengagement et la restauration de l'autonomie ambulatoire se fait également au ralenti, cela semble prendre des siècles avant que chaque corps retrouve son indépendance, mais on y parvient au prix d'une gigue des jambes, une opération fantastique de rééquilibrage compliquée par la difficulté qu'on

éprouve à se tenir debout sur des pavés qui sont plutôt conçus comme des roulements à billes. Sans doute les deux corps pleurent-ils de nostalgie au souvenir de l'heureuse époque pendant laquelle ils n'en formaient qu'un, mais il faut être brave, il faut être seul, c'est la loi de la vie. J'ai senti, au cours des dernières micro-secondes, une forte odeur d'alcool prédigéré qui émane de l'étranger, et mon humour noir ricane dans un coin de mon être conscient : « Un ivrogne et un drogué viennent de se tamponner. » Un rictus d'hilarité contracte mes entrailles, mais la pensée est enfouie trop loin pour déclencher un éclat de rire véritable. Enfin, quand même, c'est drôle...

Les micro-secondes suivantes sont consacrées à l'identification subliminale de l'étranger, à mesure que chacun s'éloigne de l'autre en dansant sur la pointe des pavés, les bras servant de balanciers. Soudain quelque chose se détache en moi, et je prends conscience d'un événement tout à fait imprévu. Oui ! Je découvre avec surprise, effroi et répugnance, que l'étranger n'est que l'inspecteur Laffont, de la Brigade Mondaine. A ce point d'imprévu, peut-on encore parler de hasard ? Mon Ennemi Public n° 1, celui qui prétend (fort abusivement) incarner la justice, la morale et la vertu de notre société, celui que je combats de toutes mes forces depuis toujours, depuis avant même ma naissance, cet adversaire ancestral, archétypal, viscéral — pourra-t-on jamais m'expliquer par quel enchevêtrement outrecuidant de circonstances il s'est trouvé là, sur mon chemin, symbole vivant, et saoul perdu ? « Mystère » est un bien petit mot pour rendre compte d'une telle conjonction de si invraisemblables probabilités.

Suit une phase de retrait, de repli stratégique, de rapide évolution des ambiguïtés insolubles, et surtout des dangers insondables que recèle la situation. M'a-t-il reconnu ? Malgré son état, il est impossible qu'il ne m'ait pas identifié, comme moi je l'ai identifié. Or les circonstances mêmes de notre rencontre font que nous sentons, l'un et l'autre, que le seul moyen de traiter l'incident, c'est de l'annuler, d'agir comme si rien ne s'était passé, comme si le gendarme ne s'était pas cogné aussi stupidement dans le voleur, ou vice versa. Car si l'un ou l'autre se mêlait d'officialiser la collision, les conséquences en seraient si complexes et périlleuses que nous aurions tout à y

perdre, rien à y gagner. Un pacte muet fut donc conclu entre nous, les pires ennemis du monde, en cet instant fatidique, et la haine totale que nous ressentions l'un pour l'autre s'agrémenta à partir de ce moment-là d'un soupçon de mystère métaphysique... Il était écrit que les deux ennemis se devaient de partager un tel secret.

Les choses n'allaien guère mieux à La Grande Séverine. Le personnel s'était mutiné pour protester contre l'absence de clientèle, dont dépendait son gagne-pain, et nous avions été obligés de le licencier en masse et d'embaucher une nouvelle équipe, du jour au lendemain ; celle-ci, comme on pouvait s'y attendre, était encore plus malencontreuse que la précédente. Le rythme de fréquentation de l'établissement était presque nul : 6,35 clients par jour, avec une certaine affluence le samedi soir et quasiment personne le reste de la semaine. Aurions-nous pu continuer en n'ouvrant que pendant le week-end ? Aussi absurde que cela paraisse, nous en étions arrivés à nous poser la question.

Sur le front de l'édition la routine se poursuivait. Je comparaissais tous les mois à date fixe devant mon juge, qui m'infligeait trois mois de prison ferme et trois ans d'interdiction de la profession d'éditeur. C'était une situation tout à fait surréelle... La Brigade Mondaine avait déclenché une nouvelle enquête sur la version anglaise d'*Histoire d'O*. Un commando de brigadiers mondains sous la conduite de l'inspecteur Laffont (à jeun) était venu perquisitionner, espérant pouvoir en saisir quelques exemplaires, afin de faire rebondir cette misérable affaire. Par bonheur, la première édition était épuisée depuis plusieurs mois, et la réimpression avait pris du retard : Laffont fut donc privé d'une victoire, et il en vibrait d'indignation. C'était notre premier face à face depuis *La Couronne de Fer*, et la haine qui nous opposait était si intense qu'elle en devenait presque visible, comme ces nuages de pollution qui encombrent le ciel au-dessus des cités modernes. Nous en hoquetions d'indignation, chacun dans son coin, à la simple idée que *l'autre* puisse exister.

Dans *Paris-Match*, grand reportage consacré au film de Marcel Camus, *Orfeo Negro*, tourné au Brésil dans des conditions très précaires et avec des acteurs locaux. J'avais vu le film deux fois, à cause de l'actrice, Marpessa Dawn... que je retrouve, encore plus ravissante, dans les images fixes de ce magazine pourtant peu porté sur la beauté. Marpessa a beau n'être qu'une actrice moyenne sa présence physique me fascine. L'une des photographies qui la montre en train de nouer amoureusement la cravate de son metteur en scène, me plonge à la fois dans le ravisement et la tristesse. Car la pure sensualité de cette Aphrodite noire appartient à un autre, elle rayonne dans un autre monde, où je ne pénétrerai jamais.

... Assis au bar de mon établissement, un peu plus tard, seul et triste, j'entamai mon premier whisky de la soirée. La porte à deux battants était revêtue de vitraux épais de style ancien qui isolaient visuellement le bar de la rue. Michèle avait franchi cette même porte, trois mois plus tôt, pour sortir, semble-t-il, non seulement de *La Grande Séverine*, mais aussi de ma vie. Un mystérieux voyage au Liban, de durée indéfinie, elle m'écrirait de là-bas... J'imaginais, oh, j'imaginais bien des choses. Nous nous étions donné la plus entière liberté l'un à l'autre, mais cette fois-ci il s'agissait d'une rupture grave.

Le barman, pour me sortir de ma stupeur morose, s'installa avec un verre bien rempli en face de moi, et me dit que ce vendredi soir s'annonçait bien : beaucoup de réservations...

« Tant mieux, Alain. »

Mes yeux étaient fixés sur la porte — et la porte s'ouvrit : c'était Marpessa Dawn — pas d'erreur possible ! Elle traversa la pièce suivie de sa cour, trois ou quatre jeunes gens que j'aperçus à peine, et elle me sourit. Je dépliai *Paris-Match* et je lui tendis sa propre image !

« Je vois que je suis en pays de connaissance », rit-elle. « C'est vous le patron ici ? Maurice Girodias ? Je vous présente Eric, mon mari... »

Je serrai machinalement la main du blondinet, stupéfait de cette série de révélations, le français parfait, un peu chantant comme il sied à un oiseau des îles, puis le mari... Alors, Marcel Camus ?...

« And so let me look at you », reprit Marpessa en américain,

et je compris aussitôt que cette brésilienne des favelas était en réalité une Américaine de la côte est, sans doute de New York. « So you are the publisher of *Lolita* and of all those little green books ? » Et elle éclata de rire à cette idée invraisemblable. « Comment trouves-tu mon mari ? », ajouta-t-elle avec l'accent parigot.

« Je ne suis pas un spécialiste des maris », l'informai-je aimablement. « Mais celui-là m'a l'air tout à fait convenable. »

« En tout cas il danse bien », observa-t-elle. « C'est d'ailleurs son métier. »

Le blondinet assistait à notre échange avec un air d'indifférence narquoise, c'était un garçon qui avait probablement pas mal d'idées derrière la tête. Je les invitaï à dîner tous les cinq, puisqu'il y avait trois satellites attachés à ce couple bizarre, et après le repas ils allèrent faire des prodiges sur la piste. L'orchestre se piqua au jeu, l'ambiance chauffait de plus en plus, le public semblait totalement conquis par ce spectacle imprévu...

« Alors, boss », me demanda Marpessa après leur exhibition, en s'asseyant à côté de moi. « Tu nous engages ? »

Comme tout cela était étrange ! Et, en même temps, simple, presque *trop simple*... Deux heures auparavant je rêvais à cette beauté inaccessible que jamais je n'approcherais... et elle était assise là, à mes côtés, en chair et en os, totalement humaine, et sans doute aussi quelque peu animale à en juger par l'odeur poivrée de sa transpiration.

Comment résister ? Je l'engage, bien sûr, mais seule, pour une prestation quotidienne mal définie. Deux heures de présence le soir contre un salaire assez modeste — et elle s'efforcera de chanter les airs d'*Orfeo Negro*, ce qui n'ira pas sans mal, car chanter n'est pas son fort...

« *For America, I will never make any concessions.* » Pas de concessions pour l'Amérique ! C'est avec ces fortes paroles qu'Henry Miller nous avertit, Barney Rosset et moi, qu'il n'accepterait jamais que ses livres soient expurgés.

Il n'avait jamais été question « d'expurger Miller », mais j'avais eu le tort de proposer une tactique trop tortueuse. Pour

désamorcer le piège de la censure américaine, on lancerait, pour commencer, un volume de morceaux choisis relativement inoffensifs, extraits en particulier des *Tropics* et de *Sexus*, afin de créer une image de marque « respectable » ; ensuite, dans un deuxième temps, on mettrait en vente la version intégrale de ces mêmes livres. Barney et Henry n'avaient pas voulu entendre parler de ce plan, compliqué et hasardeux ; après coup, je regrettai de l'avoir formulé moi-même. Et voilà qu'on me reprochait mes instincts de censeur, c'était un comble !

L'affaire *Tropics* n'évolua pas, ni dans un sens, ni dans un autre, Barney était allé en Californie en janvier pour rencontrer Miller. Henry s'était montré plutôt amical, mais vague. Que faire ? Barney songeait à un compromis, était prêt à m'acheter les droits de *World of Sex*, un livre mineur et moins explosif que les autres, mais qui aurait permis de créer un précédent. Cependant, Miller y verrait sans doute une manœuvre destinée à lui forcer la main... Décidément, toutes les bonnes idées tombaient à plat : rien de sérieux n'était concevable tant que je n'aurais pas convaincu Henry Miller de braver l'épreuve de la publication de son maître livre au grand jour du Nouveau Monde.

Mes rapports avec la Brigade Mondaine étaient de plus en plus exécrables. Mon personnage d'homme qui défie simultanément l'Etat, sa police et les bonnes mœurs, était devenu insupportable à mes adversaires directs, l'inspecteur Laffont et son chef Couvignou. Je les empêchais de dormir. Jamais ils ne me pardonneraient d'avoir forcé le ministre de l'Intérieur, Christian Bokanowski, à « désinterdire » *Lolita* et *The Ginger Man* : c'était là une tache indélébile sur leur honneur.

Je n'avais guère d'alliés. Si j'avais pu bénéficier d'une certaine sympathie de la presse française, aux temps anciens de l'Affaire Miller, elle s'était bien effritée depuis. En revanche, du côté de la presse américaine, *Lolita* m'avait ouvert un large crédit de curiosité que je m'efforçais de transformer, avec les moyens dont je disposais, en intérêt agissant. Si *Time Magazine* ne perdait pas une occasion de m'enfoncer dans la boue, *Newsweek* était, par définition, plus favorable à ma cause.

Miriam, ma fidèle collaboratrice, avait rencontré une Française qui travaillait à Paris pour ce magazine, Nadine Liber, et lui avait parlé de nos démêlés avec la fameuse Brigade Mondaine. Nadine avait trouvé la chose ahurissante : elle pourrait peut-être en tirer un scoop amusant. Il avait été convenu qu'à la prochaine descente de police, Miriam la préviendrait discrètement par téléphone, et que Nadine débarquerait aussitôt, avec son co-équipier, un photographe qui n'avait pas froid aux yeux, Loomis Dean.

Peu de temps après, en arrivant rue Saint-Séverin, je trouvai une foule compacte de policiers dans le bureau de Miriam et de Guittou, et, ô surprise, le commissaire Couvignou, patron de la fameuse Brigade, au milieu de ses hommes ! C'était donc ultra-sérieux.

Au moment même où j'ouvrais la porte, j'assistai à la fin d'un échange éclair entre Miriam et Couvignou, lequel visiblement n'avait pas eu le dessus, et qui s'étranglait de rage.

« Tiens », dis-je poliment. « Vous ici, Monsieur le Commissaire ? A quoi dois-je l'honneur ? »

Couvignou se tourne vers moi, écarlate de rage, l'air d'un coq qui ne réussit pas à monter sur sa poule, et il explose : « C'est trop fort ! Je vous en prie, Monsieur Girodias, ce n'est pas le moment de faire le malin. Depuis que nous sommes ici, vos secrétaires se montrent d'une impertinence intolérable. Je vous ordonne de leur ordonner de changer de ton. »

« Changez de ton », dis-je à mes secrétaires. « Voilà, c'est fait, Monsieur le Commissaire. Maintenant, puis-je vous demander l'objet de votre visite ? »

« *Ce n'est pas une visite !* », hurle le malheureux commissaire. « C'est une *per-qui-si-tion* ! Sur commission rogatoire du Parquet, afin de déterminer si vous poursuivez la vente de l'ouvrage intitulé *Story of O*. Enfin, *Histoire d'O* en anglais, quoi ! Nous allons examiner votre comptabilité, mais pour commencer, je veux voir ce qu'il y a dans notre coffre. Vos secrétaires se fichent de moi, elles prétendent qu'elles n'ont pas les clés, qu'elles ne connaissent pas la combinaison ! Môssieur Girodias, je vous commande, au nom de la loi, OUVREZ CE COFFRE ! »

« Ecoutez, commissaire, tout cela est très joli, mais à

l'impossible nul n'est tenu. Il est exact que nous n'avons ni la clé, ni la combinaison... »

Couvignou s'empourpre encore : ce n'est plus un coq, c'est un dindon !

« Je vous ordonne pour la dernière fois. »

« Ne vous énervez pas. Miriam, essaye d'ouvrir le coffre, s'il te plaît. »

Miriam me jette un regard équivoque et se dirige calmement, très femme du monde, vers le coffre légendaire. Elle manipule les boutons au hasard, sans même regarder ce qu'elle fait, tire sur la poignée... et silencieusement, magiquement, le coffre s'ouvre... Parfaitement vide... Dans le silence lourd, pesant, on entend le rire hysterique de Guittou, qu'elle n'arrive pas à contrôler. Miriam se tourne courtoisement vers le commissaire, lui faisant les honneurs du coffre.

« Pas un seul bouton de culotte », intervient-il.

« Ah, vous ! », hurle le chef de la Mondaine. « Vous, je vous interdis de... de... Bon, très bien, où est votre comptabilité ? »

« Au troisième étage. »

« Alors, guidez-nous. »

En quittant la pièce, j'attire l'attention de Miriam sur le téléphone, elle me cligne de l'œil, et je conduis ces messieurs vers le royaume de Madame Heurtaux, la comptable d'Olympia — laquelle a déjà dû être prévenue de la visite de cette délégation policière...

« Ecoutez, commissaire », dis-je, « pour vous simplifier la tâche, je peux vous assurer que nous n'avons pas vendu de *Story of O* depuis des mois. Cherchez tant que vous voudrez... »

« Monsieur ! », crie-t-il. « C'est assez comme ça, hein, laissez-nous faire notre travail. » Il se tourne vers la comptable : « Montrez-moi vos livres, je vous prie, Madame. Et le facturier des six derniers mois. »

Mais les hommes de Couvignou ont pris les devants, ils ouvrent les tiroirs au hasard et éparsillent leur contenu sur le tapis du bureau. En cinq minutes le sol s'est recouvert d'une paperasse multicolore. Harpo, Groucho et Chico n'auraient pu mieux faire, dans leurs moments les plus inspirés, que notre ami

Laffont stimulant l'ardeur de ses hommes. La pauvre complice contemple ces ravages d'un air atterré, elle qui est si fière de son classement impeccable...

Soudain la porte s'ouvre, et un grand type aux cheveux grisonnants apparaît, l'œil rivé sur sa caméra, fixant à toute allure pour la postérité cette scène néo-nazie. Prompt comme l'éclair, Laffont saute à la gorge de Loomis Dean, photographe de *Newsweek*, et tente de l'étrangler avec la courroie de sa propre caméra, alors que Nadine entre dans la pièce à pas décidés, habillée d'un tailleur Chanel de couleur pervenche. Prompt comme un deuxième éclair, je saute à mon tour sur le dos de l'Inspecteur Laffont, mon âme damnée, mon complice et adversaire, et je le tire en arrière pour l'obliger à lâcher prise. Loomis a subi l'attaque sans broncher. Couvignou regarde la scène la bouche ouverte et les yeux ronds, les autres policiers s'arrêtent, interdits... Chacun comprend qu'il est allé trop loin, Laffont lâche Loomis, je lâche Laffont, Couvignou ferme la bouche, nous reprenons une posture normale, Nadine regarde sa montre et sort son bloc-notes.

« Ah non, pas de ça, madame ! », gémit Couvignou, retrouvant la voix et l'esprit. « Laffont, confisquez l'appareil de cet individu et détruisez la pellicule. Maintenant, vos papiers. »

« Commissaire », dis-je, « ces gens sont des reporters de *Newsweek*, un hebdomadaire américain qui tire à cinq millions d'exemplaires, alors je pense... »

« Monsieur ! Je ne vous ai pas demandé votre avis », s'écrie Couvignou. Mais il n'essaye que de sauver la face, car il a très bien enregistré mes paroles.

Il faut en finir. Je me dirige vers la porte vitrée qui mène au bureau voisin, j'attrape le téléphone et je commence à composer le numéro de mon avocat, Bomsel. Couvignou, qui m'a suivi, coupe la communication.

Nous nous affrontons dans un état de rage indicible. Malgré sa fureur Couvignou perçoit le danger, il s'est mis dans un foutu pétrin d'où, bizarrement, moi seul peut l'en tirer. Je ferme la porte et nous nous asseyons presque courtoisement face à face. Le commissaire parle :

« Inutile d'aller plus loin pour aujourd'hui. Promettez-moi

que vos amis n'écriront rien sur ce qui s'est passé ici, et l'incident sera clos. »

Je vais dans l'autre pièce, et Nadine et Loomis me donnent leur accord : « Nous, on passait simplement comme ça », dit Nadine, tandis que Loomis vérifie sa caméra pour s'assurer qu'on ne la lui a pas cassée.

Les journalistes se retirent en bon ordre, puis Couvignou et ses hommes s'en vont à leur tour, l'air mauvais. Match nul, donc, mais la revanche du commissaire sera terrible, il faut s'attendre au pire.

Tout cela renforce ma conviction que ma carrière d'éditeur est terminée à Paris, que je devrais plier bagage et recommencer ma vie à New York. Avec ou sans Barney.

Oui, mais...

Nos relations avaient curieusement évolué depuis que Barney avait fait la connaissance de mon ancienne inspiratrice, Liliane Duhème. L'illustratrice de *Zazie* s'était laissée séduire par l'offre d'un voyage à New York et — qui sait ? — par le mirage d'un mariage américain. Leur liaison me paraissait étrange, mais elle créait une sorte de lien supplémentaire entre nous, quasiment consanguin, assez dans le genre des mariages entre familles de mafiosi... Barney profitait de la circonstance pour renouveler l'invitation qu'il m'avait déjà faite de lui rendre visite à New York.

Michèle venait de rentrer à Paris. Au traumatisme causé par son départ succédait une joie sans mélange : nous étions de nouveau les meilleurs amis du monde, les meilleurs amants de l'univers, les complices les plus affranchis ! Je ne lui posai aucune question sur son séjour au Liban, ce qui sembla la décevoir.

Son retour me donnait en tout cas la possibilité d'entreprendre enfin mon premier voyage transatlantique. J'y tenais d'autant plus qu'une galerie, The Contemporaries, sur Madison Avenue, organisait un *one man show* de mon superlatif compagnon Enrico Pontremoli, jusque-là boudé par les galeries parisiennes. Rico, mon plus-que-frère, restait engagé — de façon irréversible — dans cette voie dure et cruelle, mais parée

de tous les rêves : la peinture. De par sa nature militante et inflexible, l'art était devenu pour lui une question de vie ou de mort. Ce n'était pas une affaire d'argent, ou de succès mondain, mais plutôt une nécessité inéluctable, biologique, l'unique forme de communication entre lui et le monde, le jeu dont dépendait sa vie. Il était obsédé, fou à lier, et le plus charmant ami qu'on puisse imaginer.

Pendant notre séjour à New York, Sylvie et Michèle s'occuperaient de La Grande Séverine, Miriam et Guittou d'Olympia, et la Brigade Mondaine se morfondrait en attendant que je rentre. Un certain Henry Popkin, universitaire américain, était venu m'interviewer pour le supplément littéraire du *New York Times*, et j'étais sûr qu'un bel article de deux pages paraîtrait dès que je poserais mon pied à New York : ce coup publicitaire justifiait à lui seul mon voyage.

Le vol pour New York partait d'Orly au crépuscule. En toile de fond nous eûmes droit à un coucher de soleil royal, une apothéose d'ors et de pourpres qui fit dire à Rico, d'un ton modeste : « vraiment, c'est trop d'honneur ».

Ce que nous ne savions pas encore c'est que, la vitesse de l'avion annulant en partie le décalage horaire, ce coucher de soleil allait se prolonger au-dessus de l'océan. Pas besoin de mescaline pour apprécier le paysage céleste ! Au bout de la première demi-heure de voyage, l'hallucination vous embrasait, ne vous lâchait plus : l'avion ne toucherait plus jamais terre, on était largués à jamais vers l'infini... Un infini de pure beauté... Des formes presque dépouillées de matière, qui n'étaient que nuances, dégradés, zones lumineuses qui dominaient d'immenses puits de néant... Le scintillement lointain d'une armada extra-terrestre... Soudain un spectacle de jugement dernier, des grandes orgues de nuages, des apparitions miraculeuses, d'immenses formations vaporeuses au-dessus de la ligne d'horizon, des voiles enflammées, des visions incandescentes qui nous cernent de toutes parts... Puis la nuit.

Le marchand de tableaux d'Enrico était à l'aéroport pour nous accueillir : c'était un jeune homme à cheveux blancs, visiblement très astucieux. Barney était venu lui aussi. Le trajet

vers la ville qu'on découvre d'abord comme une forme allongée dans la nuit, ligne brisée étincelante au-dessus d'une rivière noire comme le Styx, est somptueux et sordide. Barney m'avertit qu'à New York tout tombe en morceaux, « this city is fucked up », on peut s'attendre à tout — et il vaut mieux ne pas avoir trop d'argent sur soi, mais un peu quand même, car si les voleurs ne trouvent rien, ils se fâchent et vous laissent sur le carreau... Charmante perspective !

Je m'aperçus très vite que New York n'était pas qu'une ville de forçats évadés, le luxe voisinait avec l'ordure, et le dîner fastueux qui nous réunit un peu plus tard dans un restaurant pseudo-français nous en apporta la preuve. Liliane était là, tout émue de revoir ses vieux copains, dont un ex-fiancé... Sa présence était particulièrement insolite. J'étais à peine surpris de la retrouver en quête du Prince Charmant, même si cela nous ramenait loin en arrière, mais découvrir Barney dans le rôle que j'avais joué autrefois dépassait mon entendement... Après mes auteurs, étais-je censé lui faire cadeau de mes souvenirs ?

Iris Owens, avait réintégré sa ville, qui, s'était mariée avec un personnage qu'elle décrivait comme un prince, non pas charmant, mais persan : Farman Farmaian était en effet un aristocrate iranien, un petit type sec, fin, plein de fantaisie, et sûrement un excellent compagnon. Chez eux, je rencontrais les Epstein, Barbara et Jason, qui avaient joué, au moment crucial de l'histoire de *Lolita*, un rôle important : deux ans auparavant, c'est Jason qui avait lancé *Anchor Review* pour le compte de Doubleday, et il avait consacré le premier numéro, du début jusqu'à la fin, à *Lolita* et à son auteur.

Jason et Barbara me traitaient avec une sorte de déférence polie, comme si j'étais un vieil universitaire chargé de gloire. Et pourtant qu'étais-je d'autre que le cancre quintessentiel du Collège de Meaux ?

J'aurais dû être mieux préparé à cette tendance de l'esprit américain, qui a besoin de personnaliser les mouvements d'idées. J'avais du mal à définir le comportement qu'on attendait de moi.

Je reçus un coup de fil me demandant de passer au *New York Times*, car il fallait me faire photographier : l'article de Henry

Popkin était sous presse. Le déploiement de moyens et de personnel pour prendre un simple cliché me laissa bouche bée. Le maître photographe et ses assistants consacrèrent des heures à des rituels mystérieux, dont le but était d'américaniser mon image incontestable de Français, François, Francien, afin que des rotatives « made in USA » acceptassent de la reproduire. Je contemplai, médusé, le résultat de cette alchimie transformatrice qui avait fait de moi un concombre surgelé, lequel n'en portait pas moins sur le monde un regard à la fois vide et confiant : voici le « Girodius Américanus créé par nos laboratoires... »

Ensuite déjeuner-interview avec Israël Shenker, un autre reporter du *New York Times* que j'avais bien connu à Paris, et qui lui aussi avait quitté la France.

Le lendemain je rendis visite à Alex Trocchi, encore un transfuge de la Rive Gauche, qu'il avait délaissée pour Greenwich Village. Il avait épousé une jeune Anglaise très jolie et très saine, Lynn, à qui il avait fait un fils — un robuste bébé d'un an —, qu'il initiait progressivement à l'usage de la came.

Scène de famille émouvante dans le vaste loft, fort plaisant, où ils habitent. Alex a oublié notre rendez-vous, il est parti à la recherche de son dealer. Lynn m'explique gentiment la chose, de son air ingénue, pour me faire patienter.

Enfin le maître rentre, plus sardonique et truculent que jamais, retire sa veste, roule sa manche de chemise, sort sa seringue et, assis sur le canapé à côté de sa femme, la lui tend en même temps que le tube de caoutchouc qui leur sert de garrot. J'enregistre le touchant dialogue de ce couple éminemment courtois :

« Here you are, darling, you go first », dit Alex.

« Oh no, Alex dear, go ahead, I can wait... »

Tandis que le bambin tout nu, qui trottine déjà avec beaucoup de célérité, vide un verre de bière que quelqu'un a abandonné sur une table basse... Lynn couve son gamin d'un regard amoureux, et elle m'explique :

« He is so funny — he loves beer, that little one, it probably tastes better than mother's milk. »

Alex ayant terminé son opération, s'aperçoit soudain de ma

présence. Il se lève, m'embrasse, et me dit combien il est heureux de ma visite, comme c'est bon de recevoir un vrai parisien dans cette ville perdue. Son visage tendu et fatigué s'est métamorphosé en quelques secondes, il en émane une sorte de force triomphale, une ironie satanique, une gentillesse protectrice et désabusée... enfin, un mélange kaléidoscopique de ces trois choses. Quant à Lynn, ce qui domine chez elle, c'est l'éclat d'une beauté jeune et pure : c'est elle-même telle que je l'ai d'abord vue, mais subtilement transformée, ravissante. Ces deux êtres sont sans doute en train de se tuer, mais la mort misérable et glorieuse qu'ils ont choisie m'apparaît comme un choix entièrement respectable et justifié.

Il était temps de les abandonner à leur apothéose, et de sauter dans un taxi pour rejoindre Rico au vernissage de son exposition *uptown*.

Il n'y a rien à dire sur les taxis jaunes, ferraillants et démantibulés, de New York qui n'aït été mieux dit que je ne saurais le faire. Mais sans doute n'a-t-on pas encore étudié avec suffisamment de soin l'influence culturelle de cette fière corporation sur l'esprit new-yorkais. Ce talent pour la caricature verbale incisive, pour la dérision réductrice, pour le compliment inversé... Les chauffeurs viennent de tous les coins de la planète, Asie, Europe, Afrique, peut-être même des îles Galapagos, mais dès qu'ils s'assoient sur la moleskine usée du tacot où ils passeront le reste de leur vie, leur culture d'origine se fond dans ce moule unique de l'esprit new-yorkais, dont ils deviennent instantanément les gardiens et les propagateurs. Leur nom et leur photo figurant sur une large carte rose affichée sur le tableau de bord, le passager en sait donc d'emblée plus sur son chauffeur que le chauffeur sur son client.

J'ai eu l'occasion d'engager bon nombre de conversations avec mes pilotes successifs depuis mon arrivée à New York, mais celui qui est en train de me conduire vers Madison Avenue semble voué au silence. C'est un très beau Noir, et sa nuque a une dignité parfaite : aussi ne suis-je pas surpris de lire son nom sur la carte rose : Exiled King... « Roi-En-Exil », en somme ! Il n'y a qu'à New York qu'on puisse se targuer, à juste titre, d'un aussi noble patronyme.

Rico à New York, se soumettant aux rites de la considération artistico-mondaine de sa première grande exposition... Avec sa gentillesse et sa distance habituelles, sa façon d'être très présent, et aussi, d'une certaine manière, parfaitement désengagé... Concret dans tout ce qu'il fait, et abstrait dans sa vision de la chose faite... Très oriental, au fond, un bouddha nihiliste de la plus belle eau... Un être aussi modeste que fier, sensible et passionné, dont le charme naturel touche tous ceux qui l'approchent, avec qui les concierges sont polies et les agents de police déférents... Un seigneur loyal et romanesque, qui ne peut concevoir l'amour qu'à travers l'amitié... Un homme qui, plus que tout autre, mérite cette appellation, autant par son audace virile que par son sens de l'honneur...

Il se trouve assez de gens à New York, si loin de son rivage, pour ressentir un peu de tout cela, et venir le lui témoigner. On achète ses toiles comme des talismans, et à son étonnement sincère, sur chaque cadre apparaît la pastille rouge fatidique, comme autant de rosettes de la Légion d'Honneur.

« C'est tragique », me confie-t-il. « Tout ce travail vendu ! Il va falloir recommencer. »

« Ne sois pas bête... Tu devrais plutôt t'occuper de ton marchand, il a l'air de se trouver mal. »

Un grand raout suit le vernissage, où l'on revoit les mêmes têtes, et bien d'autres. Rico est très embarrassé par ce succès qu'il juge excessif. Il n'est pas habitué, et moi non plus d'ailleurs, à ces manifestations passionnelles collectives propres à la jeune Amérique, car nous avons été élevés au son du ricanement parisien, aigre musique.

Ces quelques journées à New York se succèdent à une allure folle, de huit à douze rendez-vous par jour, cocktails, interviews, dîners, déjeuners, sans oublier les *breakfast meetings*. George Plimpton à son club, une interview pénible avec un type du *Village Voice* qui ignore que l'Europe existe, déjeuner avec Charles Rembar, l'avocat principal de Barney, qui ignore que moi aussi j'existe... Visite aux bureaux de Grove Press à University Place, qui n'est fait pas une place mais une simple rue, où je suis présenté à Fred Jordan, lequel s'occupe

plus particulièrement d'*Evergreen Review*, et où je retrouve Dick Seaver, importantissime, qui me traite avec une condescendance narquoise, comme si j'étais l'idiot du village en visite à la ville : les deux minutes qu'il m'octroie suffisent à corroborer mes soupçons concernant son rôle auprès de Barney... Mais il y a aussi la secrétaire de celui-ci, Judith Schmidt, avec qui j'échange depuis longtemps une correspondance serrée, et grâce à qui mes rapports avec Grove ont pu suivre un cours relativement facile, au moins au niveau de l'intendance. Cela me fait plaisir de rencontrer une personne franche et loyale dans une maison où tout le monde parle en regardant par la fenêtre... Ah, ce bizarre milieu de l'édition new-yorkaise, je le devine impitoyable et féroce !...

Maigre moisson pour un trop court voyage. J'ai à peine revu Liliane et ses amis, les Berenberg, le bon docteur Sam et Minos, sa gentille femme française... Je tente désespérément de m'entretenir avec Barney de nos affaires communes, de l'avenir, de Miller, de Burroughs, des divers projets qui pourraient faire partie de notre association future : impossible de placer un mot de tout cela, on vit dans l'immédiat, les tensions sont formidables, et Barney lui-même est dans un état de nerfs qui le rend inabordable.

Sur le plan touristique aussi, ce voyage aura été incomplet. J'ai entrevu le Frick Museum avec Liliane, le Metropolitan avec Rico, mais ni le Guggenheim, ni le Museum of Modern Art — et je n'ai fait que traverser Central Park en taxi. Enfin, la glace est brisée, je sais que je reviendrai, car cette ville pourrie et sensationnelle me convient à merveille.

Nous décidons, Rico et moi, juste avant notre départ, de faire l'escalade du Rockefeller Center pour contempler la ville d'en haut. Hélas, le temps est épouvantable, des bourrasques d'air glacé sèment la panique dans les rues rectilignes, des paquets de pluie s'abattent sur tout ce qui bouge. Il nous paraît assez miraculeux que l'accès de la terrasse panoramique ne soit pas fermé au public, et nous empruntons bravement l'ascenseur express. La porte s'ouvre sur un vestibule vitré, et nous constatons que nous sommes les seuls touristes ayant osé tenter l'aventure : les gardes eux-mêmes se sont réfugiés frileusement à l'intérieur. Courage, citoyens ! Il faut croire à la pesanteur,

s'accrocher au sol, s'arc-bouter contre les rafales, se plaquer contre les parois... Les paroles que nous échangeons en éclatant de rire se perdent dans le vacarme, le vent joue avec nous comme si nous étions des personnages découpés dans du chiffon. Cependant la température est presque tiède et, la pluie a pratiquement cessé de tomber, ce qui nous permet de découvrir la ville au milieu des lambeaux de brume qui cachent encore des quartiers entiers. Le fier navire de béton qu'on m'avait si souvent décrit affronte la tempête, invincible et apparemment éternel.

Une clameur sauvage retentit. Deux nains jaillissent d'on ne sait où, hurlant de joie et battant des mains, dansant dans le vent, trépignant comme des sauvages drogués, virevoltant, s'envolant presque sous la poussée de l'air. Puis ce sont des entrechats, des bonds prodigieux, chassés-battus, tout le répertoire. L'un d'eux tape dans la paume de l'autre, et ils partent aussitôt dans une course folle sur leurs petites jambes torse vers le parapet. Le perdant s'arc-boute contre la paroi, le gagnant grimpe sur ses épaules et, devenu géant, le dieu de la ville, il interpelle l'univers d'une voix de stentor... Et il se bat la poitrine, tel King Kong clamant son défi shakespearien, comme s'il était le dernier homme vivant avant la fin du monde.

Le tribunal avait rendu son verdict dans le procès d'Olympia Press contre les Editions du Seuil et Donleavy concernant la version française du *Ginger Man*, et dès mon retour à Paris j'étudiai le jugement.

Donleavy et Neville Armstrong avaient été jugés par défaut, ce qui affaiblissait un peu la portée de notre victoire technique contre le Seuil, mais, dans la mesure où ils avaient été cités à comparaître par la voie diplomatique et dans les conditions régulières, ils ne pourraient par la suite tirer argument de leur propre défaillance. Le résultat était néanmoins bien décevant, car mon avocat, le cher Emile-Jean Bomsel, avait omis de m'informer avant le procès que, si nous devions remporter la victoire, comme c'était le cas, ceux de mes adversaires résidant à l'étranger disposeraien d'un délai de *huit années* pour faire

appel. Sans doute cette disposition extravagante remontait-elle au temps des diligences, mais le fait était là : Donleavy avait huit ans devant lui pour exploiter toutes les ressources annexes qu'il tirait du *Ginger Man* sans me payer ma part. Cela représentait déjà beaucoup d'argent, plusieurs centaines de milliers de dollars en tout cas... Dans huit ans, qu'en resterait-il ? Donleavy avait consacré ses gains (ou plutôt nos gains) à l'achat d'une immense propriété en Irlande, pays où les résidents étrangers disposant de revenus importants étaient exonérés d'impôts... Il y vivait donc, à mes frais, sa vie de seigneur, et cela par la grâce de la justice française. Je fis part de mon profond écœurement à Emile-Jean qui m'écoutait sans rien dire, mal à l'aise.

Selon Durrell, les réserves d'Henry Miller à l'égard de Barney Rosset venaient du fait qu'il avait entendu dire que Grove n'avait jamais payé le moindre droit d'auteur à la veuve de D.H. Lawrence. Quand j'avais rapporté ce propos à Barney, il s'était mis dans l'état de rage incontrôlée que je ne connaissais que trop bien, et sa seule réponse avait été : « It's that fucking Pollinger. » Pollinger était l'agent littéraire représentant les intérêts de Lawrence et de Frieda, sa veuve, mais l'éruption de Barney ne répondait pas à la question posée.

Cette impossibilité absolue d'établir une communication valable avec Barney, un échange réel, était désormais une donnée irréversible de nos relations. Ce qui avait pu être interprété comme un déséquilibre accidentel dû à la tension et à la fatigue du voyage lors de nos rencontres à Paris, ou ailleurs en Europe, m'était apparu à New York, dans son cadre de vie habituel, comme sa vraie nature.

Il y avait chez lui deux aspects totalement contradictoires : d'une part un idéalisme gauchiste et libertaire qui inspirait, en particulier, son action contre la censure ; d'autre part une ambition dévorante et un égocentrisme effréné qui l'empêchaient de jouer honnêtement le rôle de pionnier de la libération morale et littéraire des Américains, auquel sa première pulsion, de toute évidence, le destinait. Mais je

connaissais assez d'éditeurs aux Etats-Unis pour savoir qu'il n'existant pas d'autre candidat pour ce rôle, hélas... Lors de nos premières rencontres, encore si récentes, je n'avais pas ressenti son côté maléfique aussi brutalement : Barney s'était donc considérablement perverti depuis. Sans doute s'était-il laissé griser par le goût du pouvoir, par ses premiers succès, et l'irruption de Dick Seaver dans son entourage immédiat n'avait pu que lui être nocive. L'effet énervant des amphétamines avait, de toute évidence, accéléré son évolution néfaste — et les déconvenues qu'il subissait chaque fois qu'il rencontrait une femme qui lui plaisait (et qu'il cherchait aussitôt à dominer et à réduire par tous les moyens possibles) le rendaient franchement sinistre.

Malgré tout, j'espérais que les choses s'arrangeraient. Barney était mon ami, mon allié, et je voulais me persuader qu'il ne s'agissait là que d'une crise passagère, « de croissance ». Comment aurais-je pu oublier que j'étais moi-même bien loin d'être irréprochable ?... Ah, si je parvenais à résoudre cette affaire-clé du *Tropic*, tout rentrerait dans l'ordre...

Pour ce qui était de *Naked Lunch*, la non-exécution du contrat par Grove me causait d'autant plus de soucis que Burroughs avait compté, pour survivre à Paris, sur ce paiement, et que sa situation financière commençait à devenir critique.

Je lui proposai un contrat pour une sorte de suite à *Naked Lunch* qu'il avait en tête, un volume, ou peut-être deux : je lui paierais une avance fractionnée dans le temps, un peu comme le salaire mensuel que je versais à mes auteurs de *dirty books*. Je me doutais bien que ces deux livres, qui avaient déjà leur titre, *The Soft Machine* et *The Ticket that Exploded*, seraient composés du matériel qu'il n'avait pu utiliser dans son premier ouvrage, et qu'il aurait mieux valu lui laisser le temps de créer quelque chose de totalement neuf, mais ces considérations ne le troublaient guère. J'étais subjugué par la personnalité de ce gentleman extra-terrestre. Bill était un ami impeccable et un pince-sans-rire à l'échelle cosmique.

Judith Schmidt, la secrétaire de Barney, avait décidé de passer ses vacances en Europe, et de venir « inspecter » ce qui se passait rue Saint-Séverin. Je la reçus le mieux possible, et je lui fis les honneurs de La Grande Séverine comme à une

personnalité de marque... Elle admirait la cave romane et, séduite par la piste de danse, elle esquissa quelques pas. Une idée bizarre me traversa l'esprit.

« Judith, tu danses le tango ? »

« *You bet*. Je peux passer une nuit entière à danser le tango. Si on avait de la musique... »

« Rien de plus simple, je vais mettre un disque. Ecoute, voilà, quand j'étais encore en culottes courtes, j'ai appris le tango avec ma tante, mais c'était une femme dragon qui me faisait très peur, et ça m'a traumatisé, je n'ai plus jamais dansé depuis... »

« Pauvre petit », me plaignit Judith.

« Si tu veux qu'on essaye, peut-être que ça guérira mon traumatisme ?... »

Nous nous lancâmes sur la piste dans un tourbillon éperdu.

« Ce n'est pas si mal », murmurait Judith en souriant. « Pas si mal... »

« Hmm hmm », dit une voix dans l'escalier. Je levai les yeux vers cette ombre familière, revêtue de la vieille gabardine, coiffée du vieux chapeau délavé, croyant rêver. Qu'est-ce que William Burroughs venait faire dans ma cave en cette fin d'après-midi ?

« Pardonnez-moi de, hmm, enfin, je vous ai interrompus. Désolé. Mais, Maurice, il faut que je te parle... Est-ce qu'on pourrait... »

« Attends un peu, j'ai oublié de faire les présentations. Judith, voici William Burroughs, le célèbre écrivain maudit. Bill, je te présente Judith Schmidt, elle est la secrétaire de Barney Rosset et... »

« Mais je vous ai interrompus... »

« Non, non, pas du tout », dit Judith, « ce n'était qu'un tango. Hello, William, I'm truly pleased to meet you. »

« Descends jusqu'en bas, William, tu peux parler devant Judith », dis-je. « Elle est de la maison, en quelque sorte. »

« It's as simple as that, Maurice, I've just been busted. »

L'histoire était simple, en effet, et stupéfiante. Ou, si l'on préfère, une histoire de stupéfiants toute simple... Au moins en apparence... La police, c'est-à-dire la Brigade Mondaine, toujours elle, avait fait irruption au Beat Hotel, rue Git-le-

Cœur, à la recherche de drogue. Or l'odeur de cannabis qui vous saisissait dès qu'on pénétrait dans cet hôtel pas comme les autres était si forte qu'elle suffisait à vous faire chavirer en quelques secondes, d'un seul coup. Ce parfum végétal bien connu, à la fois acre et parfumé, se répandait même dans la rue.

Les policiers arrivent, ne posent presque pas de questions au patron ni aux autres pensionnaires, rentrent dans la chambre de William, qui est en train d'écrire, vont droit au tiroir de sa table de travail, l'ouvrent, et en sortent une enveloppe bourrée de cannabis. On l'emmène à la Tour Pointue pour signer le constat, on épuche ses misérables papiers, qui heureusement sont à peu près en ordre. Mais, bien sûr, il n'a pas de visa de séjour sur son passeport, d'ailleurs personne n'en a... Comment tout cela va-t-il se terminer ? Expulsion ? Condamnation ? Si Bill demeure stoïque et très digne en racontant son histoire, il est évident qu'il se croit perdu... Judith assiste à ce déploiement folklorique sur fond policier avec la mine gourmande de la dame touriste qui a mis dans le mille. Toutes les nuances du drame contemporain, caractéristiques des affaires de drogue à la new-yorkaise, transposées dans notre douce France...

Je téléphone aussitôt à Emile-Jean et je lui explique ce qui vient d'arriver à Burroughs. Il sait tirer les ficelles, il a des amis et connaissances un peu partout... C'est en effet lui qui parviendra à désamorcer l'affaire, à la réduire graduellement à presque rien, et même à résoudre le problème du permis de séjour.

« Il n'en reste pas moins qu'à travers Burroughs, c'est vous qui êtes visé », m'avertit-il.

« Cela me semble évident », dis-je. « C'est un dur métier, l'édition... »

A l'English Bookshop j'avais retrouvé Marilyn Meeske, l'Américaine farfelue du Tournon et du Old Navy, l'écrivain-ermite de Biot... Nous étions devenus amis et elle collaborait à Olympia Press.

Ce fut Marilyn qui la première repéra, dans un restaurant à la mode, un couple hors du commun, « the doctors Phyllis and

Eberhard Kronhausen », immortels auteurs de *Pornography and Law*.

Leur livre mettait assez bien en valeur le caractère obsessionnel, psychopatique de la censure, mais, en dépit de la solennité du titre, il se composait principalement d'extraits d'œuvres interdites — un excellent truc pour en faire un best-seller à peu de frais. Lors de sa parution aux Etats-Unis, j'avais cru que les noms étaient fabriqués, comme ceux de mes auteurs, et la double signature, avec sa petite touche « scientifique », m'avait intrigué et séduit. Un couple de docteurs en pornographie... Je m'en étais voulu de ne pas avoir pensé le premier à une supercherie pareille !

Mais les Kronhausen existaient vraiment et, d'après Marilyn, tenaient beaucoup à me rencontrer.

« Ce sont des naïfs ; c'est cela qui fait leur force : ça les place au niveau du public. Oui, ils sont naïfs, malins, et très bien organisés. Tu devrais leur parler, tu es vraiment un peu trop snob, tu sais... Pour ces gens-là, tu es l'équivalent de Moïse sur le Sinaï pour le peuple élu. »

Bah, on verrait plus tard...

Un soleil radieux provoque une affluence peu ordinaire à la terrasse du Café de Flore où je suis installé avec quelques amis. Nous sommes si détendus que Mason Hoffenberg, co-auteur de l'immortelle *Candy*, est assis sur mes genoux comme une petite fille sur ceux de son papa, me faisant des mimiques et des caresses de circonstance. Je vois arriver un curieux couple de touristes, un grand type maigre avec une petite tête, à la démarche désarticulée, et une petite dame blonde à l'air efficace, l'un et l'autre bardés de courroies, sacoches, rolleiflex, tout l'équipement du parfait enquêteur.

« Voilà les Kronhausen ! », nous annonce Marilyn.

Stimulé par cette occasion extraordinaire, Mason en rajoute. Nos voisins font semblant de ne pas remarquer ses mamours, car ils ignorent le sens exact de cette scène étrange... Pour les Kronhausen, il n'en va pas de même ! Je les espionne du coin de l'œil : il est évident qu'ils m'ont reconnu. Ils sont figés sur le trottoir, médusés, tels des tigres qui se préparent à bondir sur la

proie offerte, et je devine leur pensée : ils l'ont, leur grand scoop ! *En réalité, Girodias est homosexuel... A flaming queen !* La main du D^r Eberhard se pose sur son rolleiflex, celle du D^r Phyllis l'empêche de donner suite : elle est beaucoup plus cool que lui, cela se voit, et elle craint un incident prématué. « Tu vois, Phyllis, ça valait la peine de dépenser tout cet argent pour venir à Paris... Pense à ce que nous aurions pu rater ! » « Peut-être pourrait-on en faire un livre ? », suggère Phyllis. « Une grande enquête sur un grand sujet ? »

Ce ne sont là que des supputations personnelles : quand on commence à être une célébrité, on a tendance à rêver à des choses absurdes...

La suite de l'histoire se déroule à la fin de l'après-midi du même jour, dans mon bar préféré, le Nuage. On y est encore tranquille — raison pour laquelle j'ai décidé d'y boire un verre avec une personne assez sensationnelle. Une personne du sexe féminin s'entend, et aucune équivoque sur ce point n'est permise. Sous l'œil indifférent du barman qui essuie ses verres, le flirt progresse à la façon d'une campagne napoléonienne, à un rythme foudroyant.

Qui vois-je entrer ?... Le couple doctoral, Phyllis et Eberhard, toujours à l'affût, la main crispée sur le rolleiflex, Laurel et Hardy de la sexologie moderne...

Que leur reste-t-il de leur scoop ? Un désaveu aussi cinglant, de quoi vous tirer des larmes ! Ils reculent précipitamment, j'imagine qu'ils ont l'intention de rentrer vite à leur hôtel et d'éclater en sanglots... C'eût été vraiment trop beau !...

Michèle a repris ses fonctions à La Grande Séverine, nos rapports personnels sont au beau fixe, souples et libres, et vers la mi-août nous envisageons de prendre de courtes vacances : je la supplie de renoncer à la Grèce, une fois de plus, car je veux rester à portée du téléphone, pas trop loin de Paris, afin de pouvoir rentrer en quelques heures en cas d'urgence. Elle s'y résigne et, finalement, nous achetons des billets pour Nice, départ le 26 août, la Côte, la Haute-Provence, on trouvera une voiture, on se débrouillera... Ses bagages bouclés, Michèle me

rejoint boulevard du Montparnasse la veille du départ, et nous nous endormons dans l'allégresse.

Ce n'est pas le réveille-matin qui nous sort de notre sommeil, c'est un coup de téléphone de Sylvie : « Dépêche-toi, viens vite, La Grande Séverine est en feu, les pompiers sont là, saute dans un taxi, je t'attends dans la rue en face. Vite. »

Abasourdi, je répète la nouvelle à Michèle, qui, pour la première fois depuis que je la connais, éclate en sanglots ; mais j'ai d'autres soucis, j'enfile un pantalon, une chemise, des chaussures, et je saute dans un taxi. Le quartier Saint-Séverin est bloqué par les voitures des pompiers, la population est descendue « pour voir », et c'est à grand peine que je me fraye un chemin à travers la foule.

« Tout le quartier aurait pu flamber », me dit Sylvie. « Les pompiers sont arrivés très rapidement, ils ont jeté là-dessus des tonnes d'eau, et en un quart d'heure c'était fini... Ta pauvre maison, Maurice... »

Les pompiers nous laissent entrer, et j'essaye d'absorber le choc par petits coups, mais c'est difficile à avaler, même au ralenti. Etrangement, le bar aux céramiques, le chef-d'œuvre de Michèle, n'a que peu souffert, et j'apprends que le feu ne s'est pas propagé aux caves. Le rez-de-chaussée, lui, a été ravagé de fond en comble. Idem pour la plupart des bureaux d'Olympia Press au premier étage, dont le mien et celui de Miriam, qui arrive, accompagnée par Jean-Pierre, à ce moment précis. Je n'entends pas les mots qu'ils m'adressent, les choses se passent ailleurs, dans un autre univers, hors du monde de la parole, mais je suis certain, en tout cas, de leur gentillesse, de leur amitié.

Les perruches sont mortes dans leur cage, rôties, carbonisées, et Coco, le maître perroquet. Les pompiers sortent dans la rue les derniers morceaux de meubles encore fumants : ils brisent à coups de hache ce qu'ils avaient d'abord noyé sous des trombes d'eau. Les décombres puants s'accumulent sur le trottoir. Apparemment personne ne connaît la cause de l'incendie, qui s'est déclaré peu avant huit heures, alors que la maison était vide. Les pompiers ne semblent pas croire à l'hypothèse d'un geste criminel.

Je préférerais me réfugier dans le silence, mais c'est

évidemment impossible, je dois parler à la police, calmer les voisins qui font du scandale : « Ah, cette fois-ci, on va tout casser ! », vocifère un gros bonhomme, qui n'a peut-être pas remarqué que c'est déjà fait... Puis arrivent ceux qui viennent de perdre leur travail, les malheureux employés de la Séverine : les gens défilent devant moi comme si j'étais un cercueil ouvert avec un pauvre défunt à l'intérieur.

L'agent d'assurances se pointe en même temps que Michèle et que Marcos, le contremaître espagnol responsable des travaux. Il nous apprend que, étant assurés au minimum, l'indemnisation sera symbolique. Après son départ, Michèle me demande quelles sont mes intentions. Elle voudrait que je me montre réaliste, que je comprenne que cet incendie me soulage d'un trop lourd fardeau. Evidemment, poursuit-elle, c'est une énorme perte, une immense déception pour moi, pour elle-même, pour Sylvie, pour tous ceux qui travaillent avec nous, mais il faut l'accepter...

« Pas moi », dis-je. « Au contraire, c'est un coup de publicité formidable. Marcos, dans combien de temps peut-on rouvrir le bar et la cave, et camoufler le reste ? »

Les yeux de Marcos brillent très fort, c'est un enthousiaste, l'homme des gageures. « Trois semaines », répondit-il.

« Eh bien, voilà ! Dans trois semaines, réouverture en fanfare. »

« Sans moi », déclare Michèle. « Si tu veux faire une pareille folie, c'est à toi de t'en occuper. Tu te débrouilles, moi je m'en vais. »

« Michèle ! »

« Adieu. »

Elle est déjà partie.

Marcos me tape dans le dos. « Alors, patron, c'est d'accord, on commence demain ? Elle sera là pour l'ouverture, Michèle, ne t'en fais pas. On commence à connaître les femmes, hein, *poverino*. »

La décision prise après l'incendie, alors que j'étais en état de choc, incapable de penser, de prévoir, d'analyser clairement la situation, était en contradiction absolue avec l'autre choix que

j'avais fait, de façon plus diffuse, moins avouée, lors de mon voyage à New York, de lier mon destin à celui des Etats-Unis, puisque mon instinct m'avait poussé vers ce pays en faisant de moi un éditeur américain. Cependant, je me gardai bien de trancher, ayant pris l'habitude de me laisser porter par les événements.

Nous avions rompu, Michèle et moi, et il nous parut normal de célébrer notre divorce par un week-end en amoureux, une dizaine de jours seulement après l'incendie. La Grande Séverine, ce projet vaste et flou qui était passé insensiblement du stade de bistrot à celui d'une entreprise grandiose, que nous avions rêvée et créée ensemble — et qui était comme un enfant mort-né qu'on tente de ressusciter —, qui en était le père, qui en était la mère ? Nous en étions l'un et l'autre père-mère, en fait, et cette rivalité essentielle nous amenait au divorce. L'aventure avait révélé chez Michèle un don naturel de création qu'elle allait développer de façon autonome, se vouant au dessin, à la sculpture, à l'architecture. Moi, qui n'avais pas réussi à fonder une famille, j'allais réinvestir mon énergie dans la création d'un night-club... Le divorce avec Michèle s'avérait aussi nécessaire que douloureux et, pour rendre les choses encore plus difficiles, nous y ajoutions toutes les fleurs de l'amour...

Ma sœur Sylvie souffrait beaucoup de cette séparation, car l'exemple et l'amitié de Michèle l'avaient beaucoup aidée à reprendre goût à la vie. Par ailleurs, elle serait désormais obligée d'assumer des responsabilités plus lourdes, ce qui ne lui plaisait guère. Mais, sa culture franco-argentine donnant l'autorité au mâle de la famille, c'était incontestablement moi le patron, et elle se mit en devoir de combler de son mieux le trou laissé par le départ de notre amie. Elle avait à ses côtés une autre forte personnalité, Mademoiselle Lévéque, une comptable suractive et un peu exaltée qui avait pris son rôle à cœur, et Marcos, le prodigieux Marcos, à qui ma folle entreprise fournissait l'occasion de répondre à tous les défis.

Grâce à lui nous avions réussi à rouvrir trois semaines après le sinistre, et j'étais en train de gagner mon pari absurde. L'incendie avait soudain sorti le nom de La Grande Séverine du néant, et les notions de drame, de violence, peut-être de crime,

combinées avec le souvenir diffus de mes multiples procès, formaient un mélange idéal pour mettre en marche le mécanisme de la notoriété. « Ah oui, la boîte de Girodias a grillé, ce n'est pas étonnant. » Du coup, nous nous trouvions débordés par la foule des clients qui se bousculaient au bar. Il est vrai que le rez-de-chaussée restait fermé, ce qui réduisait de moitié la capacité de la maison, mais nous étions parvenus à bourrer les caves d'une centaine de dîneurs enthousiastes, qui s'extasiaient d'être ainsi empilés les uns sur les autres.

Les palissades décorées d'affiches 1900 dissimulant les affreux dégâts attiraient les curieux, qui en approchaient le nez et s'exclamaient : « Oh la la, ça sent le brûlé ! », puis s'esclaffaient, comme si c'était là un mot d'esprit, le langage chiffré de ceux qu'on ne trompe pas.

Or cette soudaine affluence, en confortant mon intuition première, avait décuplé mon ambition : il fallait agrandir la maison, déjà vaste, pour y recevoir des foules considérables. Cela impliquait de démultiplier les centres d'intérêt, les décors, les attractions. Les bureaux d'Olympia au premier étage, qui avaient brûlé, furent reconstitués au troisième, et on transforma l'espace ainsi libéré en salon Louis XVI. Pourquoi Louis XVI ? Oh, peut-être à cause de la forme des fenêtres... C'était en tout cas une belle réussite.

Le jardin d'hiver allait être amélioré, et comme les caves avaient suscité un vrai engouement, je me désolais de ne disposer que de deux salles. J'avais en tête l'image d'une troisième salle qui serait située dans le prolongement des deux autres, juste en dessous du jardin d'hiver, alors qu'il n'y avait là pour l'instant que de la terre compacte. Je demandai à Marcos de réfléchir à ce problème.

« Tu comprends », lui dis-je. « Il y a ces deux caves voûtées qui se suivent, et comme il y a des caves partout dans le quartier, et parfois jusqu'à trois étages en profondeur, je ne comprends pas pourquoi nos caves s'arrêtent là, devant ce mur, pourquoi il n'y en a pas une autre derrière. »

« Elle a peut-être été comblée », répondit Marcos. « Ces deux caves-ci étaient remplies de terre au début, hein ? Eh bien, patron, il n'y a qu'à y aller voir. On peut défaire une partie du mur, on verra ce qu'il y a derrière. Peut-être une salle

de restaurant tout installée ?... »

Ce qui était merveilleux dans ces échanges, c'est que nous étions aussi fous l'un que l'autre, Marcos et moi. Comme il n'y avait pas d'architecte, ni même d'entrepreneur, pour nous surveiller, nous avions toute licence de fantasmer à perte de vue. Marcos ne s'était jamais autant amusé de sa vie, et moi non plus. Les trois ou quatre Espagnols, habiles et actifs, qui travaillaient avec Marcos étaient, eux aussi, des enthousiastes et des têtes brûlées.

Une paroi artificielle fut montée le long du mur mystérieux, au fond de la plus grande des deux caves, de façon à pouvoir entreprendre les travaux sans être contraints de fermer la salle au public.

« Alors, patron, on y va, oui ou non ? », m'interroge Marcos.

« Bien sûr qu'on y va, Marcos, tu as peur ? »

Marcos me jette un coup d'œil foudroyant : « Moi, peur ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

Il faut ménager l'orgueil de Marcos, taureau de combat qui ne supporte pas les banderilles verbales, mais cela ne veut pas dire qu'il manque d'humour ou d'imagination !

On commença par faire un premier sondage en descellant quelques grosses pierres à mi-hauteur, avec l'espoir de trouver une autre salle voûtée, prolongement de celle dans laquelle nous nous trouvions. Pourquoi pas ? Au Moyen Age les gens vivaient beaucoup sous terre, dans les villes, et dans le quartier Saint-Séverin on pourrait presque reconstituer sous la cité visible une cité souterraine, tout aussi étendue.

Marcos gratta prudemment la terre compacte à l'intérieur de la brèche, et il en sortit... un crâne humain, puis quelques ossements en désordre. Nous étions ébahis, c'était sinistre et grandiose : cette tête de mort aux yeux vides semblait m'adresser un défi peu ordinaire... Que faire ? Ou trouver quelque indication concernant un charnier situé à cet endroit ?

Je me souvins d'un petit livre que Joris-Karl Huysmans avait consacré à l'histoire de ce quartier au Moyen Age, et je le retrouvai à la bibliothèque Saint-Geneviève. Passionnant ! L'auteur expliquait fort bien comment le problème d'espace avait constamment dominé le développement des villes médié-

vales, dont le premier souci était de se défendre contre les attaques extérieures derrière d'épaisses murailles, ce qui obligeait leurs populations à vivre de plus en plus à l'étroit, au fur et à mesure de leur progression numérique. Les morts devant obligatoirement être inhumés en terre consacrée, pour ne pas perdre leur place au Paradis, cela posait un problème sérieux. Et quand la ville était bâtie sur une île, comme Lutèce l'avait été sur l'Île de la Cité, première version du Paris moderne, le problème devenait grave.

L'Eglise Saint-Séverin avait su tirer parti de sa position stratégique. Construite hors de l'Île, sur la rive gauche, elle ne jouissait pas de la protection des murailles, mais, en revanche, pouvait recevoir les cadavres et assurer leur inhumation en terre chrétienne à un tarif qu'on imagine fort cher. Les charettes de la mort traversaient donc quotidiennement le pont, et les prêtres de Saint-Séverin, en entrepreneurs avisés, s'occupaient du reste. Les pauvres étaient brûlés dans des fours clandestins tandis que les riches bénéficiaient des charmes de la liturgie, puis de la mise en terre rituelle : à vrai dire, ils étaient empilés les uns sur les autres en couches serrées, comme des sardines dans une boîte... Nous étions tombés sur un charnier aristocratique des temps anciens, l'emplacement de nos caves se trouvant exactement en face du cloître et de l'Eglise Saint-Séverin.

J'expliquai tout cela à Marcos et à ses hommes, ajoutant que c'était à eux de décider de creuser, ou de ne pas creuser. J'assumai pour ma part la totale responsabilité de cette opération illégale et clandestine, puisque réalisée sans autorisation de la ville, et sans l'intervention d'un architecte. C'était là, de toute évidence, une folie complète, mais l'histoire de La Grande Séverine avait été un défi continual au bon sens depuis le début.

« Dis-donc, patron », demanda Pepito, le benjamin de la bande. « Tu dis que les macchabées qu'on enterrait ici au Moyen Age étaient des seigneurs et des gens riches ? Alors on devrait découvrir des couronnes en or, des bijoux, des pièces... »

Je regardai Marcos. J'étais prêt à jurer que des businessmen aussi avisés que ces prêtres de Saint-Séverin entre, disons, le x^e

et le XII^e siècle, n'auraient jamais laissé passer le moindre anneau en or, la plus insignifiante fibule, et que les corps refroidis livrés à leurs soins étaient dépouillés de toute trace de leurs biens terrestres avant d'être abandonnés à leur nouvelle carrière dans l'au-delà... Mais il ne fallait pas donner une telle explication à l'équipe de surdoués dont tout dépendait : il était indispensable, au contraire, de conforter leurs illusions afin de parvenir rapidement au terme de ce programme d'agrandissement souterrain accéléré. Ce n'était pas très honnête, bien sûr, mais mon rêve à moi valait bien le leur.

Les restes macabres commençaient à traîner un peu partout, les cuisiniers et le personnel s'en servaient pour se faire des farces, et il fallut sévir : j'ordonnai sur le ton le plus sévère que tous les ossements soient restitués à la direction, et je les plaçai sous la responsabilité de Marcos. Un jour, peut-être, je les remettrais à un musée archéologique, s'il s'en trouvait un que cela pût intéresser...

Par ailleurs, il me semblait plus prudent de ne pas laisser mes squelettes se promener n'importe où, étant donné mes rapports avec la police. Nous vivions dangereusement, et cela surtout parce que nos excavations nous avaient amenés jusque sous les fondations des murs mitoyens, et qu'il avait fallu construire de nouvelles fondations en dessous de celles de nos voisins, afin de les consolider.

Les voisins, eux, étaient par définition hostiles à notre entreprise. Ils appartenaient, dans leur grande majorité, au prolétariat urbain, et une chose aussi gratuite que La Grande Séverine, nocturne et, de surcroît, vraisemblablement dépravée — ces gens du monde qui venaient les narguer dans leur petite rue vieillotte et provinciale avec leurs Rolls et leurs visons —, une chose aussi folle leur était insupportable. Nous étions donc entourés de braves gens aigris qui avaient juré notre perte...

Il fallait préserver à tout prix le secret de nos travaux souterrains. Notre besogne se poursuivait la nuit, après le départ des derniers clients, et juste avant l'aube on chargeait un camion de terre et de décombres, car il fallait éliminer toute trace de nos activités avant le réveil des voisins. Curieuse

aventure, en vérité ! Le progrès de l'entreprise se mesurait au nombre de caisses d'ossements qui continuaient de s'empiler.

L'Amérique s'ouvrait aux grands auteurs d'*Olympia Press*, les Nabokov et les Miller, et les petits auteurs en concevaient un dépit grandissant. Mason Hoffenberg ne comprenait pas pourquoi *Candy* n'avait pas encore bénéficié du destin de *Lolita*, et son impatience le rendait méchant.

Il estimait qu'au lieu de faire le joli cœur dans mon cabaret de luxe, je devais, toutes affaires cessantes, m'occuper de ce problème. De *son* problème. J'avais beau y penser, je ne trouvais pas de solution. Barney méprisait le livre, que je lui avais fait lire, parce qu'il n'était pas de la grande littérature : or c'est précisément parce qu'il visait une clientèle moins sophistiquée que *Lolita*, et que son style comme son thème étaient 100 % américains, qu'il avait toutes les raisons de remporter un succès massif aux Etats-Unis.

Mais, s'agissant d'un livre scandaleux, sans être vraiment pornographique, je ne voyais guère que Barney capable de le lancer en Amérique... et Barney ne se décidait pas ! Cette situation stagnante provoquait de terribles démangeaisons chez Mason. Le précédent désormais célèbre du *Ginger Man* contribuait aussi à aggraver son sentiment de frustration : il était donc possible à un auteur de rompre unilatéralement un contrat, et de revendre ailleurs ses droits, tout en se dispensant de partager avec l'éditeur original ! Mais, comparé à Donleavy, Mason n'était qu'un naïf, et il le savait : il souffrait, en somme, de son incapacité à me jouer un mauvais tour...

Il avait pris la bizarre habitude de se planter sur le trottoir en face de La Grande Séverine, la nuit, et d'observer les allées et venues pendant des heures. Un soir il entra dans le bar et s'assit à côté de moi. Je lui demandai poliment ce qu'il voulait boire, et il me répondit en bougonnant : « Rien. Prête-moi ton stylo ». Je sortis mon stylo, le lui tendis, et m'éloignai un instant pour parler à de nouveaux arrivants. Lorsque je regardai à nouveau dans sa direction, je constatai qu'il avait disparu.

« Ça alors ! Alain, l'avez-vous vu partir, mon copain ? », demandai-je au barman.

« Oui, il a mis votre stylo dans sa poche, et il a filé... C'était bien votre stylo, hein ? Il est trop tard pour courir après. »

Sacré Mason ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire de stylo ? Du vaudou ? Ah, l'imbécile ! Me voler mon stylo à contrats, la veille de mon départ pour la Foire de Francfort !... Cela voulait sûrement dire quelque chose, mais quoi ?

Tous les éditeurs de *Lolita*, à l'exception de Walter Minton, organisèrent un grand dîner en mon honneur, pendant la Foire, pour me remercier d'avoir participé à leur enrichissement. C'était très gentil à eux... Accompagné de Miriam, ma plus séduisante collaboratrice, je me rendis au Schloss Hotel de Bad Homburg pour cette fête amicale dédiée à Lolita.

Le pouvoir de la nymphette avait été comme une vague de fond révolutionnaire emportant tout sur son passage. Son charme puéril avait démolì les vieilles barrières rouillées de l'orthodoxie puritaine en Amérique, et en Angleterre même, grâce à son lancement réussi, à Londres, par Weidenfeld & Nicolson (bien que l'affaire eût coûté à Nigel Nicolson son siège aux Communes)... A la fin de la soirée, Heinrich Rowohlt se leva pour m'adresser un discours facétieux plein de compliments truqués, s'achevant par ces mots : « Nous ne te demandons qu'une chose, nous autres tes amis, et ce n'est pas de nous faire un discours aussi ennuyeux que le mien : dis-nous simplement quel sera notre prochain best-seller ? *Comment s'appelle-t-elle* ? »

Je me levai, remerciai brièvement mes hôtes, et donnai la réponse demandée : « Le nom de la personne, c'est *Candy*. »

Clameur générale : « Tu m'envoies le livre demain par exprès, n'oublie pas ! », « *Candy*, c'est le titre, ou quoi ? Qui est l'auteur ? », « Est-ce que tu as déjà vendu les droits de

traduction ? », « Et pour le cinéma, où en es-tu ? », etc., etc.

Je suis si heureux de mon coup qu'au retour je conduis la Mercédès de louage un peu n'importe comment. Résultat : nous nous retrouvons au fond d'un large fossé creusé à même la chaussée de l'une des avenues principales de Francfort. Nous sommes tous trois indemnes, Miriam, la voiture et moi, mais le lendemain je me réveille avec une douleur suraiguë. J'ai une côte luxée, je rate le dernier jour de la Foire — ma dernière occasion de revoir Minton. Je n'aurais pas dû la laisser passer, cette dernière chance...

Dès mon retour en France j'apprends que Minton vient de signer un contrat, insolemment illégal, portant sur les droits américains de *Candy*, avec Terry et Mason, alors que ces droits appartiennent à ma société... *Un contrat signé un ou deux jours plus tôt, sans doute à Paris même !*

Le souvenir du stylo si prestement subtilisé par Mason avant mon voyage en Allemagne me revient en mémoire : il estimait avoir besoin de mon stylo, le scélérat, pour signer sa trahison ! Je reconnaissais là le genre d'humour noir qu'appréhendait Donleavy, ce qui prouvait que le sinistre exemple du *Ginger Man* était en train de faire école. Je reconnaissais aussi la manière, un mélange de désinvolture étudiée et de goût maniaque pour le crime parfait, caractéristique de la méthode Donleavy. Mais, en réfléchissant plus avant aux circonstances de cette nouvelle affaire, je compris assez vite que Terry et Mason étaient eux-mêmes les dindons de leur farce.

Lorsque j'avais fondé Olympia Press en 1953, le problème du copyright américain n'avait aucune importance aux yeux de mes auteurs, car aucun n'imaginait que la censure disparaîtrait un jour aux Etats-Unis, au moins de leur vivant. Rares étaient ceux qui, tel Henry Miller, avaient assumé le risque d'être édités sous leur nom ; les autres, surtout ceux qui résidaient en France, n'avaient qu'une idée en tête : se protéger contre les dangers que les tribunaux français, et accessoirement ceux de leur pays, représentaient pour eux.

Vladimir Nabokov n'avait-il pas exigé la publication de *Lolita* sous un pseudonyme, afin d'éviter que des poursuites ne pussent être engagées contre lui pour « obscénité » par la

justice française, car elles auraient sûrement mis fin à sa carrière universitaire aux Etats-Unis ? J'avais eu bien du mal à le faire renoncer à cette vision des choses. S'il s'était obstiné à se cacher derrière un pseudonyme lors de la première édition de *Lolita* en France, en 1955, il aurait perdu tout droit au copyright américain trois ans plus tard, lorsque son livre avait été lancé aux Etats-Unis, et la célèbre nymphette serait devenue la proie des pirates du Nouveau Monde.

La jurisprudence pénalisait encore davantage les écrivains américains : en tant que citoyens des Etats-Unis, ils étaient soumis à une clause restrictive supplémentaire, la fameuse, l'incroyable Manufacturing Clause. Censée protéger les imprimeurs américains contre la concurrence étrangère, elle spécifiait que tout écrivain américain publié à l'étranger perdrat le droit à la protection du copyright dans son propre pays si l'ouvrage en question n'était pas réimprimé aux Etats-Unis dans un délai maximum de trois ans... De ce fait, les œuvres principales d'Henry Miller, par exemple, étaient dans le domaine public en Amérique, alors même qu'elles jouissaient de la protection du copyright international dans les autres pays ! On pouvait se demander si cette Manufacturing Clause n'avait pas été inventée, en réalité, non pas pour protéger les imprimeurs américains, mais pour empêcher les écrivains américains d'échapper à la censure hystérique de leurs compatriotes...

Il n'était pas moins vrai que la quasi-totalité de mes auteurs avaient choisi de se faire publier sous pseudonyme : non seulement je m'engageais envers eux à en préserver le secret, mais aussi à me présenter moi-même comme auteur du livre incriminé en cas de poursuites judiciaires devant les tribunaux français. La police et la justice savaient fort bien que je n'avais pas écrit la centaine de livres que j'avouais avoir commis, mais on me faisait payer par des condamnations aggravées la protection que je garantissais ainsi à mes auteurs. Telle était la loi de ma jungle : le caïd se faisait condamner à la place des malfrats... le monde à l'envers, quoi !

Ce système très primitif explique pourquoi mon accord avec ces auteurs anonymes ne prenait que rarement une forme écrite. Je leur payais en espèces (jamais de chèques !) une

somme forfaitaire pour le premier tirage, et je répétais ce paiement pour chaque réimpression. Cette somme représentait l'équivalent d'un droit d'auteur de 6 à 8 % calculé sur la totalité du tirage, en tenant compte de la déperdition entraînée par les saisies, les pertes et les vols, qui ne pouvait guère être comptabilisée.

Or, cinq ans plus tard, en 1958, le lancement réussi de *Lolita* en Amérique avait créé une situation tout à fait nouvelle.

Chacun de mes auteurs, même anonyme et clandestin, devenait un champion potentiel dans la grande course aux best-sellers. Beaucoup y croyaient, et pour certains l'espoir était justifié. Terry et Mason, par exemple, avaient raison sur un point : leur petit chef-d'œuvre d'humour voltaïrien, parfaite caricature des tics et des prétentions de « l'ère Greenwich Village », *Candy*, avait tout ce qu'il fallait pour faire un véritable malheur en Amérique : satire, sexe, provocation, et un titre d'une fraîcheur irrésistible.

Mais le danger de piratage était très réel. La seule protection contre ce danger était la loi sur le copyright, d'une complexité extraordinaire, sans doute à cause des difficultés éprouvées pour sauvegarder les droits du créateur dans la grande bousculade que fut la révolution industrielle, quand foisonnaient les inventeurs, mais aussi les imitateurs, les pillards, les truqueurs, en un mot l'immense classe des pirates qui a joué un si grand rôle, d'ailleurs pas toujours négatif, dans l'effervescence économique du Nouveau Monde.

La loi était vétilleuse, tracassière et, par principe, elle donnait l'avantage au propriétaire sur le créateur — cela tout particulièrement dans le domaine de la création littéraire... L'éditeur pouvait « concevoir » un livre et le faire réaliser « à façon » par un écrivain, même excellent, en le rémunérant par une somme forfaitaire : en cas de succès dû essentiellement au talent de l'auteur, ce dernier n'avait droit à rien de plus que son forfait. Le créateur devenait ainsi une sorte de journalier, ce qu'on appelait un « writer for hire » dans le langage même de la loi, assimilant l'auteur d'un livre à celui d'un scénario. Dans une situation pareille, cela va sans dire, le copyright était enregistré au nom de l'éditeur, et non à celui de l'écrivain.

Les romans que mes auteurs américains anonymes avaient

écrits pour Olympia ne pouvaient donc être protégés contre les pirates, lors d'une réimpression aux Etats-Unis, qu'à la condition d'être cédés non par l'auteur lui-même, puisque il n'était pas le propriétaire légal de son œuvre, aussi géniale fût-elle, mais par l'éditeur qui l'avait engagé en tant que « writer for hire », c'est-à-dire, en l'occurrence, ma propre société.

Le recul de la censure aux Etats-Unis ouvrirait, certes, des perspectives merveilleuses aux deux auteurs de *Candy*, mais ils comprenaient mal que, pour en profiter, ils seraient forcés de passer par moi, et de se maintenir dans leur rôle dégradant de « writers for hire ». Walter Minton était intervenu et leur avait assuré qu'il n'y avait aucune raison de rester à la merci de l'infâme Girodias : ils devaient revendiquer leur rôle d'écrivains à part entière... L'exemple prestigieux de J.P. Donleavy fut sûrement évoqué, et pour leur prouver sa bonne foi, Walter proposa de leur acheter directement, sans passer par Olympia, les droits américains de *Candy*. Il accepta de signer un contrat avec un pourcentage de droits d'auteur très élevé — une fortune en puissance ! — qu'ils n'auraient à partager avec personne... L'avance de 1.000 dollars était plus que modeste, symbolique, parce qu'il désirait concentrer tous ses moyens pour assurer le lancement de *Candy* à une très grande échelle... Et s'il ajoutait, à la fin du contrat, une petite clause de sauvegarde (dans le cas où paraîtrait aux Etats-Unis une édition de *Candy* concurrente de celle de Putnam, Putnam serait en droit de suspendre automatiquement leurs royalties à Terry et à Mason !) — ce n'était là qu'une précaution de pure forme...

La manœuvre était cousue de fil blanc, et l'on peut se demander comment et pourquoi les deux nigauds avaient accepté une concession aussi exorbitante. Walter avait dû jouer sur le fait qu'aux yeux de la loi américaine ils n'étaient pas les propriétaires du copyright, et que Girodias disposant seul du dit copyright, il existait un danger théorique de le voir publier sa propre édition de *Candy* en Amérique — un danger évidemment très lointain, et fort invraisemblable, mais vis-à-vis duquel il était forcé de prendre cette petite précaution...

Cet innocent codicille contenait la clé de la stratégie mintonienne. Walter savait qu'en publiant *Candy* sans copy-

right valable, il invitait tous les pirates d'Amérique à suivre son exemple. Ces gens-là étant toujours fort bien renseignés, et conseillés par des avocats particulièrement retors, il était inévitable que dans les deux mois, trois mois au plus, le mécanisme de la piraterie en chaîne fût déclenché. Il s'agissait pour Minton de faire un effort massif de lancement et de vente pendant cette courte période de grâce, et de cesser d'exploiter son édition, en souplesse, dès le lancement des versions pirates...

Par la suite, j'ai passé des semaines, des mois, des années à tenter de démêler les mobiles des uns et des autres dans cette singulière affaire.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, il eût été préférable pour Walter d'expliquer aux deux auteurs de *Candy* que la meilleure solution était de s'entendre avec moi afin que nous lui cédions *ensemble* les droits du livre : j'aurais fait bénéficier toutes les parties en cause du copyright dont Olympia pouvait seule se prévaloir. Les auteurs y auraient gagné, car leur statut leur aurait été reconnu, et même s'ils avaient dû partagé leurs droits avec moi (ce qui n'eût été que justice !), ils auraient reçu non pas cinq cents dollars chacun, mais peut-être un million ou deux... Car Walter n'aurait pas été forcé de liquider son édition de *Candy* dès l'apparition des premières éditions pirates : ses droits étant assurés, aucun pirate n'aurait pris le risque de toucher au livre. Il aurait ainsi décuplé ses gains, ce qui lui aurait permis de les partager sans trop souffrir avec les auteurs et avec moi-même.

Si l'on se base sur les projections du très estimable *Publishers Weekly*, la vente de *Candy*, toutes éditions confondues, semble avoir dépassé les 15 millions d'exemplaires, ce qui place le livre dans la catégorie de *Mein Kampf*, et pas si loin de la Sainte Bible... Hitler, au moins, sut se faire payer... La démarche choisie par Walter, loin de faire de lui le plus grand conquistador de tous les temps, comme il l'avait sans doute rêvé, lui permit de gagner une somme, confortable certes, mais insignifiante à côté de celle qu'il aurait pu encaisser s'il avait « joué le jeu ». Il s'est par ailleurs discrédiété auprès de ses

collègues éditeurs, et il a donné un puissant encouragement à la corporation des pirates... Alors — pourquoi ? Estimait-il ne pouvoir me pardonner le souvenir de son échec ridicule avec Rosemary ? *Miserere nobis*.

A cette époque, je recevais assez régulièrement la visite d'un petit éditeur new-yorkais, Walter Zacharius. Avec son associé, Irving Stein, il avait créé Lancer Books, une entreprise marginale de paperbacks qui vivait à l'ombre des grandes marques. Je ne le trouvais pas très sympathique, mais sa fréquentation m'apportait des connaissances professionnelles que je n'aurais jamais trouvées ailleurs, et surtout pas auprès de Barney qui ne semblait guère désireux de m'initier aux mystères très particuliers du métier d'éditeur aux Etats-Unis. Je savais que Zacharius ne venait me voir que dans l'espoir qu'un jour ou l'autre sa persévérance serait récompensée par une belle affaire, je ne fus pas trop surpris de le voir arriver à Paris dans un état de fébrilité extrême. Il avait entendu parler de l'incroyable contrat que Minton avait signé pour *Candy*, il avait lu le livre, et il était en état de choc.

« *Listen, Maury !* », me dit-il. « J'ai une proposition pour toi, je peux te faire gagner une fortune. Tu me cèdes les droits de *Candy* pour l'Amérique, on signe un contrat exclusif immédiatement entre nous, sans les auteurs. Je te paye *le double* du pourcentage habituel pour les paperbacks — disons 10 % jusqu'à 100 000 exemplaires vendus, et 12 % au delà — au lieu des 5 ou 6 % habituels. Ne me demande pas d'avance sur ces droits, mais je te payerai très vite sur le résultat des ventes. Tu n'as rien à perdre, tout à gagner.»

« C'est intéressant », répondis-je. « Il va falloir que j'y pense. »

« Ecoute-moi », reprit Walter. « Pourquoi perdre du temps ? Je prends l'avion ce soir, on peut signer un contrat immédiatement, je mets le livre en fabrication dès demain. Dans cette affaire, le secret de la réussite, c'est le *timing*... Autre question capitale : inutile de t'énerver contre Minton, ou contre tes copains les auteurs, sous prétexte qu'ils t'ont trahi tous les trois. Ta seule vengeance efficace, c'est de tirer de cette affaire plus

d'argent qu'eux. Grâce au contrat que je te propose, tu peux très bien y parvenir, car les 10 ou 12 % que je te payerai, tu n'auras pas à les partager avec Terry et Mason : ils se sont mis hors jeu en signant avec Putnam. Ils ne recevront pas un sou ni de Minton, ni de moi, ni de toi sur la vente de leur livre en Amérique, et ça leur servira de leçon... Tu me suis ? Tu ne devras rien à personne, tu n'auras pas à partager avec les auteurs qui t'ont trahi, tu ramasses tout le paquet... »

« Je vois, oui, peut-être... »

« Mais non, pas *peut-être* : c'est une évidence ! Comprends donc qu'en cet instant précis, Minton a déjà réuni son directeur de fabrication, son avocat, son chef des ventes, son maquettiste et le type qui s'occupe de la promotion — enfin, toute l'équipe —, et qu'ils sont en train de se demander comment et quand ils peuvent lancer le livre. Ils envisagent un prix de 5 dollars, un premier tirage à 100 000 exemplaires, avec la possibilité de retirer cent ou deux cents mille exemplaires dans les jours qui suivront la mise en vente, puisque le succès de l'affaire dépend de la rapidité d'exécution, de l'effet de surprise... Crois-moi, Minton sait très bien que les petits malins, dès qu'ils auront découvert que le livre est publié sans un copyright valable, s'empresseront de mettre en route leurs éditions de poche : le succès de son opération tient surtout à la rapidité. »

« Ne pourrais-tu pas sortir ton édition paperback avant la sienne ? Tu pourrais la reproduire en offset, d'après celle d'Olympia ? A quel prix comptes-tu la vendre ? »

« Oh, 50 cents, 75 cents au grand maximum. Premier tirage : *un million d'exemplaires* !... Mais comprends-moi bien, pour que mon édition se vende à un million d'exemplaires, il faut laisser à Minton le temps de lancer le livre en fanfare — et à ses frais. Imagine un peu les placards énormes dans toute la presse : « *Après Lolita, Candy, le deuxième chef-d'œuvre underground du siècle !* » Enfin, tu vois le genre... Si nous sortons le livre avant lui, nous perdrons le bénéfice de ce tir d'artillerie. Tu sais bien qu'on ne peut pas dépenser grand-chose pour la promotion d'un paperback, car la marge est trop étroite. Et puis on ne lance pas un livre important directement dans une édition paperback, c'est contre toutes les règles... Je comprends bien que ça puisse t'énerver de lui laisser te voler

ton bouquin, mais il faut être réaliste : si nous le court-circuitons avec notre édition de poche, nous n'en vendrons que 20.000 à 50.000 exemplaires... Crois-moi : nous avons besoin de ce salaud, il faut lui laisser faire son boulot. Mon idée est la suivante : lui permettre de vendre 200 000 exemplaires en quinze jours, trois semaines au maximum, ce qui suffira à en faire un best-seller national. Puis, vlan, crac, un million d'exemplaires à 50 cents sur le marché, et alors, tu comprends, c'est le délire. Le mouvement déclenché par l'édition de Minton à 5 dollars se répercute immédiatement sur la nôtre à un demi-dollar, et il est contraint de suspendre la vente. Mais avec 200 000 exemplaires vendus, il aura déjà encaissé énormément d'argent, et il n'aura rien à payer à ces deux idiots, Terry et Mason... Tout est dans le timing, pour nous comme pour lui. Parce que, derrière nous, il y a tous les autres éditeurs de paperbacks qui commenceront à se poser des questions quand l'édition de Putnam paraîtra. Si nous lançons notre tirage exactement quinze jours après celui de Minton, ils n'auront pas le temps de se retourner ; après la place sera prise.

« On dirait que tu as pensé à tout. »

« Oh, tu sais », répond modestement Walter Zacharius. « Je la connais comme ma poche, cette industrie... Et puis, il y en a là-dedans », ricane-t-il en désignant d'un index professoral son crâne bulbeux et irrégulièrement dégarni. « Alors, on l'écrit, ce contrat ? Tu as une feuille de papier ? »

Dix minutes plus tard le contrat est rédigé, dactylographié, et Walter le tend à bout de bras en le contemplant amoureusement : « Une fortune dans ce bout de papier », s'écrie-t-il.

Il signe d'une main légère, je paraphe à mon tour, et voilà : il n'y a plus qu'à attendre les événements. Walter met son exemplaire dans sa poche, me serre la main, et je l'observe descendre l'escalier. Ce crâne carré et dénudé auquel je dois désormais le respect, me laisse une pénible impression. Combien a-t-il dit ?... Trois ou quatre millions d'exemplaires en six mois ?... Eh bien, cela devrait me faire dans les 200 000 dollars, de quoi acheter des casseroles neuves pour La Grande Séverine.

La dite Séverine était d'ailleurs en train de doubler de surface. Le jardin d'hiver, reconstitué et plus beau que jamais, étant un endroit d'agrément sans fonction bien précise, il me parut judicieux d'y ouvrir un restaurant d'après-spectacle relativement bon marché pour y attirer une clientèle jeune.

Un Noir Américain bien connu à Montmartre, Leroy Haines, un ancien déserteur de l'armée américaine, s'était fixé à Paris et avait ouvert un restaurant en bas de Pigalle, dont il avait été chassé par sa femme, une petite Française haute comme trois pommes. Comment une donzelle de 45 kilos avait-elle réussi à chasser un monsieur de 100 à 120 kilos de sa propre maison ? L'éénigme était intéressante, mais le fait est que Leroy était à la rue, à la recherche d'un travail. Je lui proposai de venir cuisiner ses spécialités créoles, le Southern Fried chicken, les black-eyed peas et tout le reste dans notre jardin d'hiver, en espérant que cet exotisme innocent ajouterait un attrait de plus au lieu.

J'attendais des nouvelles de Walter Zacharius avec une impatience croissante. J'envoyai deux télégrammes qui restèrent sans réponse, puis je l'appelai par téléphone — pour m'entendre dire avant même d'avoir terminé de poser ma question : « M. Zacharius is not in his office ».

Je flairais la catastrophe, mais que faire ? J'étais bloqué à Paris par des millions de problèmes en tous genres, impossible d'aller voir ce qui se passait à New York...

Miriam, à mon grand regret, avait décidé que son temps chez Olympia Press avait suffisamment duré, elle voulait se lancer dans le journalisme. Elle me recommanda de la remplacer par Marilyn Meeske que nous aimions beaucoup tous les deux, quoique de façons différentes. Miriam m'avait simplifié la vie, Marilyn me la compliquerait sans doute énormément, m'empêchant de travailler, car il était difficile de résister à ses pitreries adorably névrotiques.

Le jour de son entrée en fonctions je l'invitai à déjeuner. Après le repas, déambulant sur les quais, j'observai du coin de l'œil la silhouette inimitable de ma nouvelle assistante, sa figure toujours en mouvement : elle était dangereuse et charmante, et elle méritait pleinement le sobriquet de Sex Symbol que lui avaient donné ses amis.

Elle m'entraîna dans une boutique puante où l'on vendait des animaux de toutes espèces, et je la suivis docilement. Son entrée déclencha un vacarme incroyable, battements d'ailes, gloussements, sifflements, hululements, ricanements sauvages, percussions rythmées, bavardages incohérents, comme si les bêtes l'avaient reconnue et fêtaient à leur manière le retour parmi elles d'un petit Tarzan de sexe féminin. D'une cage au ras du sol surgit soudain un bras maigre comme une brindille, noir et poilu, et d'un geste vif la main du singe pinça le mollet rond qui passait à sa portée : tout comme dans un agrandissement, je vis le pouce et l'index minuscules, armés d'ongles féroces, saisir une bonne tranche de Marilyn, serrer, et disparaître aussitôt, vif comme l'éclair. Réflexe instantané, Marilyn bondit en l'air en poussant un « oh » de surprise et d'indignation. Et elle hurle :

« *Maurice !* »

« Marilyn, je t'assure, ce n'est pas moi ! C'est ton copain dans cette cage, là. C'est sa façon à lui de te demander en mariage. »

En effet, une petite face noire suppliante sortit de l'ombre, visiblement un ouistiti très, très amoureux.

« Regarde un peu ce cochon ! Dis-lui de ne pas me regarder comme ça, *fais quelque chose* ! Un singe onaniste, ça alors ! »

« Ce serait plutôt à toi d'intervenir. Il est onaniste, pas homosexuel », remarquai-je vertueusement.

« Il est bien trop petit », répondit Marilyn en faisant la moue.

En sortant elle me prit par le bras et déclara :

« J'aime l'idée de travailler avec toi, tu as les façons paternelles d'une autruche. »

« A propos de travailler... »

« Ah, ce macaque m'a donné des idées », soupira Marilyn.
« Moi aussi, j'ai mon côté animal. »

Il arrivait assez souvent que des marchands de pornographie britanniques, tels que mon ami Cliff, me rendent visite pour établir des relations directes. Ou des Américains, comme Bill Door. Ou des Canadiens, comme Remington et Marty Gartleboob.

Bill Door dirigeait un night-club à Los Angeles, le Crescendo, dont on pouvait supposer qu'il appartenait à la Mafia. Mais il avait aussi monté pour son propre compte, « on the side », une petite affaire de vente par correspondance qui marchait fort bien, et qui faisait de lui un client potentiel assez important pour Olympia. Il m'invita à prendre le breakfast à son hôtel, le George V, afin de pouvoir parler tranquillement.

C'était un type grand et costaud, format armoire à glace, apparemment doué d'un appétit sexuel proliférant. Un pornographe pratiquant, en somme, qui attendait de moi des renseignements précis sur les ressources de ma ville natale. Il fut bien surpris de découvrir que « the King of Porn », comme il m'appelait, ne s'intéressait que fort peu aux filles de joie. Dans l'intérêt des affaires, je tentai néanmoins de l'aider, et grâce aux tuyaux d'un ou deux portiers d'hôtels, je finis par lui trouver quelques adresses qui n'étaient peut-être pas inintéressantes. Mais j'avais hâte de le voir repartir pour Los Angeles, et de recevoir ses commandes.

Après son départ je reçus effectivement un cable annonçant : « tout va bien, lettre suit ». Puis plus rien. Bizarre... L'idée me vint d'écrire à une amie originaire de Los Angeles pour lui demander si elle connaissait le Crescendo, et s'il lui serait possible de se renseigner sur Bill Door.

Deux semaines plus tard, sa réponse me sidéra. Oui elle connaissait le Crescendo, mais quant à Bill Door, les renseignements étaient plutôt négatifs : on l'avait découvert avec sa maîtresse en titre, dans un fossé longeant une route de montagne. Ils avaient tous les deux les mains liées derrière le dos, et chacun une balle dans la nuque — du travail aussi propre qu'économique.

Gartleboob et son beau-frère, deux rusés naïfs qui exerçaient leur coupable industrie à Toronto, ne risquent guère une fin aussi terrible.

Lors de sa première visite, Gartleboob entra dans mon bureau avec à la main une carte de visite qu'il me remit cérémonieusement avant de me présenter son beau-frère, Marty : « Voilà ma carte. Avec un nom comme le mien, Gartleboob, il vaut mieux l'avoir sous la forme imprimée.

Malheureusement l'imprimeur s'est trompé, tu vois, il a mis Gartlebob, ce qui n'est pas tout à fait la même chose... »

« Tu aurais pu les lui faire refaire », protesta Marty.

« Tu parles ! », s'exclama Remington. « Il voulait me faire payer une deuxième fois. Il disait que c'était de ma faute, que je ne savais pas épeler mon propre nom... Ça c'est vrai, je n'écris pas très bien... »

« Dis plutôt que tu n'écris pas du tout, et que tu sais à peine lire. C'est pourquoi nous sommes associés, autant que Maury le sache. Parce que, sans moi, tu ne serais rien. Moi, *je sais*, n'oublie pas, Remmy. »

« Enfin, Marty... », gémit l'autre d'un ton plaintif.

J'essayai d'intervenir : « Pourquoi est-ce que Remmy ne changerait pas carrément de nom ? Gartlebob, ça n'est pas plus mal que Gartleboob, franchement, et le problème des cartes de visite serait réglé. »

Remington me regardait sans comprendre, et Marty s'esclafait de bon cœur.

« D'ailleurs il ne s'appelle pas Remington, mais... »

« Marty, *tu n'as pas fini* ? », demande Remmy sur un ton suppliant. « Enfin, nous sommes en visite ! Donne-lui plutôt le cadeau. »

« Ah oui ! Le cadeau », renchérit Marty, qui plongea la main dans une sacoche dont il retira une enveloppe, qu'il me tendit. « Tu verras, c'est un truc formidable, Maury. »

Je tirai du sac un objet bizarre en caoutchouc.

« Pour un tickler, c'est un tickler ! », hurla Marty. « Tu t'enfiles ça là où je pense, et tu verras l'effet sur la bonne femme ! Extra-or-di-naire ! »

« Ça oui, c'est du garanti », renchérit gaiement l'analphabète. « Moi, à la maison, avec ce truc, je suis le roi. Pas besoin de savoir écrire avec ce machin-là ! Tu verras, Maury, chaque fois que tu t'en serviras, tu penseras à nous ! »

Diana Vreeland fut la formidable organisatrice de la soirée en l'honneur de Louis Armstrong à La Grande Séverine. Les voûtes médiévales semblaient faites pour recevoir la musique du grand Satchmo, et le gratin du show business de New York et de Hollywood envahit pour une nuit la maison, ce qui lui

valut un article dans *Vogue* et une sorte de consécration auprès de la clientèle High Society. L'ambassadeur des Etats-Unis, le général Gavin, prit l'habitude d'y venir souper tous les samedis : il n'ignorait pas que son hôte avait causé beaucoup de dommages à la censure de son pays, et sa fidélité me semblait charmante et un brin farfelue. Mais celui qui avait débarqué en Normandie à la tête des troupes américaines n'était pas n'importe quel général...

Après un an de travaux, l'espace que nous avions récupéré sous terre s'ouvrait enfin au public... et les occupants de l'ossuaire médiéval de Saint-Séverin étaient réunis dans plusieurs caisses de bois blanc : 257 crânes et des milliers d'ossements de tout acabit.

Hélas pour Marcos et son équipe, ils n'avaient pas découvert le trésor auquel ils rêvaient, aussi avaient-ils pris en grippe ces squelettes irresponsables, qui s'étaient laissé enterrer sans leur or et leurs bijoux. Chaque fois que l'un d'eux s'approchait des caisses d'ossements, il leur décochait un violent coup de pied accompagné d'une bordée d'effroyables jurons espagnols.

Les camions de terre et de gravats chargés pendant la nuit n'étant pas passés complètement inaperçus, il fallait être prudent, déménager les caisses d'ossements, les mettre en lieu sûr. Ayant loué une cave dans le quartier, je priai Marcos d'y transporter les caisses. L'idée parut le frapper de stupeur.

« Qu'est-ce que tu as, Marcos ? », m'inquiétai-je. « Ce n'est pas bien compliqué. »

« Eh si, c'est compliqué ! Parce que justement, hier, on en a eu marre, de ces têtes de morts. C'est pas qu'on soit superstitieux, mais quand même, ces têtes-là, patron, ça ne pouvait pas porter chance. Ça faisait trop longtemps qu'elles étaient là. »

« *Et alors ?* »

« Eh bien alors, quoi, on les a foutues en l'air ! », déclara Marcos sur un ton de défi.

« Vous avez... Enfin, Marcos, sans rien me dire ? Mais qu'est-ce que vous en avez fait ? »

« Ah, te fâche pas, ils sont morts depuis longtemps, hein,

c'est pas toi qui va les ressusciter ! On les a fous à la poubelle, tout simplement. »

« Mais c'est de la folie ! Marcos, tu es fou ! Dément ! Dans notre poubelle ? »

« Ah non, *pas seulement*, il y en avait beaucoup trop ! », protesta-t-il, l'air un peu moins sûr de lui. « On a dû les vider dans toutes les poubelles des voisins, c'était aussi bien. »

Il me regarda en éclatant de rire.

« Allons, tu ne vas pas en faire une histoire, quand même ! Nous, on en est débarrassés, ça ne vaut rien, ces vieilles têtes. Tu penses bien qu'on s'est renseignés ! On ne pourrait même pas en faire du bouillon. »

Dès mon arrivée à New York, le temps de laisser mon sac de voyage à l'hôtel Chelsea, je me fais conduire à l'adresse de Lancer Books. Inutile de téléphoner, cela détruirait l'effet de surprise.

La réceptionniste me regarde avec des yeux ronds quand je lui dis mon nom, et avant même d'entendre ma question, elle m'informe :

« M. Zacharius is not in ».

« M. Stein ? »

« M. Stein is not in. »

Une porte s'ouvre. Je vois apparaître une jolie jeune femme noire qui me contemple avec un non moins joli sourire.

« Maurice Girodias ! Quel plaisir de vous rencontrer », crie-t-elle, avançant vers moi la main tendue. « Je m'appelle Sarah. Sarah Uman. Je suis l'assistante d'Irving et de Walter. Entrez donc dans mon bureau. »

Je m'assis sur son canapé tandis qu'elle continue de gagner du temps avec son babilage.

« Je suis sûre que nous avons des quantités d'amis communs, Maurice. Walter parle toujours de toi avec tant d'enthousiasme... »

« Hah... »

Mais elle me coupe aussitôt la parole :

« Tu aurais dû nous prévenir. Il ne se pardonnera jamais de t'avoir raté. Il est parti il n'y a pas une demi-heure pour prendre son avion... »

« Pour où ? »

« Eh bien, pour Mexico ! »

« Et Irving Stein, est-il là ?... »

« Non, Irving n'est pas là non plus ! Tu aurais vraiment dû téléph... »

« Où est Irving ? »

« Au Congo », répond-elle sans flancher. « Tu ne savais pas ? Ah, eh bien, je te l'apprends : il est parti pour longtemps. Qu'est-ce qu'ils feraient sans moi, ces deux lascars, tout le temps à bouger... Mais ils ont confiance en moi... »

« Ils ont sûrement raison, et là n'est pas la question. Nous avons passé un contrat à Paris, Walter et moi, il avait juré de m'appeler dès son retour à New York. Enfin, voyons, Miss Uman, soyons sérieux ! Trois télégrammes sans réponse ! J'ai appelé six fois sans succès ! Alors, comme je n'ai pas envie de me faire rouler dans la farine, j'ai pris l'avion. Où sont ces individus ? Ils se cachent dans les waters ? Ils ont peur de moi ? »

« Ha ha ha ! », s'esclaffe la belle Sarah. « *Peur de toi !* Et pourquoi donc, mon Dieu ? »

« Parce que s'ils ont l'intention de me faire un sale coup, ils devraient se souvenir que nous avons un contrat signé. Ils ne s'en tireront pas comme ça ! »

« Je suis désolée », dit Sarah, soudain sérieuse. « Mais ils ne sont pas ici. C'est de *Candy* qu'il est question, n'est-ce pas ? » m'interrogea-t-elle avec sollicitude. « Quel joli bouquin, je l'adore ! Je sais que vous en avez parlé, Walter et toi, et je me suis précipitée sur l'exemplaire qu'il a ramené de Paris. Je ne me suis jamais autant amusée... »

Ma rage remonte des tréfonds en bouillonnant. La gifler, lui arracher sa petite culotte... que faire ? Cette fille a l'art et la manière — et elle *aime* son travail ! C'est une perfectionniste.

« Depuis que Putnam a sorti *Candy*, à New York, on ne parle que de ça », m'assure-t-elle d'un air émerveillé. « Ce sera le best-seller du siècle ! »

« Je sais. Il se trouve que ce livre m'appartient et... »

« Tiens, je croyais qu'il appartenait à l'auteur, ce Maxwell Kenton... Quel type cela doit être, Maxie ! »

« Maxwell Kenton n'est que le nom sur la couverture. Un

pseudonyme... Enfin, Sarah, tu te fiches de moi ? Tu sais tout cela aussi bien que moi... Si j'ai traversé l'Atlantique, c'est pour une seule raison : *savoir ce qui se passe* ! Et régler mes comptes avec Walter ! Il est ici, quelque part. Si tu ne veux rien me dire, eh bien, tout ce qui me reste à faire c'est de m'installer dans ce bureau et d'attendre qu'il se décide à sortir de son trou... »

« Je comprends, Maurice », compatit Sarah. « Oui, je suis désolée pour toi. Et je regrette ton état d'esprit, parce que je pense que cette conversation ne mène à rien. Walter n'est pas ici, Irving non plus, je te le répète. Si tu veux discuter de questions légales avec quelqu'un de compétent, et qui connaît par cœur l'affaire *Candy*, tu n'as qu'à appeler Hymie Shlockman, l'avocat de la société. »

« Tu aurais pu le dire plus tôt ! Je peux téléphoner d'ici ? »

« Bien sûr. Voilà le numéro. Tu peux l'appeler sur mon poste, je te laisse. »

Elle quitte la pièce, sans doute pour écouter la conversation à son aise d'un bureau voisin.

« M. Shlockman ? »

« *Yah !* », hurle une voix extraordinairement désagréable.

Je lui dis mon nom et la raison de mon voyage à New York.

« Eh bien, que voulez-vous que je fasse pour vous ? », crie-t-il sur le ton de la dérision. « Vous avez signé un contrat avec mes clients pour un livre dont vous n'avez pas les droits. Hein ? Un livre sans copyright, qui vient d'être publié par un autre éditeur ! Alors, *hein ?* ». Il s'époumone presque : « Ce contrat, c'est une tentative d'escroquerie. Si mes clients m'avaient consulté avant de le signer, ce papier, je leur aurais dit de vous flanquer un procès aux fesses ! Alors, pourquoi me faites-vous perdre mon temps ? Retournez dans votre pays, mon vieux, vous n'êtes pas à la hauteur ici ! »

« Ecoutez... »

« *C'est à toi d'écouter !* », vocifère Hymie. « Si tu veux savoir quelque chose d'intéressant, voilà : Lancer publie ce foutu bouquin *demain*. Essaye de les empêcher, vas-y, mon vieux, amuse-toi bien ! » Et il me raccroche au nez d'un coup sec.

Dans l'entrée je croise Sarah, qui me regarde quitter son bureau comme un fou furieux. « *Tu n'es pas à la hauteur !* » — ces mots bourdonnent à mes oreilles. Sarah me considère avec

un bon sourire indulgent tandis que je fonce vers la sortie. Dans ma rage impuissante, je lui claque la porte à la figure avec toute la violence dont je suis capable. Dix mille kilomètres aller-retour pour subir une humiliation pareille ! Non, je ne suis pas à la hauteur... Je me sens tel un nouveau-né abandonné dans la jungle entre les tigres et les hyènes.

Malgré le désastre de *Candy*, qui paraissait irréparable, et quelques dures expériences, mon deuxième séjour à New York m'avait rapproché du cœur de cette ville unique.

Le côté fourmilière de New York force l'individu à se rebiffer, à s'affirmer plus clairement qu'il ne le ferait dans un milieu pacifique et accueillant. L'inhumanité même de ce cloaque grouillant de vie suscite, véritable paradoxe, la gentillesse narquoise et l'humour tendrement cynique, à travers lesquels chacun essaye de se défendre contre la pourriture, le crime et la mort.

Je rencontre Liline et Barney, un couple de plus en plus étrange. On ne sait guère ce qu'ils représentent l'un pour l'autre. Il y a quelque chose qui ne sonne pas juste, et ma chère Liline arbore un petit air désesparé qui n'est guère dans son style. Barney, lui, pavoise, en homme qui a réussi... Quand il se souvient de la présence de Liline, il se retourne vers elle et lui fait des mamours, mais visiblement c'est du chiqué.

En tout cas je suis moi aussi l'objet d'assauts d'amabilités de la part de mon collègue et ami. Barney vise un but très précis. Il me rappelle gentiment que c'est moi qui l'ai lancé sur le projet Miller, qu'un an et demi s'est écoulé depuis, et qu'il serait opportun de convaincre définitivement Miller de signer ce fameux contrat avec Grove Press. Je suis son dernier recours, il faut que je fasse quelque chose ! Il paraît qu'Henry est actuellement en Europe : à moi de le trouver, de le convaincre — *et je n'aurai pas à le regretter !*

Dans l'avion du retour je réfléchis à notre conversation. L'affreuse affaire *Candy* me conforte dans l'idée que je ne pourrai jamais m'en tirer en Amérique tant que le projet d'association avec Barney ne sera pas devenu une réalité. Barney, c'est évident, y met une condition : que je lui décroche

le contrat avec Henry. Il va donc falloir que j'y arrive... Mais comment ?

Me voici de nouveau « en ménage » ! Cette fois-ci, ô surprise, c'est la plus belle femme au monde, Claudette, celle que mon petit frère, dans un passé déjà oublié, avait tant désiré, qui partage mon appartement du boulevard du Montparnasse.

On ne pouvait l'apercevoir sans tomber sous son charme.

Il existe — ou il existait — une photographie de Robert Doisneau qui avait, par je ne sais quel sortilège, réussi à fixer l'image merveilleusement fluide de Claudette au moment précis où elle entre dans un café-tabac de la rue de Seine, chez le père Fraysse : les cinq ou six consommateurs mâles autour du comptoir lâchent soudain leur verre de Beaujolais, la bouche ouverte, incapables de cacher leur émotion... Une photo esthétiquement parfaite... qui servit à illustrer un article sur « la prostitution dans les endroits publics », paru dans un journal pour coiffeurs, *Noir et Blanc*. La digne épouse de l'un des personnages photographiés, ayant reconnu son mari parmi les acteurs de la scène, intenta un procès à *Noir et Blanc*, le gagna, et obtint du tribunal la destruction du cliché du pauvre Doisneau — lequel n'était pour rien dans ce méli-mélo d'un autre âge !

Claudette était arrivée au Nuage tenant à la main une longue cage qu'elle avait posée sur le bar et dont était sorti, avec beaucoup d'élégance, un magnifique faisan mordoré. Applaudissements. Je lui offris un verre, nous bavardâmes un peu... Quelques semaines plus tard je la retrouvai fort mal en point : elle avait rompu avec son amant. Je tentai de lui remonter le moral et lui proposai de la raccompagner chez elle, mais elle n'avait pas envie de rentrer. De fil en aiguille, et avec la complicité de la 38^e symphonie, je l'avais installée dans mon lit à miroirs, qui en rosissait de plaisir.

Je me sentais heureux, et un peu surpris. Elle était plus belle que jamais. Même si le fait de se savoir irrésistible la rendait parfois boudeuse, il y avait entre nous un début d'amitié réelle, condition sine qua non de la vie en commun. Aimer sans amitié,

c'est l'enfer, c'est la porte ouverte à l'autodestruction, à la jalousie et aux drames stupides... Mais s'aimer entre amis n'est pas toujours plus facile — et l'équilibre idéal n'est que rarement atteint.

En téléphonant à Hoffman, j'appris que Miller séjournait chez son éditeur allemand, Heinrich Ledig Rowohlt, et qu'il y resterait sans doute quelques semaines... Il était du dernier bien avec l'une des assistantes d'Heinrich, une grande brune ne manquant pas de charme, la belle Renata. Mon auteur favori demeurait fidèle à sa préférence pour les jolies femmes, mais il y avait ajouté le ping-pong afin de rester en forme... Je parvins à le joindre assez facilement, et nous convînmes d'un rendez-vous à Reinbek, la banlieue résidentielle de Hambourg où il habitait, pour le 7 janvier. Nous dînerions tous les trois ensemble, Henry, Heinrich et moi, et le ton guilleret de sa voix me rendait optimiste quant à l'issue de ma mission.

« Ecoute, au sujet de cette toque de fourrure que tu ne peux pas arriver à trouver en France », dis-je à Claudette, « tu ne penses pas que tu aurais plus de chance à Hambourg ? Je dois y aller dans une huitaine de jours pour voir le père Miller, veux-tu m'accompagner ? »

Elle n'était pas contre. Le rendez-vous fut reporté de huit jours, à la demande d'Henry, mais je voyais mon petit plan bien engagé... Un calcul des plus innocents, en vérité ! Je comptais seulement sur l'effet visuel que Claudette produirait immédiatement sur Henry pour désarmer ses dernières velléités de résistance : un simple coup d'œil suffirait à le plonger dans un état second, sous hypnose pour ainsi dire, et il n'en faudrait pas davantage pour le retourner comme une crêpe, et lui arracher son accord pour la vente des droits de *Tropic of Cancer* à Barney. Tant pis pour Renata.

Hambourg en plein hiver, c'était assez déprimant. La bise sifflait dans les rues, et l'eau du grand bassin qui amène le fleuve jusqu'au centre de la ville était gelée. Une vision désolante de mats et de coques désemparés, immobilisés dans des attitudes de rigor mortis, nous sapait le moral. Les plaies de la guerre n'étaient pas toutes guéries, il y avait des églises en

ruines et des palissades anonymes un peu partout... L'humeur de ma compagne s'en ressentait, et cela d'autant plus que, contrairement à notre attente, malgré des visites à tous les chapeliers rencontrés sur notre route, la fameuse toque ne se matérialisait point. Oui, Claudette boudait.

« ...Ecoute, le dîner de ce soir, je n'en ai pas envie. Je suis fatiguée, je préfère rester à l'hôtel. »

Il me fallut une heure pour la ramener sur le droit chemin, et la convaincre de se changer. Je n'avais pas prévenu Henry de sa présence, et quand le taxi nous déposa devant l'auberge où il m'attendait, je me demandais si ma brillante idée n'allait pas tout démolir. Claudette s'était muée en iceberg.

Henry était assis au coin du feu, et la façon dont il laissa tomber son journal me rassura... Il m'adressa à peine la parole, et dévisagea Claudette avec ravissement en lui tenant les deux mains et essayant de prononcer son nom à la française. C'était presque touchant... Vieux salaud !...

Quant à Claudette, un peu moins figée et distante, elle commençait à jouer le jeu. Avec réticence, évidemment, ce qui était préférable. Puis Heinrich arriva, jovial comme toujours, émerveillé par la nouvelle recrue, bruyant et agité. Il me seconda efficacement pendant le repas lorsque j'abordai le problème que posait la publication de *Tropic of Cancer* en Amérique. Heinrich en avait publié la version allemande quelques années plus tôt, ainsi que celle de *Capricorn*, et de *Querelle de Brest* de Jean Genet — trois livres qui avaient été interdits en Allemagne Fédérale. A la demande de Rowohlt, je les avais réimprimés en France sous la marque d'Olympia, en 1958, et cette publication avait puissamment aidé Rowohlt à obtenir le retrait de leur interdiction par les autorités allemandes. Ce précédent était sûrement applicable aux Etats-Unis... Henry écoutait en silence, tout en louchant vers la nymphé. Le vin de Moselle coulait à flots, les flacons succédaient aux flacons, et les convives prenaient de belles couleurs.

Le ton montait, Heinrich entonna une ou deux chansons à boire, les yeux d'Henry pétillaient... Il commença à raconter une histoire assez dégoûtante et très confuse, et Heinrich, comprenant qu'il fallait lui couper la parole, se leva, salua la

marmoréenne Claudette, et nous fit son numéro de saut périlleux au-dessus de la table chargée de verrerie, sans rien casser. C'était l'une de ses grandes spécialités, qui surprenait toujours, vu son apparence d'homme d'affaires pas particulièrement doué pour l'athlétisme. Claudette sourit et tout le monde applaudit — le sourire autant que la réussite du saut.

Les langues se délient et l'enthousiasme règne, alimenté par la beauté de Claudette, qui est devenue un langage vivant. Une heureuse fusion s'accomplit, sans que l'on sache exactement pourquoi, ni comment. Nous nous séparons, mais en jurant de nous retrouver pour le dîner du lendemain. Henry me serre dans ses bras et me dit : « You win, Maurice. You can tell Barney that I will sign the contract. »

Grand moment !

Nous nous embrassons comme du bon pain, un taxi nous attend dans la nuit glaciale. A demain, Henry !

Le dîner du lendemain soir fut cependant abandonné, car Heinrich devait quitter Hambourg et Henry ne se sentait pas bien — mais il me confirma par téléphone qu'il était prêt à signer avec Barney, que celui-ci devrait venir le voir à Hambourg ou à Paris, et qu'il préviendrait Hoffman de se joindre à eux.

La rencontre fatidique eut lieu à Hambourg, et le contrat signé comportait la garantie de \$ 50 000 en faveur d'Henry, introduite à mon instigation pour protéger ses intérêts en cas d'échec, y compris une condamnation par les tribunaux américains... Et, bien entendu, Hachette toucherait 40 % de tout cela, un beau magot pour mes amis Henri Filipacchi et Guy Schoeller.

Sur le chemin du retour, Barney fit une halte à Paris, flanqué d'une petite Italo-New-Yorkaise fort gentille, Christina, et tous deux vinrent me saluer rue Saint-Séverin. Barney planait en état de grâce, on aurait dit le peuple d'Israël arrivant en Terre Promise. Il me fit le récit de la négociation et de la signature de ce contrat historique avec une loquacité tout à fait inhabituelle, comme si l'aventure avait commencé au moment de son voyage à Hambourg.

De mon intervention, des deux années d'efforts que j'avais consacrées à l'aboutissement du projet — pas un mot. Sans

doute était-ce sous-entendu, car s'il s'était arrêté à Paris alors qu'on l'attendait à New York avec une impatience fébrile, c'était bien pour me rendre compte, à moi, de l'heureux résultat de tout ce travail préparatoire ?... Mais pourquoi ne pas en parler ?... La jeune Christina, qui n'était pas sotte, gênée par cette anomalie, lui murmura une phrase à l'oreille.

« Oh yes, I was going to forget ! », dit Barney. Plongeant sa main dans un sac de voyage, il en tira un objet enveloppé de papier de soie, et me le remit. Une boîte à cigarettes ronde en plaqué argent, achetée dans un aéroport pour dix ou quinze dollars. Je considérai, stupéfait, ce cadeau de bazar, tentant désespérément de trouver à la démarche de Barney des circonstances atténuantes. Lesquelles ?... Il n'était ni pingre, ni timide, et cette babiole minable n'avait pas été choisie par étourderie, mais dans un but précis : me rabattre mon caquet, ramener la valeur de mes efforts à celle de cette bricole.

Mai 1961 : lancement de *Tropic of Cancer* par Grove Press à New York. Un coup de tonnerre... ou le démarrage d'une Nouvelle Eglise... Les vieilles ligues se mobilisent aussitôt, les forces de la réaction — les éléments les plus conservateurs dans l'administration, la police, la magistrature, et chez les professionnels de la religion — se déplient en ordre de bataille à travers le pays. Le General Post Office ouvre le feu en prononçant une excommunication : le livre ne pourra pas être transporté par la poste fédérale. Mais chacun sent, chacun sait que ce sera la dernière bataille, livrée pour le principe par les derniers survivants du parti de la censure. Barney avait déjà mis au point un système alternatif de distribution par le biais de transporteurs routiers lors de l'interdiction de *Lady Chatterley*, il saura surmonter l'obstacle, et surtout il saura exploiter l'argument de vente fourni par l'interdiction.

Mieux vont ses affaires, plus Barney Rosset me traite en quantité négligeable. Ayant reçu une offre sérieuse d'un autre éditeur pour les quatre titres de Miller dont je détiens les droits américains, j'en avise Barney par une lettre datée du 21 juillet, et je l'avertis que s'il ne se décide pas à signer un contrat pour ces quatre livres-là, j'accepterai l'offre qui m'est faite par un autre. Et j'ajoute un paragraphe au sujet de *Naked Lunch* : « je

n'aimerais pas avoir attendu ta décision pendant un an et demi, et apprendre à la dernière minute que tu as décidé de ne pas le publier... » Toujours trop poli !

Un cable en retour m'annonce que Grove publiera *Naked Lunch* pendant l'automne. Ce n'est pas une offre de contrat, c'est une déclaration d'intention. Comment peut-il décider de la date de publication en Amérique d'un livre dont il ne possède pas encore les droits ? Cette réponse télégraphique est un truc grossier pour ne pas me répondre de façon explicite, ce qui me semble assez inquiétant.

Je reviens à la charge pour les quatre titres de Miller, et je reçois de Barney une lettre de 66 lignes datée du 14 qui me confirme la décision pour *Naked Lunch*, sans plus de détails, et m'annonce une nouvelle sensationnelle : le Gouvernement Fédéral a décidé de retirer son action devant les tribunaux visant à faire interdire *Tropic of Cancer* dans tous les Etats de l'Union. C'est là une superbe victoire pour Grove Press et ses avocats, quatre mois seulement après la sortie du livre.

En fait cela montre surtout que le changement amorcé avec *Lolita* trois ans plus tôt répond à une volonté politique exprimée au plus haut niveau. Barney n'y est pas pour grand-chose, il se limite à tirer parti de cette évolution tardive de la doctrine officielle.

Il n'en reste pas moins qu'un tel retournement en faveur du livre de Miller élimine toutes les difficultés et tous les dangers qui entraînaient la vente de ses autres ouvrages en Amérique. Et pourtant Barney, dans sa lettre, se plaint de mon insistance, et me déclare que ses moyens ne lui permettent pas de m'« aider »... Plus tard peut-être... On verra... Or il est riche — et de plus en plus riche, grâce à moi — alors que je me débats dans des difficultés noires. A cause de mes folies, sans doute, mais, sans ces folies, qui aurait créé la situation dont Barney bénéficie aujourd'hui ? C'est franchement insupportable ! Je lui écris le 28 août, le 22 septembre, et je reçois des réponses de plus en plus aberrantes : « ...Tes demandes d'argent sont totalement déraisonnables... Nous avons obtenu les autres titres de Miller » (de Hachette-Obelisk) « dans de bien meilleures conditions... », « Nous n'avons pas du tout d'argent nous-mêmes... », etc.

Mais quand je retrouvai Barney à la Foire de Francfort, il me manifesta une tendresse fraternelle qui n'était pas feinte. Ses gémissements épistolaient évoquant de graves difficultés financières paraissaient soudain absurdes en regard des sommes colossales qu'il dépensait chaque jour pour lui-même et pour sa suite, de plus en plus nombreuse.

Il était insaisissable, Barney ! Sa consommation d'amphétamines et de whisky lui permettait de se déguiser à volonté en démon, en idiot du village, en amoureux possessif et extravagant, en vantard insupportable, parfois même en ami souriant...

Je profitai de l'occasion d'un dîner avec lui pour tenter de régler notre contentieux. Barney tourna vers moi des yeux vitreux : il n'entendait rien... Tout d'un coup il piqua du nez dans son assiette et s'endormit en ronflant violemment, le menton barbouillé de sauce.

Non, je n'étais vraiment pas à la hauteur.

On en arrivait à une situation absurde : la censure *moral*e exercée par la Brigade Mondaine en France sur notre production en langue anglaise dépassait en sévérité celle qui se pratiquait aux Etats-Unis ! Mon édition du classique de John Cleland, *Les Mémoires de Fanny Hill*, avait fait l'objet de trois interdictions successives en France, le livre ayant été publié sous trois titres différents, alors que Walter Minton, qui avait reproduit ma version dans une édition américaine lancée à grand fracas par G.P. Putnam, la diffusait partout sans la moindre anicroche... *Lady Chatterley's Lover*, qui avait été considéré pendant trente ans comme le symbole même de la littérature du mal dans les pays de langue anglaise, avait pu être réimprimé par Grove Press sans que quiconque y trouvât à redire. Par rapport à cette libéralisation de la censure anglo-saxonne, le zèle frénétique des autorités françaises apparaissait de plus en plus suspect. Plus que jamais je ressentais personnellement le poids de leur vertueuse indignation.

Et pourtant, malgré la certitude des interdictions, je persistais. J'avais décidé de remplacer Ophelia, la collection de

pointe dans ce domaine, par une nouvelle marque, Ophir Books, mais ce changement n'avait pour but que d'égarer temporairement les sbires de la Brigade Mondaine, retardant de quelques semaines les interdictions. Par ailleurs, je m'efforçai d'assagir la collection verte, Travelers Companion, qui avait progressivement viré, au cours des années, de l'outrance à la littérature.

La trilogie de Samuel Beckett, *Molloy*, *Malone*, *The Unnamable*, publiée fin 59 sous la couverture verte — après *Lolita*, *Zazie*, *The Ginger Man*, et l'œuvre romanesque de Sade, entre autres — avait consacré cette vocation de découverte. Pour l'année 1961, je n'avais rien d'aussi prestigieux en réserve, mais quelques petits livres ne manquaient pas d'intérêt : une fable de Gregory Corso, par exemple, *American Express*, pure expression de l'école psychédélique, délirant et poétique à souhait, et de surcroît illustré par l'auteur, où la Brigade Mondaine, malgré tous ses efforts, eût été bien incapable de trouver un motif d'inculpation. Le seul élément susceptible d'entraîner des difficultés judiciaires — d'un tout autre ordre — était le titre lui-même : *American Express*.

J'espérais, sans trop y croire, que la noble institution dont nous avions emprunté l'enseigne aurait le bon goût d'entamer un procès contre nous pour détournement abusif de sa marque commerciale. Le récit lui-même n'a rien de commun avec l'*American Express*, si ce n'est le prologue qui se déroule dans les locaux de l'une de ses agences, où l'on voit une jeune personne du sexe féminin demander à un personnage de sexe mâle de bien vouloir lui faire un enfant. Il accepte très volontiers, mais les circonstances de l'action qui suit ne sont point décrites. On passe pudiquement sur les neuf mois précédant l'accouchement, dont voici le compte rendu :

« *They wheeled her into the basement of the American Express, they held her down, they spread her legs, they plunged into her womb, they yanked the child from her, they punched it into life, they threw it out into the street, it lay there until dawn — Dawn, and something small and sad rose and walked into the world. »*

Ainsi naît Simon, le héros de ce récit dont les nombreux personnages, Dad Deform, Mr. D., Scratch Vatic, Angus

Plow, Wolfherald, entre autres, appartiennent à la mythologie personnelle de l'auteur.

La parution du livre donne lieu à un vaste raout dans les caves de La Grande Séverine, auquel le directeur de l'American Express est personnellement convié. L'ouvrage vient d'être livré par l'imprimeur, il est encore tout frais, et on notera que par-dessus la couverture verte classique il y a une jaquette illustrée, représentant Gregory, des journaux sous le bras et l'air dubitatif, debout devant la façade de l'American Express, dans une attitude d'écolier rebelle. L'enseigne même de l'American Express forme le titre du livre... On n'a pas lésiné pour susciter une réaction hostile de la part de ce respectable organisme — de préférence sous la forme d'un procès...

La presse est présente à notre réception, il y a une trentaine de personnes, mais quand on y regarde de plus près on s'aperçoit que toutes appartiennent au *New York Herald Tribune*, et que parmi elles il n'y a pas un seul critique ou reporter, seulement des employés de bureau, venus pour s'amuser à nos dépens, en dévalisant le buffet. Nous avons aussi le redoutable honneur d'accueillir à peu près toute la population beatnik de Paris, guère plus d'une centaine d'individus, chevelus, barbus, vêtus de loques d'inspiration peau-rouge ou orientale, couverts de colliers, d'amulettes, clochettes et gris-gris, pour qui l'orchestre maison s'efforce de découvrir des thèmes musicaux appropriés.

Gregory Corso fait alors son entrée, vêtu avec une élégance inattendue d'une veste blanche, empruntée à un garçon de café, mais d'une propreté éblouissante ; il porte à la main un fume-cigarette longiligne, emprunté lui aussi, mais à une dame du demi-monde... Derrière Corso, une joyeuse cohorte investit la salle aux sons d'une espèce de samba tibétaine, tambourins, flûtes et cymbales, le crâne chauve d'Allen Ginsberg tenant lieu d'étendard pour tous ces affranchis. L'orchestre maison ne pouvant plus lutter en profite pour prendre un temps de repos.

Le clou de la cérémonie, ce sera le déshabillage rituel d'Allen et de deux ou trois de ses émules, strip-tease métaphysique rythmé par les battements de mains de l'assistance, qui s'accompagne d'offrandes odoriférantes, encens, hashish, mari-

juana, si bien que l'atmosphère en devient nuageuse, bleutée, et que le contingent du *Herald Tribune*, qui a déjà vidé pas mal de bouteilles de whisky, commence à vaciller pour d'autres raisons. Il ne manque à la fête qu'un ou deux indicateurs de la Brigade Mondaine...

Quelqu'un, précisément, me tire par la manche et me désigne un bonhomme seul dans un coin, qui semble n'être là que pour observer. Costume trois pièces, cravate, chaussures cirées... ce n'est pas un hippy. Le mieux est de l'interroger poliment. Je m'approche du personnage et je lui demande si notre petite fête lui semble amusante.

« Pas spécialement », rétorque-t-il.

« Ah, je regrette... Peut-être êtes-vous ici pour des raisons professionnelles ? »

Un temps avant la réponse.

« C'est vous le patron, l'éditeur d'*Olympia Press* ? Girodias ? »

« Oui. »

« Eh bien, pour tout vous dire, je suis chargé d'une enquête par l'*American Express* sur l'utilisation abusive de leur nom. Voilà, c'est tout. Mon nom ne peut guère vous intéresser, et comme je n'ai pas envie de me retrouver dans l'un de vos bouquins, je ne vous le dirai pas. »

C'est une plaisanterie, ma parole !

« J'espère que vous ne ferez pas un rapport trop méchant », dis-je. « L'intention de l'auteur était innocente, il a choisi ce titre parce que l'*American Express*, c'est un peu le berceau de plusieurs générations de jeunes Américains cosmopolites... »

« Comme c'est bien dit », observe le mouchard distingué. « Enfin, merci pour votre hospitalité. Cette cave est vraiment superbe, sur ce terrain-là au moins votre goût est sans faille... Quant au reste », poursuit-il en désignant d'un vaste geste la population psychédélique, « j'espère que vous pouvez vivre avec. Bonsoir. »

Et il s'en va. J'ai l'impression d'avoir raté mon coup, sacré nom ! Peut-être aurais-je dû le soudoyer pour le décider à me faire un procès ? Après l'*Affaire Miller* et l'*Affaire Lolita* — l'*Affaire American Express* ?

Hélas, ces gens-là sont plus délurés qu'on ne le pense.

Chester Himes était un autre personnage hors normes avec qui je m'étais lié. Si Gregory prétendait que ses trois ans de prison au pénitencier de Dannemora lui avaient assuré une meilleure éducation que celle que ses contemporains avaient pu acquérir à Harvard ou à Yale, Chester, lui aussi un ancien toulard, considérait la prison comme un endroit où l'on ne peut que s'adapter et résister, et donc apprendre. Ils se rejoignaient donc quelque part.

Mais alors que Gregory s'était intégré à sa génération, paradoxalement, en devenant l'un des personnages à la mode de la nouvelle société beatnik, Chester, lui, ne s'était intégré à rien du tout. Ses dons d'observateur et son humour spontané faisaient de lui un merveilleux écrivain. J'avais entendu parler d'un roman dont il aurait vendu les droits français à Plon, et qui n'avait pas encore été publié en anglais, *Mamie Mason*, dont l'idée me parut très amusante : une comédie de mœurs se déroulant dans le milieu de la bourgeoisie noire fortunée, avec pour personnage principal une mondaine ultra-snob, Mamie Mason. Chester Himes était de passage à Paris avec sa femme, qui était, bien entendu, blanche et blonde, et quelqu'un me donna son numéro de téléphone. Je l'appelai pour lui dire que j'aimerais beaucoup lire le manuscrit anglais de *Mamie Mason* : pouvait-il me le confier ?

Il me l'apporta le lendemain, très excité. C'était un homme fort agréable, dont les traits fins rappelaient plutôt ceux d'un Espagnol de bonne race, sous la peau noire, que ceux d'un Américain de souche africaine. Je reconnus en lui l'homme que j'avais aperçu à plusieurs reprises à Saint-Germain-des-Prés au volant d'un tacot ancien reconstitué, qu'il conduisait ivre mort en riant comme un fou. Il m'expliqua qu'il n'existant qu'un seul exemplaire du manuscrit anglais de *Mamie Mason*, que ce manuscrit-ci appartenait à Plon, et qu'il ne pouvait me le confier que pour quelques heures.

J'abandonnai La Grande Séverine pour un soir et m'attaquai à cette lecture fort stimulante. Ce n'était pas une caricature méchante ni vulgaire. L'on était fort loin de *La Case de l'Oncle Tom*, tout près de *Candy*... La drôlerie de ce portrait d'une Madame Verdurin à la peau d'ébène et à la cuisse légère m'amusait énormément.

Je téléphonai à Chester pour lui demander de passer à mon bureau.

« Je t'offre un contrat pour les droits anglais... à une condition : que tu rajoutes une demi-douzaine de *sex scenes*. De toute façon, ça manque vraiment... Tu amènes tes personnages sur le divan, et ça a l'air très drôle ; puis tu coupes, et tu passes à autre chose. Ça sent le sexe à toutes les pages, et on n'en voit jamais la couleur. Tu ne serais pas un peu puritain, par hasard ? »

Chester éclata de rire.

« Non, ce qui m'a arrêté, c'est Plon, et les éditeurs en général. J'avoue que je n'avais pas pensé à Olympia, je ne connaissais pas bien. D'accord, je prends la commande, *Six Sex Scenes*. Ça ne sonne pas mal d'ailleurs — six *sex scenes*. Dans combien de temps ? »

« Eh bien, si je te donne mille dollars tout de suite, je peux les avoir dans quinze jours ? »

« OK », rit Chester. « *It's a deal*. En prime, tu ne pourrais pas nous inviter dans ta boîte de nuit, moi et mes femmes ? Tout le monde en parle, et il y a ce type, Clay Douglas, qui chante des blues, il paraît qu'il est formidable. »

« Quand tu voudras. »

Chester était un enthousiaste, et il me livra une bonne vingtaine de ces fameuses *sex scenes* au bout d'une semaine. « Voilà, j'en ai fait un peu trop, tu choisiras. »

La prose érotique lui venait tout naturellement. Dommage qu'il ait fait une telle fixation sur les histoires de crimes et de flics, cela nous priva d'un grand auteur pornographique ! Peut-être aurait-il pu faire la synthèse des deux genres ?... En tout cas, et malgré les tentations, je n'exagérai pas le dosage pour *Mamie Mason*, car il ne fallait pas déséquilibrer ni dénaturer ce petit chef-d'œuvre d'humour social. Restait à régler la question du titre, qui me paraissait trop faible. Je proposai *Zebra Stripes*. Chester ayant surenchéri avec *Pinktoes*, c'est ce dernier titre qui eut gain de cause. *Pink* signifie rose et *toes* doigts de pied...

Il vint dîner avec sa femme et deux amies, dont Ellen, la veuve de Richard Wright, qui était mort l'année précédente. Dick Wright avait été l'un des premiers Américains à

fréquenter La Grande Séverine à l'époque de l'ouverture, mais je rencontrais Ellen pour la première fois, et avec grand plaisir. La tablée que nous formions était fervente de la bouteille, et l'émulation réciproque produisit d'excellents résultats. Nous nous aimions tous, mais, entre Chester et moi, c'était à la vie et à la mort. En tout cas nous nous le dîmes, en titubant quelque peu, au moment des adieux...

De tous les romans publiés par Olympia à partir de 1960, seul *Soft Machine*, le second livre de William Burroughs, se rattachait, à sa manière, à la tradition. Les autres, y compris *American Express*, appartenaient à une nouvelle vague, marquée par un esprit de compromis : chacun aurait pu être lancé normalement sur le marché américain sans risquer le moindre problème de censure. Ils se vendaient grâce à la couverture verte, mais seule la collection « hard », Ophelia ou Ophir, avec les Marcus van Heller et les Angela Pearson, portait toujours haut et ferme le flambeau du porno.

J'aimais par-dessus tout le moment qui précédait l'arrivée des clients, avant que la porte aux vitraux ne s'ouvrit, poussée par le premier couple de dîneurs.

« Ah, vraiment, nous sommes les premiers ? », pétille la jolie dame, tandis que son compagnon tend les clés de sa voiture à Georges, le portier, l'homme miracle qui saura toujours où la garer.

Monsieur Rivaux, le directeur, s'incline bien bas avec l'obséquiosité professionnelle de rigueur, et Rolande, notre très aristocratique dame du vestiaire, qui incarne si bien l'esprit de la maison, s'empresse avec des sourires attentifs.

« Nous avons les plus belles fourrures de Paris », me confie-t-elle d'un air connaisseur. « Et les plus belles femmes aussi », ajoute-t-elle par souci de précision.

Derrière son bar, Alain astique ses verres, prépare le café avec un art méticuleux, toujours calme et courtois. Les ivrognes les plus déliants, dès qu'ils se trouvent en sa présence, se calment et s'assagissent. Alain à l'œil bleu d'innocence, au visage poupin, prévenant et discret, rapide et efficace, est un barman de rêve — et pour moi le confident qui sait à quel moment et jusqu'à quel niveau il faut remplir mon verre.

Puis les arrivées se succèdent, se précipitent... La musique de fond est discrète et plaisante.

...Voici la porte aux vitraux qui s'ouvre une fois encore. Une silhouette que je connais bien surgit soudain, piaffant et piaillant.

« *Daaarling !* », me crie Rosemary, tendant son fouet à champagne en direction du barman comme si c'était un bâton de maréchal. « Darling ! My precious, my love, I'm back at last. Je t'avais dit que je reviendrais, hein ? Combien as-tu de femmes maintenant ? Chasse-les toutes, il n'y a plus que moi. »

Rosemary est superbe, mais redoutable, insupportable, dangereuse... Je n'avais jamais prévu que notre brève rencontre, qui avait eu des conséquences si catastrophiques, serait suivie par de telles retrouvailles... Je me laisse embrasser sans exprimer un enthousiasme excessif, je la fais asseoir au bar et lui verse moi-même son verre de champagne. Impossible de ne pas l'inviter à dîner — et pourtant je crains la suite. Elle me débite son histoire avec ardeur, combien elle avait attendu ce moment-ci, travaillé pour y parvenir...

Pendant qu'elle parle je découvre deux minces cicatrices qui balafrent la peau délicate de ses poignets, à l'intérieur. Deux lignes blanches, très discrètes, qui n'en témoignent pas moins de l'angoisse, de l'horreur de cette vie sans objet, sans amour, sans espoir — tout à l'opposé de la brillante image qu'elle s'efforce de projeter, avec, d'ailleurs, un succès certain. J'avais joué pour elle, à mon insu, le rôle d'un prince des Mille et Une Nuits. Elle me parle de sa vie sans entrer dans les détails, sans rien laisser filtrer de sa souffrance.

« Et alors, Walter ? », demandai-je sottement.

Ma question déclencha un réflexe de rage : « Ah, Walter, *that creep !* » Elle crache ces mots avec une violence telle qu'Alain sursaute et manque de lâcher un verre.

Elle me raconte la sordide histoire. Eh oui, le scouting fee de 2 % sur les ventes de *Lolita* revient à la surface. Cela n'a l'air de rien, 2 %, et pourtant c'est deux cent mille dollars au bas mot qu'il s'agit de récupérer. De quoi vivre à l'aise, voyager... plus de soucis ! Or si Walter lui a promis cette commission, il ne l'a jamais confirmé par écrit... Finalement elle avait couché avec lui, elle avait joué son jeu, elle avait fait tout ce qu'il lui

demandait. Mais Walter, lui aussi, de son côté, avait sa petite idée, sa petite vengeance à assouvir. Aussitôt qu'ils avaient fini de faire l'amour, il s'était habillé en lui déclarant, tout simplement, qu'il avait mieux à la maison ! L'insulte suprême !... Elle lui avait jeté un vase, tenté de l'étrangler. Ils s'étaient battus comme des chiffonniers dans une chambre d'hôtel sinistre... Autant dire que les deux cents mille dollars n'étaient plus au rendez-vous ! Bien sûr, elle avait engagé un procès, il y avait quand même l'article dans *Time Magazine* qui avait officialisé son rôle, il y avait des témoignages... Mais il ne fallait pas se faire trop d'illusions ! Il était riche et respecté, désormais, ce Walter de malheur... *Et cela grâce à Lolita, précisément !* Tandis qu'elle continuait de gagner sa vie à la sueur de son...

Si j'étais comme Walter, je n'hésiterais pas une minute : je lui ferais appeler un taxi, adieu ma vieille, tu peux crever si ça te chante, je ne te dois rien. Hélas, je suis doué d'un embryon de conscience, d'un restant de tendresse, d'un vague sens de la solidarité... Et puis, d'une façon bizarre, sans même me connaître, Rosemary a joué un rôle déterminant dans ma vie, elle a mis en route le processus qui a mené au contrat avec Walter, et aux tragicomédies qui ont suivi. C'est elle qui m'a trouvé un éditeur américain pour *Lolita*, et c'est elle qui m'a brouillé avec lui. Si bien que Walter, pour se venger, m'a volé *Candy*, et que dans cette affaire-là j'ai perdu bien plus que je n'ai gagné avec *Lolita*... Entre Rosemary et moi tout cela crée des liens, aussi bizarres soient-ils... J'apprends qu'elle est à Paris depuis trois jours déjà, qu'elle s'est loué un petit meublé dans le voisinage. Il s'agit d'un siège en règle ! Qu'eût fait à ma place le roi Salomon ?

« Ecoute, Rosemary, parlons sérieusement. » Je m'efforce de ne pas regarder ses yeux déjà brillants de larmes. « Je ne peux pas te sacrifier ma liberté, je suis comme les autres types, tu sais, ni plus ni moins. Ça marche bien entre nous, mais j'ai d'autres liens, il faut que tu le comprennes, ne bâtis surtout pas des fantaisies extraordinaires à partir d'une nuit que nous avons passée ensemble... »

Elle plonge sa tête entre ses mains, secouée par les sanglots. Je l'ai entraînée entre-temps vers une table isolée dans la cave,

mais le drame attire quand même l'attention. « Ce salaud de Girodias est encore en train de torturer une femme », disent clairement les regards noirs de ceux qui nous entourent.

En réalité, bien que je ne dispose pas de la ressource des larmes pour déclencher la sympathie du public, c'est elle qui me torture. Comment pourrais-je l'aider ? Son problème m'a l'air d'être insoluble. Cette femme, jeune, belle et, de surcroît, bizarrement intelligente, semble condamnée au triste destin de toutes les femmes nues, de toutes les filles publiques : pourquoi, comment, par quelle logique perverse en est-elle arrivée là ? Et comment, pourquoi est-elle intervenue dans ma vie d'une manière si intense ?

Je commande une autre bouteille de champagne.

« Ecoute, Rosemary, je suis ton ami... »

« Who cares ! You can keep your friendship, I want you to fuck me, you understand ? Fuck and fuck and fuck. »

**Ce deuxième tome d'UNE JOURNÉE SUR LA TERRE
est dédié
à la métamorphose.**

Troisième tome, en préparation : LE FUTUR PERPÉTUEL.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 1990
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SZIKRA
90200 GIROMAGNY

ISBN : 2-7291-0516-6

Maurice Girodias, le plus célèbre des inconnus, sort soudain de l'ombre grâce à cette autobiographie monumentale et proliférante.

Editeur à vingt ans, ce conspirateur acharné contre l'ordre établi a consacré le plus clair de sa vie à la littérature alternative, aux écrivains maudits, et il a mené le combat contre la censure en France comme aux Etats-Unis — jusqu'à la victoire, et même au-delà.

Fondateur de la revue *Critique* et des Editions du Chêne, en guerre plus de dix ans Maurice Girodias a lancé aussi bien *Zorba le Grec* que *Lolita*, *Le Festin Nu qu'Histoire d'O...* Il a publié d'autres grands écrivains révolutionnaires de l'après-guerre : Henry Miller, Samuel Beckett, Georges Bataille, Jean Genet, J.P. Donleavy, Chester Himes... entre autres.

Provocateur cent fois poursuivi pour crime de pornographie, « interdit d'édition », chassé de France sous la pression de la police et des tribunaux, il a repris sa carrière aux Etats-Unis, d'où il a été expulsé en 1974 sur ordre de Henry Kissinger en personne. Parfois millionnaire, souvent clochard, jamais vaincu... Inventeur, entre autres surprises, de la boîte de nuit la plus somptueuse de Paris, l'éphémère *Grande Séverine*, où l'adaptation théâtrale du roman de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, fit scandale, entraînant la fermeture de la maison par le trop fameux préfet Papon.

Homme du défi, de passions et d'idées, il est avant tout un conteur hors pair, amoureux du langage et de la vie à tous ses instants, et de l'amour lui-même. Il nous montre ce que nous n'avions jamais vu, la face cachée de notre époque, en bravant joyeusement le scandale.

Ecrites quinze ans après celles de L'Arrivée, les pages trépidantes des Jardins d'Eros nous révèlent un Maurice Girodias plus combattif que jamais. Ce second tome d'Une Journée sur la Terre nous plonge dans le tourbillon des années d'après-guerre : lutte contre la censure, Affaire Miller, fondation de la revue Critique... et d'Olympia Press, où Girodias publiera les premiers livres de Beckett, Burroughs, Himes — tout en lançant une collection érotique qui fera fureur !

